

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE.

III.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.

VOYAGE
AUTOUR DU CAUCASE,

CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES,

EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE
ET EN CRIMÉE;

AVEC UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE, PITTORESQUE,
ARCHÉOLOGIQUE, GÉOLOGIQUE, ETC.

Ouvrage qui a remporté le prix de la Société de Géographie
de Paris, en 1838.

PAR FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPÉREUX.

TOME III.



PARIS.
LIBRAIRIE DE GIDE,
EDITEUR DES ANNALES DES VOYAGES,
RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, N° 6 BIS.

1839.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37

Deposited in
Harvard College Library,
January, 1930.

MINGRÉLIE.

On comprend sous le nom de Mingrélie les états actuels du prince Dadian : mais ce nom collectif n'est en usage que depuis la prise en possession de la Russie. Les indigènes ne connaissaient auparavant pour leur pays que les deux noms particuliers de Létchekoum et d'Odichi. Celui de Mégréli n'a désigné de tout temps que les habitants de ce dernier canton (1).

A ces deux cantons, depuis des siècles, les

(1) Mégréli (Mingréliens) comme l'explique fort bien M. Brosset jeune, n'est qu'un adjectif possessif dérivé de la rivière Egrissi (vulgairement Engour) et de l'*m* déterminatif. (Voyez sa Chronique géorgienne, p. 1.)

Dadians ont ajouté une des vallées des Souanes qu'ils se sont soumise.

Les dernières levées trigonométriques des ingénieurs russes on fait connaître la disposition de ces pays, et le cours des trois grandes rivières qui les arrosent.

Jusqu'à présent, on se représentait l'Elbrous comme le point central de cette partie du système du Caucase, et on faisait descendre l'Engour, la Tskhénitskali et même quelquefois le Phase, de ces pentes porphyriques. Il en est tout autrement (1). La gloire de donner naissance à ces trois rivières revient au Passmta, la troisième cime du Caucase en hauteur; on la voit surgir des plaines de la Colchide, comme un cône isolé, tronqué à son sommet. On l'admire encore quand d'un seul coup d'œil on découvre, des plaines entre Vladikavkas et Ekatérinograd, toute la chaîne, le Kasbek à gauche, l'Elbrous à droite et le Passmta au milieu (2).

(1) Güldenstädt, ce voyageur si attentif, l'avait déjà pressenti. Beschreibung der kaukasischen Länder, p. 111, éd. Klaproth.

(2) On trouve dans l'Atlas du voyage de Pallas dans les gouvernements méridionaux de la Russie, 10, t. I, pl. 15, une vue d'une partie de cette chaîne assez bien dessinée, prise d'un bastion de Ghéorghiefsk : le Passmta s'y reconnaît fort bien à gauche, l'Elbrous à droite. M. Kupffer dans son Rapport fait à l'académie de St.-Pétersbourg sur

L'Engour à l'ouest, le Phase Rion à l'est, ont leurs sources au pied même du Passmta, à peu de distance l'un de l'autre. Celles de la Tskhénitskali sont entre deux, dans un contre-fort du Passmta qui se ramifie en deux et sépare les bassins de ces trois rivières. Elles coulent d'abord toutes au milieu de pentes schisteuses et porphyriques, pour s'écluser ensuite dans les bancs du calcaire jurassique qui recouvre le schiste, puis dans les formations crayeuses. Le cours de ces rivières entre ces différentes écluses forme ce que j'appelle les vallées supérieures et inférieures, hautes et basses. J'ai déjà décrit celle du Phase sous le nom de Haut et Bas-Ratcha.

La haute vallée de la Tskhénitskali (1), jusqu'à l'écluse de Mouri, est la partie des états de Dadian habitée par les Souanes; au-dessous de Mouri commence le Létchekoum qui embrasse le vallée inférieure, et le cours du Ladsanouri.

A 10 $\frac{1}{2}$ lieues au-dessus de son embouchure, la vallée de l'Engour, si peu connue jusqu'à présent, commence à être occupée par les Souanes proprement dits, séparés de leurs frères, qui obéissent à Dadian, par les hautes montagnes de

l'Elbrous, appelle le Passmta, montagne de Koulambezi. (Voyez p. 16.)

(1) Güldenstädt donne à cette partie du cours de la Tskhénitskali le nom de Laehekhouri. Beschreibung, 110.

Ghélembor et de Sakéra. C'est la plus considérable de toutes; elle longe la chaîne du Caucase et les contre-forts de l'Elbrous jusqu'au pied du Djoumantau. L'Engour reçoit de droite et de gauche une multitude d'affluents dont le principal est le Nakar qui descend du pied même de l'Elbrous.

SOUANETH.

Le haut Souaneth ou Svaneth, ressemble beaucoup pour les productions au Haut-Ratcha, au-dessus d'Outséré. Il n'y croît que du blé. Le bas Souaneth a des vignes.

Le nom des habitants de ce pays est l'un de plus anciennement connus des peuples du Caucase. Déjà Strabon les appelle *Soanes* et *Thopnæ* (1) et les place où ils sont encore aujourd'hui : nous lisons de même dans les chroniques géorgiennes que Pharnavaz ayant battu Azon, général d'Alexandre de Macédoine, donna tout le pays, depuis l'Engour jusqu'au Rion et aux montagnes, à Koudji qui l'avait aidé à se défaire d'Azon, et on appela ce pays Egrissi ou Egoursi et Svaneth (2).

Les Souanes qui s'appellent eux-mêmes *Che-*

(1) Strabo, Geogr., p. 477 et 79.
(2) Saint-Martin, Mém. hist. II, 198.

nau (1), sont de race géorgienne, quoiqu'ils parlent un dialecte assez différent, mêlé de mots des Abkhases et des Béchilbey.

M. Eichwald croit que c'est à tort que les anciens auteurs ont fait deux nations des Tsannes et des Souanes, plaçant les premiers sur les rives de l'Acampsis, le Tchorok de nos jours. Il suppose qu'il y a eu confusion de leur part, et il croit que les Tsannes étaient identiques avec les Souanes du Caucase, qui auraient ainsi envoyé des troupes auxiliaires au siège de Pétra (2).

Cet écrivain moderne me paraît avoir mal saisi le sens de tous ces auteurs et avoir confondu lui-même ce qu'ils avaient si nettement séparé et décrit. Rien n'est plus clair ce me semble que les descriptions d'Arrien, de Pline, de Procope et d'Agathias et la concordance qui existe entre eux et les géographes et chroniqueurs géorgiens qui ont toujours placé et connu un peuple Dchanni et un pays Ichanéthi, là où les anciens avaient les Tsanni ou Sanni (3).

(1) Güldenstädts Beschreibung, etc., p. 110. Reineggs, II, p. 15, dit qu'ils s'appellent eux-mêmes *Tson*, et que leurs voisins les nomment *Soan*, *Sonti*, *Tsinti*, et leurs pays *Tsouanetti*. Ce sont les *Sonti* de Gerber, les *Esbé* de Karatchaï, Klaproth, I, 525.

(2) E. Eichwald's alte Geographie, 1838, p. 509.

(3) Voyez carte générale de la Géorgie et de l'Arménie dessinée à St.-Pétersbourg en 1738 par J. N. Delille,

Ces Tsannes appartenant à la vraie race laze ou géorgienne, il est assez singulier cependant qu'il y ait analogie de nom entre une moitié placée au pied de l'Elbrous et l'autre moitié au pied des montagnes de Trébizonde. Peut-être, comme il est arrivé souvent, cette nation a-t-elle été séparée dans la plus haute antiquité par un peuple qui a fait coin entre deux et qui s'est établi dans les plaines de la Colchide; car le Mingrélien dont la base est aussi le Géorgien, est un mélange différent du Souane. Ce que je viens de dire n'est qu'une pure hypothèse; car aucun monument historique ne fait mention de cette dislocation déjà si ancienne, et qui est applicable aux Héniokhes qui sont voisins des Souanes et des Sannes des deux parts (1).

Les Souanes ont presque toujours joui d'une certaine indépendance. On a vu le rôle qu'ils ont joué sous Khosroës et Justinien, et les longues négociations dont ils ont été le sujet entre ces deux monarques, Khosroës voulant absolument les conserver sous sa domination pour être maître des passages du Caucase. Ils firent aussi

d'après des mémoires, cartes et manuscrits géorgiens, publiée en 1766.

(1) Voyez sur la position de ces peuples chez les différents auteurs anciens, les cartes 9, 10, 11 et 13 de la Ire série, Géographie.

partie du royaume d'Abkhasie et de Géorgie sous David II et sous Thamar, qui soumirent petit à petit l'intérieur du Caucase et le convertirent au christianisme.

Quand le royaume d'Abkhasie et de Géorgie comme un vieil habit usé tomba par lambeaux, l'obéissance des Souanes devint nulle : les Souanes seuls de la haute vallée de la Tskhénitskali restèrent soumis au Dadian de Mingrélie; les autres Souanes des rives de l'Engour furent gouvernés héréditairement par des anciens et des princes dont les démêlés causèrent souvent des troubles dans le pays.

En dernier lieu les dissentions qui se sont élevées entre eux, les sont engagés les uns et les autres à se soumettre à la Russie qui a accepté leur soumission en 1833. L'un des princes du pays s'adressa pour cela au gouverneur d'Iméreth, le général Vakoulski, pendant qu'un autre prince faisait ses offres d'hommage à un général de la ligne.

Les nouvelles données statistiques russes font monter la population des Souanes de l'Engour à 30,000 âmes distribuées sur une étendue de 3,500 verst (1). Güldenstädt y comptait 5,000 familles pendant que Reineggs réduisait ce nombre à deux mille et quelques cents.

(1) Statistique d'Evetski, p. 169.

Ce sont de robustes montagnards, à peu près comme les habitants du Haut-Ratcha, vivant frugalement et en paix chez eux. Leur pays est pauvre en général; mais cette pauvreté ne les a point entraînés au brigandage; ils laissent leurs voisins en paix; mais il ne veulent pas non plus qu'on vienne les tourmenter chez eux.

Reineggs (1) qui a traversé leur pays, en fait un tableau que je vais reproduire': « Il est à peine, dit-il, parmi les autres Caucasiens un peuple plus malpropre, quelque belle que soit leur figure et leur stature, chez les deux sexes. Leurs maisons consistent en pierres posées à sec, ou en treillis enduits de terre, sans fenêtre. Un toit plat de poutres recouvertes de terre n'a qu'un trou au milieu pour laisser passer la lumière et la fumée. Toute la famille, homme, femme, enfants se contente d'une couche qu'elle partage avec le bétail. Ils ne connaissent pas l'usage des chemises et portent l'un sur l'autre deux ou trois habits étroits qui ne recouvrent ni la poitrine, ni l'avant-bras, et qui n'atteignent pas le genou. Un tablier leur tient lieu de pantalons, et de longues bandes de drap roulées autour des jambes sont leurs bas. Ils enveloppent le pied nu d'un morceau de cuir non tanné, pointu par devant. Quelques-uns portent un

(1) Reineggs, II, 15 et seq.

bonnet fronde comme les Imérétiens, sur leurs cheveux hérissés et crépus : le plus grand nombre va nu-tête. Les filles vont aussi nu-tête; les femmes mariées s'enveloppent la tête d'un linge rouge qui ne laisse voir qu'un œil. Elles portent un long habit de toile, le plus souvent rouge, boutonné par devant, et par-dessus en hiver un voile grossier de drap; en été ce voile est de toile rouge.

« Ils ne récoltent que de l'orge, du millet, des oignons, des radis et du tabac; mais leurs troupeaux de chèvres sont nombreux et ils ont beaucoup de poules. Ils n'ont point de sel, et ne mangent que de la viande rôtie. En hiver, ils ont du pain d'orge mal cuit sous la cendre; en été ils préfèrent une pâte épaisse de millet (gômi).

« Leur pauvreté ne les empêche pas de rechercher les chaînes d'or et d'argent pour s'en parer, hommes et femmes. Pour boire, ils n'ont qu'une tasse commune, qui est ordinairement d'argent : ils incrustent volontiers leurs armes de ce métal.

« Le prince David aurait pu être fier de sa beauté et de sa taille superbe. Malgré tant d'avantages corporels, il était si craintif qu'il ne quittait jamais son village, et ne déposait que rarement, même chez lui, sa cuirasse, son pistolet et son poignard. »

Les Souanes de la Tskhénitskali sont encore

chrétiens et ont des prêtres et des églises : ils relèvent de l'évêque de Mingrélie. Mais quant à ceux de l'Engour, à peine ont-ils conservé quelques traces de leur christianisme, et savent-ils faire le signe de la croix; ils n'ont ni prêtres, ni églises; aucun d'eux n'a été baptisé.

Le Souaneth, outre la vallée de l'Engour, comprend nombre de vallées latérales, dont la plus considérable est celle du Nakar. La population est répartie par villages, bâtis en partie comme Reineggs les décrit; quelques-uns ont des tours comme dans le Haut-Ratcha. La carte de l'état-major de Tiflis en indique 26; c'est la première carte qui l'ait fait; car on n'en trouve aucun marqué ni sur la carte du général Khatof, ni sur les autres plus anciennes, excepté sur celle qui accompagne la relation du père Archange Lamberti (1). Bograchi, le plus élevé de ces villages sur l'Engour, n'est séparé de Ghébi que par un contrefort du Passmta : chaque année les habitants du

(1) Voici les noms de ces 26 villages. Sur l'*Engour*, en commençant par sa source : Bograchi, Moudjalou, Tsiormi, Moulakh, Mestia, Lentéra, Sala, Latani, Dolg, Iscour (Scuroti, Lamberti), Ghesséri, Dimkhéra, le Petit et le Grand Likha (Lacqua, Lamberti), le Grand Lakhmoula, tous sur la rive droite du fleuve. Sur le *Gouba* : Soupi, Katskhi et Pari. Sur le *Tsarèli* : Tsarèli, Kakheldache et Tchoubari. Sur le *Nakar* : Nouka, Lachekharache, Tavrar, Djoukhrani, Jéroukal.

premier village ont le droit d'exiger de ceux de Ghébi un boeuf, qu'on mange en commun à la fête de Pâques.

Dans le petit résumé historique de la Géorgie qui est en tête du second volume, j'ai traité des anciennes voies de communication qui faisaient du Souaneth un pays de passage important. Le pays a encore actuellement, à travers le Caucase, deux chemins de communication avec les vallées de la Téberda à l'ouest de l'Elbrous, et avec celles du Baksan à l'est. Le gouvernement russe a voulu faire reconnaître ce dernier passage : l'officier de l'état-major, prince Chakofskoi, chargé de cette mission, l'a accomplie on ne peut mieux en juin 1834. Les Souanes l'accompagnèrent jusque chez un de leurs konacs de l'autre pente du Caucase, qui le remit à son voisin; le prince arriva ainsi d'étape en étape à Pétigorsk où je l'ai vu. Il avait pris le costume tcherkesse, et s'était laissé croître la barbe; mais comme il ne savait aucun mot de la langue du pays, il fut forcé de contrefaire le muet toutes les fois qu'il fut rencontré par quelqu'un d'étranger.

Il me reste encore à parler des richesses minérales de ce pays : il paraît qu'il renferme des mines de plomb et de cuivre que les Souanes savent fondre, tandis qu'ils ignorent, dit-on, l'art de traiter le fer. Quand à l'or qui de tout temps a embelli les mythes de la Colchide et que

l'on recueillait alors chez les Souanes, il paraît que tout cela n'est pas pure fiction. La Genèse, II, 11, ne cite-t-elle pas déjà le Phison, notre Phase, qui passe en tournoyant à travers le pays d'Havila où se trouve de l'or? Strabon qui connaissait si bien la Colchide, qui la décrit d'une manière si vraie, ne dit-il pas que chez les Souanes et leurs voisins, l'on recueillait l'or des rivières sur des planches creuses percées de trous ou sur des peaux couvertes de leurs toisons? Appien fait le même rapport.... Le mythe de la toison d'or s'est répété d'âge en âge chez les peuples de la Grèce. Cet accord général doit avoir été basé sur quelque fait. Or l'on sait que de tout temps la Tskhénitskali, on dit aussi l'Abacha, ont charié des paillettes d'or, et il n'y a pas cinquante ou soixante ans que les rois d'Iméreth affermaient encore le droit de recueillir ces paillettes. Les Souanes soumis à Dadian, occupant la haute vallée de la Tskhénitskali, il serait facile de s'expliquer comment c'est chez eux qu'on a reporté la source de ces richesses (1).

(1) Pour être conséquent, M. Eichwald qui confond les Souanes avec les Tsannes, chez lesquels sont de riches mines de cuivre et d'or dont parle déjà Procope, nie, p. 333, Alte Geographie, etc., qu'il y ait les moindres traces de mine d'or chez les Souanes, et que le pays puisse en receler. Les mines de cuivre et d'or de Procope sont à Goumichekané, dans le voisinage de Trébizonde et sont très-

connues. Quand à l'or des Souanes, il n'est nulle part mentionné que sous la forme de paillettes : le trajet que j'ai fait le long de la Tskhénitskali m'a convaincu cependant qu'il n'est pas impossible, au milieu de ces roches porphyriques qui ont percé le sol le long de ses rives, d'y trouver des métaux.

LÉTCHEKOUM.

Le Létchekoum qui fait coin entre le Souaneth et le Ratcha comprend toute la vallée de la Tskhénitskali jusqu'à quelques verst au-dessus de Gordi ou Gverdi, c'est-à-dire jusqu'à sa sortie des bancs de calcaire. Il embrasse encore la vallée du Ladsanouri qui se jette dans le Phase. Ce pays faisait jadis partie de l'Iméreth; il en fut détaché très-anciennement et a passé sous la domination des Dadians. Tous ses habitants sont Imérétiens et parlent le géorgien (1).

(1) En effet les domaines des Dadians ont dû même être encore plus considérables qu'ils ne sont à présent. En 1657, un partage qui se fit entre le roi d'Iméreth et Dadian, indiquerait pour limite entre les deux princes la Tchélaboura. Ceci expliquerait comment Vamik Dadian se trouvait en 1661 maître de Ghélathi, où il fit déposer ses trésors. (Voyez Chronique géorgienne de M. Brosset jeune, p. 85 et 87.)

L'écluse de Mouri sépare le Létchekoum de la partie du cours de la Tskhénitskali qui est occupée par les Souanes : on y trouve plusieurs endroits fortifiés, Tchalour, Lentékhi et plusieurs villages dont le plus élevé est Lachekhéti. Cette partie des états de Dadian est fort peu connue.

Le climat de ces trois grandes vallées de l'Engour, de la Tskhénitskali et du Phase Rion, est sain en général et tempéré en comparaison du pays d'en bas. En été il est sujet aux orages et la stabilité du climat n'est pas plus grande que dans tout autre pays de montagnes.

ODICHI (1).

L'Odichi ne comprendrait que le débouché des hautes vallées. La moitié n'est qu'une plaine basse, le long du Phase : le reste couvert des ramifications de collines qui partent du contre-fort de Ghélembor et Sakéra, n'a aucune cime élevée. Peu de pays sont mieux arrosés; car outre l'Engour qui le sépare d'un côté du Samourzakhan, la Tskhénitskali qui le borde de l'autre et le Phase qui le traverse dans toute sa longueur, il est coupé par cinq autres rivières moins considérables qui ont toutes leurs sources sur l'extrémité dilatée de ce contre-fort de Ghélembor qui sépare la vallée de l'Engour de celle de la Tskhénitskali ; ce sont la Tchanitskali, la Khopi, la Tsiva, la

(1) Reineggs, II, p. 25, dit que des Mégrèles instruits lui ont assuré que le nom du pays venait d'une ville de même nom bâtie au bord de la mer et dont on voyait les ruines au commencement du dix-septième siècle; elle n'est marquée sur aucune carte.

Tékhouri et l'Abacha. Les deux premières se jettent immédiatement dans la mer, réunies sous le nom de Khopi ; les trois autres confluent avec le Phase. Aucune n'est navigable à l'exception de la Khopi à son embouchure. Toutes enflent rapidement par les moindres pluies d'orage et interrompent même pendant des jours les communications, à cause du manque de ponts.

Le Mégrèle ou habitant de l'Odichi est un mélange de Géorgien ou Karthle et de quelque autre nation. Sa langue habituelle est un patois ou dialecte mêlé de deux tiers à peu près de géorgien ; le reste appartient à un autre idiome qu'il est difficile de déterminer, même ce qui est géorgien est passablement défiguré en passant par une bouche mégrèle : l'*a* se change le plus souvent en *o* comme dans plusieurs dialectes allemands ; le *b*, le *g*, le *d* en *p*, *c*, *t*, etc. (1), ce qui rend la langue plus lourde et plus dure que le géorgien. Voici pour exemple quelques mots de cette langue tirés des noms d'arbres et d'objets d'économie que je donne d'autant plus volontiers qu'on ne le trouve pas dans les vocabulaires de Güldenstädt et de Klaproth.

(1) Voyez dans la Chronique géorgienne de M. Brosset jeune un petit abrégé de la grammaire mégrèle, p. 137 et seq.

Français.	*Géorgien.*	*Mégrèle.*
Plaqueminier.	Kouméra.	Gkhom.
Noyer.	Nigozi.	Nedsi
Pêcher et pêche.	Atami.	Otomi.
Figuier.	Lèghi.	Loughi.
Hêtre.	Moucha.	Tchekhon.
Charme.	Iskila.	Iskhémour.
Lierre.	Souro.	Souro.
Érable.	Néghentchetskali.	Negentchètskali.
Cerisier.	Bali.	Boula.
Petit sureau.	Antséli.	Intchiri.
Mûrier.	Djoëlla.	Djapi.
Juglans pterocarpa.	Lap'hani.	Liponi.
Pommier.	Vacheli.	Ouchekouri.
Poirier.	Mskhali.	Skouli.
Prunier.	Kliéva.	Tamazi.
Planère.	Tserkoë.	Tserkoë.
Periploca greca.	Magradella.	
Vigne.	Mamouli.	Mamouli.
Raisin.	Ourdséni.	Ourdséni.
Caisse dans laquelle on écrase le raisin.	Satznakhèli.	Outchenakhi.
Presse pour le vin.	Tchakhragki.	Kharkhim.
Vin.	Gvino.	Gouini.
Outre.	Khouda.	Kouta.
Vin nouveau.		Madjar.
Petite outre ou bourdiouk.	Koupri.	
Chanvre.	Kanépi.	Vchipi.
Lin.	Séli.	Sou.
Sel.	Marili.	Djim.
Corbeille à cueillir le raisin.		Ghidèli.
Millet d'Italie.	Ghomi.	Ghoum.
Ane.	Viri.	Ghirini.

Français.	*Géorgien.*	*Mégrèle.*
Cochon.	Ghori.	Ghèdji.
Cheval.	Tskhèni.	Tskhèni.
Maison.	Sakli.	Sakli.
Dieu.	Gmerti.	Goronti. Hapsi en Abkhase (1).

Du reste le Mégrèle ne diffère en rien de l'Imérétien ni pour le costume, ni pour la nourriture, ni pour les mœurs. Il peut se vanter de posséder l'un des plus beaux et des plus riches pays de la terre; mais cela ne l'enrichit pas. Il vit sans industrie, sans ambition, sans grande énergie, comme vivaient ses pères; cela lui suffit. C'est l'ancien Colche.

Outre le Létchekoum et l'Odichi, Dadian possède encore le Samourzakhan que j'ai décrit plus haut.

(1) Pour compléter cette nomenclature d'arbres en géorgien, je vais ajouter dans cette note les noms que j'ai recueillis moi-même et ceux que j'ai trouvés dans Güldenstädt.

Français, latin.	*Géorgien.*	*Français, latin.*	*Géorgien.*
Vaccinium arctostaphylos.	Hourk'hella.	Salix alba.	Tripi.
Azalea pontica.	Jeli.	Cornus sanguinea.	Tchoudasola.
Staphilea trifoliata.	Tcheikoëlla.	Pinus sylvestris.	Djatgousso.
Pyrus torminalis.	Katali.	— abies.	Outhèli.
Rododendron ponticum.	Chekhéri.	Fagus sylvestris.	Tsipaëli.
Jasmin.	Jasamum.	Buxus sempervirens.	Bsa.
Bryonia vulgaris.	Léchoum.	Fagus castanea.	Zabli.
Sorbus aucuparia.	Tchauvi.	Ruscus aculeatus.	Zirghis ekalj.
Betula alba.	Arki.	Sorbus torminalis.	Datvi.
Ribes rubra.	Modi-khor.	Rhamnus ulmoïdes	Spno.
Rhus coriaria.	Toutouba.	Humulus lupulus.	Sonva.
Fraxinus excelsior.	Ipni.	Sambucus nigra.	Titgoula.
Populus nigra.	Chavi.	Platanus orientalis.	Tchadan.
— tremula.	Verkii.	Populus alba.	Tétri verkii.
Rosa canina.	Vandii.	Ulmus campestris.	Tela.
Cornus mas.	Iskyoudi.		

La statistique de M. Oreste Evetski (1835) qui divise ce pays en trois mouravats ou districts, lui donnne 68,600 habitants, répartis comme suit:

Mouravat du Létchekoum,		13,600	habitants,
»	de Signaghi,	26,600	»
»	de Zoubdidi,	28,400	».

Le Samourzakhan est sans doute compris dans le mouravat de Zoubdidi.

Dadian est souverain de tous ces pays sous la vassalité de l'empire de Russie. En reconnaissant la suzeraineté de la Russie, il a renoncé au droit de mort sur ses sujets, et à celui de faire la paix ou la guerre de son chef. Du reste, il est autocrate chez lui, et le gouvernement russe jusqu'à présent s'est fort peu mêlé de son administration intérieure; il l'a fait autant par politique que par nécessité. Ces grands vassaux sont très-méfiants, très-jaloux de leurs droits, et mettront toujours obstacle autant qu'ils le pourront à toute immixtion étrangère dans leurs affaires.

On a vu dans l'exposé historique que j'ai placé à la tête du 2e volume, que les rois d'Abkhasie et de Karthli, à l'époque de leur grande puissance, avaient partagé leurs états en grandes satrapies qu'ils avaient confiées aux hauts dignitaires de leur cour; le Sa-atabago avait été le partage du gouverneur des enfants des rois; l'Egrissi, aujourd'hui Mingrélie, fut celui du grand échan-

son, *Dadian* en géorgien (1). Ces gouvernements n'étaient point héréditaires; mais ils le devinrent bientôt par l'habitude qu'avaient les rois de nommer le fils pour succéder au père. Peut-être y avait-il nécessité chez eux de suivre ce système, préférant conserver une apparence de suzeraineté, à lutter contre des vassaux qui étaient devenus presqu'aussi puissants qu'eux. Je ne puis comparer d'une manière plus frappante ce qui s'est passé en Géorgie, qu'avec ce que l'on a vu dans le saint-empire romain, où sous un régime de féodalité semblable à celui de la Colchide, les empereurs ont vu leurs archi-chanceliers, archi-chambellans, archi-échansons, d'abord élus à vie, prendre place parmi les princes d'Allemagne, obtenir de grands états, et devenir si puissants qu'ils ont dû leur céder leur rôle de monarque et de roi.

Le premier Dadian connu fut Ghiorghi qui mourut en 1323 : il fut remplacé par son fils Mamia.

Nous devons à l'infortuné Schultz une chronique abrégée arménienne que M. Saint-Martin a traduite et à laquelle j'emprunte la succession de ces Dadians jusqu'à la fin du 17[e] siècle.

(1) Telle est l'interprétation que Reineggs donne de ce mot, II, p. 25. Chardin de son côté croit que Dadian signifie grand justicier.

1323. Dadian Mamia.

1345. Dadian Ghiorghi, fils de Mamia, nommé par le roi Ghiorghi VI l'illustre.

1384. Dadian Vamik, fils de Ghiorghi : il fit la guerre dans le Djikheth et dans l'Alaneth et en rapporta les fragments de marbre dont il fit ériger la chapelle funéraire où repose son père dans le monastère de Khopi. Vamik avait été reconnu par le roi Bagrat (1).

1396. Dadian Mamia, fils de Vamik : il fut tué à Amiazeth.

1414. Dadian Liparit, nommé par Alexandre I, roi de Géorgie ; après la mort d'Alexandre, les Dadians proclamèrent leur indépendance.

1470. Chamandavlé, fils de Liparit.

1474. Vamik, frère paternel de Chamandavlé.

1482. Liparit, fils de Chamandavlé.

1512. Mamia ; ce prince en 1534 s'étant ligué avec Mamia Gouriel, fit une grande expédition contre le Djikheth, desirant faire rentrer les Tcherkesses et les Abkhases sous sa domination : il fut battu par Tsandia Inaldaphita, et perdit la vie dans le combat.

(1) Voyez tom. I.

1534. Dadian Léon, fils de Mamia : il fut tué à Dsioï-Orsoï.

1572. Ghiorghi, fils de Léon ou Lévan.

1582. Mamia, frère de Ghiorghi.

1590. Manoutchar, meurt à la chasse d'une chute de cheval.

1611. Léon ou Lévan, fils de Manoutchar : il mourut en 1657, peu de temps avant l'arrivée de Chardin en Colchide (1). Ce Lévan, remarquable par sa bravoure et par ses vices, avait, selon notre voyageur, épousé la fille du prince des Abkhazes, dont il eut deux fils. Epris ensuite d'amour pour la femme de George Liparit, son oncle et tuteur, la trop célèbre Darédjan Chaliké, il chercha de vains prétextes pour répudier sa femme légitime; il l'accusa d'adultère, lui fit couper le nez, les oreilles et les mains, et la renvoya dans cet état à son père après avoir empoisonné ses deux enfants (2). Lévan eut de son com-

(1) Eugénius, Tables, p. 46, dit que ce Lévan s'était soumis à la Russie : il paraît que ce fut l'effet de l'ambassade envoyée par le tzar Alexis Mikhaïlovitch en 1650, à Alexandre, roi d'Iméreth. (Voyez aussi Jean Potocki, et le Voyage de Klaproth, éd. all. I, p. 330.)

(2) Tout le monde assurait à Chardin que cette prin-

merce incestueux avec Darédjan deux fils et une fille, qui furent tous paralytiques. L'aîné Alexandre mourut à l'âge de 20 ans, ayant épousé une fille du Gouriel, dont il eut un fils.

1657. Liparit ne régna qu'un an. Le roi Alexandre ayant fait une incursion dans l'Odichi, chassa, à l'instigation de la Chaliké, Liparit, et mit à sa place Vamik ou Voméki, fils supposé de George Liparit, mais qu'elle avait eu de Lévan.

1658. Vamik ne fut Dadian que fort peu de temps; les Mingréliens se plaignirent à Chah-Navaz, roi de Géorgie, de ce qu'on avait frustré de ses droits l'héritier légitime, le jeune Lévan, fils d'Alexandre et petit-fils de Lévan. Chah-Navaz, dans une invasion qu'ils fit en Mingrélie, s'empara d'Elène, femme de Vamik, et de toute la famille du prince. Vamik avait cru trouver un refuge chez les Souanes; mais ils le massacrèrent lui et son fils. Chah-Navaz et les Karthles s'emparèrent alors de Ghélathi où Vamik avait fait transporter ses trésors : on y trouva ses livres à clous (papiers

cesse était innocente du crime dont on l'accusait, p. 123, éd. in-folio.

diplomatiques), ses images, ses croix, ses perles, son or et une foule de prisonniers. Les Karthles regorgèrent de butin.

1661. Lévan. La Chronique géorgienne de M. Brosset le nomme Chahman-Dawlé; peut-être n'est-ce qu'un titre ou un surnom. Lévan mourut en 1680 (1).

Il m'est impossible de poursuivre plus loin la généalogie de ces princes : les troubles continuels qui désolaient l'Iméreth et la Mingrélie avaient attiré les armes des Turcs, qui s'étaient rendus ces pays tributaires.

En 1769, sous le prince Katsi Dadian, on vit pour la première fois les armes des Russes en Mingrélie venir défendre les droits du prince contre les envahissements de la Turquie. Dans le traité, qui fut fait en 1774, entre la Turquie et la Russie, la Mingrélie fut reconnue indépendante, et la Turquie renonça au tribut d'esclaves qu'elle percevait sur ce malheureux pays.

En 1804, George Dadian, fils de Katsi, se reconnut définitivement vassal de la Russie.

(1) Chardin est en contradiction avec lui-même; il suppose le successeur de Vamik, petit fils de Lévan, p. 128, et p. 124, il le fait fils de Joseph, frère de Lévan. Peyssonnel (Essai sur les troubles de Perse et de Géorgie, p. 22) est de ce dernier avis.

Depuis lors les rapports n'ont pas varié entre l'empire de Russie, et les Dadians. Le Dadian actuel Lévan, est fils de George.

Le système féodal est ici la base de toute administration; c'est la féodalité dans toute sa force, dans toute sa pureté, telle que les races germaniques nous l'ont apportée de l'orient; mais ici elle est devenue coutumière au suprême degré. Enracinée depuis des milliers d'années sur ce sol, elle a modelé depuis longtemps les esprits, l'intelligence, les préjugés : tout est devenu routine jusqu'à la bizarrerie. Le serf qui doit labourer le champ de son seigneur, s'il est habitué à tirer son sillon dans un sens, ne le tirera dans l'autre sous aucune condition. « Mon aïeul l'a fait ainsi; si vous voulez faire autrement, trouvez quelqu'un d'autre que moi. » Celui qui sème est autre que celui qui laboure et que celui qui récolte.

Un vassal est obligé par servitude de donner un ou une domestique pour le service de son seigneur : vous croyez, que celui-ci a plein droit de l'employer comme il lui convient? Point du tout. Si vous voulez faire faire au nouveau venu quelque chose d'autre que ce qu'a fait son prédécesseur vous n'y parviendrez pas. « Mon aïeul, vous dira-t-il, versait à boire, et c'est mon affaire; trouvez quelqu'un d'autre qui vous cuise du pain. » Il en est de tout ainsi.

Cette féodalité, qui prouve la grande parenté de toutes les nations de race indo-germanique, et qui nous mène sans effort des rives du Rhin à celles de l'Indus, m'a paru encore plus intéressante à étudier, quand j'ai retrouvé dans les formes féodales de la Colchide les us spéciaux de mon pays. L'on sait que les seigneurs germains, outre le service et les corvées ordinaires, croyaient avoir droit à des tailles extraordinaires qu'ils prélevaient dans des moments critiques. Dans les anciens comtés de Neuchâtel et Valangin, ces tailles avaient été réglées sous le nom d'*aides*, et les comtes s'étaient engagés à n'exiger ces aides que dans les cinq cas suivants: 1° quand ils marieraient leur fille ainée; 2° quand ils passeraient la mer; 3° quand ils seraient faits prisonniers; 4° quand ils acquéreraient de nouvelles terres; et enfin 5° lorsqu'ils seraient faits chevaliers.

Les aides existent aussi en Colchide. Un seigneur a le droit d'exiger de ses vassaux une contribution proportionnée à leur fortune, chaque fois qu'il marie une de ses filles. Quand le seigneur s'est ruiné d'une manière ou d'une autre, qu'il a été fait prisonnier, nouveaux aides : nul n'ose s'y refuser.

Les redevances ordinaires d'un vassal ou d'un serf consistent non seulement en services et en corvées; il paie en sus à son seigneur un cens

qui équivaut environ au dixième de ce qu'il a cultivé pour son propre compte. C'est ce qu'on appelle *l'imposition*, qui est toujours plus ou moins arbitraire de la part du seigneur : car il n'est dit nulle part sur quelle base fixe cette taxation doit se faire. La porte est ouverte à tous les abus, à toutes les vexations que peuvent commettre de mauvais seigneurs.

Comme dans notre ancienne constitution féodale, un seigneur peut être vassal d'un prince ou d'un autre seigneur qui a aussi des droits sur lui et qui fait même travailler ses paysans pour lui ; ce sont les rapports de foi et d'hommage du *domicellus* et du *dominus*.

Dadian, vassal de l'empire russe, est le *dominus* de tous les grands feudataires qui possèdent des biens considérables dans ses états; ils lui doivent le service à la guerre, dans son palais, l'imposition, tout comme ils les exigent de leurs vassaux. Ces grands feudataires portent le titre de princes.

Ces rapports féodaux, comme l'on voit, sont très-multipliés, et un paysan serf peut être souvent obligé à trois redevances à la fois, l'une envers son seigneur immédiat, l'autre envers le suzerain, la troisième envers le souverain ou dominus.

La marge est large pour l'arbitraire, qui ne paraît tel ni aux seigneurs ni à Dadian. Elevés

dans ce système, dans cette routine d'administration, ils n'y voient rien que de fort naturel. Cela tient si fort à la nature des choses, c'est tellement enraciné dans les habitudes des grands et des petits, qu'il serait fort étonnant qu'aucun d'eux sentît la nécessité de sortir de cette routine et fît un pas pour cela.

Cependant le besoin d'améliorer une pareille administration se fait déjà sentir. L'Iméreth qui, sous ses rois, jouissait exactement du même régime administratif, étant devenue province russe, il s'est fait en général d'heureux changements dans la condition des servables, surtout chez ceux qui relevaient directement du roi et qui sont devenus serfs de la couronne. Le gouvernement y a introduit pour eux le même système qu'il suit dans les autres parties de l'empire et les a mis à un fixe qui est des plus modiques. L'arbitraire n'existe donc plus pour cette classe de servables qui est considérable en Iméreth.

Le gouvernement aurait désiré introduire un changement pareil pour les serfs des seigneurs; on s'est demandé ce qui l'a arrêté dans ce projet qui aurait pu s'exécuter tout d'un coup, lors de la prise en possession du pays. Mais a-t-on pensé à la tâche immense que c'était s'imposer que de réorganiser tout d'un coup un pays dont on ignorait pleinement l'administration; le gouvernement a voulu connaître les abus avant de les

réformer, et il fait son possible pour remédier petit à petit à des maux qui remontent si loin et qui sont enracinés si profondément. Ce sont les aides et les impositions arbitraires qu'il voudrait abolir entièrement : mais comment le faire sans irriter des seigneurs encore nourris d'anciens préjugés et fiers de leurs droits; il n'est pas plus facile de leur ôter leurs priviléges qu'il ne l'était, il y a 60 ans, d'ôter à la noblesse, à l'aristocratie française ceux qu'elles s'étaient arrogés sur un peuple entier. Marchant avec sagesse, avec calme, l'administration s'est constituée le défenseur des serfs, et elle veille à ce que les abus deviennent toujours moins fréquents.

Quand le serf sera rassuré une fois pour toutes contre toute mesure arbitraire, on verra cesser la paresse et l'extrême incurie qui caractérisent surtout le Mingrélien. Il sait que s'il travaillait un plus grand champ, s'il faisait plus de vin, son seigneur l'apprendrait et l'imposerait davantage. Il se tient donc scrupuleusemeut à sa mesure. «Mon aïeul, dit-il, a cultivé tant de gômi, rempli tant de koupchines de vin; le seigneur le sait, et je m'y tiens.»

Le mieux des Imérétiens est connu des sujets de Dadian, qui sentent la différence de leur condition : ils commencent à devenir récalcitrants; ils se révoltent, et le prince Dadian a déjà accédé à introduire quelques premières améliorations.

Il a établi une espèce de conseil-d'état qu'il a chargé des affaires.

Le prince Dadian, passionné pour la chasse comme ses ancêtres, erre sans cesse d'un bout de ses états à l'autre pour s'y livrer : il s'établit chez le premier paysan qu'il trouve, et dans son ardeur, il y reste quelquefois jusqu'à ce que la famine l'avertisse d'aller plus loin. Ses aïeux l'ont fait ; il fait comme eux : chacun trouve cela fort naturel, tant cette hospitalité est de droit dans le pays.

Ce n'est pas qu'il manque d'habitations et de résidences ; j'ai décrit celles du Létchekoum : dans l'Odichi, il a Gordi, Signaghi. Sa principale résidence, la vraie et ancienne capitale du pays est Zoubdidi ou Zougdidi (le grand Zoug), sur la Tchékhouchia, affluent de la Djoumi : celle-ci se jette dans l'Engour, qui coule à deux lieues de marche à l'ouest de Zoubdidi.

Le Dadian Lévan qui vexa si cruellement le pauvre Chardin résidait là, dans un palais qui subsiste encore tel qu'il était alors. Cette vieille habitation ressemble tout-à-fait à un vieux magasin, tel que nous en avons un échantillon au bord du Phase, à Koutaïs, parmi les ruines de l'ancienne habitation des rois d'Iméreth. De petites fenêtres étroites, un air sombre et délabré n'annoncent guère la demeure d'un souverain. Le prince qui, comme nous l'avons vu, n'est pas

fort recherché dans ses autres habitations, a senti, en comparant sa résidence avec le palais du gouverneur-général de Tiflis, combien elle est au-dessous de ce qu'on devrait trouver chez un Dadian de Mingrélie, et pour faire honneur à son rang, il veut se faire bâtir à Zoubdidi même un nouveau palais en pierre : il avait prié de mon temps le gouverneur d'Iméreth de lui envoyer un officier ingénieur pour lui faire un plan, et l'aider dans sa construction. Il voulait profiter de cette occasion pour se faire tracer une route praticable jusqu'à Mouri, le long de la Tskhénitskali, au lieu de la route affreuse que nous avions suivie.

On compte 4 heures de marche de Zoubdidi à Anokria, 4 à 5 heures jusqu'au monastère de la Khopi, en passant par le monastère de Tsaichi (1), l'ancienne demeure des pères capucins de Mingrélie, qui est à moitié chemin. On sait combien Chardin eut à souffrir chez ces bons pères, pillé, volé, menacé de toutes parts : mais les circonstances étaient des plus fâcheuses pour lui ; le parti du petit-fils de Lévan Dadian et les Turcs luttaient au sujet de la Mingrélie contre les adhérents du fils de Joseph, frère de Lévan Dadian.

De tout temps la position superbe de Zougdidi, et la fertilité des alentours en ont fait un

(1) Thiapolis de Ptolémée.

endroit important, car tout près du nouveau Zoubdidi, vers l'Engour, gisent les ruines d'une ville ancienne dont personne ne sait ni le nom, ni l'histoire.

Un rocher à moitié chemin de Zoubdidi à Attanghélo, porte les ruines de la double forteresse de Roukh, dont les murailles sont très-hautes. L'un des forts est plus ancien que l'autre qui lui a été accolé pour lui servir d'entrée. Les murailles du vieux fort sont percées de grandes fenêtres.

Du sein du rocher sur lequel s'étend le nouveau fort jaillit le ruisseau de Roukh, abondant en poissons qui sortent aussi du sein de la terre : le Roukh est un ruisseau qui s'est perdu comme le Chauri : il se jette à gauche dans l'Engour.

Roukh a, dit-on, servi jadis d'hôtel des monnaies aux princes Dadians, qui y gardaient leurs trésors. Les Turcs, maîtres du pays, y mirent garnison, les Russes l'ont démantelé en 1770.

Reineggs place à 7 verst au N. E. de Roukh, sur la rive gauche de l'Engour, une ville nommée Eghers ou Eghéria, la plus grande et la meilleure des forteresses de la Mingrélie. Je n'ai pu obtenir de renseignement sur cette localité qui ne se trouve marquée sous ce nom sur aucune carte; il paraît qu'elle répond à celle de la ville de Dadian, marquée sur la carte d'Alexandre, roi d'Iméreth (1738).

L'Odichi possède nombre de ruines d'autres forteresses sans compter celles qui sont habitées, comme Djevari, près de l'Engour, à l'entrée du Souaneth, Tchakvidji, sur la Tchanitskali, Noga, sur la Tsiva, Chekhépi, sur la Tékhouri. La suite de mon voyage amènera d'autres détails sur cet intéressant pays.

Martvili.

Le 23 septembre, après avoir pris congé du prince Dadian, nous partîmes pour Martvili. Nous devions passer du lit de la Tskhénitskali dans celui de l'Abacha, et traverser le chaînon qui les sépare. Nous abordâmes le pied de cette paroi de roche crayeuse élevée de 500 pas, qui court à l'ouest. Nous marchions sur les porphyres pyroxéniques qui ont arraché et soulevé du fond du bassin ces roches escarpées, et qui leur tiennent lieu de postument : ces porphyres présentaient des variétés très-curieuses parmi les ruines du calcaire.

Un bois de hêtres et de charmes peuplé de framboisiers, voile en partie les flancs du porphyre. A 8 verst de Gordi nous étions déjà sur les pentes escarpées qui bordent la vallée de l'Abacha. Un chemin affreux qui serpente parmi les ruines du calcaire nous conduisit dans le fond.

Cette partie de la vallée de l'Abacha est de

niveau à peu près avec le bassin du Phase, et on peut se la représenter comme un grand golfe qui se serait vidé en même temps que la plaine. Les champs de millet y sont superbes.

La dernière colline du chaînon qui sépare la Tskhénitskali de l'Abacha, s'élève à gauche comme un cône isolé, élevé de 4 à 500 pieds au-dessus de la plaine. Sur sa cime paraît le monastère de Martvili, visible de partout et de bien loin comme un phare. Au pied de la colline s'étendent les restes du camp d'un bataillon du régiment de Mingrélie, ci-devant stationné ici : l'Abacha que nous passâmes à gué le séparait du bazar de Novogalési ou Novoghilébi.

Arrivés devant la porte du monastère, nous descendîmes de cheval et nous attendîmes fort humblement que le prince Constantin Ghéboidsé nous eût annoncés à l'évêque, et eût obtenu de lui notre introduction dans le monastère. L'évêque David Tchekoïndéli (1) était ce même prince David Tsérételli, frère de la princesse Dadian, dont j'ai parlé plus haut. Aussitôt il fit ordonner de m'ouvrir une chambre où je me mis en état d'être présenté.

(1) J'ai expliqué plus haut que chacun des six évêques de l'ancienne Abkhasie dont la Mingrélie faisait partie, avait un titre particulier ; l'évêché de Martivili s'appelait Tchekondidi et l'évêque Tchekoïndéli. (Voyez Ier vol., et Voyages au nord, t. VII, p. 137.

Suivi de Nicolas, armé de pied en cap, et précédé du grand maître des cérémonies de l'évêque, je fus introduit dans sa salle d'audience, où je le trouvai entouré de son chapitre, et muni aussi d'un interprête. Il me présenta la main à baiser ainsi qu'aux personnes qui me suivaient, me fit asseoir à côté de lui, et, pour première question, me demanda l'âge que j'avais. Il me fit nombre de questions de ce genre. Il me parla beaucoup des Mégrèles dont il faisait un peuple bien différent des Géorgiens ou Karthles pour la langue.

Quoi qu'il en soit de sa capacité et de sa conduite dans les affaires de la Mingrélie, il exerça envers moi l'hospitalité la plus attentive. On me donna un charmant logement, celui qu'occupait ordinairement Dadian. Rien ne me manqua, ni thé, ni rhum; le service fut superbe, servi sur de l'argent et sur de l'ivoire; le vin parfait.

Le lendemain 24, qui était un dimanche, l'évêque me fit inviter à une grand'messe qu'il voulait bien desservir en ma faveur. D'abord se fit dans toute la pompe possible l'habillement de l'évêque; l'or, l'argent, les pierreries, les perles brillaient de toutes parts. Assis en face de la grande porte de l'iconostase, sous le dôme, on lui apportait chaque pièce de son accoutrement sur de grands plateaux de vermeil. Chaque pièce bénie par lui, lui était mise par une dizaine de de prêtres et de diacres, qui officiaient avec lui,

cachant leur soutane noire de moines de Saint-Basile sous les plus brillants ornats. En me transportant en esprit aux pieds de Jésus, célébrant la cène au milieu de ses apôtres, j'aurais eu peine à reconnaître la simplicité du Seigneur dans la magnificence de son successeur. Chaque pièce qui servait au grand sacrifice fut apportée en pompe, encensée, bénie et montrée au peuple, pendant que trois ou quatre chantres répétaient d'une voix peu mélodieuse, et monotone au possible, des chants qu'entrecoupaient les *kyrié eleyson* du peuple.

Quand le sacrifice de la messe fut préparé, que le calice, le couteau, le vin, l'hostie eurent été présentés au peuple, les portes de l'iconostase se fermèrent tout à coup; le peuple tomba à genoux, et dans la plus pieuse contrition attendit que le sacrifice fût consommé.

L'église dédiée aux saints martyrs, a été restaurée plusieurs fois; elle est fort ancienne. Le plan de l'église n'est qu'une exacte copie de celui de l'église de Sion près d'Atène, qui en était une du temple de Saint-Ripsimé à Etchemiadzin. La croix régulière était marquée par quatre grandes sorties en demi-cercle, séparées par autant de hautes niches (1). Une coupole circulaire marquait le centre de la croix. Les murailles ont

(1) Voyez atlas, III[e] série, architecture, pl. 4.

été repeintes au moins quatre fois. Un foule de portraits de princes qui ont été ensevelis dans l'église, recouvrent les portiques. Le tout a beaucoup souffert par la fumée et par le feu que les Turcs ont fait au milieu de l'église quand ils s'étaient emparés de ce monastère, pour en faire une position militaire.

L'extérieur de l'édifice a éprouvé peut-être de plus cruelles dégradations, autant par l'influence du temps que par la main des ennemis. Les sculptures qui ornaient la frise d'une partie de l'église ont été détruites, et ils n'en est resté que quelques lambeaux dont on a recomposé le relief qui orne le chœur. Les pièces rapportées ne cadrent pas ensemble. Par exemple on voit un saint George poursuivant un daim et un griffon ; il est facile de s'apercevoir qu'il manque ici un morceau et qu'à la place du daim et du griffon, il y avait sur la pierre voisine le dragon et le bout de la lance de saint George, qui manque.

L'une des façades de côté représente J. C. au milieu des anges : sur l'autre sont des animaux. Je reconnus sur une porte qui regarde le sud, plusieurs fragments de l'ancienne frise, qui ont servi à construire la muraille. Je fus frappé d'y retrouver répétés les sujets ciselés sur les objets qu'on a trouvés dans le tombeau du Kouloba à Kertche, les lions poursuivant une biche, un

griffon déchirant aussi une biche, ce qui rapelle si bien les fables et les devises des rois du Bosphore, qui, comme je l'ai prouvé plus haut, ont été aussi maîtres de la Colchide. Cependant ces sculptures ne paraissent pas remonter si haut : elles sont dans le style des moulures et des chapiteaux de l'église métropolitaine de Koutaïs (1).

Il n'en est pas de même d'un autre relief qui, muré au milieu des premiers, m'a paru des plus remarquables : il représente un roi ou prêtre assis dans un fauteuil orné, et portant une grande coupe à ses lèvres : à droite un homme assis sur un pliant regarde cette cérémonie; plusieurs autres figures l'entourent. Le cadre de ce relief est composé de figures de griffons, d'un loup dévorant nn homme, etc., les griffons sont à peu près comme dans les autres reliefs; mais le style de la sculpture est très-différent; les figures sont mieux dessinées et le cadre est d'un fort beau travail (2).

La façade d'entrée précédée d'un portique est décorée, sous l'angle du fronton, d'une figure de J. C. tenant les deux doigts en l'air, avec l'inscription géorgienne suivante gravée en belles lettres sur les deux jambages de la grande fenêtre.

« J'étendrai ma main vers le ciel; je jurerai

(1) Voyez atlas, III[e] série, arch. pl. 21, fig. 6 et 7.

(2) Même planche, fig. 8.

de la main droite, en disant : je suis vivant dans l'éternité. »

L'ouvrier qui a construit l'église a aussi mis sur cette fenêtre son nom en fort belles lettres en relief ornées comme à Nikortsminda. « Krist, aie pitié de l'architecte Mikael Ouplari. »

La corniche du chœur est marquée de caissons sur lesquels on a sculpté de doubles figures de saints, très-durement travaillées, à peu près comme à Nikortsminda, ou comme au monastère de Sion.

Aucune inscription ne faisant mention de la date de la fondation de cet édifice, ce n'est que par analogie que je pourrai la fixer : elle appartiendra à la fin du onzième siècle, ou au commencement du douzième; on peut la placer entre la construction de l'église métropolitaine de Koutaïs et celle de Nikortsminda.

On s'est servi d'un calcaire crayeux jaunâtre comme pour les églises de Koutaïs, de Ghélathi, de Nikortsminda ; les restaurations ont été faites en tuf.

A quelques pas de l'église un vieux clocher noirci par le temps, et qui m'a plutôt l'air d'avoir été une tour de refuge comme celle du Ratcha, sert d'habitation à un vieux moine qui s'est logé tout en haut, et qui a fait vœu de n'en jamais sortir. On monte chez lui par un long escalier de bois appuyé contre la tour ; c'est l'échelle de

Jacob ; à chaque heure du jour on voit monter ou descendre des dévots qui vont visiter le saint et recueillir sa bénédiction.

Le nouveau clocher est d'un assez bon goût, quoique bizarre; les logements de l'évêque y sont accolés.

Martvili renferme une espèce de séminaire assez fréquenté.

Mais que sont ces beaux édifices en comparaison de la position même de Martvili, l'une des plus magnifiques que l'on puisse visiter au sud du Caucase. La vue est aussi superbe, aussi variée qu'elle est immense. De tous côtés l'œil se perd dans un labyrinthe merveilleux. Au nord embrassant la vallée de l'Abacha et de l'Intchékhia, je remonte jusqu'au sein des alpes neigeuses de Ghélembor. A l'est, je plane sur toute l'Iméreth ; je suis de l'œil la trace brillante de la Tkhsénitskali jusqu'au Phase, et dans le vaporeux de l'horizon, je reconnais la chaîne lointaine des montagnes de Vakhan et de Souram. Je me tourne au sud, et je puis promener mes regards sur tous les pics de la longue chaîne mélaphyrique des montagnes d'Akhaltsikhé, dont les cimes déjà neigeuses brillent au feu du soleil. Je plonge à vue d'aigle sur toute la plaine du Phase dans laquelle se promènent ses nombreux affluents. Quelle immensité de détails présente cette plaine boisée couverte de champs par ta-

ches, semée de vignes et de villages. Je ne crois pas que la Lombardie offre rien de plus beau. Je la vois cette plaine se terminer avec l'horizon très–lointain de la mer, présentant comme un large portail entre les derniers embranchements de la chaîne du Souaneth et les monts lointains du Gouria.

Tel est ce Martvili qui mérite bien d'être visité par les amateurs des beautés de la nature, de l'architecture et de l'archéologie. Par sa position c'est un de ces endroits faits pour attirer les premiers regards de l'homme qui veut se bâtir une demeure. Qui pourrait compter les générations qui ont vécu sur cet emplacement avant qu'une église chrétienne y fût fondée, et il y a tout à présumer que cette église eut pour fondements quelque monument sacré, quelque temple plus ancien que la religion chrétienne, reconsacré sous une nouvelle forme. N'avons-nous pas vu cela dans tous les pays du monde ? Les premières églises de Lithuanie ne furent-elles pas fondées presque toutes sur les cendres encore chaudes des feux de Perkoun, à Vilna, à Viélona, etc. En Russie, en Arménie, n'en fut-il pas de même ? Le panthéon de Rome n'est-il pas devenu l'église de tous les saints ? Quel est le christianisme qui s'est conservé pur et qui ne s'est pas mêlé aux anciennes religions des pays où on le prêchait, enté sur elles ? Combien de fois les chrétiens,

malgré leur zèle, ne furent-ils pas obligés de tolérer, de consacrer même d'anciennes fêtes, d'anciens lieux sacrés, afin de ne pas effaroucher les peuples qu'on voulait convertir et de les attirer imperceptiblement au christianisme par quelque condescendance? Martvili a été quelque temple antique, et les fragments qu'on reconnait çà et là murés, ont pu appartenir à cette époque.

On prétend que l'Abacha, dans la langue du pays, s'appelle encore *l'ancienne Tskhénitskali*, et que le nom de Colchos appartient à la contrée de Novoghilébi. Ces assertions d'un officier qui avait longtemps séjourné à Novoghilébi, se justifieront aisément par la suite de mon récit. Il n'y a pas longtemps d'ailleurs qu'on recueillait des paillettes d'or au bord de la Tskhénitskali.

Je quittai l'évêque très-reconnaissant de son hospitalité (1); j'étais étranger à ses intrigues.

(1) Je mets ici en note le menu du dîner, magnifique pour le pays, qu'il me fit servir, et qui intéressera peut-être quelque dame fort curieuse de connaître la cuisine d'un évêque de Mingrélie: mais en vérité, je crains par tous ces détails de passer pour un gourmand, qui n'a parcouru le pays que pour visiter les cuisines et les koupchines: j'en demande pardon à messieurs les savants.

1° Mouton en sauce.

2° Poulet en sauce au kindzi ou coriandre. On prend pour cette sauce du persil, du porreau, de l'ail et des

Depuis lors, je l'ai revu à Koutaïs, toujours grand, bien fait, comme un Tsérételli; mais il jouait un autre rôle qu'à Martvili. Le ciel s'obscurcissait et le général lui faisait sentir combien il était indigné du rôle qu'un évêque de paix jouait pour mettre le discord entre Dadian et le gouvernement, rôle qui ne pouvait le mener qu'à

jeunes feuilles de coriandre ou kindzi, que l'on pile ensemble dans un mortier avec des noix fraîches, jusqu'à en faire une espèce de crême qu'on sert en forme de sauce à tous mets. C'est le plat de cérémonie, le mets favori : on me l'a servi cinquante fois; pressé par les instances de mes hôtes, j'en ai gouté et mangé cinquante fois; jamais je n'ai pu m'y habituer : ce mets bouleverse.

3° Poulet roti, à la sauce de grenade, mets des plus délicats que je connaisse. J'ai déjà dit que les poulets de Mingrélie étaient rénommés dans tout le sud du Caucase; nourris de millet, de mûres, de figues, de maïs, ils sont fort tendres et les habitants réussissent fort bien à les rôtir à la pointe d'un bâton, les aspergeant d'abord à l'aide d'un bouquet de plumes avec de l'eau salée : puis quand ils commencent à roussir, ils les enduisent à plusieurs reprises de beurre fondu. Il n'est personne qui ne sache exécuter ce petit manége avec la plus grande adresse, tournant légèrement le bâton entre les doigts. La sauce à la grenade, qui n'est qu'un jus exprimé, assaisonne fort bien ce rôti et tient lieu de salade.

4° Petites truites et ortolans enveloppés de pâte et cuits ainsi comme du pain.

5° Truite rôtie; rôti d'agneau.

6° Fruits, pêches, poires, etc.

7° Dessert.

sa ruine. L'évêque n'en parut pas très-affecté; il se peut bien que son intreprête lui ménagea un peu, dans la traduction, la vérité des paroles du général; du moins, il ne fut pas converti.

Le général major Dadian ne se lassait pas de remontrer à son frère combien il y avait de faiblesse de sa part à supporter l'ambition tyrannique de sa femme et les intrigues calomnieuses de l'évêque, l'encourageant à mettre fin à tous ces troubles en éloignant de lui les Tsérételli. Tout à coup on le vit expirer à la fleur de l'âge, au commencement de l'hiver de 1833 à 34.

Le corps fut exposé selon l'usage, entouré de ses enfants dans la plus profonde affliction. L'évêque devait venir faire les prières pour les morts : au lieu de paroles de paix et de consolation, on n'entend sortir de sa bouche que des anathèmes et des malédictions contre le défunt. Les enfants, outrés de tant d'indignité, portent plainte jusqu'auprès du général en chef, le baron Rosen.

On eut bientôt un autre sujet d'horreur et d'épouvante; depuis quinze jours le cadavre était exposé, et aucune mauvaise odeur ne s'en exhalait : il sortait du sang par tous les orifices du corps; on cria au poison. On s'expliqua le fait; des évacuations multipliées avaient vidé l'estomac et le bas-ventre. C'était un effroi général; chacun craignait d'être empoisonné à son

tour : tout était en confusion, quand le prince régnant, amenant avec lui l'exarque de Koutaïs pour les funérailles du défunt, arriva à Martvili où on avait transporté le cadavre pour y être déposé dans le tombeau de sa famille.

L'accusation était générale ; une foule de circonstances concouraient à prouver la part que l'évêque avait pu prendre à ce crime. D'accord avec le gouvernement, Dadian écrivit à son beau-frère la lettre suivante : « Mon oncle, ayant appris que votre santé exigeait les soins particuliers des médecins, que l'on ne peut obtenir que très-difficilement dans ce pays, je vous prie d'accepter la permission que je vous donne de résigner votre évêché, pour que vous puissiez vous rendre quand vous le voudrez et pour aussi longtemps qu'il vous plaira à Koutaïs ou à Tiflis, ce qui est entièrement à votre choix. » Dadian nomma aussitôt l'archimandrite du monastère de la Khopi pour le remplacer.

Nakolakévi (Archéopolis ou Aea).

Je désirais faire de plus longues recherches dans ce célèbre Martvili. Mon guide m'avertit que le prince Dadian, campé dans la plaine où il chassait, attendait pour entrer au monastère que j'eusse quitté son logement. Je renonçai à mes recherches pour lui faire place, et nous nous

hâtâmes de quitter l'évêque qui me donna sa bénédiction du haut de sa galerie. On me fit descendre la plaine qu'arrose l'Abacha, qui au-dessus du monastère tombe en cascade du haut d'une corniche de calcaire crayeux, et produit l'un des paysages les plus pittoresques des alentours.

A 6 verst de Martvili, nous traversâmes à gué l'Abacha; un trajet de 6 autres verst nous mena sur les rives de la Tékhouri, là où elle quitte les dernières ramifications des montagnes pour entrer dans la grande plaine du Phase. Qui reconnaîtrait dans les murs en ruines, couverts de lierre et de figuiers, que baigne la rivière, dans ce silence et dans cette désolation, l'antique capitale du royaume des Lazes, l'Archéopolis de Procope, l'Aea de Circé et des Argonautes? Nous trouvons, pour entrer dans cette enceinte vénérable que soutiennent de vieilles tours dont le sein s'est ouvert, une grande porte cintrée où la pierre et la brique se dessinent sous les pariétaires. D'énormes platanes, des plaqueminiers, des noyers chargés de guirlandes de vigne, de hautes herbes masquent les débris que cherchent mes yeux avides. J'évoque l'ombre de Circé, de Médée;... et si je ne me trompe c'est.... Béjan Dadian, neveu du prince, qui s'avance vers nous, pour recevoir dans sa frêle demeure de bois les hôtes qui lui arrivent; il l'a bâtie au milieu de ces

vastes ruines qui ont bravé tant de siècles, à peu près comme les Arabes du désert dressent leurs tentes sous les portiques de Palmyre; comme les Kourdes étendent les leurs le long des murs renversés de Tigranocerte.

Quand Ulysse abordant le palais de marbre de Circé, là peut-être où je vois s'élever l'asile que nous destine Béjan, les nymphes de la déesse le reçurent sur des siéges couverts de voiles de lin et sur des tapis de pourpre; elles dressèrent pour lui une table d'argent sur laquelle elles déposèrent des corbeilles d'or, des coupes brillantes, des urnes d'un vin exquis, odorant (1). Béjan n'avait rien hérité de Circé; ses bancs étaient de bois, et la terre son tapis; ses coupes étaient une corne recourbée, et une planche sur quatre pieds remplaça la table d'argent, le vin seul n'avait pas subi de métamorphose; il fit tuer un mouton en notre honneur; mais tout ce qu'il nous offrit, il nous le donna de si bon cœur que nous oubliâmes que d'autres avaient été plus élégamment servis que nous : je me livrai à la joie que j'éprouvais d'être enfin sur cette terre sacrée.

Mais je parle du palais de Circé, comme si tout le monde devait croire sur ma parole que Nakolakévi est bien Aea. Tant des personnes

(1) Homère, Odyssée, ch. X, v. 347.

ont échoué avant moi dans ces recherches.

Or Strabon dit : « On montre aussi, aux environs du Phase, la ville d'Ea (1). »

Pline s'exprime ainsi : « La plus célèbre des villes (des environs du Phase), fut cette Ea, qui s'étend à 15,000 pas de la mer, où l'Hippus et le Cyanus, venant de différents côtés, se jettent dans le Phase (2). »

Etienne de Byzance, qui paraît vouloir corriger Pline, parle ainsi : « Aia est une ville de Colchide, fondée par Aiétès, éloignée de 300 stades de la mer; deux rivières, l'Hippus et le Cyanus, qui forment une presqu'île, passent auprès (3). »

L'Hippus n'est pas douteux, puisque ce n'est qu'une traduction de Tskhénitskali (la rivière des chevaux) dont je viens de visiter les bords. Maintenant quel est le Cyaneus ou Cyanus? Ce ne peut être le Phase Rion que Pline nomme Surium et Strabon Glaucus. Ce sera au contraire l'une des rivières qui coulent à l'ouest de la Tskhénitskali, peut-être la Tékhouri des Géorgiens qui reçoit à gauche l'Abacha avant d'entrer dans le Phase. Je supposerais bien plutôt que c'est la *Tchanistkali*, si elle ne se jetait dans la

(1) Strabo, p. 42, ed. Bas.
(2) Plinii, Hist. nat. lib. VI, cap. IV.
(3) Stephanus Byz. de Urb. p. 18, ed. Xylandri.

Khopi, au lieu d'entrer dans le Phase, comme dit le texte cité ci-dessus.

Quoi qu'il en soit dans cette même localité où Pline place Ea, Procope (1), place une ville nommée Archéopolis, dont il fait la capitale du royaume des Lazes : il en fait une description si exacte que si ses ruines existent encore, je dois les reconnaître facilement. Je m'informe dans le pays si effectivement dans la contrée indiquée, il n'y a point quelques ruines remarquables, quelque tradition qui en rappelle l'histoire. C'est alors que de concert j'entends les indigènes s'inspirant de fierté, et récapitulant leurs antiques traditions, me raconter des merveilles de cette terre antique et de ses paillettes d'or, et des ruines d'une ville immense, l'ancienne capitale du pays, dont ils m'indiquent de loin avec orgueil l'emplacement.

Et cette ruine c'est celle où je me suis laissé guider. Voyons si la description correspondra aux localités.

La partie de Nakolakévi où nous étions, comprenait une assez vaste enceinte, acculée entre la Tékkouri, chargée des ruines d'un pont, et une haute colline qui la dominait. Elle est fermée de toutes parts par une muraille, bâtie en briques, quelquefois en pierres, dont la majeure

(1) Tom. II, p. 529, ed. Bonn. 1833.

partie est encore assez bien conservée, quoique portant les traces visibles de l'âge : quelques tours carrées semées de distance en distance, en coupaient le pourtour. Voilà ce que Procope appelait le château, les portes d'en bas.

Dans l'intérieur de la forteresse où la nature dispute la place aux monceaux de décombres, aux vieux fondements d'édifices qu'elle recouvre d'une vigoureuse végétation, un vieil édifice a encore su se faire respecter jusqu'à être reconnaissable de nos jours sous le lierre, qui y rampe de toutes parts : les murs sont en grandes pierres de calcaire gris taillées grossièrement. Tout le plain-pied, autrement dit souterrain, est aussi voûté avec la même pierre. L'étage avait une grande porte avec un portique qui précédait une grande salle : tout autour régnait une estrade en pierre comme à l'appartement d'hiver de la reine Thamar à Vardsie ; des fenêtres basses et étroites l'éclairaient. L'étage supérieur avait disparu. Voilà ce qui reste de ce palais qui était celui des rois des Lazes.

Le portique et la grande porte donnent en face sur une très-vieille église, très-simple, avec un dôme fort bas dont j'ai donné un dessin (1). Elle est bâtie moitié en pierres, moitié en briques, comme Pitzounda. Le chœur est simple, l'abside

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 8, et IIIe série, pl. 4.

de gauche a été rajoutée plus tard. Les peintures sont fort grossières et très-effacées. Elle porte tous les caractères du style byzantin primitif le plus pur. Point de sculptures ni d'inscriptions. Rien que du lierre et des figuiers qui en voilent la nudité.

Il est intéressant au suprême degré de retrouver ce monument qui, selon toute apparence, date du régne de Justinien et de l'époque où Zathus, converti au christianisme, fit adopter ce culte par les Lazes, et fonder une église dans sa capitale. Il est probable aussi que ce fut Justinien qui la fit restaurer, comme Procope le dit : « Justinien répara aussi en Lazique une vieille église des chrétiens, dont la construction menaçait ruine (1). »

Le clocher, en grandes pierres de taille comme le palais, est à 100 pas de l'église; on y monte par un escalier muré à l'extérieur; il est plus moderne que l'église.

Il paraît que cette partie de Nakolakévi est demantelée depuis longtemps, et qu'elle n'a pas pu toujours servir à se défendre avec ses murailles délabrées, quoique fort épaisses; car sur un tertre rocailleux qui remplit un des côtés de l'enceinte, on retrouve un château fort intérieur, construit en grande partie en cailloux, comme quelques

(1) Procopius de Edif. Just. lib. III, cap. 7.

parties de la grande muraille. Cette maçonnerie a été faite à la hâte, et paraît beaucoup plus moderne que l'église et le palais, dont les matériaux, ainsi que ceux des édifices d'alentour, ont pu servir à cette construction; car on y voit parci-parlà quelques pierres de taille qui ne peuvent venir que de là. Ce château n'a rien de remarquable, ni inscription, ni relief, ni trace de division dans l'intérieur. Du côté de la Tékhouri, le rocher présente un abîme; ce qui est abordable est entouré d'un fossé très-profond, tapissé de buis. La vue est superbe (1).

La grande enceinte, le château intérieur et le tertre qui le porte sont dominés par une colline très-escarpée du côté de la rivière. Nous l'escaladâmes péniblement, mon guide et moi, pendant qu'il m'expliquait les merveilles de Nakolakévi.

Son sommet est couronné d'une troisième forteresse qui a 460 pas de long et qui forme un long parallélogramme sur la crête même de la colline; l'entrée, le seul point abordable, tourné

(1) Parmi les buis et sous la vigne sauvage, je trouvai un des caracolles les plus élégants, auquel j'ai donné le nom de *Caracolla Jasonis* : en voici les caractères : C. testâ orbiculari, superne depressâ, subtus convexiore, latè umbilicata, subcostata, acutè carinata, diaphna alba, labro reflexo. Il vit de compagnie avec les *Helix carthusianorum*, *fruticum*, etc.

vers le nord-est, est muni de tours et d'autres ouvrages; c'est ce que Procope appelle les portes d'en haut.

L'autre extrémité qui domine et regarde le château d'en bas, est occupée dans presque toute sa latitude par une grande construction en pierres et en grandes briques peu épaisses, que je suppose être quelque autre palais des rois des Lazes ou une demeure du commandant du fort. Le souterrain est solidement voûté; l'étage est percé de petites meurtrières; ce n'est qu'au second qu'on remarque trois grandes fenêtres occupant l'un des côtés d'un grand appartement, et auxquelles correspond vis-à-vis l'unique porte qui mène dans une haute tour.

Enfin au centre de la forteresse s'élève une vieille église, aussi l'une des plus anciennes du pays; car elle est dans le style byzantin primitif pur. Elle est toute construite en grosses pierres de taille, ainsi que la voûte du chœur; celle de la nef est en tuf. Il n'y a ni sculptures ni inscriptions, ce qui est toujours un caractère de grande ancienneté (1).

Elle est assez bien conservée, quoiqu'une forêt épaisse qui recouvre toute l'enceinte de la forteresse indique assez que ce n'est pas d'hier qu'elle est abandonnée.

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 4.

Il ne reste presque pas de traces des maisons qui étaient en bois; les approches des forts en étaient couvertes. On me montra à côté de la forteresse d'en bas la place qu'occupait un immense bazar; la tradition donne à cette ancienne ville plus de dix mille feux, et chacun parle des immenses trésors qui sont enfouis dans les bois, et sous les ruines : on supposait que je venais les lever; ô sancta simplicitas!

Je ne crois pas que personne doute que Nakolakévi ne soit l'Archéopolis de Procope, tant sa description cadre avec les localités : d'ailleurs ce nom d'Archéopolis n'est pour ainsi dire qu'une traduction de Nakolakévi, qui signifie en Géorgie, *lieu dont on a fait une ville*, *qui a été une ville*, *vieille ville*.

Maintenant l'Archéopolis, capitale des Lazes, est-il Ea, la principale ville des anciens Colches? Non seulement Archéopolis est bien dans le voisinage du Phase, entre l'Hippus et le Cyanus; de quelque façon qu'on l'interprête, non seulement la distance correspond bien exactement avec celle indiquée par Etienne de Byzance, mais il n'y a pas d'autres ruines dans tout le district : ce sont les seules sur lesquelles les Mégrèles accumulent leurs fables et leurs contes merveilleux.

Voici une étymologie qui ne peut être déplacée ici. Je crois que le *Kolkhis* des anciens n'était tout simplement que le *Kolakhi* des Géor-

giens, qui signifie ville, capitale, ce qui répondrait au *Polis* des Athéniens, au *Urbs* des Romains, au *Eistampolim* ou *Stamboul* des Grecs du Bas-Empire et des Turcs.

Le bon Béjan Dadian nous ayant hébergés aussi bien qu'il le pouvait, nous dit le lendemain : « Si j'étais riche, je me ferais un plaisir et un honneur de vous garder chez moi le plus longtemps possible; mais, hélas! je ne suis pas si riche, tant s'en faut, que mon titre de neveu du prince Dadian devrait bien le faire croire. Je n'ai reçu qu'un fort maigre apanage, et si vous voulez que vos chevaux aient grassement du millet, je vous conseille d'accepter l'invitation de mon cousin Alexandre Dadian, qui est cinq fois plus riche que moi, et qui désire fort avoir l'avantage de vous recevoir chez lui, et de vous traiter à son tour mieux que je ne pourrais le faire. »

Nous suivîmes en effet ses conseils et nous acceptâmes l'invitation du prince Alexandre qui vint lui-même nous chercher, et qui nous mena dans une maison de bois fort propre qu'il habitait avec sa mère, au-delà de la Tékhouri, en face des ruines. Il nous y avait préparé une fête à laquelle il ne manqua ni abondance ni gaieté. Je ne pus m'y livrer comme ces braves gens le désiraient; je mis plus de deux heures à parcourir, à scruter les ruines du fort d'en haut, et quand je revins, je les trouvai encore attablés

et festoyant, mon Nicolas à la tête. Quels estomacs que ceux-là! Je fus bien fâché de l'interrompre dans son hilarité, pour l'engager à lever la séance, et à partir pour Signaghi, où nous devions aller passer la nuit dans le voisinage d'un maison de chasse de Dadian.

Phasis et Poti.

Signaghi à 7 verst de Nakolakévi, a un bazar et une vieille église; il est déjà dans la plaine uniforme du Phase entouré de bouquets de bois de hêtres, et dans une position superbe pour des chasses. Chemin faisant, le prince Ghiboidzé me donna des échantillons des talents de son faucon, qu'un fauconnier portait encapuchonné sur le poing derrière lui. Depuis Gordi, nous nous étions amusés souvent de ce délassement; et même chez Alexandre Dadian, il y eut une grande lutte, pour savoir lequel l'emportait du faucon de ces deux chasseurs.

Partis le 26 septembre pour Sakharbet, nous passâmes au pied du château de Chekhèpi dont j'ai parlé plus haut et qui appartient à Nicolas Dadian, qui réside ordinairement à Kvasikhori, à 2 verst de Signaghi.

Les soulèvements de la craie s'avancent jusqu'ici; plus avant dans la plaine, les porphyres

mélaphyriques n'y causent que de légères boursoufflures.

Nous passâmes la nuit à Sakharbet bien fatigués d'avoir trotté dans une boue épaisse qui recouvre infailliblement les routes de l'Odichi après les moindres pluies. Les efforts que faisait mon cheval firent tomber du pommeau de ma selle où je le tenais suspendu, l'étui de fer-blanc où je mettais mes dessins; je ne m'aperçus de ma perte qu'à Sakharbet même; aussitôt Nicolas sauta à cheval et partit comme un trait pour aller à la recherche de mes trésors; il était consterné de mon malheur, tant il avait pris part à mes recherches, et y mettait du prix. Trois heures après je le vis accourir en triomphe levant en l'air l'étui brillant, où il ne manqua rien du tout. A force de demandes, de recherches, il était parvenu à apprendre qu'un paysan l'avait trouvé et l'avait emporté chez lui; croyant avoir fait l'acquisition d'un bel étui d'argent; il fallut déterrer ce paysan dans ce labyrinthe inextricable de sentiers. A force de patience, il le trouva; il eut bien de la peine à le convaincre que sa trouvaille, qu'il grattait déjà pour l'essayer, n'était que du fer étamé.

Voulant nous rendre à Poti, nous gagnâmes les rives du Phase, qui coule à 6 verst de Sakharbet. A peine vîmes-nous une maison sur tout ce trajet. Le terrain est entièrement plat. La végé-

tation est superbe : le noyer, le chêne, le charme, le hêtre, de grands érables à petites feuilles, des figuiers, des peupliers argentés, le lip'hani, le cerisier, le plaqueminier, croissent à l'envi sauvages dans cette terre d'une fertilité extraordinaire. On se croit dans une forêt du Nouveau Monde. D'énormes ceps de vigne aussi sauvage, grimpent jusqu'au sommet des plus hauts arbres, disputant la place au lierre, au houblon, aux lianes à grappes rouges, aux clématites, à la périploque grecque, etc., qui entrelacent tous les arbres, s'élançant de l'un à l'autre et tendant leurs longs rameaux, comme des filets, dans tous les sens. Aussi ces forêts sont-elles impraticables, et s'écarter de l'étroit sentier est impossible : qu'on juge de la masse de gibier, sangliers, cerfs, chacals, hyènes même, qui y trouvent un refuge.

Çà et là dans les endroits les plus marécageux, on cultive quelque peu de riz ; on abat d'abord les arbres, dont les troncs grossièrement ébranchés tiennent lieu de pont pour semer, labourer et récolter.

Nous côtoyâmes jusqu'à Tchaladidi le Phase, au risque souvent de voir le sentier à héler les bateaux, amolli par les pluies et par les inondations, céder sous nos pas, et nous entraîner avec lui dans la rivière.

Le lendemain, au moyen d'un ordre exprès qu'on m'avait remis, je me fis donner pour des-

cendre le Phase, l'une de ces frêles cayouques dont se servent les habitants du pays. On comptait de Tchaladidi (1) à Poti, en suivant toutes les sinuosités du fleuve, de 21 à 22 verst.

Descendons lentement; nous voguons au milieu des rives où débarquèrent Phryxus, Ulysse et les Argonautes. Après les nombreuses discussions que ces mythes antiques ont fait naître, je devrais craindre d'aborder un pareil sujet : si je parvenais cependant à jeter quelque lumière sur le chaos de suppositions qui est résulté de toutes ces discussions! C'est ce à quoi je réfléchis en descendant gravement le fleuve au travers des guirlandes de vigne qui se baignent jusque dans ses ondes. Son cours dans ses contours nous démasque tantôt la chaîne brillante du Caucase, et l'Elbrous qui la couronne, tantôt celle d'Akhaltsikhé que déjà les neiges de septembre ont aussi parée des vêtements des glaciers.

A 6 ou 7 verst de Tchaladidi (les grandes tiges de maïs), nous destinguons d'abord sur la rive droite du Phase le vieux Poti, en face de l'en-

(1) La nuit du 27 au 28 septembre (9-10 octobre) nous eûmes une gelée blanche légère à Tchaladidi, au bord même du Phase; cette gelée ne se remarqua qu'à 2 ou 3 pieds au dessus de terre, et je ne pus l'apercevoir sur la vigne et sur les raisins qui couvraient les arbres.

trée du canal Nadorta, qui fait communiquer le Phase avec le lac Paléastome et la Pitchora. Une grande île coupe ici le Phase en deux. Ouvrez Agathias (1), et voyez si vous ne retrouvez pas ici comme je l'ai expliqué dans mon essai historique, l'île, le canal, le camp, qu'il mentionne à plusieurs reprises avant le siége que le général persan Nachoragan va faire de la ville même de Poti. Le vieux Poti n'était qu'un camp romain où, pendant toutes les guerres de Khosroës contre les Romains et les Lazes, les soldats prenaient leurs quartiers d'hiver, passant d'une rive à l'autre quand ils voyaient arriver l'ennemi.

Je remarquerai d'abord que le nom de Poti n'est que la traduction mégrèle de Phasis, par les aspirées, en se servant des mêmes lettres que les Grecs : le Φ grec est le *p* aspiré des Géorgiens ; le Θ est le *th* aspiré des Géorgiens, et la transformation de l'*a* en *o*, tient au dialecte mégrèle, comme je l'ai dit plus haut. Les Turcs ont conservé l'ancienne prononciation en appelant le Phase, *Fache-Souji*, et Poti *Kalah-Fache*.

Sauf quelques tas de déblais et de briques, le vieux Poti ne conserve aucune trace d'antiquité ; on en verra bientôt les raisons.

Je descendis à terre pour suivre le bord du

(1) Agathias, l. 3, p. 59, et p. 95—96.

canal Nadorta et en examiner la nature; ce n'était qu'un petit filet d'eau, sur lequel le gouvernement russe avait l'intention de bâtir des scieries; le local s'y serait prêté, et de superbes bois se trouvaient sous la main à exploiter; mais le prince Dadian, qui est possesseur de ce terrain, aurait consenti difficilement à le céder. Le canal a été creusé par les Romains sous Justinien, pour s'en faire une ligne de défense et s'enfermer ainsi comme dans une grande île entre le Phase, la Pitchora et le lac Paléastome.

Du canal, nous eûmes encore 14 verst jusqu'à la forteresse de Poti; en ligne droite par terre nous n'aurions eu que 8 verst si le pays avait été tant soit peu praticable. Je ne trouvai rien de remarquable que deux allées d'arbres touffus jusqu'à 3 verst au-dessus de la forteresse où je vis s'ouvrir une vaste plaine sèche en été, mais inondée ou marécageuse dès les pluies de l'automne : son niveau ne peut être élevé de plus de $2\frac{1}{2}$ pieds au-dessus du bas niveau du Phase. Il faut descendre ici bon gré malgré et s'enfoncer jusqu'à mi-corps dans le marécage; que ne fait-on pas pour l'honneur de la science! mais je vais seul; personne ne veut me suivre qu'un soldat auquel je promets un pour-boire. Que de peine nous eûmes à atteindre un léger tertre que je voyais toujours devant moi comme une île bienheureuse! Enfin nous posons le pied sur

quelque chose de sec, et ce quelque chose de sec au milieu du marais, à 700 pas du Phase, n'est rien autre que les restes d'un fort carré construit en briques, dans lequel vous reconnaissez visiblement celui que décrit et que fit restaurer Arrien (1). Aux quatre coins s'élevaient quatre tours carrées de 40 pas de face. La porte du fort était tournée vers la mer. Les briques qui ont servi à toute cette construction avaient 10 p. 6 l. de long, 6 p. de large et 1 p. d'épaisseur; elles étaient liées par un ciment rougeâtre.

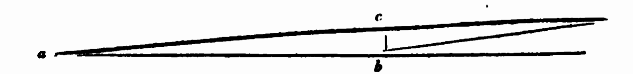
(1) Voici le passage du Périple d'Arrien. « A gauche apparaît à ceux qui entrent dans le Phase, la déesse Phasienne qu'on peut conjecturer être Rhéa. Le castel (φρουριον) que gardent 400 soldats d'élite, me paraît être très-fort par sa position et très-opportun à la sécurité des navigateurs. Le mur ceint d'un large et double fossé jadis était de terre et les tours étaient de bois. Maintenant on a construit le mur et les tours en briques cuites : le mur lui-même est bien fondé et à l'épreuve, il est muni et garni de machines de guerre et en un mot de tout ce qui peut rendre l'abord impossible aux barbares, et qui peut protéger ses défenseurs des dangers qui accompagnent un siège. Et puisqu'il me semble que le port, ainsi que les autres lieux qu'habitent ceux qui sont libres du service et qui se livrent aux affaires et au négoce, doivent aussi être défendus par eux-mêmes, il m'a paru qu'il faudrait construire depuis le double fossé qui entoure le mur du castel jusqu'au fleuve, un autre mur qui embrasserait le port même ainsi que les autres édifices qui sont hors du fort. » P. 6, ed. Guilielmi Stuckii, 1577, Geneva.

L'intérieur du fort qui avait 140 pas de large, tout juste la place nécessaire pour y loger les 400 Romains qui en formaient la garnison, n'est maintenant, été et hiver, qu'une mare impraticable et la porte d'entrée qu'un canal bourbeux ; les tumulus résultés de l'écroulement des tours sont recouverts d'une glaise épaise, limon du Phase.

Voilà donc un endroit qui a été habité devenu marais impénétrable. Dira-t-on que le sol s'est enfoncé ? Chantera-t-on avec les fables du pays, que les habitants d'une grande ville au bord du lac Paléastome étaient devenus si impies que Dieu les enfonça eux, leur ville et leurs prêtres dans le lac, et qu'il y laissa les restes d'une tour comme témoignage de cette terrible punition ? Mais la raison de cet apparent enfoncement est facile à trouver.

Nous voyons dans Strabon, liv. XI, qu'il dit expressément que la ville de Phase, grand Emporium des Colches, était à l'embouchure du fleuve, entourée d'un côté par la mer, de l'autre par un lac (le Paléastome) et d'un troisième côté par le Phase lui-même. On ne peut pas déterminer plus exactement la position de Phasis, et cet Emporium devait être près de la ruine que je viens de décrire ; car Arrien, qui écrit un siècle après Strabon, dit expressément, comme on peut le voir dans la note, que l'Emporium était entre le castel et le fleuve.

Mais ce castel est aujourd'hui à 5 verst de l'embouchure du Phase et du bord de la mer, où il avait été bâti pour en défendre l'entrée et le port, comme on y a transporté il y a trois siècles le grand et le petit Poti. Depuis lors le Phase a donc porté ses attérissements avec son embouchure à 4 ou 5 verst plus loin, c'est-à-dire que le point *b* se trouve en *a* maintenant.



Le niveau de la Mer-Noire n'a pas changé; ainsi le niveau de l'embouchure était à $b = a$. Mais par cette circonstance du transport de l'embouchure à 5 verst plus loin, il résulte que le niveau du fleuve a dû être exhaussé dans une bonne partie de son cours pour obtenir la chute nécessaire à 5 verst de courant. Cette chute ne peut pas être estimée à moins de 1 pied ou $1\frac{1}{2}$ pied par verst. Ainsi actuellement le niveau du Phase, au lieu d'être au point *b* est au point *c*, et a haussé de 6 à 7 pieds, différence notoire en pays plat. Voilà pourquoi l'enceinte de ce castel n'est qu'un étang et sa porte un canal bourbeux, et la plaine qui l'entoure un marais. Tout cela était jadis à 7 ou 8 pieds au-dessus du Phase; aujourd'hui c'est à son niveau ou au-dessous.

Ce fait historique pour ainsi dire, nous est garant que la contrée doit avoir bien changé de-

puis la première antiquité et que nous ne retrouvons plus les formes que les anciens Grecs avaient observées dans les sinuosités de la mer et du fleuve. Voilà une bande de terrain d'une lieue de large qui est un don du Rion, et qui n'existait pas alors. On peut lire la suite des inondations du fleuve dans les couches nombreuses de différente épaisseur qui sont entassées les unes sur les autres. La masse principale est plus ou moins sableuse, consistant en une glaise grisâtre, brillante par la multitude de parcelles de mica qu'elle renferme. On reconnaît ici les éléments des rives du Rion supérieur et de ses affluents la Glolatskali et la Tsuéchouri, ce schiste noir et gris qui teint les eaux d'une couleur d'un blanc grisâtre, qu'elles conservent jusqu'à leur embouchure. Jamais le Phase Rion n'est clair : cette eau, chargée de tant de particules hétérogènes qu'elle recueille aussi en traversant la plaine, n'est buvable à Poti que quand on l'a laissée déposer : elle devient alors claire et potable ; le sédiment qu'elle laisse, est exactement celui qui compose les rives du fleuve.

Au-dessus de cette bande de terrain nouveau on voit un vaste amas d'eau ; Strabon l'appelle *lac*, et Agathias dit que de son temps on le nommait la *petite mer*, et qu'il communiquait avec la mer. Son nom actuel de lac Paléastome est extraordinaire, on y reconnaît facilement les mots grecs

παλαιος et στομα, ancienne bouche, embouchure. Si c'est par là que débouchait le Phase, cela ne peut avoir eu lieu qu'à une époque très-reculée; car Strabon en parlant de la position de l'Emporium de Phasis, dit bien qu'il est entre le lac, la mer et le Phase, ce qui prouve que le Phase avait déjà alors un cours indépendant du lac comme aujourd'hui.

Il n'est resté de traces de cette ancienne communication du lac avec le Phase, que par le canal Nadorta; il paraît que les Romains qui le creusèrent sous l'empereur Justinien pour se fortifier, trouvèrent un ancien bas-fond, un ancien bras desséché dont ils profitèrent : c'est ce que l'inspection des lieux m'a prouvé. Nettoyé dernièrement, ce canal n'a que 10 à 12 pieds de large; il est entaillé dans un terrain de dépôt semblable à celui des bords du Phase. Ses rives n'ont pas plus de 6 à 7 pieds d'élévation au-dessus des eaux basses du fleuve, et quand les eaux sont hautes, tout est inondé et on peut aller en cayouque dans les forêts qui bordent le canal.

Si le Phase se jetait par-là dans la mer, le lac n'était alors qu'un golfe profond et commode; il s'est changé en un lac salé de 7 verst de long sur 4 verst de large, sans compter les marais qui l'entourent. Ses bords sont couverts de joncs et de roseaux et par conséquent très-bas; ils n'ont guère plus de 2 à 3 pieds d'élévation. Les forêts

ne commencent qu'à quelque distance des rives, qui restent nues par le bord septentrional qui avoisine la ruine du vieux castel.

Un canal naturel fait communiquer ce lac avec la mer. Cette communication d'abord fut directe; mais la barre la bouchant sans cesse l'a détournée et repoussée toujours plus loin; de façon que le canal, qui commence à 1 verst au-dessus de Poti, n'arrive à la mer qu'à 8 verst au sud de l'embouchure du Phase. A sa sortie du lac, il a communément de 200 à 250 pieds de large, et jusqu'à 10 à 12 pieds de profondeur : on dirait d'abord qu'il court se jeter tout droit dans le Phase, dont il n'est séparé que par une langue de terre de $\frac{3}{4}$ de verst de large; mais revenant tout à coup sur lui-même, comme effrayé de son entreprise, il suit la direction que j'ai indiquée ci-dessus (1).

L'espace compris entre le Phase, les canaux et le lac Paléastome est donc un vrai delta, de la même nature que les autres îles vastes et nombreuses qui partagent le fleuve et qui sont si basses qu'elles ne manquent pas d'être inondées quand les eaux sont hautes.

(1) On pourrait envisager la première partie du canal, comme appartenant encore à l'époque où le Phase traversait le lac; dès qu'il changea de cours, la barre dut fermer le canal, et lui faire prendre une autre direction, le courant n'étant plus assez fort pour lutter contre la barre.

La barre elle-même qui sépare la mer du lac, quoique couverte de bois, n'est pas davantage à l'abri des inondations. La partie qui borde la mer n'est qu'un sol amphibie, théâtre du combat des dieux de la mer et de ceux de la terre; car les hautes vagues passant par-dessus, inondent toute la barre, et versent une masse d'eau énorme jusque dans le lac. Le sol inondé devient d'une fétidité épouvantable, les eaux salées se corrompant dans les bas-fonds; les eaux du lac se corrompent aussi par le mélange, et ne sont potables ni pour les hommes ni pour les bêtes. Par la stagnation, elles se couvrent d'une si grande multitude de *chara* et de *lemna*, qu'elles ne présentent qu'une plaine verdâtre.

Cependant il vaut la peine de faire une excursion sur ce lac, ne serait-ce que pour jouir de l'effet singulier de ce premier plan quand on a en perspective tout le Gouria, les montagnes lointaines d'Adjara et le commencement de la longue chaîne déjà neigeuse qui court de Batoum vers Trébizonde.

Pour en revenir au fort ou castel romain de Phasis, j'ajouterai que vis-à-vis de ce fort dans le Phase s'étend une longue île sur laquelle on suppose qu'était le temple de Cybèle dont Chardin a vu les ruines et qu'Arrien dit qu'on voyait à gauche en remontant le Phase; il n'y a nulle trace maintenant de ce monument. Sur la terre

ferme, de l'autre côté du Phase, près de la tuilerie actuelle, on remarque aussi sur le sol quelques traces d'anciennes habitations : peut-être est-ce l'emplacement d'une partie de l'Emporium, ou de l'un de ces camps que les Romains et les Lazes construisirent à plusieures reprises pendant leurs guerres contre Khosroës. Au reste il est impossible de pouvoir faire quelques recherches pour le moment avec succès sur les bords du fleuve qui ne sont couverts que d'immenses forêts impénétrables, où les lianes, la vigne, la clématite, les ronces, etc., forment des fourrés où jamais l'homme ne met le pied. D'ailleurs quand les eaux sont hautes tout le pays est inondé et chaque année les eaux bourbeuses du Phase déposent plus ou moins de limon qui a déjà depuis longtemps enterré les villes de bois et de briques (1).

La forteresse actuelle de Poti est à 3 verst du castel, du côté de la mer, sur le même delta.

Murat, généralissime des armées du sultan Amurat III, fit construire la forteresse de Poti en 1578, du temps de la guerre des Turcs et des Persans. En 1640, elle fut prise et rasée par l'armée d'Iméreth, grossie des princes de Gouria et de Mingrélie. On emporta à Koutaïs 25 ca-

(1) Phasis même n'a jamais été entouré que d'une muraille de bois et d'un fossé. Agathias, l. 3, p. 96—97.

nons qui se trouvaient dans la forteresse (1). Elle fut reconstruite par les Turcs, et le Dadian de Mingrélie leur vendit alors les pierres de la capitale de Sakharbet en raison de 4 paras l'ocque. On les transportait par la Tsiva et le Phase jusqu'à Poti; c'est ainsi qu'on démantela tout ce qui restait des ruines et édifices à Sakharbet, afin d'avoir plus vite fait. On enleva aussi pour cette construction tout ce qu'il y avait de briques et de pierres aux alentours de Poti, emportant jusqu'aux derniers fragments des ruines anciennes: il n'y a donc rien d'étonnant de retrouver à Poti dans les matériaux de la forteresse des briques du genre de celles du castel que j'ai décrit. Quant au plan de la forteresse, c'est exactement celui de Soukoum-kalé.

Depuis 2 ½ siècles que Poti est bâti, déjà la mer a reculé ses rives et abandonné ses murs : elle est à 2 verst de distance, ce qui a nécessité la construction d'un petit fort plus rapproché de l'embouchure du Phase.

Si la mer se retire davantage, il arrivera à Poti ce qui est arrivé à l'ancien castel : il sera recouvert d'eau et de marais; déjà actuellement le sol de la forteresse n'est pas élevé de plus de 3 pieds au-dessus du niveau du fleuve. Nos descendants diront qu'il s'est enfoncé.

(1) Chardin, p. 143, éd. in-fol.

Depuis 1829 que les Russes ont conquis Poti sur les Turcs, on y a envoyé en garnison un bataillon d'infanterie. Jamais bataillon n'eut à lutter contre un climat plus infernal que celui de Poti. Acculés dans ce delta humide entre le Rion et le lac stagnant du Paléastome; avoisinant un canal infect et les bois plus infects encore qui s'étendent entre la mer et le lac, où la mer verse ses ondes, que l'ardeur du soleil corrompt avec rapidité; entourés de toutes parts des marais stagnants de la Nabada, de la Pitchora, de la Moltavka, empestés par un air fiévreux et corrompu, de quelque côté que le vent soufflât, les soldats tombaient comme les feuilles qu'emporte le vent d'hiver; les fièvres typhoïdes faisaient avec rapidité des vides effrayants dans les rangs de ces braves qui ne savaient que se plaindre. Et cependant on a eu le courage d'établir à Poti, comme colonie, une compagnie de soldats mariés, précisément le long de ce canal qui sort du lac Paléastome, de ce canal qui en été est si corrompu, si décomposé, que tout ce qui se trouve dedans, poissons, écrevisses, y crève et vient en couvrir les rives.

Je n'oublierai jamais l'effet que produisit sur moi cette colonie militaire quand j'y passai à la fin de septembre. Nous détournâmes les yeux, Nicolas et moi, pour ne pas voir ces figures de déterrés, ces femmes et ces enfants pâles et blê-

mes, tant cette vue nous serrait le cœur. La santé, même l'apparence ne se montrait nulle part.

Les Turcs qui composaient jadis la garnison, et qui connaissaient fort bien la malheureuse influence du climat, désertaient pendant les mois d'été, et ne revenaient que quand le danger était passé.

Des circonstances si fâcheuses n'ont pu forcer la Russie à abandonner Poti; Poti sera toujours de la première importance et sous le rapport militaire et sous le rapport commercial : il commande l'entrée du fleuve. A peine en fut-elle en possession que le prince de Varsovie songea à assainir Poti, et à en faire une forteresse de premier rang, un port militaire et marchand, un grand entrepôt de commerce, enfin de profiter de sa position. On envoya des experts pour juger des travaux nécessaires pour une aussi grande entreprise.

Il n'est pas difficile de faire de Poti une forteresse inexpugnable au milieu de tant d'eau et de marais, dans un pays plat comme celui-là. Mais la difficulté fut de faire un port. La mer, à l'embouchure du Phase, ne forme ni baie, ni rade, ni rien de semblable, tout comme à Redoute-kalé. Et le Phase me dira-t-on? Ce fleuve, depuis Tchaladidi et au-dessus jusqu'à son embouchure forme un beau canal large de

125 toises, et de 12 à 15 pieds de profondeur environ : mais malheureusement l'entrée est barrée comme celle de la Khopi, et il ne reste qu'un chenal dont le fond et dont la position varie chaque jour, selon le vent et selon le courant de la rivière. Ce chenal, dans le temps des plus hautes eaux du Phase, n'a tout au plus que 6 pieds de profondeur ; mais quand les eaux sont le plus basses, il atteint jusqu'a 10 pieds et même 12 pieds de profondeur.

La disposition des dépôts du fleuve dans la mer est aussi remarquable, et peut servir à expliquer la formation du lac Paléastome; les alluvions se portent toujours à la droite du fleuve, poussées par le courant qui dirige du sud au nord. On peut jeter l'ancre à gauche de l'embouchure du Phase à 90 pas du rivage, tandis que du côté où se portent habituellement les dépôts du fleuve, il se forme un banc de sable et de vase d'un verst de large et qui avance d'un verst et demi dans la mer. Sa profondeur commune est de 6 à 8 pieds.

Telles étaient les circonstances locales quand on songea à faire quelque chose de Poti.

On proposa d'encaisser le Phase avec des digues, d'en nettoyer l'entrée, de faire deux grandes jetées des deux côtés pour empêcher le banc de sable d'empiéter sur le chenal, etc., etc... Je n'ose dire la somme qui fut demandée pour

ces travaux; elle m'a paru fabuleuse. Au milieu de ces beaux projets, vint la guerre de Pologne, et Poti fut négligé pour quelque temps. Mais dès que la paix fut rétablie, et que le baron Rosen eut été nommé gouverneur-général du Caucase, l'ancien projet fut repris. Tant d'argent effrayait; on voulait faire la chose à moins de frais.

Une petite rivalité mit quelque entrave à toute l'entreprise. En élevant Poti, on abandonnait Redoute-kalé, qui eut ses défenseurs, qui allèrent jusqu'à supposer qu'il serait plus facile de faire à Redoute-kalé, à l'entrée de la Khopi, ce que l'on voulait faire à l'entrée du Phase, les vaisseaux ayant ici un courant plus difficile à surmonter que dans l'autre rivière : l'indécision sur le parti à prendre subsistait toujours quand j'arrivai à Tiflis.

Appelé par le baron de Rosen à donner mon avis sur tous ces nouveaux projets, je commençai par lui montrer combien toutes ces grandes questions étaient dépendantes d'un premier point, l'assainissement de Poti, sans quoi tout le reste serait inutile. L'un des colonels, lui dis-je, que vous avez consultés, veut fermer l'une des principales embouchures du Phase, celle de droite, au-dessus de l'île qui est en face de la forteresse; l'autre parle de tirer un canal du lac à la mer et d'en faire un port en abandonnant le Phase. Ni l'un ni l'autre de ces projets n'assainira Poti

d'une manière sensible ; vous aurez toujours les eaux corrompues de Paléastome, les marais stagnants et des inondations. Je ne connais qu'un seul moyen d'obvier jusqu'à un certain point à tous ces désagréments : c'est de faire rentrer, comme très-anciennement, le Phase dans le lac Paléastome, de donner de la vie à ce lac, et de l'écouler soit par son canal actuel, ce qui ne serait qu'une demi-mesure, soit en creusant un nouveau canal entre la colonie militaire et le Phase, ce qui serait le plus court et le plus sûr moyen. Bouchant l'une des embouchures comme l'un des colonels l'a proposé, vous auriez au meilleur marché tout ce qu'on peut espérer de la position de Poti. On raccourcirait de quelques verst le cours du Phase, auquel on donnerait un courant plus fort pour vaincre la barre; une partie du limon se déposerait dans le lac et n'encombrerait plus l'embouchure du Phase. Enfin j'ajoutai à ce que je viens de dire tout ce que je savais de l'histoire du sol de Phasis, comme je l'ai décrit plus haut.

Je ne sais quels furent les résultats de mes observations : Poti est toujours horriblement malsain, malgré les coupes de bois que l'on a faites pour donner accès libre aux vents. Redoute-Kalé est abandonné, comme position militaire, et la grande route a été transportée sur la rive gauche du Phase.

PROVINCE DU GOURIA.

Fort St-Nicolas, le $\frac{3}{15}$ octobre 1833.

On donne le nom de Kapartchai au canal qui écoule dans la mer les eaux du Paléastome. Nous fîmes un trajet de 10 verst entre la mer et le canal, avant d'atteindre son embouchure que nous passâmes sur un radeau; elle a de 10 à 12 pieds de profondeur et de 4 à 500 pieds de large. La Karpartchai reçoit ici la Moltavka, et elles ne font ensemble qu'un trajet d'une centaine de pas.

L'entrée de la Karpartchai est aussi fermée comme celle du Rion, par une barre qui, selon le vent, arrête presque tout-à-fait l'écoulement des eaux de la rivière.

C'est ici qu'est la première station des Cosaques sur le chemin de St-Nicolas.

Le rivage ici n'est riche qu'en une multitude de mactres lisor, de petits donaces et de tellines mignonnes de toutes couleurs.

La seconde station qui est de 20 verst, suit toujours le rivage de la mer. Pour tout chemin se présente un étroit sentier dans le sable recouvert d'une assez belle végétation. Les plantes, puis les arbustes et enfin les hauts arbres s'emparent au fur et à mesure du sable accumulé et affermissent ce don des flots. Tout le rivage ainsi a l'air d'un bastion sur lequel le vent de mer se brise; les arbres et arbustes qui forment le pied du bastion sont les plus rabougris, les plus touffus.

Au cinquième verst nous passâmes la Soubsa, le *Mogrus* d'Arrien, sur un radeau; cette rivière est grande et assez profonde à son embouchure.

Au douzième verst nous traversâmes à gué la Siépa l'un des points les plus dangereux de la route; car on court risque de disparaître subitement si l'on manque le gué qui change à chaque instant. Notre guide s'assura de sa direction en sondant le sol avec sa lance.

Les rives de la Siépa sont noircies par une quantité considérable de petits cristaux de fer titané qui s'y sont accumulés et qu'on retrouve aussi à l'embouchure de la Kapartchai et jusqu'à Poti.

Plus loin commencent quelques dunes de sable, sur l'une desquelles est placé le soi-disant fort St-Nicolas, qui ne consiste qu'en 5 ou

6 mauvais canons turcs sur des affûts brisés, et placés sans rempart sur une petite élévation, à côté d'une vieille tour de bois à moitié renversée.

La Natanébi, l'*Isis* d'Arrien, qui se réunit en face de St-Nicolas à la Skaroua, baigne le pied du fort et le sépare de la Turquie. On jouit du pied de la tour d'un beau coup d'œil sur l'embouchure de cette rivière, sur la rive turque et sur la longue chaîne des montagnes de Batoum, qui se termine bien loin le long de la mer, derrière laquelle la distance les fait disparaître, et confond leur teinte avec celle de l'horizon (1). Ce n'est qu'au coucher du soleil des équinoxes qu'on distingue à son ombre fortement dessinée, bien au-delà de l'extrémité de cette chaîne, le promontoire ou de Laros, ou de Rizeh, qu'on voit sortir de la mer comme une longue île hérissée de pointes. Encore plus loin, quoique avec peine, on distingue un second cap, ou plutôt deux pointes isolées comme des îles avec une plus petite au milieu. Il faudrait bien connaître la côte, pour dire à quel point elles appartiennent.

La plupart des cimes des montagnes de Batoum sont déjà couvertes de neige. Ceci seul sert à prouver que leur hauteur est plus considérable que celle du Jura; car les cimes du Jura sont

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 8.

rarement recouvertes de neige avant la fin d'octobre, et déjà depuis trois semaines on en voit sur la chaîne de Batoum. Ces montagnes sont celles de la Tsannique des anciens et de l'Ichaneth des Géorgiens, contrée célèbre par la rudesse et la bravoure de ses habitants, qui, comme je l'ai dit, appartiennent à la nation des Lazes, l'une des grandes branches de la race géorgienne. Le Tchorok coule au milieu de ces montagnes, et trouve une issue pour arriver à la mer, entre les promontoires les plus saillants, marqués sur mon dessin. A l'est du Tchorok, la chaîne Lazique vient se joindre à celle d'Akhaltsikhé et son nœud est à peu près à moitié chemin entre cette ville et Ozourghéti.

Il paraît que tout ce groupe appartient en général au système mélaphyrique et volcanique d'Akhaltsikhé; sa forme le prouve. Le noyau central contient des roches granitiques, comme le montrent les cailloux roulés de la Soubsa à Tchikotauri. Mais les petits chaînons qui partent de cette chaîne et qui viennent mourir à Ozourghéti, à Likaouri, ne sont tous que des amas de cônes et de jets mélaphyriques de porphyre amygdalaire et qui s'abaissent ainsi petit à petit en bordant la grande plaine centrale, où ils ne forment que de légères éminences ou protubérances allongées et étroites, comme si elles étaient sorties de fentes.

Le fort St-Nicolas est un des points les plus malsains de la côte; l'expérience l'a prouvé : les Russes qui y avaient envoyé un bataillon furent forcés de l'abandonner en 1820, après avoir vu la majeure partie des soldats périr par les maladies.

St-Nicolas n'est entouré que de rivières, auxquelles il faut ajouter un marais salé qui le sépare de la mer. La Natanébi coulait jadis à travers cette salse; elle a pris un autre cours et la salse est restée fermée par deux barres. Ce sol infect que la mer renouvelle sans cesse était la principale source de l'insalubrité du fort et de la quarantaine qu'on avait eu l'imprudence de placer entre la salse et la rivière. Ceux qui y entraient bien portants, couraient grand risque de n'en pas ressortir.

Pétra ou Oudjenar.

Le chemin long de 25 verst qui conduit à Ozourghéti, suit le plus souvent les bords de la Natanébi qui est assez rapide. Nous traversâmes une plaine continuelle composée de glaise à laquelle se mêlent de plus en plus les cailloux, à mesure qu'on approche d'Ozourghéti. De l'autre côté de la rivière, de légères éminences mélaphyriques. De nombreux ruissaux se jettent tous dans la Natanébi.

Partout une végétation superbe. Les 10 premiers verst ne consistent qu'en une forêt de figuiers, de vignes, de chênes, coupée de champs de maïs, avec de petites maisonnettes pour les défendre contre les ours. La vigne qui se traîne partout, sur la ronce et sur l'aune noir comme sur la cime du chêne, donne au paysage une teinte et des contours particuliers : tout est rond ou arrondi dans la verdure.

Au quinzième verst on aborde la Skourdébi que l'on passe au-dessus de son confluent avec la Natanébi, et on monte sur une esplanade couverte de hêtres gigantesques, et circonscrite entre ces deux rivières qu'elle domine d'une vingtaine de pieds. Plus loin recommence et le maïs et le millet et les arbres ronds chargés de vigne au milieu desquels est situé Ozourghéti.

Mais arrêtons-nous à ce quinzième verst sous les hêtres antiques. Des ruines mousseuses que je distingue sous les racines énormes des arbres excitent ma curiosité. La tradition du pays me dit que je foule le sol d'une des plus grandes villes du Gouria, qui existait il y a bien longtemps, mille ans peut-être. Les ʿOuri en étaient la population dominante; ils ont donné leur nom au Gouria ou ʿOuria, avec l'aspiration. Des trésors partout, mais dont personne, comme toujours, n'a vu trace. Selon cette même tradition, Oudjenar était le nom de cette ville.

Un pont muré à moitié ruiné, sur lequel nous traversons la Skourdébi, est la première chose qui me frappe : puis nons entrons dans un premier fort irrégulier qui remplit un coude que fait la Skourdébi (1). Il offre les restes de trois grandes portes ; celle qui regarde le pont ; celle qui s'ouvre sur le quartier oriental de la ville, et la troisième, au milieu, qui mène au centre des ruines.

On reconnaît parfaitement ici une espèce d'acropolis, formant un parallélogramme de 120 pas de large sur 200 pas de long. Un de ses côtés étroits qui longeait la Natanébi est ouvert aujourd'hui, parce que la muraille de ce côté-là s'est écroulée dans la rivière. Les trois autres côtés sont fermés par les débris de sept ou huit tours et d'une forte muraille en basalte et en porphyre pyroxénique, liés par du mortier.

Une porte menait dans le quartier occidental de la ville murée qui remplissait tout l'angle du confluent de la Skourdébi et de la Natanébi. La muraille qui entourait ce quartier était plus faible : elle était percée d'une porte à l'ouest sur la Skourdébi. Dans cette enceinte, je n'ai vu que des fondements de longues murailles qui fermaient de grands espaces.

La principale porte de l'acropolis s'ouvrait sur

(1) Voyez atlas, Ire série, pl. 19.

le quartier fortifié de l'orient; elle était pratiquée entre un long bâtiment muré en porphyre comme le reste et un temple octogone muré en pierres et en briques très-bien cuites, de 9 pouces sur 6 et 1 ½. Chaque côté de l'octogone a 9 ½ pieds de roi, ce qui donne au diamètre de l'intérieur 15 à 16 pieds. L'entrée était tournée vers le centre de l'acropolis. Ce monument n'a pu servir ni d'église, ce n'en est pas la forme, ni de tour, la muraille en étant beaucoup trop mince. D'ailleurs les tours dont on voit les fondements étaient carrées, et sans briques. C'était sans doute quelque temple païen, ou plutôt un atéche-gâh des Persans. Lui seul, au milieu de tous ces autres édifices, est resté debout avec ses murailles mousseuses rongées par le temps. Cependant un gros charme de 12 pieds de circonférence, qui a pris racine au milieu de l'édifice, en menace la ruine complète; déjà il en a soulevé et renversé une bonne partie.

Je trouvai l'intérieur de l'acropolis rempli de tas de pierres, restes des maisons qu'on y voyait autrefois.

Le quartier muré de l'est remplissait, entre la Skourdébi et la Natanébi, une bande de terrain de 200 pas de large que fermait une seconde muraille forte et épaisse de 5 à 6 pieds, murée en cubes de porphyre noir, à la façon romaine et sans tours. Les maisons de ce quartier étaient

sans doute en bois, comme c'est l'usage dans le pays; car on y voit peu de traces de pierres et d'édifices. On y reconnaît seulement les restes d'un canal ou aquéduc qui passait sous les murailles, venant de l'intérieur du pays.

Outre les portes du pont de la Skourdébi et de l'acropolis, il y en avait encore une troisième qui communiquait avec la ville ouverte des ʿOuri, l'ʿOurikalaki comme la tradition l'appelle, ville en bois, sans muraille, qui s'étendait à plus d'un verst de distance sur le plateau élevé qui s'élargit de plus en plus entre la Skourdébi et la Natanébi. On y remarque peu de traces d'édifices en pierre; une forêt épaisse et antique recouvre une partie de cet emplacement; l'autre est semée de plantations de maïs d'une taille de 12 à 15 pieds, qui fructifie d'un manière incroyable dans ce sol engraissé. Les plantations en jachère sont tapissées d'une haute fougère, ombragée de quelques vieux chênes.

La position d'Oudjenar était l'une des plus belles du Bas-Gouria, entre deux rivières abondantes. A ne m'en tenir qu'à ce que le sol me présente, je ne puis douter que sa destruction ne remonte très-haut, et qu'elle n'ait appartenu à un peuple qui n'était pas chrétien : car il n'y a pas de traces de ces églises byzantines qui ne manquent jamais de se trouver dans tous les forts les plus anciens de la Mingrélie et de l'Iméreth,

et même dans ces grandes villes de Sakharbet et d'Ea, ensevelies aujourd'hui dans l'oubli. La forme et la construction de ce temple que j'ai cité plus haut, ne sont point géorgiennes.

D'ailleurs regardez cette vieille forêt de hêtres, de charmes, de chênes, qui recouvrent ces ruines. Sur l'une des tours de l'angle N. E., s'est enraciné un hêtre qui n'a pas moins de seize pieds de roi de pourtour, et sur la muraille orientale pousse un charme qui en a quatorze. Avant que la tour se soit ruinée au point où elle est ; avant que la muraille se soit abaissée à quelques pieds au-dessus du sol ; avant que le hêtre et le charme aient acquis l'épaisseur qu'ils ont maintenant, combien de siècles compterons-nous ?

Je doutai longtemps de retrouver chez les auteurs anciens rien qui pût me faire supposer à quelle ville de l'antiquité connue des Grecs ou des Romains, Oudjenar correspondait ; enfin je trouvai dans Procope (1) ce que je cherchais, et comparant ses descriptions avec ce qui restait d'Oudjenar, je fus certain qu'elle était identique avec la fameuse *Pétra*, dont j'ai parlé au long dans l'abrégé de l'histoire de la Colchide qui commence le second volume.

Dans son livre IV de la Guerre des Goths,

(1) De bello Goth., lib. IV, cap. 11.

Procope dit que les Lazes n'avaient pas de places fortes sur la rive gauche du Phase, et que cette partie de leur royaume, qui comprenait le Gouria actuel, était abandonnée comme position militaire.

Les Romains sous Justinien furent les premiers à y prendre pied, en y fondant, non loin des bords de la mer, un camp fortifié, qu'ils appelèrent Pétra. Pris par les Perses sous Khosroës, repris par les Romains, l'histoire de ses siéges forme les épisodes les plus intéressants de la guerre de la Lazique : car pendant plusieurs campagnes ce fut sur Pétra que se porta toute l'attention des deux armées. Pétra fut le but et la clef de toutes les opérations militaires.

Que l'on repasse l'histoire de cette guerre et qu'on compare les détails que donne Procope des localités avec la description que je viens de faire de ce que j'ai vu des ruines, et je ne doute pas que l'on ne soit convaincu de l'identité que je viens d'avancer.

Procope distingue très-bien la ville, comme je l'ai décrite, d'avec l'acropolis, où après la prise de la première, 500 Perses se renfermèrent, et préférèrent se laisser consumer dans les flammes plutôt que de se rendre aux Romains.

On ne sera plus étonné de trouver au lieu d'église les restes d'un atéche-gâh, où les Perses adoraient le feu sacré; ne sait-on pas que le

principal but de Khosroës dans cette guerre de la Lazique était de détruire le christianisme, et d'enter de force sur ses ruines la religion de Zoroastre qu'il professait ? Les Romains y auraient-ils construit lors de la fondation de Pétra une église, le zèle des Perses aurait dû les engager à la détruire pendant leur occupation. Et l'on sait que quand les Romains eurent repris la ville, ils se hâtèrent de la raser de façon à ce qu'aucun ennemi ne pût s'y loger désormais. Dès-lors Pétra a été abandonnée. L'on s'explique comment les murailles sont si basses, quoique la dent du temps ait eu peine à attaquer la solidité de ces constructions : tout ce qui est resté debout est bien construit.

J'ai déjà fait la différence des deux styles romain et persan. La maçonnerie romaine se reconnaît facilement dans cette partie de la muraille qui formait tout le corps de la ville fortifiée vers l'est, la séparant de ce que j'ai appelé l'Ourikalaki, qui était le fameux marché où Jean Tzibus faisait son monopole de sel et d'autres denrées, et où il forçait tous les Lazes de venir trafiquer.

L'aquéduc qui fit l'admiration des Romains, ne l'ai-je pas retrouvé dans ce canal qui passe sous la muraille, et qui amenait de la plaine l'eau aux Perses à l'insu des Romains ?

Pétra fut rasée en 550 de J.-C. L'on ne s'é-

tonnera plus de voir cette forêt d'arbres gigantesques, et des hêtres et des charmes de plus de cinq pieds de diamètre, implantés sur des tours changées en tertres pierreux.

Jean Tzibus, qui fonda Pétra, sut fort bien profiter de l'embouchure de la Natanébi, l'*Isis* d'Arrien, qui pouvait lui servir de port, comme c'est encore le cas aujourd'hui pour le Gouria. C'est ici que les Turcs de Batoum, de Trébizonde, viennent charger du buis, du maïs, des noix, et quand je passai par St-Nicolas, dix petits bâtiments turcs étaient à l'ancre dans la rivière.

La seule chose qui me paraisse encore énigmatique, c'est ce nom d'ᶜ*Ouri* que la tradition attribue aux anciens habitants de Pétra. Les Géorgiens s'en servent encore de nos jours pour désigner les juifs, et dans leur tradition au sujet d'Oudjenar, j'ai bien vu qu'ils prenaient ces ᶜOuri pour une puissante colonie de juifs qui avait rempli jadis le Gouria et ses villes ruinées. Les Perses, en s'établissant dans ce pays sous Justinien, avaient-ils emmené effectivement des juifs pour le peupler, ou les Géorgiens ont-ils confondu ici les Perses et les juifs sous une même dénomination? Peut-être l'un et l'autre. Cependant ce nom d'ᶜOuri me paraît toujours extraordinaire pour désigner des juifs, et convenait beaucoup mieux aux Perses et à leur culte du feu.

Hoûr ou *khoûr-chid*, ou *khoûr-chad*, signifie le soleil, selon Hyde, de Religi Veter. Pers. Oxon. in-4°, 1700, c. IV, p. 106.

Koros est l'ancien nom du soleil en persan, selon Ritter (1).

Our est une racine hébraïque qui exprime le feu, la lumière, selon Court de Gébelin.

L'on sait que le principal but de Khosroës, par ses conquêtes et ses colonies, était d'établir le culte du feu : *'Ouri* ne signifierait-il point *les adorateurs du feu?*

Parmi les rapprochements que ce même nom me fait trouver, en voici encore deux qui me paraissent bien remarquables.

« Et Taré, dit la Genèse, XI, 31, prit son fils Abram et Lot, fils de son fils, et Saraï sa belle-fille, et ils sortirent ensemble d'*'Our* des Chaldéens, pour aller au pays de Canaan, et ils vinrent jusqu'à *Haran* et y demeurèrent. »

Zoroastre part aussi du pays d'*'Our* pour son grand missionnariat de la lumière et du feu;

(1) M. Ritter, dans ses Propylées d'une histoire des peuples du Caucase avant Hérodote, a fait ressortir avec une profonde sagacité et avec une vaste érudition, les rapports religieux qui enchaînaient nombre de peuplades, des extrémités de l'Inde aux rives septentrionales de la Mer-Noire. *Koros*, *Khour*, le dieu du soleil, l'ancienne incarnation de ce dieu, est le culte par lequel elles fraternisent. Voy. chap. III et IV.

c'est d'*Ourmi*, des rives du lac *Ourmiah*, qu'il se rend dans l'*Iran* pur, dont il parle toujours avec le plus grand éloge, comme du pays qui avait embrassé sa religion, le culte de *Ormousd* (1).

Ozourghéti.

Ozourghéti est dans la plaine, sur la rive droite de la Bzoudji, entre deux ruisseaux, le Skoutchaï et le Bazéritskali, qui se jettent dans la Bzoudji.

Les petits rois du Gouria en avaient fait leur résidence. Le dernier Gouriel (2) Mamia qui se

(1) On a voulu faire venir *Ormousd* des racines suivantes : lumière, feu ; et caverne, château, forteresse : et traduire ce nom par *manoir de la lumière*, *siége de la lumière*.

(2) Gouriel était le nom que l'on donnait aux petits rois du Gouria, qui comprenait la portion de ce pays qui a été prise par la Russie, et celle qui est restée sous la domination de la Turquie et qui s'étendait jusqu'au Tohorok. Le premier chef connu de cette ancienne province du royaume de Géorgie, que la chronique manuscrite de M. Schultz appelle *Attabek*, mourut en 1483. Son fils *Ghiorghi* lui succéda, en prenant le titre de Gouriel.

1512. *Mamia* Gouriel, son fils; il fut tué dans son expédition contre le Djikèhti.

1534. *Rostom*, son fils.

1564. *Ghiorghi*, son fils, nommé par le roi d'Iméreth.

soumit à la Russie, en 1810, avait commencé un superbe palais à plusieurs étages, qui était presque achevé lors de sa mort, qui arriva peu avant la guerre de la Russie contre la Turquie,

1583. Ghiorghi exilé, remplacé par *Vakhtang*.
1600. *Mamia*, fils de Ghiorghi.
1625. *Simon* tue son père Mamia et règne à sa place. *Kaïkhosrov*, gouriel.
1658. Il est remplacé par *Démétrius* et s'en va à Constantinople.
1668. Démétrius devient roi d'Iméreth; on lui crève les yeux; *Ghiorghi* le remplace dans ses états du Gouria et d'Iméreth : chassé du royaume d'Iméreth, il redevient roi de ce pays en 1681 et est tué dans une bataille en 1684.
1684. *Malakie*, frère de Ghiorghi.
1685. *Kaïkhosrov*, fils de Ghiorghi, est fait gouriel; Malakie se retire à Akhaltsikhé.
1689. Kaïkhosrov ayant été tué par les Ottomans, *Malakie* redevient gouriel; la même année il meurt, et *Mamia*, fils de Ghiorghi, le remplace.
1691. Mamia est fait roi d'Iméreth ainsi qu'en 1711.
1714. *Ghiorghi*, son fils, lui succède dans le Gouria. Le 18e siècle fut fatal aux rois du Gouria; les Turcs qui s'étaient déclarés suzerains du pays, changèrent souvent ces petits rois selon leur caprice; le pays lui-même fut dévasté, dépeuplé par le commerce des esclaves et démoralisé. Le gouriel qui régnait en 1774, du temps de Güldenstädt, s'appelait *Mamia*.
1810. Le gouriel *Mamia* reconnut la suzeraineté de la Russie.

en 1829. Il ne laissait qu'un fils en bas âge, dont sa femme Sophie fut reconnue régente. Peu contente de l'influence que la Russie exerçait sur les affaires du pays, elle entretint des intelligences avec les Turcs, espérant que ceux-ci l'affranchiraient de la suzeraineté de la Russie. Craignant que ses trames ne fussent connues, elle se sauva tout à coup en Turquie, emmenant avec elle l'héritier; elle espérait revenir bientôt avec les Turcs vainqueurs. Le sort des armes en a décidé autrement : la reine Sophie végète en Anatolie, et les Russes se sont emparés de ses états, qu'ils ont fait administrer ad intérim, espérant que la reine Sophie ferait sa soumission. On n'a pas touché au palais, et on l'a abandonné à lui-même. Quand la Russie a pris définitivement possession du Gouria, tout cet édifice était tellement dégradé qu'il aurait fallu des sommes considérables pour le remettre en état. En l'achevant et en l'entretenant dès l'origine, on aurait pu si bien y loger toutes les autorités du pays, qui auraient eu des logements vastes et sains, élevés au-dessus de terre; aujourd'hui, il n'y a plus que quelques lambeaux de toit; les planchers sont déjà pourris; tout se gâte,.... et à côté du palais les employés russes se sont bâti de misérables baraques en bois, sur terre, n'ayant de ce bel édifice que la perspective. On a construit même une caserne pour les soldats. La muraille, les bains,

les pavillons qui entouraient le palais du gouriel, ne sont pas en meilleur état. Quelques sacles qui appartenaient aux vassaux du roi, qui sont disséminées çà et là. Voilà tout ce qui compose l'Ozourghéti actuel.

On pourra se faire une idée de sa position par la vue que j'en ai donnée dans mon atlas, IIe série, pl. 10. Je l'ai dessinée du banc de pierre d'une église qui domine la rive gauche de la Bzoudji, et en regardant vers le nord. Le rideau de collines basses boisées qui s'étendent derrière Ozourghéti, sépare le bassin des nombreuses rivières du Gouria de celui de la vraie Colchide et du Phase. La seconde chaîne de montagnes très-élevées qui dépasse ce premier rang comprend les monts Ghélembor et Sakéra qui séparent l'Odichi et la Mingrélie du pays des Souanètes. La distance du point où je m'étais placé est de 90 verst ou 22 $\frac{1}{2}$ lieues de France. Pardessus s'élèvent encore plus haut et dans la vraie chaîne caucasienne l'Elbrous, qui est à 150 verst ou 37 $\frac{1}{2}$ lieues de France, et le Djoumantau à gauche plus rapproché de 7 lieues. Les plaqueminiers (Diospyrus lotus) qu'on aperçoit sur le premier plan ont pris un singulier accroissement par l'habitude où l'on est de les tailler pour que la vigne que l'on fait grimper dessus soit plus à l'aise et moins ombragée.

Je fus logé à Ozourghéti dans la chambre

même où le pauvre Sovitche était tombé malade. Il y a eu un peu de sa faute. Cet infatigable botaniste, l'un des plus zélés que la science ait produits, était allé camper pendant 8 jours sous une tente sur les montagnes d'Adjara, qui séparent le Gouria de la Turquie, non loin des cimes que le professeur de Nordmann, aussi infatigable, aussi zélé que lui, est allé explorer il n'y a que fort peu de temps. Dans son ardeur de travail, Sovitche s'oubliait lui-même : pendant ces 8 jours, il ne vécut que de pain, de fromage, d'un peu de thé. Le temps était pluvieux; il eut l'imprudence de descendre dans la plaine, si mal-saine à cette saison; il remonta dans sa tente; il se refroidit, revint néanmoins à Ozourghéti, où, affamé, il dévora le dîner qu'on lui présenta, sans se ménager après un si long jeûne. Après le dîner, il alla étaler ses nouvelles trouvailles dans les immenses salles du palais du gouriel, qu'on lui avait ouvertes pour cet usage. Mais déjà il ne pouvait plus lutter contre la maladie qui l'avait saisi : il tombait comme engourdi, comme endormi sur ses plantes : il avait une fièvre typhoïde. Le major Chilaïef qui le logeait et qui me reçut aussi très-amicalement, lui administra, le deuxième jour de la maladie, un vomitif, comme il me l'a raconté lui-même..... Le mal augmentant, Sovitche se fit transporter à Koutaïs chez M. le pharmacien Kakotski, où il a expiré

au grand chagrin de tout le monde ; on admirait son étonnante activité, son dévouement ; on l'aimait pour son bon cœur. L'académie de St-Pétersbourg a commencé à lui ériger un beau monument en publiant les immenses et riches collections de plantes et d'insectes qu'il avait recueillies pour elle et sous sa protection. Il paraît que sa maladie a entraîné la perte d'une partie de celles du Gouria, qui étaient fort précieuses par la multitude de plantes rares et nouvelles qu'il y avait recueillies : mais le zèle de M. de Nordmann aura comblé cette lacune.

Likaouri.

Pour prendre une idée de la beauté du pays qu'ont vanté Reineggs et Güldenstädt, je fis quelques excursions. La première eut pour but Likaouri, placé à 8 verst plus avant vers les montagnes de l'Adjara. Nous passâmes la Bzoudji et nous remontâmes une belle et riche vallée, couverte de champs de millet et de maïs et d'arbres chargés de vigne. Elle est arrosée par une multitude de petits ruisseaux qui se jettent dans l'Atjitskali. On pourrait aussi appeler cette forme de pays, plaine, vu sa largeur.

On avait établi ici une quarantaine que les nouveaux réglements ont mise hors d'usage.

Au sud de la vallée de Likaouri s'élèvent les

monts Gouris, dont les principales cimes sont couvertes de neige; elles sont toutes boisées et arrondies : une seule cime au S. O. de Likaouri se distingue par sa forme pyramidale; c'est un grand roc porphyrique, connu dans le pays sous le nom d'Adjarki.

Au nord, Likaouri est limité par une traînée légère, mélaphyrique, qui commence à l'église d'Ozourghéti et sert de rive gauche à la Bzoudji jusque près du bord de la mer.

On sort au bout de 7 à 8 verst de la forêt d'aunes noirs chargés de vigne, qui couvrent le village de Likaouri, disséminé au long et au large à la façon du pays. On escalade un pic porphyrique, isolé, au pied de la chaîne des monts Gouris; les pentes en sont boisées et de cette verdure sort le château même de Likaouri, qui consiste en une tour très-ancienne, très-bien construite en pierres dégrossies; il se peut que ce soit quelque tour grecque. On l'a rehaussée tant soit peu dans la suite, et on a construit grossièrement une haute muraille munie de meurtrières, qui forme l'enceinte du château et dont la tour ferme les deux côtés. Une porte élevée de 15 pieds au-dessus de la base du sol et à laquelle on arrive par un escalier en bois que l'on peut ôter, est la seule entrée du château.

Le propriétaire a construit dans l'enceinte

très-étroite des murailles quatre petites sacles en bois où il demeure et où il nous donna l'hospitalité.

Je passai la soirée à me promener sur les créneaux et à jouir de la vue immense et superbe qu'on y a. Likaouri me rappelle Chateaubriant et Ithome qui s'élève comme une corbeille de verdure au milieu des vallées de la Messénie. C'est en partie la vue que j'ai donnée d'Ozourghéti, mais plus vaste, plus détaillée, parce qu'on plane de plus haut. Venez vous appuyer avec moi au soleil couchant sur l'un de ces créneaux à demi-renversé. Embrassez d'un coup d'œil si vous pouvez toute l'immensité de ce paysage. Tout le Gouria est à nos pieds. A peine pouvons-nous distinguer ce qui est forêt d'avec les vastes vergers plantés de vigne élancée, sous laquelle se cachent les maisons modestes. Nous avons au nord la chaîne basse qui sépare le Gouria du bassin du Phase, et par-dessus, la chaîne blanche entière du Caucase, ses contre-forts depuis l'Abkhanie jusque au-delà des monts du Ratcha. Toutes ces cimes, même les plus basses, sont couvertes de neige depuis les pluies des équinoxes. Cependant, parmi ces cimes, il n'y a que l'Elbrous et les deux pyramides de Souanétismta ou Passmta qui soient de vrais glaciers.

La couche de neige qui recouvre les hautes montagnes est partout percée par le roc, et l'on

peut déduire facilement de la multiplicité des bandes noires tracées sur la neige chez la plupart, qu'elles sont de schiste.

Le soleil se couche à l'ouest derrière la mer de Colchide qui forme une barrière brillante. La plaine est rentrée dans l'ombre... Voyez maintenant la lumière étincelante teindre de rose les cimes neigeuses du Caucase; voyez-la disparaître petit à petit des chaînes les plus basses, et enfin il n'y a plus que le colossal Elbrous qui élève sa tête lumineuse au-dessus des pics déjà rentrés dans l'ombre qui l'entourent. O patrie! combien de fois j'ai vu des rives de notre lac, le Mont-Blanc comme l'Elbrous briller comme un phare, quand la Jungfrau, l'Altels, la Foliéra étaient rentrés dans l'ombre et le silence.

A Likaouri, levons-nous avant le soleil, et venons reprendre notre poste. L'aurore effleure les monts Gouris au-dessus de Tchamokmodi. Bientôt la cime du géant se colore ainsi que les deux pyramides du Souaneth. Petit à petit Phébus daigne descendre sur les cimes brillantes et lointaines du Ratcha; la lumière se propage comme par féerie de cime en cime, de combe en combe, et les sommités de l'Abkhasie, restées longtemps dans l'ombre, s'éclairent aussi..... Enfin le dieu de la lumière daigne descendre jusqu'à nous et ses rayons se glissent sur les cimes arrondies des aunes et des plaqueminiers

de la plaine brumeuse qu'on dirait coupée de lacs et d'étangs.

Le rocher de Likaouri est couvert de grenadiers, de vigne, de figuiers et d'un *Daphné* à grappes de fruits noirs allongés, placées sur de longs pédoncules.

La seule chose intéressante que je trouvai dans le château, fut une longue pièce de canon en bronze, qu'on avait montée sur la plate-forme en bois qui couronne la tour. O beau pays de France, je retrouvai ici tes fleurs-de-lis avec les lettres M C. Pauvre exilé, quelle destinée l'a amené des rives de la Seine ou de la Loire sur la tour du château féodal d'un seigneur du Gouria?

Un puits assez profond taillé dans le roc fournit l'eau nécessaire au château.

Tchamokmodi, siège épiscopal.

6 octobre. On compte 10 verst de Likaouri à Tchamokmodi; je ne sais comment on peut estimer une distance au milieu des enclos de tous genres qui bordent la route et parmi lesquels il est impossible de se diriger seul sans se fourvoyer dans les milliers de chemins qui se croisent en tous sens. Point de grands chemins.

A Likaouri même, nous passâmes l'Atjitskali; cinq verst plus loin, l'Alghindagoua, et près de

la montagne sur le sommet de laquelle est le monastère, on côtoie la rive gauche de la Bzoudji. Il est peu de pays qui soient mieux arrosés ; outre les rivières que je viens de nommer, nous rencontrions à chaque pas de petits ruisseaux grossis par les pluies de l'automne. Les eaux étaient très-limpides, et cette circonstance me fait supposer qu'il n'y a pas de schiste liasique dans cette partie de la chaîne : je n'en ai vu d'ailleurs aucune trace au milieu des débris porphyriques et granitiques qui remplissent le lit des ruisseaux.

Jadis Tchamokmodi était un monastère fortifié comme l'étaient tous ceux de cette contrée, si souvent ravagée par amis et ennemis. Il a été démantelé par les Russes à la suite d'une insurrection et de l'assassinat commis sur le colonel Pouzerefski par un jeune garçon de seize ans.

Il n'est resté au centre du fort démoli que l'antique église épiscopale de Tchamokmodi dont tout le Gouria ressortissait.

Ce monument remarquable se compose de deux nefs accolées l'une contre l'autre. La plus petite, en même temps la plus ancienne, éclairée par un dôme octogone, était murée dans l'intérieur en briques et à l'extérieur en gros cubes de porphyre grünstein bleu. Rongées par le temps, ces pierres donnent au bâtiment un air très-antique.

L'iconostase me frappa par le nombre des

figures en cuivre doré travaillées en bosse, avec des inscriptions géorgiennes, et des petits tableaux en émail de travail byzantin, dans le genre des figures de Ghélati. Les inscriptions de ces émaux sont grecques; sur quelques-uns on a gravé grossièrement quelque chose en géorgien.

Cette église était le St-Denis des rois du Gouria. Leurs tombeaux ne sont que des caisses ou sarcophages en dalles rapportées : ils ont 7 pieds de long sur 3 de large et s'élèvent d'un pied et demi au-dessus du pavé du temple. Trois ou quatre dalles tiennent lieu de couvercles. Tous ces tombeaux ont été ouverts et violés dans les fréquentes invasions des Turcs. Quelques dalles manquent çà et là et on voit les os de Leurs Majestés entassés pêle-mêle, à moitié brisés, attendant aussi piteusement le jugement dernier que le Potocki de Boudzanof en Gallicie. Quelques crânes même traînent honteusement sur le pavé moisi.....

La plus grande église, qui est la plus nouvelle, est construite en pierres de taille à l'intérieur et à l'extérieur. Le pavé, plus riche, se forme d'un assemblage grossier de marbre blanc rubanné de bleu, dans le genre de celui des colonnes des anciennes églises grecques de la Crimée. J'ai cherché inutilement quelques restes de colonnes ou d'ornements. La fenêtre de la façade est travaillée dans le genre des fenêtres de l'ancienne

église d'Akhaltsikhé et des anciennes églises de plusieurs monastères. Les ornements abondent sur la porte d'entrée dont le dessus est travaillé en coquille. A côté on y a inséré une plaque de marbre où l'on a gravé en géorgien :

« O Christ puissant, aie pitié du seigneur Maximé catholicos d'Aphkhazeth. Amen. »

Il paraît qu'il avait fait restaurer l'église.

Les peintures de l'intérieur sont grossières et le rouge prédomine partout.

Le portique s'est écroulé en partie. Les teintes variées de pierres de taille, tantôt de bleu clair ou de bleu foncé, tantôt veinées ou rubannées de rouge ou de jaune, donnent un air très-pittoresque à tout l'édifice. Le toit est couvert de tuiles vernissées en vert.

Hors de l'enceinte de l'église, je vis au pied d'un vieux tilleul une grande pierre taillée de 7 pieds de long sur 3 de large et 12 ½ d'épaisseur, placée comme un banc sur deux autres pierres. Un autre bloc placé à côté, présentait en haut son côté plat comme une table. Je suppose que ce sont d'anciens autels du pays, ou quelque table dans le genre de celles que j'ai déjà décrites (1). Les frênes, le lierre et les grenadiers se marient à ces monuments.

Le pope de l'église nous offrit une collation

(1) Voyez Lailache, t. II.

dans laquelle se distinguait du salé de sanglier, et nous retournâmes à Ozourghéti, distant de 7 verst. Nous passâmes ici à gué la Bzoudji qui a la priorité sur toutes les autres rivières de cette partie du Gouria ; elle la perd en confluant avec la Natanébi qui lui ôte son nom, quoiqu'elle lui porte le tribut de l'Atjitskali, de l'Alghindagoua, et de la Bazéritskali que nous traversâmes trois fois à gué avant d'atteindre Ozourghéti.

Askana.

Le 7 octobre, je me remis en marche pour une nouvelle excursion. Je voulais voir l'un des châteaux-forts des rois du Gouria. Askana, nous disait-on, était à 15 verst d'Ozourghéti. Nous traversâmes d'abord un pays plat arrosé par la Skoutchaï et la Natanébi; partout des champs et des enclos. Une seule traînée porphyrique ondule le sol derrière la Natanébi.

Arrivés au village de Bakoui, disséminé au pied des monts Gouris, mes compagnons voulurent y passer la nuit, quoique nous ne fussions qu'à 3 verst d'Askana. J'en fus bien aise et j'en profitai pour escalader la montagne voisine, élevée de 2,000 à 2,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Quittant les vieux noyers qui ombrageaient notre sacle, j'eus bien de la peine à me frayer

un chemin à travers les chênes, les châtaigniers et les touffes de rhododendron superbes qui recouvraient ces pentes très-escarpées; elles consistaient en une masse jaunâtre micacée amalgamant des masses porphyriques; de vrais jets porphyriques surgissaient çà et là.

Arrivé au sommet où je trouvai le rhododendron ponticum en fleurs et la grande airelle du Caucase (Vaccinium arctostaphylos) couverte de fruits noirs oblongs et ronds entremêlés de fleurs, j'eus le superbe spectacle du coucher du soleil au-delà du bandeau brillant de la mer, tandis que mes yeux erraient sur le paysage le plus immense qu'on puisse imaginer. Sans compter tous les détails d'un lointain aussi vaste que celui de la chaîne du Caucase, j'avais à mes pieds tout le Gouria qui s'étendait comme une carte de géographie. Je planais sur Tchamokmodi, sur Likaouri, sur Ozourghéti; je suivais des yeux toutes les rivières qui se promenaient dans ce fertile paysage, dans cette corbeille de verdure.

Seul sur la cime de ces montagnes sauvages, quelle poésie je trouvais dans un moment, en face d'une vue pareille. L'âme s'agrandit et conçoit de grandes pensées; le cœur s'ouvre à des sentiments de paix et de confiance qu'il puise dans la magnificence de la nature.

Le 8 octobre, nous atteignîmes la base du rocher autour duquel tourne la Bakouitskali et

qui porte le château d'Askana. Un sentier étroit se glisse le long des abîmes, serpente au milieu d'énormes blocs de porphyre bleuâtre que couronnent des touffes superbes de végétation, au milieu desquelles pendent les grosses grappes des fleurs du rhododendron, et sur l'extrémité d'un long dos d'âne, que nous eûmes toutes les peines à escalader, nous atteignons enfin le château groupé sur plusieurs pics déchirés. On a profité de tous les accidents du sol pour en assurer la défense. Point d'autre entrée qu'une longue échelle appuyée contre le rocher.

Tout le château consiste en deux tours, en quelques sacles de bois et en une chapelle à moitié taillée dans le porphyre. Le centre est occupé par quelques gros blocs de porphyre bleu qui ont été taillés en citernes, pour y recueillir les eaux de pluie qu'on y amène des toits et des surfaces du rocher, par des rigoles taillées dans le roc vif et par des chéneaux.

Un beau berceau de vigne recouvre en partie la sacle principale; le figuier et le rhododendron tapissent les murs et les rochers et en disputent au lierre les surfaces.

Ce château a été renouvelé en l'an 1805, par le gouriel, qui en avait fait sa prison d'état. J'y ai vu quelques prisonniers, et entr'autres un Gouriellien qui se promenait dans l'enceinte du château, enchaîné à son fils qu'il ne pouvait quitter

ni jour ni nuit : il avait voulu le vendre aux Turcs comme esclave, et ce fut la punition qu'on crut devoir lui infliger.

Nous gagnâmes bien notre dîner; car il nous fallut encore redescendre à pied et aller le chercher sur une haute colline, vis-à-vis du château, chez le pope de l'endroit, qui nous avait invités et qui nous traita pompeusement (1).

Tchikotauri.

Pour arriver de bonne heure à Tchikotauri, nous pressâmes un peu notre pas; le paysage était coupé de collines et de ravins, couverts de châtaigniers et d'airelles du Caucase, hautes de 4 à 5 pieds. Les chemins étaient fort mauvais sur ce sol glaiseux et fertile.

Nous traversâmes, à 4 verst de chez le pope, le village de Basilèti, et à 7 verst, la Goubazéauri. Près de Tchikotauri, nous trouvâmes la Soubsa ou Soupsa, près de laquelle M. Mar et sa femme ont établi leur demeure, en face de

(1) Voici encore un menu; j'en demande toujours pardon aux philosophes : des poulets rôtis à la sauce de grenade, du cochon de lait rôti, du jambon de sanglier fumé, du pain au fromage, des œufs durs cuits sous la cendre, pelés et servis avec du sel, du fromage de plusieurs espèces, des pommes, de fort bon vin.

Erkhèti, habitation d'été du prince George Eristaf.

M. Mar était à Odessa; ce fut madame qui nous donna l'hospitalité dans sa nouvelle maison, qu'elle était en train d'achever. Elle eut la bonté de me communiquer plusieurs renseignements sur les essais que son mari avait faits pour acclimater et utiliser de nouvelles cultures.

M. Mar avait d'abord été commis de la maison anglaise Atwood, qui avait profité de la franchise de commerce de la Géorgie, pour fonder un établissement à Redoute-Kalé et à Tiflis. Je ne sais si ce fut par l'inspiration de ses patrons ou par lui-même, que M. Mar demanda au roi du Gouria un terrain pour y faire ses essais. Le gouriel lui permit de les faire à Liandjhouti.

Le premier essai de M. Mar fut de faire venir de Perse des semences de coton à longue soie. Le coton germa, poussa, et crût parfaitement bien; mais les gelées précoces le firent périr, parce qu'il avait été semé un peu tard. On avait fait une avance d'un millier de roubles argent pour labeur, établissement et transport de six charges de semences qui étaient venues de Perse.

L'année suivante on fit un second essai d'une charge de semences; il n'a pas réussi, et M. Mar n'a pas continué.

M. Mar ayant transporté son établissement à Tchikotauri, y sema de l'indigo, qui poussa d'a-

bord fort bien, s'éleva à une hauteur de 2 pieds, et sécha ensuite. Le même résultat a été obtenu dans deux années consécutives.

Il a aussi fait quelques essais avec la vigne, dont il a reçu des plants de Crimée. En voulant la tenir basse et la traiter comme en France, pendant trois années de suite on a eu une floraison superbe et abondante, mais pas un grain de raisin. Tous les fruits sont tombés à peine noués. La cause en est dans les rosées excessivement abondantes, qui entretiennent une humidité perpétuelle jusqu'à plusieurs pieds au-dessus de terre, tandis que la vigne qui est sur les arbres est au sec et ne souffre pas du tout.

Parmi les raisins indigènes, on m'en montra plusieurs espèces excellentes, entr'autres :

1° Une espèce à grains ronds de la grosseur du chasselas ordinaire : il est très-sucré, ne devient jamais noir. Sa chair est rosée, donnant un vin délicieux, rose : le pédoncule du raisin devient très-rouge à la maturité autour du placenta. Cette espèce n'était que peu propagée, et ne donnait que 40 védros (1) de vin, qu'un colonel de Koutaïs achetait à raison de 5 fr. le védro.

2° Une espèce très-rare, à grains blancs, allongés, gros, charnus, assez semblable au plant

(1) Le védro équivaut à 16 ou 17 bouteilles de Bordeaux.

de malvoisie, donne aussi un vin délicieux.

L'espèce commune est peu juteuse, a le grain d'une grosseur au-dessous de la moyenne, la peau épaisse, très-noire; le vin est d'un beau rouge.

La récolte, chez M. Mar, commence à la mi-novembre et se continue jusqu'à la fin, et jusqu'en décembre. On ne cueille que le raisin mûr, et on laisse celui qui ne l'est pas terminer sa maturité. Le vin fait avec du raisin qui a supporté quelques gelées, n'en est que meilleur, que plus fort, que plus capiteux. Les moindres qualités sont les plus hâtives.

Le prix ordinaire est de 4 à 5 fr. le védro de bon vin. M. Mar en vend pour 2,000 à 2,500 fr. par an à Koutaïs.

Madame Mar, Espagnole de naissance, me mena chez madame la princesse, femme de George Eristaf, et sœur du prince Lévan, dadian de Mingrélie. Cette princesse connaît déjà les usages du grand monde, et nous reçut sur la vaste et belle galerie de son château d'été (1). Tout le pourtour de la balustrade, à l'intérieur, est garni de bancs, sur lesquels on étend des tapis pour les hôtes un peu distingués. Madame Mar, qui avait appris le géorgien, me servait d'interprète avec ces dames.

(1) Voyez un dessin de cette maison, IIe série, pl. 5.

Toute la maison repose sur la base d'une vieille tour carrée, bâtie avec les débris de quelques édifices plus antiques; des briques romaines sont semées parci parlà dans la muraille. Cette position si bien exposée devait être quelque chose dans l'antiquité. Cela est d'autant plus probable, qu'en creusant autour de la tour pour quelques travaux de la nouvelle maison, on y trouva plusieurs tombeaux ou sarcophages, composés de six grandes dalles de pierre sans ornements. On découvrit, dans l'un, des cendres; dans l'autre, de grands ossements avec des fioles ou lacrymatoires.

Je fis un pèlerinage jusqu'à l'église de Erithi, bâtie 600 pieds plus haut que la maison du prince. Les éristaf du Gouria y ont leurs tombeaux. J'y admirai quelques fragments de belles pierres sculptées; elles appartenaient à une église plus ancienne, dont les débris ont servi à reconstruire la nouvelle. Dans ce pays, on ne voit toujours le nouveau que sur le vieux.

Que ces beaux fragments contrastent avec les figures de saints qu'on a sculptées sur la porte de l'église, et qui, pour l'art, ressemblent extrêmement au fameux Svantovit d'Arcona dans l'île de Rugen (1)!

La Soubsa, à Tchikotauri, roule aussi parmi

(1) Voyez Atlas, II[e] série, pl. 20.

les cailloux granitiques et porphyriques, des fragments de rochers calcaires dont on fait de la chaux.

Le 11 octobre, nous quittâmes madame Mar pour nous diriger sur Koutaïs.

En passant près d'une chaumière, je fus témoin des cris et de la douleur que témoignent ces peuples pour leurs morts. Les parents et les amis ne quittent pas le corps jusqu'à ses funérailles, et ne cessent de pousser de lugubres complaintes. Ne t'ai-je pas aimé, lui dit l'un? Ahi! — N'avais-tu pas une bonne maison, lui dit l'autre? Ahi! — Quand est-ce que le boire et le manger t'ont manqué? Ahi! — Tes koupchines n'étaient-elles pas remplies? Ahi! — N'avais-tu pas un bel habit? Ahi! — Comme tu étais bon! Ahi! — Comme tu étais beau! Ahi! — Comme tu étais habile! et tout ce monde à chaque phrase fait un chorus de plaintes et de désolation, à l'entendre d'une demi-lieue. Ce spectacle et ces cris sont effrayants, surtout pendant la nuit, quand on n'en connaît pas la cause.

Ce désespoir est coupé de moments de repos; chacun cause alors tranquillement, pour recommencer l'instant d'après avec plus de fureur son rôle de désolé. Le noir et la barbe qu'on laisse croître sont les signes du deuil chez les hommes.

A 7 verst de Tchikotauri, nous passâmes le *jugum*, qui sépare la vallée de Tchikotauri, c'est-à-dire le bassin du Gouria de la vallée de Sadjavach, qui appartient au bassin du Phase. Ce jugum consiste en grès, de la craie alternant avec du schiste, altérés tous les deux par des roches plutoniennes qui reparaissent sur les flancs de la montagne.

La vallée de Sadjavach, qui faisait peut-être partie de l'ancien Djavakhéti, est arrosée par la Khéiskala, qui passe par Sadjavach même, dans un lit encaissé de schiste, et par la Kvapata, qui sort à 2 verst, à droite d'une gorge étroite de grès, avec de beaux rochers et du porphyre au milieu.

Ces deux rivières réunies sortent de la vallée par une nouvelle gorge et débouchent dans la large plaine du Phase, où elles prennent le nom de Pitchora, jusqu'à leur entrée dans le lac Paléastome.

Sadjavach était habité par le prince Vakhtang Eristaf; sa mort récente se peignait dans sa demeure abandonnée, désertée.

Nous sortîmes de la vallée de Sadjavach par la gorge de la Kvapata, que nous passâmes et repassâmes plusieurs fois, remontant la gorge pour atteindre une seconde crête de collines beaucoup plus élevée que la première : on l'appelle Titellivachi, et elle fait face aux collines de Martvili.

L'on a d'ici une vue des plus étendues. On voit les monts du Gouria et l'élargissement plat de la Colchide, qui sépare le Gouria du Caucase, qui d'ici se présente avec une majesté unique. On a en face la fameuse roche calcaire du Létchekoum, le Quamli, qui est toujours l'un des points les plus marquants de la chaîne basse.

Je trouvai sur le Titellivachi la vigne se mariant au rhododendron et au laurier cerise. Un grès jaunâtre, argileux, reparaît ici ; c'est quelque formation tertiaire.

Sur le chemin nous vîmes un serpent à taches noires, de 1 ½ pied de long, qui ne pouvait se bouger parce qu'il avait avalé une grenouille dont les pieds de derrière lui ressortaient par la bouche.

Nous ne fîmes que passer à Makargoua, qui est dans la plaine, à 25 verst de Tchikotauri, nous nous arrêtâmes 3 verst plus loin, à Chuanta, situé au milieu des hautes vignes, dans une gorge de ces montagnes d'Akhaltsikhé, dont le pied s'avance vers le Phase. Salomon, le dernier roi d'Iméreth, y avait une maison perchée sur le sommet d'une colline, qui encaisse la vallée à l'ouest.

La colline qui est opposée à cette ruine offre derechef une vue superbe, sur la vaste plaine du Phase et sur le labyrinthe immense des montagnes hautes et basses du Létchekoum, ados-

sées au Caucase. On distingue supérieurement bien d'ici la pyramide du Passmta ou Souanétismta (1). Observée d'ici, elle paraît s'élever au-dessus de tout un massif de montagnes blanches de schiste, le Choda, le Zoropa, etc.

Parmi les monts du Létchekoum, c'est encore le Quamli qui efface les autres par sa muraille calcaire pittoresque, sillonnée de fentes verticales. C'est un paysage à dessiner pour un grand peintre.

Isriti, Dualichuïlébi.

Mon excursion du 12 octobre avait pour but de visiter les bains d'eau sulfureuse qui sont sur les rives de la Soulori, entre Isriti et Dualichuïlébi.

J'admirai, en sortant de Chuanta, sur la route d'Isriti, deux des plus beaux platanes de l'Iméreth : c'est une des raretés du pays.

A 5 ou 6 verst nous trouvâmes Sabéka, domaine des Tchivtchévadzé, au bord du Khoumouri, bordé de laphani (2) au feuillage de frêne et aux longues grappes de semences pendantes. La plupart avaient été fort maltraités par la hache.

(1) *Mta,* en géorgien, signifie mont, montagne.

(2) Pterocaria caspica ou Juglans pterocarpa; laphani est géorgien, liphoni mingrélien.

Près de Sabéka, des juifs habitent Ouriébi, où ils ont un petit bazar.

De Ouriébi à Isriti, seconde possession de Tchivtchévadzé, il y a bien 6 verst. Nous passâmes pour la première fois la Soulori, à 3 verst d'Isriti, qui est dans les vignes et s'engage déjà dans les gorges d'où s'échappe la Soulori.

Nous chevauchâmes d'abord au milieu des berceaux de verdure le long de cette rivière, qui charrie quantité de cailloux, de porphyre pyroxénique, de grès, de schiste et de calcaire. Puis, peu au-dessus du village, je découvris les premiers affleurements d'un calcaire, que ses caractères m'ont fait ranger parmi les roches jurassiques. Ses couches ont leur tête suspendue vers le nord, et elles tombent rapidement vers le sud dans le sens de la gorge, s'horizontalisent ensuite pour retomber encore. Les plans des couches sont singulièrement suturés. La teinte du calcaire est tantôt bleuâtre, puis rosée, blanchâtre, marbrée. Le grain est quelquefois si fin que c'est un beau marbre veiné, où le blanc et le rose prédominent. Les couches sont presque toutes fissurées, fendillées, et tombent par éclats : les gros blocs sans défaut ni fissure, sont fort rares. Point de pétrifications.

Ce calcaire, s'élevant toujours davantage, présente bientôt deux parois de 300 pieds de haut, qui étranglent le lit de la Soulori. A

peine est-on dans ce défilé, que ce calcaire cesse tout à coup sur les deux rives, et qu'un jet de roches plutoniennes (du porphyre pyroxénique) perce à travers le schiste noir qui succède au calcaire. Ce schiste a subi une altération très-visible par le contact avec les roches ignées : il est rougeâtre, comme brûlé, et se casse en s'émiettant ; ses couches sont toutes bouleversées.

Un grès verdâtre prend sa place bientôt au-dessus du schiste, et c'est dans ses fentes que jaillissent, à 3 verst d'Isriti, les sources sulfureuses de Dualichuilébi.

Au goût, cette eau minérale est d'abord acidulée et agréable ; mais aussitôt après on n'a que le goût du sulfure d'hydrogène. Sa température est de 26° R. La source d'Abastoumen, près d'Akhaltsikhé, qui est précisément à l'opposite de celle-ci, sur l'autre revers de la montagne, indique 31° R.

Le bassin qui contient cette eau est une ancienne construction grecque ou romaine, sur laquelle les habitants du pays ont mis un toit de planches. On se baigne dans le réservoir même, ce qui est très-dégoûtant ; car on n'a pas même soin de le vider quand ceux qui vous précèdent sortent, et qu'ils ont profité de l'occasion pour y laver leur linge.

L'édifice du bain n'a jamais été considérable ;

la porte d'entrée, qui se voit encore, était murée en pierres et en briques de 11 pouces, sur 10 et 1, et regardait l'est; la façade qui donnait sur la rivière était percée de fenêtres en plein-cintre; l'intérieur de l'édifice avait été voûté.

Il m'a paru que cet ancien édifice n'était proprement que le réservoir de la source, et qu'on la faisait couler à l'extérieur, tant pour les buveurs que pour les baigneurs.

Le long de la Soulori, nombre de ruines et de tas de pierres indiquent l'existence d'un ancien village dans le voisinage des bains.

La position est très-resserrée, et le paysage a quelque chose de la teinte des vallées et des hautes montagnes. Tsikhésoubani est sur la hauteur, au nord, en face des bains. Je ne sais où M. Gamba a vu les peupliers dont il a orné son dessin; à la place de ces hauts peupliers pyramidaux, je n'ai vu que des charmes, des chênes, des hêtres, dont la forme ne rappelle pas trop celle du peuplier. Cet arbre n'existe presque pas, ni dans l'Iméreth, ni en Mingrélie; je ne connais que ceux qu'on a plantés à Koutaïs.

Si l'on va prendre dans 50 ans les dessins de M. Gamba à la lettre, l'on sera bien étonné de trouver les paysages, les végétations, et même jusqu'aux noms si changés. Car le village de *Duablébi* de M. Gamba, qui commence un peu au-dessus des bains et qui s'étend dans l'intérieur

de la gorge, porte actuellement le nom de *Dualichuïlébi*.

Les lauriers dont M. Gamba peuple aussi toutes les collines, ne sont pas non plus le laurier noble, mais le laurier cerise à grandes feuilles coriaces, et d'un vert aussi brillant, aussi foncé que chez nous.

Nous passâmes la nuit près d'Isriti, et le lendemain, $\frac{15}{25}$ octobre, nous traversâmes le Phase, les halliers remplis de bourgépine qui le bordent (1), et la grande plaine de Tsikhédarbasi, le *Moukhérisis* de Procope, et nous rentrâmes dans Koutaïs fort contents de notre excursion, et moi enchanté de l'avoir faite sans accidents. Dieu a eu pitié du pauvre pèlerin.

Quelques mots encore sur le Gouria.

La population du Gouria est de 17 à 18,000 habitants mâles, ou 36,700 habitants répartis sur 1,800 verst carrés; 18,430 appartiennent au mouravat d'Ozourghéti; 18,270 à celui de Nagomari. Cette population habite 4,300 maisons ou feux, ce qui donne 8 $\frac{2}{5}$ habitants par feu,

(1) *Hippophæ rhamnoïdes* : feuilles blanchâtres semblables à celles du saule, petites épines et quantité de petits fruits de couleur orange, dont ses branches sont comme enveloppées et qui mûrissent en septembre. En imérétien, *zouloukoura*.

et 20 $\frac{7}{18}$ habitants par verst carré. Tel est le résultat du recensement qui fut fait aussitôt après la prise de possession de la Russie, en 1831.

L'administration du Gouria a été confiée à un maire ou chef de district, qui réside à Ozourghéti, et dont les appointements, de mon temps, se payaient en nature, ce qui donnait lieu à quelques abus; mais cette mesure n'était que provisoire. Le gouvernement, avant de fixer les appointements des employés, avait voulu savoir ce que le Gouria lui rapporterait, pour pouvoir se baser là-dessus, et avait envoyé le major Chilaïef, qui fut chargé d'inventorier les biens du roi, ses revenus et ceux de ses employés. Cette commission était bien difficile, et le major, lors de mon passage, n'avait pas encore pu terminer son travail.

Le Gouria est riche en produits bruts, tels que millet, maïs, vin, noix; mais ne fait presqu'aucun commerce de ses produits et n'exerce aucune industrie. Le commerce de vin du Gouria n'a commencé avec Akhaltsikhé, que depuis que les Russes en ont pris possession. La route passe par Boukit-tsikhé, par Sourébi, et après avoir traversé les cols des montagnes d'Akhaltsikhé, redescend dans la vallée du Potsko.

J'ai parlé de l'exportation du buis en décrivant le port de la Natanébi. Outre cela, les montagnes, principalement celles de l'Adjara, sont

riches en bois de charpente, de menuiserie et de construction pour les vaisseaux.

L'insuffisance de mesures sanitaires contre la peste a été dûment reconnue, et a fait abandonner les quarantaines. Il était impossible à la Russie d'empêcher les habitants du Gouria d'être en rapport direct avec Koboulèti et la partie de la Turquie qui avait anciennement appartenu au Gouria. Toutes les défenses, toute la surveillance, n'empêchaient pas les princes du pays d'envoyer faire leurs achats en Turquie. Comment aurait-on arrêté leurs messagers dans ces montagnes inhabitées, couvertes de forêts impénétrables, dont ils connaissaient les plus petits sentiers? Il aurait fallu établir un cordon sanitaire de 150 verst de développement, disposer d'un corps de soldats considérable, de chefs intègres. Et encore avec autant de sacrifices, il n'était pas certain qu'on eût arrêté la peste quand elle se serait trouvée à Koboulèti.

L'habitant du Gouria est Géorgien de race et parle le géorgien du dialecte d'Iméreth, tandis que ceux de l'Adjara se servent du dialecte lazique. Les incursions et le voisinage des Turcs ont démoralisé ce peuple et lui ont donné le goût du commerce d'esclaves, qui avait pris une triste extension avant la prise de possession des Russes. Le tableau de la population que je viens de donner en est une cruelle preuve. Vingt habi-

tants par verst carré sur une terre aussi fertile, aussi riche, c'est bien peu de chose..... et cependant c'est la province la plus populeuse de toutes les possessions russes au-delà du Caucase (1). Les ruines d'églises et d'habitations qu'on voit partout prouvent que la population a été beaucoup plus considérable. La première mesure de la Russie a été d'arrêter ce dégradant commerce, de le défendre sous les peines les plus sévères. Lors de mon passage, le mauvais pli subsistait toujours malgré la défense, et plusieurs nobles ou princes du Gouria étaient arrêtés pour s'être livrés à ce commerce.

(1) Voici le tableau de population que donne Evetski, p. 27.

	Verst carrés.	Habitants.	Proportion.
Géorgie.	40,000	380,000	1/9.
Iméreth.	9,200	100,000	1/12.
Gouria.	1,800	36,700	1/20.
Mingrélie.	8,000	68,600	1/9.
Souaneth.	3,500	30,000	1/9.
Abkhasie.	6,000	52,300	1/9.
Province d'Akhaltsikhé.	7,800	70,000	1/9.
Arménie russe.	23,100	158,000	1/7.
Province musulmane.	34,500	250,000	1/7.
— de Jaliche.	10,000	30,000	1/3.
Biélokani.	4,000	40,000	1/10.
Sultan Elysoun.	1,500	18,000	1/12.
Terroir de Bolgodar.	3,000	32,000	1/10.
Chanal des Avares.	6,000	31,000	1/5.
Daghestan.	28,000	252,000	1/9.

Sous prétexte d'aller faire une visite en Turquie, ils s'étaient fait accompagner de quelques personnes auxquelles ils firent toutes sortes de promesses, de ces jeunes gens sans expérience, qui, ne soupçonnant pas le mal, sont alléchés par l'espérance des récompenses ou par le désir de voir du pays. Une fois en Turquie, ils furent vendus, et les braves vendeurs d'âmes s'en revinrent chez eux, prêts à recommencer une seconde trahison. La plupart furent dévoilés. L'un d'eux, qu'on n'avait jamais pu convaincre, a été même pris sur le fait lorsqu'il passait la montagne avec un de ces pauvres innocents : pour l'engager à partir, il lui avait fait cadeau d'une maison, d'un jardin; il comptait bien l'empêcher de venir les réclamer.

Cependant ce ne sont pas toujours les princes et les nobles qui font ce trafic; on a vu l'année 1833, quatre paysans s'emparer de leur seigneur qui était venu visiter son champ, où il les faisait travailler. La frontière était voisine; on l'eut bientôt passée. Là les paysans voulurent forcer leur seigneur à leur donner une lettre de liberté : il ne voulut pas y consentir; les paysans le menèrent dans la ville voisine, l'y vendirent et se firent mahométans.

Le pope qui nous traitait à Tchamokmodi, nous disait son embarras; il ne pouvait ni gronder ni punir ces gens dépendant de l'église; car

au moindre mécontentement, il pouvait compter qu'ils se sauveraient en Turquie, et que c'était fini pour lui.

Il n'est pas de ruse que ces vendeurs d'âmes ne mettent en pratique; pour sauver les apparences, à présent ils font semblant de vouloir faire une tournée à Kobouléti, se font accompagner de quelqu'un, donnent avis aux Turcs, qui se mettent en embuscade dans les montagnes et tombent sur eux : le vendeur d'âmes se sauve, puis revient en cachette partager le profit avec les Turcs qui se sont saisis de la victime et qui l'ont vendue.

MÉLANGES

ET REMARQUES GÉNÉRALES

SUR L'IMÉRETH.

Avant de quitter Koutaïs, je vais réunir quelques particularités intéressantes que je n'ai pu faire entrer dans la relation de mon voyage, et qui m'ont paru cependant assez importantes pour être rapportées.

Climat de Koutaïs et du plat pays.

Le climat de Koutaïs et de toute l'ancienne Colchide jusqu'à la mer, est chaud et humide. Les orages y sont fréquents et violents à cause du voisinage des montagnes ; les pluies y durent souvent plusieurs jours ; le vent d'ouest, chargé des vapeurs de la Mer Noire, s'engouffre dans le bassin de la Colchide comme dans un couloir ,

entre le Caucase et les montagnes d'Akhaltsikhé; puis, arrêté par les montagnes de Vakhan et par les immenses forêts, toutes ces vapeurs retombent en pluie, tandis que sur le revers du bassin, en Géorgie, l'on jouit d'un climat sec et serein (1).

Certainement l'humidité de l'air contribue beaucoup à rendre la chaleur plus sensible à Koutaïs; elle est étouffante, surtout en juillet et en août. Mais rien n'est plus insupportable, plus terrible, qu'une espèce de siroco qui souffle du sud-est, et dégorge à Koutaïs par la vallée du Phase-Rion, sans qu'on puisse bien expliquer son origine : je le crois originaire de la grande Arménie.

Son souffle est comme l'ardeur embrasée qui sort d'un four : les feuilles si fraîches, si vertes, jaunissent en quelques heures. A minuit, le thermomètre montre encore 25° de R. Pendant le jour, il monte quelquefois à 33°, à l'ombre, et exposé au soleil à 55°. Ces observations ont été faites par le général Vakoulski, en juillet et en août 1833. Ce vent dure ordinairement trois jours; après quoi la température change et se met à la pluie.

(1) M. Gamba compte, année ordinaire, 150 jours de pluie par an en Iméreth, tandis qu'il ne pleut que 30 à 40 jours en Géorgie. I, 330.

J'ai fait des observations pendant les dix-huit premiers jours d'août (vieux style) à Koutaïs. La moyenne de mes observations a été

A 6 heures du matin... 15° ½.
A 2 heures après-midi. 20° ¼.
Entre 6 et 7 h. du soir. 17° ½.
A 9 heures du soir...... 15° ½.

Le thermomètre est tombé le 9 à 13° ½.

Le 13, il est monté jusqu'à 25°.

Octobre et novembre sont de beaux mois à Koutaïs.

Pendant les trois premiers jours de novembre nous eûmes de belles journées, quoique par un vent froid. Le thermomètre, au lever du soleil, montrait + 8; à midi, + 18 à 20°; le soir, + 9 à 10°.

Les trois jours suivants ont été pluvieux; les collines au-dessus de Ghélati se sont couvertes de neige, ainsi que les montagnes d'Akhaltsikhé. La température resta à peu près à + 6° ½.

Du 7 au 11, les journées ont été superbes. Celles du 7 et du 8 ont commencé par un vent frais, et par + 3 à 4° au lever du soleil, avec des gelées blanches. Le temps se réchauffait à midi, et le thermomètre montrait + 14 à 15°. Mais ce qu'il y avait de remarquable, c'est que dès que le soleil se couchait, il s'élevait un vent frais du Rion, à peu près comme le Joran du Jura, sur le lac de Neuchâtel. Ce vent frais

soufflait une partie de la nuit ; puis le temps se calmait, et les matinées étaient des plus paisibles. Ce vent sans doute est produit par les sommités neigeuses du Ratcha, qui rétablissent ainsi l'équilibre avec les contrées basses, réchauffées pendant le jour. Car, en effet, le soleil à 1 heure est quelquefois insupportable.

Le feuillage des arbres est tombé, non par le froid, mais plutôt de lassitude ; les arbres veulent aussi du repos. Quelques arbustes, comme l'aubépine, l'azalea pontica, sont en pleine fleur; celle-ci répand autour de Koutaïs une odeur si forte qu'elle en devient désagréable.

Du 12 au 14, vent violent de N. E.

Le 15, le vent baissa et nous eûmes, au lever du soleil, + 11° ½; à midi, + 19°; le soir, + 9°.

Le 17, le 18, le 19 furent pluvieux et le thermomètre tomba petit à petit de + 9° à + 4°.

La nuit du 19 au 20 nov./2 déc., la neige tomba à Koutaïs ; tout était blanc de neige ; le thermomètre ne descendit cependant pas au-dessous de + 3°.

L'hiver n'est pas rigoureux à Koutaïs. De l'année 1816 à l'année 1823, il n'y a eu que celui de 1818 à 1819 qui a été remarquable, car il était tombé une neige à hauteur d'homme et elle a duré plusieurs mois.

Celui de 1832 à 1833 a été aussi excessivement rigoureux à Koutaïs; une neige de plusieurs pieds de hauteur recouvrait tout le bassin de la Col-

chide : il n'y avait plus de chemin dans le bazar; la neige était plus haute que les appentis des boutiques. Les chevreuils et les cerfs ne pouvaient plus marcher; on les prenait à la main. Les soldats s'attachaient des planches aux pieds et allaient ainsi à leur recherche. Plusieurs personnes périrent à de petites distances des habitations, parce qu'elles ne pouvaient plus avancer; on les entendait crier sans qu'on pût leur porter secours.

L'Imérétien et son caractère.

Le peuple imérétien est bon et doux en général; il est serviable et hospitalier; si les paysans se montrent méchants quelquefois, ce sont leurs princes qui les forcent souvent à faire le mal, sous peine de les maltraiter eux-mêmes.

Cependant l'Imérétien s'emporte aussi malgré sa douceur; il se passa pendant mon séjour plusieurs actes de violence qui en sont une preuve.

Deux Imérétiens se disputaient : l'un voulait arracher une haie, son voisin prétendait qu'il n'en avait pas le droit, parce qu'elle était sur son terrain. « Ne touche pas à ma haie, lui disait-il, ou cela te coûtera cher. » L'autre ne voulut pas entendre raison et continua son travail. Voyant cela, le plaignant, irrité, furieux, court chez lui, prend son fusil et étend son ami roide

mort au pied de la haie. Jugé, il fut condamné à six ans de pénitence d'église, c'est-à-dire qu'il fut forcé pendant ce laps de temps d'aller servir comme esclave dans un monastère et d'y remplir les fonctions les plus pénibles.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit plus haut de la féodalité en Iméreth; l'état des paysans s'est sensiblement amélioré depuis la prise de possession par la Russie. Ceux qui dépendent directement de la couronne sont les plus heureux; ils paient 4 francs de capitation, font les corvées des chemins, et du reste sont parfaitement libres; les serfs des seigneurs leur portent tous envie.

La plus grande sécurité régnait en Iméreth quand j'y ai voyagé; on pouvait parcourir le pays dans tous les sens sans aucune crainte; l'ancienne manie du commerce des esclaves si longtemps en vogue y est déjà oubliée, et l'on n'entend plus parler de vente ni d'enlèvement.

L'Imérétien a gardé quelque trace de son ancienne civilisation sous les Bagratides; il tient à gloire l'histoire de ses ancêtres, et l'on trouve des gens assez instruits pour aimer à étudier leurs anciennes chroniques.

Cependant le bonheur tel que le recherchent ces peuples est encore fort matériel. Avoir beaucoup de serfs, parader suivi d'une foule de vassaux dans les beaux habits chamarrés de ga-

lons d'argent, avoir une belle moustache qu'on teint en rouge quand elle grisonne, et trouver partout un banc (table) bien garni, constitue celui des seigneurs, qui ne tiennent outre cela qu'à leurs chevaux, à leurs armes, à leurs faucons et éperviers et à leurs koupchines. Le luxe des maisons n'existe pas chez eux; rarement de fenêtres; deux portes suffisent pour le jour et la fumée. Deux ou trois bancs un peu creux au milieu avec un bloc de bois pour oreiller, quelques tapis, de longs bancs pour tables, un coffre bien brillant, et vous savez tout ce qu'une maison en général renferme et ce dont se contente un noble et même un prince imérétien. Une petite chapelle et un pope qu'on traite comme un paysan, sont de rigueur chez ceux qui veulent soutenir leur dignité.

Population.

La population en Iméreth avait diminué considérablement au commencement de ce siècle. Sous Salomon I[er], en 1782, on comptait 18,980 maisons et environ 113,000 habitants des deux sexes. Sous son successeur, Salomon II, elle fut détruite par plusieurs circonstances; la peste en 1812 surtout fit d'affreux ravages, et en 1817, après un recensement que fit faire la Russie, l'on ne comptait plus que 12,730 maisons, et environ

76,000 habitants des deux sexes. Elle a augmenté depuis lors, et M. Evetski fait monter le nombre des maisons à 15,260, et celui des habitants à 100,400, qui sont répartis comme suit :

Dans le district de Koutaïs...	29,500 hab.
Dans celui de Vaka............	31,600
— de Chorapana..	15,800
— du Ratcha......	23,500
En tout.....	100,400 hab.

sur 9,200 verst carrés; ce qui donne 12 hab. par verst carré (192 hab. par lieue carrée de France), et 6 ½ hab. par maison (1).

La population serve, suivant son servage et le genre de capitation qu'elle paie, se divise ainsi :

Les serfs de la couronne payant 1 rouble argent ou 4 francs par tête mâle, sont au nombre de............................. 6,822

Leurs femmes, etc..............	6,822
En tout..	13,644

(1) M. Gamba, en 1824, faisait monter la population de l'Iméreth à 90,000 habitants, les troupes y comprises. I, 349. Le comte Serristori, en 1832, donne à l'Iméreth 125,000 âmes. On me l'évaluait à Koutaïs, en 1833, à 120,000; mais ces nombres sont outrés dans l'Essai statistique de l'empire russe de M. Schnitzler, qui, d'après Hassel, donne à l'Iméreth 270,000 habitants (p. 53 et 54, 1829).

Les serfs de la couronne qui paient 50 copeks ou 2 francs par âme mâle sont aussi de....................	900
Leurs femmes, etc.............	900
	1,800
Les serfs de la couronne qui paient 1 rouble d'argent ou 4 fr. par feu sont au nombre de....................	181
En comptant 6 ½ hab. par feu, cela fait............................	1,176
Ceux des églises et des monastères payant de même sont au nombre de.	149
En comptant 6 ½ hab. par feu, cela fait............................	968
Ceux des propriétaires qui paient de même....................	1,277
En comptant de même que ci-dessus, ce sont....................	8,300 h.
La population imérétienne qui paie capitation à la couronne est de.....	25,888 h.

J'ignore la totalité de la population serve qui appartient à des seigneurs sans payer la capitation.

Revenus de la couronne en Iméreth.

Le principal revenu se tire de la capitation qui, comme je l'ai dit, est différente suivant la

nature du servage, et qui se monte année commune à R. d'argent............ 8,880

La couronne a des domaines, vignes, prairies, pâturages; des dîmes, vin, maïs, qui lui rapportent année commune de 2,000 à 3,500 francs, soit R. d'arg...... 875

La ferme de l'eau-de-vie donne. 9,000

La vente des couleurs, etc., jusqu'à........................ 3,306

Le droit de balances.......... 180

Les moulins sur eau.......... 31

La pêche des poissons........ 89

En tout R. d'arg... 22,361

ou environ 90,000 francs, dans lesquels je ne fais entrer ni les douanes, ni les intérêts des capitaux prêtés par le gouvernement; ces 90,000 fr. sont le revenu foncier.

La vente du sel de Crimée rapportait à la couronne en 1830, fr. de France.................. 2,602 »

Cette branche de revenu n'a produit en 1831 que............. 40 80c.

Et en 1832, que............. 3 60c.

ROYAUME D'IMÉRETH

APRES LE PARTAGE D'ALEXANDRE Ier,

EN 1442.

Après avoir donné au commencement du deuxième volume un résumé de l'histoire de la Colchide et de la Géorgie jusqu'au partage d'Alexandre Ier en 1442, il me restait à amener jusqu'à nos jours le récit très-succinct de ce qui s'est passé dans chacun des états qui se sont détachés du royaume de Géorgie et d'Abkhasie. Je l'ai fait pour le Sa-Atabago, pour la Mingrélie et pour le Gouria, en décrivant et en parcourant chacun de ces pays. Revenu à Koutaïs, mon point de départ, je vais terminer le tableau historique que je m'étais proposé par un aperçu des révolutions et des événements les plus saillants qui caractérisent l'histoire du royaume d'Iméreth proprement dit. Cet aperçu ne prouvera qu'une chose : c'est que ce royaume, bal-

lotté entre la Perse et la Turquie, et envahi sans cesse par ses anarchiques voisins, les dadians, les gouriels, les atabeks, les rois de Géorgie, ne pouvait manquer lui-même de devenir un parfait modèle d'une anarchie complète et d'une désorganisation toujours croissante, jusqu'au moment où la Russie vint rétablir la paix, le calme et l'ordre dans ce malheureux pays. Pour prouver ce que je viens d'avancer, je n'en appelle qu'aux chroniques imérétiennes et géorgiennes que je vais extraire, qu'à Chardin, qu'à Peyssonnel.

Je ferai surtout usage de la chronique que M. Schultz avait communiquée à M. St-Martin, qui l'avait traduite et qui est restée manuscrite jusqu'à présent : je l'éclaircirai par celle qui a été publiée par M. Brosset jeune. On aura ainsi au moins quelque chose de neuf et d'inédit.

Les premiers commencements de ce nouveau royaume d'Iméreth sont assez énigmatiques. On trouve dans l'histoire de Géorgie par Klaproth, qu'Alexandre partagea ses états entre ses trois fils (1); que *Vakhtang*, l'aîné, eut l'Iméreth, le Djikheth, le Souaneth, l'Odichi, l'Abkhasie, l'Alaneth et le Gouria. *Démétrius*, le deuxième

(1) La Chronique de Klaproth fixe ce partage à l'an 1424 : c'est une erreur; s'il y a eu partage, ce fut sans doute en 1442, lorsqu'Alexandre mourut.

fils, eut le Karthli, la Tcherkessie et le Sa-Atabago; *George*, le troisième, eut le Kakheth et le Chirvan.

La chronique de M. Schultz ne fait mention d'aucun partage, et place la mort du roi Alexandre en l'an 1442. Vakhtang lui succéda.

1445. Vakhtang étant mort sans enfant, son frère George lui succéda.

1455. Cette même chronique place à cette époque la mort de *Démétrius*, fils du roi Alexandre, et lui donne le titre d'éristaf d'Iméreth : elle ajoute que *Bagrat*, son fils, lui succéda en qualité d'éristaf. Ce Bagrat fit, en 1462, la guerre à George, roi de Géorgie, et le battit à Tchikor. Il paraît que de cette bataille data l'indépendance de l'Iméreth; car la chronique donne plus tard le titre de roi à Bagrat, qui parvint même à plusieurs reprises à s'emparer de la Géorgie. Le chah Ouzoum-Hassan ayant fait une invasion en Géorgie, Bagrat se sentant le plus faible, se retira dans le Ratcha où il mourut.

1478. *Alexandre*, son fils, lui succéda. En 1484, il prit Koutaïs et y établit sa résidence. En 1487 Koutaïs lui fut enlevé par le roi de Géorgie, Constantin, fils de George, auquel il le reprit en

1489. En 1509, le roi Alexandre prit Gori. Mais bientôt après les Tatars fondirent sur l'Iméreth, prirent Koutaïs le 23 novembre, qu'ils pillèrent ainsi que Ghélathi, sans pouvoir s'emparer cependant de la forteresse de Koutaïs.

1510. Mort d'Alexandre et de sa femme, la reine Tamar. Leur fils *Bagrat* leur succéda (1). Ce Bagrat eut de longues guerres à soutenir contre les atabeks du Sa-Atabago. En 1535, il s'empara même du Sa-Atabago, et de l'atabek Kouarkouaré qu'il enferma à Ghélathi, où il mourut. En 1546, Bagrat renouvela ses expéditions, et emmena pour trophée la Sainte-Vierge d'Atskour et le dadian Lévan, qu'il enferma aussi à Ghélathi : il paraît que Ghélathi jouait alors un grand rôle, comme forteresse.

1548. *George* succède à son père Bagrat. En 1562, il fait la paix avec l'atabek Kouarkouaré, et lui rend la Sainte-Vierge d'Atskour. En 1563, il épousa Roussoudan, fille du seigneur Tcherkez. En 1578, il battit totalement l'ar-

(1) La Chronique géorgienne de M. Brosset jeune met ces événements en 1507.

mée de Lala Pacha qui était venue faire une invasion en Iméreth.

1585. George mourant, laissa deux fils, *Léon* qui lui succéda, et Constantin, son aîné, qui garda pour lui l'Argvéthi. Léon épousa, en 1586, Marekh, fille de Lévan Dadian. L'année suivante, il reprit à son frère Constantin l'Argvéthi : mais bientôt le sort tourna contre lui; car en 1590, étant en hostilité avec Mamia Dadian, il fut pris, enfermé dans le fort de Chekhèth, où il mourut.

1590. *Rostom*, fils de Constantin, fut proclamé roi d'Iméreth. Ghiorghi Gouriel marcha contre Koutaïs qu'il prit et où il plaça pour roi Bagrat, fils de Theimouraz, frère du roi George : il ne le fut pas longtemps; car Simon, roi de Géorgie, venant au secours de Rostom, reprit Koutaïs et l'y rétablit roi.

1605. Mort de Rostom, qui est remplacé par son frère *George*.

1639. Alexandre succède à son père George. Sous son règne, en 1650, arriva à Koutaïs une ambassade de la part du czar Alexis Mikhaïlovitch. En 1657, il chassa Liparit Dadian et le remplaça par Vamekh. En 1658, fut le tour du gouriel

Kaikhosrov, qui fut remplacé par Démétrius. Aidé des Karthles, Kaikhosrov revient au secours de Liparit : la bataille de Bandzia décida de leur sort; Liparit y fut tué, et Kaikhosrov prit la fuite.

1660. Mort d'Alexandre qu'on ensevelit à Ghélathi. Il avait eu de Tamar, fille du gouriel, sa première femme, *Bagrat*, âgé de quinze ans qui lui succéda, sous la tutelle de sa seconde femme Daredjan, fille d'Alexandre, roi de Kakheth. Cette Daredjan donna à Bagrat pour épouse Kéthévan, fille de son frère Theimouraz (1). Mais bientôt après, convoitant de s'unir avec son beau-fils, elle lui en fit la proposition; Bagrat en eut horreur. Daredjan s'abandonnant alors à son mauvais caractère, fit brûler les yeux à Bagrat, six mois après son mariage, puis elle le dépouilla de sa femme et de la royauté et épousa elle-même *Vakhtang Dchoudchouna*, qu'elle reconnut roi. Les Imères irrités appellent à leur secours le dadian Vamekh, qui par-

(1) Chardin l'appelle Sistan Daredjan et la dit fille de Datona, frère de Theimouraz. (P. 125, in-folio.)

vient à s'emparer de Vakhtang auquel il fait brûler les yeux. Bientôt après arrive Aslan, pacha d'Akhaltsikhé qui, pour rétablir l'ordre, emmène Daredjan, son mari Vakhtang et sa nièce Kéthévan à Akhaltsikhé, et replace Bagrat l'aveugle sur le trône. Chah-Navaz, roi de Géorgie, avait épousé une sœur de Lévan Dadian; poussé par sa femme, qui ne pouvait voir sans chagrin son neveu chassé du trône par Vamekh, il marche en 1661 contre l'Odichi et profite en passant de l'occasion pour donner un royaume à son fils *Artchil*, qu'il établit à Koutaïs. En 1663, le chah de Perse engagea Chah-Navaz à rappeler son fils; la Porte avait sans doute porté plainte contre son invasion. Bagrat reprit sa place : il n'est pas plutôt de retour, que ses ministres se brouillent avec le nouveau Dadian Lévan. Les deux princes se font la guerre, et l'aveugle Bagrat réussit à battre Lévan et à le faire prisonnier lui et sa jeune et jolie femme. Sophon, évêque de Ghélathi, qui devient amoureux de la princesse captive, engage Bagrat à l'épouser; on sait que ce pauvre roi, à peine marié, avait été

séparé de sa femme Kéthévan, qui était prisonnière à Akhaltsikhé. Pour dédommager Dadian, Bagrat lui donne en mariage sa propre sœur, veuve de Gogadsé. Dans ce temps-là, un certain *Sekhnia Tchekeïdzé* jouait un grand rôle : c'était un de ces scélérats auxquels rien n'est sacré, pourvu que leur avide ambition soit satisfaite. Il avait commencé la série de ses noirceurs en livrant, par une trahison infâme, Vakhtang Dchoudchouna à Vamekh Dadian, qui lui avait fait crever les yeux; plus tard, il se chargea d'égorger son propre maître Kotzia, que Chah-Navaz avait laissé à son fils pour lui aider à gouverner. Enrichi par les biens de Kotzia, son rôle n'en était devenu que plus dangereux. Il profita, en 1666, d'une circonstance favorable pour s'emparer de la forteresse de Koutaïs et la livrer aux Ottomans, sur qui elle fut reprise l'année suivante par Béjan Lortkipanidsé, qui en fit égorger la garnison. Cependant Daredjan qui était toujours à Akhaltsikhé avec sa nièce et son mari, ne cessait d'intriguer. Elle envoya un beau présent de pierreries au sultan, pour en

obtenir la permission de retourner en Iméreth. Sa demande lui fut accordée. En 1668, à la tête d'une nombreuse armée turque, elle entra dans ce malheureux royaume, tuant, massacrant, brisant les croix, renversant les images. Elle était aidée de Dadian et du gouriel, qui, unis aux Turcs, replacèrent sur le trône d'Iméreth Vakhtang et Daredjan. Bagrat se sauva dans le Létchekoum. Daredjan, conseillée par l'infâme Sekhnia Tchekeidzé, livra la forteresse de Koutaïs aux Ottomans : le pacha avait exigé ce gage de soumission. « Quel profit retirons-nous de notre obéissance au fils de Dchoudchouna, et à la reine, dirent alors les Imères? » Daredjan, par l'expérience qu'elle avait faite, aurait dû être en garde contre Sekhnia ; mais le perfide sut si bien rentrer dans ses bonnes grâces, qu'elle ne se douta pas du complot que le perfide tramait contre elle. Daredjan fut égorgée sous la porte même de la forteresse de Koutaïs par l'ordre de Sekhnia, qui faisant revenir Bagrat, lui remit l'aveugle Vakhtang : Bagrat était dans une rage inouie; il emprunta le secours d'une main étran-

gère pour porter plusieurs coups de poignard à ce malheureux, lui criant : « Traître, tu m'as arraché les yeux ; je t'arracherai le cœur. » A l'ouïe de cette tragédie, Dadian et le gouriel reviennent mettre l'ordre, et imposent aux Imères pour roi le gouriel *Démétrius :* les Imères lui crèvent les yeux et le gouriel *George* prend sa place. Il n'y avait pas là de quoi satisfaire les Imères qui demandaient à Chah-Navaz leur roi légitime Bagrat. Le roi de Géorgie. favorisait plutôt le perfide Sekhnia qui avait su obtenir sa protection. Au lieu d'acquiescer à la demande des Imères, il fait si bien qu'il les force d'accepter Seknia pour roi, et de tourner leurs armes contre Bagrat qui reste cependant vainqueur dans cette lutte qui eut lieu en 1669. Dadian soutenait aussi les Imères contre Bagrat. En 1671, nouvelle lutte des Imères et de Dadian contre Bagrat. Le roi sort de Koutaïs, se retire dans le Ratcha, et tandis que les Imères ravagent et pillent, ayant réuni ses sujets fidèles, il fond sur les rebelles, les bat, s'empare de Dadian, et est assez généreux pour lui rendre la liberté. Dadian n'avait pu

pardonner à Bagrat de lui avoir pris sa femme. Sekhnia Tchkeidzé fut assassiné pendant le cours de ces rébellions; ce fut la juste punition de ses crimes. Bagrat, pris ensuite en 1672 par le pacha d'Akhaltsikhé, ne revint de sa captivité qu'en 1674. *Alexandre*, petit-fils de Lévan, avait régné à sa place pendant ce temps. Une nouvelle invasion, commandée par Artchil, priva derechef Bagrat du trône en 1678 : il se retira dans le Gouria. Le pacha de Karin, en 1679, vint chasser Artchil et le remettre sur le trône. Telle est, d'après les chroniques géorgiennes, l'histoire de ce malheureux roi, qui mourut en 1681. J'ai suivi ici la chronologie de ces chroniques, qu'on pourra comparer avec les fragments de Chardin, qui ne diffère pas essentiellement pour le fond, mais bien pour la coordonnation des faits.

1681. *George* Gouriel succéda à Bagrat et vint reprendre une place qu'il avait déjà occupée. L'année suivante il fit revenir d'Akhaltsikhé Alexandre, fils de Bagrat, et le reconnut roi.

1682. *Alexandre* n'aurait pas dû oublier la main qui l'avait placé sur le trône : cepen-

dant, en 1684, on le trouve en guerre avec George Gouriel, qui meurt dans la bataille. En 1690, une révolution replace Artchil sur le trône d'Iméreth. La lutte était continuelle entre le prétendant des Persans et celui des Turcs. En 1691, le pacha d'Akhaltsikhé vint replacer Alexandre. Dans cette expédition, les Ottomans renversèrent et détruisirent l'église de la Sainte-Vierge de Koutaïs. Cette même année, Alexandre épousa Tamar, fille de George Abachidsé. En 1695, le parti persan reprit le dessus ; les Imères livrèrent leur roi à George, roi de Géorgie, qui le fit étrangler dans le bourg de Koïis, où il fut enterré. Artchil reprit sa place sur le trône.

1696. Les Imères exilent leur roi Artchil et mettent à sa place *George*, surnommé *Gotcha.*

1698. Les Imères font revenir Artchil de l'Ossétbi, et le replacent sur le trône, après avoir exilé l'autre. Mais en automne le pacha d'Akhaltsikhé conduit *Simon*, fils du roi Alexandre, en Iméreth et l'y fait roi. Artchil se retire dans le Dvaleth, d'où il passe en Russie. Cinq fois créé roi d'Iméreth, cinq fois il en avait été chassé.

1701. Les Imères tuent leur roi Simon et mettent en sa place *Mamia* Gouriel, qui fixe son séjour à Souram : puis il retourne dans le Gouria et George Abachidsé règne en sa place.

1703. Isaak, pacha d'Akhaltsikhé, vient en Iméreth, pour chercher à y placer sur le trône *George*, second fils du roi Alexandre. Cependant George Abachidsé tint ferme, et ce ne fut qu'en 1707 que les Imères, se révoltant contre lui, reconnurent George pour roi. Le parti gourielien ne vit pas cela sans mécontentement. En 1712, il y eut guerre, et en 1713, le gouriel Mamia triompha et gouverna l'Iméreth; ce fut pour peu de temps : il mourut en 1714, et George recouvra ses droits; mais pour combien de temps? En 1716, le pacha d'Akhaltsikhé Aslan bat le roi George à Simonétti, et le force à se réfugier dans le Karthli.

Lacune jusqu'au règne d'*Alexandre* qui mourut en.....

17... Son fils *Salomon* Ier, né en 1735, lui succéda. Ce prince dont le cœur était noble, devait déplaire aux Turcs, qui désiraient un esclave de leurs volontés pour roi. Ils lui ôtèrent la royauté et

la donnèrent à son cousin germain *Theimouraz*, fils de Mamouka, frère du roi Alexandre. Le roi appela les Russes à son secours ; ne perdant cependant ni temps ni courage, il rassemble ceux qui lui sont restés fidèles, et avant l'arrivée même du général Todlében, il bat les Turcs et Theimouraz, et recouvre son trône. Les Russes qui survinrent bientôt après, achevèrent ce qu'il avait si bien commencé et reprirent aux Turcs toutes les places fortes que Salomon fit démanteler pour ôter à ses ennemis tout refuge. Son principal ennemi était l'éristaf du Ratcha, son plus grand vassal ; Salomon lui fit crever les yeux pour sa trahison, lui enleva ses biens qu'il distribua aux Tsérételli, qui lui étaient restés fidèles.

1782. Salomon Ier mourut en 1782. Les grands d'Iméreth élurent alors pour roi *David*, fils de George, frère du roi Alexandre, et cousin du défunt. Alors régnait en Géorgie le célèbre roi Héraclius : son petit-fils David, fils d'Artchis, eut des prétentions au trône d'Iméreth ; chassé par le roi légitime, il pria son grand-père de lui aider à conquérir ce trône. Héraclius mit en

finite David, fils de George, qui se réfugia à Akhaltsikhé, et *David*, son compétiteur, fut reconnu roi d'Iméreth sous le nom de *Salomon* II. Les intrigues de David chez les Turcs ne purent le déposséder; en 1804, il se reconnut vassal de la Russie; en 1810, s'étant révolté contre son suzerain, il fut battu et forcé de s'enfuir en Turquie. Au mois de mars de cette année, l'Iméreth fut comptée au nombre des provinces de la Russie.

Dans l'espace de 368 ans, trente rois se succèdent, se chassent tour à tour : sept périssent de mort violente, trois sont aveuglés, vingt-deux sont détrônés; quarante révolutions au moins placent et déplacent les rois; Bagrat l'aveugle, l'un d'eux, l'est ainsi huit fois, et cependant l'on ne trouve que huit rois par siècle et douze ans de règne pour chacun.

ITINÉRAIRE

DE KOUTAIS A TIFLIS.

Trajet de Koutaïs à Satchekhéri.

Rivières de la Tskaltsitèli, de la Sabanella. — Village de Simonetti. — Ruines de Goudilis-sakli. — Bourg de Tchekhari — Skanda et son château ruiné. — Djoussa, rivière. — Moukhoura et Moudjerèti, villages. — Bzoudja, rivière. — Château et église de Katzkhi. — Navarzèti. — Kvirila (Phase des anciens). — Gvimé. — Satchekhéri.

J'avais fait connaissance chez le général Vakoulski d'un Arménien catholique de Gori. Il s'occupait de commerce, ainsi que quatre autres frères. Leur père, Ivan Zoubalov, leur avait laissé une fortune considérable; ce qui ne les empêchait pas de chercher à l'augmenter par leur industrie. André, celui que je vis à Koutaïs, s'offrit de me servir de mentor jusqu'à

Gori, si je voulais passer par Satchekhéri, où il avait affaire. J'acceptai avec joie, me réjouissant fort de faire ce détour qui me menait dans l'une des vallées les moins connues du Caucase : pas un voyageur ne l'avait visitée, à ma connaissance, avant moi.

Je quittai à regret Koutaïs, le 13 novembre / 5 décembre, et je jetai pour la dernière fois les yeux sur ce Phase-Rion, qui grondait sourdement contre les rochers que l'automne parait encore de planères jaunissants et de la verdure du buis, du grenadier et du jasmin blanc.

Ayant traversé la Tskaltsitèli, au-dessous de la belle grotte, nous abandonnâmes la grande route de Souram pour nous tenir sur la hauteur, au milieu des cônes porphyriques qui ont façonné ce côté du bassin de la Colchide. Des lambeaux de craie montent et descendent, suivant les ondulations des ravins. Au fond de celui de la Sabanella, je retrouvai le calcaire blanc de Sakharbet et de Gariskhèvi, mêlé de silex jaspé rouge ou jaune. C'est ici que M. Ehrenberg aurait pu faire des observations multipliées en faveur de ses nouvelles découvertes de carapaces siliceuses d'infusoires dans les sémi-opales et les silex pyromaques.

Plus loin, en montant sur les hauteurs de Simonetti, reparaissent les formations tertiaires de l'argile feuilletée et du calcaire grossier ooli-

thique ou coquiller. Ce sont les analogues du tertiaire de Kertche. Des myriades de petites Vénus composent principalement ce calcaire; les autres coquillages sont rares.

Cette observation, unie à celles que j'ai déjà faites plus haut à Bagdad, à Kvantche-khara, à Surapana, à Ghélathi, prouve que tout le bassin de la Colchide a été un bassin tertiaire; qu'à l'époque du desséchement du bassin, il s'est fait de grands bouleversements, des soulèvements, dans différentes parties du bassin, puisque quelques lambeaux de ce tertiaire ont été portés jusqu'à près de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, pendant que d'autres sont restés dans le fond du bassin; qu'enfin les jets de porphyre pyroxènique ont été les principaux agents de ces changements, vu que l'on retrouve leurs masses et leurs filons jusque dans les formations les plus récentes.

Le village de Simonetti, placé ou plutôt semé au long et au large sur un plateau élevé de forme radoucie, domine toute la plaine de la Kvirila. On y jouit de la vue la plus magnifique sur toute la chaîne d'Akhaltsikhé, dont les pointes et les cimes, dessinées de noir et de blanc, font un effet qu'on ne peut rendre. L'automne est la plus belle saison dans ce pays-ci pour jouir d'une vue des montagnes, pour admirer de brillants reflets d'ombre et de lumière. Le pied

est encore dans la verdure, et petit à petit, en montant, on voit que la mort a de plus en plus empreint ses pas jusque sur les sommets neigeux. Pendant l'été d'ailleurs, les montagnes sont presque toujours dans les nuages; c'est la saison des orages, qui se jouent autour des cimes et des pyramides glacées.

Au-delà de Simonetti, on descend dans le lit de la Dziroula aux pentes glaiseuses, que couronne l'ancien manoir de la famille Goudili, aujourd'hui éteinte. Les tours de cette partie du pays, qui servaient de lieu de refuge, sont plus larges, plus écrasées, que celles du Ratcha; elles vont en se rétrécissant vers leur sommet, comme une pyramide tronquée; du reste l'intérieur est le même. L'église qui dépendait du manoir était supérieurement travaillée, quoique simple chapelle seigneuriale. On ne me donna pas le temps de copier une grande inscription en caractères moitié modernes, moitié ecclésiastiques, qui se lit sur la porte principale. Des reliefs ornaient le frontispice : deux chevaliers combattaient l'un contre l'autre : un grand lion luttait contre un chevreuil. L'iconostase encore subsistant était couvert de sculptures.

Au-delà du manoir, nous tournâmes autour d'un plateau élevé pour atteindre Tchekhari, distant de 3 verst. Tchekhari, jadis gros bourg avec une superbe église épiscopale, n'est au-

jourd'hui qu'un bazar arménien en ruines sur le penchant d'une montagne crayeuse. Son église, dans le style géorgien, et surtout son clocher dodécagone avec ses douze frontons, sont intéressants à voir.

Pendant que j'étais à faire mes remarques et à satisfaire ma curiosité, mes compagnons de voyage, qui n'étaient pas aussi curieux que moi, disparurent. Lorsque je voulus continuer ma marche, je m'aperçus que j'étais seul, que la nuit tombait, et que je pouvais me perdre dans un dédale de chemins qui se croisaient dans tous les sens. La crainte me donna des ailes; je ne rejoignis mes compagnons qu'à 5 verst de Tchekhari, sur la hauteur de Skanda, où ils m'attendaient, pendant que l'un d'entre eux était allé nous chercher un asile pour la nuit. Un paysan du village voulut bien partager avec nous son vestibule sans porte, par une nuit qui couvrit la terre de givre. Le cheval de l'hôte et deux des nôtres prenaient les meilleures places; pendant qu'on leur apportait des grappes de millet, on nous offrit du pain et du madjiar (vin nouveau)pour notre souper, après quoi, étendus nonchalamment sur une natte de paille autour du feu, nous attendîmes paisiblement le jour, nous retournant de temps en temps pour réchauffer l'épaule ou la jambe sur laquelle soufflait la fraîcheur de la nuit, ou nous rele-

vant pour attiser le feu qui s'endormait aussi.

J'aurais dû m'attendre à toute autre réception. N'étais-je pas dans ce Skanda, cette *Alexandria*, que les traditions géorgiennes citent comme l'un des châteaux bâtis par Alexandre le Grand (1) ? N'étais-je pas dans ce Skanda, l'une des principales forteresses des Lazes, abandonnée par les Grecs sous Justinien, prise et reconstruite par l'ordre de Khosroës (2) ? N'étais-je pas dans ce Skanda, dont plusieurs rois d'Iméreth firent leur résidence favorite ; entre autres Alexandre qui régnait en 1650 et qui en avait fait une ville (3) ? Que de titres à la gloire ! Mais ni la gloire, ni le renom ne donnent à souper, et quand je vis Skanda à travers le givre de la matinée, je fus fort satisfait de l'asile qui m'était échu en partage. Skanda n'est qu'une ruine depuis longtemps abandonnée ; car Güldenstädt la cite déjà comme telle. Sa position sur la lisière des hautes pentes tertiaires, au fond du bassin de la Colchide, en commandait l'entrée contre l'Ibérie. Voilà pourquoi les Grecs et les Persans s'en dispustaient la possession. La ruine actuelle, comme celle de Goudilissakli, consiste en une tour écrasée avec une église, et quelques vestiges de maisons en pierre.

(1) Chardin.

(2) Procopius de Bello Goth., lib. IV, 13, etc.

(3) Klaproth, Voyage, éd. all., t. I, p. 330.

Le 24, nous traversâmes la Djoussa par le pied des collines de craie que le mélaphyre qui encaisse son lit a soulevées. L'ouverture de la Djoussa laisse apercevoir Moukhoura avec 200 feux, l'un des plus grands villages du pays.

Plus loin, au-delà de Moudjerêti, passe la Bzoudja, qui, réunie plus bas à la Djoussa, va prendre le nom de Tchèlabory. J'ai déjà décrit ce pays dans ma course à Kreiti, lorsque je remontai la Bzoudja jusqu'à sa source.

A 12 verst de Skanda, nous atteignîmes, sur le sommet d'un plateau qui domine le pays, une touffe de vieux tilleuls qui ombragent le vieux monastère de Katzkhi (1). L'intérieur est circulaire; huit niches profondes supportent un grand et beau dôme qui éclaire presque seul le vaisseau du temple par douze grandes fenêtres; l'autel est placé dans l'une de ces niches.

Sur la porte de gauche, quelques sculptures avec une inscription en petits caractères, auraient mérité d'être copiées, mais on ne m'en laissa pas le temps.

Les sculptures, corniches et ornements des fenêtres sont du style de l'église épiscopale de Nikortsminda; on pourrait croire ces deux édifices du même maître, quoique sur des plans dif-

(1) Voyez atlas, II série pittor., pl. 6.

férents (1). Sur quelques peintures à fresque, les noms sont en grec. Une inscription que je copiai sur la muraille de l'abside, ne dit pas grand chose ; les lettres en sont fort belles : en voici la traduction :

« O Trinité, souviens-toi avec bonté de Djikhoua Jadze, supérieur de cette église. Amen. »

C'est dans le chœur de cette église que j'ai vu cette pierre couverte de reliefs qui sont du même travail que l'iconostase de Saphar.

L'église est entourée d'un mur de défense ; Katzkhi est souvent cité au nombre des châteaux-forts du pays.

Au-delà de Katzkhi, l'on approche de plus en plus du banc de calcaire dolomitisé qui encaisse la Kvirila jusque près de Satchekhéri. En passant près de Navarzèti, on longe déjà de hauts rochers à pentes à pic et de dessins bizarres, au pied desquels s'étend le village semé parmi les énormes débris et les éboulements. Une vieille tour de refuge couronne l'un de ces rochers. Le chemin est fort mauvais.

Passé Navarzèti, on descend rapidement vers la Kvirila, et on l'atteint où les rochers se réunissent et l'encaissent comme deux hautes murailles. Le trajet que l'on fait d'ici jusqu'à Satchekhéri est remarquable : sur une distance de

(1) Voyez, pour le plan de ces églises, IIIe série, pl. 4.

12 verst, nous traversâmes dix-neuf fois la rivière à gué, toujours arrêtés par des parois à pic qui ne laissent pas même, entre elles et la rivière, la marge étroite strictement nécessaire pour le passage d'un cheval, et qui forcent le voyageur à aller la chercher sur l'autre rive. Ce voyage aquatique n'est à faire qu'en automne et en hiver, époques où les eaux sont assez basses, quoique très-rapides, pour qu'on puisse les traverser à cheval; mais au printemps et en été, il n'y a nulle possibilité.

C'était ici qu'étaient jetés les 120 (lisez 20 ponts) de Strabon, sur la route qui menait le long du Phase en Ibérie (1).

La roche monte à une hauteur moyenne de 4 à 500 pieds. Les lits sont horizontaux, mais très-fracassés; ils ont subi une grande révolution. Ce calcaire dolomitisé est jaunâtre, sans pétrifications. On voit qu'il a été fracassé, et que les fragments confus sont restés là, présentant des fentes et des vides dans tous les sens : on dirait des morceaux angulaires entassés. Naturellement il s'est fait des vides nombreux, et comme partout ailleurs cette dolomie de la Kvirila se distingue par la multitude de grottes dont elle est percée; on peut les compter par milliers. Les

(1) Voyez Strabon, lib. XI, p. 480, et le second tome de mon Voyage.

plus grandes ont servi de refuges aux habitants du pays dans les époques d'invasion, telles que celles des Tatars et des Turcs. J'ai déjà cité à cette occasion celle de Mourvan-Krou ou le sourd qui fait le sujet des traditions des habitants du pays (1).

Il a suffi, pour la plupart de ces cavernes, d'en murer l'entrée, de la percer de quelques fenêtres comme une façade, et la maison a été faite : d'autres ont été agrandies, régularisées, etc. On en compte plusieurs étages les uns sur les autres, et quelques-unes sont si élevées qu'il est de toute impossibilité d'y parvenir aujourd'hui. Comment y montaient les anciens habitants ? Elles sont toutes inhabitées, excepté celles dans lesquelles se sont établis les habitants actuels du village et du monastère de Gvimé, où nous nous arrêtâmes après avoir passé les deux premières fois la Kvirila.

Ici, par un luxe particulier, presque toutes les maisons de Gvimé sont bâties en entier avec toit et murailles dans l'intérieur d'une série des plus vastes de ces grottes dolomitiques qui se suivent en file au pied du rocher. Une deuxième rangée de ces grottes était perchée au-dessus, le long d'une légère corniche qui servait de rue. Il n'y a plus dans celles-ci que l'église du village

(1) Voyez le IIe tome de mon Voyage.

qui, quoique assez vaste et commode, est bâtie aussi tout entière sous la voûte de la plus grande des cavernes : elle est construite en pierre de taille de calcaire dolomitique, et richement ornée de sculptures et de croix. On nous montra les calices, les croix, les ciboires, le livre dont la femme du roi David II fit cadeau à l'église. Mais ce qui excita encore plus mon intérêt, fut la porte à deux battants qui est en face du chœur ; chaque battant, qui peut avoir 1 ½ pied de large, est d'une seule planche de vigne ; on le raconte ainsi ; au moins n'en ai-je pas pu juger autrement sous les sculptures et ciselures dont on les a couverts.

On peut faire tout le tour de l'église. Il y a même eu assez de place à côté pour y bâtir une petite chapelle ; le dessus de porte en est orné d'une inscription dont les lettres sont très-maniérées et ornées comme celles de Tsikhé-Darbasis dont j'ai donné un fac-similé (1).

Derrière l'église, dans la grotte qui a 50 à 60 pas de profondeur, se trouvent, outre cela, un caveau rempli d'ossements, et à côté un grand bassin muré, dans lequel on a fait entrer une eau très-abondante qui tombe au fond de la grotte sur un groupe de stalactites.

Quelques grottes qui sont sur la même ligne

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 21.

que l'église servaient de refuge aux moines et aux prêtres, et ils avaient fermé par une bonne porte l'issue de la corniche qui leur tenait lieu de rue et qui débouchait sur une plate-forme du rocher, où étaient le clocher et quelques maisons. Cette plate-forme, comme un ouvrage avancé, était aussi fermée d'une muraille, et une vieille forteresse ruinée, en grosses pierres de taille, couronnant le sommet du rocher à pic au-dessus de la plate-forme, complétait les soins que les moines avaient pris pour leur sûreté.

Je dirai en passant que cette forteresse est de l'ancien style et rappelle les plus anciennes constructions de Koutaïs.

J'ai dessiné du bord de la Kvirila, ombragée de vieux noyers, ce Gvimé caverneux qui, avec ses grandes faces de rochers recouvertes de lierre pendant en énormes massifs, présente un coup d'œil des plus pittoresques (1).

A quelques verst de Gvimé, on me montra, sur la rive droite de la Kvirila, un ruisseau très-abondant sortant comme le Salghir en Crimée, ou comme la Serrière, près de Neuchâtel en Suisse, d'un trou profond au pied du rocher : on l'appelle Groudo, et on y fait au printemps une pêche très-abondante ; car les poissons en hiver

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 15.

trouvant les eaux de ce ruisseau plus chaudes et plus agréables que celles de la Kvirila, le remontent et se cachent dans les cavités du rocher : au printemps, quand la belle saison arrive, ils redescendent de nouveau pour rentrer dans la Kvirila, qui est à son tour plus agréable que le Groudo; et c'est alors qu'on les prend pour la table des moines de Gvimé, à qui appartient cette pêche, et qui s'en régalent avant et après le long carême.

Plus loin, une fente dans la paroi du rocher donne accès à la Djroudjoula, qui se jette dans la Kvirila, à moitié chemin entre Gvimé et Satchekhéri.

Tant que le roc s'élève assez, les grottes, tant naturelles que factices, ne cessent d'en tapisser les flancs; quelques-unes sont abordables par quelque corniche ou par quelque assise du rocher. Mais en approchant de Satchekhéri, les rives calcaires s'abaissent petit à petit, et à 3 verst du bourg l'on entre dans une vallée large, superbe, très-fertile, l'une des plus belles du pays. Elle est fermée au sud par le plateau tertiaire peu élevé qui sépare le bassin de la Kvirila de Djiroula. Au nord-ouest se perd l'extrémité de la formation dolomitique, en détachant une longue bande de rochers extrêmement étroite, jusque sur les premières sommités de mélaphyre qui encaissent la vallée au N. O., au N. et au

N. E. Ce mélaphyre est une suite de la traînée qui remplit le Ratcha, au-dessus de Baragone, derrière les formations jurassiques. Il forme un groupe de cônes élevés de 1000 à 1500 pieds au-dessus du niveau de la Kvirila, qui à Satchekhéri peut avoir 2000 pieds et plus de hauteur absolue.

Si le carbonate de magnésie, sous la forme de gaz, est la principale cause de l'altération du calcaire fragmenté et de sa métamorphose en dolomie, il faudrait trouver la source de ce gaz dans les vastes formations de schiste qui ont été mélaphyrisées, et qui sortent tout autour de la dolomie, qui paraît nager au milieu : il n'y a pas de doute que la masse principale qui accompagne ces mélaphyres ne soit du schiste, comme cela paraît dans la vallée de la Djroudjoula.

Satchekhéri, outre que c'est un bourg arménien et géorgien, est la résidence de tous les tsérételli du pays ; chacun d'eux y a sa maison. Toutes ces petites cours de princes sont en bois et semées irrégulièrement à différents étages, sur le pourtour de la haute colline qui domine le bourg au N. (1), et où le géologue peut étudier le grès vert, la craie blanche et le tertiaire, qui sont tous soulevés et déchirés.

Chaque tsérételli a aussi sa petite église ou

(1) Voyez atlas, II[e] série, pl. 16.

chapelle à côté de sa maison : les plus riches ont des vergers et se partagent d'assez grands vignobles qui s'étendent le long de la rive droite de la Kvirila, et où la vigne est cultivée sur échalas.

Leur lieu de refuge était jadis le fameux château-fort de Modanaki, dont les quasi-ruines couronnent le sommet de la colline. C'est le capitole des tsérételli. La haute crête de calcaire crayeux à pic des deux parts comme une énorme chaussée de 20 à 30 pas de large, porte deux longues murailles fermées par une haute tour à une extrémité et par deux à l'autre. L'espace vide forme une gaîne étroite, longue de 200 pas, que remplissaient une maison d'habitation, une chapelle, une prison ; il ne restait au devant qu'une petite cour, comme dans un manoir du moyen-âge ; c'est là que se rassemblaient les preux chevaliers, les guerriers, devant la tour d'entrée avec sa petite porte basse couverte de lames de fer, pour repousser l'ennemi, qui ne pouvait aborder la porte que par un sentier replié sur lui-même, et si étroit que deux hommes ne peuvent y passer de front.

Aujourd'hui, le château ne sert plus qu'à garder les koupchines ou jarres de vin qui sont enterrées dans la cour ; et salon des princes, chapelle, tout y est en ruine et abandonné ; mais ce n'est pas depuis fort longtemps. Deux

longues coulevrines sont toute l'artillerie qui défend les remparts, gardée par un forgeron, qui remplit les rôles de châtelain, de canonnier et de sentinelle.

Le château est fort antique, et porte les traces de plusieurs fondations faites les unes sur les autres ; d'autres ruines de tours écrasées, comme à Skanda, moins importantes, sont sur une autre partie de la montagne, non loin d'une vieille église.

Modanaki domine un immense paysage, dont la vallée de la Kvirila entourée de villages est la plus belle partie : je distinguai sur cet horizon :

Brzinévi, dans la direction de Sarapana, remarquable par sa tour en ruines, carrée, dont le blanc ressort au milieu du paysage.

Itkuïssi, à droite de Brzinévi, se reconnaît à son église ruinée.

Merdjévi, église à gauche de Brzinévi, est en face de Satchekhéri, sur l'autre rive de la Kvirila.

Tchorvila, tour et église à droite du chemin de Gori : les formations tertiaires se montrent à découvert tout autour de Tchorvila.

Savanni, belle église, très-ancienne, se montre à gauche du chemin de Gori : elle présente pour façade trois arcs, comme à Koutaïs, avec

un plus grand au milieu. Ruine à côté de l'église. L'argile feuilletée tertiaire paraît auprès de Savanni, ainsi que le tertiaire coquiller.

Khoréti; son église se voit en avant du paysage, à gauche de la tour de Brzinévi.

Tels sont les objets les plus apparents de ce paysage, qui embrassait jadis tout le pays connu des Géorgiens sous le nom de *Sémo-Kvakana*, c'est-à-dire les hautes demeures, les habitations d'en haut; ce sont les hautes vallées de la Kvirila et de la Djiroula, où Güldenstädt comptait 70 villages, monastères et châteaux.

Ce pays, si peu connu, si peu visité de nos jours, l'était bien davantage du temps des Romains et de l'empire d'Orient, parce que, comme je l'ai remarqué plus haut, c'était le grand passage qui menait le long du Phase, de la Colchide à l'Ibérie. Ce pays d'en haut portait alors le nom de Meskhie, et les Meskhes sont cités plusieurs fois par Strabon et par Procope. C'est dans la Meskhie ou Moschique, que Strabon, qui la divise en Moschique Ibérienne, Colche et Arménienne, place le fanum et l'oracle de Leucothoë, fondé par Phryxus; d'abord enrichi de dons, il fût pillé par Pharnau, fils de Mithridate, et par Mithridate de Pergame. Gvimé, ou quelque localité de ce genre, était peut être ce fanum et cet oracle de Leucothoë. *Polychnium*, la ville

de Phryxus, château très-fort, était dans la Moschique Ibérienne, et portait alors le nom de *Idessa* (1).

Procope, qui range les Meskhes sous la domination ibérienne, dit que le pays qu'ils habitent, quoique au milieu des montagnes, n'est ni escarpé, ni stérile; qu'au contraire, la contrée est d'une fertilité extrême à produire toutes sortes de fruits, d'autant plus que les Meskhes sont très-habiles à la culture des champs et surtout des vignes (2).

Ces deux auteurs font traverser la Meskhie par le Phase, la Kvirila de nos jours : il n'y a rien d'extraordinaire à ce que ces deux géographes aient donné la préférence à la Kvirila qui ne le cède pas de beaucoup au Rion pour l'abondance des eaux. D'ailleurs son cours moins enfoncé dans le Caucase, plus ouvert et par conséquent plus abordable, le rendait plus facile à connaître; plus voisine de l'Ibérie, la population meskhe était plus avancée dans la civilisation que celle du Ratcha, presque inconnue alors. Aussi les bords de la Kvirila portent-ils plus de traces d'une ancienne civilisation et d'une population nombreuse que les rives du Rion. J'ai re-

(1) Strabon, p. 478 et 79.

(2) Procope, de Bello Gothico, t. II, lib. IV, p. 467, ed. Dindorfii.

levé l'exagération de Strabon dans le nombre des ponts qu'il jette sur le Phase, erreur qui vient peut-être d'un copiste : mais son assertion n'en est pas moins vraie; car on trouve assez fréquemment les traces de ces anciens ponts ruinés dont il ne reste que les culées, le reste, qui était en bois, ayant été emporté.

Parmi tous les princes tsérételli de Satchekhéri, demeurait aussi une veuve du général Abkhasof, née princesse tsérételli. La renommée faisait grand bruit de sa beauté ; elle passait pour une des plus belles femmes du pays. Ce fut elle qui me donna l'hospitalité. Son palais le plus beau de ceux des tsérételli, consistait en un vaste plain-pied muré, renfermant écuries, magasins, chambres, dans l'une desquelles je logeai. L'étage, tout en bois de châtaignier, était occupé par une large galerie couverte et par les appartements de la princesse. Je logeai pendant cinq jours chez elle, mangeant son pain et ses poulets, buvant son vin, sans avoir eu l'honneur de voir seulement le bout de son voile, et Dieu sait si je n'aurais pas été entièrement privé du plaisir de contempler un instant les charmes de cette beauté, si un beau jour le feu n'avait pris à la cheminée de son salon, qui était immédiatement au-dessus de ma chambre. J'entends un bruit sourd, des cris; rumeur générale parmi les vassaux, qui grimpent d'un côté, en-

foncent la muraille de l'autre ; de grosses pierres roulent sur le plancher ; les planches cèdent et des nuages de cendre et de poussière remplissent ma chambre, où j'écrivais tranquillement mon journal ; le plancher s'enfonce, et un pauvre petit garçon trop curieux tombe à travers les fentes en poussant des cris lamentables ; je me précipite hors de cet affreux spectacle, et prêt à passer le seuil de ma porte, je me trouve face à face avec madame la princesse, qui se sauvait aussi sans voile pour se réfugier dans la hutte voisine. Elle était effectivement belle, grande, bien faite, jeune encore ; cependant son costume n'entrait pour rien dans sa beauté ; car il ne consistait qu'en une robe de soie grise, façon géorgienne, dont les longues manches, qu'on peut mettre et ôter à volonté, pendaient sur ses épaules, laissant voir la robe de dessous d'une couleur plus claire, pour laquelle les dames préfèrent le vert, le rose, le rouge, qui ressortent d'autant mieux. Il n'y a pas de pays où elles poussent plus loin la coquetterie qu'ici, quoiqu'elles ne se voient qu'entre elles. On n'en verra aucune aussi qui n'ait les cils ou sourcils peints en noir ; quand les sourcils sont trop larges, on les rase pour leur donner l'air d'arcs. Une femme non fardée, quel crime de lèze-politesse, si elle osait se présenter ainsi. Cela va sans dire qu'on ne manque jamais non plus de

se teindre les ongles en rouge avec du henné ; les femmes âgées qui ont des prétentions s'en peignent aussi les cheveux.

Je trouvai impatronisé chez madame la princesse, le chef du district de la Sarapana : on me logea dans la même chambre que lui, et je ne fus guère édifié de sa manière de traiter les affaires en lisant sa gazette.

Une affaire qui l'appelait au monastère de Djroudji le dérangeait beaucoup, vu qu'il fallait quitter sa gazette et le coin du feu, pour s'exposer aux intempéries de la saison, dans des vallées sauvages. Je le priai de me permettre de l'accompagner, ce qu'il ne pouvait me refuser.

A peine avions-nous quitté Satchekhéri, que nous fûmes assaillis par une bourrasque de neige qui ne cessa que lorsque nous approchions du monastère, éloigné de 13 verst. Il domine une gorge, au fond de laquelle coule la Djroudjoula, qui se jette dans la Kvirila. La route qui mène à Oni, dans le Ratcha, où les tsérételli ont aussi de beaux domaines, passe par ici.

Le trajet que nous avions fait jusque-là nous avait d'abord mené à travers un pays collineux, couvert de débris de calcaire crayeux ; en descendant dans le lit de la Djroudjoula, que nous côtoyâmes l'espace de 8 verst jusqu'au monastère, nous ne trouvâmes que des roches mélaphyri-

ques, qui formaient ainsi la base de toutes ces roches dolomitisées et crayeuses.

La masse principale de ces roches plutoniennes est un porphyre rouillé, très-compacte, à cassure angulaire; on dirait un schiste recuit. Le porphyre globuleux à couches concentriques, parfaitement semblable à celui de Parthénit en Crimée, se montre en plusieurs endroits.

Le monastère de Djroudji n'est pas très-ancien; il a été fondé par les tsérételli, comme sanctuaire de leur famille. L'église qui est assez bien bâtie est leur St-Denis; on y voit plusieurs tombes récentes, en beau marbre de Constantinople. Sur les murs extérieurs, je vis plusieurs bas-reliefs grossiers représentant des St-George; il n'est presque pas une église où son image ne soit peinte et sculptée, tant ce saint est révéré dans tout le pays du Caucase. Une inscription que je copiai sous l'un de ces St-George, m'offrit des particularités d'écriture assez bizarres; en voici la traduction, par M. Brosset jeune (1).

« Dieu fasse grâce à Ghiorghi Pha-wandi Abachidzé, à lui à jamais et à ses bénis ancêtres, et à ceux qui ont pris soin de ses os. Amen. »

Les moines du monastère qui s'attendaient à notre visite, et qui ne la désiraient guère sans

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 20.

doute, nous reçurent avec une espèce de solennité dans la cour, et nous menèrent dans le logement destiné à recevoir les étrangers de distinction, article de luxe qu'on ne retrouve pas dans beaucoup de monastères du pays, qui sont fort pauvres généralement. Un plain-pied destiné à divers usages supportait une immense galerie qui faisait le tour de trois à quatre petites chambres; on nous confina dans l'une autour d'un bon feu de cheminée turque, et nous nous séchâmes tant bien que mal en attendant le souper qui ne venait point, quoiqu'il se fît tard. Au lieu de cela, il arriva chez nous en grande cérémonie une députation des moines, qui voulaient traiter à jeûn de l'affaire qui attirait le chef de district dans ces vallées sauvages par ce temps effroyable.

Or donc, voici le fait dont il était question, autant que je puis me fier à ma mémoire, ayant malheureusement négligé de le noter dans mon journal. Une partie des habitations des moines sont bâties sur le bord du rocher qui surplombe presque la rivière; ce ne sont que de chétives cellules en bois; l'une des plus vieilles s'écroula tout à coup pendant la nuit, et tomba au fond de l'abîme, entraînant avec elle un pauvre vieux moine dont on ne retrouva le lendemain que le cadavre mutilé. Il fallait constater ce fait, et prouver qu'il n'y avait ni suicide, ni guet-apens.

Enfin on servit le souper, et comme c'était jour maigre, on apporta pour les chrétiens zélés, c'est-à-dire pour les deux moines et pour l'interprête du chef de district, des racines de céleri, des bottes de ciboules, du poireau, des paquets de cresson de fontaine, et d'autres herbes qu'on entassa sur un long banc en faisant à chacun sa portion. Ce souper d'anachorète ne réjouissait guère l'interprête David Matchévarian, qui, soit dit entre nous, ne jeûnait que parce qu'il n'osait faire autrement devant les moines. On mangeait ces herbes crues avec un peu de sel, dont chacun avait un petit tas devant soi: des fèves bouillies à l'eau furent le seul mets cuit qui assaisonnât ce régal: heureusement que le vin était en abondance, sans quoi je ne sais comment on aurait pu supporter toutes ces crudités. Nous eûmes aussi, le chef du district et moi, notre tas d'herbes en partage; mais on eut soin d'y ajouter quelque chose d'autre.

J'appris là par l'interprête qu'il croissait dans les terrains crayeux qui sont au-dessus de Sarapana, entre la Kvirila et la Dziroula, un vin mousseux blanc qui imitait assez bien le champagne. Le meilleur croît à Tsorikhaouli, dans le Losiatkhévi, en allant de Sarapana vers Souram. On m'avait promis de m'en faire venir; mais ce n'était qu'une promesse en l'air. Au reste, on ne loue pas en général les vins blancs de l'Iméreth,

on les dit mal-sains, même ceux des quartiers que je viens de nommer.

Nous retournâmes le lendemain à Satchekhéri; la tempête s'était apaisée; le paysage sauvage n'y gagnait pas : une belle matinée du printemps aurait été préférable pour en jouir, lorsqu'une riche végétation cherche à voiler de son feuillage la nudité de ces roches noires, rongées par l'écumante Djroudjoula.

Trajet de Satchekhéri à Gori.

Nous partîmes de Satchekhéri le 30 novembre pour poursuivre notre route vers Gori : nous ne fîmes ce jour-là qu'une douzaine de verst jusqu'à Mozvi ou Modsvi, où nous arrivâmes assez tôt pour que je pusse visiter son église, bâtie en calcaire tertiaire coquiller. Je me suis demandé plusieurs fois ce que signifiaient ces fils de coton dont on entoure les églises à plusieurs doubles.

J'eus l'extrême plaisir de voir encore une fois, et pour la dernière, un superbe coucher du soleil sur les alpes de Ghébi.

Nous passâmes la nuit chez un paysan du village qui dépendait des princes tsérételli.

Le lendemain, 1er décembre, nous fîmes 6 verst à travers des collines d'argile feuilletée recouverte de calcaire tertiaire coquiller, forma-

tions qui ne nous avaient pas quittés depuis les bords de la Kvirila, et nous arrivâmes à Kolbéouri, dernier village de l'Iméreth de ce côté-là.

Nous entrâmes ensuite dans une vaste forêt au milieu de laquelle coule la Dziroula encaissée par des cônes de porphyre, de mélaphyre, etc., dont se compose le groupe de montagnes connues sous le nom de Kordokhti, qui entourent les sources de la Dziroula.

On passe la Dziroula à une verst du village de Tchalovani, sur un pont extrêmement étroit. Les collines qu'elle baigne ici ont 5 à 600 pieds au-dessus de son niveau : presque toutes leurs cimes consistent en porphyre décomposé; la partie qui avoisine la rivière est un porphyre plus compacte.

Une fois remontés sur l'autre rive, nous fîmes un trajet de 20 à 25 verst à travers ces montagnes du Kordokhti de forme conique, courbeuse, ayant de ces cônes qui sont liés entre eux par une digue naturelle si étroite, qu'à peine elle peut suffire pour la largeur du chemin. Partout des forêts de charmes et de hêtres.

Le porphyre se montre principalement à nu quand on descend dans la vallée du Tchératkhévi, où ci-devant était un village géorgien; mais les incursions des Ossètes et des Lesghis ont forcé la population de Tchératkhévi et d'Ouloumba, qui était dans le voisinage, à aller s'éta-

blir ailleurs, emportant avec eux la fameuse madone d'Oloumba. Depuis lors, les Ossètes avaient fait de la place abandonnée de Tchératkhévi leur guet-apens; il n'y a pas quatre ans qu'on ne pouvait y passer sans être accompagné d'une vingtaine d'hommes bien armés; à présent plus de danger, les Russes y ont mis bon ordre.

De la vallée de Tchératkhévi, au fond de laquelle on est descendu, on remonte sur quelques collines, derrière lesquelles est le village de Tchegauli, au-dessous d'une forêt de pins : c'est le premier village de Karthli.

Rien ne m'étonna comme la vue de ce village, et je ne pouvais, en voyant ces tas de terre disséminés çà et là, me croire au milieu d'habitations humaines; car les maisons, vues de près, n'ont pas meilleure apparence, et il est impossible de supposer qu'il y ait des gens qui demeurent sous ces taupinières. Cependant quand on a descendu une douzaine de marches grossières, on est surpris en y entrant d'y trouver de vastes souterrains semblables à ceux de la caverne aux voleurs de Gilblas; on y voit nombre de compartiments pour les vaches, pour les chevaux et, dans un coin séparé par une babustrade grossière, un petit coin pour les hommes, avec une cheminée au fond : c'est le seul trou qui donne de la lumière pendant le jour. La nuit, le feu de grosses bûches ne laisse pas manquer de cette

lumière grotesque qui éclaire tous ces groupes confus; depuis ces Géorgiens qui mangent leur tchourêk (1), jusqu'à la dernière génisse et au dernier mouton se repaissent de leur foin dans un coin. Les têtes curieuses des vaches et des chevaux abandonnent quelquefois leur ratelier pour l'avancer par-dessus la balustrade et voir ce que nous faisons.

Le 2 décembre, qui était un dimanche, nous descendîmes doucement les collines d'argile feuilletée qui commencent au-dessous du village de Tchegauli et qui s'étendent le long du Proné ou rivière de Pza. Nous jouissions en nous retournant d'une vue superbe sur les cimes neigeuses qui formaient une barrière éclatante vers le nord; à travers la neige perçaient les roches déchirées du schiste noir qui les compose et qui formait des bandes noires. Devant nous, nous planions sur la vallée du Proné, et nous pouvions distinguer une foule de villages sur les pentes nues. La plupart étaient munis de châteaux-forts ou de tours qui servaient jadis de lieu de refuge contre les Lesghis, et ce n'est pas un des moindres ornements du paysage qui, sans cela, ne serait pas très-varié, car les villages de terre ne sont pas faits pour l'égayer.

(1) Tchourêk, pain plat, cuit dans les creux ronds qui tiennent lieu de four et dont je parlerai plus bas.

Nous vîmes Atossi et son château, Bredza, Knolé, et nous arrivâmes à Pza, misérable bourgade avec une église et une grande tour ronde crénelée, qui servait de clocher et de capitole.

De Pza à Aradoti, jadis grand village avec un château, et à Zagolatchéni, autre forteresse, on traverse une vaste plaine très-fertile qui s'étend jusqu'au Kour. Derrière le Kour se continue la chaîne de grès et de schiste qui vient d'Atskour et d'Akhaltsikhé; même forme de montagnes.

Nous passâmes au-dessus de Rouissi entouré de nombreux vignobles, et orné d'une belle église.

Plus loin, au bord du Kour, s'étend Ourbnissi, avec une très-ancienne église, autrefois siége d'un évêché; c'est dans cette église que s'est réfugiée la Sainte-Vierge d'Ouloumba, que les Ossètes venaient inquiéter si souvent. Ourbnissi est sur l'emplacement d'une ville antique (1); car on déterre souvent aux alentours des monnaies des siècles les plus reculés. Ceci s'accorde parfaitement avec la chronique géorgienne de Vakhtang V, qui cite Ourbnissi au nombre des villes que conquit Alexandre dans son expédition contre la Géorgie. Chardin, qui la vit en 1672,

(1) Ourbnissi fut fondé par Ouplos, en même temps qu'Ouplostsikhé; voyez partie historique de ce Voyage, volume II.

dit qu'elle était déjà toute ruinée alors, et qu'il n'y avait que 500 maisons habitées, sur 12,000 qu'on en comptait autrefois. Elle avait encore un évêque et une grande église bâtie, disait-il, du temps de la liberté des Géorgiens (1).

Derrière Rouissi s'étend un groupe de collines tertiaires qui cessent au bord du Liakhvi, en face de Gori; on ne compte pas moins de huit à neuf églises à la fois, semées sur ces coteaux. Il n'y a pas de pays au monde plus riche en églises que le Karthli, le long du Kour. Elles sont toutes dans le même style et témoignent de l'ancienne foi des Géorgiens et des Arméniens. Celles-ci sont des restes de l'ancienne splendeur de Rouissi et d'Ourbnissi.

Gori.

Gori se présente singulièrement, quand on a traversé le Liakhvi aux ondes limpides et saines, et la Medjouda aux eaux troubles, bourbeuses. Au milieu d'une plaine de 4 à 5 verst de large que borde le Kour au midi, s'élève un pic isolé composé de molasse et de nagelflue, dont les couches épaisses, alternant avec de l'argile feuilletée, se redressent sur un angle de 60° au moins.

(1) Voyez Chardin, t. I, p. 185.

C'était une position rare pour un château, pour une forteresse; aussi n'y a-t-il pas de doute que, depuis les temps les plus reculés, la faible et timide race humaine n'ait choisi cet emplacement pour s'y fortifier. Qui reconnaîtra cependant les traces des plus anciennes fortifications de Gorsenna, tant de fois restauré, reconstruit? Tous les rois de Géorgie ont mis leurs soins à le maintenir en bon état. Ce qu'il y a de plus ancien en fait de muraille, est de style byzantin, et a été construit exactement de la même manière que Thamaratsikhé, que Pitzounda. De plus nouveaux travaux reposent dessus : ce fut Roustom-Khan qui le reconstruisit tel qu'il est à présent.

La principale difficulté était d'avoir de l'eau sur le sommet de ce rocher. Il fallut terrasser tout le côté occidental tourné vers le Liakhvi. Sur la terrasse la plus élevée fut établi un vaste bassin ou réservoir pour l'eau. Peut-être y recueillait-on les eaux de pluie; mais il y a bien plus d'apparence qu'on y pompait par des machines celle d'un puits qui était presque au pied de la forteresse, au fond de la dernière terrasse; on y parvenait par un chemin voûté soigneusement et qui passait sous les murs des terrasses. Le puits était entretenu par la rivière qui passe à l'ouest au pied du rocher.

Dans la forteresse dans laquelle les Russes,

avec leur artillerie, gardent quelques vieux canons conquis sur les Turcs, je ne vis de remarquable qu'une vieille église en pierres de taille avec quelques traces de sculptures. Je n'y ai point trouvé d'inscription. La tradition l'attribue à la reine Thamar; sans rien préjuger là-dessus, on peut, d'après le style d'architecture, juger qu'elle date d'assez loin.

Gori, la ville, est sur la rive gauche de la Medjouda, au pied de la forteresse. Elle a deux grandes églises modernes, l'une catholique, l'autre arménienne, et plusieurs autres plus petites, grecques, en tout huit églises. L'église catholique a été bâtie par les pères Capucins qui ont un hospice ici, et qui paraissent jouir d'une certaine influence sur la population arménienne catholique assez nombreuse. Ils ont une école comme à Koutaïs et surveillent la jeunesse qui va régulièrement à l'église. Il peut y avoir beaucoup de piété dans leurs chants enfantins; mais, certes, il n'y a pas d'harmonie; c'est une chose dure à entendre pour un Européen que ces cris, que ces miaulements discordants qui déchirent l'oreille. Je voudrais bien que messieurs les saints pères, outre leur piété, apportassent aussi de Rome quelque peu de la bonne musique de St-Pierre.

La majeure partie des habitants de Gori, qui se montent à 3,400, consiste en Arméniens ca-

tholiques et schismatiques, presque tous livrés à des métiers ou au commerce. Les Géorgiens sont les moins nombreux. Un bataillon qui est caserné, un commandant et les employés du gouvernement, forment le reste de la population; Gori est chef-lieu d'un district de ce nom.

Comme toutes ces villes souvent ravagées, Gori offre partout des traces de misère et de dévastation, à côté de la nouvelle opulence et de l'industrie qui se développe sous la protection de la Russie. Du temps des derniers rois de Géorgie, et même il y a encore cinq ou six ans, ce pauvre Gori était un vrai coupe-gorge; les Lesghis, sans cesse en course de brigandage entre leurs montagnes et Akhaltsikhé où ils allaient vendre leurs prisonniers, avaient fait de Gori une triste oasis au milieu d'un désert; on osait à peine sortir de jour de la ville sans être escorté et bien armé, de peur de tomber entre les mains de ces terribles brigands qui guettaient leur proie de toutes parts le long des rivières. De nuit on n'osait pas sortir de ses maisons; souvent même on était forcé de se sauver dans la forteresse, la hardiesse des Lesghis allant jusqu'à piller la ville à la faveur des ténèbres. On fut même obligé de fortifier les moulins qui sont sur le Liakhvi, de les entourer de murailles et de tours, pour pouvoir se défendre, ce qui leur donne un singulier aspect; en

les voyant de loin, on ne peut s'imaginer ce que ce peut être.

Les frères Zoubalof, chez l'un desquels je logeai, me contèrent que leur père avait été pris jusqu'à trois fois par les Lesghis, et que chaque fois ils avaient été obligés de le racheter contre une forte somme d'argent. Néanmoins, comme je l'ai dit plus haut, leur industrie leur a fait réparer toutes ces pertes, et trois d'entre eux, André, David et Jacob, avaient été les premiers à se bâtir de fort belles et bonnes maisons qui contrastaient assez au milieu des huttes de terre qui les entouraient.

Gori est une des plus belles positions qu'on puisse voir dans une grande ville; c'était là qu'il fallait placer la capitale du Caucase, au lieu d'aller la resserrer entre les parois desséchées et schisteuses de Tiflis. Iermolof le remarqua bien quand il y vint pour la première fois; aussi avoua-t-il que s'il avait d'abord débarqué à Gori au lieu d'arriver à Tiflis, il n'aurait jamais songé à faire de cette dernière la capitale du pays. Mais il était trop tard; on avait déjà tant construit à Tiflis, qu'il aurait été absurde d'abandonner tous ces établissements pour aller les recommencer à Gori.

Gori étant plus rapproché du pied du Caucase, n'est pas exposé aux chaleurs étouffantes de

Tiflis ; d'ailleurs une espèce de Ioran des Alpes vient rafraîchir sans cesse l'air, et assainit la contrée. Mais ce vent, précieux sous certains rapports, est une des choses dont précisément on se plaint, parce qu'il souffle souvent et parce qu'il est d'une violence extrême, Gori n'étant abrité d'aucun côté au milieu de cette plaine uniforme qui s'étend jusqu'à 30 et 40 verst, vers le pied du Caucase. A l'ouest au-delà du Liakhvi, le groupe de collines tertiaires qui commence à Rouissi l'encaisse. A l'est, en-deçà de la rivière, c'est un autre groupe qui court du Kour vers le nord le long de la Medjouda.

Il n'y a pas de doute que cette plaine n'ait été ci-devant un lac dans le temps que le Kour était barré par la molasse de Mtzkhètha. Ce lac a dû s'élever à 50 ou 60 pieds au-dessus du niveau actuel du Kour, et à 30 pieds au-dessus de la plaine de Gori, à en juger par une bande ou ceinture uniforme de cailloux quelquefois combinés en masses compactes déposés horizontalement sur les couches renversées de la molasse et du tertiaire et qu'on peut suivre partout autour de l'ancien bassin. On jouit du haut de la forteresse d'une fort belle vue sur les cimes neigeuses, déchirées et hérissées de pics et de plates-formes, qui bordent au nord le fond de ce bassin. Cette partie de la chaîne, à laquelle on donne le nom de Broutissabzèli (paille hachée), ne consiste

évidemment qu'en schiste noir dont les couches se dessinent à travers la neige; elles sont horizontales, quelquefois ondulées, tourmentées, comme tous ces schistes.

Tskhinval est le point de transition entre la plaine et la montagne; c'est l'endroit ou le Liakhvi débouche dans la plaine.

Le blé du Karthli et celui surtout des belles plaines de Gori est le meilleur des contrées transcaucasiennes. On exporte aussi de Gori et des villages d'alentour beaucoup de choux et de betteraves pour l'Iméreth; on a pesé des têtes de choux de 35 livres à Gori.

Ouplostsikhé.

Vieux cimetière géorgien; usage singulier pendant les funérailles. — Bords du Kour; ancien pont. — Molasse. — Ouplostsikhé. — Position. — Description; église; appartements souterrains; chemins souterrains; architecture et style; histoire.

4 décembre.

A peine le jour avait-il paru que, par une belle matinée de l'arrière-saison, je me mis à la recherche de ce fameux Ouplostsikhé qu'on m'avait tant vanté. Seul et sans guide je suivais les indications de mon hôte, le bon David Zoubalof. Rien ne fait plaisir comme ces voyages de découverte; c'est comme un problême qu'on vous donne à résoudre.

De Gori en suivant les bords du Kour, je montai d'abord sur une colline couverte des tombeaux de la population ancienne et moderne des Géorgiens et des Arméniens de Gori; presque toutes les inscriptions sont en géorgien. On a construit au milieu de ces tombes quatre églises, qui ont l'air d'avoir une centaine d'années et plus d'antiquité. On voit sur l'une une inscription géorgienne placée sur une fenêtre, à côté des sculptures qui l'encadrent.

Dans une seconde église, le chœur est couvert de croix taillées avec des inscriptions sur une pierre calcaire tendre. Ce qui me surprit le plus au milieu de ce vaste champ des morts et de cette multitude de petites chapelles, ce fut de rencontrer presque à chaque pas des débris de vases à boire et de cruches, semés comme exprès autour des tombes; j'appris ensuite de mes hôtes, que quand on ensevelit quelqu'un, on apporte au cimetière avec le défunt de quoi festoyer et boire largement, et quand la fosse est fermée sur lui, on mange et boit en son honneur, groupé sur les fosses voisines, puis l'on brise les vases qui ont servi à ce repas funèbre.

En côtoyant de là le Kour, je passai à travers des champs assez fertiles, en face de l'embouchure de la Tana, qui vient du groupe des montagnes du Trialèthi. Sion et Atène sont bâtis au bord de la Tana; j'en parlerai plus tard. Il ne reste

d'un pont qui établissait jadis la communication entre Gori et cette populeuse vallée, que des culées penchées dans le fleuve.

Plus loin, quatre ravins qui débouchent dans le Kour, coupent le chemin ; ils ont été creusés par les eaux dans un sol consistant par en haut en alluvion, et par en bas en molasse. Cette molasse se montre sur une marne ou glaise schisteuse bariolée de toutes couleurs, dont les couches, très-feuilletées, sont recourbées en forme de dômes ou de dos sous la molasse.

Après un trajet de 10 verst, j'approchai du village actuel d'Ouplostsikhé, et je me trouvai en face d'une montagne de forme grotesque, qui surgit tout à coup au bord du Kour comme une muraille crénelée et en ruines (1).

Toutes ces roches sont de molasse, dont les couches ne sont pas horizontales, mais se relèvent du sud vers le nord sous un angle de 20 à 25°, représentant ainsi des lits nombreux déchirés, rongés, fendus et traversés de veines dans tous les sens,

La plupart des couches ont une épaisseur de plusieurs pieds.

Quelques-unes sont plus tendres que d'autres : elles ont une couleur grise, jaune ou verdâtre, comme la vraie molasse de Fribourg en Suisse.

(1) Voyez atlas, IVe série, pl. 1.

Dans la même couche, on trouve souvent des masses dures qui résistent à toutes les intempéries de l'air, tandis que ce qui l'entoure est rongé très-rapidement et tombe en sable jaunâtre. D'autres couches sont d'un grain fin homogène; d'autres sont remplies ou de gravier ou de cailloux de schiste, de grès, de quartz, etc. Quelques blocs sont d'une grandeur considérable, et comme noyés dans la molasse; d'autres renferment des masses rondes cristallisées à demi, foncées, quelquefois noires. Des rognons ferrugineux, des veines dans tous les sens sont communs : souvent ces veines ou filons qui se croisent sont de gypse transparent.

De loin, la vue de ces couches rongées sous toutes espèces de formes, simulant des corniches immenses, des figures bizarres de tous les genres, sur lesquelles végètent péniblement des genevriers épars et des plantes épineuses, est très-extraordinaire.

Au pied de ce rocher s'étendent les huttes de terre du village d'Ouplostsikhé qui remplissent l'angle qui reste entre le Kour et la montagne élevée, à son plus haut point, de 6 à 700 pieds au-dessus du fleuve. Une vieille église, toute rongée par le temps, cadre fort bien avec la pauvreté du village.

De toute antiquité, il paraît qu'une population nombreuse s'est attachée à ce sol, l'une des plus

belles situations du Karthli. Tout le bord du Kour jusqu'à Gori est couvert de débris de briques et de vases de tous genres; on trouve des koupchines enterrées dans des endroits où on les soupçonnerait le moins; tout est traces, vestiges d'un monde passé depuis longtemps, bien longtemps.

Mais ce n'est pas tout ce qu'il y a d'intéressant à Ouplostsikhé. Dans une première visite de ces lieux, passant derrière l'église, j'abordai le pied du rocher que je suivis jusqu'à ce que j'eusse trouvé une large corniche de molasse n° 20, sur laquelle on avait jadis pratiqué un chemin (1). Je montai insensiblement, laissant à droite une petite chapelle arménienne n° 19, taillée dans le roc vif, avec une inscription dans cette langue sur la façade. En voici la traduction par M. Brosset.

« Ma sainte croix, souvenez-vous de Davith auprès du Christ. »

Le bord du chemin devient escarpé de plus en plus, à mesure qu'on approche du sommet, et bientôt je tourne autour d'un massif de molasse à couches énormes, couronné d'une vieille muraille, et j'entre par une large fente n° 14, qui a jadis servi de porte dans..... une ville, oui dans une petite ville qui peut rivaliser avec ce

(1) Voyez pour saisir le fil de ma description, atlas, IV[e] série, pl. 1 et les suivantes.

qu'il y a de plus curieux en fait d'antiquités. Je dis une ville, car on la retrouve tout entière taillée dans les immenses blocs de molasse. On la retrouve là ; vous entrez dans ses rues, dans ses maisons, ses magasins, ses lieux sacrés, ses cours, ses palais. Mais la mort y règne maintenant, et le souffle glacial du vent du Caucase y pénètre partout. Pas un seul habitant, personne qui vous réponde quand vous demandez à qui cette maison, quelle est cette rue, pourquoi ces nombreux canaux ? Vous êtes obligés de tout deviner vous-mêmes.

Cependant on trouvera que pour une ville de ce genre, une couche du rocher en corniche pour chemin ne répondait pas beaucoup à tant d'élégance ; on aura raison, et j'avouerai qu'en suivant ce sentier, j'avais à peu près pris la ville d'assaut. Car si je m'étais dirigé à l'opposite, j'aurais monté par un large chemin taillé avec un parapet dans la paroi du rocher, j'aurais trouvé la porte de la ville n°10 ouverte et je serais entré plus commodément.

Enfin, nous voilà dedans ; vous cherchez de hautes façades, des étages entassés les uns par-dessus les autres comme à Paris, ou au moins des ruines de tout cela, et rien qui y ressemble. Vous êtes ici dans une ville d'un tout nouveau genre, et qui touche de plus près à l'enfance du

monde et à l'Egypte souterraine, qu'au siècle des Madeleines et des Valhalla.

Excepté la grande porte de la ville, il n'est ici qu'un seul édifice hors de terre : c'est une église n° 1, placée à peu près au milieu du sommet du rocher. Le reste des édifices consiste en excavations groupées et terrassées les unes sur les autres et taillées dans des massifs isolés. Ce n'est pas comme à Inkerman ou à Tépékerman en Crimée, où une ville tout entière est taillée dans une paroi verticale à une dizaine d'étages les uns sur les autres.

Ici c'est sur le sommet même qu'on s'est logé; il n'est pas uni; mais les couches et les blocs placés comme les assises d'une pyramide, forment un grand nombre de degrés jusqu'au sommet le plus élevé. On a attaqué le roc de toutes parts pour y tailler des grottes, et comme dans une ville d'Asie ou dans un village de la côte de Crimée, les maisons sont entassées les unes sur les autres et se servent de terrasses l'une à l'autre.

Bon nombre de ces habitations sont très-simples et consistent en une première grotte taillée en plein cintre sans ornement, avec de plus petites grottes dans le fond ou sur les côtés : c'étaient les demeures des moins aisés, et elles rappellent les grottes de Vardzie.

Les plus riches s'étaient construit des demeures plus somptueuses, où l'on est tout étonné de trouver tous les ornements d'une architecture recherchée : une douzaine de ces demeures méritent d'être visitées en détail. J'y remarquai deux styles bien distincts. J'appellerai l'un *gothique* si l'on veut, pour les idées occidentales qu'il rappelle ; l'autre est quelque chose de tout particulier.

Je mettrai dans la première classe de grands salons composés d'un ou de plusieurs dômes de façon gothique : dans ce dernier cas ces dômes reposent sur des piliers qu'on a ménagés dans la masse du rocher : je comptai trois appartements de ce genre.

Le plus grand, n° 5, présentait quatre dômes reposant sur un pilier commun ; le travail en était simple, mais soigné.

Un autre appartement, n° 6, avait trois dômes de suite sur une même ligne.

Mais le plus joli de ces dômes et dont on trouvera, planche 3, n° 4, le dessin et le plan qui donneront une idée de ce genre d'architecture, était placé dans le bloc le plus élevé de la ville qui couronnait tous ces étages. Il ne mesurait que 10 pieds de roi dans tous les sens. Quatre pilastres de façon géorgienne ou gothique supportaient quatre arceaux légèrement ren-

trants qui portaient à leur tour une coupole en plein cintre. De la rosette ornée d'un double triangle enchevêtré qui formait la clef, partaient des côtes comme des rayons pour aller s'appuyer sur les arceaux, ainsi qu'on en voit beaucoup d'exemples dans les voûtes gothiques. Je ferai seulement la différence qu'ici dans ces dômes toutes les lignes approchent du plein cintre et nullement de l'ogive, en quoi ce style géorgien antique diffère du vrai gothique.

Dans un coin se trouve le trou à faire le feu ou à poser le brasier : la fenêtre, avec une grande embrasure et deux siéges de chaque côté, était tournée vers le levant.

La disposition de cet édifice, qui n'est précédé que d'un petit vestibule, sa situation qui domine toute la ville, le manque de toute appartenance quelconque comme cave, chambre à coucher, magasin, etc., tout me fait croire qu'il avait une destination particulière, peut-être religieuse; nous reviendrons là-dessus. J'observerai que tous les détails sont très-soignés.

Le second style d'architecture, le plus commun et qui diffère totalement du premier, avait pris à tâche, dans cette roche compacte, d'imiter tous les ornements et tous les détails d'une boiserie soignée. Les plafonds sont presque tous plats. Vous y retrouvez corniches, petites pou-

tres, grandes poutres traversières, taillées avec le plus grand soin, comme dans une maison en sapin.

Quand l'appartement est grand, la grande poutre traversière qui supporte les autres est soutenue par des piliers qu'on a ménagés au milieu de l'appartement. Celui qui m'a paru le plus beau dans ce genre est le n° 3, qui n'est pas loin à l'ouest de l'église.

C'était le salon, la pièce de réception de l'un des plus grands appartements de la ville; il mesurait 12 pas (27 pieds de roi) de longueur sur autant de largeur. La paroi du fond était percée de trois grandes arcades reposant sur des piliers, qui donnaient sur un corridor communiquant avec d'autres pièces. On passait dans celles de côté par deux portes cintrées latérales. Les poutres, simplement équarries, reposaient sur une énorme poutre traversière, portée par deux piliers répondant à ceux des arcades. Un grand trou rond, percé dans le plafond au devant de l'arcade du milieu, donnait un jeu libre à la circulation de l'air pendant l'été, et servait aussi à donner un peu de lumière, comme dans les appartements souterrains actuels de la Géorgie. La paroi de devant s'était détachée tout entière, et s'était renversée dans la petite cour fermée d'un mur qui formait le devant du salon. Toutes les autres pièces de ce logement étaient fort

simples et sans ornements aucuns. Je trouvai ici sur l'un des piliers du salon, à un pied et demi au-dessus de terre, la seule inscription de tout Ouplostsikhé; je fus obligé d'enlever un grand tas de fumier de brebis qui couvre le sol du salon pour pouvoir la lire et la copier.

Une partie de l'inscription est arménienne; l'autre m'a paru coufique et arabe.

Une seconde espèce de salon, à plafond plat, au lieu de simples poutres, était orné de caissons carrés, taillés comme s'ils étaient l'effet de poutres qui se croiseraient régulièrement.

Dans un autre plafond plat n° 7, cette idée perfectionnée avait produit de vrais caissons très-bien travaillés, comme on peut le voir dans le dessin, planche 4. Le plan de ce même appartement pourra donner aussi l'idée de la disposition de plusieurs de ceux de la ville. On y verra une première pièce de 17 pieds de large sur 10 de profondeur toute ouverte par devant, et voûtée de plein cintre; dans un coin, creux rond pour le brasier. Par le fond, on entre dans le salon à beau plafond de 14 pieds de profondeur sur 12 de large. Dans un coin aussi, seconde place pour le brasier. La chambre à coucher, sans ornements, était derrière le salon. Revenons à la première pièce : par les côtés s'ouvrent deux pièces latérales doubles et voûtées de plein cintre, qui donnent chacune dans de petits cabi-

nets de différents usages. L'une de ces premières pièces est percée d'une espèce de cheminée et d'une fenêtre.

Mais quant à la beauté de l'architecture, aucun des salons que je viens de nommer ne pouvait rivaliser avec celui qu'on voit au bord du rocher sur une plate-forme tournée vers le midi. Il a 13 pieds 6 p. de large et 13 pieds de profondeur; on dirait un portique ouvert par devant (1). La voûte pleine est ornée de caissons du meilleur goût, quoique simples; le travail en est parfait; car on ne se contentait pas de tailler, mais on polissait toutes ces sculptures, autant que pouvait le permettre la nature de la pierre. Pour donner plus de relief à ce portique, on avait taillé le devant du rocher en forme de fronton, sous lequel il paraissait pratiqué : le temps a détruit cette partie extérieure.

Ce portique appartenait au plus bel et au plus grand appartement de la ville, et spécialement à la partie réservée pour les femme ou gynécée, qui comprenait la partie A. Par une porte de fond et un petit escalier, il communiquait avec une chambre à coucher 3. Par une porte à gauche, on entrait dans un local 2, long de 16 pieds, voûté en plein cintre; au fond, devant

(1) Voyez-en le plan et la vue, atlas, IVe série, pl. 2, nº 1.

une niche peu profonde, était pratiqué un grand âtre ou espèce de trou rond, *m*, de trois pieds de diamètre et d'un pied et demi de profondeur, qui tenait lieu de ces fours qu'on trouve souvent en Géorgie et surtout dans les montagnes de l'Arménie et dans lesquels on cuit l'espèce de pain qu'on appelle tchourêk. Le plus souvent ce sont de petits puits en maçonnerie; mais les Arméniens se servent aussi de koupchines, ou jarres à mettre le vin qu'ils murent dans la terre sous le niveau du sol de leurs chambres; quand on veut faire du pain, on y allume du feu, et quand les parois du four sont bien chauffées, le boulanger ou la boulangère en titre de la maison qui a préparé sa pâte en prend des portions qu'elle applique contre les parois du four comme du mortier et de la terre glaise; la pâte y reste collée et y devient pain. On reconnaît, à la forme des tchourêks, la manière dont ils ont été cuits; car ils sont beaucoup plus épais d'un côté que de l'autre. Quand l'opération de la cuisson est achevée, on recouvre l'orifice du four avec des planches, et, pendant l'hiver, c'est la place d'honneur. Une goulette ou profonde entaille établit le courant d'air nécessaire.

L'appartement que je viens de décrire et qui était sans doute la pièce d'hiver pour les femmes, avait une porte à l'extérieur.

Si nous prenons à droite du beau salon, nous

entrons dans un long corridor 4, qui communiquait aussi avec la chambre à coucher du fond par une porte. L'appartement des femmes communiquait avec le salon des hommes par une porte 11, en face de celle du beau salon.

Ce salon des hommes 5, qui avait 24 pieds de long et 10 de large, était plus simple que le premier, mais cependant assez orné pour en faire une pièce fort curieuse. Les parois étaient polies tout uniment. La corniche consistait en trois légers filets d'un pouce de haut et de sortie, sur lesquels reposaient huit poutres accouplées, rondes, imitant de fortes perches de sapin de 6 pouces 4 lignes et demie de diamètre. Tout le devant de l'appartement était ouvert; mais il paraît qu'en hiver on pouvait y placer une légère cloison en bois, comme cela se fait encore en Perse. Au fond s'ouvrait une espèce de cave 6, avec un creux profond, rempli de sable et de déblai, où l'on enterrait les jarres à mettre le vin. Par le côté latéral à droite, on pénétrait dans un appartement 7, fermé avec un cabinet 8, et un âtre *m*.

J'ajouterai à ma description qu'on n'avait oublié nulle part de se ménager des niches, des armoires, etc.

Sur le devant de toute cette habitation, s'avançait jusqu'au bord du rocher à pic une large terrasse qui avait été excavée comme les grottes ;

elle était partagée en deux par une haute muraille qu'on avait ménagée dans le roc en l'excavant, et qui aboutissait justement entre le long corridor et le salon des hommes. La partie intérieure A était donc le vrai harem, la partie inaccessible aux regards : la partie B était celle des hommes.

Presque chaque habitation avait ainsi une terrasse ou une petite cour fermée quelquefois par un mur factice, quand on n'avait pu se le ménager dans le roc.

Quant aux chemins et aux rues n° 16, ils étaient tous taillés dans le roc, les parties les plus escarpées étant munies de degrés pour faciliter la montée; les communications plus particulières entre les maisons se faisaient par des escaliers très-étroits, vrais escaliers de poule.

Des canaux n° 11, ménagés le long des rues recevaient toutes les eaux de pluie, et les écoulaient dans des bassins creusés pour les recevoir; car la ville n'avait pas d'autre eau que celle-là, et celle du Kour qu'on allait chercher par un large chemin souterrain n° 9, taillé, comme le reste, entièrement dans le roc, et l'un des plus beaux ouvrages de la ville. Le Kour, dans ce temps-là, coulait au pied même du rocher; il en est éloigné aujourd'hui de quelques cents pas. Peut-être n'était-ce qu'un bras du fleuve qu'on avait amené jusqu'à l'entrée du souterrain; les tra-

ces de son ancien lit sont très-reconnaissables.

Comme la plupart des canaux *pluviaux* étaient taillés sous le niveau même des rues, il a bien fallu les recouvrir de dalles ou plutôt de madriers; on voit les rainures dans lesquelles on les faisait entrer.

Tout ce que je viens de dire d'Ouplostsikhé prouve que cette ville ou forteresse si singulière n'était pas simplement un lieu de refuge, mais que c'était un lieu de plaisance, où demeurait une population amie des arts et qui les connaissait. Le travail fini et exquis de la plupart des salons n'est pas d'un peuple en fuite qui cherche une retraite.

Il est facile aussi de voir que ce n'est pas à la nation qui habite à présent dans le pays, à la nation géorgienne telle que nous la connaissons actuellement, qu'il faut attribuer ces travaux; car nulle part ni dans les habitations actuelles, ni dans les ruines plus anciennes, soit églises, soit châteaux, l'on ne trouve de traces de ce style d'architecture.

Les fameuses grottes de Vardzie, dont la reine Thamar fit tailler elle-même une partie pour lui servir d'appartements d'été et d'hiver, sont bien éloignées d'approcher de celles-ci ni pour le travail, ni pour l'exécution.

Il faut remonter plus haut dans l'histoire, et je ne crois pas trop hasarder en attribuant ces

grottes à l'époque de l'influence des Perses, Partes ou Parthes, grands amateurs de ce genre de travaux. Cette antiquité se prouve par l'absence complète d'église et de chapelle chrétienne; ce qui n'aurait pas lieu, si des peuples chrétiens les avaient taillées.

L'église construite en briques, quoique très-ancienne, est moderne comparativement; elle n'a été bâtie ainsi que parce qu'il ne s'est plus trouvé de place pour en creuser une dans le rocher.

Mes conjectures pour m'expliquer ce phénomène de ville sont confirmées par l'histoire, qui est formelle ici (1).

J'ai déjà dit plus haut que Thargamos, que les Géorgiens et les Arméniens regardent comme leur patriarche commun et qui était fils de Tharchiss, fils d'Avanan, fils de Japhet, fils de Noë, habitait avec les siens tout le pays qui s'étend entre la mer Caspienne, la Mer-Noire, le Caucase et le Taurus (Orèthi). Ses fils se partagèrent ses domaines. Hhaos, l'aîné eut l'Arménie; Karthlos, le second, eut la Géorgie actuelle.

Karthlos fonda Armasi en face du confluent du Kour et de l'Aragvi, Orbissi (Chamchvildé), Mtkvaris-tsikhé (Kounani). Ses cinq fils furent

(1) Voyez chronique géorgienne de Vakhtang, au commencement du second volume de mon Voyage.

très-vaillants. L'aîné l'était le plus. Ce fut Mtzkhèthos qui lui succéda, et exerça l'autorité royale sur ses autres frères.

Mtzkhèthos fonda Mtzkhètha en face d'Armasi et laissa trois fils. L'aîné, Ouplos, le remplaça dans l'autorité royale, quoique ce fût alors l'usage de toujours partager ses domaines entre ses enfants.

Cet Ouplos qui resta dans la demeure de ses pères comme héritier du trône, fonda Ouplostsikhé dont le nom signifie *château du seigneur*, Ourbnissi et Kaspi; mais il ne fut pas longtemps possesseur paisible de l'autorité souveraine. Peu de temps après la mort de Mtzkhèthos, ses fils se querellèrent et les cadets ne voulurent plus obéir à Ouplos, qui ne portait ni le titre de roi (mphé), ni celui d'éristav (tête du peuple), mais celui de mamasakhli (père de la maison).

Tout cela se passait à une époque où, selon la chronique, les Géorgiens n'adoraient que le soleil et les cinq planètes au lieu de leur créateur; où leur plus grand serment était par le tombeau de Karthlos, et avant la fameuse invasion des Scythes que les Géorgiens appellent Khazares et qui envahirent l'Asie pendant 28 ans.

Ainsi, la fondation d'Ouplostsikhé est évidemment fort ancienne. Poursuivons-en les traces dans la chronique. Elle la mentionne parmi les

villes qu'Alexandre trouva bien fortifiées et qu'il prit dans son expédition en Géorgie.

Enfin nous voyons le roi Archag, qui commença à régner 20 ans avant J.-C., agrandir Ouplostsikhé.

Depuis ce temps, l'histoire n'en fait plus mention particulièrement. Je n'en conclurai pas qu'elle n'était plus habitée ; je supposerai seulement qu'elle ne fut plus aussi favorisée par les rois, qui d'ailleurs préférèrent plus tard Tiflis à Mtzkhètha.

Du reste la chronique nous donne un vaste laps de temps depuis les premières fondations jusqu'aux dernières, et cela nous explique tous ces différents styles qui certes appartiennent à des idées bien différentes, depuis la darbase arménienne et persane jusqu'aux pilastres grecs. Et s'il m'est permis de faire ici une petite hypothèse, ne pourrions-nous point supposer que cette belle voûte n° 2, en plein cintre, avec ces beaux caissons romains et surtout ce salon avec ces pilastres n° 8, sont précisément les agrandissements et décors que fit faire Archag, dans un temps ou l'Ibérie, traversée par les armées de Pompée, venait d'être déclarée vassale de Rome. On concevrait facilement d'où venait ce style.

On me demandera cependant quel goût l'on pouvait avoir pour un roc presque nu. Mais de

ce rocher presque nu, on jouit de la plus superbe vue sur le Kour, sur ces rochers pittoresques qui le bordent, et sur la vallée et les montagnes qui en longent la rive droite. Dans ce pays où la chaleur est étouffante en été et où il faut chercher partout un refuge contre ses atteintes, pouvait-on trouver un asile plus frais que ces grottes ?

Toujours d'accord avec les mœurs actuelles, surtout de l'Arménie et de la Perse, ces salons étaient ouverts par devant ; mais pendant l'hiver, on les fermait par une légère boiserie ou par des feutres.

La vallée du Kour était couverte de villages ; il y en a encore deux ou trois, les seuls qui aient échappé aux invasions des Lesghis, les plus barbares des brigands du Caucase. Combien de fois ce même Ouplostsikhé, rendu désert, leur a servi de refuge ! combien de fois ces voûtes ont retenti du bruit de leurs complots ou de la joie du butin, suivie des disputes du partage ! Ce n'est que depuis 5 ou 6 ans, depuis la prise d'Akhaltsikhé, que ce brigandage a cessé.

Enfin depuis quand cet Ouplostsikhé est-il désert ? Ce n'est pas depuis fort longtemps ; l'église que j'ai citée est une preuve qu'il a été longtemps chrétien avant de mourir. Selon ce que j'ai pu comprendre de la tradition du pays, ce ne serait que depuis tous ces troubles, toutes

ces guerres des Turcs et des Persans qui ravagèrent si cruellement le Karthli, qu'il serait abandonné.

La population actuelle du petit village d'Ouplostsikhé est arménienne, et demeure dans de chétives huttes de terre, à côté de ces palais.

Excursion dans la vallée d'Atèni et au monastère de Sion. 6 et 7 décembre 1833.

Ruisseau de la Tana. — Village de Khidistari. — Vallée et forteresse de Tskhédissi. — Village ruiné et églises abandonnées de Tanispiri. — Fort de Véritsikhé. — Scierie du prince Eristaf. — Atèni ses trois églises son vin. — Monastère et château de Sion. — Montagnes du Danakvissi.

Je passai le Kour en face du village de Khidistavi, sur trois de ses bras joints par trois ponts, consistant en trois poutres.

Du village, je remontai le long de la Tana l'espace de 6 verst, jusqu'à la nouvelle scierie établie par le prince Eristaf.

D'abord la vallée est encaissée par des collines tertiaires moitié molasse, moitié argile feuilletée. Elles sont coupées par de larges ravins dans lesquels on voyait jadis de beaux villages qui ont disparu, grâce aux brigandages des Lesghis et à la peste de 1812.

En général toutes les couches sont fortement

redressées (1); elles sont presque verticales dans la colline *a* ou de Tanispiri; elles présentent leurs têtes en face de la chaîne de schiste noir et de grès, et plongent par l'autre extrémité sous la vallée du Kour.

Ces collines tertiaires montent à la hauteur de 600 jusqu'à 1,000 pieds au-dessus du niveau du Kour, et au sixième verst s'accolent immédiatement sur la formation de la craie, dont les couches, redressées dans le sens de celles de la molasse dès leur apparition, encaissent puissamment la Tana; car dès que la formation tertiaire cesse, la vallée se rétrécit souvent à tel point qu'il ne reste de place que pour le ruisseau rapide.

Tout ce que la nature à laissé de place sur les deux rives de la Tana, est couvert de vigne, de vieux noyers, et on s'est même emparé des espaces cultivables qui sont semés parmi les rochers et leurs assises.

Au huitième verst j'atteignis, daus une gorge sur la rive gauche de la Tana, le village d'Atèni, le seul qui reste ou plutôt qui ait été renouvelé de l'immense population qui couvrait les bords de la rivière, et qui, pour ménager les endroits cultivables, s'était nichée parmi les rochers.

Sur la rive gauche de la Tana, il ne reste pas

(1) Voyez Géologie, V^e série, pl. 3, cartes et plans.

moins de neuf églises en pierre sur une distance de 8 verst. Les plus intéressantes sont les trois qui sont dans le bourg actuel d'Atèni. L'une est arménienne et les deux autres grecques-géorgiennes. L'une est une copie en petit de l'église de Sion, dont je parlerai plus bas. Sur la porte d'entrée il y avait une inscription géorgienne presque effacée, gravée sur une plaque de porphyre pyroxénique vert.

Passé Atèni, la vallée se resserre encore plus, et pour arriver au monastère de Sion, qui est à 1 ½ verst d'Atèni, on suit un sentier étroit qui se glisse le long des roches, monte et descend.

Derrière le village ou bourg commencent les roches de schiste noir qui remplacent le grès. Les deux formations sont traversées de plusieurs jets de mélaphyre qui se montre à plusieurs reprises sur les deux rives de la Tana, sans s'élever à une hauteur considérable. Mais à 1 ½ verst d'Atèni, il forme tout à coup un grand jet qui s'élève isolément dans la vallée, qu'il remplit presque entièrement en ne laissant à la Tana que la place nécessaire pour son passage. C'est sur ce pic, élevé de 300 pieds, que s'étale la belle église de Sion, entourée de ruines de tours, de maisons, de murailles, de canaux; les anciens habitants, pour avoir de l'eau à cette hauteur, s'étaient avisés de saigner la Tana à plusieurs verst de distance, et de l'amener par un canal

muré et creusé le long du rocher jusqu'à cette hauteur (1).

L'architecture de l'église est très-simple à l'extérieur; elle est entièrement revêtue de pierres de taille. Le plan de l'église est une copie prise par l'architecte arménien sur la fameuse église de Ste-Ripsimé à Vagarchabad ou Etchemiadzin, le prototype de plusieurs églises en Arménie et en Géorgie; celle de Martvili, que j'ai décrite plus haut, en est une, mais elle est déjà dans un style amendé géorgien; la coupole a toute l'élégance des coupoles de ce style, tandis que tout est strictement arménien dans l'église de Sion. Le dôme plus large, mais plus écrasé, n'est éclairé que par quatre petites fenêtres; il a 68 pieds au-dessus du pavé de la nef. La voûte en est taillée en forme de grande croix arménienne, dont les extrémités sont dirigées dans le sens de chacune des grandes absides.

Le plan que j'ai dessiné au bas de la pl. 9 imite une croix parfaite, comme celle de Ste-Ripsimé; quatre petites niches séparent les quatre grandes absides; de chacune des niches on entre dans une sacristie carrée. Le tout donne à l'extérieur de l'édifice une forme assez bizarre où l'on retrouve ces fausses niches encore fort

(1) Voyez atlas, III[e] série, pl. 9.

grossières, comme à Martvili et à Ste-Ripsimé.

Ça et là on a semé des figures de saints de la plus grossière sculpture; les bras pendent aussi gros par un bout que par l'autre; les visages sont grotesques. Quelques bas-reliefs, représentant Samson déchirant la gueule du lion ou d'autres sujets de la Bible, avec des inscriptions arméniennes qui désignent le sujet représenté, ne sont pas meilleurs.

Plusieurs inscriptions intéressantes recouvrent le mur extérieur qui regarde le sud-est. Elles sont importantes pour l'histoire de cet édifice. La plus apparente est en fort belles lettres arméniennes : en voici la traduction.

« Moi, Boghos (Paul), constructeur de cette sainte église. »

Ainsi donc l'architecte, comme le style et le plan de l'édifice l'indiquent, était effectivement arménien. Au-dessous de cette première inscription s'en trouve une seconde en très-anciennes lettres géorgiennes, dont voici le sens :

« O saint, exalte Bagrat. »

Ces deux inscriptions sont du même temps et de la même main, et si l'architecte est arménien, celui qui l'a employé ne peut être que Bagrat III ou Bagrat II, rois de Géorgie, dont j'ai à peu près précisé le règne dans mon extrait historique.

Une troisième inscription grecque porte une date.

Cette date est exprimée par un M, mille, qui est à peu près celle de la mort de Bagrat II.

A côté de ces trois inscriptions en trois langues, s'en trouve une quatrième très-longue en géorgien; la forme des lettres n'en est ni aussi belle, ni aussi soignée que celle des premières. M. Brosset l'a traduite comme suit; une erreur de copie que j'ai faite a altéré le sens vers la fin; la lacune qui est au commencement provient de quelques mots qui ont été effacés par quelques malveillants.

« Moi, couronné Miri (fils de)................ Tharconidzé, chef de la vallée d'Atèni, j'ai construit dans Atèni une église et un bazar dans le temps où le Dieu puissant glorifiait le roi des rois Bagrat; il a ordonné à Miran, mon maître, de bâtir une ville sur ses domaines, dans le terrain royal. Dieu et la destinée de Sa Majesté firent réussir son projet, et nous avons construit, comme le désirait Sa Majesté, une ville avec un palais (Darbasita). Sa Majesté nous traitant avec bonté, nous donna, à Mira et à ses enfants, l'église et le territoire du marché avec son peuple, parce que........... le roi des rois Bagrat et son fils Ghiorghi Cti (Couropalati). »

Le roi dont il est ici question est toujours Bagrat II ou Bagrat III, qui eurent tous deux un Gourghen ou Ghiorghi pour successeurs. Après la construction de l'église de Sion, le père et le

fils encouragèrent Miri à bâtir non loin de là le bourg d'Atèni, en lui donnant à lui et à sa postérité ce territoire, son peuple, le marché, l'église du marché, dont j'ai parlé plus haut, etc. Comme les rois d'Arménie d'alors, Bagrat prend le titre de roi des rois, et son fils porte en attendant celui de couropalati, charge d'honneur auprès des empereurs de Constantinople. Parmi les termes les plus inusités se trouve celui de *darbasita* pour *palais*, qui rappelle le *Tsikhédarbasi*, ancien palais des rois des Lazes, près de Koutaïs. J'ai déjà expliqué l'origine de ce terme.

La dernière inscription dont je parlerai est une des plus remarquables en ce qu'elle est en langue et écriture slave antique : on en trouvera un dessin, IVe série, pl. 32.

Les peintures à fresque à moitié effacées de cette église de Sion, étaient expliquées par des légendes géorgiennes. Quant au grossier parvis ou iconostase qu'on y voit actuellement, il est évidemment de beaucoup postérieur à la construction de l'église, et je ne sais d'où les Géorgiens ont enlevé les tronçons brisés et les piédestaux de marbre blanc dont ils l'ont orné : cela a dû appartenir à quelque temple. Auquel? Cela viendrait-il des ruines d'Armasi?

Je vis aussi, des deux côtés de cet iconostase, deux grandes rosettes en croix très-bien travaillées, avec des lambeaux d'inscriptions géor-

giennes qui ont été apportées d'autre part.

J'ai déjà fait la remarque que les églises et en général certaines constructions du pays, quoiqu'en pierres de taille, n'avaient jamais la solidité de nos constructions d'Europe. Ces pierres de taille ne sont que du pur revêtissage, que des plaques minces qui ne servent jamais à lier la muraille et même pour les ajuster plus facilement, les angles, au lieu d'être droits, sont aigus, de façon que les pierres ne sont en contact que par quelques points, et c'est sur ces points que repose toute la charge. Aussi la plupart des pierres ne tardent pas à éclater, à se fendre, et toute une partie du revêtissage se détache de la muraille et s'écroule, sans entraîner pour cela la ruine de l'édifice. J'ai vu des églises superbement travaillées qui ne dataient pas de 60 ans et qui déjà tombaient ainsi en ruines. Cela se voit aussi souvent en Arménie.

Sion était la résidence d'un évêque; son siége existe derrière l'autel, et trois estrades qui se cerclent autour du chœur, étaient destinées à son clergé.

Aujourd'hui Sion n'a plus de berger ni de troupeau spirituel : ses parvis déserts, quoique bien loin de tomber en ruines, ne servent qu'aux troupeaux de brebis qui s'y réfugient comme dans une étable, et chaque année il faut que les bergers déblaient la couche énorme de fumier

qui s'y entasse pour pouvoir entrer par les portes; nous y arrivâmes justement pendant cette opération; on préparait les quartiers d'hiver; espérons que la civilisation et le monarque qui a déjà tant sauvé de monuments de leur ruine complète, arracheront bientôt celui-ci à ses profanes habitants.

La vallée de la Tana jouit d'un climat infiniment meilleur que Gori. La vigne gèle très-souvent sur la rive gauche du Kour; dès qu'il a fait une journée de mai pluvieuse, et que le temps s'éclaircit, que le vent vient du Caucase, on est sûr d'une gelée qui détruira toutes les espérances d'une vendange. En hiver, on enterre la vigne à Gori : on ne le fait jamais dans la vallée de la Tana, et il est rare qu'il y ait des gelées de mai. Le vin de la Tana, connu sous le nom de aténis-gvino ou aténis-tchakir, croît dans un sol schisteux; il est fort agréable et dégage beaucoup de gaz carbonique. Le prince Eristaf en fait du champagne en y ajoutant un peu de sucre. On y récolte aussi quelque peu d'amandes douces et amères, des noix, etc.

J'allai passer la nuit dans la petite chambrette d'un Français lorrain nommé André, qui avait construit la belle scierie du prince Eristaf. Leur projet était de débarrasser autant que possible le lit de la Tana et de s'en servir, pendant la crue des eaux, pour l'exploitation des grandes forêts

de pins qui en couvrent les bords et qui remontent jusque sur le sommet du Danakvissi. Puis débitées en planches, on les referait flotter une à une jusqu'au confluent de la Tana et du Kour, où l'on en ferait des radeaux qu'on irait vendre à Tiflis.

Le lendemain, 7 décembre, je quittai mon hôte après avoir donné un juste éloge à son activité et à son industrie, et suivant la rive gauche de la Tana, je grimpai sur la colline qui porte la forteresse pittoresque de Sazivitsikhé, que Klaproth appelle Wéritsikhé; ce n'était qu'un refuge bâti en pierres liées avec de la terre glaise, contre les Lesghis pour les habitants du village de Tanispiri qui était au bord de la Tana, et qui est aujourd'hui entièrement abandonné. Il ne reste de traces visibles que nombre de murailles écroulées et quatre églises; la principale était bâtie en briques, et sous sa voûte écroulée croissent de superbes rosiers sauvages : elle était entourée d'une muraille; les autres n'étaient que des chapelles mortuaires.

Le fond des vallées latérales, où l'on sème beaucoup de froment, consiste en cette glaise jaunâtre, résidu de la décomposition de l'argile feuilletée; c'est exactement ce que l'on voit autour de Kertche. Les traces d'anciens vignobles sont marquées par quelques murs d'étaiement : quant à la vigne, elle a disparu.

Vis-à-vis de Sazivitsikhé, sur l'autre rive de la Tana, se dessine, sur le sommet d'un énorme rocher, trois fois plus élevé que celui de Sazivitsikhé, la forteresse de Azéristsikhé, dominée par une église géorgienne.

Je visitai une troisième petite forteresse derrière la vallée de Tskhédissi; mais je n'eus pas lieu d'être fort flatté de mes recherches; ce n'était aussi qu'une simple muraille en pierres et en glaise comme Sazivitsikhé, où il n'y avait pas même une petite chapelle comme dans celle-ci.

En tournant ensuite autour du sommet de la haute colline qui borde le Kour, pour arriver à Gorisdjevari, je descendis dans une espèce de combe, où je retrouvai derechef une église et les ruines d'un village.

Gorisdjevari, ou la croix de St-George, est un pic avancé des collines de molasse, et peut être élevé de 6 à 700 pieds au-dessus du niveau du Kour. Au milieu d'une forteresse assez vaste, jadis construite avec beaucoup de soin, et restaurée ou agrandie avec des pierres liées par de la glaise dans des temps plus modernes, s'élève l'ancienne église de St-George, avec quatre têtes de béliers grossièrement sculptées sur les quatre frontons. Cette église est fort ancienne et peut être antérieure à la reine Tamar; car ce fut sa fille Roussoudan qui fit construire l'aquéduc dont on voit encore des traces et qui menait

l'eau de la montagne Berthi à Gorisdjevari.

On conserve dans l'église la tête de St-George le Taumaturge, qui attirait jadis de nombreux pélerins; aujourd'hui encore au jour de sa fête, un prêtre vient y officier et y attire une foule de monde. Je trouvai, comme témoignage de la ferveur des pélerins ou des pélerines plutôt, l'église entière entourée d'un fil de coton qui en faisait deux ou trois fois le tour; je distinguai plusieurs de ces fils, ainsi que des mèches, des écheveaux de coton, des boules de cire, et même des monnaies déposées sur le seuil des portes. Je vis aussi une main de fer et des fers de chevaux cloués sur la porte principale; d'autres de chevaux, d'ânes ou de mulets décoraient la porte de la tour d'entrée.

Du reste, pas un seul habitant; je me promenai partout, je grimpai sur les créneaux; pas une âme pour m'expliquer bien des choses que j'aurais voulu demander. Depuis que j'avais quitté André, j'avais visité sept églises, quatre forteresses, trois villages et pas un être vivant. Est-ce que la main de la désolation repose assez cruellement sur ces contrées?

Trajet de Gori à Tiflis.

Samthavissi et la Lékhoura. — Ksani et son bassin. — Khartizkhari, station du poste. — Mtzkhètha.

De Gori à Mtzkhètha, loin de cotoyer le Kour, comme on devrait s'y attendre, la route de poste, au contraire, tourne vers le nord autour du groupe de collines qui s'étend de Gori à Ouplostsikhé, et je suivis un embranchement de la vaste plaine de Gori qui se prolonge à l'est jusqu'à la première station; à peine remarque-t-on plus loin la ligne de faîte qui sépare le bassin du Liakhwi de la Lékhoura, au bord de laquelle j'admirai la belle et grande église de Samthavissi, ou des trois têtes, bâtie en grès ou molasse, dans le style de celle de Ghélati. Elle est entourée d'un mur qui renfermait la résidence de l'évêque de Samthavissi ou du Karthli.

J'entrai aussi sans m'en apercevoir dans le bassin du Ksani, fond d'un ancien lac vide : le pourtour du lac est encore visible.

Le trajet jusqu'à Moukran, qui est au bord oriental du bassin, se fait sans monter, et de même jusqu'à Gartizkari ou Khartizkari.

De tout ce que je viens de dire découle un fait de géographie physique assez probable. Nous trouvons trois bassins contigus, restes d'anciens

lacs desséchés, la plaine de Gori, la plaine du Ksani et de la Lékhoura, la plaine de Moëssi le long du Kour, de Gori jusqu'à quelques verst de Mtzkhètha. A Mtzkhètha même, le Kour est étroitement engorgé par de hauts rochers, de hautes pentes de montagnes; son lit n'a l'air que d'une fente profonde. Ne se pourrait-il pas que cette fente fût postérieure à l'existence des lacs; l'eau des fleuves, accumulée derrière cette digue, ne trouvait-elle point l'écoulement de son trop plein par un canal fort naturel, celui de Gartizkari? Qu'on aille voir à ce sujet les superbes cartes de l'état-major à Tiflis.

Un vent glacial soufflait du Caucase; la nuit s'avançait; je fus obligé de m'arrêter à Gartizkari, où l'on bâtissait la nouvelle maison de poste et où je ne trouvai d'abri que sous le hangar des Cosaques, ouvert à tous les frimats; je me fis du thé, et je m'endormis paisiblement couché contre une natte de paille qui me séparait de l'air extérieur. Le thé qui était resté dans ma bouilloire, que j'avais placée avec mes sacoches sous ma tête pour me tenir lieu d'oreiller, était gelé le lendemain matin.

Heureusement que je n'avais qu'une station, la plus forte, il est vrai, jusqu'à Tiflis. Le thermomètre était à quelques degrés au-dessous de zéro; mais le vent du Caucase qui soufflait le long de l'Aragvi et du Kour, et qui s'engouffrait

dans la vallée, était bien plus insupportable qu'une forte gelée. En vain je passai à côté des ruines vénérables de Mtzkhètha, je n'avais pas d'yeux pour les voir. L'Aragvi étant assez bas, nous le passâmes à gué, et longeant la rive gauche du Kour, j'arrivai tout droit au faubourg d'Avlabar, sur les sables, chez M. Salzmann, brasseur de la colonie allemande, chez lequel je trouvai, à des prix très-modérés, bonne table, bon vin, bonne bière, chambre chaude et pardessus le marché cordialité et complaisance.

DESCRIPTION

DE TIFLIS.

Lettre écrite de Tiflis à madame B...

Janvier 1834.

Tiflis est quelque chose de très-curieux et d'intéressant; j'y ai trouvé, pour mes recherches, des ressources auxquelles je ne m'attendais pas; mais comme de la science de localités, de mots, de topographie, etc., ne vous amusera pas trop, vous préférerez peut-être faire avec moi une petite promenade dans la ville. Représentez-vous entre deux chaînes de collines, un plan inégal d'un verst de large, traversé par le rapide Kour ou Cyrus. Sur le côté droit, le plus large, vous trouverez la ville ancienne, amas confus d'églises, de tours, de dômes, de maisons, de murailles, de bazars, entassés les uns sur les autres jusqu'au pied inaccessible de la montagne

de Solalaki, sur le sommet de laquelle vous voyez une longue forteresse ruinée nommée Narikala, qu'une longue muraille unit au château ruiné de Châhi-takht (trône du châh) (1).

Le côté gauche du Kour est si étroit qu'il n'y a qu'une rangée de maisons contre une paroi noire à pic. C'est ce quartier du faubourg d'Avlabar qu'on appelle *les Sables*. Le sommet de la montagne est occupé par la ville nouvelle d'Avlabar, la prison, les casernes, l'hôpital, etc.

Maintenant cherchez dans le quartier des Sables une maison basse avec une longue galerie devant. C'est ma résidence. Cette galerie fait mes délices pendant les belles journées; toute la ville se présente comme en amphithéâtre à mes yeux, et la nuit des milliers de lumières rivalisent avec les étoiles du firmament, percent l'obscurité du paysage dans lequel des masses informes se dessinent comme des ombres gigantesques, tandis que le Kour seul a remplacé par son sourd mugissement les longues rumeurs des habitants, qui se sont éteintes avec la nuit. Chacun a quitté sa boutique ou son atelier du bazar, pour se retirer chez soi et prendre le repas du soir, le principal de la journée.

Mais ce n'est pas cette heure que nous choisirons pour faire une excursion dans ce labyrinthe

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 24.

de places, de rues tortueuses, d'édifices bizarres. La matinée est belle : le soleil a déjà réchauffé l'atmosphère, rafraîchie par les brises d'une nuit sans nuage. Vous voyez en descendant de la galerie ces centaines de chameaux qui bordent la rue, arrivés avec une caravane. Oh! quelle désarmonie que leurs cris! Passons et cherchons mieux.

Echappés à cette fonle aux longs cous, nous n'aurons pas fait cent pas que nous aurons affaire aux longues oreilles. A peine pourrons-nous passer à travers des bataillons d'ânes dont le rendez-vous est ici tout près sur le marché de la paille hachée, que ces pauvres petites bêtes apportent dans des sacs des villages voisins. C'est presque là seule nourriture des chevaux du pays.

Nous nous hâterons en passant devant ce caravansérai dont l'odeur qui s'en exhale se répand au loin : on n'y vend que du poisson sec. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus appétissant que cet immense local ; mais il n'y en a pas de meilleur rapport dans cette ville ; car on jeûne encore en Géorgie avec toute la rigidité des temps antiques.

D'ici nous allons tourner au pied de la nouvelle forteresse et prison d'état dominée par la vénérable coupole de l'église de la Rupture ou Métékhi ; sa forme et surtout sa teinte sombre

parlent pour son antiquité. Elle fut fondée après l'an 455, par Vakhtang Gourgaslan qui bâtit Tiflis, et qui plaça sa nouvelle église au milieu du nouveau quartier de Nissani (1). Chardin dit que son nom de la Rupture (Métékhi) lui vint de ce que ce roi (qu'il ne nomme pas) la fonda pour pénitence d'avoir, sans sujet, rompu la paix avec un prince de ses voisins. Chah-Navaz-Khan, roi de Géorgie, mahométan, quoique Géorgien et Bagrationi, l'avait prise pour en faire un magasin à poudre; elle ne servait plus, il est vrai, la foudre en ayant abattu une partie. Le roi la fit refaire, et quoique magasin, elle portait toujours le nom d'église de la Rupture. Héraclius Ier (1688) la céda aux Persans avec le fort. Héraclius II qui parvint à se débarrasser d'eux, la restaura vers la fin du 18e siècle.

Laissons cette forteresse bien reblanchie et éclatante; nous entrons ici déjà dans le bazar qui commence au pied de ses murailles. De ce côté-ci, vous ne voyez que tas de pommes, de noix, de noisettes, de châtaignes sur lesquels sont jetés de longs bâtons qui fixent votre attention. Ce sont des noisettes proprement cassées

(1) Chronique géorg. de Vakhtang V, dans le Voyage de Klaproth, éd. all., II, p. 164. Il est possible qu'une partie de l'église date de l'époque de la fondation; mais, quant à la coupole et à quelques ornements, ils sont de beaucoup postérieurs à cette époque.

et épluchées qu'on a roulées dans une feuille assez mince de pâte de prune séchée au soleil. C'est une gourmandise des desserts géorgiens.

Regardez, je vous en prie, les figures avides de ces pauvres Lesghiens ou Lesghis déguenillés qui n'ont pas un para pour s'acheter une pomme; ils affluent ici où ils viennent chercher de l'ouvrage. L'empreinte de la misère se lit sur leurs figures amaigries, sur leur bourca rapiécé, sur leur vieux bonnet, garni d'un bourrelet pelé de peau de mouton. Voyez dans ces autres boutiques la belle symétrie de saucisses alternant avec des paquets de chandelles pendus au devant de la boutique; et ces belles guirlandes de raisin, si frais, si bien conservé.

La foule s'empresse autour de ces chars chargés de cochons raclés, nettoyés qui s'arrêtent devant la boutique des charcutiers. Il n'est pas de peuple qui aime le porc comme les Géorgiens, mais seulement en hiver; jamais en été.

Avant de passer le pont, surveillé par deux invalides, nous laissons à gauche au pied du rocher qui encaisse le fleuve, le tombeau de saint Abo, martyrisé par les Persans à Tiflis; il est orné de colonnes, et passablement dégradé. — Vous vous arrêtez, et vous me demandez ce que c'est que ce grand bâtiment à trois ou quatre étages qu'on achève à la tête du pont? A cette profusion de pilastres, de décorations, de fe-

nêtres, vous pensez que c'est quelque nouveau palais, ce n'est qu'un caravansérai. Effectivement, cette ligne de beaux magasins qui occupent le plain-pied, n'est que la minime partie de ceux qu'il renferme. En dedans, des galeries qui donnent sur la cour intérieure, ne sont bordées que de magasins qu'y ouvrent les marchands étrangers : du plain-pied au troisième étage, l'acheteur qui circule vient admirer tout le luxe de l'Orient.

La façade de ce bâtiment donne sur une petite place irrégulière, la plus populeuse, la plus bruyante de Tiflis. Comme il n'y a que ce point de communication entre les deux moitiés de la ville, c'est une presse, un brouhaha perpétuel; on n'entend que les cris de kabadah (gare), unis à ceux des boutiquiers qui invitent les passants à acheter leurs denrées d'une voix si perçante, qu'on aurait envie de se boucher les oreilles. C'est essentiellement ici le marché des comestibles; c'est ici que les colons allemands vendent leurs pommes de terre et leurs légumes, leur beurre et leurs veaux. Les Géorgiens étalent leurs poulets, leurs oies, leur orge. Des Ossètes et des Lesghis y exposent des peaux de renard, de martre, etc. Vers le soir arrivent des compagnies de soldats, brocanteurs de vieux habits, de mauvaises bottes, de grosses chemises, fruits de leur industrie.

Nous n'entrons pas à droite dans cette petite ruelle étroite et dégoûtante, où sur une longue file on ne voit que des cuisines noires, des tas fumants de morceaux de porcs, des têtes de mouton, exposés au regard des passants affamés. Dans quelques semaines ce sera bien autre chose, quand l'ail pénétrant et le poisson séché auront remplacé les délices du carnaval. C'est là que le peuple vient faire ses repas, pressé autour des tables les plus malpropres, et à peine abrité par des toits de planches.

Arrivés au milieu du marché irrégulier, nous laisserons la rue bruyante des boucheries qui mène à gauche aux bains de soufre, que l'on peut sentir de loin et nous prendrons à droite à travers le bazar arménien. Nous qui sommes à pied, nous pouvons y passer; si nous étions en voiture (droschki), nous serions obligés de faire un grand détour pour arriver à la grande rue et cela par des rues si étroites, que deux voitures n'y peuvent passer de front. Les Arméniens ont fermé leur bazar par des tourniquets à travers lesquels nous nous glissons : on ne les ôte qu'aux fêtes de Noël, du nouvel an et de Pâques, grand jour de félicitations, pour faciliter l'affluence des voitures qui se croisent dans tous les sens. Admirez l'intelligence de ces bons Arméniens qui ont fait faire un toit en planches sur toute la longueur de la rue de leur bazar; il est fort

commode pour le piéton de passer à pied sec quand il pleut : mais non pour l'acheteur, qui vient choisir des marchandises dans le clair obscur qui se glisse entre les fentes du toit. Malgré cela, ce bout de bazar ne se désemplit pas; heureux qui peut passer sans avoir reçu une douzaine de coups dans les côtés. C'est bien autre chose qu'au passage des Panoramas à Paris.

Distinguez devant chaque boutique ces groupes d'ombres blanches ensevelies sous les plis de leur linceul, le vrai *tchadrà* (1) ou voile des Géorgiennes : vous ne voyez que leurs *kochi* (pantoufles) et les extrémités de leurs *nepkavi* (large pantalon) : vous devinez, malgré la largeur de ces masses informes, que ce sont des femmes géorgiennes et arméniennes qui viennent marchander des étoffes de soie, du chali, des bourmettes (étoffe de coton turque), du fil, des laines, des perles pour broder, etc. Des Géorgiennes, vous écriez-vous ! Les célèbres Géorgiennes ! et vous vous empressez de venir contempler ces beautés sous leurs linceuls. Elles ne feront pas de façon pour vous ; mais pour moi, vous les verrez se cacher et se détourner, et cependant rien de plus laid que la plupart de ces vieilles femmes aux traits flétris, enluminés

(1) Le petit voile s'appelle *litchaki*.

de blanc et de rouge. Ne vous étonnez pas! Ce ne sont pas les jeunes qui viennent faire la tournée du bazar. Si vous voulez voir de belles Géorgiennes, il faut aller chez elles.

Si l'on croyait les voyageurs qui ont parlé des Géorgiennes depuis Chardin jusqu'à il y a vingt ans, ces femmes n'auraient point été des modèles de vertu. Au milieu des jugements pour ou contre que j'ai entendu porter à leur sujet, il me serait très-difficile d'avoir une opinion, et s'il y a des femmes légères, il s'en trouve aussi beaucoup que la chronique n'ose attaquer, et qui sont décentes, modestes, réservées, et bien loin du défaut qu'on leur reproche en général.

Mais laissons là ces vertus, vraies ou fausses, se cacher sous le voile blanc de l'innocence, et tournons les yeux vers ces figures majestueuses de prêtres grecs qui se promènent une longue canne à la main et qui heurtent contre ces Cosaques ivres. Pour eux, le bon pays que cette Géorgie où l'on trouve avec tant d'abondance le vin et l'eau-de-vie! Voilà les prêtres arméniens à la longue barbe, au bonnet d'agneau noir plié en claque au sommet, marque caractéristique qui les distingue du vulgaire. Les Persans maigres et basanés, les Turcs aux regards éternellement flegmatiques, les Grecs, tout se mêle, se presse ou cherche à échapper aux secousses des

porte-faix ossètiens (1), qui plient sous leur fardeau qu'ils portent sur leur dos, appuyé sur un sac de paille.

Au bout du bazar couvert et poudreux, nous trouvons la grande rue aussi bordée de boutiques ; au lieu de magasins européens, il ne se présente qu'une longue suite de niches ou alcôves profondes élevées d'un pied et démi au-dessus du pavé de la rue. Chaque marchand, accroupi sur un tapis, les jambes croisées, appelle les passants en se réchauffant les mains sur une *mangal* (2). Puis viennent les boutiques des différents métiers. Nous pouvons choisir parmi cette file de tailleurs dont chaque groupe travaille au milieu des *chalvars* (larges pantalons), des *tchoks* (habits de dessus), des *akhalouks* (habits de dessous). Voilà les cordonniers, les fourbisseurs, les selliers, les bonnetiers, les barbiers, les fileurs de soie (3); chaque métier a sa place

(1) *Mouchat* en géorgien.

(2) Brasier dans un bassin en cuivre.

(3) Tiflis compte 136 tailleurs, 5 horlogers, 5 maîtres orfèvres en or, 54 en argent, 104 bottiers, 43 faiseurs de souliers, 16 peintres, 12 maîtres fourbisseurs, 21 arquebusiers, 66 taneurs, 40 chirurgiens-barbiers, 58 boulangers, 74 forgerons, 33 serruriers, 60 menuisiers, 63 charpentiers, 14 fabricants de *bourdiouh* (outres), 18 joueurs de *balalaïka*, 42 fileurs de soie, etc.

marquée; été et hiver on les voit travailler ainsi en plein air.

Le soir, chacun ferme sa boutique avec quelques planches et s'en va chez soi, laissant son magasin sous la sauve-garde du guet que les marchands paient pour cela, et qui, appuyé dans un coin, observe, épie tout ce qui se passe, effrayant quelquefois les passants par ses cris de : *Qui vit?* poussés au moment où l'on s'y attend le moins.

Le dimanche, la scène du bazar change; les gens du commun se réunissent dans quelques coins du bazar et s'asseyent autour d'un ou de deux chantres pour les écouter. L'un chante ordinairement quelque chanson turque, persane ou géorgienne pendant que l'autre pince de la *balalaïka* (1). Les motifs sont le plus souvent très-misérables. Les chansons parlent d'amour, d'actions glorieuses des temps passés et quelquefois des temps présents. Un second amusement des désœuvrés consiste à écouter les conteurs; mais ils sont rares à Tiflis.

Ici, comment passerons-nous? car d'un côté voilà des porteurs d'eau avec leur double sac de cuir suspendu sur le dos d'un cheval humide (2),

(1) Petite guitare à trois cordes en métal ou en crins.

(2) La plus grande partie des ouvriers et surtout des porteurs d'eau sont Imérétiens à Tiflis; ce sont les Auvergnats de Tiflis.

et de l'autre toute une caravane de Perse arrêtée devant le grand caravansérai d'Arzerouni, qui retire 60,000 francs de ce vaste et bel édifice décoré d'une colonnade dorique du côté du fleuve. Chaque marchand qui loge dans son caravansérai lui paie, selon une taxe convenue, tant pour 100 de la vente de ses marchandises, pour location, et rien de plus.

En nous pressant à travers tous ces chevaux persans chargés de caisses et de ballots, nous arriverons devant la belle cathédrale de Sion, bâtie en pierres de taille, avec son dôme pointu. Elle était dépendante de l'évêque de Tiflis (Tibiélé). Aujourd'hui les Russes y célèbrent le service divin.

Le devant de l'église est toujours assiégé par des mendiants qui offrent le triste spectacle de l'humanité honteuse dans toute sa crudité. Le cœur se soulève à la vue de tous ces haillons de la misère, rangés le long de la muraille, qui crient saus cesse *eristessé* (une charité) en cherchant leur vermine.

Le quartier qui avoisine Sion est le plus beau de l'ancien Tiflis ou Kala. Excepté ces deux ou trois rues, on ne voit qu'un amas de mauvaises huttes séparées par d'étroites ruelles tortueuses, semées d'immondices; point de façade, point de fenêtres; le plus souvent une porte donne toute la lumière nécessaire. Mais petit à petit les

Russes changeront la face de la ville, qui a déjà bien gagné depuis eux, après l'horrible dévastation et le pillage de cette capitale de la Géorgie par Aga-Mahomet-Khan, dont le nom sera longtemps en souvenir d'exécration en Géorgie.

A l'une des extrémités de la grande rue est la place de la Police, où l'on peut trouver le premier exemple des nouvelles constructions du gouvernement russe. Ici reparaissent ces édifices à colonnes qui se ressemblent d'un bout de l'empire à l'autre. Un corps-de-garde de Tiflis ne diffère en rien de ceux de St-Pétersbourg ou de Mittau.

Pour arriver à la grande place de Tauris, nous traverserons la petite place de Sardarabad où se rassemblent les ânes chargés de charbon. On conçoit la consommation qui doit s'en faire dans des boutiques toutes ouvertes où l'on ne se chauffe du matin jusqu'au soir qu'avec du brasier : il en est de même dans l'intérieur de beaucoup de maisons.

La place de Tauris est encadrée de quelques beaux bâtiments, parmi lesquels se distinguent le palais de l'état-major, le gymnase, etc.

En prenant par le bas de la place, la rue de la poste débouche sur une seconde grande place, celle d'Erivan, maigrement entourée de quelques bâtiments rapetissés par la grandeur de l'espace. Une belle perspective s'ouvre sur la

vallée du Kour, au fond de laquelle paraît le Kasbek brillant qui s'élève dans le lointain au-dessus des autres cimes neigeuses. Sur l'autre rive du fleuve s'étendent les maisons blanches des colons allemands, rangées sur deux lignes le long d'une allée d'arbres fruitiers : l'église luthérienne badigeonnée de jaune est au milieu. Le paysage cependant est nu, sec; les champs des colons ne rapportent pas grand'chose; ils n'ont pas encore les moyen de creuser un canal qui fasse dériver les eaux du Kour pour les arroser.

Au-delà de la colonie, plusieurs grands bâtiments forment l'ébauche du plan gigantesque de la fabrique de soie que M. de Castellaz avait commencé.

Par le haut de la place de Tauris, nous entrerons dans la rue du palais du gouvernement, qui s'ouvre entre le gymnase et le palais de l'état-major. La résidence du gouverneur-général est dans une des plus belles expositions de Tiflis. Elle est fondée sur les restes du palais des tsars de Géorgie que fit construire Rostom et dont Chardin fait la description; une longue suite d'arcades supporte la colonnade d'un péristyle qui longe les grands appartements : aux deux extrémités deux niches renfermant les statues de Mars et de Minerve que les Géorgiens ont eu la simplicité de prendre pour celles du général

Paskievitch et de sa femme. L'intérieur du palais est vaste et propre à la représentation d'un général, gouverneur des provinces trans et cis-caucasiennes.

Le jardin étagé sur les accidents de la colline derrière le palais est charmant, fort varié, bien soigné, et ce qui lui donne beaucoup de prix, il ne manque ni d'eau, ni de bassins, ni d'ombrages sous ce brûlant climat, sans compter des ermitages et des pavillons imités de nos jardins européens qui sont allés trouver leur place sous les figuiers et les platanes de Tiflis. Madame la baronne de Rosen donnait ses regards de prédilection à ce petit élysée.

Suite de la description de Tiflis.

Voilà Tiflis tel que je l'ai dépeint au commencement de l'hiver de 1833 à 1834. Ce serait donner une description bien imparfaite de cette ville que de se contenter de ce monologue épistolaire. Complétons ma description.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que d'une partie de la ville, le quartier nouveau et le Kala; il existe encore un quartier assez considérable, le plus ancien sans contredit. La chaîne d'Akhaltsikhé, fendue par la vallée de Bardjom pour laisser passer le Kour, se relève à l'est et court à travers le Trialeth en longeant le Kour et le bassin du Karthli

jusqu'à Tiflis, où une nouvelle fente ou écluse s'ouvre pour laisser repasser le Kour. Toute cette chaîne consiste principalement en schiste noir et en grès crayeux : le schiste se montre ici à nu avec ses singulières ondulations de couches. Ses masses ont été bouleversées et soulevées ici comme partout ailleurs, et le point de réunion du Tsavkissi et du Kour, au milieu même de Tiflis, est le centre de cet effort plutonien : là, sous les roches schisteuses, on voit surgir des jets de porphyre pyroxénique (1) qui, en s'épanchant au milieu des schistes, en ont empâté quelquefois des masses considérables. Le lit du torrent du Tsavkissi (2) est une vraie déchirure dans ces terrains du milieu desquels jaillissent, sur la rive droite du torrent, de superbes sources chaudes sulfureuses qui fournissent l'eau nécessaire à plusieurs bains : ils sont assez bien entretenus et fort fréquentés, surtout par les femmes, qui se plaisent à y faire des parties de plaisir. Je trouvai la température de ces sources de 35 à 37° de Réaumur (3).

(1) Voyez Atlas, Ve série géologie, plans, coupes, pl. 3.

(2) On appelle aussi Dobakhan, Zarkira.

(3) Rottiers, p. 105 de son Itinéraire, dit qu'elle est de 40° et en donne l'analyse suivante que je n'ai pu vérifier. Sur 100 livres d'eau :

Subcarbonate de soude.	19 grains.
Sulfate de soude.	36.

Tiflis doit sa première origine à ces bains chauds, qui lui ont fait donner le nom de *Tbilis* : la racine *tbl* et *tpl*, dans les langues slaves et géorgiennes, exprime la chaleur, d'où *téplo*, chaud en russe, le *tepidus* des Latins, *Töpliz*, célèbre par ses bains chauds, etc.

Avant l'an 380 de J.-C., Tiflis n'était qu'un village; mais sous le règne de Varza Bakour, le gouverneur persan qui venait de ravager le Rani, le Movakhani, trouva cette position propre à s'y fortifier, et il construisit, près de ce village, le fort de Khouristsikhé; et en 455 (1), Vakhtang Gourgaslan y fonda le Tiflis actuel, qu'il divisa en trois quartiers, *Khalissi*, la ville forte, aujourd'hui Khalaubani, *Tbilissi*, où étaient les bains, et *Nissani*, aujourd'hui le faubourg d'Avlabar, sur la rive gauche du Kour, en face des deux premiers. Il orna ce dernier quartier de

Muriate de soude.	24.
Subcarbonate de chaux.	20.
— de magnésie.	8.
— de fer.	2.
Terre siliceuse.	9.
Extrait résineux.	4.

Ces sources, selon lui, ressemblent à celles de Tibériade.

(1) Chronique de Klaproth, éd. all. Dans son Voyage, éd. franç., il écrit 469.

l'église de *Méléкhi* ou de la Rupture dont j'ai parlé plus haut.

Datchi, fils de Vakhtang, qui régna en 499, transféra sa résidence de Mtzkhètha à Tiflis, qui dès-lors devint sa résidence, sans priver Mtzkhètha de son droit de capitale. Tiflis depuis ce temps a été fort souvent pris et repris, ravagé, brûlé; mais après celle de Timur, nulle destruction ne fut plus terrible, plus complète que celle du 11 septembre 1795, que le barbare Aga-Mahomet-Khan infligea à cette malheureuse capitale.

Le quartier des bains est lié avec la ville par un pont sur le Tsavkissi, et par une rue qu'habitent des bouchers, des bonnetiers et des fourbisseurs.

Au-delà des bains, à la distance de 2 verst, s'étendent les bâtiments de la quarantaine, de la douane centrale, etc.

En remontant la vallée du Tsavkissi par la rive droite, on jouit d'un des plus beaux points de vue sur la ville qui s'étend tout entière à vos pieds, avec le brillant cours du Cyrus dans son étroite vallée fermée à l'horizon par la perspective du Kasbek et du Khokhi. C'est d'ici que M. Gamba a fait dessiner la vue de Tiflis qu'il donne; je n'y trouve d'autre défaut que d'avoir représenté les dômes des églises d'une longueur démesurée.

Le voyageur qui aime les points de vue saisissants de pittoresque, ne doit pas oublier celui-là. Mais à celui qui, comme moi, relève à la fin d'avril d'une fièvre qui l'a affaibli et retenu au lit pendant quinze jours, lorsqu'il fera sa première sortie par ce magnifique soleil du printemps, sous ce ciel d'azur, je lui conseille de se glisser par cette rue tortueuse qui longe la rive gauche du Tsavkissi; il passera à côté de la mosquée persane en briques vernissées, et près d'un atéche-gâh ou pyrée qu'occupe une famille géorgienne. Il s'élèvera petit à petit sur les assises du rocher qui portent les tours sans nombre et les murailles sourcilleuses de la forteresse, dont il fera le tour : puis quand il croira que les ruines d'une tour vont lui fermer le passage, il fera quelques pas, et tout à coup au lieu de ruines, de roches noires, s'ouvre comme par féerie une perspective enchanteresse sur des arbres de toutes espèces, dominés par des noyers antiques. Encore quelques pas et vous êtes dans le jardin du gouvernement, qui remplit la plus grande partie de la vallée ou déchirure du Tsavkissi.

Ce jardin, fort bien soigné, est gagné presque tout entier sur les assises les plus escarpées de la pente qui regarde le sud-est : les ruines du vieux château le dominent dans toute sa longueur : quelques-unes de ses tours, suspendues

si haut au-dessus de votre tête sur une avance de rochers, présentent leur sein entr'ouvert et effraient l'imagination. Il serait impossible au milieu de cette belle végétation, dominée par ces remparts et ces masses énormes de murailles, de se croire à Tiflis; on se supposerait plutôt près des ruines de Heidelberg, si des costumes orientaux sous ces ombrages ne vous ramenaient en Asie.

Un canal tiré du Tsavkissi arrose le jardin. La rive opposée est bordée d'autres jardins qui appartiennent à des particuliers (1) et près du sommet de la colline, là où ne croît plus rien à cause de la sécheresse du sol, se dégradent les tombeaux en briques des Persans dont le style a quelque chose d'élégant et de pittoresque (2).

En poursuivant votre route, vous trouverez sous ces noyers terrassés et cette vigne en berceau où des Géorgiennes qu'étouffent leur tchadra par une marche pénible sous ce brillant soleil, se croyant seules, le soulèvent ou même

(1) On cultive dans les jardins de Tiflis des amandiers, des abricotiers, des pêchers, des poiriers, des pommiers, le prunus avium (merisier), le prunus cerasus (cerisier), le prunus insititia (le prunellier domestique), le prunus domestica (prunier), la figue, la grenade, la noix, la noisette, la jujube, le lotus, la mûre, la vigne, la corme, le coing, la nèfle. Stéven.

(2) Voyez Atlas, IV[e] série, pl. 29.

s'en débarrassent pour jouir de l'air ambiant qui les restaure, un sentier qui s'élève petit à petit sur la pente de la montagne; on l'a bordé de clombes, et les lézards, les scarabées brillants se jouent sous les pierres.

On plane de plus en plus sur la vallée toujours plus sauvage, et l'on se croit au terme possible de sa promenade quand une petite porte s'ouvre. En effet, vous êtes parvenu jusqu'à cette muraille que fit construire le fameux Châh-Abas, pour couronner le mont Solalaki de toute sa longueur (1), et vous ne faites qu'un pas pour passer de la sauvagerie d'un paysage à tout ce qu'il y a de plus vivant. Vous planez sur toute la ville de Tiflis comme sur une carte de géographie : vous voyez toutes les personnes qui passent dans les rues; vous les reconnaissez; vous êtes au marché, au bazar, à la place de parade, au pont, à la procession d'église à la fois, et si vous voulez jouir à votre aise, allez vous placer sur le bastion à demi-renversé qui forme l'extrémité de la grande muraille, et qu'on appelle encore le trône du Châh (*Chahi takht*), vous aurez encore un plus grand contraste : le vallon du Tsavkissi d'un côté et Tiflis de l'autre; ne craignez pas les lézards qui se cachent sous les

(1) Voyez cette longue muraille et le trône du Chah dans la pl. 24 de la II[e] série de mon Atlas.

grands tas de pierres amoncelées autour du signal : ils sont trop peureux eux-mêmes pour vous vouloir faire du mal ; j'en vis un énorme, grisâtre, de deux pouces de largeur au moins, qui échappa à toutes mes perquisitions.

Au nord-ouest de la ville, on plane aussi sur une combe qui s'avance dans le sein de la montagne schisteuse de Tchitoutrouki, dont la partie supérieure à nu présente ses couches contournées, tandis que l'inférieure est remplie de vignobles, de noyers et de maisons de campagne qu'arrose une partie du ruisseau du Tsavkissi, qu'on fait passer par-dessus le dos de la montagne; une partie de cette eau va au jardin du gouverneur.

Vie de Tiflis.

On se ferait une fausse idée de cette capitale en pensant que la vie y est chère. Au contraire, les vivres y sont à fort bon compte et très-variés. Les colons allemands y fournissent de tout ce dont on a besoin pour une vie européenne. Le pain et le riz y sont en abondance; la volaille et le gibier de toute espèce y affluent, et les gourmets recherchent les poulets et les poulardes de Mingrélie et d'Imereth. Les pêches de la mer Caspienne fournissent richement en hiver du

poisson frais, et en tout temps du poisson salé et du caviar.

Le vin y est excellent et à fort bas prix. On en vend de deux espèces, celui de Cakhétie rouge qui se paie 1 *abase* (80 centimes) la *tounga* (5 bouteilles) le bon (1); l'ordinaire coûte 25 centimes et au-dessus. Quand on veut avoir de la meilleure qualité, on va bien jusqu'à 2 abases (1 fr. 60 cent.) et au-delà. Ces vins ont beaucoup de ressemblance pour la couleur avec les vins de Bourgogne; ils ne sont pas si secs, si acerbes que les vins de Bordeaux. On les conserve en Cakhétie, le plus grand vignoble de la Géorgie, déjà vanté par Strabon (2) dans des *koupchines* (amphores) qui, comme je l'ai dit, sont d'une dimension remarquable; car on en voit qui ont jusqu'à neuf pieds de hauteur : ce sont peut-être les plus grands échantillons de poterie connus, et si Diogène en avait un pareil pour tonneau, il avait bien assez de place pour s'y coucher. On les fabrique en plusieurs pièces que l'on rejoint

(1) Les jardins de Tiflis à eux seuls produisent environ 70,000 védro ou 210,000 tounga, environ le 7e de la consommation de Tiflis. Les prix me paraissent exagérés dans la Description russe de la Géorgie en 4 vol., t. I, p. 232. L'auteur prend pour moyenne du prix du vin 2 abases ou 1 fr. 60 cent., et porte le chiffre de la consommation en vin à 2,225,000 francs.

(2) Strabo, p. 482, ed. Bas.

ensuite pour en faire un seul vase scellé avec de l'argile à potiers, et que l'on recuit ensuite au four.

Le vin se transporte au fur et à mesure que la consommation l'exige, dans de grandes outres d'un seul cuir de chèvre ou de buffle que l'on tue d'une manière particulière pour avoir la peau entière; l'intérieur qui est celui du poil, est soigneusement goudronné de naphte noire de Bakou, ce qui donne au vin qu'on y conserve un goût désagréable de goudron aux premiers jours qu'on en boit; mais on s'y habitue bien vite. J'ai vu un consul français fraîchement débarqué qui, le premier jour de son arrivée, ne parlait de ce vin goudronné qu'avec une critique amère, dès le troisième jour le trouva buvable, et plus tard fort bon.

D'ailleurs ce vin a deux qualités précieuses, admirables : il ne fait pas mal à la tête (quand il n'est pas falsifié, s'entend), et non seulement il ne donne jamais la goutte, mais il la guérit, qualité qui a été éprouvée et confirmée par les expériences de M. le docteur Conradi de Pétigorsk, qui s'est guéri lui-même de cette manière-là. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a pas de pays où il y ait moins de goutteux qu'en Géorgie.

Le vin de Cakhétie a en général une couleur rouge magnifique que les habitants lui donnent

non seulement en faisant cuver leurs raisins dans leurs grands bassins en bois, mais en y ajoutant aussi une espèce de raisin qu'on cultive exprès et qui donne une couleur superbe : on l'appelle le *sapéravi* (le teinturant); grains ordinairement ronds, feuilles qui deviennent rouges de sang en automne, tandis que les autres feuilles jaunissent; il teint les doigts quand on l'écrase. J'ignore, d'après cette description qu'on m'a faite, quelle est cette espèce de raisin, et je doute même qu'elle existe. Ne serait-ce point la Phytolacca? Mais certainement ce n'est pas le petit sureau (hièble) qu'on emploie ici; le vin qui en est mêlé donne de violents maux de tête, et les Géorgiens sont fort habiles à reconnaître le vin falsifié de cette manière.

Le vin transporté dans ces grandes outres de buffle, offre le spectacle le plus étrange; placées sur le dos, les quatre jambes en l'air, gonflées de vin, s'animent et se balancent avec un air de vitalité, au moindre mouvement du char tiré par d'autres buffles.

La seconde espèce de vin est celle que font les colons allemands, qui le traitent à la façon de leur pays et le gardent dans des tonneaux; cette espèce n'a pas le goût de goudron et mousse plus ou moins; mais elle n'est pas recherchée à Tiflis des Géorgiens qui préfèrent leur goût de goudron; peut-être cela vient-il aussi du prix

plus élevé. Ce vin m'a paru sain et d'un goût fort agréable.

Le vin de table du baron Rosen était du vin de Cakhétie; mais son vin de choix qui était parfait, venait de l'Odichi, l'une des provinces de la Mingrélie dont j'ai fait la description.

On porte la consommation en vins à Tiflis à 500,000 védro ou 1,500,000 tounga, environ 7,500,000 bouteilles ordinaires, ce qui ferait $\frac{2}{5}$ de bouteille par jour par habitant en y comprenant le militaire.

Quand on voulait, pendant mon séjour à Tiflis, faire bonne chère, on allait chez Jean Paul, ancien sapeur des grenadiers de l'armée française, qui fut pris dans la mémorable campagne de l'an XII, et qu'un général russe emmena à Tiflis comme cuisinier. Là, quand le général quitta, plusieurs personnes qui s'intéressaient à ce Jean Paul, connu comme un parfait honnête homme et comme bon cuisinier, lui conseillèrent d'établir un restaurant et lui en firent les avances. Ce brave homme satisfit à leurs voeux en remplissant avec zèle pendant plusieurs années la rude tâche qu'il s'était imposée; mais fatigué de cette vie bruyante, de tant de soins, Jean Paul s'est retiré à la colonie allemande de Tiflis d'où est sa femme et où il s'est colonisé lui-même, traitant encore néanmoins ceux qui viennent lui demander à dîner

avec l'aplomb d'un vrai cuisinier de gastronomes. On lui commande aussi des repas de noces et des déjeûners. Tout en servant avec abondance et choix de mets, il conserve une grande modicité dans ses prix, et pour le voyageur européen en orient qui aime à retrouver sous ce ciel étranger où les mœurs sont si différentes des nôtres, un établissement de ce genre, la maison du bon Salzman, offre une table et des habitudes qui lui rappellent vivement la patrie.

Outre cela, Tiflis ne manque pas d'auberges, de cafés, etc.

Les bons logements manquent à Tiflis pour y être agréablement : la plupart des personnes étrangères n'y sont que campées. On ne vient à Tiflis que pour y passer quelques années; on ne compte pas s'y établir pour toujours, par conséquent, ni les étrangers, ni les Russes n'y bâtissent volontiers ; on n'a pas encore pris l'habitude de regarder Tiflis comme une ville européenne, mais cela viendra; on se dira que Tiflis est sa patrie. En attendant pour l'affluence d'officiers, d'employés, de gens de toutes espèces qui s'amassent sur ce point, il n'y a que des logements géorgiens, ou des cavernes arméniennes. On se les dispute cependant. Ce serait donc une spéculation de bâtir à Tiflis, si toute maison n'était pas sujette aux *services militaires*,

c'est-à-dire qu'elle doit fournir en nature ou en argent des logements pour les employés civils et militaires. L'accumulation de ceux-ci et le peu de logements existant relativement à la population ont rendu ces charges extrêmement onéreuses, et les habitants sont rebutés par cette imposition qui pèse également sur toutes les grandes villes soumises à la Russie.

Je me trouvai à Tiflis à cette époque de tournoiement des grandes villes pendant les fêtes de Noël et du nouvel an. Et Tiflis ne m'a point paru privilégié, ni plus paisible que le reste de l'Europe civilisée.

Le jour de Noël je fus rendre mes devoirs au général-gouverneur, baron de Rosen, et je fus étonné de trouver dans les grandes salles un très-grand nombre de personnes réunies pour le complimenter. Le baron reçut en premier les vœux d'une vingtaine de généraux dans une des salles où je fus aussi appelé à lui rendre mes hommages : puis ce fut une présentation générale, au milieu d'une foule, d'une presse, où cependant le baron sut fort bien distinguer ceux à qui il voulait adresser quelques paroles. La baronne reçut ensuite. Il y eut ce jour-là grand dîner de plus de cent couverts, où tous les costumes civils et militaires, indigènes et étrangers formaient la guirlande la plus variée.

Au nouvel an ce fut de même. Le 2 janvier

grand bal. Le $\frac{6}{18}$ janvier, qui fut le jour le plus froid de cet hiver et où le thermomètre tomba à — 7°. Réaumur, la bénédiction des eaux du Jourdain se fit sur les rives du Cyrus, au centre d'un grand carré de troupes en parade et au son des salves d'artillerie.

La maison du gouverneur-général était, comme de droit, le centre des affaires, comme celui des délassements : elle donnait le ton. Pendant tout l'hiver, il y eut réception, jeux, conversation, souper, tous les dimanches. Là se rencontraient toujours les personnes avec lesquelles on désirait causer ; et j'ai retrouvé dans la maison de M. de Rosen pendant ces fêtes le genre des salons de Paris.

Le jeudi était jour de concert. Bal de temps en temps. Combien de dames européennes auraient désiré être à ma place pour jouir dans ces beaux salons, si bien décorés, de la variété des figures et de toute la bizarrerie des scènes et des costumes qui se présentaient à mes yeux, surtout au bal.

Quel contraste entre une tzarine, fille du fameux roi Héraclius II, ayant conservé son costume géorgien dans tous ses détails, quoique avancée en âge ne manquant jamais une de ces fêtes, et madame la baronne en toilette française la recevant avec tous les honneurs !

Voyez-vous s'avancer cette figure timide,

embarrassée, sous son voile qu'elle a peine à soulever pour se montrer à toute cette foule d'hommes empressés pour la voir; c'est la femme du tzarévitz et prétendant Alexandre, qui se trouve fort étonnée de paraître dans cette bruyante assemblée, elle qui avait vécu jusqu'alors si retirée.

Le prince Alexandre, fils de George, dernier roi de Géorgie, et petit-fils d'Héraclius II, n'avait jamais voulu reconnaître la domination russe comme légitime sur la Géorgie, malgré le testament de son aïeul. Retiré tantôt chez les Persans, tantôt chez les Turcs, suivant que les uns ou les autres étaient en guerre contre les Russes, il excitait le plus qu'il pouvait les ennemis de la Russie à lui reconquérir son royaume. La cour de Russie lui promettait pension, protection, s'il voulait rester tranquille; il n'en tint point compte.

Pendant qu'il était à Erivan, il épousa la fille de Mélikh Saat, chef des Arméniens du Sardariat d'Erivan. Après la conquête de l'Arménie et pendant la guerre de Turquie de 1829 à 1830, dans laquelle il se mêla aussi, sa femme et son fils étaient restés à Erivan chez ses parents. Après la guerre, il les redemanda au gouvernement. Le feld maréchal prince Paszkévitz, qui ne voyait pas ce qu'un tzarévitz et une tzarine vaudraient

de profit de plus à la Russie, ordonna qu'on les lui renvoyât.

Mais la femme d'Alexandre soit timidité, soit crainte d'un voyage, si jeune encore, soit peut-être aussi que l'instabilité de la fortune d'Alexandre retardât leur réunion, fit si bien, que le feld maréchal quitta le gouvernement sans qu'elle fut partie. D'ailleurs, il est fort probable que son père et sa mère étaient pour beaucoup dans ces retards; ils avaient tant de peine à se séparer de leur fille.

Sur ces entrefaites, le baron Rosen est nommé général-gouverneur du Caucase : un an se passe, nouvelle sommation de la part du prétendant qu'on ait à lui renvoyer sa femme qu'on croyait partie depuis longtemps. Le baron s'informe et apprend qu'elle est effectivement à Erivan. Le baron qui n'avait pas la plénipotence du feld maréchal et qui ne pouvait pas dire : allez-vous-en, nous ne vous craignons pas, se trouve dans un grand embarras. Il en écrit de suite à Saint-Pétersbourg pour savoir que faire? On lui répond : Vous avez la tzarine et l'héritier présomptif de la couronne de Géorgie entre les mains et vous voulez les renvoyer aux Turcs! qu'on les expédie au plus vite à St-Pétersbourg.

Le fait était vrai : l'enfant était l'héritier véritable et direct de la couronne de Géorgie; ordre aussitôt fut donné au général prince Béboutof,

gouverneur de l'Arménie, de prier madame la tzarine de se préparer au voyage de Saint-Pétersbourg.

L'effroi de cette jeune et jolie femme fut extrême, habituée à cette vie retirée de harem, à cette intimité de famille, toujours sous les yeux de sa mère, très-modestement vêtue et même peu soignée dans sa toilette, à l'idée de se rendre à la cour du grand empereur, et d'y jouer un rôle même. Que de pleurs furent versées de part et d'autre! Sa mère ne voulait absolument pas consentir à ce départ : plusieurs fois le général fut obligé d'aller chez elle pour l'engager à se décider de bonne grâce. Il fallut lui dire que si elle ne le voulait pas de gré, force pourtant serait d'y consentir, parce qu'on emmènerait sa fille malgré elle. Enfin après bien des retards, bien des gémissements, le vieux Mélikh Saat, qui était le plus raisonnable, décida la mère et surtout la fille qui ne voulait pas entendre parler de ce projet, et au milieu des larmes, on prépara le trousseau de la tzarine.

La belle tzarine fut bien embarrassée à Tiflis, où naturellement on lui rendit tous les honneurs, ce qui n'était pas fort agréable pour madame la baronne qui ne pouvait échanger aucune parole avec elle; car Son Altesse ne sait absolument que le géorgien, l'arménien et peut-être le persan. Mais malgré toutes ces petites

répugnances, elle se fut bientôt faite à sa nouvelle position, et trouva qu'il y avait pourtant quelque agrément à jouer le rôle de tzarine, surtout quand on est jolie. Elle qui, avant son départ d'Erivan, n'avait jamais vu d'homme face-à-face, excepté son père et son mari, s'habitua bien vite à paraître le visage découvert. Elle est partie pour St-Pétersbourg où l'on dit qu'elle se plaît ; le gouvernement lui a assigné un revenu conforme à sa dignité : son fils sera élevé aux frais de l'état.

Mais revenons au bal : vous y verrez des princes et des princesses Dadian, Bagration, Orpélian, danser la contredanse française en costumes européens avec des princes Galitzin, des Potocki. La contredanse a cessé et les danseurs fatigués se dispersent et se reposent. Mais un air national est entonné, qui l'a entendu une fois ne l'oublie pas! Au chant pittoresque des ghis, les visages s'épanouissent ; un prince tcherkesse nouvellement sorti de sa vallée, et transporté de ses huttes sauvages dans le palais des Sardars, l'entend ; c'est l'air de ses montagnes : la joie brille dans ses yeux. Costumé comme dans ses courses guerrières, il a son sabre et son kindjal au côté et le long poil de son énorme bonnet circassien lui retombe sur les yeux ; il s'élance dans l'arène et seul, entraîné par ces accents nationaux, il oublie le monde entier et il danse sur ce par-

quet comme sur la pelouse de sa vallée ; ses pas sont d'abord simples, et deviennent de plus en plus compliqués : il se regarde, il se complaît dans ses figures cadencées et dans ses gestes; tout le monde fait cercle autour de lui et le contemple.

Population de Tiflis.

En 1807, selon Klaproth, Tiflis comptait 3,684 familles, 148 membres du clergé, 160 princes, 216 gentilshommes, 1,983 bourgeois ou mokalaki.

En 1820, M. de Gamba estimait cette population de 4,500 familles; mais en portant le nombre des membres de chaque famille à 6 personnes, il outrait le chiffre de la population

totale qu'il portait à..............	27,000 h.
sans compter la garnison, les employés, etc.........................	6,000
En tout...	33,000

Les recensements les plus exacts qui ont été publiés par ordre du gouvernement russe (1)

(1) Voyez Description statistique du Caucase en russe par Oreste Evetzki, 1835, et la Description de la Géorgie en russe, en 4 vol., publiée en 1836.

donnent les résultats suivants pour l'année 1834 où j'étais à Tiflis.

	GÉORGIENS.		ARMÉNIENS.		MAHOMÉ.		TOTAL.		En tout.
	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	H.	F.	Hom.	Fem.	
Mokalaki ou bourgeois.....	60	50	1330	1170			1390	1220	2610
Serfs du gouvernement qui paient........	900	830	5320	4810	310	280	6530	5920	12450
Qui ne paient pas..........	9	12	67	40	12	10	88	62	150
Serfs de l'église et colons d'Etchemiadzin.	420	380	1160	990			1580	1370	2950
Serfs des particuliers........	620	560	1730	1480	60	50	2410	2090	4500
Gens libres, etc..........	70	80	140	110			210	190	400
Imérétiens, population flottante........							250	50	300
Hébreux.....							50	10	60
Princes, nobles..........							670	420	1090
Clergé, lettrés.	170	116	265	208	1		386	314	780
	2249	2028	10012	8808	383	340	13564	11646	25290

Cette population est répartie en 4,936 familles (1) et dans 3,662 maisons, dont 37 appartiennent au gouvernement et 3,625 aux particuliers.

Sur ce nombre de maisons, 572 appartiennent au clergé et 1,439 ne sont pas assez bonnes pour pouvoir fournir des logements pour les employés civils et militaires, et paient en argent les *services*.

(1) 5 ½ habitants font une famille.

Dans le nombre des princes et gentilshommes, on compte 16 membres de la famille des anciens rois, et 264 princes (aznaouri).

Proportion des naissances et des décès chez les Géorgiens.

	NAISSANCES.		TOTAL.	DÉCÈS.		TOTAL.
	HOMMES.	FEMMES.		HOMMES.	FEMMES.	
1827	129	98	227	126	70	196
1828	126	117	243	134	82	216
1829	132	136	268	140	92	232
	387	351	738	400	244	644
	Catholiques.					
1833	18	17	35	13	8	21
	Arméniens.					
1831			308			180
1832			418			235
1833			367			194
			1093			609

Ce tableau porterait année commune le nombre
des naissances à 645,
des décès à 438
ce qui donnerait environ 16 naissances pour 11 morts et 1 naissance sur 39 habitants.
1 décès sur 57 habitants.

A Neuchâtel en Suisse, les tabelles de population les plus exactes pendant 34 ans ont donné pour mêmes proportions : 14 naissances pour 10 décès,
1 naissance sur 31 $\frac{5}{7}$ h.,
1 décès sur 50 h.

Eglises à Tiflis.

En 1804, on comptait à Tiflis 35 églises arméniennes et 6 églises géorgiennes : en tout 41.

En 1810, le nombre des églises arméniennes était tombé à 22, tandis que celui des géorgiennes était monté à 12. L'église catholique était déja reconstruite : en tout 35.

En 1836, Tiflis possédait :

Eglises	grecques-russes.........	4
—	grecques géorgiennes....	12
—	grecques grecques.......	2
—	arméniennes............	23
—	catholique.............	1
	En tout....	42

Les principales de ces églises sont :

La cathédrale de Sion, fondée dans le sixième siècle par le roi de Géorgie Gouram : plus tard elle fut détruite par les Persans et reconstruite vers le commencement du dix-huitième siècle par Vakhtang V, fils de Léon III : elle est bâtie dans le style géorgien pur (1); c'est là que les Russes assistent au service divin.

L'église Méteki ou de la rupture déjà mentionnée.

Le monastère de St-David, fondé en 1318,

(1) Elle se voit en face, à droite du caravanserai à colonnes, dans mon dessin, IIe série, pl. 24.

sur la place où demeurait St David, l'un des treize saints Pères qui vinrent de Syrie prêcher et établir la religion chrétienne en Géorgie dans dans le quatrième siècle.

L'église catholique avait été détruite par Aga-Mahomet-Khan; reconstruite aujourd'hui, elle est desservie par les pères Capucins qui, lors de mon séjour, étaient au nombre de quatre : la mission de ces pères date en Géorgie de l'an 1661. Ils comptent environ 341 paroissiens des deux sexes.

La principale église des Arméniens après la cathédrale de *Mognini*, est le monastère des Béboutof sur la hauteur d'Avlabar : il est dédié à St-Etienne et desservi par 16 moines.

La secte mahométane d'Ali a une mosquée dont j'ai parlé plus haut : elle compte 187 fidèles, sans y comprendre les femmes.

Etablissements d'éducation. — Sociétés scientifiques.

Tiflis a un gymnase. L'éducation des jeunes demoiselles n'est point négligée non plus dans cette ville : les jeunes Géorgiennes et les Arméniennes de familles nobles ou d'employés du gouvernement sont reçues dans un établissement fondé par madame la princesse Paszkévitz, et dirigé par deux dames dont l'une, lors de mon séjour, était anglaise.

Les élèves sont partagées en pensionnaires qui paient 200 roubles en argent ou 800 francs de pension, et en externes. J'ai causé avec les parents de plusieurs de ces jeunes demoiselles, qui tous m'ont parlé avec satisfaction des progrès de leurs enfants et des soins qu'on leur donnait.

Encore un grand pas de fait ; on civilise les hommes et on influe beaucoup plus sur eux par les femmes qu'en les civilisant eux-mêmes directement : on dira que c'est un sophisme, et c'est pourtant vrai : c'est par la vie domestique qu'on les dompte et qu'on les améliore. Voyez l'orient sans vie sociale avec les femmes, et voyez l'occident.

Cet établissement d'éducation a d'ailleurs le grand avantage d'assimiler les premières familles géorgiennes et arméniennes avec celles qui sont d'origine européenne, et de faciliter ainsi les mariages entre elles. Ces mariages promettent le bonheur à ces employés civils et militaires, qui ne craindront plus de se fixer en Géorgie, d'y épouser des femmes qui n'ont de beau que le visage, et d'éducation que celle qu'il faut pour savoir se parer. On m'a fait la remarque que dans ce nouvel institut, les demoiselles arméniennes faisaient plus de progrès en général que les Géorgiennes.

On élève, on civilise les enfans quand on veut régénérer une nation. L'espérance d'une prairie

n'est pas dans l'herbe qui sèche, mais dans les germes qui poussent et qu'il faut soigner et arroser.

Pour faire partager à un pays routinier comme la Géorgie quelques-unes des nouvelles théories que les sciences agricoles doivent aux études des chimistes, des botanistes, etc., le gouvernement a fondé à Tiflis une société d'agriculture pour laquelle je fais bien des voeux. Elle avait tenu sa première séance lorsque je visitai le local qui lui était destiné; je souhaite à toutes les sociétés scientifiques de l'Europe et surtout à la société de géographie de Berlin, un local aussi propre, aussi bien meublé. Un commencement de bibliothèque s'étalait sur les rayons qui lui étaient destinés.

Les premiers travaux de cette société ont été de chercher à creuser des puits artésiens près de la colonie allemande et de la manufacture de soie : l'idée était excellente. Quant à la houille que l'on voulait chercher dans cette même localité, j'ai déclaré que je croyais la chose impossible : le schiste noir et le grès qui encaissent les rives du Kour appartenant au système crayeux selon moi, ne peut receler que des lignites; d'ailleurs les terrains houillers ni aucun des terrains inférieurs au lias n'ont encore été reconnus au sud du Caucase.

Pendant quelque temps, Tiflis a eu une ga–

zette, publiée par des personnes à talent; il est fort à regretter qu'elle soit tombée, et je désirerais bien que quelqu'un se chargeât de réunir et de publier les intéressantes notices sur cette ville et sur ce pays qui étaient disséminées dans ses numéros.

L'état-major de géorgie n'est pas resté en arrière de ceux des autres provinces de l'empire, et j'ai vu dans ses portefeuilles les commencements de ses travaux topographiques qui, pour l'exécution, peuvent rivaliser avec ce que l'on a de mieux en Europe. Les difficultés de tous genres que présente le pays sont un motif de plus de louer son zèle.

Il était naturel que l'attention du gouvernement et celle du public se portassent sur l'une des plus belles branches de revenu des provinces trans-caucasiennes. La soie, si abondante, si belle dans ce pays, pouvait richement l'aider à faire pencher la balance du commerce en faveur de la Géorgie. De nombreuses actions, qui furent prises par les plus riches familles de la Russie, formèrent un fond qui fut mis à la disposition de M. de Castellaz, originaire de Fribourg en Suisse. Il arriva avec une colonie de Français à Tiflis, tous richement payés, comme pour une grande expédition scientifique. Les plans que j'ai vus, et les projets d'établissements que j'ai lus, étaient remarquables par l'immensité des

vues du fondateur. Une vaste étendue de terrain qui avait été acquise à la société sur les rives du Kour, devait être couverte de bâtiments d'une noble architecture et de plantations de mûriers. Mais la mort de M. de Castellaz fit avorter bientôt tous ces plans : il se trouva un déficit considérable; les premiers frais d'établissement avaient tout absorbé, et il n'y avait encore à sa mort que quelques lambeaux d'édifices, et qu'un commencement provisoire d'entrain de machines, dont le gouvernement, l'un des plus forts actionnaires, s'empara, et qu'il fit gérer par la chambre des finances de Tiflis.

Le ministre, qui avait à cœur de faire réussir ce projet, au moins en partie, mit alors à la disposition de l'établissement quatre-vingts femmes condamnées aux travaux forcés, et lui avança les soies dévidées et les cocons que la Russie recevait en tributs des peuples du Chirvan, de Kouba, du Noukha, etc.

Cette soie était retravaillée dans l'établissement en soie grège et en organsin, et à certaines époques on l'expédiait à Moscou, où on la vendait pour le compte du gouvernement.

Malgré tous les soins du ministre, l'établissement ne prospérait pas; les membres de la chambre des finances auxquels on en avait remis la surveillance, ne s'entendaient en aucune manière à la fabrication de la soie. On fut obligé de

changer ce mode d'administration, qui ne couvrait pas même les frais d'entretien des quatre-vingts femmes condamnées, et l'on fut obligé de trouver un administrateur qui s'entendît en soie. M. le baron Rosen proposa pour cette place M. Tesseyre; l'avenir de cette fabrique promettait de beaux résultats lors de mon départ. Le premier maître de l'établissement était aussi un Français, M. Chérot.

Température, climat de Tiflis.

Le docteur Vichmann, que j'ai vu mourir au commencement de 1834, avait fait, du 1er septembre 1832 au 1er septembre 1833, des observations météorologiques qui ont été publiées dans la description du Caucase russe en 4 volumes (1), à laquelle je les emprunte.

Moyenne du thermomètre pendant l'année.

à 7 heures du matin.......	+	7° 38
à 2 heures de l'après-midi.	+	12° 35
à 3 heures de l'après-midi.	+	9° 39
Moyenne générale pendant l'année.........	+	9° 37
Plus grande hauteur du thermomètre......	+	27° 82
Plus grande baisse du thermomètre........	—	9°
Jours complètement sereins pendant l'année.		123
Jours mêlés de lueurs de soleil.............		98

(1) Tom. I, p. 159.

Jours troubles		144
Dans ce nombre, jours pluvieux		79
avec de la neige		30
avec le vent du S.S.O.		98
avec tempête		13
Tremblements de terre		3
Jours de gel		40
de chaleur étouffante		10
Première gelée, le $\frac{12}{24}$ novembre 1832, par.		0° 5
Dernière gelée, le $\frac{16}{28}$ mars 1833, par	—	1°
Première neige tombée le 3 novembre, par.	+	3°

Tiflis étant situé sous le 41° 41′ 27″ (1), n'aurait qu'une température moyenne approchant de celle de Florence qui est sous le 43° 46′, et par conséquent inférieure à celle qui devrait résulter de sa position, qui est celle de Rome, dont la moyenne de température est de + 12°. Cette différence vient de la position de Tiflis placé dans le voisinage des hautes sommités du Caucase, fort avant dans l'intérieur des terres, à une hauteur au-dessus de la Mer-Noire de 1101 pieds de roi (2).

(1) La description russe du Caucase en 4 volumes, dit 40° 41 40″, ce qui est une erreur. M. Frédrich Parrot, Voyage à l'Ararat, a déterminé exactement cette latitude comme je la donne, IIe partie, p. 143.

(2) Cette hauteur est celle indiquée par M. Parrot dans son voyage à l'Ararat, IIe partie, p. 39, où l'on peut voir le résultat du nivellement qu'il a fait de la Mer-Noire à

Le climat de Tiflis a passé longtemps pour très-meurtrier : j'en ai exposé plus haut la principale raison, qui provenait des immenses amas de ruines tombées en pourriture après l'horrible dévastation d'Aga-Mahomet-Khan, en 1795. Tiflis, en se relevant de ses ruines et en se repeuplant, a vu chaque année son état sanitaire s'améliorer. D'ailleurs le gouvernement russe n'y a pas peu contribué en veillant à la propreté des rues, en leur donnant plus de largeur, en ouvrant de grandes places qui mettent l'air en circulation, en élevant des bâtiments européens qui sont plus en état de résister à la chaleur et au froid.

La chaleur est d'autant plus sensible à Tiflis qu'elle est concentrée comme dans une espèce d'entonnoir, entre des parois noires et schisteuses : elle est quelquefois excessive, surtout dans la vieille ville, où toutes les maisons sont entassées les unes sur les autres. Les mois les plus chauds sont juillet, août et septembre. M. Gamba dit avoir vu le thermomètre de Réaumur, en 1820, à 33° à l'ombre : année ordinaire, il ne dépasse pas les 28°, mais reste longtemps entre ce degré et 22°.

Tiflis. L'ouvrage russe en 4 volumes cité plus haut, fixe cette hauteur à 1346 pieds de roi : le lieutenant-colonel Kotsebue la met à 1386. Voy. t. I, p. 160.

Malgré cela, comme le prouve le tableau de la population que j'ai donné plus haut, Tiflis aujourd'hui n'est pas plus malsain que toute autre ville pour l'étranger, pourvu qu'il suive le genre de vie qui lui est prescrit par l'expérience des habitants, qu'il sache être modéré dans l'usage des fruits et du vin, se préserver de l'ardeur des rayons du soleil pendant les heures de la journée les plus chaudes, et qu'il ne se dépouille pas étourdiment de ses vêtements en prétextant qu'on ne peut les supporter : les nuits relativement sont fraîches et longues, et c'est par le peu de précaution que prend l'étranger de se préserver de cette fraîcheur, qu'il succombe. Les maladies les plus communes sont, comme en Iméreth, des fièvres nerveuses, typhoïdes, cérébrales ; les moins dangereuses sont les fièvres intermittentes ; l'on n'évite des rechutes de toutes ces fièvres que par une grande frugalité.

Les hivers, par contre, à Tiflis, sont très-agréables, et les printemps superbes. Il est peu de mauvais jours tels qu'on ne puisse sortir : les plus désagréables sont ceux où souffle un vent violent du N. O. venant du Caucase, qui commence par soulever des tourbillons de poussière et finit par quelque peu de neige.

En 1772, le $\frac{18}{30}$ janvier, Güldenstädt trouva les premiers *Bulbocodium vernum*.

En 1805, M. de Stéven recueillit les premières

fleurs du printemps le 6/18 février : c'étaient le *Bulbocodium trigynium*, le *Crocus vernus*, le *Tussilago farfara*, le *Cyclamen hederæfolium*.

En 1834, je trouvai les premiers *Merendera caucasia* près de Tiflis, le 20 janvier/1 février.

Tiflis dans cette déchirure porphyrique, qui rappelle de si près les phénomènes volcaniques; Tiflis à la proximité des cendres, des trass volcaniques, des coulées de lave, d'obsidienne, de la somkhétie, reçoit chaque année quelques avertissements de ce dangereux voisinage. De 1832 à 1833, M. Vichmann avait observé trois secousses de tremblements de terre. J'ajouterai à ces observations celles d'un savant que la Russie s'honore de posséder encore, de M. de Stéven qui, pendant le séjour qu'il a fait en 1804 et en 1805 en Géorgie, a recueilli les faits suivants, que je dois à son obligeance.

Le 17 octobre (v. s.) 1803, il y eut à Tiflis un tremblement de terre qui fendit des murailles.

En 1804, 7 août, faible secousse.

Du 11 août au 12, dans la nuit, faible secousse.

23 septembre à midi, faible secousse. Le soir à 8 heures, forte secousse. Le jour avait été un peu voilé, mais agréable. Du 23 au 24 septembre, pendant la nuit, première gelée blanche. Dès qu'on remarquait un tremblement de terre à

Tiflis, on sonnait toutes les cloches pour avertir les habitants.

24 septembre à 10 heures du soir, tremblement de terre moins fort. Le jour avait été fort beau.

26 septembre à 2 heures après minuit, secousse un peu plus forte.

29 septembre à 11 heures du matin, faible tremblement de terre qui a duré $\frac{1}{4}$ de minute, infiniment plus fort que celui du 23 ; plusieurs murs se sont écroulés. Pendant la nuit, quatre secousses moins fortes, et dans les intervalles, on remarquait un faible mouvement dans le terrain. Le jour avait été trouble et la nuit pluvieuse.

30 septembre à 4 heures et à 8 heures du matin, deux faibles secousses ; à 2 heures de l'après-midi et à 10 heures deux nouvelles secousses.

1er octobre, après minuit, tremblement de terre. Entre 6 et 9 heures du soir, trois secousses.

2 octobre à 3 heures du matin, secousse faible. Les journées étaient très-froides et pluvieuses.

6 octobre à 10 heures du soir, secousse.

7 octobre après minuit, très-forte secousse.

Nuit du 10 au 11, faible tremblement de terre.

16 octobre à 7 heures du matin et à 9 heures du soir, tremblement de terre.

17 octobre à 6 heures du matin, même phénomène.

Le 15 octobre avait été un jour très-chaud : le soir, violent orage, avec coup de vent : la tempête dura le 16 et le 17. Le 18 fut trouble, pluvieux et froid.

Le soir du 20 jusqu'à minuit du 21, la pluie fut très-forte, après quoi il s'ensuivit une terrible tempête qui dura jusqu'à midi.

Le 22 octobre à 2 heures du matin, on eut quelques faibles secousses pendant la tempête.

Le 26, après deux jours de pluie, violente tempête qui dura un jour, et pendant sa durée, toutes les montagnes du voisinage vers le nord se couvrirent de neige; seulement les collines de St-David, d'Avlabar et de la forteresse firent exception.

29 octobre, très-forte gelée.

30 octobre, même température.

6 novembre à 6 heures du matin, fort tremblement de terre.

7 novembre le matin, première neige.

30 novembre à minuit, trois secousses, dont l'une forte : beaucoup de neige pendant la nuit.

En 1805, le 21 février à 4 heures $\frac{3}{4}$ du matin, tremblement de terre consistant plutôt en un balancement qu'en secousses; il a duré près d'une demi-minute. A 5 heures $\frac{1}{2}$ du matin, faibles secousses : superbe temps. Mais vers le soir,

trouble, vent très-froid. Le soir à 10 heures, petite secousse.

J'ai rapporté dans tous leurs détails les observations si intéressantes de M. Stéven, espérant qu'elles pourront être utiles à quelque savant qui cherche de nouveaux points de comparaisons.

TRAJET DE TIFLIS

A

ERIVAN.

Départ pour Erivan et l'Arménie.

Le temps était beau, et j'étais impatient de continuer mon voyage : l'Arménie et l'Ararat m'attendaient. En songeant à mon départ, je m'imaginais qu'en me dirigeant tout droit vers le sud, j'allais à la rencontre du printemps, et que je ne trouverais pas un ciel plus rude que celui de Tiflis, où il gelait à peine de temps en temps pendant la nuit et où il n'y avait pas trace de neige. Des personnes d'expérience me disaient le contraire, mais je ne me laissai pas intimider.

Le baron de Rosen me fit donner pour guide et pour interprète un officier tatare; j'eus un plus grand bonheur encore : le gouvernement avait décrété d'établir une nouvelle route entre

Tiflis et Erivan, par le col de Dilijan ; on devait la commencer dès l'arrivée du printemps, et M. le major Espéjo, qui avait la surveillance des travaux, voulait envoyer préparer les matériaux nécessaires pour que les travailleurs ne souffrissent aucun retard. Je fis accord avec la personne qu'il envoyait, de voyager ensemble jusqu'à Dilijan, et je ne puis dire tout l'agrément que je tirai de la société de l'aide du major, qui connaissait déjà le pays et la manière d'y voyager.

Nous partîmes le 31 janvier et nous allâmes, après avoir pris congé de nos amis de Tiflis, qui me donnèrent, à moi en particulier, tant de preuves d'amitié, chercher un gîte à Soganloughi, qui est à 10 verst de Tiflis.

Ce village, qui a été jadis beaucoup plus grand qu'il n'est à présent, possède plus de 60 puits de naphte qui sont en face du village, sur la rive gauche du Kour; le gouvernement les a affermés. Les collines qui entourent le village consistent en grès vert ou crayeux, sur lequel repose, en formant le sommet des collines, une épaisseur de 20 pieds de gros cailloux roulés, tant calcaire noir et schiste, que porphyre et même gros blocs de lave. Les maisons sont dans la terre comme dans le reste de la Géorgie.

En été, la plaine de 25 verst qui s'étend de Soganloughi à Démourdjasalou le long du Kour, est si horriblement chaude et si infestée de cou-

sins, qu'il est impossible de la traverser. Pour l'éviter, on a été obligé de faire faire à la route de poste le tour de cette plaine et de l'allonger d'au moins 20 verst. Les villages qui y sont semés çà et là sont complétement abandonnés pendant cette saison. Mais dans celle où je voyageais, je n'avais rien à craindre ; nous arrivâmes d'assez bonne heure à Démourdjasalou, qui est situé entre le confluent de l'Alghet et du Kour. Il faisait un superbe temps, et l'horizon seul présentait des cimes couvertes de neige autour de la plaine immense du Kour, où les troupeaux cherchaient des herbes desséchées.

Les cimes qui me frappèrent du haut du toit de terre sur lequel je m'étais placé, furent le Kasbek et le Margopa, cime plus petite qui se voit à l'ouest du géant des montagnes caucasiennes.

Au midi, les sommités du Pambak ou Bambak se présentaient majestueusement à 20 verst de l'autre côté du Khram.

Au sud-ouest, Lallever attirait tous mes regards.

Nous logeâmes chez les Tatares dont les villages couvraient le pays pendant l'hiver : je les revis au printemps quand ils quittent le pays d'en bas pour mener leurs nombreux troupeaux sur les montagnes.

Le 2 février, nous passâmes à gué l'Alghet ;

à peine remarquait-on qu'on était encore en hiver : il ne gelait pas dans la plaine. A 4 verst de l'Alghet, une seconde rivière, beaucoup plus considérable, coupa derechef notre route ; mais nous n'eûmes pas le souci d'une traversée à gué; les rives du Khram ou de la Débéda étaient jointes par un superbe pont dont je vais donner la description.

Pont de la Débéda.

Ce pont porte plusieurs noms ; les Russes l'appellent le *pont Rouge*, les Géorgiens *Gathé-khili-khidi*, les Tatares Térekmènes, *Synek-keurpi ;* ces deux derniers noms signifient *pont cassé*, *ruiné*, ce qu'il fut longtemps, jusqu'à ce qu'en 1647 de J.-C. (337 de l'ère géorgienne) le roi de Géorgie Rostom le fit rétablir à chaux et à mortier. Il y ajouta un beau et commode caravansérai pour les voyageurs, dont il fit établir une partie dans les vides des piliers des arches du pont, et pour que l'on pût y trouver des vivres, il transplanta un village à côté du caravansérai. Lui-même alla inspecter les travaux afin que par la suite aucun voyageur ne fût exposé à périr (1).

Chardin qui y passa le 1er mars 1673, trouva

(1) Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset, p. 74-75.

effectivement le village mentionné ci-dessus, composé de 150 maisons. Le voisinage du pont l'avait fait appeler Kouprikent (village du pont). Le pont, selon lui, dut son irrégularité, extraordinaire à la première vue, à deux grandes masses de rochers qui se sont trouvées dans le lit du Khram ou de la Débéda, et que l'on utilisa pour y asseoir les deux piles principales (1). Le pont avait quatre arches. Les piles des deux extrêmités étant vides, renfermaient plusieurs petites chambres et portiques chacun avec une cheminée, pour y loger les passants. La pile du milieu, la plus grande, fut destinée à devenir une espèce de café, consistant en deux chambres ouvertes sur les deux côtés du pont et donnant sur deux grands balcons couverts, suspendus sur le fleuve, et où l'on prenait le frais avec plaisir en été. On y descendait par un escalier pratiqué dans l'épaisseur du parapet.

Près de ce pont existait un caravansérai qui commençait à tomber en ruines. La structure en était magnifique; plusieurs chambres avaient aussi des balcons sur le Khram (2).

Les choses ont bien changé depuis Chardin. Le pont lui-même, construit en briques rouges,

(1) Voyez une vue de ce pont prise de l'est, atlas, IIIe série, pl. 30.

(2) Chardin, p. 249, in-folio.

est resté intact, tant il était solidement bâti; mais toutes ces chambres où le voyageur trouvait un refuge, sont tellement encombrées de fumier et d'immondices, qu'il y en a quelques-unes où l'on ne peut pas pénétrer. Les beaux balcons couverts où l'on prenait le frais sont tombés de vétusté, et il ne reste plus que quelques débris de poutres et les trous dans lesquels on les a pratiquées. Les chambres sont vides, et leurs parois, jadis blanchies, sont couvertes de milliers de noms et de signatures de voyageurs de toutes les nations qui s'y sont enregistrés.

Le pont, dans toute sa longueur, a 180 pas ou 400 pieds. Dans la partie la plus étroite, sa largeur est de 6 pas ou 13 pieds. On voit que d'origine, ce pont n'a pas été fait pour des voitures telles que les diligences françaises Laffitte et Caillard. Le parapet a 2 ½ pieds d'épaisseur.

Le grand et beau caravansérai a disparu; à peine en reste-t-il quelques traces. Le village de Kouprikent n'existe plus; enfin rien de plus solitaire que les environs de ce pont, l'un des points les plus importants de la Géorgie. Car en face de l'emplacement actuel du pont, s'élevait jadis l'ancienne forteresse de Khounani, ou Mtkvaris-tsikhé des Géorgiens, Khounan des Arméniens, qui fut fondée par Karthlos, le patriarche des Géorgiens.

L'importance de cette position fut toujours

grande, par là même qu'elle est le seul point de communication des grandes plaines et des vallées au sud du Kour, avec la Somkhétie et le Karthli.

Ici le Khram est encaissé de hautes masses de porphyre pyroxénique et amygdaloïde; ces roches sont incontestablement d'origine volcanique et tiennent de près à ces laves que nous retrouverons plus tard auprès de Katherinenfeld.

Au-delà du pont, nous suivîmes les rives du Kour jusqu'à Sala-oglou ou Salaakli, le plus grand village et le chef-lieu du district de Kazaki : nous y passâmes la nuit. Par la route de poste, on compte 70 verst de Salaakli à Tiflis.

Salaakli. — 3 février.

De Salaakli, nous dirigeant vers le midi, nous traversâmes d'abord le premier bassin du Kour, très-uni, coupé par la grande route.

Nous entrâmes ensuite dans un ravin qui s'ouvre dans la deuxième formation entièrement tertiaire, qui s'étend jusqu'au pied de la chaîne porphyrique et volcanique qu'on atteint près du village de Dachesalakli.

A l'entrée du ravin, calcaire à nummulites par débris; puis au-dessus, argile feuilletée avec cailloux roulés.

Ces formations ne préparent guère le géologue au tableau extraordinaire qui se présente à l'ouest de Dachesalakli, où une montagne bizarre, de porphyre décomposé (1), surgit tout à

(1) Description faite par M. le professeur Gustave Rosen des échantillons que j'ai rapportés.

1[er] échantillon. — Porphyre décomposé avec des cristaux de mica et de feldspath décomposés. Ceux de mica, qui ont jusqu'à une ligne de grosseur, ont en partie leur texture feuilletée et sont d'un blanc verdâtre terne, ou ils sont changés en ocre brun. Le feldspath est complétement transformé en kaolin, qui se distingue de la masse principale par une teinte plus jaunâtre : souvent aussi il a disparu et n'a laissé dans la masse que de petites cellules angulaires de 1 à 2 lignes de grosseur.

2[e] échantillon. — Porphyre dont la masse principale, peu altérée et tachetée de jaune et de rouge pâle, renferme de très-petits feuillets isolés de mica noir et de petites cavités, jadis remplies par des cristaux de feldspath dont les traces se voient encore sur les parois.

3[e] échantillon. — Porphyre dont la masse principale, à cassure unie, est d'un brun rougeâtre terne : elle contient un nombre infini de petites sphères d'un bleu de lavande à fibres fines excentriques, comme les places de vitrifiées qui paraissent souvent dans l'obsidienne. Dans la masse principale, ainsi que dans ces petites sphères, sont semés de petits cristaux d'albit très-brillants, d'un vert d'herbe. Dans un second morceau de la même localité, la masse renferme des rognons de jaspe d'un rouge jaunâtre : les petites sphères sont plus rares dans le porphyre ; l'albite est d'un vert blanchâtre, et outre cela on y voit de très-petits feuillets de mica noir.

coup de terre et présente au loin ses formes déchirées. On y reconnaît des espèces de cratères latéraux ou enceintes de roches à pic, affreuses et nues. Au pied des collines viennent encore des jets de blocs entassés. On dirait qu'il y a dans ce porphyre apparence de couches.

L'ancien village de Dachesalakli est au nord du village actuel, et ses tombeaux en marquent bien la position.

En cotoyant le pied des collines, on arrive dans le bassin de la Djogas.

Il est singulier de voir une vaste enceinte circulaire, légèrement ondulée, large de 5 à 6 verst, entourée de collines de porphyre décomposé, déchirées, tandis que, justement au milieu, il s'élève un pic isolé de 1,500 pieds, de l'effet le plus pittoresque, et plus pyramidal que les pyramides d'Egypte. C'est le Ghévardzin-Dache, consistant entièrement en porphyre jaunâtre ou brun rouillé, avec de grandes lardasses perpendiculaires, tandis que du haut en bas la roche paraît cependant comme disposée par assises (1). Quelque escarpé que paraisse ce rocher, il existe un sentier qui mène jusqu'à sa cime.

Le premier échantillon a été pris au village même de Dachesalakli; les 2e et 3e échantillons viennent d'une localité plus rapprochée du rocher de Ghévardzin.

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 32.

Les anciens habitants de la vallée, Karthles ou Arméniens, avaient su profiter de ce haut lieu si propice pour y construire une forteresse qui en occupait le pied vers le S. O. C'était sans doute le Gaidzon ou Gidzen, dont parle M. de St-Martin, forteresse qu'il place au S. E. de Lorhi, sur la frontière de la province d'Oudi. Elle fut renouvelée par Abasbey, favori de Nadir-Schâh, qui le nomma khan du Kazaki.

Une légende dit qu'un roi d'Arménie parvint à s'emparer de cette forteresse : mais il n'en était pas plus avancé, car la population s'était réfugiée dans une grande caverne, qu'on dit être au centre de la montagne et inabordable. On y descendit avec des corbeilles, comme les Romains le firent pour vaincre les Juifs : on mit le feu à l'entrée et on fit périr ainsi tous ceux qu'elle renfermait. Maintenant on raconte que des corbeaux ont apporté de cette grotte des lambeaux de fils d'or, de riches vêtements, etc. La grotte existe effectivement ; mais quant à la légende, elle mérite qu'on fasse quelques recherches sur les lieux avant qu'on y croie. M. le major Espejo avait l'intention de s'en occuper ; j'ignore ce qu'il a trouvé.

Nous passâmes la nuit à Mélikh-kend ou Pipis (1) à 3 ou 4 verst de la roche de Ghé-

(1) Voyez un dessin de ce village avec la roche de

vardzin, sur la rive droite de la Djogas. Ce village est arménien et possède une église avec deux petites cloches. Toutes les maisons y sont dans la terre. Au milieu de ces tertres informes, semés çà et là, les greniers à foin qu'on élève sur quatre grosses perches et qu'on met ainsi hors de la portée du bétail, sont les seuls objets qui annoncent de quelque distance au voyageur, la demeure des vivants. Le chef du village, dans le temps que j'y passai, portait, comme dans tous les villages arméniens, le titre de mélikh; il n'était pas fort attaché aux Russes, disait-on.

Presque chaque village a deux noms, l'un tatare et l'autre arménien, ce qui embrouille et rend la nomenclature difficile. Cependant on a peine à distinguer les deux peuples, tant leurs costumes se ressemblent.

Vallée de l'Akstafa.

Le 4 février, nous traversâmes les sommités peu élevées qui séparent la basse vallée de la Djogas de celle de l'Akstafa.

D'un côté, vers le N. E., quelques points plus élevés nous présentaient les derniers groupes de l'argile feuilletée, mêlée de cailloux roulés, tandis qu'au S. O., nous voyons commencer les

Ghévardzin dans le lointain, Atlas, II[e] série, pl. 32.

hautes assises d'un calcaire qui couronnent de part et d'autre les pentes escarpées de la vallée de l'Akstafa.

Ce calcaire est compacte, gris ou jaunâtre, sans pétrifications, par couches de 1 à 4 pieds, séparées par des lits friables de calcaire marneux.

Cette corniche calcaire monte sur la rive droite de l'Akstafa jusqu'à 2,000 pieds au-dessus de la rivière et forme plusieurs assises plus ou moins boisées. J'ai tout lieu de croire qu'il faut ranger ce calcaire parmi les formations crayeuses.

Le fond même de la vallée est volcanique, et près des deux moulins où nous descendîmes pour traverser la rivière, j'observai plusieurs couches de rognons jaunes de porphyre globuleux (1) dans de l'argile jaune, évidemment altérée, alternant avec des couches de débris de porphyre volcanisé, de toutes couleurs, semblables à des lapillis.

(1) 1er échantillon. — Porphyre globuleux; les globules, extérieurement, sont irréguliers, en forme de rognons ondulés; intérieurement, ils sont fibreux dans un sens excentrique, et leur couleur est d'un rouge blanchâtre. (Gustave Rosen.)

2e échantillon. — Amygdaloïde d'un rouge brun, avec de petites cavités de spath calcaire, qui quelquefois enveloppe aussi l'amygdaloïde même comme une écorce. (Gustave Rosen.)

Çà et là, lits fréquents d'une cendre rougeâtre ou rouge, volcanique, accompagnés d'une multitude de cailloux et de gros blocs de porphyre pyroxénique de toutes couleurs qui remplissent toute la vallée de l'Akstafa.

Ces formations volcaniques ont soulevé et fendu les formations calcaires dont les débris innombrables, semés sur les pentes, se sont mêlés aux débris volcaniques : j'y trouvai des blocs de ce calcaire, veiné de rouge comme du marbre.

Ces formations volcaniques ont d'ailleurs une disposition par bassins, par cratères de déchirement dont deux sont principalement visibles entre Révajelou et Karavansérai.

Le centre du second en montant est occupé par le village de Karanikh-dara qu'on voit à peine au milieu de ces ruines de la nature. Les villages de la basse vallée de l'Akstafa sont presque tous arméniens; plusieurs ont des vignobles et des plantations de mûriers; mais c'est peu de chose.

Nous escaladâmes la première assise assez élevée de la rive droite, d'où, planant sur tout le paysage, nous pouvions jouir de son ensemble. Nous traversâmes plusieurs torrents qui sillonnent profondément le sol. Je ne trouvai pas ces belles forêts de la Mingrélie; les arbres sont en petit nombre et les broussailles dominent.

En approchant de Karavansérai, la scène change, les assises de calcaire descendent, se rapprochent, et au village même elles se rejoignent complétement et encaissent exclusivement la vallée qui est ici, comme engorgée par ces hautes assises escarpées.

$\frac{5}{17}$ février.

La vallée de Karavansérai est encaissée, comme je l'ai dit, par les formations de calcaire jurassique qui descendent jusqu'à la rivière, où l'on pourrait établir de fort belles carrières ; la pierre est superbe pour bâtir et donne de bonne chaux. On s'en est servi pour construire, au bord de l'Akstafa, le caravansérai abandonné qui a donné son nom au village ; on loge fort bien chez les Arméniens eux-mêmes.

Pour continuer notre route, nous suivîmes d'abord la rive gauche de l'Akstafa à peu près l'espace de 6 verst, trottant sur les couches de calcaire. La vallée s'ouvre alors, et l'on voit surgir petit à petit un immense groupe de porphyre qui soulève derechef le calcaire en l'écartant.

Le calcaire forme alors de hautes cimes neigeuses, en forme d'immenses corniches dont la couleur blanchâtre ressort sur le noir; le sombre

des formations porphyriques et leur confusion digne du chaos.

L'Akstafa se trouve bientôt étroitement encaissé par deux énormes parois de ce porphyre, de l'aspect le plus pittoresque, le plus magnifique qu'on puisse imaginer dans ce genre. Le bas de ce massif consiste en couches de débris de porphyre pyroxénique rouge, bleu, comme à Sakhéri, et séparées par des bandes plus tendres. Ces couches de 2 à 3 pieds sont horizontales, légèrement bombées. Elle servent de base ou de soubassement à un groupe de rochers de $1\frac{1}{2}$ verst à 2 verst de long et de près de 1,000 pieds d'élévation d'un porphyre particulier (1), divisé par prismes réguliers à cinq pans de 2 à 3 pouces de face. Qu'on juge de l'effet de cette roche découpée par aiguilles perpendiculaires qui se groupent ou se détachent, présentant des accidents de rochers semblables à peu près à cette peinture qu'on fait des glaciers du Grindelwald. Ce porphyre, à l'extérieur, est teint d'un brun rouillé.

Passé cette ruine porphyrique, on entre dans

(1) Porphyre ayant pour pâte une masse compacte d'un grisâtre vert intimement pétrie de petits cristaux d'albit d'un jaune blanchâtre, opaques et de plus petits grains encore de quarz transparent d'un vert blanchâtre. (Gustave Rosen.)

une gorge que couronnent les couches de calcaire suspendues sur le porphyre.

Plusieurs espèces de porphyres alternent entre elles; ces porphyres sont tantôt verts, durs, comme l'échantillon décrit; tantôt jaunâtres. Ils remontent l'Akstafa l'espace de 6 verst, après quoi le calcaire redescend pour la seconde fois, mais horriblement mutilé, formant d'énormes moraines, composées de débris roulés, entassés, sous lesquels percent quelquefois les porphyres; une terre bleue ou un jaspe vert, comme à Baragone, se mêlent à ces différentes roches, qui, pêle-mêle, forment une colline de 800 pieds d'élévation.

Avant de pénétrer dans ce chaos, digne de ceux de la côte de Crimée, je visitai les ruines d'une église et d'un ancien village.

Au-delà, le village de Tchargatche est la limite de cette seconde apparition du calcaire sur les rives de l'Akstafa; bientôt après, il remonte rapidement sur le dos des porphyres et disparaît entièrement. Les deux pentes de la rivière ne sont composées que de porphyres de toutes couleurs. Celui qui est près de Dilijan rappelle beaucoup celui du Castèle et de l'Ajoudagh en Crimée: il est par miettes. Parmi les pierres tumulaires du village, je remarquai aussi un porphyre annulaire d'un beau vert. Les anneaux, d'un pouce au plus de diamètre, sont de couleur brune

Dilijan était naguère un des grands villages du pays. Il est dans une position très-extraordinaire, étalé tout le long de la première assise du sol, à 100 ou 150 pieds au-dessus de l'Akstafa, et adossé à des pentes de montagnes boisées très-escarpées ; il faut aimer à monter, pour venir s'établir dans une position comme celle-là. Du reste, Dilijan possédait ses avantages. Son assiette en amphithéâtre dominait la vallée, et l'on avait de beaux points de vue sur l'autre rive de l'Akstafa, où les villages, perchés de même sur des assises ou sur des plateaux de montagnes, se voient à peine tant ils sont élevés et perchés sur la hauteur.

Tandis que toute la plaine du Kour est grillée par les ardeurs de l'été, on jouit à Dilijan d'un délicieux climat, et tout est fleur et verdure sur les coteaux d'alentour.

Enfin, Dilijan est le grand point de communication entre l'Arménie et la Géorgie ; c'est le dernier village qu'on rencontre en remontant l'Akstafa avant de passer l'Echak-Meydan, continuation de la chaîne du Bambak qui sépare la Géorgie de l'Arménie, et du système de ses rivières.

Dilijan qui, lors du passage de Chardin, comptait 300 maisons, n'en avait plus que 140 en 1827, lors de la guerre de la Russie contre la Perse ; néanmoins ce village était très-floris-

sant, et l'entrepôt des marchandises qui passaient de Tiflis à Erivan et à Tébriz ou Tauris. Cette même année 1827, les Perses crurent faire une belle œuvre en le dévastant entièrement et en le ruinant, de façon qu'à mon passage, quatre à cinq maisons seules formaient tout le village.

Peut-on rien voir de plus triste que tous ces toits enfoncés, toutes ces maisons désertes. Les Persans n'ont pas épargné l'église, dont il ne reste que le chœur.

Dans l'intérieur du chœur, on a placé dans la muraille des croix avec des inscriptions, comme dans les églises arméniennes de Théodosie, d'Akhaltsikhé.

La corniche taillée en porphyre vert est d'un style particulier (1).

L'autel était et est encore tout bonnement une pierre tumulaire dressée.

Non loin de l'église se trouvait le cimetière avec de nombreuses tombes, quelques-unes sont ornées de croix à l'arménienne : la population ancienne était grande d'après l'immensité de ces tombes : leur forme est comme à Akhaltsikhé et dans le reste de l'Arménie, approchant d'un cercueil posé sur une base. Pas d'inscriptions.

Je trouvai, pour la première fois, un style de fontaine tout particulier : une espèce de niche

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 32 *bis*.

profonde, voûtée en plein cintre et ouverte par devant où l'on conduisait, par des tuyaux en terre cuite, l'eau d'une superbe source qui s'épanche maintenant sur le chemin; elle tombait par deux gouleaux dans l'intérieur de la niche. La température de cette eau sortant de terre était de 7°.

Dilijan avait un pont de deux arches en pierre sur l'Akstafa; un second pont sur la rive gauche de la rivière était posé sur un ravin sec.

Passage de l'Echak-Meidan.

A Dilijan, je pris tristement congé de mon compagnon de voyage, M. Lorenzo, Espagnol, l'aide de M. le major Espejo. Il est si doux en pays lointain de se trouver avec quelqu'un qui parle votre langue, qui est de votre foi, et dans lequel il y a réciprocité de sentiment. On se soutient, on se console, on s'aide mutuellement. Je me trouvai donc réduit à mon interprète Alibey, à son domestique et à mon guide. Alibey, qui avait été d'abord entraîné à Varsovie par la fortune du prince Paszkievitz après la guerre de Turquie dont il avait fait la campagne, s'était distingué dans la guerre contre les Polonais et avait mérité la croix de St-George de soldat. Cela lui valut de plus d'être placé dans l'esca-

dron circassien de la garde; mais les Circassiens ne voulurent pas le reconnaître comme l'un des leurs, parce qu'il était étranger, et on fut obligé de retirer de l'escadron Alibey, qu'on renvoya à Tiflis auprès du baron Rosen, après l'avoir nommé officier. Toutes les personnes qui ont habité Varsovie en 1831 et 1832, se rappelleront cet Alibey, que nombre d'extravagances chevaleresques ainsi que sa haute et belle taille avaient suffisamment fait connaître. Tel était l'interprète qui m'avait été donné. Je fus réduit cent fois à regretter mon bon Nicolas de Bagdag, dont l'intelligence, la complaisance et les attentions continuelles contrastaient extrêmement avec l'air suffisant et l'incurie d'Ali, qui n'avait de bon que de savoir quatre langues, le russe, le turc, le géorgien et l'arménien, et d'être excellent pour commander les chevaux et les relais dans les villages.

Pour passer le col de l'Echak-Meidan, nous quittâmes la vallée de l'Akstafa et nous entrâmes dans le ravin du torrent de Dilijan, que nous remontâmes une dizaine de verst en le côtoyant tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Elles sont bien boisées; je retrouvai au-dessus de Dilijan le *pinus sylvestris aff.* Je ne sais si on en pourra faire une nouvelle espèce, car M. de Stéven s'est donné la peine de le comparer dans son herbier avec le vrai sylvestris, et n'a trouvé aucune diffé-

rence notable. Ce pin a partout sa zone climatique sur les montagnes d'Akhaltsikhé, du Gouriel, du Caucase. A Dilijan, il borde la rivière l'espace de quelques verst, après quoi l'on voit succéder le chêne, l'érable, le frêne, qui ne cessent qu'où les forêts cessent : mais le pin ne monte pas jusque-là.

La Dilijan est très-rapide; sa chute sur ces 10 verst peut être estimée de 3 pieds sur 100 au moins; ce qui donnerait aux sources 900 à 1,000 pieds au-dessus de Dilijan. Ajoutez pour ces sommités encore un millier de pieds, on pourrait dire que l'Echak-Meidan en a 5,000 et plus de hauteur absolue. Ce qui est trop peu, si on considère que le col du chemin par le Bambak, mesuré barométriquement par M. Parrot, est de 7,340. Le col de l'Echak-Meidan ne lui est pas de beaucoup inférieur, si tant est qu'il le soit.

J'ai compté que l'Akstafa tombait de Dilijan aux deux moulins sur une distance de 45 verst d'à peu près 2,000 pieds, ce qui n'est certes pas exagéré.

Supposons que le col de l'Echak-Meidan soit effectivement de 7,000 pieds, ou d'à peu près 6,000 pieds au-dessus du point de départ de la nouvelle route dans le voisinage des deux moulins et de Mélikh-Kend, on verra qu'en ménageant bien la pente, on pourrait faire une chaus-

sée de 3 pieds $\frac{4}{7}$ de chute sur 100 : rapport de 45 verst ou 165,000 pieds de longueur à 6,000 pieds de hauteur. Mais comme la multitude de ravins qu'on a à traverser rendront ce ménagement impossible et qu'il faudra à toute force suivre le lit de l'Akstafa au moins jusqu'au-dessus de Tchargatche, il se pourrait qu'on obtînt un résultat moins favorable. Nous aurions environ 3,000 pieds de hauteur sur 72,000 pieds de longueur ou 24 verst; ce qui donnerait une pente de 4 $\frac{1}{6}$ pour 100.

Je fais ces calculs approximatifs pour expliquer comment le chemin actuel peut être très-bon et très-facile jusqu'au sommet, quoique la chaussée ne fût pas encore faite. Ce chemin est aussi ancien que l'histoire de Géorgie et d'Arménie, et a toujours servi aux grands passages et aux grandes communications, rivalisant avec le col du Bambak. C'est pourquoi je ne m'étonnai pas de trouver que jadis ce chemin avait été fort bien entretenu, et rendu praticable par des travaux dans les rochers.

Chardin, qui suivit la même route que moi en 1673, logea le premier jour, dernier février, à *Soganlou*; le 1er.mars, il alla jusqu'à *Kuprikent* ou village du pont de la Débéda. Le 2 mars, en 12 heures de chevauchée, il atteignit *Mélikkent*. Le 3 mars, il coucha à Tchargatche qu'il nomme *Chinkar*, gros village à 8 lieues (33 verst)

de Mélikkent. Le 4 mars, il n'alla que jusqu'à Dilijan, à 3 lieues (11 verst) de Tchargatche. *Dilijan*, sur l'*Acalstapha* (dit-il), est au bas d'une affreuse montagne; il compte 300 feux ou maisons. Dans ce temps-là, on voyait dans la vallée nombre de villages; d'autres étaient bâtis sur des pointes si élevées, que les passants les entrevoyaient à peine. Ces villages étaient habités séparément par des Géorgiens et par des Arméniens, à cause de la grande antipathie qui régnait entre ces deux peuples; il n'y avait à Dilijan ni caravansérai ni lieux publics; mais on logeait commodément chez les paysans, dont les maisons ne différaient pas de celles d'aujourd'hui. Dilijan et le sol à 6 lieues au nord et au sud appartenaient à *Camchi-kan*, et s'appelait le pays de *Casac* (1).

Le 5 mars, selon lui, il trouva le sommet de la montagne à 2 lieues de Dilijan, et il alla coucher à *Karakéchies* (Kétcharis), gros bourg au bord du fleuve *Zengui*, c'est-à-dire qu'il prit le chemin direct de la vallée de la Zenga, à travers l'Echak-Meidan.

Après avoir grimpé cette pente boisée et escarpée qui est à droite du chemin de Tchoubouklou, sur la rive gauche de la Dilijan, on arrive en été à une plaine superbe légèrement inclinée vers le

(1) Chardin I, 208, in-fol.

S. O., émaillée de fleurs, dont le nom d'Echak-Meidan ou de plaine aux ânes lui vient de ce que c'est là que les habitants s'arrêtent pour faire paître leurs bêtes de somme quand ils passent la montagne. On a de cette plaine 9 verst de chemin jusqu'au camp d'été du Daratchitchak; on peut y faire une chasse magnifique. Elle est entièrement dépourvue de forêts.

Comme je voulais visiter les bords du lac Sévang, je quittai la route ordinaire et je m'acheminai vers Tchoubouklou.

Je trouvai en montant, sur une distance de plusieurs verst, un porphyre granitelle vert qui encaisse la Dilijan jusque près de sa source; il est entremêlé de porphyre pyroxénique ordinaire, avec sa couleur rouillée brune.

Quand on a dépassé la limite des forêts et qu'après avoir quitté le lit du ruisseau on escalade insensiblement la sommité, on ne trouve que des collines arrondies, des combes douces, qui doivent être couvertes de la plus belle végétation en été. Quelques sources se montraient dans ces combes, entre autres l'une qui sort presqu'au point de partage sous les porphyres verts; en jaillissant sous la glace, elle avait $+7°\frac{1}{2}$. Elle se jette dans le Balyktchai.

Arrivé au sommet du col, le chemin se trouve encore de 500 à 600 pieds au-dessous des sommités qui encaissent cette dépression, et l'on

descend par des pâturages qui doivent être magnifiques, et par lesquels on arrive presque insensiblement jusqu'au village de Tchoubouklou, qui est à 1 ½ ou 2 verst du bord du lac : mais je ne pus apprécier cette magnificence sous la neige profonde qui la cachait à mes regards.

Une vue toute nouvelle s'ouvrait sur un paysage très-extraordinaire pour moi. En quittant Tiflis, ou il n'y avait pas la moindre trace de neige et où j'avais déjà cueilli des *Merendera caucasica*, j'imaginais qu'en avançant vers le midi j'allais trouver le printemps à Erivan et dans la belle Arménie. Je n'avais vu nulle part de neige en remontant l'Akstafa; elle n'était pas descendue des sommités voisines; ce ne fut qu'à Dilijan que j'en trouvai quelque peu, parce qu'il est adossé au revers de la montagne qui regarde le N. O., tandis qu'une bonne partie des collines de la rive gauche de l'Akstafa qui regardent le S. E. n'en avaient plus du tout. J'étais bien loin de songer au spectacle qui m'attendait sur le sommet de la montagne : en montant même, je trouvai fort peu de neige. Ce ne fut qu'au moment où mes regards purent passer sur la haute barrière qui me séparait de l'Arménie, que ma surprise et mon désappointement furent extrêmes. Un paysage immense, mais un paysage glacé : tout le lac Sévang, long de 60 verst ou 15 lieues, presque entièrement gelé; les hautes

montagnes de porphyre qui l'entourent d'un côté, les pics volcaniques qui l'encaissent de l'autre, blancs de neige, et à peine tachetés çà et là des couleurs noires de leurs flancs à pic ou déchirés. Autour de Tchoubouklou jusqu'au lac Sévang, pas une tache sur une neige de 1 à 2 pieds qui recouvre les champs et les montagnes, excepté quelques points noirs qui marquent les cheminées et les tas de *Kessek* du village à moitié dans la terre, comme presque tous les villages du pays. Il me fallut prendre courage, pour ne pas gémir d'un pareil désappointement, et nous nous hâtâmes de descendre pour trouver un abri contre le froid dont l'intensité devenait désagréable.

Car à Dilijan, le 6 février au lever du soleil, le thermomètre montrait — 7 à 8° sans vent.

A 400 pieds à peu près au-dessous du col de l'Echak-Meïdan, nous avions déja — 11°. Le vent se faisait à peine sentir.

Mais au point de partage où le vent soufflait avec violence, le froid était de — 15°. Certes il n'y avait pas à gémir et à hésiter longtemps, étant à cheval : nous eûmes toutes les peines du monde à nous préserver d'être gelés, et si notre course eût duré plus longtems, je ne sais pas ce que nous serions devenus.

A peine arrivé et reposé quelques instans à Tchoubouklou, malgré le froid, je courus au

lac. Une pente de 4 à 500 pieds y mène du village, et j'y arrivai à travers une neige profonde qui faillit m'arrêter dans mon pèlerinage : heureusement je trouvai un sentier de pêcheurs qui y conduisait directement. La glace était assez épaisse pour permettre de se promener en long et en large en toute sécurité, et cependant le lac en général n'était pris que depuis trois jours ; c'est-à-dire qu'il n'avait commencé à geler que vers le 4 février, tandis que cette neige profonde qu'on voyait partout était déjà tombée pour la plus grande partie depuis deux mois.

Le vent se faisait sentir sur le lac, et le thermomètre montrait, à 3 heures après midi, — 11°, par un ciel assez serein.

Je me promenai le long du bord, jusqu'aux premiers rochers qui encaissent la rive orientale. Ces rochers s'élèvent à pic et forment plusieurs étages de pointes déchirées, à travers lesquelles on a peine à se frayer un chemin. Il ne reste pas la moindre bande de terrain entre les rochers et le lac ; ce côté est presque inhabitable, à l'exception de quelques courts ravins profondément entaillés dans les pentes escarpées.

Je trouvai toutes ces falaises, composées de roches porphyriques plus ou moins compactes, d'un brun rouillé, quelquefois verdâtre, et ayant l'apparence schistoïde ; ce qui donne à toute cette côte un aspect noir et lugubre, qu'aug-

mentent son escarpement et ses déchirures.

Une source qui sort au bord du lac du milieu de ces porphyres, montrait + 7° ½ de chaleur.

Les porphyres s'étendent avec les mêmes formes de rochers jusqu'à l'extrémité méridionale du lac où la chaîne des montagnes augmente en hauteur, devient volcanique, et se retire pour faire autour de cette extrémité un vaste hémicycle de cônes, de pyramides et de pointes, qui, tournant avec la côte du lac, continuent à border à distance sa rive occidentale, jusqu'à ce qu'elles viennent se lier aux montagnes de l'Echak-Meidan, de la pointe septentrionale (1).

De cette façon tout le lac Sévang, encaissé de montagnes plus ou moins élevées dans tout son pourtour, forme un beau bassin, une belle jatte de 65 verst de long, qui n'a de fêlure qu'au point où les montagnes volcaniques se rejoignent aux porphyres de l'Echak-Meidan. Une vallée volcanique s'ouvre pour donner passage au superflu de ses eaux qui vont se jeter, après un trajet de 20 verst, dans la Zenga.

Mais cet écoulement n'a lieu qu'en été, et même alors la quantité d'eau qui sort n'est qu'un filet peu considérable, relativement à l'étendue du lac. En hiver le lac n'a aucun déversement,

(1) Voyez Atlas, Ire série, pl. 7.

et peut être considéré comme un vase clos. L'eau tombe de plusieurs pieds comme je le remarquai par la glace qui s'était considérablement enfoncée sur ses bords, et qui était une glace plus ancienne que celle formée depuis le 4 février sur toute la surface de l'eau.

Trente-cinq rivières et ruisseaux, d'un cours très-restreint, se jettent dans ce lac; car celle qui l'a le plus long et qui sort du petit lac Allaghèl, réceptacle des eaux du Dik-Tchapilikakend, du Siréïar, de l'Allaghéliarsin, ne fait qu'un trajet de 30 verst. Trois de ces rivières sont presque aussi grandes que la Zenga, ce qui n'étonne pas, quand on les voit descendre de ce haut hémicycle de cimes du Daralaghèze, qui conservent de la neige sur leurs sommets pendant toute l'année, c'est-à-dire qu'elles ont entre 11 et 12,000 pieds d'élévation, ce que l'on peut calculer encore d'une autre manière.

Le lac Sévang doit avoir de 4,500 pieds à 5,000 de hauteur absolue. M. Parrot a trouvé 3,306 pieds pour la hauteur absolue de la partie la plus élevée d'Erivan, et 4,146 pour Kanakir. Kanakir est à 100 pieds à peu près au-dessus de la Zenga : hauteur absolue de la Zenga à Kanakir, 4,000 pieds plus ou moins. La Zenga, très-rapide, fait 40 verst de chemin depuis le point où elle reçoit l'écoulement du lac jusqu'à Kanakir; soit 120,000 pieds. On ne peut pas estimer

sa chute de moins de 1 pied sur 100. Ce qui donnerait 1,200 pieds à ajouter aux 4,000.

L'eau du lac fait un trajet de 20 verst avant d'arriver à la Zenga; mais sa chute est moins considérable que celle de la rivière; cependant elle ne peut pas être de moins d'un demi pour 100, ce qui ferait 300 pieds, ce que confirme l'inspection des lieux.

La Zenga à Kanakir.....	4,000
La Zenga, de son confluent avec l'écoulement du lac Sévang jusqu'à Kanakir......	1,200
Chute du ruisseau qui sort du lac Sévang............	300
	5,500 pieds de roi.

On voit qu'en fixant la hauteur approximative du lac Sévang à 5,000 pieds, je me trompe en moins plutôt qu'en plus (1). Il est toujours fort curieux de trouver un lac aussi grand, de 16 lieues de long et de 8 lieues de large dans sa plus grande largeur, à une aussi grande élévation; on peut se l'expliquer en le considérant, vu la nature des montagnes qui l'entourent,

(1) Le lac Sévang est certainement plus élevé que Dilijan, à en juger par ce que l'on monte d'un côté et ce que l'on descend de l'autre : sa hauteur absolue dépasse au moins de 500 pieds celle de Dilijan.

comme un vaste cratère de volcan éteint et rempli d'eau. Cela peut se dire aussi des lacs Van et de Tébriz.

Les montagnes du Daralaghèze, à leur hauteur absolue approximative, se voient fort distinctement de Tchoubouklou, au-delà de l'extrémité méridionale du lac, c'est-à-dire à une distance de 85 verst ou 21 lieues. En calculant la courbure de la terre sur cette distance, on aura bientôt la conviction que ces montagnes atteignent bien les 11,000 pieds et plus (1).

L'eau du côté N. O. du lac est bonne et agréable à boire, tandis que sur le côté opposé, elle est salée et malsaine. Cette différence tient à ce que le côté méridional est entouré d'une plaine, et de ce que le rivage est bas, plat, de sorte que l'on peut avancer fort loin dans l'eau sans en avoir plus haut que les épaules. Le sol même est volcanique, mêlé de cendres et de débris de volcans; tandis que le côté du nord, entouré en grande partie de hauts rochers, est très-profond.

Cette partie-ci est aussi fort poissonneuse, et je trouvai plusieurs habitants de Tchoubouklou occupés à faire la pêche sous la glace, en y pratiquant des trous par lesquels ils introduisaient leurs filets, comme le font aussi les Lithuaniens.

(1) Pour 85 verst la courbure de la terre est de 1650 pieds de roi.

Les Turcs donnent à ce lac le nom de *Kouktchehdaria*, mer bleue, que l'on trouve rendu dans les cartes russes par celui de *Gokhtchaï* ou *Goktcha*. On l'appelle aussi en Arménie *Kadjarsou* ou lac doux. Les anciens Arméniens le connaissaient sous le nom de lac de Kegham, celui de l'un de leurs anciens rois (1).

Ce nom de *lac doux* lui est donné par opposition aux lacs de Van et de Tébriz qui sont salés, et dont les eaux ne sont nullement potables.

Une seule petite île l'orne à son extrêmité N.O. Elle n'est qu'un dernier jet de porphyre qui s'est élevé des immenses profondeurs du lac, en se détachant du dernier contrefort de l'Echak-Meidan qui fait promontoire dans le lac jusqu'à Samakapert. L'île n'a qu'un verst de long et ½ verst de large. On l'a dessinée trop grande dans toutes les cartes, et très-mal placée : comment exiger mieux, quand la direction et la

(1) Chardin, le premier voyageur moderne qui fasse mention de ce lac, connaissait déjà fort bien ces deux qualités, la douceur de ses eaux et ses bons poissons. « Ce lac, dit-il, s'appelle en persan Dérichirin, lac doux ; en arménien Kiagar-Couni-sou, avec la même signification. Il a 25 lieues de tour et beaucoup de profondeur. On y prend de neuf sortes de poissons. Les belles truites et les belles carpes de 3 pieds qu'on apporte à Érivan viennent de là. » I, 257, in-fol.

forme du lac sont elles-mêmes entièrement fausses.

Sur ce petit îlot réside un archevêque avec plusieurs moines, dans un couvent orné d'une belle église fort ancienne.

Cet archevêque et ses moines mènent une vie sainte, remplie de toutes espèces de privations; ils observent un jeûne perpétuel. Il paraît que la sainteté donne aussi quelquefois de l'orgueil; car souvent cet archevêque s'est déclaré indépendant du catholicos d'Etchmiadzin, dont il ne voulait pas reconnaître la suprématie. Chardin en cite un exemple, et cela s'est passé aussi de nos jours.

Jusqu'en 1834, ce beau lac n'avait pas vu de bateaux sillonner ses ondes; elles étaient mortes pour la navigation. Jusqu'alors les moines du monastère de Sévang ne s'étaient servi pour se transporter à terre que d'un grossier radeau, fort mal fait et très-dangereux. M. le major Espéjo, témoin de cette enfance de l'art, offrit aux moines de leur faire un bon bateau, ce qu'ils acceptèrent. J'espère qu'à présent ils trouveront ce moyen de transport plus commode que le précédent.

Dans le fait, les habitants de ces rives sont assez excusables de leur peu d'industrie marine, car ils ne sauraient trouver des bois de construction sur les bords, ni même sur les montagnes qui l'entourent qui sont nues et dépourvues de

toutes forêts ; il n'y a que quelques broussailles. Pour avoir des poutres, ils sont obligés d'aller sur le revers des montagnes de l'Echak-Meidan, sur la pente géorgienne où commencent les forêts.

Une chose encore à remarquer sur ce lac, c'est que, à peu près au milieu de sa longueur, il s'engorge tout-à-coup, sa rive occidentale envoyant une pointe peu élevée à la rencontre de la rive orientale qui détache de la chaîne porphyrique un long promontoire très-élevé, très-escarpé, qui coupe ainsi le lac en deux. Je crois que ceci n'a été bien rendu sur aucune carte, et que même la grande carte qui a été dessinée par les ingénieurs est aussi fausse sur ce point : j'en juge par la vue que j'ai prise de ce lac et où certes le promontoire s'avance bien plus dans le laç qu'il n'est marqué sur leur carte. Cette observation ne doit pas être un argument contre l'exactitude du reste de la carte qui a été relevée avec beaucoup de soin pour ce qui regarde les côtes habitées et habitables, tandis qu'ils se sont reposés pour la partie septentrionale et inhabitée sur les documents de l'état-major.

Toute la partie sud-est, sud et ouest de la côte offre aux regards un superbe pays, l'une des riches et des belles parties de la populeuse Arménie sous ses rois, circonscrite comme je l'ai dit par de hautes montagnes porphyriques

ou volcaniques qui séparent ce bassin de Chamechadile au N. E., du Karabagh à l'E., du Daralaghèse au S., du Kirkhboulak et du Daratchitchak à l'O. (1).

Du côté du Chamechadile, vous avez pour cimes principales le *Chah-dagh*, le *Satanagatche*, le *Chichekaïa*, l'*Akh-jakouche*, mais elles n'égalent pas celles qui font limite du côté du Karabagh; celles-ci peuvent être considérées comme le groupe le plus élevé de la chaîne, car elles ne se dépouillent jamais entièrement de leurs neiges; ce sont le *Koungourdagh*, le *Kiskalassi*, le *Kétidagh* et le *Siréïarsirtchali;* et sur ces quatre cimes, le Kiskalassi (château des filles) qui ferme la vallée du Zot, mérite la palme.

Les cimes qui avoisinent le Daralaghèze ne le cèdent guère en hauteur à celle du Karabagh : ce sont le *Dik-Tchapiliakend*, le *Ghézaldara*, le *Chakhboulak*, le *Djani*, le *Janikh*, qui sont également couvertes de neige pendant toute l'année.

La chaîne va en s'abaissant lorsqu'elle tourne vers le nord, le long du Kirkhboulak et du Daratchitchak, et aucune de ces cimes ne conserve de neige. Ce sont pour la plupart des cônes arrondis qui dénotent leur origine volca-

(1) Voyez la carte de l'Atlas, Ire série, pl. 7.

nique, tels que l'*Arkhachan*, le *Daviaghèze*, l'*Akh-dagh*, la double cime du *Naltapa*, le *Kanigheul*, l'*Agmangan*, le *Bougatapa*, qui sont tous plus ou moins des cratères éteints.

Cette différence de nature et de hauteur se remarque facilement à la quantité de ruisseaux et de petites rivières qui naissent entre l'angle S. E. et l'angle S. O., tandis que depuis le Naltapa, ces montagnes ne nourrissent aucune source.

Toute cette chaîne détache vers le lac une multitude de contreforts qui se nivellent complétement avant de l'aborder. Les plus considérables encaissent des vallées magnifiques qui ont toutes leur nom. Quelques-uns se dessinent par cônes isolés, détachés les uns des autres. Les plus intéressants sont d'un côté le volcan éteint de *Alla-Ghéliarsin-bachi*, dont on reconnaît fort bien les longues coulées de lave. Le petit lac de Allaghèls, qui en baigne le pied occidental, le sépare du Dik-Tchapiliakend.

De l'autre, dans l'angle S.O., à 7 verst du bord du lac, s'élève un second cône remarquable, entièrement isolé et de forme écrasée. C'est le *Abdoul-assar*, célèbre au loin par le tombeau d'un saint qui couronne son sommet.

Enfin, entre le pied du volcan éteint de l'Agmangan et le lac, vous avez le groupe des trois cônes volcaniques auxquels on a donné le nom de *Utche-Tapalar* (les trois collines).

Telle est l'ébauche d'une description physique du beau bassin du lac Sévang.

Sous les rois d'Arménie, il formait une province ou principauté particulière sous le nom de Siounik'h ou Sisagan, qui renfermait une grande population partagée en plusieurs districts. Le pays était couvert de villages, d'églises, et renfermait plusieurs villes et de beaux monastères.

Mais ravagé tant de fois pendant les guerres des Turcs, des Géorgiens, des Russes, contre les Persans, ce pays était devenu un désert, et presque toute la population arménienne et autre avait été emmenée en esclavage.

Le premier soin du gouvernement russe a été, dès qu'il est devenu le maître de ce pays, de le repeupler en y envoyant des colonies. Les Arméniens venus de Perse et de Turquie, les Tatares, s'y établirent et se partagèrent cette vaste contrée. Les Arméniens occupèrent la partie ouest des bords du lac, tandis que les Tatares allèrent se fixer au sud-est, ne craignant pas les Tatares du Karabagh qui aiment à piller en traversant les montagnes, et qu'ils reçoivent à main armée.

Aujourd'hui 53 villages sont derechef habités, et on voit encore les ruines de 45 autres qui ne sont pas repeuplés.

Six des belles églises des temps passés ont retrouvé des troupeaux ; ce sont celles d'*Aïri-*

vank (monastère de la Caverne), de *Naradouze*, d'*Eiranis*, d'*Akhkilissa* (église blanche), de *Zot* et du monastère de *Sévank* ou *Sévang*, qui n'a jamais été abandonné.

Cinq autres sont restées désertes; deux, connues sous le nom de *Kisilvank* (monastère rouge), celle de *Dachekend*, et deux autres églises qui portent aussi celui d'*Akh-kilissa* (église blanche).

Des quatre caravansérai qui ont résisté sur la route des montagnes du Daralaghèze et du Karabagh, deux sont abandonnés.

La forteresse d'*Akhkala*, bâtie au bord du lac, est complétement déserte.

L'endroit le plus connu de la Siounik'h a toujours été la ville de Zot ou Zod, possédant une église et située à 20 verst du bord du lac, dans la belle vallée du Zot. Elle était le chef-lieu du district de Sodk'h, sans doute la Soducène de Ptolémée (1).

Un autre endroit célèbre, le monastère de Airivank ou de la Caverne, n'a gardé d'intact que son église; toute la presqu'île, principalement depuis l'église jusqu'à Akhkala, est couverte de grandes ruines.

Lorsque les Russes eurent envoyé les nouvelles colonies d'Arméniens, venus de Turquie

(1) Mém. sur l'Arménie par Saint-Martin, t. I, p. 143.

sur les bord du lac Sévang, le hasard voulut qu'une de ces familles de nouveaux arrivants fût placée auprès d'une de ces anciennes églises abandonnées. De ce nombre était entre autres un vieillard à cheveux blancs, qui, dès le premier moment de son arrivée, manifesta une inquiétude extraordinaire. On le voyait tourner autour de cette église, la regarder tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les autres Arméniens, fort étonnés, lui demandèrent ce qui le préoccupait d'une telle manière. « Il me semble que j'ai été ici, dit-il, que je reconnais cette église; il y a dans le chœur telle ou telle chose qui doit s'y retrouver et que j'ai remarquée anciennement. C'est bien ici que je venais jouer étant jeune garçon avant que j'eusse été entraîné en esclavage en Turquie avec toute notre famille. Voyez, je reconnais ceci, celà. » Enfin il se remit si bien les choses, qu'il n'y eut pas de doute que cette église ne fût celle de son village d'où il avait été enlevé à l'âge de huit à neuf ans, et où le sort le ramenait si inopinément finir ses jours.

Une demi-heure après avoir observé mon thermomètre qui montrait — 11° au bord du lac, je me retrouvai au village de Tchoubouklou où je refis une nouvelle observation; mais à ma grande surprise, quoique le village fût à 4 ou 500 pieds plus élevé que le lac, le thermomètre y montrait de même — 11°.

Au coucher du soleil, il descendit jusqu'à 13° ½ et le lendemain au lever du soleil, à 20° (7 février); à 9 heures, il était entre 14 et 15°.

Le village de Tchoubouklou existe depuis quatre ans, et les Arméniens qui l'habitent et qui sont habillés à la turque viennent des environs de Bajazet, pays des Kourdes. On leur donne quelquefois le nom de Kourdes au lieu de celui d'Arméniens; mais ils regardent cette dénomination comme une grande insulte. Ils parlent également le turc et l'arménien; ils ont une église et un prêtre. Ils cultivent d'excellent froment, possèdent de fort beaux pâturages et jouissent déjà d'une assez grande aisance.

Tchagris. — Randamal. — Eglise de Kétcharousse. — Karavansérai - Karniéghin. 7, février 1834.

Pour visiter l'île de Sévang, je voulais côtoyer les bords du lac, afin d'y arriver par le plus court chemin; mais cette route, qui est la plus commode en été, était devenue impraticable, parce que longeant les collines très-escarpées, je trouvai toute la neige poussée par le vent entassée au pied sur le bord du lac, formant des amas de plusieurs toises de profondeur.

On se propose de faire passer la nouvelle route par-là; je doute qu'elle reste praticable en hiver.

Je fus donc obligé de passer par-dessus une chaîne de collines et de monter dans la neige jusqu'à 1,000 pieds et plus au-dessus du niveau du lac où j'examinai mon thermomètre qui montrait de 13 à 14°.

Arrêté et avide de connaître l'immense étendue d'un nouveau paysage qui s'étendait comme par féerie à mes pieds, je demande à mon guide ce que sont ces deux énormes pyramides d'un blanc azuré qui s'élèvent bien loin au sud derrière les cimes éclatantes qui sont devant nous : déjà du haut des sommités de l'Echak-Meidan je les avais entrevues, et mes yeux n'y avaient vu que des formes bizarres de nuages ; mais aujourd'hui elles sont encore là : ce sont des montagnes, et mon cœur palpite quand mon guide me nomme l'Ararat ! l'Ararat que l'Arménien appelle Masis et le Persan Agherdagh (montagne escarpée). Enfin je l'ai vu, et cette apparition soudaine me récompense de bien des années de fatigues et de peines.

Maintenant quel est ce colosse énorme qui s'élève à l'ouest avec sa cime conique tronquée, comme celle d'un cratère. C'est l'Alaghèze dont les vaste contreforts ceignent le côté septentrional du bassin de l'Arménie.

Nous descendîmes par un large ravin qui débouche dans la prétendue plaine qui s'ouvre entre le lac et la Zenga. Partout nous avions

2 à 3 pieds de profondeur d'une neige fatale pour de pauvres cavaliers dont toute l'adresse est inutile en de pareils chemins. Le sentier n'était pas encore battu. Enfin nous arrivâmes à Tchagris (1) où nous demandâmes à dîner en attendant que nous pussions passer jusqu'à l'île. Mais personne ne voulut ou n'osa nous y conduire, parce que l'on n'était pas encore bien assuré de la solidité de la glace. Depuis plusieurs semaines il n'y avait plus de communications avec l'île, et l'on ne pensait pas qu'elles dussent recommencer avant quatre jours. Je fus obligé de renoncer à mon projet bien malgré moi, et je pris le parti de continuer ma route sur Erivan, ne voulant pas inutilement passer quatre jours à Tchagris.

La fausse Zenga sort du lac Sévang près de Tchagris. On prétend que ce canal n'existait pas jadis et qu'il fut creusé par l'ordre d'un roi d'Arménie, pour y construire des moulins. Je crois cette relation vraie jusqu'à un certain point, mais qu'on n'a fait que débarrasser, que redresser un canal naturel.

L'eau qui sort du lac a une singulière vertu pétrifiante; le sable de ce canal se change

(1) Tchagris ou Tchugrus est à 15 verst de Tchoubouklou, à 15 verst de Samakapert, à 13 verst de Randamal.

rapidement en pierre, et remplit même les conduits des moulins.

De Tchagris nous traversâmes une espèce de bas-fond plat de 12 à 13 verst de long, sur autant de large, qui s'étend jusqu'à la gorge où sont Randamal et Karavansérai-Karniéghin. Ce bassin ou plutôt cette vallée volcanique est enclose, principalement entre le nord-ouest et le nord-est, d'un cercle de montagnes élevées, nues, sur lesquelles se dessinent des espèces de coulées de pierre noire, semblables à celles de Tchoubouklou. Leur forme est arrondie, conique.

Le fond du bassin est semé d'une infinité de collines ou de moraines, consistant en basalte poreux ou en lave dont les blocs déchirés hérissent de pointes ces moraines d'une manière curieuse. Une infinité de plus petits amas s'élèvent comme des monceaux de pierres sur la plaine entre les plus grands, et sortent leur tête noire que le vent a débarrassée de neige.

Ce basalte poreux ou cette lave brûlée est homogène sur tout ce bas-fond; on dirait une surface qui a été fracassée en mille et mille morceaux. Les cavités ou petites cellules dont ce basalte est criblé, sont en partie remplies d'une espèce de *bolus* ou terre bolaire.

La neige était toujours aussi profonde, et les caravanes et les passants n'avaient battu qu'un

petit sentier où un seul cheval pouvait passer, et le remplissait tout entier avec ses énormes ballots de marchandises. Rencontrions-nous de ces longues files de chevaux chargés, ce qui arrivait à chaque instant, il fallait entrer dans la neige jusqu'à mi-corps, et attendre qu'une trentaine ou quarantaine de ces bêtes de somme eussent passé. Une noce aussi passe, le tambour et le fifre en tête. Je ne cède point le pas. Mais vient la noce tout entière, et la fiancée bien enveloppée de son voile ou *tchadre*, et des petites filles pimpantes et parées montées deux à deux sur leurs rossinantes, et les pères, les frères et les vieilles femmes qui veulent encore jouir au moins par la vue de leur jeune temps, on se pousse, on se dit des injures pour rester sur le sentier; c'est toute une révolution, et je pense que tout n'est pas rose dans un voyage en tel pays et telle saison.

Plus loin je mets pied à terre pour rétablir le mouvement des pieds par un froid de 13°. Je jette la bride sur le coù de mon cheval et je lui dis : Va sagement comme le coursier d'un philosophe. Mais la bonne bête ne m'écoute pas. A peine se sent-elle libre, qu'elle prend le galop, je ne puis plus la rattraper. Je cours après, elle court plus vite encore; vais-je lentement, elle va lentement; veux-je lui couper le passage à travers la neige, j'y entre jusqu'à mi-corps, et

mon animal ne m'attend pas. J'ai beau pester, gronder, je n'y gagne rien, que de voir mes *courgines* (grandes saccoches de voyage) tomber. Et quand je les ai relevées, qu'en faire? Mes compagnons sont en avant et bien loin de moi! Me voilà réduit à courir après mon cheval avec ce joli fardeau sur les épaules, lui surtout qui ne se sent pas d'aise d'être débarrassé de son maître et de son bagage. Faire ainsi quelques verst n'est pas plaisant. Heureusement qu'un autre cavalier me rattrape et qu'il a la bonté de se charger de mes sacs. Riez maintenant à votre aise tant qu'il vous plaira, cher lecteur; je suis dans une bonne chambre chaude; mais à moi permis de ne pas vous souhaiter pareille contrariété par 13° de froid et un vent terrible.

Le canal du lac Sévang se jette dans la Zenga un peu au-dessus de Randamal, grand village semé au milieu des blocs erratiques et que je traversai pour aller trouver mon gîte à Karavansérai-Karniéghin, qui touche presque Randamal.

Ces deux villages, comme je l'ai dit, peuvent être à 250 et 300 pieds au-dessous du lac Sévang; car on descend plusieurs fois assez rapidement depuis Tchagris.

Vis-à-vis de Randamal, sur la rive droite de la Zenga, se trouve, à 4 verst de ce village dans

l'ouverture d'un vallon, la magnifique église de Kétcharousse en arménien (Dzandzerlou en tatare) : elle fut fondée dans le 11ᵉ siècle (1). En 1827, au mois de novembre, un grand tremblement de terre qui se fit sentir dans une grande partie de l'Arménie, surtout dans le Hokhtcha ébranla tellement l'église, que sa coupole s'est écroulée. Beaucoup d'églises du Hokhtcha ou Gokhtcha ont été ruinées de même par ce tremblement de terre.

Randamal et Karavansérai-Karniéghin sont pour ainsi dire les chefs-lieux de ce qu'on appelle le Daratchitchak ou la vallée des fleurs. C'est au nord de Randamal que se réfugient les autorités russes d'Erivan pendant l'été. Elles y ont ce qu'elles appellent leur camp d'été, qui consiste en légères chaumières bonnes pour la saison.

En arrivant au quartier qui m'était destiné, je

(1) Voici l'inscription qu'on lit sur la porte méridionale de cette église, dédiée à l'invocation de S. Grégoire; je la dois à la complaisance de l'archimandrite Chakhatounof et de M. Chopin, vice-gouverneur d'Arménie. « L'an 482 de l'ère arménienne (1033 de J.-C.), sous le règne de Gaghik et sous le patriarcat du seigneur Serge, moi, Grégoire Maghistros, fils de Hassan, j'ai érigé cette église à cette intention, qu'elle intercède pour moi, pour ma mère et pour mes fils. Que quiconque qui lira ceci, me rappelle à Christ dans ses prières, je l'en implore. »

trouvai mon Ali, qui avait pris les devants pour préparer notre logement, dans un état d'irritation extrême. Justice, justice, Monsieur s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut, on m'a battu. — Battu? — Oui, Monsieur; je suis entré dans cette maison; cet homme-là m'est tombé sur le corps et m'a donné des coups. — Et tout gelé que j'étais, ma première besogne est de m'occuper de cette fâcheuse affaire. Je me fais amener le coupable, jeune homme de 22 à 25 ans, qui s'approche de moi avec une contenance fière et un œil de travers. Il ne niait pas la chose. Je lui représentai le châtiment qui l'attendait pour avoir frappé un officier en service : il écoutait tout cela avec un air plus méchant que contrit. Ali était toujours fort animé et demandait vengeance, sans pouvoir m'indiquer bien au clair comment il avait reçu ces coups. Nous fîmes garder notre homme à vue; j'ordonnai qu'on fît venir à l'instant même le mélikh (chef ou schultz du village); il demeurait à Randamal; on courut le chercher. En attendant, les parents qui ont entendu parler des menaces que j'avais faites au coupable, viennent me demander pardon pour lui. Je dis que je ne le puis; que le mélikh doit prendre connaissance de l'affaire qui sera jugée plus tard selon les lois. Ali était officier, et je ne pouvais faire moins que de lui procurer pleine satisfaction puisqu'il la demandait. Enfin arrive un

vieillard, le grand-père du jeune homme, à longue barbe blanche, à l'air vénérable. Il met la main sur son coeur; il me supplie par sa barbe blanche, qu'il tient serrée dans ses doigts contractés; il me baise les mains. Je suis peiné de lui refuser une grâce, un pardon qui est celui d'un autre. Mais je lui réponds toujours que c'est le mélikh qui doit décider. Cependant le mélikh ne vient point; les heures s'écoulent; on nous sert à souper copieusement : on nous donne surtout de fort bonnes galettes ou *lavaches* de froment très-blanc que nous avions déjà trouvées à Tchoubouklou et à Tchugrus, et qui contrastaient avec le rèche, mauvais pain d'orge de Mélikh-kend, de Karavansérai et de Dilijan. On était d'une prévenance extrême. Après le souper, j'écris mon journal comme je le faisais régulièrement chaque soir; mes paupières se ferment et me disent qu'il est l'heure d'aller se reposer et toujours point de mélikh. Ali qui s'était apaisé petit à petit, dormait. Voyant toute chose rentrée dans le calme, je n'insistai plus, et je me couchai sur mes feutres étendus sur le tapis.

Partout les maisons sont les mêmes; un peu plus de soin ici, un peu moins là. Elles ont beaucoup d'analogie avec les maisons ou les habitations souterraines des Géorgiens. Dans un pays qui manque de bois et où il fait si froid pendant l'hiver, on cherche à obtenir et à con-

server un certain degré de chaleur à son habitation, en la plaçant au milieu des écuries et des étables : on a soin d'élever cette chambre de quelques pieds au-dessus de l'écurie, mais du reste c'est comme si on y était; car deux ou trois des parois ne consistent qu'en quelques poutres qui soutiennent la toiture et en une balustrade grossière à hauteur d'appui qui empêche de tomber dans l'écurie, du reste vous voyez, vous entendez, vous sentez tout ce qui se passe autour de vous. Telle est la demeure du riche et du pauvre : partout même économie de calorique.

Ce n'est que quand on a des hôtes de distinction que l'on brûle quelques morceaux de bois mort de ses jardins; à l'ordinaire le combustible consiste en galette de bouse de vache que l'on ramasse soigneusement et que l'on applique comme du mortier contre une muraille pour la faire sécher; tout le pourtour d'une maison est quelquefois recouvert ou tigré de ces placards, ce qui lui donne un air fort baroque.

Une fois séchés, on les entasse en piles circulaires, que l'on recouvre soigneusement contre la pluie pour l'hiver; on a même des espèces de greniers pour cela.

Le feu se fait dans une cheminée placée dans le mur extérieur, au milieu de l'un des côtés étroits de l'appartement. Tout l'appartement est tapissé de nattes et de feutres; mais le long des

deux longs côtés, on y joint encore des tapis quelquefois fort beaux, fort riches, tapis de Perse, tapis de Bacou, qui sont les articles qui distinguent l'homme aisé d'avec le pauvre; car celui-ci ne mettra pas 200 à 500 francs sur un tapis comme le riche. Les plus beaux sont en velours de laine dont les couleurs sont très-vives, mais les dessins bizarres, imitant le goût des Cachemiriens.

Ceux qui m'ont paru les plus agréables ne sont que des espèces de feutres qui ont plus du doigt d'épaisseur, mous, élastiques, et pour le moins aussi riches en ornements, en dessins, en peintures que les autres. Tous les dessins ont été travaillés simultanément avec le feutre. Il y en a quelques-uns qui imitent parfaitement les dessins des châles de Cachemire : ils sont fort chers.

Les Géorgiens aiment à relever en forme d'estrade les places où l'on pose ces tapis; mais les Arméniens ne le font pas ordinairement. On s'y accroupit à la turque; on s'étend dessus comme on veut sur des coussins qui font le tour de ce divan.

Le vent soufflait encore au coucher du soleil, et le thermomètre était descendu à 13° $\frac{1}{2}$.

Le lendemain au lever du soleil (8 février) l'air était calme; le jour brillant et le soleil qui se levait derrière l'Agmangan paraissait comme un

disque étincelant d'argent sur un fond d'azur. Tout était immobile dans la nature, comme dans un moment de repos parfait, et des particules brillantes scintillaient dans l'air. En sortant de mon souterrain, je me crus transporté sous le ciel de la Courlande lors de ces fortes gelées qui glacent les étangs et les rivières aux environs de Noël et des premiers jours de février. Jé me hâtai de consulter mon thermomètre; il descendit jusqu'à — 26° ! Je n'en pouvais croire mes yeux, et cependant ce n'était que trop réel.

Quand nous eûmes sellé nos chevaux, chargé notre bagage, pris congé de nos hôtes, le thermomètre montrait encore — 22° au moment de notre départ.

Ali était calme et ne parlait plus de faire arrêter son agresseur; au contraire, il semblait éviter tout ce qui aurait pu rappeler l'histoire du jour précédent; j'étais étonné; mais bien aise de n'avoir plus à me mêler de cette affaire, et je me tus aussi de mon côté, faisant mes réflexions tout bas, et cherchant à m'expliquer ce changement de conduite. J'avais déjà eu quelques soupçons de ce qui s'était passé, et je supposai que notre Ali, lorsqu'il était entré pour nous préparer un logement, avait agi à sa façon, c'est-à-dire qu'il avait commencé par faire du train, par insulter les gens, et par en venir peut-

être à des voies de fait, parce que les gens n'accouraient pas assez vite à ses ordres pour le recevoir; et comme tout se passait dans l'obscurité, le jeune homme, qui n'était pas endurant et qui ignorait les titres et qualités du nouveau venu, lui aura distribué quelques coups ou se sera jeté sur lui comme sur un intrus.

Dieu nous aide, dis-je, quand nous fûmes montés sur nos chevaux; car chevaucher par — 22° de froid m'inspirait quelque frayeur, non pas pour moi, mais pour mes compagnons de voyage.

Nous n'eûmes pas fait 500 pas que je crus voir mes craintes se réaliser. En arrivant sur la Zenga, que nous traversâmes et retraversâmes sur la glace dans l'endroit où elle s'engorge à la sortie de ce bassin volcanique entre de hauts rochers, un courant d'air si frais se fit sentir sur la rivière, qu'Ali se mit à crier : « Je gèle, je gèle; si cela dure encore quelques instants comme cela, je suis perdu. » J'eus une grande frayeur et j'accourus pour le presser de sortir de là; car heureusement notre chemin quittait le lit de la rivière et nous grimpions sur les pentes d'une colline qui nous abritait.

Ce froid, cette neige, c'était une journée du nord de la Russie, et pour comble d'extraordinaire, notre cavalcade se mêle à une trentaine de traîneaux conduits par des soldats russes et

chargés de bois qu'ils menaient du revers de l'Echak-Meidan à Erivan pour les besoins de la garnison. Les jurements russes retentissaient dans les rochers de l'Arménie. L'illusion était complète.

Le jour était éblouissant. Nous mîmes huit heures pour faire les 23 verst qu'on compte de Karavansérai-Karniéghin à Kanakir. En été, ce pays est superbe, fertile, couvert d'une herbe haute de 3 pieds, mais inhabitable à cause du manque d'eau. Comme dans toutes ces montagnes volcaniques composées de cendres, de sable, de laves et de débris fracassés et fissurés de mille manières, l'eau le plus souvent se perd fort vite, très-profondément et ne reparaît qu'au pied des montagnes. Une seule source fait exception et sort des pentes de l'Agmangan pour aller se jeter dans le lac Hokhtcha ou Sévang. On voulut la détourner et la faire passer par un col sur le revers opposé; on fit plusieurs essais; mais la chose fut abandonnée à cause d'une simple ravine de 700 pieds de large et de 400 pieds de profondeur qui s'ouvre au pied de l'Agmangan. Le sol ne consiste qu'en blocs de lave ou de basalte poreux, qu'en sables volcaniques et mouvants, sans nulle adhérence ni liaison. Il n'y a pas eu moyen d'y établir d'aquéduc, ni en bois ni en pierre. Houssein-Sardar qui était très-zélé pour ces travaux-là, y

a consacré inutilement 5,000 toumans en farine, en chaux qu'on délayait avec le sable pour l'affermir. Le seul moyen serait de planter toute la ravine et d'affermir d'abord la terre.

Ainsi sur la plus grande partie de ces 23 verst, nous ne vîmes que de la neige et pas un seul village. Le terrain que nous parcourions était légèrement ondulé, élevé de 5 à 600 pieds au-dessus du niveau de la Zenga, et tournait autour de deux cônes volcaniques, dont l'un, moins considérable, s'élevait à peu de distance de Karavansérai, tandis que l'autre, beaucoup plus imposant, couronnait l'extrémité d'un promontoire qui s'avançait depuis l'Agmangan contre la Zenga, à laquelle elle fait faire un détour de 10 verst. Cette pyramide isolée et écrasée est le Kiotangdagh.

Vis-à-vis du Kiotangdagh, sur la rive droite de la Zenga, s'élève un autre cône isolé; c'est celui du Karni Arakh; de façon que la Zenga, qui coule d'abord encaissée dans des formations volcaniques, s'engorge entre les deux volcans éteints, où elle ne passe que sur des pierres ponces, de l'obsidienne noire et de l'obsidienne perlée, dont la plus grande partie a coulé du cratère du Kiotangdagh : nous passâmes par-dessus ces coulées où plusieurs fissures me permirent d'examiner la roche jusque dans son sein et d'en rapporter plusieurs échantillons.

Ayant tourné le Kiotangdagh, nous entrâmes dans un ravin par où passe un ruisseau qui se jette dans la Zenga, et nous retrouvâmes une vaste enceinte comme celle de Tchagris à Randamal; rien que collines, que digues de lave déchirée, brisée, que blocs isolés, le tout coupé de ravins semblables à des déchirures; c'était la surface d'une vaste coulée de lave qui s'était étirée, tiraillée, tourmentée : M. Elie de Beaumont a décrit ces accidents de terrain sous le nom de *cheires*, en sicilien *schiarra* (1).

Ce champ de débris s'étend entre le Kiotangdagh et le Nieghart-hassar ou Naltapa, et forme un plateau de plusieurs verst de large, élevé de quelques centaines de pieds au-dessus de la Zenga, se terminant le long de la rivière comme une muraille dans laquelle on entrevoit aussi les étages des coulées de lave.

Plusieurs belles sources qui jaillissent du pied des montagnes font la richesse d'une dizaine de villages, qui trouvent moyen de tirer parti de ces amas de pierres et de leur faire produire quelque chose.

Mais la plus grande partie de la population est concentrée le long des bords de la Zenga elle-même, où les beaux et grands villages

(1) Mémoires pour servir à une description géologique de la France, t. IV, p. 63.

se touchent : le plus considérable est Bzni.

Arrivé à Kanakir, j'eus encore le temps de jouir à mon aise du magnifique panorama qui s'ouvrait pour moi sur le vaste bassin de l'Arménie. Je vis le soleil se coucher derrière cet occident où vivaient ceux qui m'étaient chers ; après qu'il eut disparu pour nous, il étincela encore longtemps sur les doubles pyramides de l'Ararat, comme je l'ai vu si souvent des bords de notre lac briller sur la Iungfrau et le Mont-Blanc, après que la teinte du crépuscule s'était répandue sur toutes les autres cimes des Alpes. Cette teinte rosée et si belle ne manquait pas même au paysage. Mon observatoire était placé à 4,146 pieds de hauteur absolue, et à 1,410 pieds au-dessus de la plaine de l'Arménie.

Les deux Ararats avaient l'air d'être isolés sur cette plaine, tant les chaînons qui les rattachaient à l'ouest à la chaîne du Takhaltou avaient l'air humbles et rabaissés.

La première cime remarquable que l'on rencontre dans cette direction est celle du Kheurogli, qui se compose de deux pyramides isolées. Jusque-là c'est l'Agridagh ou Ararat. Le Kheurogli sépare la Turquie de la Russie, et derrière se trouve Alachekierly.

On appelle Iagloudja cette autre montagne qui est à l'ouest du Kheurogli et qui sépare Kars de la Russie.

Derrière Kanakir, à l'opposite de l'Ararat, s'élève une pyramide à peu près semblable, quoique moins élevée; elle n'a que 12,871 pieds. C'est l'*Alajas* ou *Alaghez*, dont le cratère ouvert et déchiré se voit si distinctement sur une grande partie de la route de Karavansérai-Karniéghin à Kanakir.

Le cratère de l'Alaghez est couvert à son sommet de glaces éternelles; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il découle au-dessous de la ligne de la neige une grande masse de soufre qui s'amasse sur les pentes; on ne peut y arriver à cause de l'escarpement de la paroi, et les paysans pour avoir ce soufre tirent des coups de fusil pour casser cette corniche et la faire tomber jusqu'à eux.

Avant notre départ pour Erivan, qui n'était éloigné que de 7 verst, le thermomètre montra à Kanakir au lever du soleil, — 15°. La veille au coucher du soleil, il était à — 8°.

DESCRIPTION

D'ÉRIVAN.

Lettre écrite à mesdames B. le 23 février 1834.

Puis-je être heureux, puis-je jouir de ce qui se présente de plus intéressant dans mes voyages sans penser à vous et sans regretter de ne pouvoir partager mon bonheur avec vous !

Je n'ai pas encore pu, depuis notre séparation en Crimée, m'habituer à être seul. A moi, si vous voulez, les soucis et les fatigues du voyage : mais quand je plane du haut des montagnes du Gouriel sur le plus magnifique paysage qui soit sorti de la main du Créateur, quand je vois étinceler les glaciers autour de moi, quand je me trouve dans ces mêlées bizarres de peuples et de costumes divers, que j'ouvre de grands yeux devant cette multiplicité de scènes variées. Pourquoi suis-je là seul, pourquoi ne puis-je vous dire : Prenez votre part de ce plaisir? Pourquoi ne puis-je vous voir rire d'une scène

asiatique digne de Teniers, et vous attendrir devant la sublimité d'un tableau?

Je suis là à me promener en long et en large dans la salle des glaces ou salle d'audience du sardar d'Erivan, et je récapitule ce que j'ai vu pendant la journée, palais, harem, mosquées, caravansérai, lave, montagnes. Que de choses curieuses! et je soupire, je pense à vous. Combien avez-vous perdu! Pourrai-je vous rendre seulement l'ombre d'une de mes sensations? Au moins ferai-je un effort. Je voudrais vous prouver que mon amitié n'est pas fautive et que ce n'est pas manque de bonne volonté et d'envie de vous faire plaisir, si je vais vous ennuyer comme par le passé de mes descriptions, qui sont peut-être froides et sans sel. Du moins, si c'est le cas, vous auriez bien dû m'écrire un petit mot pour me le dire; car voilà ma septième lettre, depuis mon départ de Crimée, sans que j'aie pu obtenir un iota sorti de votre plume. C'est par trop cruel.

Oui, Mesdames, je suis à Erivan. Mais vous ne savez pas comment j'y suis arrivé; vous ne savez pas que j'ai presque gelé par les chemins.

Où est, me direz-vous, la possibilité de pouvoir geler sous le quarantième degré de latitude, à Erivan? Rien de plus possible cependant, et je suis certain que j'ai eu ici un plus bel hiver que le vôtre dans les plaines de l'Ukraine.

Mesdames, ne venez pas à Erivan pendant l'hiver. Les quatre premières journées que j'y ai passées, en attendant le retour du général, prince Beboutof, qui était allé au monastère d'Etchmiadzin, sont bien loin de m'avoir laissé un agréable souvenir. On m'avait donné cependant un des meilleurs quartiers disponibles.

On fit déloger bien vite la femme et les filles de mon nouvel hôte, qui travaillaient paisiblement en tapisserie et ne s'attendaient guère à pareille visite, quand le dizenier m'introduisit inopinément au milieu d'elles. C'était un vautour qui tombait sur une couvée de poussins.

Elles n'avaient pas fait de feu à leur cheminée, malgré la rigueur du froid. Mais au milieu de l'appartement se trouvait un enfoncement carré, profond d'un pied et demi et large de 5 pieds. On plaçait au milieu une *mangal* ou chaufferette en cuivre remplie de charbons allumés; puis on posait par-dessus le trou carré une table de même grandeur, élevée d'un pied au-dessus du sol; on la recouvrait d'une couverture ou d'un grand tapis retombant, qui contenait bien hermétiquement toute la chaleur. Puis les femmes s'asseyaient sur les coussins très-minces qui recouvraient le pourtour de l'enfoncement, et passaient leurs jambes et le bas du corps sous la table; c'est ainsi qu'elles travaillaient bien assidument, recevant des visites qui venaient

aussitôt se fourrer sous la table pour être au chaud.

Je n'en pus faire autant ; car on m'enleva tout, coussin, brasier, tapis, table ; on ne me laissa que la chambre nue, et grâce aux fenêtres de papier et à la mauvaise cheminée, je ne pus parvenir à faire monter mon thermomètre au-dessus de zéro.

Le retour du général fut l'heure de ma délivrance ; et ce bon prince ne fut content que quand, par ses soins, il m'eut fait oublier ces quatre malheureuses journées.

Je suis logé à la forteresse (1) dans son propre cabinet de travail où je suis très-bien. Mes fenêtres donnent sur l'intérieur de la principale cour qu'occupait particulièrement l'ancien sardar ou vice-roi d'Erivan. Cette cour est carrée et intermédiaire entre deux autres cours, dont l'une à l'est composait le harem, tandis qu'au-

(1) La forteresse d'Erivan fut bâtie par les Turcs en 1582. Les Persans la prirent en 1604 et la mirent à l'épreuve du canon. En 1615 elle essuya un siége de quatre mois ; les Turcs ne purent entamer, avec leur artillerie, la muraille en terre glaise. Dans le 18e siècle, le roi de Géorgie, Héraclius II, en fit le siége inutilement en 1779 ; le prince Tsitianof ne fut pas plus heureux en 1804, à la tête d'une armée russe. Le prince Paszkevitz la prit d'assaut en 1827.

tour de l'autre étaient rangés les grands appartements.

C'est dans celle-ci que je passe une partie de ma journée à dessiner, à me promener, à jouir d'une vue délicieuse et à me reporter sur le passé, sur les vicissitudes humaines. Je suis seul dans la salle brillante, abandonnée, du palais du vice-roi d'Erivan, qui vient de mourir misérablement dans une écurie en Perse. Après sa malheureuse campagne contre les Russes, le roi Feth-Ali-Châh lui ôta tout ce qu'il avait pu sauver de ses richesses, pour se payer des pertes que l'armée persane avait faites, et il ne resta rien, absolument rien au pauvre Houssein-Sardar que le méchant habit qu'il avait sur le corps : il fut trop heureux encore de trouver un coin dans une écurie pour y mourir en paix.

Sa femme *Hadgi-Baghioum*, fille du prédécesseur de Houssein, et qui lui avait donné avec sa main le gouvernement de l'Arménie, s'était aussi sauvée en Perse lors de l'invasion des armées russes. Elle est revenue pour jouir de la grâce de l'empereur, qui rendait les biens confisqués à ceux qui rentreraient dans le pays. Arrivée avec six domestiques, au lieu de pouvoir prendre possession de ses biens immenses, comme elle était sans enfants, sans parents, elle s'est vue abandonnée sans protection. On n'a pu

lui refuser sa rentrée immédiate dans une maison qu'elle fit bâtir elle-même, grande, avec douze chambres d'enfilade. Mais les officiers russes qui y étaient en quartier en ont emporté les portes et les fenêtres, qu'ils y avaient placées, et cette femme, jadis la première de la ville par son rang, se trouvait, à l'âge de 75 ans, dans un palais ouvert à tous les vents, par des froids de 12 à 15° sans portes ni fenêtres, sans feu, accroupie dans un coin où elle tremblait sous quelques haillons, de froid et de faim. Cinq de ses domestiques l'avaient quittée; il ne lui était resté qu'un petit nègre qui alla, il y a quelques jours, mendier deux oignons et un peu de fromage chez les voisins pour sa maîtresse qui se mourait d'inanition, elle qui possédait un des plus grands jardins d'Erivan.

Mais pendant que la justice était tout occupée à déterminer ce qui lui appartenait de droit d'avec ce qui était à son époux Houssein, elle aurait fort bien pu mourir de faim.

Il faut rendre justice au prince Beboutof, qui s'était donné toutes les peines pour hâter une décision qui ne dépendait pas de lui; d'ailleurs il ignorait la position de cette pauvre femme, au secours de laquelle il s'empressa d'accourir, quand un hasard lui en eut révélé toute l'horreur. Hadji-Baghioum était trop fière pour laisser soupçonner qu'elle était sans feu et sans pain.

C'est un de ses voisins qui l'a trahie, et qui est venu le raconter à madame Chopin, la mère du vice-gouverneur. Cette bonne dame, en apprenant sa détresse, s'est empressée de lui porter du thé, un pain de sucre, de l'argent, et depuis lors Hadji-Baghioum n'a plus manqué de rien. La paix repose sur les cendres de cette vénérable et si charitable madame Chopin.

Mais revenons à notre salle du palais du Sardar. Vous n'avez rien vu dans le palais des khans de Crimée qui puisse approcher du luxe de cette salle. Représentez-vous un appartement long de 40 pieds, large de 21 pieds, haut d'à peu près 20 pieds (1). Hors les soubassements, parois, corniche, plafond, tout est couvert de glaces travaillées et découpées en mille et mille dessins. Dans de grands cadres de glaces, vous voyez dix tableaux représentant le chah de Perse, son fils Abas-Mirza, l'ancien sardar d'Erivan Houssein, les héros de la mythologie persane, tels que Roustom, son fils Sohrab, son petit-fils Bourzou, etc.

Dans deux grands tableaux qui servent de dessus de porte, vous voyez l'expédition de Nadir-Chah dans les Indes, et une chasse de Chah-Abas. Outre ces tableaux, quantité de vases de fleurs,

(1) Voyez un dessin de l'intérieur de cette salle, atlas, IIIe série, pl. 25 et 26.

de bouquets de fleurs et d'autres ornements qu'il est impossible d'énumérer, et qui sont prodigués partout.

Le long côté de cette salle, qui regarde la cour et les grands appartements où on logeait Abas-Mirza, est ouvert et supporté par deux colonnes toutes de glaces, fût et chapiteaux qui réfléchissent l'onde de trois jets d'eau retombant dans un large bassin en pierre.

Dans le côté opposé, on a pratiqué une grande niche ou alcôve, voûtée en demi-cercle, presque tout entière de glaces. On y a derechef encadré quatre autres tableaux très-curieux, et qui donnent une idée du goût des Persans. L'un représente une dame géorgienne qui fait boire du vin à un musulman et le convertit au christianisme, en présence des moines d'Etchmiadzin. Un santon persan les regarde, on lit sur son bonnet, qu'il ne le donnerait pas pour cent couronnes. Ce tableau est une satire, pour ridiculiser les conversions des chrétiens, et pour montrer qu'une jolie femme en fait plus que tous les moines d'Etchmiadzin ensemble.

Dans le second tableau, on admire une beauté persane dans son costume de présentation au châh; toute sa parure consiste en de larges pantalons et en une chemise de gaze transparente. Un gentil cavalier la guette caché derrière un vase de fleurs.

Une troisième scène vous montre un fils de châh, qui, étant à la chasse, séduit une jolie fille qui se laisse enlever pendant que son vieux père dort sur leur bagage.

Le quatrième tableau est le plus curieux. C'est une scène de la vie de Joseph (Joussouf), d'après l'Al-Koran : tout un chapitre de ce livre parle de lui, et même Mahomet raconte de telles merveilles de ce favori de Dieu, que beaucoup de bons musulmans commencent à douter de la vérité. La beauté céleste de Joseph touchait le cœur de toutes les femmes. Souleikha, femme du premier vizir Potiphar, en devint folle à la première vue, et Joseph, après quelque résistance, était sur le point de céder à ses désirs, lorsque l'esprit de son père lui apparut et le rappela à son devoir. Cela n'empêcha pas que la chose ne se divulguât dans la capitale de l'Egypte, et toutes les autres dames de la cour se moquèrent de la faiblesse de Souleikha, qui avait pu donner son cœur à un esclave.

Souleikha en fut piquée au dernier point, et, pour se venger, elle invita toutes ces impertinentes dames chez elle. Toute la société était assise, occupée à manger des grenades, quand Joseph entra tout à coup dans l'appartement pour leur servir le *cherbet* ou sorbet. Les dames furent si saisies de sa beauté, qu'elles ne surent plus ce qu'elles faisaient, et qu'au lieu de mordre dans

leurs grenades, elles mordaient dans leurs doigts. Ainsi le raconte l'Al-Koran, et telle est la scène que le peintre persan Mirab-Douraizak, l'auteur aussi des trois autres tableaux, a voulu représenter. L'effet de l'apparition est magique. L'une de ces dames est tombée à la renverse évanouie; la seconde déchire ses vêtements; la troisième mord en effet dans ses doigts au lieu de mordre dans la grenade qu'elle tient de l'autre main; sur chaque figure, nouvelle espèce de saisissement, pendant que Souleikha paraît toute radieuse sur son trône, et triomphe (1).

J'ajouterai que les mahométans prétendent que Souleikha atteignit au but de ses vœux, et qu'après la mort de Potiphar elle épousa Joseph, et fut extrêmement heureuse avec lui.

J'ai copié ce tableau avec beaucoup d'exactitude, pour donner une idée des costumes des dames d'ici, car on dit qu'ils sont parfaitement imités dans cette scène.

Au milieu du parquet de marbre gris, jaillit, dans un charmant bassin de marbre blanc, un jet d'eau qui se réfléchit de mille manières de tous côtés.

(1) Voyez l'esquisse de ces tableaux et principalement de celui-ci, atlas, IIIe série, pl. 26; et, pour l'histoire de Joseph, le Magazin für die Litteratur des Auslands. Berlin, 1834, nº 144.

Tout le fond de la niche n'est qu'une immense fenêtre de 12 pieds de large, de 14 de hauteur, à la persane, c'est-à-dire composée de dessins de petits vitraux de toutes couleurs.

Soulevez cette fenêtre et vous voilà en face du paysage le plus solennel et le plus majestueux (1). Vous êtes au bord d'une coulée de lave à pic; vous planez sur un précipice au fond duquel vous voyez couler, vous entendez mugir éternellement la Zenga. Avancez la tête, et vous verrez le harem et la forteresse se prolonger bien loin sur ce rocher.

Sur l'autre rive de la Zenga, vos regards se reposent avec délices sur les vastes jardins du Sardar, dont le superbe pavillon à quatre étages dépasse les hauts peupliers plantés en allées. Dans une plaine immense se dessinent des villages et des jardins. Vous ne pouvez distinguer l'Araxe inconstant qu'à sa trace vaporeuse.

Et enfin derrière cette Arménie célèbre, couverte des ruines des villes où se plaisaient les Ardachès, les Tigranes, les Tiridates et toute la longue suite des Arsacides, vous voyez s'élever, comme deux pyramides gigantesques, le grand et le petit Ararat. Vous les voyez là devant vous; ils paraissent si près de vous et cependant il y a

(1) Cette vue est rendue par la pl. 34, IIe série de mon atlas.

31 verst jusqu'à leur base à travers la plaine (1). Le grand Ararat s'élève de 13,518, et le petit de 9,546 pieds tout d'une pièce au-dessus de leur base, sans que rien n'en voile la contemplation. Vous vous inclinez avec respect devant ce berceau du monde, devant ces deux volcans épuisés par l'âge. Vous reconnaissez les cratères et les fentes par où dégorgeaient les torrents de lave qui sont venus s'amonceler au pied du mont. La cime du grand Ararat est toujours couverte de neige, et jamais elle n'aurait été escaladée si l'on voulait en croire tous ceux que j'ai vus en Arménie sans exception. Rien de plus plaisant que la ligue qui s'est formée contre le pauvre M. Parrot, dont l'ascension a été si bien prouvée par son propre travail et par l'ascension postérieure de M. Autonomoff. Mais les Arméniens et les prêtres surtout, qui croient religieusement que jamais Dieu n'a permis à âme humaine de fouler le sol sacré où repose l'arche, pas même à saint Jacques, ne peuvent supporter l'idée d'une profanation pareille à celle qu'aurait commise M. Parrot. Ceux même qui ont été avec M. Parrot sur la cime, par cela même qu'ils croient que c'est impossible d'y arriver, nient qu'ils y aient été, et vont même jusqu'à supposer qu'il

(1) Le sommet du Grand Ararat est à 152,000 pieds d'Erivan, 50 verst; Petit Ararat, 163,000 pieds, 54 verst.

y avait encore un bon $\frac{1}{5}$ de la montagne à escalader. Ils sont outrés de ce qu'en Europe on puisse croire aux récits de M. Parrot. Voyez, disent-ils, on prétend que nous mentons, et jamais nous n'avons dit un mensonge aussi *gros* que l'Ararat.

M. Chopin, induit en erreur par l'unanimité des témoignages de ceux qui avaient accompagné M. Parrot, a voulu récuser la véracité du professeur, qui s'en est plaint au ministre du culte à St-Pétersbourg. Le ministre a ordonné de faire une enquête sur les lieux. Le général Pankratiev l'a poursuivie avec impartialité, et certes si l'on n'en voulait croire les procès-verbaux que M. Parrot a publiés lui-même, la chose serait fort douteuse. Dans l'interrogatoire, les soldats avouèrent qu'ils avaient trouvé la croix bien lourde à porter, et qu'ils avaient dit être déjà au sommet pour en être plus vite débarrassés. Mais abstraction faite du caractère de véracité connue de M. Parrot, je le répète, il est impossible de douter, d'après son travail, qu'il n'ait atteint la cime de l'Ararat, et heureusement pour lui, l'ascension de M. Autonomoff a mis le sceau à l'authenticité de ce fait. Cependant j'avoue que tant que j'ai été en Arménie je ne l'ai pas cru.

Par un sacrilége que vous ne pardonnerez sans doute pas, Mesdames, on a changé le harem en caserne, et les braves soldats russes mangent

du *chtchi* et de la *kapousta* (1) dans les chambres où résidaient jadis des beautés géorgiennes, arméniennes, etc., entourées des parfums de l'Orient.

Ce harem est une grande cour, longue de 200 pieds, large de 125 pieds (2). Elle est traversée par un grand canal en pierres de taille, rempli d'une eau courante, avec toutes les dispositions pour s'y laver, s'y baigner. Chaque côté de la cour est fermé par des bâtisses, où l'on ne voit que des appartements plus ou moins brillants. Quatre salons ouverts, dans le genre de celui des glaces, mais moins somptueux, forment le centre des façades. C'était là que les belles se réunissaient autour de leur adorateur; c'est là qu'un geste décidait du malheur ou du bonheur; c'est là qu'on se jalousait, et c'est là que les soldats sèchent maintenant leurs chemises.

Entrez dans ce petit salon, à droite du grand salon qui donne sur l'Ararat. En regardant par cette fenêtre, vous vous retrouvez au bord du rocher de lave, et vous avez au fond du précipice la Zenga. Et voilà de l'autre côté, près du grand pont, la pierre sur laquelle était assis ce pauvre

(1) Deux espèces de soupes aux choux, mets favoris des soldats russes.

(2) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 27.

Géorgien qui contemplait tristement les fenêtres inabordadles du harem. C'est de cette fenêtre que son amante le reconnut, qu'elle se précipita de désespoir et qu'elle alla retomber sur ce saule qui étendait ses rameaux au bord de la Zenga pour recevoir l'infortunée. Vous rappelez-vous ce charmant épisode du roman d'Hadji-Baba que nous avons lu ensemble ? Rien n'est plus vrai. Voyez le dessin que j'ai fait de cette scène, pris de la place où était le sardar Houssein lorsque la belle et trop fidèle Géorgienne se précipita sous ses yeux. Tant d'amour sut le toucher. Ne séparons pas, dit-il, des cœurs si étroitement unis, et il les renvoya comblés de présens en Géorgie.

L'intérieur de la forteresse renfermait deux mosquées. L'une a été convertie en église russe, en y ajoutant ces quatre portiques monotones qu'on retrouve d'un bout de la Russie à l'autre : la seconde, la plus belle en même temps, a été changée en arsenal (1). C'est un luxe de construction que vous ne connaissez pas, Mesdames; toute la façade imitant une mosaïque avec des briques émaillées, est couverte de vases et de guirlandes superbes de fleurs et de pages entières de l'Al-Koran. Vous ne vous faites pas une idée de la beauté et de la richesse d'un pareil édifice. Le

(1) Voyez Atlas, III[e] série, pl. 24.

dôme entier est aussi émaillé et semé d'ornements. L'intérieur, ouvert du côté du nord, est imposant par sa simplicité. C'est là, lorsque nul toit, nulle terrasse, nulle cave, ne résistait à la pluie de feu des bombes innombrables des Russes, que s'était réfugiée une population effrayée, qui supposait que Dieu et Mahomet ne permettraient pas que les bombes des Russes les poursuivissent jusque dans leurs parvis. Tout à coup une bombe perce le dôme et éclate à 10 pieds au-dessus du sol, sur ces milliers de têtes pressées. Qu'on juge de l'épouvante et de la consternation. Dieu les abandonnait; il fallut se rendre, et dès cet instant on capitula.

Ces mosquées ouvertes vers le nord sont pour l'été; on y jouit de la fraîcheur; mais pendant l'hiver, on fait sa prière dans une plus petite mosquée qui est en face, tournée vers le sud.

La grande mosquée de la ville d'Erivan (1) est dans le genre de celle que je viens de décrire, mais beaucoup plus vaste et à triple dôme. Sa cour carrée est plantée de beaux arbres au milieu des fontaines, et ce qui n'est pas mosquée d'hiver ou d'été est occupé par des habitations des hadjis, des mollahs, etc., qu'on entend prier du matin jusqu'au soir.

On ne connaît pas les toits dans ce pays, et

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 23.

le sommet de l'édifice n'est qu'une vaste terrasse sur laquelle j'aime à me promener, parce que je plane sur une grande partie de l'immense caravansérai et du bazar voisin. Mais quelle différence avec Tiflis! Une partie des boutiques est fermée, et le reste est mal approvisionné. Ce qui m'amuse le plus c'est de voir les divers métiers à l'ouvrage, et d'entendre les chaudronniers forger le cuivre en musique : ils ont de longs marteaux d'acier, sonores, de toutes les dimensions et par conséquent de tous les tons, et quand 7 hommes se mettent à battre le cuivre à tour de rôle et à tour de bras, cela fait une harmonie sauvage très-extraordinaire.

Du reste la ville d'Erivan est ce qu'il y a de plus triste et de plus maussade : de petites ruelles tortueuses, bordées de hautes murailles en terre glaise qui cachent les maisons et les jardins, et vous avez tout vu.

Ici la pruderie ou plutôt la modestie des femmes est encore poussée au dernier degré du décorum asiatique. Vous ne voyez jamais qu'un grand fantôme entortillé d'une pièce d'étoffe bleue ou blanche, supporté par deux bouts de pantalons verts ou rouges sur une paire de pantouffles. A peine une légère fente pour les yeux. Si j'étais plus jeune, mon imagination travaillerait et croirait voir partout des houris, et pour faire plaisir à vos demoiselles, j'irais courir les

aventures, escalader les murailles, me cacher derrière quelque laurier afin de contempler quelques-uns de ces célestes traits, et leur en donner des nouvelles. Mais soit dit entre nous, j'ai pour maxime que femme qui se cache est laide, et je ne m'en soucie guère.

Parcourez toute la ville d'Erivan après le coucher du soleil; je suis sûr que vous ne rencontrerez pas deux personnes : il n'y a rien de plus mort le soir que cette ville, excepté un cimetière. Quand le bazar est fermé, l'artiste ou le marchand se retire chez lui, dîne et se couche. Pas de cette poésie d'amitié, de ces réunions, de cette gaîté : chacun vit isolé comme un ours dans sa caverne. Telle est l'affreuse réprobation qui pèse sur une société dont vous ne faites pas le charme et dont vous n'êtes pas les reines.

Climat d'Erivan.

J'ai dit quel fut mon étonnement de trouver un ciel aussi rigoureux en Arménie, au milieu d'une plaine située sous le 40° de latitude. En visitant plus tard les rives de l'Araxe et ses *rapides*, ma surprise cessa. D'après la chute de cette rivière, je pus calculer que le bassin de l'Arménie était élevé de plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer Caspienne. Les tra-

vaux barométriques de M. Parrot ont confirmé pleinement mes premières suppositions; à Etchmiadzin, la hauteur absolue de la plaine d'Arménie est de 2,866 pieds de roi; Erivan la domine encore de 445 pieds : 3,311 pieds sont quelque chose dans les rapports climatiques.

Les hivers d'Erivan sont rigoureux; on prétend que cette rigueur a augmenté par la destruction des forêts. On sait par les anciens historiens qu'il existait dans le bassin d'Arménie des forêts où l'on n'en trouve plus vestige : les peuples nomades turcs et tatares qui sont ennemis de tout ce qui est arbre ont fait sans doute ici ce que les Scythes avaient fait dans le midi de la Russie. Aujourd'hui de quelque côté que l'œil se porte autour d'Erivan, il lui est impossible de découvrir la trace d'une forêt, et cependant le paysage est immense. Rien donc n'abrite contre les vents violents des montagnes.

On dit qu'on a vu le thermomètre à — 26° à Erivan; lors des premières observations que j'y ai faites le 10/22 février, il était, au lever du soleil, à — 12°, et jusqu'au 28, il varia continuellement entre 0 et 6° (1).

(1) Voyez le tableau comparatif ci-joint.

Observations météorologiques comparatives pour le plus grand froid de février, autour du Caucase, 1834.

	GÉORGIE.	ARMÉNIE.	PERSE.	CRIMÉE.	
	TIFLIS.		TAURIS.	KERTCHE.	JÉNISALA, au pied du Tchatirdagh.
	—	—	—	—	—
1				Lever du soleil — 9°	— 7°
2				— 13°	— 10°
3				— 14°	— 14°
4				— 15°	— 15°
5	Lever du soleil — 8°		De — 17° à — 19° 1/2 Beau temps.	— 15° 1/2	— 11°
6		Dilijan — 8°		— 10°	— 7°
7		Tchoubouklou — 20°		0	— 5°
8		K. Karniéghin — 26°		+ 2°	0
9		Kanakir — 15°		+ 4°	+ 3°
10		Erivan — 12°		+ 2°	+ 4°
11		Lev. du sol. — 6° 1/2		+ 1°	— 1/2°
12		— 4°		— 1°	— 2°
13		— 3°		— 3°	— 3°
14		— 1°		— 3°	— 5°
15		+ 1°		— 2°	— 1 1/2°
16		— 5°		— 1°	
17		— 5°		— 2°	
18		— 5°		— 1°	
19		— 4°	De — 8° à 0 Neige, dégel	+ 2°	
20		— 2°		+ 1°	
21		0		— 4°	
22		0		— 4°	
23		0		— 2°	
24		0		— 1°	
25		+ 3°		0	
26		+ 1 1/2°		— 3°	
27		+ 3°		+ 2°	
28		+ 1°		+ 7°	

Il paraît que Tauris est dans le même cas qu'Erivan, et que sa position élevée l'expose à des froids tout au moins aussi intenses. Car lors-

que le froid reprit autour du Caucase une nouvelle intensité au commencement de février 1834, le thermomètre qui ne tomba pas à Tiflis à 8° sous zéro, descendit à Tauris à — 19° $\frac{1}{2}$, et dans la vallée de la Zenga au-dessus d'Erivan à — 26°, pendant qu'à Kertch, à la pointe N. O. du Caucase, il fut à — 15° $\frac{1}{2}$, et à Jénisala, au pied du Tchatyrdagh en Crimée, à — 15°. Ce maximum eut lieu à peu près le même jour, vers le $\frac{6}{18}$ février.

L'hiver de 1831 à 1832 fut en Arménie très-défavorable aux blés ; une bonne partie gela.

Celui de 1832 à 1833 fut si rigoureux que beaucoup d'arbres gelèrent, et que la récolte des pommes, des poires et en général des fruits fut presque entièrement perdue.

Les hivers rigoureux d'Erivan ne modifient en rien les chaleurs de l'été qui sont encore plus insupportables que le froid. Pendant les mois de juin, de juillet, d'août et de septembre, quiconque le peut, quitte la ville et se retire dans les hautes vallées. Toute l'administration se transporte alors dans son camp d'été du Daratchitchak et y attend que le mois de septembre ait ramené quelque fraîcheur dans la plaine (1).

La chaleur se fait sentir plus vivement à

(1) Ce camp d'été, qui est au-dessus de Randamal, est assez élevé pour qu'au mois d'août il y gèle déjà.

Erivan que partout ailleurs qu'à Tiflis, qu'en Géorgie, par exemple ; des masses considérables de vapeurs chargent l'air, en se dégageant de la multitude de jardins que l'on arrose tous les jours. Mais vers le soir, l'air est tant soit peu rafraîchi par les vents des montagnes. Ceux qui soufflent de l'Alaghèze, sont quelquefois d'une violence à faire trembler les maisons ; ils sont sains.

L'humidité et la chaleur engendrent des myriades de mouches et de cousins, qui sont une plaie d'Egypte pour les étrangers ; quelques jours suffisent pour qu'ils deviennent méconnaissables sous les ulcères envenimés produits par les piqûres de ces insectes acharnés.

Le choléra se répandit tout d'un coup à Erivan le 14 août 1830, apporté par un vent putride qui venait de Nakhtchévan où régnait ce fléau. Chacun se sauva, et M. Chopin qui était alors en ville, la quitta en toute hâte pour tâcher d'atteindre le camp d'été ; mais il n'était pas encore arrivé le soir à la première station, que déjà le choléra l'avait atteint, lui et ses gens : ils furent tous malades à la mort de vomissements accompagnés des autres symptômes du choléra.

Pour peindre la différence qui caractérise trois des principales villes du pourtour du Caucase, on raconte l'histoire suivante : « Trois Arméniens, l'un d'Astrakan, l'autre de Tiflis, le

troisième d'Erivan, se rencontrèrent quelque part. Le premier dit aux autres : Chez nous, l'on ne saurait distinguer le riche d'avec le pauvre. A Tiflis, dit le second, l'on ne peut distinguer le jeune d'avec le vieux. Hélas! à Erivan, dit enfin le troisième, impossible de distinguer les vivants d'avec les morts.

Si le climat d'Erivan n'est pas favorable aux hommes, il l'est par contre aux arbres fruitiers qui forment le principal revenu de cette ville. Erivan renferme près de 1,470 jardins plantés en arbres ou en vigne. Presque chaque maison a le sien : l'étendue de cette ville paraît avec raison immense à un étranger, relativement à la population qui se monte à 11,460 habitants des deux sexes (1), répartis en 2,751 familles et dans 1,736 maisons.

Les habitants d'Erivan portent principalement leurs soins sur la vigne, sur le poirier, le pommier, l'abricotier, dont les fruits en général sont exquis : les figues et les grenades ne sont qu'une culture secondaire; les figues de Tiflis sont bien meilleures.

La rudesse de l'hiver force les cultivateurs à enterrer la vigne pendant cette saison : le raisin qu'elle produit est peu juteux, mais doux et

(1) Voyez ci-après le tableau de la population de l'Arménie.

excellent à manger. Le vin violent qu'on en fabrique porte à la tête : on en fait même qui brûle au feu comme de l'eau-de-vie ; il faudrait pouvoir arroser la vigne largement pendant les 15 jours qui précèdent la récolte qui se fait à la fin de septembre. Le vin y est traité comme dans les autres provinces du Caucase. Après Erivan, les localités qui produisent le meilleur sont Etchmiadzin et Parakiar. Les amateurs de ce vin d'Arménie lui trouvent de l'analogie avec le Madère et le Porto. Après ceux d'Iméreth et de Cakhéthie, qui sont rouges et si agréables à boire, j'eus de la peine à me faire à la violence du vin d'Erivan et à sa teinte jaune terne, tirant quelquefois sur le brun, qui est sa couleur générale en Arménie, où l'on ne cultive presque pas de raisins rouges.

Les Arméniens trouvent du profit à fabriquer avec leurs vins, de l'eau-de-vie qu'ils vendent 4 francs 50 centimes la *tounga* ou les 5 bouteilles, tandis qu'une pareille mesure de vin se débite pour le prix d'un franc et demi jusqu'à 2 francs et demi.

L'on exporte les beaux fruits d'Erivan jusqu'à Tiflis, où l'on sait les apprécier : mais la majeure partie sont séchés, surtout les abricots, qui sont devenus un article de commerce. Non séchés, ils se vendent 4 francs la charge de 400 livres

pesant, et séchés, 1 fr. 50 cent. le bathman de 12 livres.

Le plus beau des jardins d'Erivan était celui du sardar, qui est devenu celui du gouvernement : on estime qu'il pouvait rapporter jusqu'à 80,000 fr., en faisant tous les sacrifices de jardiniers et d'entretien, qu'on ferait monter à 8,000 francs. Ce jardin, qui est en face de la forteresse, sur la rive droite de la Zenga (1), au pied des batteries d'Héraclius (2), a été planté d'allées de peupliers par le conseil de quelque Anglais qui résidait auprès du sardar.

On a essayé d'acclimater dans ce jardin le pistachier ; de quatre qu'on y en avait plantés, trois, lors de mon séjour, avaient déjà péri par les grands froids.

On ne connaît à Tiflis qu'un seul pistachier ; encore ne porte-t-il point de fruits.

Le gouvernement a fait faire des essais de plantations de garance dans le voisinage de la forteresse, sur une surface de 1,480 toises carrées. Le jardinier qui était chargé de cette plantation, prétendait qu'en 1834 on en retirerait déjà 100 *bathman* ou 12 quintaux de ra-

(1) Voyez la vue de l'Ararat prise d'Erivan, II[e] série, pl. 34.

(2) On a donné ce nom à cette colline parce que le roi de Géorgie, Héraclius II, assiégea de là Erivan.

cines, et que les années suivantes quand la garance serait plus forte, elle donnerait bien les 1,000 bathman ou 120 quintaux, qu'il estimait à 100 francs le quintal.

EXCURSION

A ETCHMIADZIN.

La neige, vers le 1er de mars, avait enfin quitté la plaine de l'Araxe et l'alouette se faisait entendre au milieu des champs fertiles quoique pierreux, quand je me disposai pour mon saint pèlerinage chez le pope de l'Arménie. Le bon général Béboutoff m'avait donné son interprète et un bas officier cosaque pour m'accompagner, et nous fîmes gaîment nos 18 verst jusqu'au monastère.

On traverse un pays d'abord coupé de laves brisées et déchirées à la surface; tout le sol est couvert de pierres, et il est étonnant qu'on y trouve place pour y semer quelque chose.

Les irrigations sans lesquelles rien ne croît, sont très-bien entendues dans ce pays-ci; des endroits destinés à une éternelle stérilité, sont fertilisés par des prodiges de l'art, par des canaux d'un verst de long qui traversent des mon-

tagnes de lave. On en voit un bel exemple dans un petit vallon adossé à des collines de lave qui le séparent du cours de la Zenga, dont on a ainsi amené les eaux par un canal souterrain.

A 5 ou 6 verst du monastère, on débouche dans une plaine très-fertile où les pierres cessent entièrement. On n'y trouve qu'un gros gravier, résidu d'une lave décomposée, de cendres et de débris volcaniques. Cette plaine est en grande partie cultivée, et les débris volcaniques ajoutent à sa fertilité.

Le monastère même s'annonce de loin par la perspective des trois dômes de ses églises, qui surgissent comme des monuments égyptiens sur la plaine, ce qui leur a fait donner par les Turcs le nom d'Utche-Kilissa ou les trois églises. Une quatrième, plus éloignée, ne fait pas groupe avec les trois.

En approchant, d'autres objets se rattachent petit à petit à ces églises et se groupent autour : mais on cherche en vain la grande ville de Vagarchabad, au milieu de laquelle ces trois églises étaient bâties. Elles sont restées ; mais ce qui les entourait dans l'antiquité a disparu et s'est nivelé comme le reste de la plaine ; ce qu'il est facile d'expliquer quand on sait que toutes les maisons et tous les murs dans ce pays sont communément en terre glaise. On laboure ce terrain qui est très-productif. Le seul reste de l'antiquité,

outre les églises, est un grand tas de pierres taillées qu'on dit avoir été une ancienne porte de la ville de Vagarchabad. On la laisse à gauche longtemps avant de trouver les vastes jardins, enclos de murs de terre glaise, du village actuel de Vagarchabad : on peut juger ainsi de la vaste étendue de l'ancienne ville.

A côté des premiers jardins, on voit la première église nommée Ripsimé; plus loin le village de Vagarchabad, semé dans les jardins, n'offre rien de plus attrayant que la ville d'Erivan. De hautes murailles sales qui bordent des ruelles, et l'on a tout vu.

A gauche se présente le monastère, séparé du village par une place libre de 200 pas de large. A juger de ce bâtiment par l'extérieur, il serait impossible de le prendre pour ce qu'il est. On dirait plutôt voir une grande forteresse carrée, avec quatre portes; chaque côté du haut mur de défense est appuyé de plusieurs tours, dont la base seule est en pierre; le reste est en terre glaise (1).

Nous mîmes pied à terre à la grande porte d'entrée, et nous pénétrâmes d'abord dans un long bazar voûté, rempli de marchands et d'ou-

(1) Les fortifications d'Etchmiadzin, telles qu'on les voit aujourd'hui, furent renouvelées par le patriarche ou catholicos Siméon, qui gouverna de 1763 à 1780.

vriers qui, dès la nuit tombante, retournent au village.

A l'extrémité du bazar, nous trouvâmes une seconde porte, dite la porte de Terdat. Une cour carrée qui a 400 pas de long sur autant de large, s'ouvre devant nous, et en face paraît la superbe église ornée de sculptures, qui ressort d'autant mieux, que toute cette cour n'est fermée que par des édifices bas et de peu d'apparence.

Le côté occidental du carré est destiné au patriarche. Celui du septentrion ne présente qu'une longue suite d'arcades au fond desquelles sont les cellules des moines. Le bâtiment méridional est occupé en grande partie par un long réfectoire, dont les tables et les siéges sont en pierres de taille (1) avec un petit dôme à l'entrée, sous lequel se place le catholicos quand il prend part au repas. A l'orient se trouvent encore des logements pour les moines.

La grande cour est entourée de plus petites, dont l'une, entre le réfectoire et le mur extérieur, est destinée aux pèlerins : d'autres servent à l'économie du monastère, ou à quelques objets de fabrication.

(1) Ce réfectoire fut construit par le catholicos Abraham, qui gouverna de 1730 à 1735. Voyez Das russische Arménien, von armenischen Schriftstellern geschildert, par E. A. Herrman. Berlin, 1835.

Mais avant d'aller plus loin, je veux rappeler ici la bonne réception qui nous fut faite. On ne se loue jamais beaucoup de l'hospitalité des moines; mais nous avions de trop bonnes recommandations pour rien craindre. L'évêque Lucas nous donna d'abord pour logement celui d'un évêque absent, où nous fûmes parfaitement bien, et où nous fîmes toilette en attendant qu'on vînt nous chercher pour nous présenter au patriarche Jean.

On nous mena en cérémonie par un grand escalier dans la salle d'audience, où nous le trouvâmes revêtu de sa tiare pontificale et assis sur un fauteuil au milieu d'une douzaine d'archevêques et d'évêques. Nous lui baisâmes la main et il nous donna sa bénédiction; puis il nous fit prendre place et fit lecture de la lettre que je lui avais apportée du général Béboutoff. Tout en me faisant quelques questions, il nous fit servir du thé par ses domestiques en bas rouges. Ce qui l'étonna le plus, c'est que je n'eusse pas été voir le pape à Rome, moi qui venais si loin pour voir le patriarche d'Arménie. Je lui fis répondre que je m'estimais beaucoup plus heureux d'avoir pu recevoir sa bénédiction que d'avoir été à Rome. Cela parut flatter beaucoup son amour-propre. Le patriarche était un homme de bonne mine, d'environ 60 ans, ayant l'air encore très-actif.

Il me congédia bientôt après avec le même cérémonial. La salle qu'il occupait était assez simple; elle sert pendant l'hiver : en été il a un autre salon d'audience vraiment superbe, dans le goût persan, et dont les murs sont couverts de peintures, d'arabesques, etc. Sa Sainteté m'y mena elle-même pour me le faire admirer.

De retour chez moi, on vint me demander, comme c'était jour de maigre, si je jeûnais aussi; je fis répondre qu'étant protestant, je n'y tenais pas, et que je n'avais pas de jour maigre pour le moment, et on me servit à l'heure ordinaire, qui est après le coucher du soleil, un excellent souper, tandis que l'archimandrite, qui nous faisait les honneurs, et mon interprète jeûnaient à côté de moi. C'est pousser, je l'avoue, bien loin la condescendance, et je m'aperçus bien que je n'étais plus dans les siècles du fanatisme, dont Chardin se plaignait tant.

Maintenant disons en peu de mots l'histoire d'Etchmiadzin.

Vagharchabad, dans la province de Godaikh sur le K'hasagh, portait anciennement le nom de *Ardimet K'hagha'kh*, c'est-à-dire ville de Diane; elle fut bâtie par le roi Erovant Ier, 600 ans avant J.-C. Ensuite elle fut appelée *Vartkisi-Avan*, à cause d'un prince arménien Vartkès qui avait épousé la sœur du roi Erovant et qui en devint possesseur.

Tigrane II y fonda une colonie de Juifs 100 ans avant J.-C. et elle devint très-commerçante. Vers la fin du deuxième siècle, le roi Vagarche l'environna de murs, lui donna son nom et y fixa sa résidence. Elle prit aussi le nom de *Nor-K'haghak'h*, nouvelle ville, et fut la résidence des rois d'Arménie jusqu'en 344 (1).

Vers la fin du troisième siècle régnait Khosrov, Arsacide, d'une famille qui avait fourni pendant longtemps des rois à la Perse et à l'Arménie. La branche persane venait d'être exterminée par Ardéchir, qui s'était emparé du trône de Perse. Khosrov ne respirant que vengeance, se préparait à entrer en Perse pour punir l'audace d'Ardéchir, lorsqu'il fut assassiné par Anag, Arsacide, qu'Ardéchir avait gagné (2).

Anag fut le père de saint Grégoire. Ardéchir s'empara alors de l'Arménie, fit mourir tous les Arsacides : il n'y eut de sauvé que Tiridate et sa sœur Khosrovitoukht, enfants de Khosrov qu'Oda Amadouni avait arrachés à leurs ennemis et qu'il avait renfermés à Ani ou à Ghémakh. Tous les partisans du jeune roi s'y étaient aussi réfugiés, et s'y défendirent si bien contre les Persans, que ceux-ci ne purent s'emparer de la ville. Plus tard Ardavast Mantagouni emmena Tiridate à Rome où il fut élevé.

(1) Saint-Martin, Mémoires, etc., I, 115.
(2) Id., I, 302.

Ardéchir et son fils Chapour restèrent pendant 27 ans maîtres de l'Arménie.

A cette époque Tiridate qui s'était rendu recommandable aux Romains par son courage, obtint une armée nombreuse de l'empereur Constantin pour reprendre le trône de ses pères. Il attaqua les Persans, rentra en Arménie et fut reçu avec joie partout comme souverain légitime; il fit même des conquêtes sur la Perse.

Ce fut alors que la famille des Mamigonéans vint de la Chine joindre sa fortune à celle de Tiridate, et commença à jouer le rôle qui l'a rendue si remarquable.

Quoique le roi de Perse eût été défait par Tiridate et chassé hors de l'Arménie, il ne se tint pas pour vaincu, et profita d'un voyage que Tiridate fit à Rome pour rentrer en Arménie. Plusieurs des peuples situés au nord du Caucase se joignirent à lui et franchirent les défilés de ces montagnes. La puissante famille des Seghouniens, qui avait de grandes possessions dans l'Arménie méridionale, augmenta encore leur nombre, en trahissant son roi; le roi de Perse n'eut pas beaucoup de peine à reprendre la plus grande partie de l'Arménie.

Tiridate apprenant tous ces nouveaux désastres, quitta Rome et rentra dans ses états avec le secours des armées romaines. Il repoussa les Persans, envoya dans le midi le prince

Mamgon du Djénesdan pour combattre les Seghouniens et s'emparer de leur pays dont il lui abandonna la possession. Puis il marcha en personne contre les peuples du nord, qu'il vainquit dans une grande bataille et qu'il força à repasser le Caucase. Oda Artavast mourut dans cette bataille.

Tiridate termina le cours de ses victoires en entrant en Perse avec les Romains et en remportant de brillants exploits : il rentra dans ses états chargé de butin, et régna ensuite fort tranquillement pendant 56 ans.

Mais ce ne furent pas seulement ses victoires qui rendirent le règne de Tiridate remarquable. Ce fut sous son règne que l'Arménie se convertit au christianisme, et ce fut dans les murs de Vagarchabad que ce grand changement s'opéra.

Tiridate, imbu des préjugés de Rome, avait d'abord proscrit et persécuté dans ses états la religion chrétienne : peut-être s'y mêlait-il aussi quelque ressentiment particulier. Car après l'assassinat de son père Khosrov, son perfide et lâche meurtrier Anag avait été massacré avec toute sa famille, à l'exception de deux de ses fils, dont l'un fut conduit à Césarée de Cappadoce, où il fut élevé dans la religion chrétienne sous le nom de Grégoire; et ce fut précisément ce Grégoire qui vint prêcher le christianisme à l'Arménie et à Tiridate, qui, selon l'histoire, le

fit jeter dans un puits profond pour le punir de sa témérité. Grégoire resta 13 ans dans ce puits, priant Dieu d'éclairer son ennemi, et professant avec foi et constance le saint nom de J.-C. Je visitai plus tard ce puits célèbre à Khorvirab (*puits sec*, en arménien).

Grégoire ne fut pas la seule victime de la haine de Tiridate pour le christianisme. Pendant qu'il faisait sa triste pénitence, il vint de l'empire romain une dame de race royale, nommée Hripsimé ou Ripsimé (1).

Elle était chrétienne. La chronique géorgienne prétend qu'un des Césars en devint amoureux, et que la crainte qu'inspira à Hripsimé une union impure avec un païen, la porta à s'enfuir et à chercher un refuge en Arménie, où elle arriva accompagnée de sa nourrice Gaïane ou Caïane (2), de sainte-Ninon et de 50 autres personnes. Elle se rendit à Akhal-Khalakhi ou Nor-Khaghakh, nom que portait alors la ville de Vagarchabad, dans ce temps la plus belle du pays et la résidence de rois.

Mais elle n'y demeura pas longtemps incon-

(1) Chronique de Vakhtang V, de Klaproth, II, p. 152 et seq., édit. allem.

(2) Une autre légende dit que sainte Caïane était abbesse d'un couvent d'Italie d'où elle se sauva avec sainte Ripsimé; cette même légende ajoute qu'elle eut la tête tranchée près de l'endroit où sainte Ripsimé fut lapidée.

nue; César apprit le lieu de sa retraite et écrivit exprès une longue lettre à son bien-aimé frère, ami et aide dans l'empire, Trdat ou Tiridate pour lui redemander cette fugitive, et lui recommander de craindre les dieux et d'égorger toutes les autres personnes qui l'avaient suivie.

Tiridate ayant fait chercher Hripsimé, la fit venir devant lui, et à la première vue il fut si épris de sa beauté, qu'oubliant la demande de son bien-aimé frère, il voulut garder Hripsimé pour lui et la contraindre de l'épouser. Mais Hripsimé qui ne voyait dans ce roi qu'un païen tout comme dans Constantin, voulut le convertir, ne parlant de condescendre à ses vœux que lorsqu'il serait chrétien. Tiridate prit cela pour une raillerie et après maints essais inutiles, irrité de la constance de Hripsimé, il la fit lapider sur une des places de Vagarchabad, ainsi que sa nourrice Caïane et toutes les personnes qui l'accompagnaient.

Peu d'années s'étaient écoulées depuis ce barbare massacre, que la conversion de Constantin vint à changer la face des idées. Tiridate qui copiait les Romains, voyant le christianisme en honneur à Constantinople et à Rome, voulut aussi être chrétien, et il fit retirer saint Grégoire de son puits pour écouter ses saintes leçons. Autant sa haine pour le christianisme avait été grande, autant son zèle fut extrême. Il appela

de l'Asie mineure et de la Syrie une foule de prêtres pour convertir ses peuples, fonda des églises, des monastères, etc. La plus grande partie des princes et du peuple suivit son exemple (1).

Saint Grégoire devint le premier patriarche de l'Arménie, et il fonda le premier temple de ce pays à l'endroit où il prétendait que J.-C. lui était apparu. Là s'élevait un temple de la déesse Anahid ou Vénus (2), et soit que ce temple fût converti en église ou que ses matériaux servis-

(1) Ardéchir, fils de Babek, fondateur de la dynastie des Sassanides, détruisit l'empire des Arsacides en Perse, en 226 de J. C. Il fit assassiner Khosrov, roi d'Arménie, par Anag, en 233. Tiridate remonta sur le trône vers l'an 260. Lebeau et S.-Martin placent sa conversion en 276, et sa mort en 314. Voyez Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, éd. S.-Martin, t. I, p. 76 et suiv. Cette date de la conversion de Tiridate ne s'accorderait pas avec la manière générale dont on l'explique, que je viens de rapporter. L'influence seule de Rome et de ses empereurs pouvait engager Tiridate à admettre un culte naguère prohibé et persécuté dans tout l'empire. Constantin ne fut converti qu'en 312.

(2) La religion arménienne, selon M. Saint-Martin, était probablement un mélange des opinions de Zoroastre fort altérées par le culte des divinités grecques. On voyait, dans les temples de l'Arménie, un grand nombre de statues. Les plus puissants des dieux étaient *Aramazt* (Ormouzd), *Anahid* (Vénus), *Mihir* ou *Mithra*. On y adorait encore d'autres divinités inférieures.

sent à la construire, ce fut là que saint Grégoire voulut constater sa victoire sur le paganisme. Cette église fut appelée *Etchmiadzin* en arménien, c'est-à-dire descente du Fils unique, et de nos jours c'est encore l'église patriarcale de l'Arménie.

Tiridate fit ensuite élever deux autres églises à Vagarchabad, sur les places où sainte Ripsimé et sainte Caïane avaient été lapidées. Avec l'église patriarcale, elles ont seules survécu à la ruine de cette grande ville.

Vagharchabad cessa d'être capitale de l'Arménie en 344 : elle tomba alors en ruines ; les patriarches cependant y conservèrent leur siége jusqu'en 452 : plus tard ils allèrent s'établir à Tovin auprès des rois. Ce ne fut qu'en 1441 qu'ils revinrent occuper Etchmiadzin, l'église mère qui a subi bien des révolutions depuis saint Grégoire l'illuminateur. Déjà en 618 elle tombait en ruine, et ce fut le patriarche Gomidas qui la fit restaurer.

Le monastère même ne fut fondé que vers l'an 524, sous Nersès II, vingt-huitième patriarche selon saint Martin, et le vingt-neuvième selon Chardin.

L'église est bâtie en croix : quatre piliers supportent le dôme qui forme le centre de la croix.

Cette église peut servir à l'histoire de la religion, et les changements qui y ont été effectués

ne sont provenus que des innovations qui se sont opérées dans le culte.

L'autel principal, orné d'un dais et de colonnes d'albâtre de Tauris, désigne l'endroit, le vrai *Etchmiadzin*, où J.-C. apparut à saint Grégoire : il est placé au centre de l'église sous le dôme. C'est là d'origine qu'était la table de la cène et des agapes, dans l'église primitive, et aucun autre autel ne décorait alors le reste de l'église, qui était richement éclairée par de grandes fenêtres. Chaque abside même en avait trois. Aujourd'hui, elles sont presque toutes murées, principalement celles des absides, dans lesquelles on a placé des autels obscurs qui les masquent (1).

L'intérieur de l'église est peint à la manière persane avec de grandes fleurs, on y soupçonne çà et là quelques lambeaux de dorure.

La plus grande partie des nefs est fermée aux profanes par une balustrade; les moines et les choeurs seuls osent pénétrer dans cette espèce de sanctuaire qui comprend au moins les trois quarts de l'église. Lors des cérémonies religieuses, les moines et les jeunes aspirants vien-

(1) Tous les tableaux des autels ont été peints par un Arménien nommé Nagache Jonathan, qui vivait du temps de Thamas-Kouli-Khan, autrement dit Nadir-Chah, c'est-à-dire après 1736.

nent se placer des deux côtés de l'autel sur deux longues files; le plus âgé, déjà couvert de cheveux blancs, à la tête, et le plus jeune le dernier.

Il n'y a point d'iconostase devant les autels; ce qui rappelle le culte catholique. Les Arméniens sont Jacobites. Les images sont peu nombreuses.

Les façades primitives de l'église étaient bien différentes de ce qu'elles sont actuellement. C'est le seul édifice religieux arménien sur lequel j'aie trouvé quelques traces du style grec. Tout le pourtour de l'église était orné d'une corniche très-simple de goût corinthien avec des caissons. Sur cette corniche s'appuyaient, de chaque côté de l'église, trois frontons, dont l'un, plus élevé, répondait au dôme, et les deux autres aux bas côtés. Chaque fronton était décoré de caissons comme la grande corniche (1).

On a effacé, je ne sais depuis quand, toutes ces apparentes inégalités, qui ne répondaient pas au style goûté en Arménie; frontons, caissons, tout à disparu; il n'en est resté que des lambeaux dans le mur uniforme qui masque actuellement tous les toits, et sur chaque abside on a établi un petit dôme ouvert, sou-

(1) Voyez, pour le style de l'église primitive, Atlas, IIIe série, pl. 7.

tenu par des colonnes sculptées. Ces changements ne sont pas anciens; car Chardin nous dit que le petit dôme de gauche n'existait pas de son temps : qu'il avait été abattu 40 ans avant son arrivée, et que les moines n'avaient pas d'argent pour le reconstruire. Ceux qu'on y voit à présent sont l'ouvrage des patriarches Eliasar et Nahabed (1).

Chardin dit aussi que le superbe clocher placé sur le principal portique et le plus bel ornement de l'église, avait été nouvellement rebâti. Il fut commencé sous le patriarcat de Philippe, qui régna de 1633 à 1655, et terminé sous son successeur Jacob IV. Il est couvert de haut en bas de sculptures très-élégamment travaillées dans un porphyre ponceux rouge, qui est en grande abondance en Arménie. Ce sont principalement des arabesques, des rosettes, dans le style arménien.

L'élégance de ce clocher ressort à côté de la simplicité de l'église dépourvue d'ornements, construite en grande partie en lave noire.

Le dôme à l'extérieur est assez bien orné : c'est un polygone à douze côtés marqués par une demi-colonne appliquée, de goût à peu près corinthien, supportant de fausses arcades, en

(1) Eliasar gouverna de 1680 à 1691, et Nahabed de 1691 à 1695.

ogive ou pointues à la persane. Des croix et un médaillon dans lequel on a grossièrement sculpté une figure de saint, décorent le dessus de chaque fenêtre, pratiquée dans le champ des fausses arcades. Le toit du dôme très-pointu est en pierre (1).

Ce dôme paraît être de beaucoup plus récent que l'église, à considérer ces arcs en ogive et la corniche intérieurement; on peut en faire le tour au moyen d'une galerie très-étroite qu'on y a pratiquée pour y placer des choeurs de voix dans les fêtes.

On a pu juger, par ma description, combien de styles, à différentes époques, ont concouru à rendre cette église ce qu'elle est à présent. Je ne doute pas que la première fondation n'en appartienne à Tiridate. Ce roi, en adoptant la civilisation romaine, avait aussi voulu introduire l'architecture grecque en Arménie. Je parlerai plus tard du superbe palais ionique qu'il fit élever pour sa soeur à Kharni. Mais cette innovation ne fut que passagère, et les Arméniens en revinrent bientôt à leur style. On ne voit nulle part qu'ils aient imité les Grecs. L'église d'Etchmiadzin serait le seul édifice qui ferait exception par ses corniches, ses frontons et ses

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 7

caissons, et elle ne peut avoir été bâtie que sous Tiridate.

Les dernières constructions datent de l'année 1816, comme en fait foi une inscription que j'ai copiée sur le toit.

Il n'y a pas longtemps non plus que l'on a rétabli les fondements de l'église, opération plus facile qu'il ne paraît au premier abord, car les pierres étant taillées de la manière que j'ai décrite en parlant de l'église de Sion en Khartalinie, il est aisé de les ôter et de les replacer.

Parmi le grand nombre de cloches qui sont réparties dans tous les dômes et clochers de l'église, l'une m'a paru intéressante par son inscription que j'ai copiée et que les moines m'ont dit être du chaldéen. Ce n'est qu'à Paris que j'ai appris que c'était la fameuse formule thibétane ôm, ôm, hrum (oh, oh, amen), écrite en thibétan (1). Comment cette cloche, qui a un pied et demi de hauteur, est-elle venue du Thibet à Etchmiadzin ? Je laisse expliquer cela à de plus

(1) Voyez Journal Asiatique, mars 1831 : Mémoire sur la formule Ommani padme ôm.

Voyez Volney, *Ruines*, p. 344, note p. 87 (r). Aûm ou ôm est formé de trois lettres : *a*, le principe de tout, le créateur Brâhma ; *u*, le conservateur Vichen-ou ; et la dernière, *m*, le destructeur qui met tout à fin, Chiven : on prononce ôm ; c'est l'α et l'ω de la Bible.

savants que moi. Quant aux moines, ils ne savaient pas d'où elle venait.

On a enrichi toutes les nouvelles constructions d'inscriptions arméniennes; quelques-unes appartiennent à des tombes de patriarches. J'ai demandé s'il y en avait d'anciennes, on m'a répondu que l'église avait été tant de fois ravagée, pillée, saccagée, restaurée, que tout ce qui était ancien avait disparu.

Cependant l'une des plus intéressantes a échappé au naufrage; elle est en grec et placée assez haut (20 et quelques pieds) sur la façade extérieure qui regarde le nord (1).

Des deux côtés d'une croix très-simple on lit :

ΙΕΗΣΟΥΖΙΒΙΟΑΙΝ.

Dans la légende qui fait le tour :

ΕΝΤΗΕΚΛΗ͂ΒΟΗΘΙΠΑ : ΝΙΑΤΟΥΣΕΥΧΟΩΕΝΟΥΣ̄

qu'on pourrait peut-être traduire par : « Dans l'église, le secours est pour ceux qui le demandent. »

A droite et à gauche de la légende se trouve : « Seigneur, aie pitié de ton ancien serviteur; Seigneur, aie pitié de sa foi. »

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 7.

Dans un cartouche au-dessous sont renfermés les noms de l'auteur de l'ex-voto,

ΔΑΝΙΗΛ ΤΙΡΕΡ ΓΑΡΙΚΙΝΙΣ.

Ce nom ne se trouve pas dans la liste des patriarches; aucun n'a porté celui de Daniel. Garikinis signifie *de Garin*, ancien nom que portait la ville d'Arzeroum.

Le monastère, en 1834, était habité par 50 moines, par 13 évêques et archevêques et par 2 patriarches. Le plus vieux était le patriarche Ephrem, qui avait déjà atteint sa 82ᵉ année. Sa vie a été bien laborieuse. Envoyé pour desservir les églises arméniennes aux Indes, il fut rappelé dans sa patrie. Nommé patriarche, il a siégé à Saint-Pétersbourg et en Perse. Hors d'état, depuis cinq ans, de pouvoir remplir son poste, étant aveugle et presque entièrement sourd, il a prié l'empereur de nommer à sa place le patriarche actuel Jean.

Ce respectable Ephrem a voulu me donner sa bénédiction; il m'a reçu dans ses habits pontificaux, m'a fait servir du thé, en a pris lui-même devant moi. Il a encore toute sa présence d'esprit, et sa figure est extrêmement vénérable. J'ai trouvé près de lui l'archevêque Simon, qui avait desservi autrefois l'église de Nakhtchévan, près de Taganrog, et qui boitait encore d'une jambe qu'il s'était cassée en partant de cette ville. Il

prodiguait ses soins au patriarche qui, trouvant bientôt sa tiare monacale décorée de la croix patriarcale en brillants trop pesante, pria qu'on lui donnât son bonnet ordinaire : il n'était plus habitué à la représentation.

Le couvent possède une imprimerie et une bibliothèque principalement arménienne (1). On a commencé à construire à cet usage un grand bâtiment dans l'intérieur même de la cour des patriarches ; la façade sera décorée d'une colonnade à l'européenne qui sera d'un effet extraordinaire au milieu de tous ces édifices asiatiques.

J'étais arrivé à Etchmiadzin pendant le carnaval, et je trouvai les environs du couvent ainsi que la grande cour remplis de groupes d'hommes et d'enfants qui s'amusaient à qui mieux mieux : la plate-forme qui entoure l'abside du levant était surtout fort animée. Elle est entourée d'une balustrade d'un goût remarquable : ce sont de longues dalles de lave de 6 à 7 pieds de hauteur sur 3 de largeur, dressées sur un petit parapet bien bas. Chacune de ces pierres est couverte de croix et d'arabesques sculptées en relief ; on y lit au haut le nom du donateur, car

(1) Le gouvernement russe a fait toutes les démarches possibles pour chercher à obtenir un catalogue des livres manuscrits et imprimés ; il n'a pu encore y parvenir, tant les moines mettent de préjugé à ne pas faire connaître ce qu'ils possèdent dans ce genre.

toutes ces pierres sont de pures offrandes faites à l'église et non des pierres tumulaires. Vingt groupes de jeunes gens jouaient aux osselets parmi ces antiques monuments de la piété arménienne.

A un demi-verst du monastère, j'allai visiter vers le soir l'église de Sainte-Caïane, qui est au S. E. de la grande église. Je passai tout droit par un grand cimetière couvert de tombeaux. La plupart sont en forme de dalles longues; d'autres ont l'air de sarcophages élevés de 2 à 3 pieds et arrondis par en haut.

On place l'inscription sur l'un des longs côtés.

L'église, qu'on dit dater de Tiridate, mais qui lui est sans doute postérieure de plusieurs siècles, est d'une construction très-simple qui dénote ainsi son antiquité; elle n'a rien de remarquable que le tombeau vide de la sainte. Du temps de Chardin elle était abandonnée; aujourd'hui elle est desservie par un prêtre, l'un des moines du couvent. Le portique sert à la sépulture des patriarches.

La troisième église remarquable est celle de Sainte-Hripsimé, à un demi-verst au N. E. du monastère. J'allai la visiter en retournant à Erivan, après avoir pris congé du patriarche Jean, qui me donna encore une fois sa bénédiction, me la donna même sur papier, en lettres dorées et argentées, pour moi et toute ma famille. Je

souhaite à tout le monde la réception amicale qu'on m'a faite. En prenant congé, l'archevêque Simon me recommanda bien de ne pas oublier son nom, et, pour être plus sûr de la chose, il me fit tirer mon carnet et me le fit écrire devant lui en toutes lettres. Il savait bien, disait-il, que je faisais des livres.

L'église élevée en mémoire du martyre de sainte Hripsimé est plus vaste que celle de Sainte-Caïane. Elle est bâtie en forme de croix, avec une coupole au milieu. La forme qu'on retrouve ici a servi de type à une foule d'autres églises ; j'ai déjà dit que l'église de Sion près d'Athènes, bâtie par un architecte arménien, paraissait être une copie de celle-ci. Mais l'église de Sion est régulière, tandis que celle-ci semble être l'un des premiers essais de l'architecture sacrée. La voûte du dôme est elliptique à cause de l'inégalité des absides, ce que je n'ai vu nulle part. Si l'histoire a raison d'attribuer cet édifice au règne de Tiridate, il serait fort probable que ce serait l'une de ces premières tentatives que l'on fit sous ce roi et sous Constantin pour placer une coupole sur le centre de l'édifice en croix. Agathangelus, si je ne me trompe, raconte que 81 coupoles s'écroulèrent sous Constantin avant qu'on eût trouvé les justes proportions des pendentifs.

On a imité, dans la coupole, des rayons en re-

lief qui partent de la clef de la voûte. La coupole est basse, mais elle est moins écrasée que celle de Sion.

L'extérieur est aussi remarquable que l'intérieur pour l'histoire de l'architecture; on y voit les premières ébauches de ces grandes niches si perfectionnées à Koutaïs : chaque façade en a deux (1).

On me fit descendre dans un caveau étroit et bas, placé sous le maître-autel : on dit que Tiridate Chrétien fit déposer ici les restes de sainte Hripsimé; on ne me montra que les pierres qui furent tachées de son sang; le reste avait disparu. Les Barbares, qui ont tant de fois dévasté l'Arménie, n'ont laissé que cela dans le caveau; ils ont souillé, éparpillé les reliques, emportant les richesses qui les entouraient.

Le prêtre moine qui dessert cette église m'offrit une collation fort gracieusement, et, très-satisfait, je repris ma route vers Erivan, où je me reposai quelques jours à écrire et dessiner avant de recommencer une nouvelle course.

(1) Voyez la vue et le plan de cet édifice, atlas, IIIe série, pl. 8.

EXCURSION A KARHNI,

A KIEGHART OU AIRIVANK,

ET A

ARTAXATA.

$\frac{8}{20}$ mars 1834.

Je me décidai, quand la saison fut déjà assez printanière, à faire une excursion que je projetais depuis longtemps et qui devait me mener dans une des parties les plus curieuses de l'Arménie.

Je partis accompagné d'une espèce de mehmendar qui devait me servir de guide, et d'un seigneur persan auquel le prince Béboutoff me confia.

Nous voyageâmes d'abord assez en plaine, le long des montagnes, dont les ramifications partent du volcan central du Kieghart-hassar ou

Nal-Tapa double, le point le plus marquant de la chaîne de ce côté-là.

Les dernières ramifications dont nous suivîmes le pied montent à 4 et 500 pieds au-dessus de la plaine de l'Araxe et consistent principalement en porphyre ponceux(1) qu'on exploite pour les constructions du pays. Ce porphyre est recouvert de débris de toutes espèces de lave; quelquefois la cendre volcanique paraît par-dessus.

Plus loin, à peu près à moitié chemin d'Erivan et d'Akbache, plusieurs massifs de lave brisée qui couronnent quelques collines paraissent être les restes de coulées.

Plus bas, sur des couches d'argile feuilletée et d'un grès ou tuf volcanique, s'étendent d'immenses lits de gros galets de pierre ponce, de porphyre, de roches volcaniques, en un mot: on y trouve même de vrais schistes recuits. Ces lits s'étendent sur toutes les ondulations du sol

(1) Pierre ponce à pâte porphyrique d'un rouge de tuile et d'une texture fibreuse tendant à devenir compacte, dans laquelle sont incrustés de petits cristaux transparents d'albit, et de petits fragments tantôt d'une pierre ponce aussi rouge, mais plus visiblement fibreuse; tantôt d'une résinite noire et d'un porphyre rouge brun. La pâte devient blanche au chalumeau et fond par les coins en un verre plein de bulles. (Gustave Rosen.)

comme une couverture; leur épaisseur totale varie de 10 à 20 pieds.

Les galets sont tous enveloppés d'une croûte de 2 à 3 lignes d'épaisseur d'une masse calcaire blanche qui tient aussi lieu de ciment, de façon à ne présenter quelquefois qu'une roche compacte. Quand les débris sont plus petits et la matière incrustante abondante, la roche prend même une apparence calcaire. Ce fait est remarquable parce qu'il prouve que, dans le temps que les volcans du Kieghart-Hassar et du pourtour du lac Sévang travaillaient le sol de l'Arménie, la plaine centrale était encore un vaste lac. Les débris volcaniques lancés dans cette petite mer y ont été arrondis et roulés sous forme de galets par les vagues. Enfin ce ciment calcaire si abondant est une preuve que les eaux de cette mer avaient obtenu une haute température primitivement pour avoir une vertu aussi incrustante. J'ignore si les cendres volcaniques y sont aussi pour quelque chose.

Akbache est à 16 ou 17 verst d'Erivan, à l'entrée de la gorge par où la Karhni-tchai débouche dans la plaine de l'Araxe. De là notre route nous mena, pendant 20 verst, le long de ses rives jusqu'à Karhni. Elles sont encaissées d'abord par deux chaînes de collines de schiste et de grès qui ont l'air recuits et altérés; leurs couches sont

redressées et rompues. Par-dessus se montre une formation d'argile feuilletée et de tuf volcanique (1) dont les couches sont aussi plus ou moins renversées.

A 6 verst d'Akbache on aborde le pied d'une immense coulée de lave qui s'est traînée sur l'argile feuilletée, qui est ici un vrai tuf volcanique. Le torrent s'est arrêté tout à coup, et ses extrémités présentent des talus à pic jonchés d'énormes fragments.

Nous montâmes sur cette coulée de lave (2) qui s'étend jusqu'au-dessus de Karhni. Sa surface ondulée, tourmentée, est couverte de débris de roches volcanisées, scoriacées, dont les pointes bizarres sont disposées par longues digues ou bourrelets. Le torrent a coulé de l'ouest de Karhni, comme nous le verrons plus haut. La Karhni-tchai coule à l'est dans un horrible précipice.

(1) Masse terreuse d'un jaune grisâtre faisant fortement effervescence avec les acides.

(2) Cette lave ressemble tout-à-fait à celle qui borde la Zenga, à Erivan : on n'y voit qu'une masse grise, à cassure inégale, d'une transparence noire par les bords, qui fondent en un verre noir au chalumeau. Elle renferme plus ou moins de ces cellules allongées qui sont tapissées de petits cristaux de mica d'un blanc jaunâtre. Quelques échantillons sont sans cellules ; d'autres sont semés de quelques cristaux isolés blancs brillants, de labrador à ce qu'il paraît. (Gustave Rosen).

Vers le soir, des murailles d'enclos renversées, puis des masures, des canaux d'irrigation abandonnés, et çà et là de plus grandes ruines qui s'élevaient, comme des arbres isolés après l'abatis d'une forêt, nous annoncèrent que nous étions dans la Grande-Karhni, qui fut fondée 2000 ans avant J.-C. par Khégham, qui lui donna d'abord son nom de Khéghamé; son petit-fils Karhnig lui donna ensuite le sien, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Mais qu'est-il resté de toute la gloire de cette ville célèbre que Tiridate avait embellie parce que sa sœur Khosroviloukhd en avait fait son séjour favori?

A peine descendu de cheval, et logé dans l'une des huttes peu nombreuses qui sont semées parmi ces ruines, je courus rechercher ce magnifique trône de Tiridate dont Moyse de Khorène faisait déjà une si belle description au sixième siècle.

Je trouvai bientôt la forteresse antique de Karhni, suspendue à l'est au bord de la coulée de lave sur la Karhni-tchai. Elle forme un parallélogramme de 2 à 300 pas de long sur un peu moins de large; le côté dont la Karhni-tchai, qui coule dans un précipice de 4 à 500 pieds de profondeur, baigne le pied, est à pic : les deux côtés latéraux, quoique défendus par la nature du lieu et par deux immenses entailles, ont été munis d'une forte muraille en pierres taillées de lave grise supérieurement travaillées.

Le côté opposé à celui de la rivière, le moins défendu par la nature, l'avait été le plus par les hommes : on y reconnaît les fondements des tours, et même l'extrémité N. O. présente les plus grands fragments de ruines qui soient restés debout dans la forteresse. La grande porte, bâtie après l'introduction du christianisme en Arménie, à en juger par les croix dont elle est ornée, en fait partie.

Une grande rue qui partait de là ménait en droite ligne à un autre édifice placé au bord du précipice à l'angle N. E. Un amas confus de pierres de taille, de tronçons de colonnes qui sont écrasées entre les énormes fragments de frise et d'architrave, de superbes chapiteaux semés çà et là ne ressemble guère à un trône, au trône de Tiridate, nom qu'on lui donne. Jamais édifice ne subit une telle révolution.

Le massif de rocher sur lequel on avait placé la forteresse, n'est qu'un amas de débris volcaniques et de coulées de lave qui ont quelque apparence de succession. Du bord du rocher on plane sur la Karhni-tchai qui, dans cet abîme, est étroitement encaissée par deux murailles de colonnes de lave basaltisée, verticales, qui font d'en haut un effet magnifique; vues d'en bas que sera-ce? Ces piliers basaltiques ont plus de 100 pieds de hauteur.

Pour base un massif de lave suspendu sur un

abîme volcanique, et appuyé sur des colonnes basaltiques ; — qui peut croire à l'éternité d'une merveille du monde sur un pareil fondement ? Les tremblements de terre qui sont si fréquents dans cette partie de l'Arménie ont tellement secoué ce bel édifice, qu'il n'en est pas resté pierre sur pierre. Les fûts des colonnes sont en grande partie invisibles ; on voit qu'elles ont cédé les premières, et qu'elles ont été recouvertes par les fragments de l'entablement : preuve que ce n'est pas la main des hommes qui a contribué à détruire cet édifice ; au contraire, le respect des Arméniens est encore si grand pour ces débris, que personne d'entre eux ne voudrait y enlever une pierre, un fragment de corniche pour son usage, encore moins le laisser faire aux autres. Ils ont pillé quelques vieux édifices de la forteresse, mais quant à celui-ci il est si intact, qu'on pourrait reconstruire le temple entier sans qu'il manquât une seule pièce essentielle.

La tradition dit que Tiridate le fit construire par des architectes grecs pour en faire le palais de sa sœur Khosrovitoukhd qu'il chérissait. Cette princesse avait été sauvée seule avec son frère du carnage qu'Ardachir, roi de Perse, fit faire des Arsacides. Quand Tiridate, à l'aide des Romains, eut reconquis son trône, il fit épouser à sa sœur Oda Amadounien, son haza-

rabied, né dans l'Oudic. Il paraît que cet Oda est le même que cet Artavast Mantagouni qui les sauva du massacre.

Voici la disposition de cet édifice, et l'on jugera si ce pouvait être un palais. Il formait à peu près un carré, dont la principale façade avait 34 pieds de long, mesurés par les fondements sous le soubassement. Elle regardait la porte de la forteresse et était soutenue par une colonnade de six colonnes d'ordre ionique ancien, du plus beau style grec. Ces colonnes non cannelées avaient 25 pouces de roi de diamètre (Ker Porter dit 27 anglais); leur hauteur avec l'entablement, était de 22 ½. Tous les membres de l'entablement étaient richement ornés. La doucine sur le larmier avait des têtes de lion. La corniche du fronton était la même que celle de l'entablement. La planche 31 de la IIIe série de mon Atlas donnera une idée de cette architecture mieux que des paroles. J'y ai représenté ce monument dans son état primitif. Le plafond du portique était aussi très-richement décoré.

La façade qui regardait la Karhni-tchai offrait la même répétition que celle de devant, avec quelques légers changements.

Il est impossible qu'un édifice d'à peu près 34 pieds en carré, dont les portiques occupaient une partie, ait été un palais. On y reconnaît un

beau temple grec que Tiridate fit élever en l'honneur de quelque divinité arménienne, soit Ardimet ou Anahit (Diane ou Vénus) à côté de l'habitation de sa sœur dont on voit les ruines à quelques pas du temple ; mais l'architecture en est bien plus simple ; les murailles ne sont que des lits de cailloux liés par un fort ciment. Ce palais n'a pas mieux résisté que le temple, et il a été cruellement dévasté par les tremblements de terre.

Karhni offre encore plusieurs autres ruines ; mais ce sont toutes des églises. Une seule est restée debout ; on l'a restaurée pour l'usage des habitants du village ; toutes les autres ont succombé sous la violence des tremblements de terre. Quelle force il a fallu pour déchirer, comme une feuille de papier, ces énormes murailles !

J'ai dessiné la plus jolie de ces églises, quoique la plus petite ; elle est au N. O. de la ville, et pouvait servir de modèle par l'élégance de ses proportions. Saint Jean-Baptiste Garabied en était le patron ; son nom se lit à côté de l'église sur un monument en forme de niche, couvert d'inscriptions arméniennes qui lui était consacré.

On compte 8 verst de Karhni à Kieghart. Deux chemins, aussi mauvais l'un que l'autre, s'offrent à votre choix ; ou vous montez immédiatement sur une coulée de lave qui ne recouvre qu'en

partie celle sur laquelle est bâti Karhni ; ou vous suivez d'abord le pied de cette coulée jusqu'à ce qu'elle encaisse assez étroitement le lit de la Karhni-tchai, pour qu'on soit obligé de l'escalader. Par ce dernier chemin on passe à côté d'une superbe source qui jaillit sous la coulée de lave et qui forme déjà à sa sortie un ruisseau très-abondant, l'une des richesses de Karhni. Sa température, le 9 mars, était de 6°.

Monté sur le sommet inégal de la coulée de lave, nous eûmes bien de la peine à passer à travers les neiges qui étaient encore entassées sur toute cette partie des montagnes : les chevaux en avaient jusqu'au ventre : les sommités de quelques arbustes, maigres et rabougris, se montraient çà et là.

Pour arriver au village de Bourdit, nous redescendîmes par l'escarpement de la coulée de lave jusqu'au fond d'une chaudière de roches volcaniques où passe la Karhni-tchai.

De Bourdit au monastère, on ne compte que 2 verst : nous laissâmes nos chevaux au village pour continuer notre pèlerinage à pied par un très-mauvais chemin, au milieu des blocs de roches éboulées et sur une pente très-escarpée.

Ici le vallon de la Karhni-tchai, près de ses sources, s'encaisse de plus en plus. Des bancs de roches volcanisées mêlées de coulées de lave, s'élèvent à pic, entassées les unes sur les autres

comme des étages. Leurs flancs déchirés, leurs crêtes crénelées sont suspendus sur l'abîme. Des rangs entiers d'aiguilles et d'obélisques, plus grands que ceux d'Egypte, couronnent des corniches menaçantes; des antres caverneux minent çà et là le pieds des roches. Ces parois sont rouges de feu, de tuiles, jaunes, noircies, brunes, grises ; toutes ces couleurs sont mêlées. On peut juger de l'effet que doivent produire en été ces murailles sur les lambeaux de plate-formes de verdure qui se sont risquées au milieu de ce chaos.

Quelquefois un massif d'une centaine de pieds de hauteur s'est détaché de la roche principale et est resté appuyé comme une sentinelle au pied d'une tour.

Au fond de la vallée, sur les pentes, tout est bloc écroulé, roc brisé. Quelques arbustes se montrent semés par bouquets le long du ruisseau.

Tel est le paysage grandiose et sévère qui prépare la pensée à l'abord de ce saint monastère. Vous ne le voyez pas d'abord. Mais tournez cet angle à travers un chaos de blocs redressés, et vous l'apercevrez dans le fond de la vallée. Vous distinguez ce qui est visible des édifices, acollés contre un rocher et occupant une étroite terrasse ménagée par la nature et

suspendue sur le précipice de la Karhnit-chai (1).

Bientôt vous voilà à la porte d'entrée, grande, décorée de croix : à droite se présente un long bâtiment où étaient les cellules des moines, etc. à gauche, vous avez devant vous un grand édifice en pierres de taille de lave grise, très-simple à l'extérieur.

Vous entrez par une seule porte à l'ouest, et vous vous trouvez dans un premier sanctuaire ou oratoire d'un travail remarquable (2).

Sa forme rappelle l'église d'Etchmiadzin. Quatre grosses colonnes d'un travail oriental avec de lourds chapiteaux, d'énormes bases, en forment le centre, et supportent une coupole carrée ornée de caissons d'un travail magnifique et presque unique dans son genre. Par là pénètre la seule lumière qui éclaire le sanctuaire. On y retrouve le type ancien des formes arabes ou mauresques dont les Turcs et les Persans ornent leurs niches et quelquefois leurs voûtes.

Huit autres cintres, qui reposent sur ces colonnes partagent le reste de l'édifice en huit voûtes; quelques-unes sont en plein-cintre; d'autres sont plates, décorées de caissons, et d'autres ornements supérieurement exécutés.

(1) La vue générale du monastère de Kieghart, IIe série, pl. 35, a été prise de là.

(2) Voyez atlas, IIIe série, pl. 16.

Mais on reconnaît bien ici le goût fantastique oriental que j'avais déjà signalé dans plusieurs édifices de l'Iméreth, comme dans l'ancienne cathédrale de Koutaïs, etc.; pas un chapiteau ne se ressemble pour le travail; il en est de même des voûtes et des autres détails; la symétrie n'est conservée qu'en gros et pour les grandes dimensions.

Plusieurs longues inscriptions couvrent çà et là les murailles; les anciens Arméniens ont été, de tous les peuples, ceux qui ont le plus prodigué ce genre de monument; il y aurait de quoi faire un livre de toutes celles qui sont semées de tous côtés à l'extérieur et à l'intérieur du monastère. Ce que j'admirai le plus ce sont deux croix d'un travail très-achevé, sculptées des deux côtés de la porte.

Une porte qui correspond à celle d'entrée conduit de ce premier sanctuaire ou oratoire dans l'église même. Elle est bâtie en forme de croix à côtés très-courts. Il n'y a qu'un chœur semi-circulaire auquel on monte par quatre à cinq marches de côté, comme à Etchmiadzin. On y conservait naguère la fameuse lance sacrée qui a donné son nom au monastère et dont Tavernier a fait graver un dessin. Elle se garde aujourd'hui à Etchmiadzin, où c'est une des principales reliques.

L'église est éclairée en grande partie par un

dôme élevé, et n'a pour ornements que de longues inscriptions sur ses murailles. Je suis persuadé que l'histoire d'Arménie gagnerait beaucoup, si quelqu'un voulait se charger de les copier et de les publier; mais il faut être Arménien pour cela, et déjà on aurait pour plusieurs journées de travail à les relever.

Toute l'église et même la coupole sont en pierres de taille de lave grise.

Tels sont les édifices construits à l'extérieur du rocher; à quoi j'ajouterai que cette singulière disposition d'un grand sanctuaire ou oratoire semblable au pronaos des anciens qui précède le lieu très-saint ou la vraie église, se voit assez souvent en Arménie : je l'ai observée même dans une église arménienne d'Elisabethpol ou Gandja. Pour décrire maintenant les églises et sanctuaires taillés dans le roc vif, rentrons dans l'oratoire.

Au fond, du côté du nord, vous voyez déjà le rocher taillé servir de muraille, et deux portes s'ouvrent devant vous. Si vous entrez à gauche, vous trouvez deux pièces consécutives qui ne sont en petit qu'une répétition d'un vestibule avec une église. Le vestibule n'a que 8 pas de long et de large, et il n'est éclairé que par une coupole en entonnoir, ornée d'arabesques, qui traverse la voûte supérieure du rocher. Deux arcades ou niches, séparées par des piliers, ren-

ferment plusieurs tombeaux de saints fouillés et brisés (1).

Je copiai au-dessus de ces arcades un bas-relief allégorique grossièrement sculpté et représentant une tête de chèvre tenant dans la bouche le milieu d'une corde, dont les deux bouts retiennent par des colliers deux lions en regard l'un de l'autre. Au milieu, sous ces figures, un aigle aux ailes étendues porte dans ses serres un agneau. Toutes ces figures rappellent celles qu'on voyait à Koutaïs sur les chapiteaux et sur les murs de la cathédrale. Les murs sont aussi recouverts d'inscriptions.

Une porte, tournée à l'est, s'ouvre dans la petite église exactement copiée sur le plan de la première, et éclairée aussi par un dôme conique orné d'arabesques. Grand nombre d'inscriptions.

Que les temps sont changés, disait Abner; je pouvais aussi le dire, en voyant ce saint lieu si désert, si dépouillé, lui qui regorgeait jadis de richesses et d'offrandes faites à ce morceau de l'arche de Noë qu'on y conservait si soigneusement, et qui se trouve actuellement à Etchmiadzin.

L'autre porte de l'oratoire conduit dans une espèce de petit vestibule éclairé par un dôme,

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 11, chapelle des Lions, avec le relief décrit ci-après.

et remarquable par une belle source qui alimentait jadis le monastère, et qui, abandonnée aujourd'hui, gèle au fur et à mesure et remplit une bonne partie de cette pièce, de façon qu'à peine pus-je y entrer en me traînant sous la porte.

Pour visiter une dernière pièce, il faut sortir de ce corps de bâtiment et remonter le long du rocher qui le domine : on trouve bientôt une grande porte et un étroit corridor taillé dans le roc vif : les parois en sont couvertes de croix sculptées : au fond l'on trouve un sanctuaire ou oratoire un peu plus petit que le premier, mais dans les mêmes proportions : il est soutenu par quatre colonnes du même style ; les voûtes sont unies ainsi que la coupole qui seule fournit la lumière nécessaire à l'église (1).

Je copiai sur l'un des piliers une inscription en belles lettres arméniennes, un peu enlacées les unes dans les autres.

En voici la traduction faite par M. Kourganof en arménien cursif et en français par le prince Béboutoff.

« Par l'aide de Dieu, moi et Agacks, fils de .... et mon épouse Roussoukana, nous avons taillé dans le roc vif cette chapelle pour la paix de nos âmes et de celles de nos enfants

(1) Voyez atlas, III[e] série, pl. 11, oratoire de Surkis.

. . . . de notre propre revenu, et dans ce travail le prêtre Sarkis nous a aidé, l'an 737 de l'ère arménienne (1288 de J.-C.). »

Tous ces édifices souterrains sont taillés dans un tuf volcanique ou conglomérat porphyrique, très-dur, grisâtre ou blanchâtre avec de grandes taches, consistant en une masse terreuse dans laquelle gisent une quantité de petits morceaux angulaires d'autres roches, la plupart de porphyre (1). Cette roche a beaucoup d'analogie avec celle de Vardzie.

Telles sont les différentes églises et chapelles du célèbre Kieghart, qui s'appelle aussi Aïrivank, le monastère de la Caverne, qui fut fondé par saint Grégoire : tous ces édifices, autant ceux qui sont hors de terre que ceux qui sont taillés dans le roc, sont parfaitement conservés quoique abandonnés depuis maintes années ; il en est de même des cellules du monastère, qui sont en bon état, et à peu de frais on pourrait fort bien les rendre habitables : elles sont plus ou moins grandes et pourvues de cheminées. C'est ce que je racontai au comte Rosen à mon retour à Tiflis, lui témoignant combien je regrettais que de pareils monuments fussent délaissés et abandonnés sans soins aux intempéries des rigoureux hivers de ces vallées, qui les entame-

(1) Description de M. Gustave Rosen.

ront bien un jour ou l'autre si l'on ne répare les toits, les voûtes, etc. Le comte m'assura que c'était bien son intention d'y envoyer une colonie de prêtres arméniens; mais que toute la difficulté venait de ce que le patriarche voulait que ce fût le gouvernement qui pourvût à leur entretien; tandis que le gouvernement disait que c'était au patriarche et au clergé à le faire. Je ne sais ce qui s'est fait depuis lors; mais certes, malgré le froid pénétrant qui m'empêchait souvent de tenir mes crayons, je ne pouvais me lasser d'admirer toute cette richesse d'architecture au milieu de ce chaos sauvage.

J'allai aussi visiter les ermitages qui sont taillés dans le pied du rocher au-dessus du monastère, et qui ne témoignent pas moins de patience que tout le reste : l'une de ces petites cellules, taillée tout entière dans un bloc écroulé, m'a présenté la plus longue inscription que j'aie vue en Arménie; car tout ce qui est paroi extérieure n'est qu'inscriptions en petites lettres et de différentes mains. Je recueillis là les principaux échantillons de roches que j'ai rapportés de mon pèlerinage à Kieghart. Ce sont, selon M. Gustave Rosen :

1° Un porphyre à pâte terreuse d'un rouge de tuile et à très-petits cristaux blancs d'albite qui se sont formés dedans.

2° Un conglomérat porphyrique, consistant

èn une masse terreuse grise dans laquelle gisent des fragments angulaires plus ou moins grands d'autres espèces de porphyres, principalement d'un porphyre de résine ou résinite noire qui renferme de très-petits cristaux blancs de feldspath.

3° Une masse très-poreuse d'un noir grisâtre dont les parois des cavités sont couvertes d'une substance blanche ou d'un blanc verdâtre.

Nécessité fut de m'en aller; car personne ne voulait plus rester avec moi; tous mes compagnons s'en retournèrent à Bourdit, et il ne resta plus avec moi qu'un habitant du village qui me pressa d'en faire de même. Ce ne fut qu'en soupirant que je le suivis chez un habitant du village qui voulut absolument m'offrir une collation, que j'acceptai avec plaisir pour avoir au moins le temps de me réchauffer. Je trouvai les demeures de ces Arméniens un peu différentes de celles que j'avais vues ailleurs; elles se chauffaient, comme je l'ai déjà raconté plus haut en parlant des ruines d'Ouplostsikhé, par le moyen de grandes couptchines ou amphores en terre cuite enterrées dans l'aire de l'appartement; on y fait du feu le matin; on y cuit du pain ensuite; puis l'on recouvre la bouche de ce four avec des planches et des pierres plates, et c'est la place d'honneur : on y dort, on y mange, on y cause, et il y fait chaud parce que

l'appartement étant séparé des étables et bien fermé, il ne se perd pas de chaleur. La lumière ne vient que par un trou au plafond, qui sert de fenêtre et de cheminée, et qu'on bouche soigneusement le soir avec de la paille pour avoir plus chaud.

En m'en retournant le soir à Karhni, j'eus bien de la peine à me tirer des neiges : je me perdis même une fois dans un ravin avec mon cheval. Heureusement je reçus à temps du secours de mes guides.

A peine arrivé à Karhni, je profitai encore des dernières lueurs d'un crépuscule brumeux pour courir aux ruines du trône de Tiridate, et je me mis aussitôt à mesurer, à dessiner, tant que le moindre petit jour me permit de distinguer la pointe de mon crayon. Pendant ce temps, mes hôtes ne savaient ce que j'étais devenu; après avoir rôdé depuis l'aube du jour par le froid et les neiges, ils ne pouvaient concevoir quel génie me poussait à errer encore pendant la nuit. A la fin ils me découvrirent très-occupé au milieu de mes décombres, et rassurés, ils retournèrent chez eux après avoir placé deux garçons vigoureux à quelque distance de moi pour veiller à ma sûreté. Ce ne fut qu'en m'en retournant que je m'aperçus de leur présence, et bien heureux fus-je de les avoir pour me défendre contre les chiens du village qui sont en général si méchants

dans ces vallées écartées, et dont la fureur augmente à l'approche de la nuit.

A peine le point du jour se faisait-il remarquer sur l'horizon, que je me trouvai déjà au milieu de mes ruines, et je ne voulus les abandonner que lorsque j'eus rebâti tout mon temple sans qu'il me manquât une seule pièce; tel ainsi qu'on peut le voir dans le dessin que j'en ai fait.

J'appris une chose à Karhni qui me chagrina un peu contre mon seigneur guide. — On lui avait recommandé de me mener directement à Karhni par le chemin de la montagne pour que je puisse voir le fameux Okhtchapert avec ses milliers de grottes taillées aussi dans des roches volcaniques. Il s'était ensuite excusé lorsque je remarquai à Akh-bache qu'il m'avait fait prendre un autre chemin, sur les neiges, les difficultés du trajet, etc. Mais à Karhni, j'appris qu'il m'avait trompé, et que notre seigneur avait voulu ménager un peu ses chevaux. J'en fus très-contrarié parce que voulant visiter Ardachar, je fus obligé de m'en retourner par le même chemin et de le voir deux fois, ce qui ne serait pas arrivé en passant par Okhtchapert; il faut s'attendre toujours à quelques petits mécomptes dans ce monde. J'en eus encore un ce jour-là, par la presse où était notre seigneur de me mener à ma destination, de me quitter, et de s'en retourner chez lui.

Je lui avais bien expressément recommandé de me faire passer par Tovin, l'ancienne capitale de l'Arménie. Un peu au-dessus du Haut-Akh-bache, nous traversons la Karhni-tchai; nous longeons un canal qui la saigne et qui passe sur le dos d'une colline de schiste et de grès; nous descendons avec le canal dans une grande vallée circulaire, très-fertile et coupée de toutes parts de canaux, d'irrigations qu'alimente la Karhni-tchai. Au milieu de cette plaine nous approchons d'un village; nous y entrons et l'on me dit voilà Tovin. Je suis stupéfait. Rien que des huttes de terre glaise et de cailloux, qu'on abandonne l'été; pas la moindre trace d'antiquité; pas une pierre même qui ait l'apparence d'avoir été taillée. J'avais beau dire à mes guides qu'il est impossible que ce soit l'ancien Tovin; ils m'assurent que oui, et, sans obtenir de meilleurs résultats, je suis obligé de les suivre, me disant en moi-même que Tovin était sur une colline; celui qu'on me montrait était dans la plaine. L'ancien Tovin avait été préféré à cause de la salubrité de son climat par les rois, qui abandonnèrent Ardachar à cause de son insalubrité pendant l'été; et ce malheureux village qu'on me donnait pour Tovin, touchait presque à Ardachar et était presque aussi mal-sain. Enfin Tovin était au bord d'une rivière qu'on

appelait la Medzamor, auparavant Achad, et que Saint-Martin supposait être la Karhni-dchour ou rivière de Karhni; et par ce petit Tovin actuel, il ne passait qu'un canal. Certes on se moquait de moi : M. Chopin m'apprit qu'en effet on m'avait montré ce petit Tovin pour le grand, qui est beaucoup plus loin sur une montagne en remontant la vallée.

J'en fus pour ma bonne volonté.—Je me consolai en allant visiter une autre grande ruine où je retrouvai les traces d'Annibal encore mieux conservées que sur nos Alpes.

Mon seigneur prit gracieusement congé de moi dans un village qui est à quelques centaines de pas du vaste emplacement d'Artaxata, et je me trouvai à mon aise, seul avec mon Mehmendar ou Djiperkhan, bien résolu de faire à présent à ma volonté.

Je courus aux ruines et je me rassasiai de cette vastitude; car jamais je n'avais rien vu de pareil en étendue et en dévastation (1).

Strabon dit (2) qu'Artaxata fut bâti d'après le plan qu'en donna Annibal à Artaxès, qui en a fait la capitale de l'Arménie. Cette ville se trouve

(1) Voyez, pour avoir une idée de la position d'Artaxata, le plan des ruines de cette ville, Ire série de mon atlas, pl. 20.

(2) Lib. XI, p. 508, édit. Basil.

dans l'enceinte d'une sinuosité en forme de presqu'île qu'entoure l'Araxe, et çela si avantageusement, que l'entourage du fleuve tient lieu de muraille, excepté dans l'endroit où est l'isthme : cette place est formée par un fossé et par un rempart : la contrée d'alentour s'appelle Araxinienne.

Cette ancienne capitale de l'Arménie était au confluent de l'Araxe et de la Medzamor. Ne trouvant plus l'Araxe autour des murailles ruinées d'Artaxata, on a dit que ces vastes décombres ne pouvaient pas être celles de cette ville, sans se douter que le cours de l'Araxe pouvait avoir changé; ce qui est vrai. Car ce fleuve inconstant, las de baigner des murs abandonnés, est allé promener ses ondes rapides à une centaine de verst plus au sud. Nous verrons plus tard que rien n'est plus facile à ce fleuve que de changer son lit dans une plaine unie comme une table, très-peu élevée au-dessus de ses eaux, sillonnée de canaux qui la coupent dans tous les sens, et qui peuvent, dans les inondations, guider le courant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; d'ailleurs tout le sol de cette plaine est si meuble, si peu consistant, que rien ne doit nous étonner des erreurs d'un fleuve comme l'Araxe.

Ardachar consistait en une citadelle ou forte-

resse placée à l'extrémité nord de la vaste enceinte de la ville.

La forteresse avait la forme d'un demi-cercle dont la corde était tournée vers l'extérieur de la ville. Elle avait 1,350 pas de tour ou un verst par le sommet intérieur du rempart, ou de la muraille, qui était construite en briques liées avec de la terre glaise. La muraille, de 50 en 50 pieds, était fortifiée par une demi-tour ou plate-forme semi-circulaire. Une seconde muraille, éloignée de 50 pieds de la première, l'entourait complétement avec la même disposition de plate-formes, en faisant une assise générale d'une quinzaine de pieds au-dessous du mur intérieur. Un grand fossé, maintenant en grande partie à sec, jadis alimenté par la Medzamor ou peut-être par l'Araxe, faisait le tour de la forteresse.

Au centre s'élevait le palais royal, bâti en briques, aujourd'hui amas ou plutôt colline de déblais d'une trentaine de pieds de haut et de 70 pieds de long et de large par le sommet.

Les habitants du pays racontèrent à Chardin (1), qui ne visita pas lui-même ces ruines, que l'on voyait à Ardachar les restes du palais de Tiridate; ajoutant qu'il existait même encore un fronton de ce palais qui n'était qu'à moitié

(1) Chardin, I, 261, in-folio.

ruiné : qu'on y trouvait quatre rangs de colonnes de marbre noir de neuf chacun : que ces colonnes entouraient un grand monceau de marbres ouvragés, et que les colonnes étaient si grosses, que trois hommes n'auraient pu les embrasser.

Il est bien clair que Chardin lui-même n'a rien vu de tout cela, et c'est pour cette raison que je suis porté à croire qu'il confond ici le Takh-Terdat ou trône de Tiridate d'Artaxata avec celui de Karhni : car d'après la direction de sa route vers Nakhtchévan et l'énumération des endroits par lesquels il a passé, sans se presser, à moins d'avoir eu les yeux bandés, je ne conçois pas comment il n'aurait pas vu des restes aussi remarquables, tant sa route passait près de là, tant ces objets auraient dû être exposés aux regards au sommet de ce tertre, au milieu d'une plaine uniforme.

Ceci néanmoins n'est qu'une simple supposition de ma part; car il a existé à Artaxata, comme à Karhni, les traces d'un palais remarquable.

Tavernier qui place cette ville très-exactement entre Korvirab et Erivan, dit qu'au milieu des ruines se voyaient les restes d'un grand palais. Plus loin il raconte que dans les plaines qu'on traverse le second jour en se dirigeant vers Nakhtchévan, il se présentait au midi, à une lieue du grand chemin, une butte qui était

apparemment un ouvrage de l'art, et que couronnaient de grandes ruines qui témoignaient de l'existence d'un magnifique château. Il ajoute que c'était là que les rois d'Arménie allaient prendre le divertissement de la chasse, particulièrement pour la grue et pour le canard.

Nul doute qu'il ne parle ici d'Ardachar.

Mais comment se fait-il qu'aujourd'hui il ne reste pas le moindre vestige de ruines aussi remarquables ? Y aurait-il quelque vérité dans la tradition qui prétend qu'un sardar d'Erivan fit emporter toutes les pierres qu'il put trouver à Ardachar pour des constructions de la forteresse d'Erivan. C'était faire venir de bien loin (de 40 verst) des pierres quand on en a si près.

La ville même d'Ardachar avait à peu près 7000 pas de tour, et était défendue comme la forteresse par une double muraille en partie en briques et en plus grande partie en terre glaise, tirée du fossé. Il n'y a pas de traces visibles de grands édifices, excepté quelques fondements de murailles et les ruines d'une petite église.

Vers le sud, au centre du vaste rempart, je trouvai une dizaine de collines tumulaires formées uniquement de débris de vases et d'ossements brûlés. Elles ont de 15 à 20 pieds d'élévation. La poterie de ces vases dont je ne déterrai que des fragments, me parut fort remarquable en ce qu'elle était vernissée, émaillée

comme notre poterie ordinaire, de dessins jaunes ou verts (1). Tous ces vases ayant servi à des usages funéraires que l'introduction du christianisme en Arménie à fait disparaître, étaient antérieurs au troisième siècle de notre ère. Je ne sache pas qu'on ait trouvé nulle part de la poterie ainsi vernissée plus ancienne que celle-ci, car ni Panticapée, ni la grande Grèce, ni le nord de l'Allemagne, si riches en urnes de tous genres, n'en ont offert d'exemples.

Parmi ces débris vernissés s'en trouvaient d'autres non vernissés, mais ornés de dessins en relief.

Quelques murailles qui liaient ces collines funéraires entre elles, renfermaient des jardins plantés d'arbres, dans les bas-fonds.

Le beau quartier de la ville était entre ces collines et la forteresse : la partie qui s'étendait au sud vers l'Araxe était occupée par des jardins.

Voilà ce que je trouvai de cette grande ville

(1) La couleur générale, qui est ordinairement verte, ayant été appliquée, on a gratté dessus, avec un instrument quelconque, les dessins et arabesques dont on voulait orner le vase, puis on a rempli les places grattées avec un autre émail plus foncé qui paraît comme en creux, tandis que la teinte générale est en relief. Ce creux et ce relief se remarquent facilement au simple toucher.

EXCURSION

A KOULPÉ, A TIGRANOCERTE,

A AMARAT, SUR L'ARARAT,

A KHORVIRAB ET A NAKHTCHÉVAN.

13 mars 1834.

De retour de mon pèlerinage à Kicghart, le général Béboutoff me donna quelques jours pour me reposer et pour mettre en ordre mes matériaux nouvellement acquis, après quoi il me proposa de l'accompagner dans une tournée qu'il allait faire jusqu'à Koulpé, à l'extrême frontière de l'Arménie vers la Turquie. Combien je me réjouissais de cette nouvelle excursion qui devait me faire connaître jusqu'à ses confins cette magnifique plaine de l'Arménie centrale et tant de monuments de l'antiquité. Cependant, ce ne fut pas sans attendrissement que je quittai cet Erivan, qu'on se représente si triste, et où je venais de passer plus d'un mois si heureux, si

bien, grâces aux soins du général et de M. Chopin, qui firent tout ce qui dépendit d'eux pour m'en rendre le séjour agréable. Dès le premier jour, le général me dit : « Je sais que vous êtes ici pour travailler; je ne veux point vous gêner; je vous donne toute la journée; dessinez, écrivez, visitez la contrée : mais quand vous serez fatigué le soir, venez vous délasser auprès de moi, et nous ferons de notre mieux pour passer avec agrément la soirée en attendant le souper. » Ainsi dit, ainsi fait.

Après avoir pris mon thé le matin, je passais la matinée à explorer ce que le château, la ville, les environs avaient de plus curieux, dessinant, faisant des remarques, etc. Vers une heure, nous nous réunissions pour dîner; après quoi chacun se remettait à son travail jusqu'à l'heure du thé, vers les 7 ou 8 heures du soir, on se disait alors la journée close, et j'allais m'établir chez le général, où je trouvais souvent M. Chopin ou un oncle du général, M. Thomas Kourganof, zélé pour la littérature arménienne et qui avait lu tout ce que le pays pouvait lui offrir pour l'étude de la géographie et de l'histoire de sa patrie; c'était un homme doublement précieux pour moi. Aussi nos soirées avaient quelquefois l'air d'une petite académie arménienne : on y discutait tout ce qui pouvait m'intéresser, et tout ce qui m'avait embarrassé sur ma route. Combien

ne dois-je pas de ma science à ces heures fortunées. On se mettait aussi quelquefois à mes inscriptions géorgiennes et arméniennes : petit à petit M. Kourganof et le général me traduisirent ces dernières ; ce ne fut pas sans peine et sans de nombreuses hésitations, oubliant quelquefois que le souper nous attendait à 11 heures du soir. Le repas était l'heure de délassement ; plus de soucis, plus d'inscriptions. Telle était ma vie d'Erivan.

Cette régularité ne fut troublée que vers la fin de mon séjour ; nous étions en carnaval, et les *blini* (1) russes se mangent à Erivan comme à Pétersbourg ; ce fut le tour de chacun des employés de fêter la société, et le général termina cette série de repas par un grand dîner et par une représentation de danseurs et de faiseurs de tours de force allemands, après quoi le carnaval fut enterré et le lendemain nous partîmes pour notre excursion.

Notre société, composée du général, de son secrétaire, de M. Thomas Kourganof, de M. Pierre Sialski, chef des douanes de l'Arménie et de moi, était suivie d'une escorte de quelques cosaques et de trois à quatre domestiques avec le bagage porté à dos de cheval ; quant à notre cuisine, et à tout ce qui tient aux premières néces-

(1) Petites omelettes.

sités du voyage, le général avait quatre vigoureux mulets destinés à cela, et tout était si bien arrangé, si bien disposé, qu'au premier signal de halte tout était sous la main. La vaisselle, les verres, les ustensiles de cuisine, les vivres étaient disposés dans des caisses faites exprès, où chaque chose avait sa loge et son coin. Chaque mulet portait deux de ces caisses.

Notre route nous menait par Etchmiadzin où nous ne nous arrêtâmes qu'un instant pour recevoir la députation des moines du monastère qui venaient féliciter le général à son passage.

Nous poursuivîmes notre route toujours à travers une plaine dont rarement quelque ondulation vient couper l'uniformité : le fond de la plaine est glaiseux; ça et là elle est semée de cailloux roulés de lave.

Nous passâmes à peu de distance d'Etchmiadzin la rivière de Kharsakh, coupée en mille canaux qui vont arroser les domaines du couvent et du village de Vagarchabad.

L'Alaghèz se présente au nord de cette belle plaine à gauche; de son cratère ou de ses flancs ont coulé tous les torrents de lave qui s'avancent plus ou moins comme des promontoires dans la plaine, où leurs extrémités ont toujours l'air d'une muraille déchirée dont le pied est jonché de débris.

Sur ses pentes méridionales l'Alaghèz n'a pas

de sources ; toutes les eaux se perdent dans les fentes et crevasses de ce volcan éteint et ne ressortent qu'à l'extrémité d'une coulée de lave, à moitié chemin entre Etchmiadzin et Agdja-Arkh, où l'on voit d'abord un petit lac nommé Aïgher-Ghoul (lac des étalons), rempli d'une eau limpide et profonde, mais sans écoulement. Il est à moité encaissé dans la lave poreuse et gèle en hiver (1).

Plus bas, à peu de distance, à 15 pieds à peu près au-dessous de son niveau, jaillissent les sources nombreuses du Karasou qui s'échappent aussi de dessous les laves. Elles sont rangées en demi-cercle sur une distance de plus d'un ½ verst et s'écoulent toutes dans un grand marais qui est à quelques pas de là, et qui alimente le Karasou (eau noire) (2). Ces sources ont + 13° de température. Jamais elles ne gèlent en hiver, ni même le Karasou qui est extrêmement poissonneux. Cette rivière arrose en grande partie la plaine et la fertilise.

M. Chopin m'avait chargé d'examiner s'il n'y aurait pas moyen d'élever les eaux du lac pour

(1) Selon Saint-Martin, Mém. hist., I, 63, ce petit lac portait anciennement le nom de *Kaïlod,* lieu rempli de loups, et le Karasou celui d'*Arhoun*.

(2) Les Arméniens appellent ce marais *Tsevtchour*. Klapr. Mém. relatifs à l'Asie, p. 297.

alimenter un canal qui allât fertiliser une partie inculte de la plaine. Il sera facile de comprendre d'après la description que je viens d'en faire, qu'il serait inutile de vouloir le diguer, vu qu'il n'a point de déversement, et qu'il paraît nourrir une partie des sources du Karasou, qui sont au-dessous et qu'il faudrait commencer par boucher, ce qui est impossible.

A 12 verst d'Etchmiadzin sur le Karasou, et à 6 ou 8 verst du lac en descendant, se voient les ruines d'une petite ville qui s'appelait jadis Dadéa, son nom actuel est Seidabad. Dans le deuxième siècle de notre ère, le roi Diran I la donna au Persan Trovasb son ami (1).

Nous allâmes passer la nuit à Agdja-Arkh, chez le prince Djalil-Beg, ancien topchi-bachi ou commandant de l'artillerie du sardar d'Erivan. Il nous reçut avec toute la pompe des Persans; dans sa hutte d'hiver, au milieu de son écurie; mais il avait eu soin de tendre tout l'appartement de riches tapis, et de cette façon nous n'eûmes rien à craindre de l'indiscrétion du bétail.

Pendant que l'on préparait le souper, le général m'apprenait à prononcer quelques lettres géorgiennes et à les écrire, et ce n'est pas chose facile pour un Européen et surtout pour un

(1) Saint-Martin, l. c. I, 63.

Français, que de façonner son gosier aux *g* des Géorgiens, aux *ga*, *gue*, *gui*, *go* simple, au *ga* grasseyant, au *gkà* dur, mais sans aspiration, au *gkha* dur et aspiré, au *gk'hha* très-dur.

Le souper qu'on nous servit sur de superbes plateaux, se composait de plusieurs mets remarquables. D'abord d'une soupe aigre qu'on nomme *tchek'hertma* et qu'on fait à la viande, à la poule, en y mêlant des œufs; d'une autre soupe appelée *arianachi*, faite de lait aigri avec des herbes. Le lait aigri tout simplement s'appelle *khathok't*. Pour pain nous n'avions que de la lavache ou galette mince.

Le lendemain 14 mars nous continuâmes toujours en plaine notre route, escortés de notre hôte, de ses fils et d'une partie des habitants d'Agdja-Arkh et des villages voisins.

Entre Courougoudan (1) et Chagriar (2), au milieu de ces campagnes unies, nous passâmes au pied d'une colline de lave rougeâtre, isolée, déchirée, nommée Topadébi. Son sommet élevé de 300 pieds au-dessus de la plaine est couvert d'une ruine et d'une muraille. Ce sont les ves-

(1) Gourdougouli, Klap. Mém. relatifs à l'Asie, p. 297. Il est à une distance de 5 lieues d'Etchmiadzin; on y voit une colline très-haute, et les habitants du pays prétendent que c'est là que l'empereur Julien perdit la bataille qui lui coûta la vie.

(2) Ancien faubourg d'Armavir.

tiges de l'ancienne forteresse d'Armavir, dont M. St-Martin ne sait pas déterminer la position. Autour du pied de cette colline était la ville; il n'en reste pas les moindres traces, si l'on en excepte deux ou trois places couvertes de pierres éparses autour de quelques pans de murs construits en chaux, qui faisaient partie d'édifices plus considérables que les maisons ordinaires. Il en est d'Armavir comme de Vagharchabad, d'Ardachar; on ne s'étonne pas de les voir effacées quand on connaît l'usage du pays de tout construire en terre glaise. D'ailleurs le sardar Houssein a fait prendre dans ces ruines la majeure partie des matériaux dont il s'est servi pour construire la forteresse de Sardarabad.

Armavir, selon les Arméniens, fut fondée 2000 ans avant J.-C. par le roi Armaïs, et elle fut pendant dix-huit siècles la résidence des rois d'Arménie (1).

Chevauchant gaîment, nous atteignîmes, vis-à-vis de Sourmali, le bord de l'Araxe. Son lit, qui est à 3 ou 400 pieds de profondeur au-dessous du niveau de la plaine, est creusé dans une étroite vallée d'argile feuilletée jaunâtre ou ver-

(1) Saint-Martin, l. c. I, 124. M. E. A. Herrmann, dans sa Description de l'Arménie russe, d'après les auteurs arméniens, transporte à Sourmali les ruines d'Armavir, p. 18.

dâtre, etc. Une grande coulée de lave qui a passé sur l'argile feuilletée, s'est arrêtée en grande partie sur le sommet de la rive gauche, où elle forme jusqu'à Hadjibeïramlou, une muraille menaçante à pic. La coulée de lave n'a dépassé l'Araxe qu'en face de Sourmali, où les deux rives offrent le même escarpement. Ce village est bâti sur un angle de la coulée.

Ces laves offrent plusieurs successions d'éruptions séparées par étages de différentes natures, laves proprement dites, tufs et cendres volcaniques, trass, etc.

Descendu au bord de l'Araxe, on longe sa rive gauche en le remontant jusque vis-à-vis de Tourébi : nous trouvâmes ici un gué et nous le passâmes fort heureusement à l'exception de M. Sialski qui tomba dans l'eau, mais cet accident n'eut pour lui d'autres suites que le désagrément d'être mouillé.

L'Araxe ici est séparé en plusieurs bras, et comme le Kour et toutes les rivières très-rapides, il se promène d'une rive de son lit à l'autre, formant des ensablements d'un côté et emportant tout de l'autre. C'est ainsi qu'un village voisin de celui de Tourébi a entièrement disparu de la rive gauche où il possédait des jardins, des champs, etc. Maintenant à peine reste-t-il assez de place pour la largeur d'un sentier.

On s'étonnera que traversant une plaine uni-

forme, on trouve cependant l'Araxe à une si grande profondeur au-dessous du niveau de la plaine dans la partie supérieure de son cours; tandis que dans sa partie inférieure, il est presque de niveau avec la plaine à très-peu de chose près. Cela prouve que malgré son uniformité, cette plaine est encore beaucoup plus inclinée de l'ouest à l'est que le cours même du fleuve. Cela prouve aussi peut-être que le tassement de l'argile feuilletée de cette plaine s'est fait dans un grand bassin qui recevait déjà alors à son extrémité occidentale un fleuve qui coulait dans le sens de l'Araxe et se perdait dans le lac. Cette rivière, entraînant des particules schisteuses, devait passer à travers un sol schisteux entremêlé de grès.

Le niveau élevé de la plaine est une raison de sa stérilité et de son abandon complet : il a été impossible d'amener un canal d'irrigation qui pût atteindre à cette hauteur, en saignant l'Araxe, la seule rivière qui puisse fournir de l'eau. Le dernier canal dérivé de l'Araxe coule derrière Chagriar; plus loin, au N. O. tout est désert et abandonné.

On prétend qu'il n'en a pas toujours été de même, et que dans les temps anciens on avait su amener, par un col de la coulée de lave qui sépare la plaine de l'Akhouréan, les eaux de cette rivière. On prétend même qu'on avait fait passer

l'Araxe par-là. Je ne puis en juger, n'ayant pas examiné le sol de près. On s'étonnera en Europe de ce que de pareilles questions ne puissent être l'objet de discussions et de recherches. Dans un pays comme l'Arménie, la Perse, il n'y a de pays conquis par l'agriculture que celui qu'on peut arroser.

L'argile feuilletée est entremêlée de lits de molasse grossière dans laquelle on trouve des coquillages tertiaires très-altérés ; quelques couches deviennent entièrement coquilières et ne renferment qu'une petite *melania bebutovii.*

A peu de distance de l'Araxe commence une formation bien différente de celle-ci. L'argile rouge foncée présente la tête de ses couches suspendues en regard de l'Araxe. Elles sont entremêlées de couches de grès gris ramifié de gypses ; le grès prend quelquefois une teinte rosée.

Cette argile ou marne rouge est aussi bleuâtre, grisâtre ou verdâtre, par grand lits ; les couches de grès sont secondaires. En montant, les couches perdent de l'intensité de leur couleur rouge ou bleue ; elles prennent enfin une teinte uniforme grisâtre, et se changent en une marne pétrie de cristaux de gypse. Nulle part de pétrifications.

Ces deux formations de la marne et du grès plongent dans la direction du Takhhaltou, font

une courbe et reparaissent à deux verst de l'Araxe, en face de la montagne (1).

Leur succession est plus complète de ce côté-ci. On voit que sous la marne rouge, la marne bleue devient plus fréquente : les lits de grès se montrent çà et là : ils ont 1 à 2 pieds d'épaisseur; cela va jusqu'à 3. Quand on a monté sur le pied du Takhhaltou en marchant sur la tête des couches jusqu'à la hauteur de 1,000 pieds environ au-dessus du niveau de l'Araxe, commencent des couches de débris volcaniques provenus du grand jet du Takhhaltou. Ces couches sont étendues sur les lits de la marne et du grès.

En s'élevant davantage, ces débris augmentent, les couches sont brisées, et on voit sortir de petits jets de porphyre.

Les débris volcaniques sont d'une nature particulière ; on voit que ce sont les formations mêmes de la marne et du grès qui ont été cuites, et suivant que la marne a été rouge, bleue ou verte, vous voyez naître une masse brunâtre, verdâtre, rouge sanguin, bleuâtre compacte, ramifiée de spath calcaire blanc.

La force volcanique a aussi entraîné du fond de l'abîme des masses énormes d'un calcaire marbre, qui évidemment a aussi été altéré : de gros blocs sont d'un beau blanc très-peu veiné

(1) Voyez Atlas, V^{e} série, plans et cartes, pl. 3.

ou teint de vert bleuâtre, ou ce sont mille et mille fragments de calcaire gris plus ou moins foncé cimenté par du spath calcaire. Ces débris, qui ont jusqu'à 10 à 12 pieds de diamètre, sont semés par amas sur la pente de la montagne.

Enfin le Takhhaltou sort lui-même tout d'une pièce, et présente sa face noirâtre hérissée de roches fracturées et angulaires (1).

Le banc de sel de Koulpé (Goghp) repose au pied même du Takhhaltou, dans la dépression de la marne, large de 2 à 3 verst, comme dans le fond d'une chaudière; car le sommet des collines de marne rouge entoure le banc de sel et le domine de toutes parts.

Le chef du poste des douaniers de Koulpé et le prêtre arménien portant la Bible, suivis de la population nombreuse du village, vinrent à la rencontre du général à quelque distance, et le reçurent en le félicitant de son heureuse arrivée : le prêtre fit une prière et nous donna l'Evangile à baiser, et nous nous acheminâmes ensuite tous vers le logement qu'on nous avait destiné.

Le banc de sel fossile présente un escarpement très-considérable et de plus de 500 pieds d'élévation vers l'ouest et vers le midi. C'est

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 36 *bis*, une vue du Takhhaltou prise du sommet des bancs de sel fossile de Koulpé.

contre cette paroi, dépourvue de végétation, qu'est adossé le village de Koulpé, bâti en amphithéâtre sur l'argile feuilletée qu'à creusée le ruisseau de la Vartémargtchai, qui vient du Takhhaltou (1). Au milieu du village se remarque à peine l'église modeste, avec son toit plat en terre glaise, qui ne diffère pas de celui d'une habitation commune. Quelques petites ruelles très-étroites séparent les maisons basses, et à peine deux cavaliers peuvent-ils s'y rencontrer. Aussi dans la mauvaise saison on communique par-dessus les toits, et l'on va ainsi d'un bout du village à l'autre, enjambant les ruelles qu'on trouve sur son passage.

Vous voyez encore çà et là sur les points les plus élevés du village des tours rondes isolées qui s'élèvent brusquement sur le plat des toits. La proximité de la frontière turque et surtout des Kourdes, avait fait prendre au Sardar d'Erivan cette mesure de sûreté. A l'approche de l'ennemi, les habitants du village se sauvaient là avec femmes et enfants, et s'y défendaient à coups de fusil par un triple étage de meurtrières. Hors ces moments d'alarmes, quelque habitant faisait toujours le guet au haut de ces tours.

(1) Voyez une vue de Koulpé, IIe série, pl. 36. Elle est prise des cimetières ; on a en face les bancs de sel fossile, couronnés de la petite chapelle de Saint-George.

Le logement qui nous fut préparé par le chef du poste des douaniers, M. le lieutenant Kourganoff, était dans l'une de ces tours, dont il avait fait son palais de plaisance; nous n'y étions point mal; un fragment de table, quelques mauvaises escabelles composaient notre ameublement; le général eut cependant un bois de lit, et nous autres nous nous couchâmes à terre. Un peu de jour, venant par une petite fenêtre étroite, nous suffisait pour écrire. On aurait pu être moins bien encore. Nous passâmes là quatre jours, du 14 au 18. Le général donnait audience sur un toit voisin de notre tour, et c'est là que nous passions nos moments de loisir quand le temps était beau. Je le laissai se livrer aux affaires qui l'amenaient à Koulpé, pour explorer la contrée du matin au soir, ne revenant que pour l'heure des repas, chargé de nouvelles richesses géologiques et archéologiques; car cette vallée de Koulpé si reculée est néanmoins l'un des points les plus intéressants de l'Arménie. Des localités comme celles-là sont vieilles comme la civilisation et comme la population d'un pays : une montagne de sel fossile, objet de première nécessité chez l'homme, est bientôt découverte au bord d'une grande rivière et à l'extrémité d'une plaine fertile. Aussi nous pardonnons volontiers aux Arméniens, quand ils nous racontent que Noë, le premier, a travaillé

dans ces mines, et quand ils nous montrent par quel point de la montagne il avait commencé.

Quoi qu'il en soit, Koulpé n'a pas toujours été aussi peu apparent, aussi mesquin qu'il paraît aujourd'hui. M. St-Martin surtout n'aurait pas dû le confondre avec un autre Koulpé ou Goghp qui est dans le pachalik de Kars (1). L'empereur Héraclius fit don d'une partie de celui que j'ai visité et de ses salines au patriarche Esdras qui gouverna l'église d'Arménie depuis l'an 628, jusqu'à l'an 640.

On retrouve des traces de son ancienne splendeur dans les ruines des trois églises dont l'une était considérable, et dans nombre de tombeaux anciens richement décorés de sculptures et d'inscriptions. La pierre qui a servi à toutes ces constructions est un grès rouge qu'on exploitait à peu de distance de Koulpé, au bord de l'Araxe. Les églises ont été renversées de fond en comble par les tremblements de terre, et l'on ne peut rien voir de plus extraordinaire pour se peindre la violence de ces commotions plutoniennes, que les débris de la plus grande dont les énormes massifs ont été couchés sens dessus dessous comme des feuilles que tourbillonne le vent. On y reconnaît le style primitif de l'architecture sacrée arménienne, qui a pré-

(1) Voyez Saint-Martin, Mém. I, p. 78.

sidé à la construction de Sainte-Hripsimé, de Sion, etc.

Les inscriptions de deux des tombeaux dont on peut voir les dessins sur le premier plan, dans la vue de Koulpé, m'ont paru assez remarquables pour les copier, et, grâce à M. Kourganoff, nous avons pu les traduire.

Première inscription. — « En 1019 de l'ère arménienne (1570 de J.-C.), moi, David, fils de Khodjamira, j'ai élevé cette croix sur ce tombeau pour trouver une protection devant Dieu pour moi et pour mes parents, mon père Khodjamira, et ma mère Goukhar..... Je suis mort en Christ et j'ai laissé en pleurs mes parents et mon frère Jacques. »

Deuxième inscription.— « Ici repose le grand martyr, le Paroun Pacha qui est allé lui-même avec sa femme Khorichakhatoun à Norakert, où les Barbares ayant vu la bravoure du Paroun Pacha, le tuèrent en embuscade; par sa mort, il a laissé en pleurs ses parents, c'est-à-dire son père le Paroun Tatare, et Noukhbar sa mère, et ses frères Spahancha et Koutloukbek, et son fils Roublouton, en 951 de J.-C. » (1).

(1) Cette date offre quelque difficulté; la forme d'un chiffre ne permet pas bien de décider s'il s'agit de l'an 60 ou de l'an 400 de l'ère arménienne (611 ou 951 de J.-C.) De ces deux dates, la plus moderne serait encore reculée,

Je consacrai une partie de mes loisirs à visiter les salines en détail.

Les bancs de sel fossile se prolongent à 1 ½ verst à l'est de Koulpé vers Tchintchavat, où ils s'appuient derechef sur des collines de marne rouge et bleue. On en compte trois (1).

Le banc inférieur a approximativement 20 à 25 pieds d'épaisseur; il est séparé du deuxième banc par un lit compacte d'une marne rougeâtre, puis bleuâtre, sur laquelle repose ce second banc presque aussi épais que le premier. Il est en partie par couches de ½ pied jusqu'à 2 pieds d'épaisseur, séparées par une mince couche d'argile d'un bleu verdâtre, gypseuse.

Le troisième banc supérieur est séparé du deuxième par des couches nombreuses de glaise ou marne gypseuse verdâtre; les cristaux de gypse qui sont très-nombrex, sont comme semés dans la masse; quelques couches même sont

si l'on en juge d'après les noms propres de cette inscription, Pacha, Tatare, Koutloukbek, etc. qui, je crois, n'étaient pas encore en usage à cette époque en Arménie. J'ignore aussi où est situé ce Norakert dont il est question. L'expression la plus intéressante est celle de *Paroun*, usitée en Arménie, pour *Monsieur, Seigneur*, et qui répond si bien au *Baron* des Allemands et des Français, au *Pharaon*, etc.

(1) La disposition des couches de sel est exprimée dans la vue de Koulpé, IIe série, pl. 36.

assez compactes pour que les habitants de Koulpé puissent s'en servir comme de pierre à bâtir.

Par-dessus le troisième banc de sel vient une masse considérable de nouvelles couches de gypse.

La moitié du massif de la montagne que forment ces trois bancs a été entraînée par des éboulements ou lavée par les eaux de la Vartemargtchai, formant et creusant ainsi la vallée de Koulpé; les trois bancs, comme je l'ai dit, se présentent à pic par le sud et l'ouest, et l'on entre de plain-pied dans la mine par ces trois grands étages.

Les excavations qui sont résultées de travaux qui datent sinon de Noë, au moins de temps très-reculés, ont affaibli le corps de la montagne, et un tremblement de terre, il y a 15 ans (1819?), en a déchiré le sommet d'une manière effrayante. Des fentes énormes ont isolé des pics et des massifs entiers de gypse marneux qui menacent à chaque heure de tomber sur le village, comme cela est arrivé déjà plusieurs fois.

L'abondance du sel est extrême : aussi l'a-t-on vilipendé d'une manière indigne; chacun a exploité le sel comme bon lui semblait, sans ordre, sans penser à l'avenir. On creusait sans soutenir l'excavation par des piliers; la mine s'écroulait, et c'est ainsi que presque toute la paroi occiden-

tale est sens dessus dessous, de façon qu'il est difficile d'y recommencer des travaux avec succès.

Il en est presque de même de la paroi qui regarde le midi, où se font les travaux actuels : une grande partie est inexploitable à cause des éboulements. La grande mine actuelle a 150 à 160 pas de long. On a attaqué le banc inférieur de front et on a avancé de 70 à 80 pieds. La couche est inclinée vers le nord sous un angle de 20 à 25°, de façon que l'excavation descend sous cet angle-là. On l'a soutenue par des piliers, mais avec si peu de soins, que quelques-uns sont trop faibles ou manquent tout-à-fait. Les déblais ont été entassés dans la mine ou portés à l'entrée, où ils se sont accumulés. Les eaux de pluie et de neige pénétrant ces déblais et ne trouvant pas d'écoulement, ont suivi la couche de sel, et sont allées se ramasser au fond de la mine, où elles forment des bassins qui rendent cette partie inabordable.

L'eau coule aussi par une fente du toit; mais ce ne sont aussi que les eaux de pluie et de neige qui suintent par-là.

Les administrateurs m'ont demandé quels moyens il fallait mettre en usage pour débarrasser la mine de ces eaux mortes. Je les ai dissuadés de creuser un canal long et fort dispendieux pour les conduire hors de la mine, et leur

ai conseillé plutôt de forer un puits à travers la couche de sel jusqu'à la marne gypseuse qui probablement absorberait l'eau qui se filtre ainsi, leur recommandant d'avoir soin de déblayer l'entrée de la mine, et d'empêcher que les eaux de pluie n'y pénètrent par la suite.

Le prix du sel à Koulpé est en raison de 3 roubles et 50 copp. en argent (14 francs), qu'on paie à la couronne qui est propriétaire des mines, et de 1 rouble 20 copp. argent, qu'on paie aux ouvriers pour 32 pierres de sel pesant environ 64 pouds ou 2,560 livres. Le gouvernement avait affermé le droit qu'il perçoit à un Arménien d'Erivan pour la somme de 12,000 roubles en argent, près de 48,000 francs.

On travaille le sel par pierres; c'est-à-dire que l'on isole, par un canal profond de 3 à 4 pouces, une masse ou grosse brique d'à peu près 2 pouds, que l'on détache ensuite de la roche par quelques coups d'un gros marteau. Les ouvriers montraient beaucoup d'adresse dans ce travail.

Les habitants de l'Arménie et de la Géorgie viennent acheter le sel sur la place, et le chargent sur des bœufs ou sur des chameaux.

Le général voulut m'accompagner dans le pèlerinage que je fis au tombeau de St Georges, qu'on montre dans une misérable petite hutte de terre glaise et de pierres sur l'escarpement

de la montagne de sel : malgré l'extrême indigence qui se remarque dans cet édifice, il afflue beaucoup de pèlerins qui ont foi dans ce tombeau et qui offrent à St Georges une lampe, comme c'est l'usage; les alentours de ce saint lieu sont semés de débris de vases qui en ont tenu lieu.

En descendant, nous allâmes visiter dans la paroi de sel qui regarde l'occident une grande excavation que les habitants du village, dans les cas les plus menaçants de guerre ou d'invasion, considèrent comme leur citadelle : on la voit très-bien dans mon dessin. Sa position à mi-pente d'un terrain très-escarpé et presque innaccessible, en rend l'abord passablement difficile ; mais pour plus de sûreté, ils ont construit une forte muraille devant l'entrée de la grotte, de façon à laisser un espace libre pour manœuvrer, et à peu de distance sur les côtés ils ont placé deux tours comme postes avancés, sur des points où rien n'échappe à la sentinelle qui a l'œil au guet. La vue qu'on a de là, et surtout du sommet de la montagne, est fort belle; elle repose principalement sur le sombre Takh-haltou, qui n'est qu'un point avancé de la chaîne qui se détache de l'Ararat et se dirige sur Arzeroum.

Le 17 mars, le général me donna deux Cosaques et un guide pour aller faire une course

sur la frontière de la Turquie et sur les bords de l'Araxe.

Je poursuivis les couches de marne bleue et rouge depuis Koulpé jusqu'à un verst vers l'Araxe, où elles sont recouvertes par l'argile feuilletée.

Les collines d'argile feuilletée sont à leur tour couronnées par une couche de grès ou de molasse rougeâtre.

A l'approche de la grande montagne de Kgache, qui est en face de l'embouchure de l'Arpatchai ou Akhouréan, cessent les collines basses de marne rouge et bleue, et quand on a traversé une petite plaine qui borde l'Araxe, on se trouve au pied du Kgache lui-même, contre lequel heurte le fleuve rapide.

Inférieurement à la marne et au grès sortent presque verticalement les couches multipliées d'un grès bigarré, dont les têtes présentent à l'Araxe une paroi menaçante hérissée de pointes, de blocs, de corniches, etc. Ce grès bigarré variant du rouge au jaune *grillé*, est par couches régulières de 1 à plusieurs pieds d'épaisseur.

Quelque couches sont homogènes et présentent un grès plus ou moins fin, quelquefois marneux, ou c'est un conglomérat renfermant des cailloux jusqu'à la grosseur du poing, de porphyre, de schiste et de différentes roches

ignées. Quelques couches sont criblées de bulles blanches.

Les pétrifications sont très-rares ; elles manquent tout-à-fait quand le grès devient conglomérat, grossier. Je n'en ai trouvé que dans quelques couches homogènes fines à l'ouest de la montagne, au-dessus d'un ancien village qui s'étendait jadis dans une gorge creusée au milieu de ce grès.

Dans les couches plus marneuses que sablonneuses, on trouve quelques empreintes de plantes, que j'ai remises à M. le professeur Göppert de Breslau pour les déterminer et pour les publier.

Le grès se montre aussi sur la rive gauche de l'Araxe : ses couches multiples redressées sous un angle de 50°, forment une colline escarpée près de l'angle ouest ou de droite du confluent de l'Arpatchai et de l'Araxe (1). Là gisent les ruines du château d'Erovantagerd, dont il ne reste que quelques pans de murailles bizarrement construites par zones de trois rangs de pierres de taille en grès rouge, alternant avec des cubes réguliers de lave noire. Au milieu de ces débris s'ouvre le souterrain par lequel on descendait pour puiser l'eau de l'Araxe, qui arrivait jusque sous le rocher par un canal souterrain.

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 36.

La forteresse communiquait avec l'autre rive de l'Araxe par un pont dont il ne reste que quatre piliers un peu disloqués en grès rouge. A la tête du pont sont les ruines d'habitations qui bordaient l'Araxe.

Traversant l'Araxe à gué, j'allai visiter le cimetière d'Erovantagerd sur une petite colline adjacente à celle du château; près d'une carrière de meules qu'exploitaient les anciens habitants, je trouvai nombre de tombes encore dressées en lave noire, et très-bien conservées. Le temps, les guerres, les tremblements de terre, ont tout ravagé, nivelé en Arménie; les tombeaux seuls sont restés intacts et bravent l'oubli.

L'un de ces tombeaux porte pour inscription :

« Ce tombeau est celui de Martyrus, 1424, » gravé avec nombre de croix sur une longue pierre, haute de 6 pieds.

Elle prouve qu'en 1424, cette ville était encore habitée.

Les ruines des édifices de la ville sont très-nombreuses jusqu'à l'Arpatchai, au-dessous d'Hadji-Beïramlou. Ce sont de simples murailles liées avec de la terre.

Nous eûmes, au passage de l'Arpatchai, à peu près le même sort que Tournefort. (Voy. III, 362.) Le gué est difficile et très-dangereux à cause de la multitude de gros blocs de lave qui sont entassés; la rivière abondante est fort

rapide. Nos chevaux cosaques, qui étaient de haute taille, avaient de l'eau jusqu'au ventre. Le courant rendant leur marche incertaine, et le mien montant tout à coup sur une grosse pierre, je faillis me noyer avec lui, quand les Cosaques effrayés accoururent à mon secours.

Les habitants d'Hadji-Beïramlou ont profité du courant de l'Arpatchai pour y établir plusieurs moulins.

L'Arpatchai ou Akhouréan fait la frontière entre la Russie et la Turquie, excepté ce petit coin de ruines d'Erovantagerd que les Russes ont encore sur la rive droite.

J'avais prié le général de me permettre d'aller jusqu'à Pakaran et jusqu'à Ani ; mais comme ces ruines sont sur la rive droite de l'Akhouréan et par conséquent sur territoire turc, et qu'il m'aurait fallu enfreindre les lois sanitaires, le général me le refusa sans rémission ; je ne pouvais m'en plaindre ; je savais combien ce refus lui coûtait. Etre à 26 verst d'Ani et ne pas voir ces ruines magnifiques ! Ce que l'Arménie offre de plus curieux et de plus admirable ! Nombre de ses églises sont encore debout, ainsi que ses murailles d'enceinte, ses portes, ses palais : des inscriptions, des sculptures partout.

Je me consolai de ce cruel contre-temps en visitant sur la rive gauche de l'Akhouréan, vis-à-vis d'Erovantagerd, les restes d'Erovantachad,

jadis l'une des capitales de l'Arménie. Ces deux villes furent fondées à peu près dans le même temps par Erovant II, qui abandonna vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne Armavir, l'ancienne capitale de l'Arménie, pour fixer sa résidence dans sa nouvelle ville d'Erovantachad, qu'il remplit d'édifices magnifiques et qu'il décora de toutes les statues qui se trouvaient dans la ville qu'il abandonnait. Plus tard, le roi Tiridate fit don de cette ville et des pays environnants au prince persan Archavir, de la race des Arsacides (1); elle devint la résidence habituelle des princes Gamsaragans, ses descendants.

Ici St.-Martin commet une faute en disant que Erovantachad était sur la rive méridionale de l'Araxe, en face de l'embouchure de l'Akhouréan. Cela est de toute impossibilité : on a vu que le mont Kgache, qui borde la rive droite de l'Araxe, est à pic; il n'y a par conséquent nulle place pour y bâtir une ville, et même dans les petits espaces libres, je n'y ai point vu de traces de ruines quelconques : d'ailleurs, le danger des éboulements aurait bientôt effrayé tout homme assez hardi pour se loger là.

La plaine qui est en dessous est si basse et si souvent inondée, qu'il n'y a pas eu moyen d'y

(1) Mos. Khor. l. II, cap. 36, p. 150.

bâtir une ville; d'ailleurs, point de ruines non plus.

Erovantagerd et Erovantachad, comme me l'expliqua M. Kourganof, d'après les localités, étaient sur la rive gauche de l'Araxe, Erovantagerd à l'ouest de l'Akhouréan, et Erovantachad sur l'autre rive à l'est.

Je trouvai sur l'emplacement d'Erovantachad de vastes ruines qui en commençant à l'Akhouréan, s'étendaient à 2 ou 3 verst à l'est sur une petite plaine élevée au-dessus de l'Araxe, et bordée au nord par une longue colline escarpée d'argile feuilletée et couronnée d'une coulée de lave. Cette coulée vient d'au-delà de l'Akhouréan, où elle couronne toutes les sommités en face du Kgache, arrêtée et comme suspendue sur l'argile feuilletée et la marne rouge.

Une de ces collines intermédiaires entre le Kgache et la coulée de lave, parut m'offrir une singularité assez frappante derrière Erovantagerd. Les couches inférieures sont de grès et inclinées sous un grand angle : le sommet de la colline est aussi formé d'une couche horizontale de grès.

Cette discordance de gisement est-elle due à une cause volcanique ?

Parmi les ruines d'Erovantachad, je ne trouvai de remarquable que celles de deux églises considérables renversées de fond en comble,

sans doute par les mêmes tremblements de terre qui ont si cruellement ravagé Ani. Autour de ces églises se voient encore quelques traces de rues. Mais les tombeaux qui recouvrent, sous toutes sortes de formes, un immense espace le long du pied de l'escarpement de lave, sont toujours ce qu'il y a de mieux conservé. La plupart ne sont que de grandes dalles ou cippes. Je copiai sur l'un de ces tombeaux l'inscription suivante :

« En 1292, moi, K'hatchatour, j'ai élevé cette croix pour me protéger devant le ciel, moi et mes frères. »

Ces tombeaux sont pour la plupart en lave noire.

Je retournai très-satisfait de mon excursion à Koulpé, ayant traversé deux fois l'Araxe et une fois l'Akhouréan à gué; mais il n'y a pas de comparaison combien le premier fleuve est moins dangereux que le second, dans cette saison, où les eaux sont encore basses et claires, n'étant ni grossies ni altérées par la fonte des neiges des vallées d'en haut. Le fond de l'Araxe est uni, graveleux, et on le traverserait cinq fois plutôt que de passer l'Akhouréan une fois. Il n'y a à craindre que cette fascination qu'éprouvent ceux qui ne sont pas habitués à biaiser en descendant avec le courant. La rapidité de cette vaste nappe d'eau brillante qui fuit, opère sur la vue une sensation, une fascination, un éblouissement

impossible à décrire; il semble qu'on est entraîné comme par un charme, et on a peine à se tenir sur son cheval et à ne pas se jeter dans l'eau.

Nous n'avions pas manqué chaque soir, le général, toute sa suite et moi, d'assister aux vêpres dans l'église arménienne. A l'époque du carême, chacun se fait un devoir de redoubler de zèle en observant religieusement le plus stricte des carêmes; car les Arméniens, pendant cette époque, ne touchent à aucune chose qui ait eu vie, chair ou poisson.

Rien de plus simple et de plus pauvre que l'intérieur d'une de ces églises de village. Le mur extérieur est en pierres liées avec de la terre glaise ou de la mauvaise chaux; deux rangs de grosses poutres non équarries en guise de colonnes, soutiennent le toit en terre; au fond, une espèce de niche fermée par un mauvais rideau, forme le sanctuaire où se place le prêtre en surplis déchiré, pour lire les prières. Tous les petits garçons l'entourent à genoux et chantent ou récitent les prières tour à tour. Les plus âgés des habitants se placent hors du chœur, et chacun s'agenouille sur sa natte de paille ou sur sa peau de mouton qui marque sa place d'habitude, baisant la terre et murmurant tout bas les paroles du prêtre ou y répondant tout haut. Les fem-

mes se tenant à part à demi-voilées, remplissent le fond de l'église derrière les hommes et sortent les premières, baissant les regards.

C'est avec un sentiment qui touche le cœur que l'on se trouve si loin de sa patrie, au milieu d'une société d'hommes qui sympathisent au moins par quelques points avec vous et qui vous traitent de frères.

Un soir, le général me mena dans le logement où M. Kourganof s'était retiré en nous cédant le sien. Si vous aimez la musique, me dit-il, venez écouter notre hôte qui en joue avec passion. Je fus si étonné du talent de cet homme sur le balalaïka ou guitare, et je lui témoignai tant de plaisir qu'il m'invita pour le lendemain à un concert de sa façon.

Jamais je n'ai vu quelqu'un de plus passionné pour la musique que ce bon M. Kourganof. C'était un artiste distingué avec sa simple balalaïka. Il avait réuni pour nous faire honneur un petit orchestre de trois musiciens qu'il dirigeait en grand maître; et accroupis sur un tapis auprès du feu, dans sa chambre souterraine, nous ne perdîmes pas une note pendant qu'il exécutait les airs persans, turcs, géorgiens, les plus difficiles, avec une habileté et une dextérité incroyables. Rien de plus ingrat que son instrument, et cependant il nous enchanta, et je me réfère, outre mon ju-

gement, à celui de M. Sialski, violon distingué, qui était avec nous et qui ne pouvait trop exprimer sa surprise.

M. Kourganof nous donna des échantillons de toutes les espèces de chants des peuples voisins, surtout des Persans. Ces peuples ont un singulier goût musical : point d'harmonie proprement dite, le musicien saute d'une mesure à l'autre de la manière la plus burlesque et la plus inattendue. La voix naturelle est contrefaite par des intonations chevrotantes; point de rythme en général, et cependant cette mélodie si difficile à retenir, M. Kourganof et ses accompagnants l'exécutaient parfaitement.

Un seul air persan me fit plaisir par son harmonie lente et grave, par son type de mélancolie; les musiciens russes l'ont appris et le jouent souvent.

Les airs turcs diffèrent peu des airs persans pour le genre; il en est de même des chants des Géorgiens qui semblent avoir imité leurs voisins.

Mais quand M. Kourganof vint à nous jouer quelques airs kourdes et caucasiens, nous nous aperçûmes à l'instant que nous étions sur une terre étrangère. Je n'oublierai point l'effet que produisirent sur moi les premiers : il y avait de l'harmonie, du rythme, mais en même temps

quelques chose de si grave, de si mélancolique, que l'on n'aurait jamais pu croire des sons pareils sortis du coeur d'un Kourde.

Les airs caucasiens et surtout lesghis leur ressemblent par leur simplicité et par l'harmonie. Il est de ces mélodies lesghiennes qu'on n'oublie jamais une fois qu'on les a entendues.

M. Kourganof était tout feu, tout musique et comme inspiré; son œil noir étincelait; son corps exprimait par des gestes, son visage par des traits, l'impression musicale profonde qu'il éprouvait : il était acteur et musicien à la fois, comme le neveu de Rameau. Il était profondément pénétré et ses yeux se portaient tour à tour de nous sur ses collaborateurs qu'il cherchait à encourager, qu'il applaudissait.

Quand l'un d'eux avait fini un air ou une chanson, c'était pendant quelques minutes commme un entr'aete : les balalaïkas et le tambourin jouaient machinalement comme un long prélude : tout à coup l'un d'entre eux qui se sentait inspiré, criait par les tons les plus élevés et les plus soutenus que puisse produire la voix humaine une espèce de défi. M. Kourganof l'acceptait sur le même ton ; le nouvel air était adopté, et le mode d'intonation et les visages changeaient suivant la nouvelle mélodie.

Nous passâmes ainsi trois heures sans nous

lasser à écouter ce concert bizarre, dans ce coin reculé où les trois grands empires russe, persan et turc viennent presque se toucher.

Nous partîmes de Koulpé le 12 mars pour continuer notre voyage. J'avais tant dit au général combien je désirais visiter ce qui était accessible de l'Ararat pour la saison, qu'il voulut m'y mener lui-même. En venant à Koulpé, nous avions traversé la plaine à gauche de l'Araxe; en retournant à l'est, nous devions parcourir la moitié qui est sur la rive droite.

Il faisait une de ces pluies douces d'avril quand nous passâmes de la vallée de Koulpé dans celle de Tchintchavat, qui est tout entière dans la marne rouge et bleue : elle est arrosée par le Tchintchavat-tchai. Les pentes sont en grande partie couvertes par des cailloux roulés de lave, qui forment quelquefois de grands amas.

Après avoir descendu l'espace de 2 à 3 verst le long de la Tchintchavat-tchai, on remonte sur une coulée de lave qui se nivelle sous forme de plaine élevée de 2 à 300 pieds au-dessus du niveau de l'Araxe. Cette coulée uniforme recouvre l'argile feuilletée qui pourrait bien être un tuf de cendres volcaniques, et encaisse, depuis l'embouchure de la Tchintchavat-tchai jusqu'à un verst et demi au-delà de Karakala, l'Araxe en lui présentant deux rives bordées de rocs à pic dont les débris encombrent la rive.

D'énormes fissures ont aussi fendu la coulée, en ouvrant ainsi dans ses flancs des ravins sauvages latéraux à l'Araxe. C'est sur l'angle de deux de ces fentes sur l'Araxe qu'ont été bâtis Sourmali et Karakala, jadis Tigranocerte.

La lave noire, semée de cellules longues, a été divisée par colonnes qui imitent parfaitement les piliers basaltiques; toutes ces colonnes sont verticales.

Tigranocerte (1) ou Karakala était plus fortifié par la nature que Sourmali; car une ramification d'une grande fente dans la coulée de lave l'isolait complétement : deux côtés étaient défendus par un fossé naturel très-profond; un troisième côté par l'Araxe; il ne restait plus qu'un isthme étroit où l'on avait accumulé les tours et les murailles : et pour plus de précautions, les points de la coulée de lave qui étaient tant soit peu abordables étaient bordés de murs. Le château ou la citadelle proprement dite occupait le point le plus étroit de l'isthme; le reste était la ville haute, où l'on ne voit plus que des tas de pierres et des murailles noires de lave éparses. Les deux

(1) La terminaison *cert*, *kert* ou *gherd*, que l'on retrouve chez les noms de ville arméniens, signifie un lieu fortifié, et répond aux *gard*, *grad*, *gorod* des nations slavonnes qui ont la même signification.

tours qui défendaient la porte de la ville sont à peine reconnaissables.

Mais la citadelle ayant servi depuis la destruction de Tigranocerte de point de défense tantôt aux Arméniens, tantôt aux Persans, il est resté dans les murailles du château actuel de Karakala de grands lambeaux de tours et de murailles anciennes qui contrastent pittoresquement avec les nouvelles constructions modernes; car on ne peut rien voir de mieux construit que ces anciennes tours qui sont en pierres de taille superbes, les lits de lave noire alternant avec ceux de porphyre ponceux rouge. Je trouvai quelques croix sculptées dans ces anciennes constructions. Les nouvelles sont presque toutes en cubes grossiers de lave noire, ce qui a fait donner au château moderne le nom de Karakala (château noir).

Quand nous y passâmes, il n'était habité que par quelques familles arméniennes qui s'étaient logées dans le labyrinthe des murailles du château délaissé par les Persans. On nous offrit, dans une salle persane abandonnée, un dîner somptueux principalement composé de laitage.

Au devant de la forteresse vers l'ouest s'étendait un vaste cimetière où l'on reconnaissait les tombes de toutes les nations qui avaient passé par-là, des Arméniens, des Persans : quelques-uns de ces tombeaux étaient fort intéressants, et je fus étonné d'y trouver des figures de béliers

avec des inscriptions tatares (persanes); ce qui me prouva que ces figures n'ont pas été employées exclusivement par les Arméniens comme je le pensais auparavant. J'y vis un mausolée dodécagone de genre persan supérieurement construit en pierres de taille de grès rouge (1).

Un cheval sellé, bridé, avec étriers, kindjal, sabre recourbé, d'un travail assez grossier et sans inscription, reposait aussi sur une tombe en guise de monument (2).

Au pied de la coulée de lave qui supportait la citadelle et la ville haute, s'étendait le long de l'Araxe la ville basse et quelques jardins abandonnés depuis longtemps. Les piliers d'un ancien pont sur l'Araxe existent encore.

Les Arméniens montrent près des ruines de Karakala l'arbre sous lequel ils supposent que Job reçut la visite de ses trois amis. J'ignore sur quoi ils se fondent pour prouver que le pays de Huts, d'où était Job, répond à la province arménienne d'Ararad.

A deux verst de Karakala, nous descendîmes insensiblement de la coulée de lave dans la plaine basse de l'Araxe, que la lave n'encaisse plus. Les collines d'argile feuilletée ou de trass sur lesquelles a coulé la lave, se retirent au S.E.

(1) Voyez ce mausolée, Atlas, IV[e] série, pl. 29.
(2) Voyez Atlas, IV[e] série, pl. 28.

et font un long circuit en longeant le pied des montagnes, et en revenant le long du pied de l'Ararat.

La plaine est extrêmement unie, à peine élevée de quelques pieds au-dessus de l'Araxe, et sans pierres. De nombreux canaux l'arrosent dans tous les sens, et vont même longer le pied des montagnes. Cette plaine, par un effet d'optique, au pied des montagnes, paraît plus basse que l'Araxe, qui, à différentes époques, a parcouru toute cette étendue ; il n'est pas difficile de concevoir comment Ardachar se trouve aujourd'hui à 6 verst de l'Araxe.

Ce sol de glaise fertilisée est couvert de villages en terre, entourés de jardins et de superbes champs.

Jusqu'à Karakala la petite pluie du matin avait rendu notre marche très-silencieuse; toute la caravane était sérieuse; mais à peine eûmes-nous atteint la vaste plaine de l'Araxe, que le temps se remit et que la gaîté ranima notre troupe engourdie, qui reprit ses jeux, recommença ses évolutions. Tout le long du chemin ce n'était qu'attaque, poursuite de cavalier à cavalier; on se lançait le djérid ou bâton brûlé par les bouts, en cherchant à atteindre du plus près possible son adversaire qui s'enfuyait bride abattue, et qui esquivait fort souvent par son adresse les coups qu'on voulait lui porter. En pleine course,

on ramassait le djérid qui était tombé : ici c'était le combat de l'adresse de l'homme et de la vigueur des chevaux.

Quelquefois notre escorte d'honneur, composée de 30 à 40 cavaliers armés tant persans, arméniens que kourdes, se séparait en deux partis pour se livrer un combat simulé; ces habiles cavaliers se tiraient des coups de fusil, de pistolet; là le parti vaincu, chaudement poursuivi, faisait volte-face au moment où l'on s'y attendait le moins et tombait sur l'ennemi téméraire, qui prenait la fuite à son tour. Ils se reposaient un instant pour laisser les chevaux reprendre haleine, et s'observaient du coin de l'œil pour recommencer bientôt après et se poursuivre à travers cette plaine magnifique où rien ne les arrêtait qu'un canal qu'ils traversaient dans leur course rapide sans s'en douter, emportés par leurs coursiers.

Quelques chutes, quelques actes de maladresse excitaient les rires de toute la caravane, et quelques plaisanteries que l'on supportait assez bien quand il s'agissait de sa propre maladresse; on ne souffrait pas si facilement une attaque faite à la réputation de son cheval; chacun voulait avoir le meilleur.

Quelques-uns d'entre nous ou des cosaques s'avisaient aussi de se mêler à ces défis; mais ils ne brillaient guère parmi ces enfants de l'Armé-

nie. Djalilbeg qui avait passé l'Araxe pour nous rejoindre, montrait une adresse remarquable dans tous ces jeux, ainsi que ses fils. Le père se distinguait ici de ses enfants par la simplicité de son costume et des ornements de sa bride, tandis que les chevaux de ses fils étaient couverts de plaques et de chaînes d'argent et d'autres ornements.

Cependant toute la troupe s'arrête; amis et ennemis se réunissent et oublient leurs jeux; chacun se range à son poste et ressent quelque inquiétude à l'approche de ce village par où nous devons passer. Une troupe brillante partie de là accourt de nos côtés; un nombre à peu près égal se détache de notre corps et s'élance à leur rencontre à un signal donné. On va examiner qui sont ces nouveaux venus, amis ou ennemis. —Amis! on se reconnaît, on se salue, et on s'avance rapidement vers nous. A notre approche toute la troupe se range sur une ligne et attend à cheval le général.—On met pied à terre pour venir à sa rencontre. On échange les compliments de bienvenue, etc., et bientôt les nouveaux venus reprennent place sur leurs chevaux, et c'est nouvelle fête, nouveaux combats, nouvelles joûtes entre l'ancienne escorte et les nouveaux venus; chacun veut montrer sa supériorité et briller aux yeux du général, qui s'avance sans trop se fatiguer et que ces jeux intéressent vi-

vement, tant ils sont une image de la guerre.

Nous sommes près du village et chacun s'arrête dans sa course, restreinte par des murailles. A l'entrée même du village, nous trouvons toute la population qui attend dévotement le général et qui entoure un boeuf que nous distinguons au devant de la troupe. Nous ne sommes qu'à 50 pas; tout à coup le bœuf tombe au moyen de cordes préparées que l'on tire subitement, le pauvre animal va être égorgé, lorsque le général crie et fait des gestes pour qu'on ne l'immole pas pour lui; et bientôt arrivent les anciens du village, à barbe blanche, qui viennent féliciter humblement leur bon gouverneur.

Ici une partie de l'escorte qui vient des villages les plus éloignés, prend congé et s'en retourne. On traverse le village sans s'arrêter, quand le général n'a pas quelque plainte à juger, quelques griefs à écouter, et dès que la place le permet, les jeux recommencent.

C'est ainsi que nous avions fait le trajet d'Erivan à Koulpé, c'est ainsi que nous fîmes celui de Koulpé à l'Ararat et plus loin. Partout de nombreuses escortes qui faisaient monter notre troupe à 70 ou 80 cavaliers. Dans chaque village on voulait, à notre approche, immoler un bœuf ou un mouton. Telle était la manière de voyager des anciens sardars persans, et tels étaient les us et coutumes de leurs excursions. On n'avait

encore rien changé pour le général russe de ces observances et cérémonies. Non seulement ces escortes et ces jeux servaient à relever la pompe du voyage, mais étaient nécessaires à notre sûreté. Le pays que nous traversions était naguère très-dangereux; nous nous trouvions sur le sol des Kourdes qui passent l'hiver dans la plaine et l'été sur les promontoires et sur les chaînons de l'Ararat, et qui n'ont jamais aimé que le brigandage : on n'aurait pu, du temps des sardars, faire cette tournée sans une plus forte escorte que la nôtre; aujourd'hui elle était moins nécessaire, quoique toujours utile, parce que les Kourdes avaient quitté en partie le sol russe, mais il en était encore assez resté pour exercer leur ancien métier.

Nous allâmes passer la nuit à Amarat, à 20 verst de Karakala, après avoir traversé Arabkerlou et Akhmanmat. Amarat était jadis la résidence du chef des Kourdes; après la guerre entre les Russes et les Persans, il se sauva en Turquie avec une partie des siens; depuis lors, il désira rentrer en Russie et profiter de l'amnistie générale accordée à ceux qui avaient quitté le pays pendant la guerre. La Russie lui a refusé avec raison cette permission, sachant fort bien que laisser revenir ce chef en Arménie, c'était le mettre à la tête des Kourdes de son territoire, leur donner un guide, un con-

seil, dans leurs expéditions de brigandage. Tandis qu'en l'empêchant de rentrer, les Kourdes se trouvaient sans chef, et forcés de vivre tranquilles et de s'apprivoiser sous les lois de la Russie.

Amarat est une petite forteresse carrée défendue par un mur en terre glaise; elle renferme les vastes appartements à la persane du chef des Kourdes, son harem, etc., le tout est passablement abandonné.

On ne voit pas à Amarat le petit Ararat qui est complétement masqué par le grand.

Nous quittâmes Amarat le 19 mars, accompagnés de 70 cavaliers kourdes et de leur agar.

Les montagnes du Takh-haltou et du Keuroglou-dagh sont un chaînon détaché de la chaîne principale qui de l'Ararat se dirige vers Erzeroum. La partie de cette chaîne qui sépare l'Arménie du pachalik de Bajazed porte le nom de Sinak; elle est formée de deux branches parallèles avec une vallée intermédiaire et le petit lac de Balakhli-gheul qui s'écoule quelquefois du côté de Bajazed. Le petit Sinak est au nord, le grand fait de temps immémorial la frontière entre Erivan et Bajazed. Le Sinak est de pierres noires et couvert de débris; c'est du sommet de cette montagne qu'a coulé la lave que nous passâmes au-dessus de Sourmali et de Karakala : là où j'ai vu la coulée, le plan sur lequel

elle repose n'a pas plus de 2 à 5° d'inclinaison; sa nappe est très-peu tourmentée et n'offre pas l'aspect aussi visible de *cheires* que les coulées du Nal-Tapa.

Les Kourdes passent l'été avec leurs troupeaux sur les sommités du Sinak, du Keuroglou-dagh; mais pendant l'hiver, ils cherchent un abri entre les laves déchirées du Tachebouroun, promontoire de l'Ararat, ou autour de Boulak-bachi (Tête de la source), pour y placer leurs moutons à l'abri contre les neiges.

Le chemin ordinaire qui mène d'Erivan à Bajazed, passe au sud de l'Araxe par Souleiman-abad (1), par Malagliou, par Igdir où est la quarantaine. Dix verst plus loin est Alikamarli, d'où l'on compte aussi 10 verst jusqu'à Kulluk ou Moullah-Akhmet, le dernier village de la plaine, et l'un de ceux de cette longue file qui borde le pied des montagnes. De Kulluk qui est à 25 v. d'Amarat, on monte pendant 25 autres verst jusqu'au village de Moullah-Kamar qui s'étend sur un plateau en assise du Sinak. C'est le dernier des villages de l'Arménie : dans le voisinage est le col du Sinak et la frontière de la Turquie.

Le nom de Keuroglou-dagh rappelle un nom

(1) *Abad* qui termine tant de noms de cette partie de l'Arménie, signifie *ouvrage de*. Sardar-abad, ouvrage du sardar; Souleiman-abad, ouvrage de Souleiman.

bien célèbre dans les récits du peuple arménien et géorgien. Encore à présent, on ne prononce qu'avec une secrète épouvante le nom du fameux brigand Schinderhans, le Carl More de l'Allemagne. Partout, près de Tiflis même, on montre ses anciens repaires que l'on appelle châteaux de Keuroglou, d'où il tombait à la tête des siens sur les passants et même sur les caravanes pour les piller.

Mais sa principale résidence, son fort inexpugnable, était placé sur les rochers à pic, nus, auquel il a donné son nom : ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient à ce repaire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe encore.

Keuroglou ou Karaoglou était fils d'un palefrenier du schah de Perse, qui eut les yeux crevés ; il naquit environ 40 à 50 ans avant l'invention de la poudre.

On raconte qu'étant dans son fameux fort de Karaoglou, qui a beaucoup d'analogie avec la Bastei, près de Dresden, il vit de son nid d'aigle passer une caravane à travers l'Araxe. Il rassembla ses gens, tomba dessus ; le chef de la caravane, étonné de cette subite apparition, fit bonne contenance, et invita le fameux brigand à prendre ce qui lui conviendrait le mieux. Keuroglou, content de cette soumission, lui rendit tout son bien. Pendant qu'il était ainsi occupé, il vit un homme qui portait à sa ceinture un pisto-

let ou petit fusil, et demanda ce que c'était. On le lui expliqua. Keuroglou désira voir alors une expérience, et le porteur du fusil tua un chien sous ses yeux. Keuroglou n'en pouvait croire ses yeux. « Adieu, Keuroglou, dit-il enfin, tu n'as plus rien à faire ici. » Et depuis lors, on ne le revit plus.

Nous traversâmes au-delà d'Amarat une des plaines les plus uniformes qu'on puisse voir. Elle est très-fertile et couverte de champs de froment et de coton, arrosés par des canaux de l'Araxe, qui coûtent beaucoup d'entretien, parce que le terrain est en grande partie un sable volcanique qui ne tient pas l'eau.

Ceux qui ne connaissent pas bien l'Arménie, voyant toutes les extrémités de ces canaux revenir à l'Araxe, se sont imaginé que c'étaient autant de ruisseaux qui venaient des montagnes, et les ont dessinés comme tels; cette erreur se trouve même dans la carte du général Khatof. La plaine tout entière n'a d'eau que de l'Araxe : le premier canal de déviation, celui qui doit longer le pied des montagnes, commence un peu au-dessous de Karakala, faisant ensuite un vaste circuit qui l'éloigne de 30 verst du fleuve, et recevant quelques-unes des sources qui jaillissent au pied des montagnes et qui donnent plus loin naissance au Karasou, comme on va le voir. Par opposition au *Karasou* (eau

noire), on donne aux canaux le nom de *Koulou-sou.*

Nous laissâmes Jgdir avec sa quarantaine à droite; plusieurs autres villages se dessinaient à courte distance des deux côtés de la route. Nous passâmes par Tokhanchalou, Kadjar et Baïat (1), et à 25 verst d'Amarat, nous nous arrêtâmes à Djanat-abad (ouvrage du Paradis), pour y passer la nuit. Ce village, l'un des plus grands de la plaine, est à 5 ou 6 verst de l'Araxe. Il y a quelques jardins avec des pêchers, des abricotiers; mais point de vignes, parce que les habitants sont musulmans.

Nous trouvâmes de ce côté de l'Araxe un autre prince persan, nommé Douloukhan-Beg, qui nous accompagna à Arkhouri. En m'informant des richesses et des sources du revenu de ces princes et des nobles, j'appris une singularité de l'ancien droit persan que je ne puis passer sous silence.

Le schah de Perse, en remettant à un prince ou à un noble des domaines, n'est sensé lui donner que l'imposition qui reviendrait au gouvernement. Le paysan seul possède la terre, pour laquelle il paie au seigneur une dîme de 3 sur 10.

(1) *Kadjar* est le nom de la dynastie régnante en Perse, et *Baïat* est celui d'une tribu qui habite l'Arménie. Djalilbeg était Baïat.

S'il se trouve dans le domaine plus de terre que le paysan n'en peut cultiver, le seigneur propriétaire n'a pas le droit d'en tirer parti pour son propre compte : le gouvernement n'a jamais entendu donner la terre au seigneur ; elle appartient au schah, et ce qui n'est pas cultivé par le paysan, retourne directement au schah de droit.

Cette disposition de la loi, qui a été conservée sous le régime russe, ôte toute énergie au seigneur : le paysan un peu industrieux est souvent plus riche que son maître.

Outre le tiers environ de la récolte, sous l'administration persane, le gouvernement prélevait encore un impôt en argent qui était fixé comme suit : chaque boudja, c'est-à-dire chaque groupe de deux familles riches avec une pauvre, ou de deux familles médiocres avec deux pauvres, payait 10 *touman* (160 francs de France).

Le gouvernement russe a changé cette imposition, et l'a réglée comme suit : elle est de 32 fr. par famille pour les villages qui produisent du riz et du coton, de 24 fr. pour ceux qui cultivent l'un ou l'autre, de 20 fr. pour ceux chez lesquels ne prospère ni l'un ni l'autre.

A Koulpé, le $\frac{18}{30}$ mars, nous avions eu + 10° le matin par une pluie douce.

A Amarat, le 19, + 10° ; pluie légère et chaude ; temps couvert.

A Djanat-abad, le 20 mars, à 6 heures du matin, + 7° ½. Pluie pendant la nuit; temps couvert le matin.

Le 20 mars, nous partîmes de Djanat-abad pour visiter l'Ararat et Arkhouri. A 10 verst de Djanat-abad, nous passâmes par Hassan-abad, village établi par Hassan, frère du sardar Houssein; nous longeâmes et nous tournâmes ensuite le pied du Tachebouroun, grand promontoire hérissé d'énormes blocs de lave noire, et composé de coulées de lave que l'Ararat a versée sur la plaine de l'Araxe.

A 10 verst de Hassan-abad, on se trouve au bord du Karasou, ancien lit obstrué de l'Araxe, lorsqu'il longeait le pied des montagnes. Sa largeur est quelquefois d'un quart ou d'un demi-verst, et il est creusé d'une dizaine de pieds au-dessous du niveau de la plaine. Actuellement il ne reste qu'un marais impraticable, dans lequel jaillissent toutes les eaux du pied de l'Ararat depuis le Boulak-bachi (tête de la source). J'ai eu l'occasion de remarquer plusieurs fois que les montagnes volcaniques de l'Alaghèz et de l'Ararat n'ont pas de rivière, malgré leur élévation : toutes les eaux de pluie et des glaciers se perdent dans les cendres et dans les débris volcaniques, et ressortent au pied sur l'argile feuilletée; celles de l'Ararat se recueillent

dans la vastitude des marais du Karasou, couverts de joncs et impénétrables.

Le point principal où on le traverse sur un mauvais pont, est à 10 verst d'Hassan-abad. Jusque-là la plaine est sans pierres. Nous avons trouvé l'herbe de la cochenille arménienne, le Dactylis litoralis, sur de grands emplacements couverts d'efflorescences salines.

Plnsieurs parties de la grande plaine d'Arménie sont ainsi salées. Selon l'opinion de quelques personnes, l'Araxe, en passant auprès de la montagne de sel de Koulpé, en emporte beaucoup de débris dont il recouvre la plaine dans ses inondations. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de recourir à cette cause pour comprendre comment de grands espaces de terrains peuvent être salés au pied de ces volcans, quand le sol ne consiste qu'en débris volcaniques, cendres et scories : cela s'explique de soi-même.

Sur ces espaces salés prospère une graminée qui croît en grande abondance : elle recouvre le sol, 1° entre Khorvirab et Targalou; 2° près des bords du Karasou, au pied de l'Ararat; 3° entre Devalou et le promontoire de Sadaraki; 4° entre la Dagna et le village de Gkoutchu, etc.

Au mois de mai, on voit éclore au pied de cette plante la larve d'un insecte qui ressemble beaucoup au Coccus polonicus, excepté qu'il est

beaucoup plus gros et qu'il approche de la taille de la vraie cochenille. Cet insecte se nourrit de cette plante qu'il recouvre en si grande quantité que quand les bergers mènent leurs troupeaux à travers la plaine salée pour les abreuver à l'Araxe, ils paraissent comme ensanglantés.

Il est connu en Arménie depuis fort longtemps; car l'auteur de la Géographie attribuée faussement à Moyse de Khorène, en fait mention en parlant de la province d'Ararad. « On y trouve, dit-il, un ver qui naît de la racine d'une plante et qui fournit la couleur rouge (1). »

Depuis longtemps les moines d'Etchmiadzin recueillent cet insecte pour en tirer une couleur rouge fort belle dont ils se servent pour transcrire leurs livres saints. Je m'informai auprès de l'évêque Isaak de quelques particularités sur la manière de l'employer. Selon lui, on recueille la cochenille arménienne depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'août : un homme peut en récolter une demi-livre par jour.

Un des grands inconvénients qu'on lui a trouvé c'est qu'elle renferme beaucoup d'huile animale, dont il est difficile de séparer la couleur;

(1) Saint-Martin, Mémoires sur l'Arménie, II, p. 367. On peut consulter aussi J. Hamel, *Ueber Cochenille am Ararat*, Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, in-fol. 1834.

le comte Rosen a fait faire plusieurs essais qui n'ont pas complétement réussi. J'ignore ce que l'on a fait depuis moi.

De l'autre côté du Karasou, nous eûmes encore un bout de plaine de 4 verst jusqu'au pied de l'Ararat : le sol se compose d'un sable volcanique noir et rouge dans lequel croît en quantité l'arbuste que Tournefort a nommé, dans ses Coroll. Inst. Rei herbar. 47, *Polygonoïdes orientale* Ephedræ facie; c'est le Calligonum de Linn. Spec. plant. p. 748. Voyez Tournefort, 340, III.

L'étroite lisière des bords du Karasou sert particulièrement de refuge en hiver aux Kourdes, que nous trouvâmes quittant déjà leurs huttes de terre pour s'établir sous leurs tentes de feutre noir, disséminées par groupes sur les bords de la rivière. On ne peut rien voir de plus sale que ces huttes d'hiver. Ils ont raison de se hâter d'en sortir pour s'établir sous leurs tentes, qui sont assez vastes pour renfermer tout ce qu'ils ont à loger, chevaux, chèvres, etc. Les bouts de devant sont relevés et la tente est ouverte, de façon qu'on voit tout ce qui se passe au dedans.

La richesse des Kourdes consiste en bétail, chevaux, moutons, lait, beurre, fromage, etc. Mais ils ne cultivent pas de blé : ils l'achètent des Arméniens par échange. Lorsque la chaleur de la plaine dessèche les pâturages, ils émigrent

sur les montagnes voisines, puis sur celles qui sont plus élevées, cherchant les pâturages pour leurs troupeaux, jusqu'à ce que les frimas les rechassent dans le bas.

Leurs femmes se montrent et sont très-méchantes. Ils parlent un langage mélangé de toutes sortes d'idiomes, et l'on voit que les Kourdes actuels ne sont qu'un ramassis de toutes espèces de nations qui venaient se vouer au brigandage à l'abri terrifiant de ce nom connu de si ancienne date, à peu près comme celui des Cosaques Zaporogues. On y retrouve du turc, du persan, de l'arménien. Les Kourdes sujets de la Russie, privés de leur chef, sont tranquilles : ceux qui habitent des portions du territoire persan ou turc, sont plus terribles que jamais.

En abordant le pied de l'Ararat, les pierres deviennent de plus en plus fréquentes. Comme sur les cônes volcaniques de l'Etna ou du Vésuve, on remarque ici le premier pas que l'on fait à la montée, tant la ligne entre la plaine et l'amont est bien marquée.

Que l'on est fier quand on met le pied pour la première fois sur cette sainte montagne, et que l'on entend de toutes parts la tradition des habitants vous reporter sur les traces de Noë : dès que vous avez monté quelque temps, vous y êtes déjà; on commence à trouver les jardins d'Arghouri ou Arkhouri, où les habitants culti-

vent le poirier, le pommier, le prunier, le cerisier, l'abricotier, le pêcher, le noyer ; point de figuiers. C'est ici que la tradition suppose que Noë planta les premiers ceps de vigne et s'enivra, et en foi de la vérité de cette histoire, on vous montre quelques tiges de vigne vierge. Dieu, pour punir les ceps qui avaient ainsi entraîné le pauvre patriarche dans le péché, les condamna à ne plus porter de raisins.

Arkhouri, que nous atteignîmes à 5 lieues du Karasou, est dans le fond de la crevasse que l'Ararat, dans ses commotions volcaniques, a entr'ouverte en déchirant son sein. Au fond de cette crevasse coule, au printemps, un maigre ruisseau, la seule eau courante de l'Ararat sur sa pente septentrionale. Arkhouri, le seul village qui se soit hasardé sur les flancs de l'Ararat, se désaltère de cette onde, qui a peine à atteindre le pied de la montagne, tant elle est épuisée par les canaux d'irrigation des champs et des jardins. Car quoique le nom d'*Arkhouri* signifie en arménien « *ici, il planta la vigne*, » cela n'empêche pas que son principal commerce ne consiste en froment. Sa population se monte à près de 1,000 habitants, répartis dans plus de 200 maisons. Ils ont, sur la rive gauche du ruisseau, une forteresse carrée en terre glaise à la manière du pays, et vis-à-vis, sur la rive droite, où est aussi la majeure partie du village, une assez belle

église bâtie en forme de croix en lave noire ; elle date du huitième ou neuvième siècle : l'intérieur est éclairé par un dôme. Sa longueur, jusqu'au fond du chœur, est de 54 pieds ; sa largeur, de 30 pieds. Le diamètre intérieur du dôme est de 15 pieds. La façade du chœur est aussi ornée de deux niches triangulaires.

Depuis la fondation de cette église, le terrain, comme autour du Panthéon à Rome, s'est tellement exhaussé, que les deux portes latérales sont enterrées jusqu'au cintre ; les tombeaux se sont accumulés sur cette place sacrée. Parmi ces pierres tumulaires de toutes formes, j'en trouvai une qui prouve l'antiquité de cette église ; c'est une longue dalle de 3 pieds de large sur 7 de hauteur, dressée non loin de l'entrée principale et sur laquelle on lit : « C'est moi, Isaak, serviteur pécheur de J.-C. Que l'on prie aussi pour moi devant Dieu, quand on lui adressera des prières. L'an 404 de l'ère arménienne » (955 de J.-C.).

Il est donc certain que l'église était déjà construite en 955, quand on a dressé cette tombe près de la porte.

On lit encore dans l'intérieur de l'église une inscription écrite sur l'un des piliers qui supportent le dôme, et dans laquelle Kakig Ier, surnommé Chahancha, fils d'Achod III, monté sur le trône d'Arménie en 989, donne au village

d'Arkhouri une franchise entière d'impôts, et anathématise quiconque osera violer ce décret. Ce décret, jadis gravé sur une pierre, est oublié depuis longtemps; la pierre a été brisée, les habitants du village paient les impôts comme partout, et on n'a de souvenance de ce décret de Kakig que par la copie écrite sur le pilier du dôme.

Lors du voyage de Tournefort, l'église d'Arkhouri, qu'il appelle *Acourlou*, était abandonnée, et on y logeait les étrangers. Selon ce même voyageur, cette église s'appelait aussi Araxilvanc, ou couvent de l'Apôtre. — C'est le nom que lui donnait déjà Chardin qui, mieux informé, le traduit par monastère des Apôtres. Non-seulement les Arméniens regardent comme très-saint l'emplacement où est bâtie l'église, parce qu'ils supposent que c'est là que Noë offrit le premier sacrifice après le déluge, mais ils disent aussi qu'on y a trouvé les corps de saint André et de saint Mathieu lorsque l'on creusait les fondements de l'église, qui est restée, dit-on, en possession du crâne de l'évangéliste.

Nous fûmes reçus par Stépan-Aga, chef du village d'Arkhouri, qui était venu à notre rencontre avec les principaux habitants du village, et qui voulut avoir l'honneur de loger le général sous son toit plat de terre glaise.

Je profitai de l'après-midi pour faire une ex-

cursion jusqu'au monastère de St.-Jacques, qui est perché à trois quarts de lieue d'Arkhouri en remontant les flancs de l'énorme crevasse. J'eus toutes les peines à me frayer un chemin à travers les fondrières et torrents d'eau produits par la fonte des neiges et des glaces de l'Ararat. Sur quelques espaces déjà libérés des frimas où l'on voyait poindre quelques brins d'herbes, je trouvai un Merendera caucasica (espèce de crocus) en fleurs. A force de persévérance, j'accomplis mon pèlerinage et je pus faire ma prière dans le sanctuaire du fameux St-Jacques. Ce monastère n'est qu'une petite chapelle assise sur le bord d'une terrasse naturelle, à quelques centaines de pieds au-dessus du fond de la crevasse. L'église est entourée de quelques huttes où logent les moines qui desservent l'église, et quelques arbres ombragent ce groupe pittoresque d'édifices (1). Excepté ce peu de verdure, et celle que produisent les jardins d'Arkhouri, il n'y a pas un seul arbre sur toute la montagne du grand Ararat. C'est à la lettre, si on en excepte un antique saule rabougri, replié par la neige et par les glaces. On le voit isolé au-dessus du village : les habitants assurent que c'est

(1) On peut voir un dessin qui donne l'idée de la position du monastère de Saint-Jacques, dans le Voyage de M. Parrot sur l'Ararat, t. II, p. 126.

une planche de l'Arche de Noë qui a pris racine et qui a produit cet arbre qu'ils vénèrent. Ils ne souffrent pas qu'on lui fasse le moindre dommage, ni même qu'on emporte un de ses faibles rameaux.

Le petit Ararat est aussi nu que le grand, à l'exception d'un petit bouquet, de 8 minutes de tour, de bouleaux nains qui croissent au pied, vers le nord (1).

Un moine à la face triste et mélancolique et qui ne paraissait pas trop s'amuser dans cet ermitage à 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer, surtout dans cette saison de tourbillons de neige et de brouillards, m'introduisit dans le lieu très-saint : les corridors, les portiques, l'église même étaient d'une humidité et d'une fraîcheur insupportables; car toute l'eau produite par la neige qui venait de fondre dégouttait des plafonds et ruisselait le long des parois.

Le moine me fit observer dans l'intérieur de l'église plusieurs grandes inscriptions arméniennes qu'à peine je pouvais distinguer, tant les murailles en lave noire donnaient une teinte sombre à l'intérieur de l'édifice, pauvrement éclairé par une fenêtre latérale. Voici ces documents de l'église qui donneront une idée du style lapidaire des Arméniens.

(1) Parrot, I, 219, lui assigne une hauteur absolue de 7788 pieds.

1° A gauche de la fenêtre :

Par la volonté de Dieu, moi du village de Koutlouk, fils de Kaptchakh, serviteur de Sarkis, je suis venu à la porte de St.-Jacques, Kaptchakhouten, et j'ai pris la religion chrétienne....

2° A droite de la fenêtre en haut :

Par la volonté de Dieu, moi Sombate, attaché au clergé du monastère de St.-Jacques, j'ai donné la sixième partie du terrain de Zola et de Zibi au clergé de cette sainte place. Aux seigneurs E. V. (artabed)... jours de messe, 2 pour moi, 2 pour ma femme; que celui qui exécutera tout cela, soit béni de Dieu, etc... 723 de l'ère armén. (1274 de J.-C.)

3° A droite de la fenêtre en bas :

Par l'espérance que nous mettons en Dieu, moi, Makhétar, et ma femme Thamar, nous nous sommes attachés au clergé de cette sainte place, et nous lui avons donné tous nos revenus. On a promis de célébrer 4 messes pour nous, 2 pour moi et 2 pour Thamar, le jour de la présentation de J.-C. au temple (de la Purification); si quelqu'un les supprime, qu'il prenne tous nos péchés sur lui. En 720 de l'ère armén. (1271 de J.-C.)

Les croix semées par les pèlerins sur la muraille extérieure, abondent aussi comme sur l'église du village, où on les compte par milliers : car chacun croyait faire une oeuvre méritoire

que de laisser ainsi une croix sur la sainte paroi de l'église; quelques-unes sont accompagnées du nom du pauvre pécheur qui a fait cette sainte action pour le repos de son âme. En voici quelques exemples recueillis sur la muraille extérieure de l'église de St.-Jacques.

« En 752 de l'ère armén. (1303 de J.-C.), cette croix a été placée pour trouver protection devant Dieu pour Assan. »

Et plus bas en dessous : « Cette croix a été placée pour trouver protection devant Dieu pour Johannes. »

Le monastère de St.-Jacques doit toute sa sainteté, non à l'apôtre saint Jacques, mais à un moine d'Etchmiadzin qui s'était obstiné à vouloir escalader la cime de l'Ararat pour y visiter les débris de l'arche. Mais Dieu qui n'avait voulu permettre à aucun mortel après Noë de profaner la barque sacrée qui sauva l'univers, mit opposition à son entreprise. Quand le pauvre saint Jacques, fatigué d'avoir passé sa journée à pétrir le sable profond qui recouvre les pentes de la montagne, croyait pouvoir reposer en paix et continuer le lendemain sa course, il se trouvait que le bon Dieu l'avait reporté pendant la nuit à la place d'où il était parti le matin. Il essaya plusieurs fois de vaincre le sort jeté sur lui; toujours même progrès, même réussite. Enfin Dieu eut pitié de tant de patience et lui en-

voya par un ange une pièce de l'arche, en lui faisant dire de ne plus se fatiguer inutilement. C'est pour cette sainte relique qu'on tailla dans le roc vif l'une des belles églises de Kieghart.

La place où saint Jacques se retrouvait chaque matin, fut consacrée par le petit monastère que je viens de décrire. Tournefort le trouva abandonné dans son ascension de l'Ararat. M. Parrot vint y établir son quartier général.

J'aurais bien voulu essayer aussi mes forces, mais je ne pus pas même parvenir à la fontaine et à la petite chapelle de St.-Jacques qui est à trois quarts de lieue au-dessus du monastère, tant la neige était profonde et humide.

J'explorai les pentes du précipice, espérant y trouver la roche sur place, ou une coulée de lave à nu; je n'y vis que des débris volcaniques entassés pêle-mêle, d'énormes fragments de mélaphyre qui avaient jusqu'à 10 et 15 pieds de diamètre, enterrés dans le sable volcanique et les lapillis. La teinte de ces mélaphyres recuits varie du noir au rouge. M. le professeur Gustave Rosen, qui a eu la bonté de déterminer les fragments que j'ai rapportés, décrit l'un de ces mélaphyres comme une pâte noirâtre, très-poreuse, dans laquelle gisent de nombreux cristaux très-petits de labrador blanc. Dans une autre variété, il a trouvé que la pâte, outre un plus grand nombre de cristaux de labrador, ren-

ferme aussi des cristaux isolés de pyroxène d'un vert noirâtre (1).

Cette crevasse ou fente énorme, au fond de laquelle coule le ruisseau d'Arkhouri, en remontant au-dessus du monastère de St.-Jacques, se partage en deux branches; l'une se dirige vers le cœur de la montagne, tandis que l'autre la flanque à droite; c'est dans cet embranchement qu'on remarque encore quelques ruines d'habitations complétement oubliées (2).

Tournefort a vu au fond de ces précipices des

(1) *Roches de l'Ararat décrites par Gustave Rosen :*

1° Porphyre pyroxénique ou mélaphyre : pâte d'un noir grisâtre, très-poreuse, dans laquelle gisent de nombreux petits cristaux d'une ligne de grosseur de labrador blanc.

2° Porphyre pyroxénique ou mélaphyre, rempli de cavités plus petites, mais plus nombreuses; la pâte qui tapisse immédiatement les cavités est d'un rouge de tuile, formant une croûte mince tout autour. Les cristaux de labrador empâtés dans la masse sont un peu plus grands et plus rares. Outre cela, la pâte contient des cristaux isolés de pyroxène d'un vert noirâtre.

3° Porphyre pyroxénique ou mélaphyre. Pâte d'un gris noirâtre, à cassure inégale et finement écailleuse, dans laquelle gisent çà et là des cristaux d'une et demie à deux lignes de pyroxène d'un vert d'herbe.

(2) On pourra avoir une idée de la disposition de cette crevasse et de l'ensemble de l'Ararat dans un dessin que je me propose d'ajouter à la pl. 34, IIe série, qui déjà donne une vue en petit de l'Ararat.

tigres qui habitaient ces solitudes et qu'on tuait pour les peaux qu'on envoyait en Perse : aujourd'hui il n'y en a pas un sur l'Ararat. Les seuls animaux sauvages qui viennent brouter l'herbe maigre de ces déserts, sont la chèvre sauvage (*Capra ægagrus* de Gmel.), et la brebis sauvage (*Ovis musimon*), variété orientale dont j'ai déposé les superbes cornes au musée de Berlin.

La limite de la neige, comme je l'ai dit plus haut, est à environ 12,800 pieds de roi. Le petit Ararat, qui n'atteint pas à cette hauteur, se dépouille entièrement de neige vers la fin de juillet ou au commencement d'août : c'est signe alors que les grandes chaleurs vont commencer à Erivan.

Il n'y a pas de doute que l'Ararat n'ait été jadis un volcan ; mais quand a-t-il cessé de l'être? Jamais la tradition ni l'histoire n'ont parlé de quelque phénomène qui ait rapport à une éruption de ce volcan. Le seul auteur qui contredise cette négation tacite de l'histoire, est l'aventureux Reineggs : on lit dans les pages 27 et 28 du tome I de sa Description du Caucase, que l'Ararat a fumé et jeté des flammes le 3 janvier et le 22 février 1785.

Les tremblements de terre ont été et sont encore en Arménie d'une fréquence et d'une violence rares. St. Ephrem, diacre d'Edesse, dit qu'en 341 les montagnes d'Arménie s'étant d'a-

bord écartées l'une de l'autre, se heurtèrent ensuite avec un horrible fracas; qu'il en sortit des tourbillons de flammes et de fumée, et qu'après cette effrayante agitation, elles se replacèrent sur leur base (1).

L'histoire nous a aussi conservé les terribles désastres occasionnés par de violentes secousses plutoniennes, dans toute l'Asie mineure, en 358, en 362, en 365. Nicomédie et Nicée furent renversées de fond en comble : un grand nombre de villes de la Palestine, de l'Afrique, de la Grèce, de la Sicile, eurent le même sort le même jour, tant le foyer de destruction était vaste (2).

Mais aucune de ces commotions ne fut plus épouvantable pour l'Arménie, que celle qui abîma le Vaïatsor, après la mort d'Etienne, 22e évêque de Siounik, pendant le huitième siècle. Il y eut des ténèbres pendant 40 jours, et des tremblements de terre si violents que toute la vallée fut bouleversée de fond en comble. Dix mille habitants périrent sous les décombres : des voix se faisaient entendre du fond de la terre. Ces ténèbres et ces horribles secousses ne peuvent s'expliquer que par quelque éruption d'un volcan voisin, tel que le Nal-Tapa.

(1) Lebeau, *Bas Emp.* éd. S.-Martin, t. I, p. 435.
(2) Id. t. II, p. 255 et 257 ; III, p. 26 et 224.

Les vallées adjacentes furent aussi ravagées à différentes époques. Il ne reste pas pierre sur pierre du *trône de Tiridate* à Karhni. Partout des édifices ruinés ou renversés par les commotions volcaniques, parmi lesquelles l'histoire d'Arménie cite encore celle de 1319, qui détruisit beaucoup de villes et de villages.

En 1827, au mois de novembre, un événement de ce genre renversa la superbe coupole de l'église de Kétcharousse, et beaucoup d'autres églises du Gokhtchai.

A l'occident de l'Arménie, toutes les belles églises de Koulpé, d'Erovantagerd, d'Erovantachad, d'Ani, ont été culbutées, et les fragments énormes ont été lancés comme des quilles qu'un coup de boule aurait abattues. On a peine à trouver de ce côté-là un édifice intact, non lézardé.

A côté d'une pareille dévastation, n'est-il pas surprenant que sur l'Ararat même, les deux églises d'Arkhouri et de St-Jacques soient parfaitement conservées, quoique plus anciennes que la plupart des édifices renversés ? Ne l'est-il pas encore bien plus que les trois églises d'Etchmiadzin, qui datent des quatrième, cinquième et sixième siècles, aient résisté à toutes ces catastrophes, quoique placées dans la plaine de l'Araxe entre l'Ararat et l'Alaghèz ?

M. le professeur Parrot effectua, le 9 octobre

(nouveau style) 1829, sa mémorable ascension de l'Ararat.

Pendant que j'étais à Arkhouri, nous voulûmes faire causer Stépan-Aga, qui commandait les Arméniens qui accompagnaient le professeur; mais nous eûmes bien de la peine à obtenir de lui un aveu, tant il était intimidé ou plutôt indigné de tous les interrogatoires qu'il avait été obligé de subir à cause de cette ascension de M. Parrot. Tout ce qu'on pouvait savoir de lui, c'est qu'il niait que M. Parrot eût atteint le sommet de l'Ararat : nos chèvres, disait-il dans son dépit, vont en été beaucoup plus haut qu'il n'a été. Quand on est obligé, comme M. Parrot, de lutter contre des préjugés religieux, la plus grande évidence ne peut parvenir à dissiper cet épais brouillard.

M. Autonomoff, employé russe en Arménie, et qui a effectué l'ascension de l'Ararat le $\frac{5}{17}$ août 1834 (1), n'a pas eu un meilleur sort que M. Parrot en Arménie; on n'ajoute pas foi non plus à son récit.

Que je me trouvai heureux d'avoir parachevé mon pèlerinage jusqu'au mont St-Jacques encore ce jour-là; car, pendant que nous étions chaudement établis chez Stépan-Agan, très-occupés

(1) *Magazin für die Litteratur des Auslandes*, 1835, nº 34.

tous à déchiffrer les inscriptions que j'avais recueillies pendant la journée, un violent orage se déclara vers les 9 heures du soir autour de la cime de l'Ararat : la pluie tombait à verse ; bientôt elle se changea en neige, et ne cessa de tomber pendant toute la nuit ; le matin du $\frac{21 \text{ mars}}{2 \text{ avril}}$, par $+ 1° \frac{1}{2}$, tout était blanc, et la tempête continuait encore. Il ne discontinua de neiger avec abondance pendant toute la matinée. Stupéfaits de cette incartade de temps, nous ne savions quand il nous permettrait de partir. Enfin nous profitâmes d'un instant de relâche, et nous nous sauvâmes de cet antre d'Eole aussi vite qu'Ulysse de l'antre de Polyphème.

Vous verrez, me disait le général, que nous trouverons un superbe temps dans la plaine. En effet, nous ne fûmes pas descendus jusqu'aux jardins d'Arkhouri, que les brouillards parurent s'éclaircir, la tempête s'apaiser, et quand nous eûmes atteint le pied de l'Ararat, nous nous crûmes transportés dans un autre hémisphère, tant l'air était calme, et tant le ciel qui reposait sur la plaine d'Arménie était lucide. Nous avions laissé au-dessus de nous les frimas et les tempêtes, et nous pûmes contempler avec étonnement la lutte violente de cette sombre masse de nuages qui recouvraient l'Ararat, fort heureux de n'en être plus les victimes.

Il neigeait à Arkhouri, et à Bachekent le thermomètre montrait + 9° ½.

La pente douce qui mène d'Arkhouri au grand village de Bachekent, ne diffère pas de celle par laquelle nous avions monté au village : dans les sables volcaniques noirs et rouges, gros blocs de lave, et cailloux de formation primitive ; même végétation. Nous repassâmes le Karasou sur un mauvais pont réparé pour nous, et de l'autre côté nous entrâmes dans Bachekent (*tête des villages*), qui n'est séparé de l'Araxe que par une plaine de 5 à 6 verst, basse, humide, à peine élevée de 2 à 3 pieds au-dessus du haut niveau du fleuve, qu'il nous fallait traverser.

Depuis que nous l'avions passé à gué à Koulpé, la fonte des neiges du pachalik de Kars l'avait tellement grossi, qu'il débordait déjà sur la plaine. Son courant était très-rapide. On avait préparé pour nous un frêle radeau de 7 à 8 poutres sur lequel on passa d'abord nos effets ; puis ce fut notre tour de tenter cette périlleuse traversée, blottis immobiles sur les coussins de nos selles. Lancés dans le courant du fleuve, nous fûmes entraînés bien loin au-dessous de notre point de départ sur l'autre rive, tandis que l'orage, qui n'avait grondé jusqu'alors qu'autour de la pyramide de l'Ararat, commençait à lancer ses foudres sur la plaine avec un profond retentissement, renvoyé par les flancs et par les cre-

vasses des montagnes. Il semblait que le dieu de la foudre voulait encore proclamer son ancienne majesté pendant que nous abordions cette roche célèbre, couronnée jadis par un de ses temples les plus fameux, qu'a remplacé le sanctuaire de saint Grégoire.

Pour mettre le comble à l'étrangeté de cette traversée, une partie de nos gens s'étaient mis à la nage pour faire passer nos chevaux : ceux-ci lancés dans le fleuve, la foule qui était venue nous assister à notre passage, les repoussait quand ils voulaient revenir sur le bord, et par des cris, par des menaces, les forçait à se laisser entraîner par le courant et à atteindre l'autre rive; ceux de nos gens qui s'étaient mis à la nage, encourageaient les plus faibles par leurs cris, se tenant à la crinière des plus vigoureux. L'Araxe était très-large, et il fallut près de 2 heures pour effectuer le passage de toute notre caravane.

Nous allâmes en attendre la fin au monastère même de Khorvirab, bâti sur l'assise d'un rocher de dolomie (1) noire qui élève isolément sa tête au bord de l'Araxe au milieu de la plaine d'Arménie.

(1) Dolomie grise, grenue, ferrugineuse : une solution dans l'acide muriatique, vaporisée jusqu'à sècheresse, laisse un dépôt de magnésie et d'oxide de fer.

Ce monastère se compose d'une église, d'une chapelle dédiée à saint Grégoire, et de quelques bâtiments chétifs destinés à l'évêque et aux moines; une forte muraille avec une grande porte d'entrée donne à l'ensemble de ces bâtiments l'air d'un vieux château des bords du Rhin.

La grande église décorée d'un dôme ne date pas de plus de 150 à 160 ans en arrière; pas une seule inscription ancienne; parmi les modernes, M. Kourganof m'en fit observer une, gravée sur la muraille du portique au-dessus d'une tombe, où on lisait en vers arméniens :

C'est ici le moine Johannès
Qui après sa mort
Deux fois s'est montré
En disant qu'il avait vu
Saint Grégoire
L'illuminateur.

La chapelle de saint Grégoire est aussi de construction moderne et recouvre la sainte entrée du puits profond où Tiridate fit jeter saint Grégoire l'illuminateur. On descend par une échelle dans une espèce de tour souterraine à 15 ou 16 pieds au-dessous du pavé de la chapelle; elle faisait sans doute partie de quelque ancienne forteresse. Saint Grégoire passa 13 ans au fond de cette prison, conservé miraculeusement

par la providence pour opérer la conversion de celui qui l'avait si cruellement martyrisé.

Sa prison, comme si Tiridate avait voulu faire un sacrifice vivant à ses dieux, était à quelques pas d'un temple fameux dédié à Aramazt, le même que l'Ormouzd des Persans et le Jupiter des Grecs. Une forteresse entourait le temple, et une ville était bâtie au pied, sur les bords de l'Araxe, là où s'étendent les huttes du village actuel. On donnait à ce temple le nom de Achelichad, c'est-à-dire beaucoup de sacrifices, à cause de la multitude d'offrandes que la piété des Arméniens vouait à leur dieu principal, qui l'était aussi des peuples géorgiens.

Le nom d'Achelichad fit place, lors de l'introduction du christianisme, à celui de Khorvirab (puits sec), par lequel on consacra le martyre de saint Grégoire. Grégoire Magisdros en fit apporter le corps tout entier de Constantinople, et on le plaça au fond du puits; sa tête, déposée au dedans de la sainte table, servit aux guérisons (1).

Il est singulier que Chardin et Tavernier, qui n'étaient pas savants de profession comme Tournefort, aient été mieux informés que celui-ci des particularités de Khorvirab. Tous les deux (2) le

(1) *Géographie du Vartabied Vartan*, traduite par M. de S.-Martin; *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 419.

(2) J. Tavernier, *Six Voyages*, etc. t. I, p. 45, édition

citent comme le théâtre des martyres de l'illuminateur, tandis que Tournefort qui a été, le 9 août, à Corvirap ou Corervirab, en fait le théâtre du martyre de saint Jérôme.

Pour preuve des 13 ans que saint Grégoire a passés au fond de ce puits au milieu des serpents, on vous montre les pierres usées d'une niche où le saint faisait ses prières, comme si les pèlerins qui s'y agenouillent sans cesse n'avaient pu y contribuer.

L'évêque ou prieur du monastère de Khorvirab nous retint pour prendre une tasse de thé; nous n'osions refuser cette politesse malgré qu'il se fît tard et que nous eussions 10 verst de chemin à faire jusqu'à Targalou, où l'on nous attendait.

Les cigognes étaient arrivées à Khorvirab le $\frac{13}{25}$ mars.

A la nuit tombante, nous nous mîmes en route à travers une plaine salée, coupée de marécages et de canaux. A peu de distance du monastère nous trouvâmes notre nouvel hôte, qui tout vieux, tout cassé qu'il était, avait voulu venir à notre rencontre. C'était l'ancien mirza ou secrétaire d'Houssein-Sardar. La nuit toujours plus sombre nous cachait notre route, et

in-8°, 1712. — *Voyage du ch. Chardin*, etc. t. I, p. 260, éd. in-fol.

malgré l'adresse de nos chevaux, nous risquâmes souvent de faire la culbute dans la boue ou dans les canaux. Quelques-uns ne s'en tinrent pas même aux risques, entre autres le pauvre mirza qui tomba dans l'eau; nous eûmes de la peine à le remettre sur son cheval; heureusement que ce n'était pas loin de chez lui, où il alla promptement changer de vêtements.

Pour moi, je faisais cette traite le cœur serré, quand je pensais que c'était la dernière fois que je me trouvais dans la compagnie du bon général et que dès le lendemain je devrais continuer tout seul ma route vers Nakhtchévan.

Cette dernière soirée ne fut pas gaie; le général et M. Kourganof étaient tristes de me voir partir; je l'étais bien plus encore de les quitter. Le général se récréa en faisant écrire pour moi au vieux mirza plusieurs lettres de recommandation adressées aux seigneurs persans que je devais rencontrer sur ma route. Agenouillé sur les tapis du mirza, j'en écrivis de mon côté encore quelques-unes que le général voulait expédier d'Erivan; l'une adressée à M. de Steven a été publiée.

Le lendemain matin nous prîmes congé à cheval à la porte de la cour du mirza; le général qui s'était détourné de sa route pour m'accompagner sur l'Ararat et me protéger dans ce dangereux passage de l'Araxe, s'en retourna direc-

tement par Ardachar à Erivan, et moi, prenant la route opposée, j'allai silencieusement faire mon pèlerinage au tombeau de Noë, accompagné d'un seul guide, le même qui m'avait suivi à Kieghart.

A 15 verst en traversant la plaine entre les collines de Khorvirab et la chaîne principale qui a l'air d'être d'argile feuilletée, on arrive au petit village de Karala, auprès duquel une petite colline porte la ruine d'une église en pierre calcaire.

Cinq verst plus loin est Avechar, à l'ouest d'un groupe de collines qui s'élèvent à 400 pieds au-dessus de la plaine, et que compose un banc de dolomie noire cristallisée, veinée et ramifiée de mille manières de calcaire blanc; un dôme volcanique de mélaphyre noir, compacte, l'a soulevé et arraché du fond de la plaine. Les couches de la dolomie sont reconnaissables, quoiqu'elle soit horriblement déchirée.

Entre ces collines gisent quelques ruines d'anciennes habitations : à quelque cent pas au-delà s'étend Dévalou.

De Dévalou on fait 4 verst dans une plaine marécageuse coupée de canaux, avant d'attein-le pied de la montagne de calcaire noir à couches déchirées, ondulées, etc. La route la longe à distance.

A 20 verst de Dévalou, la chaîne de mon-

tagnes s'avance en promontoire dans la plaine. Derrière ce promontoire grande vallée circulaire avec le village de Sadaraki. De Védi jusqu'ici, cette partie de la plaine, qui forme un demi-cercle en s'éloignant d'une vingtaine de verst de l'Araxe, est très-fertile, mais peu peuplée à cause du manque de sources. Il paraît cependant par des ruines de moulins dans des ravins desséchés, qu'il n'en était pas de même jadis, et qu'une cause quelconque, un tremblement de terre peut-être, a fait disparaître ces sources et leur a procuré d'autres issues. Dans cette plaine, Védi a des eaux acidulées et Dévalou, des eaux chaudes. Kussus qui est au-dessus de Védi, sur le même ruisseau, est riche en pétrifications.

Le côté est de la vallée de Sadaraki est fermé par le promontoire si intéressant de la *Dagna*, qui, se détachant comme le promontoire précédent de la chaîne principale, va heurter contre l'Araxe. On appelle aussi ce promontoire *Degmakh Dagna, place où heurte* (l'Araxe); de degmakh, heurter.

Ce promontoire, près d'atteindre l'Araxe, présente une large ouverture entaillée dans le calcaire noir et la porte de Dagna proprement dite. Il est fort probable que l'Araxe lui-même passait jadis par-là; plus tard il a obstrué lui-même ce passage avec des cailloux et du gravier :

cette digue naturelle a à peu près 10 à 12 pieds au-dessus de la plaine.

La Dagna ou ouverture est restée un marais presque impraticable, où jaillissent une multitude de sources qui ont à peine un écoulement. La plaine qui entoure le promontoire est ce qu'on peut voir de plus uniforme au monde, de façon que sans cette digue de 10 à 12 pieds, rien n'empêcherait l'Araxe dans ses épanchements de reprendre son premier cours, et de rentrer dans son ancien lit, dont il reste des traces très-visibles le long de l'une des côtes du défilé. La barre du Rhin qui, près de Sargans, digue ce fleuve et l'empêche de reprendre son cours primitif à travers le lac de Wallenstadt, donne une idée très-exacte de cette barre de la Dagna.

La plaine qui est de l'autre côté de la Dagna, vers l'est, est salée.

A quelques verst en avant de la Dagna, nous avions passé à côté des ruines d'une forteresse ou plutôt d'un karavansérai en briques, dans la plaine.

En continuant notre route vers Norachène, nous trouvâmes tout près, à peu de distance de la Dagna, Gkoutchu ou Damourtchi Kouchou, village avec une forteresse, puis Zevet Doudenghi (Zeiva Dodenghia) qui n'est qu'à 2 verst de Norachène, où nous reçûmes l'hospitalité chez un seigneur persan.

Norachène est à 21 verst de Sadaraki, et à 66 verst à peu près de Targalou. Il fit pendant la nuit une gelée blanche. Je me levai de grand matin pour dessiner, posté sur le toit de mon hôte, la vue superbe qu'on a d'ici sur la plaine de la Dagna, et sur les pyramides de l'Ararat dont les deux cimes sont encore séparées quoique fort rapprochées.

En continuant notre route le lendemain, nous trouvâmes à 3 verst de Norachène l'Arpatchai gonflée par les neiges. Notre hôte vint exprès jusque là nous indiquer le gué, et son inquiétude était visible : le passage était dangereux; mais nous l'effectuâmes heureusement, malgré la rapidité de la rivière.

En longeant la rive gauche, dès qu'on a traversé le défilé que présente la chaîne de calcaire noir, on entre dans la belle vallée du Daralaghèz, l'ancien Vaïatsdzor, si peuplé, que les Orpélians remplirent de monuments. Noravankh était leur principal séjour, et aussi le lieu de leur sépulture. Le Daralaghèz renferme encore 7 belles églises anciennes et plusieurs beaux ponts. Le pays est délicieux en été et sert de retraite estivale à une foule de seigneurs de l'Arménie.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

A. PIHAN DE LA FOREST, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37

VOYAGE
AUTOUR DU CAUCASE.
IV.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE,

CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES,

EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE
ET EN CRIMÉE;

AVEC UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE PITTORESQUE,
ARCHÉOLOGIQUE, GÉOLOGIQUE, ETC.

Ouvrage qui a remporté le prix de la Société de Géographie de Paris, en 1838.

PAR FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPÉREUX.

TOME IV.



PARIS.
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, N° 6 BIS.

1840.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

A. PIHAN DE LA FOREST, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37.

EXCURSION

AUX RAPIDES DE L'ARAXE

A SA SORTIE DU BASSIN DE L'ARMÉNIE.

Plaine de Charoure. $\frac{25 \text{ mars}}{6 \text{ avril}}$ 1834.

La plaine de *Charoure*, qui s'étend de la *Porte de Dagna* jusqu'à *Ghévark*, est ce qu'il y a de plus fertile en Arménie. Riz, coton à courte soie, froment, tout y croît en abondance. Les Russes, dans la dernière campagne, ont fait de grands dégâts dans les jardins en coupant les arbres fruitiers pour en faire des ponts sur la multitude de canaux qui arrosent toute la contrée : dans un pays qui n'a pas de forêts, c'est une grande perte.

A Ghévark se trouve la limite de la province d'Erivan, et commence le Khanat de Nakhtchévan. Avant de quitter cette partie de l'Arménie, je vais donner un petit tableau de sa population. Voyez le tableau ci-contre.

Les Ezydes, nomades peu nombreux qui ne comptent que 321 têtes, sont encore un mo-

nument vivant du concile d'Éphèse, le troisième grand concile œcuménique. Nestorius, évêque de Constantinople, y soutint, en 431, que Marie n'était pas mère de Dieu, qu'il y avait deux natures en Christ, que le Verbe divin habitait seulement dans l'humanité comme dans son temple et qu'il n'y avait point d'union personnelle entre ces deux natures. Ces mystères incompréhensibles de nos jours, chacun crut alors les comprendre, et les uns approuvèrent, les autres condamnèrent. Ceux-ci furent les plus forts. L'empereur Théodose, d'abord partisan de ces idées, les réprouva bientôt après, et le bras séculier, par une faiblesse insensée, sévit avec une violence atroce et contraire à l'esprit du christianisme, contre les partisans de Nestorius que l'orgueil confiant de ses ennemis avait anathématisés. Malgré la persécution, les Nestoriens se soutinrent dans l'orient de l'empire et leurs dogmes pénétrèrent jusqu'en Chine, comme un monument de l'an 636 en fait foi. Le seul pays où il se trouve encore des Nestoriens en grand nombre, et où ils jouissent même d'une certaine indépendance, est l'Arménie méridionale, dans les provinces possédées par les princes kourdes; ils comptent 100,000 hommes en état de porter les armes, et sont tous fidèles sujets de ces princes, desquels ils pourraient se libérer très-facilement. Ils ont deux

patriarches; le plus considéré réside à Djoulamark (1).

Au-delà de Ghévark, les parois de calcaire noir, qui ont bordé la plaine, se retirent vers le N. E., et font place à des collines basses d'argile feuilletée et de cailloux, ces collines sont dépourvues d'eaux courantes et de sources jusqu'à Nakhtchévan. Elles remplissent toute l'extrémité orientale du bassin de la Grande Arménie jusqu'à la grande écluse de l'Araxe au-dessous d'Ourdabad. Elles sont découpées, isolées, et ne dépassent pas 1,000 pieds au-dessus du niveau de l'Araxe. L'argile est rouge, bleue ou verdâtre. Ce pays, sans village et sans culture, est très-triste. L'industrie persane, si perfectionnée dans l'art des irrigations, n'a pas su amener jusqu'ici des canaux : les difficultés sont presque insurmontables. Les endroits un peu favorables à la végétation étaient cependant couverts de tulipes en pleine floraison et d'une espèce qui s'approche de la *Biflora* et de l'*Iris caucasica*.

Mines de sel de Nakhtchévan.

C'est dans cette triste formation d'argile que sont les mines de sel fossile de Nakhtchévan.

(1) Voyez un tableau des mœurs et de la religion des Ezydes, dans le *Voyage de Dronville*, I, p. 158 et les suiv

Un groupe de ces collines plus élevées s'étend au N. O. de cette ville. En pénétrant à une dizaine de verst de distance par les étroits ravins salés qui les séparent, on trouve la carrière de sel qu'on exploite comme on ferait d'un rocher. Il forme un nid de 150 pas de diamètre dans la marne rouge et bleue, et se termine en angle très-aigu au sud, où il ne reste plus que quelques lits minces de gypse avec des efflorescences salines. Le sel est coupé de quelques couches de marne grise.

Le fermage des mines de Nakhtchévan se monte à 16,000 roubles en argent, environ 64,000 fr., qui, avec les 48,000 fr. que rapporte Koulpe, fait à la couronne un revenu de 112,000 fr. Quoique plus pauvre que celle de Koulpe sans comparaison, la mine de Nakhtchévan rapporte davantage, à cause de sa position plus rapprochée des débouchés de la Perse, tandis que Koulpe ne fait rien avec la Turquie, qui a des mines presque aussi riches dans le pachalik de Kars.

Dans ces ravins, que le soleil réchauffait déjà d'une chaleur concentrée, se développait une charmante végétation printanière que je ne m'attendais pas à trouver là (1).

(1) Voici les noms des plantes que j'ai recueillies près de ces mines tels que M. de Stéven a eu la bonté de me les

Nakhtchévan : ancienne forteresse, Tour des Khans, palais du khan actuel, tombeau et mosquée de Noé, population.

Enfin, après tant de courses et de circuits, je me trouvai dans la vénérable ville de Noé, dans ce *Nakhtchévan*, dont le nom arménien, qui signifie *la première habitation*, ἀποβατήριον de l'historien Josèphe, nous reporte vers de si antiques souvenirs. Que sont tous ceux de notre Europe à côté de ce berceau de notre histoire et peut-être de notre civilisation ! Car sans vouloir parler avec la Bible de toutes les antiques traditions des Arméniens et des Géorgiens, ces vieux enfants de la terre, ne se concentrent-elles pas toujours autour de cet Ararat majestueux et dans ce bassin central de l'Arménie ? C'est le point de départ des traditions et des peuples. C'est d'ici que leur premier patriarche *Haïg* envoie ces colonies qui vont peupler et civiliser les bassins et les vallons de la Colchide et du Caucase.

Nakhtchévan est vieille comme l'histoire.

indiquer. *Lepidium perfoliatum, Scilla bifolia, Hesperis africana, Androsace maxima, Æthionema polygaloïdes? Brassica orientalis*, *Holosteum umbellato aff.*, *Fritillaria cornutæ aff.*, *Nepeta muschinii*, *Scandix australis*, *Valantia pygmea*, *Scrophularia lucida*, *Lycopsis variegata*, un *Heniocus*, et une *Leontice?* — *Carex stenophylla*.

Sous cet ardent climat d'été, c'était une richesse qu'on a su apprécier de bonne heure que ces grandes et belles sources de 12° de Réaumur, et d'abondance égale été et hiver, qui s'échappent sur les pentes d'une colline de conglomérat. De vieilles enceintes, des ruines de tous les âges en occupent le vaste sommet aplati qui domine de toutes parts le cours de l'Araxe, qu'on voit tourner comme un ruban dans la plaine au sud.

Nakhtchévan, après tant de maîtres différents, traversa tous les siècles, laissant toujours derrière elle quelque monument de sa gloire passée. Elle eut plusieurs époques brillantes; l'une de celles qui lui donna le plus de relief fut celle où elle devint l'une des résidences des rois et atabeks de l'Aderbaïdjan. La majeure partie des monuments de cette ville datent de cette époque-là.

Dans le dessin que je donne de Nakhtchévan, j'en ai représenté deux des plus remarquables : à droite, la Tour des Khans; à gauche, l'ancienne porte d'entrée du château des atabeks, dont il ne reste que quelques lambeaux de murailles (1). Le portail est encadré par deux minarets en briques, avec une mosaïque en briques vernissées. Une inscription en grandes

(1) Voyez IIIe série, pl. 22.

lettres bleues remplit le champ de la frise au-dessus de la porte.

Cette inscription coufique et la suivante ont été l'objet des recherches de M. l'académicien Frähn de Saint-Pétersbourg, qui en a donné l'explication dans le Bulletin scientifique publié par l'Académie, nº 1, IIᵉ vol. 1837.

Il traduit ainsi la première :

« Le sage, le juste, l'auguste roi et atabek Abou-Dchaasar Mouhammed, fils de l'atabek Ildéghis, dont Dieu veuille éclairer le tombeau. »

M. Frähn suppose que cette inscription est incomplète. Je puis assurer qu'il n'y a que cela dans le cadre bordé d'une moulure qui occupe tout le dessus de la porte.

Le second monument, qui est à peu de distance, en face de la porte d'entrée, est unique dans son genre. On lui donne communément le nom de Tour des Khans ou d'Atabek Kombési (dôme des atabeks); il ressemble à une tour dodécagone qui mesurerait 96 pieds de tour, et 70 pieds de hauteur (1). Chacun des côtés forme comme une immense niche plate, peu profonde, encadrée dans une large et riche bordure. L'intérieur, ou plutôt le champ de la

(1) Ce ne peut être le monument que décrit Tavernier, au t. I, p. 54 et 55, éd. 1712, et qu'il attribue à Timur-Leng.

niche, est construit en briques de toutes formes, se prêtant à toutes sortes de dessins joliment exécutés avec quelques légers contours en briques bleues. Le cadre, plus riche, est exécuté en briques couvertes d'arabesques en relief; mais ce qui a excité le plus mon admiration, ce sont des inscriptions sculptées en relief dans la brique; elles font le tour du cadre, et, ajoutées l'une à l'autre, feraient une longueur de 1,500 pieds. Quelle patience !

La corniche de la tour est formée en grande partie par une seconde inscription dont les lettres, qui ont plusieurs pieds de longueur, sont aussi dessinées avec des briques bleues : il n'en reste que six côtés, les autres, exposés aux vents et aux pluies de l'ouest, sont effacés. M. Frähn en a traduit quelques fragments.

« Dchélal-ed-Dounja Wéddin Ismet el islam w'el mouslimim (littéralement, la gloire du monde et de la religion), dont Dieu le Très-Haut veuille avoir pitié ! — Au nom de Dieu, le tout bon, le tout miséricordieux ! — A commandé la construction de ce tombeau, le sage, le juste, le fortifié en Dieu, le victorieux, le grand roi Chemsed-din Nosret-el-islam w'el mouslimim (le soleil de la religion et l'appui de l'islam et des musulmans), etc. »

Les personnages dont il est question dans ces deux inscriptions sont faciles à retrouver. Celui

de la première est sans contredit le second des atabeks de l'Aderbaïdjan ou des *Bénou-Ildéghis* (fils d'Ildéghis), qui régnèrent sur l'Aderbaïdjan et le Dchébal de 1146 à 1225, Abou-Dchaafar-Mouhammed gouverna de 1172 jusqu'à 1186. Chemsed-din, dont il est question dans la seconde, ne peut être, selon M. Frähn, que Ildéghis lui-même qui porta en effet ce surnom. Son règne s'étend de 1146 à 1172, et fut marqué par un grand nombre de belles actions. J'en ai parlé dans la partie historique, tom. II, p. 155 et 156, où, sous le nom d'Eldigouz, nous le trouvons aux prises avec les rois de Géorgie.

La tradition dit qu'une princesse, poursuivie par un amant, se réfugia au haut de cette tour et se précipita en bas. Mais il paraît que la tradition a menti; car la porte basse et toute la disposition de l'intérieur indiquent que cette tour était effectivement un tombeau, dont on voit les restes écroulés avec la voûte sépulcrale sous le pavé de la tour. Du reste, d'en bas jusqu'au dôme de la tour, percé d'une ouverture circulaire pour éclairer l'intérieur, nulle trace n'indique qu'il ait jamais existé ni échelle ni escalier pour y monter : tout est vide et simplement plâtré. Si une princesse a jamais eu le courage de se précipiter ainsi, il faut que ce soit de l'un des minarets de la porte d'entrée, ce qui est beaucoup plus facile.

C'est au milieu de ces anciens monuments, au pied même de cette tour, que le khan actuel ou gouverneur de Nakhtchévan, *Eksan Khan*, a bâti son palais, qui forme je ne sais combien de cours à la persane, avec des appartements fort richement ornés. C'est là qu'il me reçut un soir, en me disant : « Aujourd'hui je vous traiterai à la persane, mais demain ce sera à la russe. » A la persane, c'était me dire que je mangerais avec lui les jambes croisées sous moi sur un de ses superbes tapis autour d'un énorme *plaf* (1) pyramidal entremêlé de volailles; que je me servirais de mes doigts pour fourchette et d'une *lavache* (2) pour serviette, et que je boirais tout simplement de l'insignifiant cherbet. — Le lendemain, changement de décorations du tout au tout. Toutes les notabilités de Nakhtchévan sont reçues dans un vaste salon; nous avons des tables, des chaises : on joue aux cartes en attendant qu'on serve à l'européenne une grande table pour 25 personnes, avec nappe, serviettes, cristaux, etc. Quatre ou cinq ans auparavant, savait-on ce que c'est que tout cela à Nakhtchévan?

(1) On écrit ordinairement *pilau*, mais les Orientaux ne prononcent pas autrement que *plaf*.

(2) Grande galette très-mince d'un pied et demi de long; elle tient lieu de pain, de serviette et d'assiette. Voyez Jean Potocki, *Voyage du Kaukase*, I, 186.

Pour nous faire honneur, le khan voulut nous donner une représentation de danseurs persans, dont tous les tours étaient assaisonnés des plaisanteries d'un *Baïazzo* comme chez les Italiens. On ne peut pas décrire ces divertissements mieux que M. Morier. La scène la plus plaisante était Baïazzo amoureux, et faisant la cour avec sa guitare persane à deux jeunes danseurs costumés en femmes, qui lui répondaient par des soufflets. Quant aux autres scènes, qui n'étaient que des farces par trop sales et par trop plates, il n'y avait d'intéressant que le bonnet pointu de Baïazzo, son visage enfariné, sa pelisse retournée, et sa pelle à four, dont il appliquait rondement des coups à droite et à gauche en guise de batte aux autres acteurs.

Mais j'entends crier de tous côtés : Vous nous parlez là de tant de tours, de portes, de soupers, de farces persanes, et vous oubliez... Oh! non, je n'oublie pas, mais j'ai honte, après vous avoir décrit ces superbes monuments et d'autres tombeaux presque aussi beaux que la Tour des Khans, de vous mener à celui de Noé...; car, au nom de ce patriarche, au nom de ce père du genre humain, vous vous attendez à voir un monument aussi grand que sa gloire, aussi beau que la vénération qu'on lui porte...; et au lieu de cela, à côté des murs ravagés de la nouvelle forteresse abandonnée, au milieu d'une vaste et

triste place couverte de débris à moitié nivelés sous le sol, vous voyez au bord de la colline une petite voûte écroulée; l'intérieur, qui forme un espace octogone de 10 à 12 pieds de diamètre, a été déblayé, et des tas de lampes brisées ou de vieux morceaux de pots qui en ont tenu lieu, avec des résidus de graisse, restes de la piété des fidèles, recouvrent le sol : avec quelques pans de murs lézardés qui forment encore un des côtés du tombeau, vous avez tout ce que les hommes ont fait pour le souvenir de leur aïeul. Cependant il ne se passe pas de jour qu'il n'arrive ici des pélerins de toutes les nations, Russes, Arméniens, Juifs, etc., pour révérer notre père commun. De ce tombeau, la vue se porte, d'un côté, sur la vaste plaine d'Arménie, derrière laquelle s'élèvent les deux cimes de l'Ararat, et de l'autre sur le vaste panorama de montagnes dioritiques qui enferment comme une muraille à tours et à crénaux toute l'extrémité orientale du bassin de l'Arménie où se porte l'Araxe. La principale s'élève en pain de sucre isolé; on lui donne le nom de *Ilanli*, Montagne des Serpents. Tavernier (1) dit que c'est parce que quelque sources qui coulent au pied ont la vertu de guérir de la morsure des serpents; il ajoute même que si l'on porte quelque serpent sur ce sol défendu, il meurt aussitôt.

(1) T. I, p. 56.

Le travail de ce tombeau est du même style et des mêmes matériaux que les autres monuments de Nakhtchévan, et prouve qu'il a été renouvelé sans doute sous les Émirs (1).

Joseph et Bérose, il est vrai, avec les chrétiens orientaux, syriens et arabes, trouvent la montagne, sur laquelle s'arrêta l'arche dans les montagnes des Courdes, au nord de la Mésopotamie et de l'Assyrie. Mais on sait que des traditions plus universellement suivies dans le N. O. de l'Asie et chez les Juifs d'Alexandrie, ont placé constamment la scène de ce grand événement biblique sur l'Ararat d'Arménie (2). Dans la nuit des temps, Nakhtchévan existait déjà. Plus tard, Ptolémée l'appelle *Naxuana* (3). Chahpour, dans le quatrième siècle de notre ère, sous le règne d'Archak III (Arsace), la détruisit; elle était très-peuplée alors, selon Faustus de Byzance, qui dit qu'elle renfermait 2,000 maisons arméniennes et plus de 16,000 maisons juives qui furent ruinées (4). Elle fut rebâtie bientôt après; et quand les musulmans, au commencement du huitième siècle, vinrent conquérir l'Arménie,

(1) Voyez IIIe série, pl. 29 de l'atlas.

(2) S.-Martin, *Mém. hist. et géog. sur l'Arm.*, I, 261 et seq.

(3) Ptol., *Géogr.*, lib. V, cap. 13.

(4) Faust. Byz., IV, 550.

adoptant les traditions des Arméniens, ils virènt aussi dans Nakhtchévan la ville de Noé, et crurent à son antique tombeau qu'ils reconstruisirent dans le style de leurs édifices, qui firent appeler Nakhtchévan par les Persans *la peinture du monde* (1). On prétend même qu'ils firent bâtir, en l'honneur du patriarche, cette vaste et superbe mosquée, jadis la plus grande de Nakhtchévan, dont on voit encore les grandes ruines entre la Tour des Khans et le tombeau de Noé : elle était en briques et richement décorée d'inscriptions et d'arabesques en relief (2).

Nakhtchévan est la capitale d'un khanat dont l'étendue peut être de 3,300 verst carrés ou 200 lieues de France environ. Sa population en 1834 se montait à 30,323 habitants, dont 16,004 hommes et 14,319 femmes, répartis dans une ville, celle de Nakhtchévan, et dans 178 villages renfermant 6,499 feux ou maisons : ce qui donnerait 151 habitants par lieue carrée de France ou 464 par mille carré d'Allemagne.

Ourdabad qui forme aussi un petit khanat particulier, sur 1,200 verst carrés ou 75 lieues carrées de France, compte 11,341 habitants,

(1) L. Géographe persan *Hamd'oullah Kazwing*, cité par S.-Martin, I, 132.

(2) Indshidshjan, *Géogr. de l'Arménie en armén.*, citée par E. A. Hermann, *Der (chemals) zu Persian gehörende Theil Gross Armeniens*, p. 26.

savoir : 5,851 hommes et 5,490 femmes, répartis dans la ville d'Ourdabad et dans 52 villages qui renferment en tout 2,392 feux. Ceci donnerait 151 habitants par lieue carrée, et 4 $\frac{3}{5}$ par feu ou maison (1).

Les deux Ararats, dont le petit se dessine sur le fond du grand, sont le baromètre de Nakhtchévan. Quand ils sont couverts de brouillards, on aura du mauvais temps : leurs cimes dégagées de nuages annoncent le beau temps. Les matinées sont fraîches, il souffle un vent froid; pendant la journée, la chaleur est accablante; et, le soir, le vent glacé recommence. Ce sont les observations des habitants que je crois exactes; à l'époque où j'y étais, partout des cimes couvertes de neige entouraient Nakhtchévan.

Accueilli de la manière la plus aimable par M. Béïambégof, alors caissier de la couronne, je passai deux jours à visiter la ville et les environs, et le 26, nous partîmes pour les rapides de l'Araxe. En passant par la ville, on me montra à côté du chemin une pierre noire polie par les baisers et les genoux de nombreux dévots; elle sert aux prières ferventes des habitants de Nakhtchévan : c'est peut-être un aérolithe. Il m'aurait été facile de m'en assurer d'un coup de marteau,

(1) Ces tableaux de population sont les résultats du dernier recensement officiel.

mais comment toucher à un objet si vénéré sans être lapidé et sans attirer la malédiction des habitants sur moi et sur les Russes qui ne sont pas très-aimés. Cette pierre est arrondie comme un caillou et a un pied et demi de long sur un pied de large et 6 ou 7 pouces d'épaisseur.

Djoulfa, ses ruines et son histoire.

A partir de la ville, nous decendîmes, l'espace d'un verst et demi, jusqu'à la *Nakhtchévan-tchaï*, que nous traversâmes à gué à côté d'un vieux pont ruiné. Cette rivière alimente les canaux de la ville. Derrière, commence une ramification de la plaine d'Arménie qui a 20 verst de large jusqu'à l'endroit où l'on atteint les premières roches d'un grès bariolé de jaune et de rouge, tantôt fin, tantôt grossier. Ici nous trouvâmes l'*Alindja-tchaï* (1) qui coule entre de hauts rochers de ce grès jusqu'à son confluent avec l'Araxe, où nous atteignîmes *Djoulfa* (2). Et ce ne fut pas sans peine; car n'ayant que le lit de l'Alindja pour chemin, obligés de la passer et repasser pour trouver un sentier, tantôt sur une rive,

(1) *Tchaï* signifie eau, rivière.

(2) Les Arméniens n'ont pas de *l* et substituent ordinairement un *g* à cette consonne; ils écrivent *Djouga* ou *Tchouga*. Ainsi *Lazar* n'est pas arménien; mais *Gazar* ou *Nazar*.

tantôt sur l'autre, nous courions grand risque de nous noyer dans ses eaux rapides, gonflées par la fonte des neiges. Pendant le reste de l'année, on ne court aucun danger.

Les couches du grès sont un peu inclinées vers le nord. Les couleurs dominantes sont le rouge de tuile ou de sang, quelquefois le jaune, soit en couches, soit par hachures. Le grès renferme des débris de toutes sortes de roches cristallisées et de calcaire noir, liés par un ciment rouge plus ou moins compacte. Le *Taroudagh*, qui remplit l'angle occidental du confluent de l'Alindja-tchaï et de l'Araxe, est célèbre par ses carrières de pierres meulières qu'on vend sous le nom de pierres de Nakhtchévan.

L'Araxe est ici, comme l'Alindja-tchaï, encaissé, l'espace de plusieurs verst, par ces rochers dont les parois, bizarrement rongées en forme de pics et d'aiguilles ruinées, couronnent ses rives en y reflétant leurs teintes sanguinolentes. C'est là qu'est Djoulfa. Les anciennes histoires arméniennes en font déjà mention dans les siècles les plus reculés, et la citent dans le nombre des villes et des bourgs que Tigrane I[er] (Dikran) assigna pour patrimoine aux parents d'*Ajdahag* (Astyages) : voici comment elles racontent cet événement (1).

(1) Je dois à la complaisance de M. le docteur Peter-

Tigrane I[er], roi d'Arménie, s'était allié à Cyrus, qu'il protégeait contre Astyages. Celui-ci, voyant les dispositions de Tigrane, usa de ruse, et pour faire sa paix avec lui, il lui demanda sa sœur *Digranouhi* en mariage. Tigrane la lui accorda. Astyages la traita avec beaucoup de distinction, lui donna le premier rang parmi ses femmes; puis, cherchant à la faire entrer dans ses projets, il lui représenta le danger qui les menaçait tous deux, et il la sollicita d'écrire à son frère une invitation de venir la voir, pour qu'il pût s'emparer de lui. Digranouhi, qui aimait son frère plus que son mari, n'en fit rien; bien plus, elle donna avis à son frère de la trame, et Tigrane, comme s'il n'en savait rien, s'étant avancé à la rencontre d'Astyages, quand ils furent en présence, au lieu de se livrer imprudemment à son beau-frère, il tomba sur lui, le battit complètement et le tua de sa propre main. Digranouhi, qui s'était sauvée chez son frère avant le combat, eut pour apanage *Digranakert* (Tigranocerte), que Tigrane bâtit pour elle. Quant à *Anouïche*, à ses enfants et aux autres femmes d'Astyages, Tigrane les établit avec

man d'avoir pu, au moyen de son érudition arménienne, consulter Moyse de Chorène et les autres auteurs arméniens dans les originaux. Voyez Moyse de Chor., édit. de Venise, 1827, c. 30, p. 123.

10,000 prisonniers à l'est du mont Ararat (1), sur les bords de l'Araxe. *Djoulfa* (Tchouga) fit partie de leur patrimoine. Les descendants d'Astyages et de ses parents prirent alors le nom arménien de *Vichabad-sounte* (descendants du dragon), du nom persan d'*Ajdahag*, qui signifie *dragon*. Voilà pourquoi les mythes disent que Tigrane a combattu contre les dragons.

Djoulfa, à la portée d'un des gués les plus commodes de l'Araxe, s'augmenta considérablement. L'industrie arménienne s'y concentra, et le commerce l'enrichit plus qu'aucune ville de l'Arménie, jusqu'à ce qu'en 1605 elle fut tout à coup rayée du nombre des demeures des hommes. Cependant une ville de 40,000 habitants devait avoir laissé quelques traces de son existence. Effectivement, il en reste assez pour qu'en voyant tant de débris d'une riche industrie et partout le silence de la mort, le cœur se serre à la vue de ces étranges révolutions que le caprice d'un despote peut opérer.

On arrive au bord de l'Araxe gonflé et troublé par la fonte des neiges. Vous ne passez plus sur le pont dont les voûtes des arches se sont écroulées dans le fleuve. La garde ne vous arrête pas

(1) De toute antiquité, les Arméniens lui ont donné le nom de Masis; les Persans l'appellent aussi Agherh-Dagh. Voy. S.-Martin, I, p. 48.

au pied de ces tours carrées qui en commandent l'abord des deux côtés.

Lorsqu'on veut entrer dans la ville, on remonte la vallée de l'Araxe; les rochers sanguinolents qui le bordent commencent ici (1) : chaque saillie, chaque assise du rocher tant soit peu accessible est hérissée des murailles d'un château qui défendait l'entrée de la vallée. Un mur qui part du fort et qui s'étend jusqu'à l'Araxe la ferme encore plus étroitement. Mais plus de fiers soldats, plus de sentinelles aux portes; je ne vis qu'une jolie jacinthe bleue qui fleurissait à l'abri des rochers, et des hélices de Djoulfa (2) qui se traînaient sur des touffes de marjolaine.

Devant la porte même, un pic isolé de rocher s'était trouvé assez large pour établir à son sommet un monastère en l'honneur de la sainte Vierge : l'église est encore là; les morts dont les riches tombes couvrent les pentes du rocher y sont aussi; mais les vivants, où sont-ils?

Nous entrons dans la ville : entre la muraille à pic de rochers et l'Araxe, il y a un espace de

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 37. Une vue de Djoulfa prise de la colline de la Sainte-Vierge, en face de la porte de la ville.

(2) *Helix Djulfensis* (mihi) tessa depressa, imperforata, striata, alba; spira sub-prominula, obtusissima; labro margine columellari umbilicum latè tegente, externo subreflexo.

quelques centaines de pas où gisent çà et là d'énormes blocs qui se sont écroulés des pentes voisines. Y reconnaissez-vous Djoulfa ? Tenez, voilà son bazar au bord de l'Araxe et quelques-unes de ses églises au pied du rocher. Celle qui est là sur un tertre était, dit-on, catholique, et c'est devant le seuil de sa porte qu'on a enseveli, sous une belle tombe de marbre blanc, le riche *Khatchababa*, le plus puissant des habitants de Djoulfa, sous le règne de *Chah Khodabendeh* qui, dit-on, le fit mettre à mort. Voici ce que sa tombe nous dit dans une double inscription en superbes lettres arméniennes. Vous lisez d'un côté :

« Cette tombe est en mémoire de l'âme du « seigneur (*Parounè*, arm.) Khatchababa, in- « nocemment livré entre les mains des infidèles. « Je prie celui qui lira cette inscription, de se « rappeler mon âme dans ses prières. » De l'autre côté :

« Je vous supplie encore une fois, souvenez- « vous de moi dans vos saintes prières, afin qu'on « ne vous oublie pas devant l'agneau de Dieu. « Décédé l'an 1030 de l'ère arménienne. (1581 de « J.-C.) Notre père, etc. » (C'est la prière qu'il demande qu'on récite pour lui.)

Sur les deux rives de l'Araxe s'élèvent, en face l'un de l'autre, deux vastes caravansérais, bâtis en pierre de taille, et qui n'ont jamais été ter-

minés; une dizaine de familles qui composent toute la population actuelle de Djoulfa, se sont établies dans celui de la rive gauche.

Tout autour, jusqu'à un verst de distance sur le bord uni du fleuve, dans les ravins, sur les rochers pittoresques et contre leurs parois escarpées, sont disséminées les habitations, à demi-écroulées, à demi-enterrées, à demi-lavées par les pluies, à demi-entraînées par les torrents. Il n'y reste de vivant que le terrible scorpion noir de Djoulfa, plus grand et plus venimeux que les scorpions ordinaires; il n'y a pas d'année qu'il ne périsse de sa piqûre quelqu'un de ces dix pauvres familles de Djoulfa. Je me donnai toutes les peines possibles pour en trouver un; mais la saison n'était pas encore assez avancée, ce n'est qu'au mois de mai qu'il commence à pulluler.

Cependant, à ma grande surprise, je ne trouvai aucun des édifices de Djoulfa très-remarquable, soit par la richesse, soit par la majesté de son architecture; l'incendie qui causa leur ruine les a trop maltraités. Toutes les maisons étaient en pierres de grès bigarré, liées avec de l'argile rouge. Les églises étaient un peu mieux construites, mais sans approcher du luxe ordinaire des églises arméniennes. C'était dans leurs tombeaux que les habitants de Djoulfa mettaient leur gloire et leurs richesses.

Passez la seconde muraille qui ferme l'autre extrémité de la ville; est-il rien de plus beau que ces milliers de pierres sépulcrales dressées et pressées à côté les unes des autres comme une riche moisson d'épis et qui recouvrent une grande étendue de terrain le long de l'Araxe. Ces pierres ont 8 à 9 pieds de hauteur, et présentent un labyrinthe de morts où les vivants, après trois siècles, peuvent venir trouver toute une génération dormant comme si elle venait de mourir la veille; car ces monuments en grès du Taroudagh, couverts de sculptures, d'arabesques, de bas-reliefs, sont frais comme s'ils sortaient de la main des sculpteurs.

Ces monuments sont de deux espèces : les uns consistent en une pierre longue de 7 à 9 pieds, plantée debout à la tête d'un bloc long et carré, qui représente le tombeau. Sur cette longue pierre, vous voyez dans un cadre orné d'arabesques superbement travaillées, des croix de différentes grandeurs chargées d'ornements : le haut de la pierre est orné quelquefois de bas-reliefs représentant des scènes de la Bible, ou un saint Georges, ou un sphinx persan, à double corps, avec une tête d'homme au milieu. Chaque pierre a son inscription en arménien, avec la date. Beaucoup sont admirables par le fini du travail qui les rendrait dignes de figurer dans un musée. Quelques-unes des plus belles étaient

recouvertes par de petites chapelles murées.

L'autre espèce de monuments, moins nombreuse, consistait en béliers couverts d'inscriptions et de quelques reliefs. J'ai dessiné le plus beau et le plus curieux de tous. *Ker-Porter* en parle dans son Voyage. On y voit un cavalier armé d'une lance qui porte en croupe un enfant prisonnier; il lui a passé autour du cou une corde à laquelle sont attachés trois autres prisonniers qu'il traîne après lui. Plus loin, le même personnage, sans doute, est représenté assis devant une table; d'un côté, un esclave à genoux lui sert à boire, tandis que, de l'autre, un second esclave pince de la guitare; le sphinx n'y manque pas non plus. L'inscription nous apprend que : « Ici repose la cendre de Manouk Nazar, « décédé l'an 1037 de l'ère arménienne. (1578 « de J.-C.) (1) »

Diriez-vous à la vue de ce tombeau abandonné sur les confins de la Perse, que vous avez devant les yeux la place où repose l'aïeul de toute cette célèbre famille Lazareff, arrachée jadis de Djoulfa pour aller s'illustrer en Russie. C'est ici le moment de parler de la destruction de cette ville, et on me comprendra mieux, assis sur le socle de ce tombeau (2).

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 28, fig. 1.

(2) Lisez l'histoire de ces événements dans Tcham-

Sous le règne du faible *Chah Mohammed Khodabendeh*, les Turcs, commandés par *Lala-Pacha*, avaient réussi à s'emparer d'Erivan, de Tauris, en un mot de presque toute l'Arménie. *Chah-Abbas*, surnommé le Grand, fit de nombreux efforts pour leur arracher leurs conquêtes. Dans son expédition contre Erivan, en 1604, il passa par Djoulfa. Les habitants de cette ville lui firent la réception la plus pompeuse, allèrent à sa rencontre, et quand il eut passé l'Araxe, ils étendirent au-devant de lui des toiles d'or jusqu'au palais du prince *Khatchik*. Quand il y fut arrivé, Khatchik se fit apporter une grande coupe, qu'il remplit de pièces d'or, et il la fit présenter à Chah-Abbas par son fils; les autres grands de la ville en firent autant. *Chaprads*, *Nadsar* (Lazare) et le prêtre *Jean* lui offrirent aussi de riches présents. Chah-Abbas resta trois jours à Djoulfa, se réjouissant en son cœur des richesses de cette ville, et faisant semblant d'aimer les chrétiens, mangeant devant eux du porc, buvant du vin et priant devant les images : en un mot, il les caressait pour s'emparer plus facilement de leurs richesses.

Effectivement, l'année suivante (1605), Chah-

tchéan, *Hist. d'Arménie en armén.* et dans Arakheal de Tauris, *Hist. des événements arrivés en Arménie*, etc., de 1605 à 1666, en arm.

Abbas, ne pouvant tenir contre les Turcs qui le poursuivaient, se trouva avec son armée à Djoulfa pendant que ses ennemis occupaient Nakhtchévan. Ainsi menacé, Chah-Abbas songea à mettre l'Araxe entre lui et les Turcs. Déjà le pont avait été ruiné; il fut obligé de faire passer sur des bateaux toute son armée, ainsi que tous les prisonniers arrachés à l'Arménie, qu'il traînait après lui. Ceux de ces pauvres gens qui ne voulaient pas passer le fleuve eurent le nez et les oreilles coupés. Jean, frère du patriarche *Arakheal*, et un grand personnage de Garni, eurent la tête tranchée. Ce passage durait depuis plusieurs jours. A la fin, Chah-Abbas, ennuyé d'en attendre la fin, ordonne de jeter dans l'Araxe tout ce qui restait de ces malheureux sur la rive gauche, femmes, vieillards, enfants, etc. « Ceux « qui savent nager atteindront bien l'autre « rive, disait-il; pour les autres, qu'ils se « noient. »

Jusqu'alors, Djoulfa était restée intacte. Cette opération achevée, Chah-Abbas envoya alors Thamas-Kouli-beg dans la ville, avec l'ordre de la faire évacuer. Des hérauts promulguèrent dans tous les quartiers le décret suivant :

« Ecoutez tous, habitants de Djoulfa, le grand « roi Chah-Abbas vous ordonne de le suivre en « Perse. Vous avez trois jours pour vous y « préparer. Quiconque, au bout des trois jours,

« sera trouvé ici, sera mis à mort, et ses biens
« appartiendront au grand roi. Si quelqu'un se
« sauve ou se cache, celui qui le dénoncera
« aura ses biens et le grand roi sa tête. »

La plupart des habitants de Djoulfa ne pouvant emporter leurs richesses, et espérant revenir bientôt dans leur patrie, les enterrèrent auprès de leurs maisons. A la fin du troisième jour, quand il n'y eut plus de répit, plus d'espoir, quand il fallut partir, quitter une demeure paisible et chérie pour un avenir effrayant et sans asile, chacun emportant les clefs de sa maison suivit les prêtres qui emportaient celles des églises, et quand tout ce peuple fut arrivé devant l'église de la Sainte-Vierge, qui est sur le rocher hors de la ville, chacun poussa des gémissements et pleura, en portant un dernier regard sur la ville déserte. Puis, s'adressant à la reine des cieux, ces infortunés confièrent à cette mère des malheureux leurs églises et leurs maisons, dont ils jetèrent les clefs dans le fleuve.

Chah-Abbas arriva sur ces entrefaites, pressant, encourageant, menaçant. Voyant l'embarras de cette multitude, il ordonna à ses soldats de venir leur aider. Chacun s'empressa de fondre sur ce qu'il y avait de jeunes filles et de jeunes garçons, s'emparant en même temps des effets les plus précieux. Ce fut autant de butin que ces braves de Chah-Abbas envoyèrent chez

eux. Le reste du peuple de Djoulfa passa comme il put; beaucoup se noyèrent dans l'Araxe. Après quoi Chah-Abbas renvoya Thamas-Kouli-beg pour détruire les murailles et mettre le feu à la ville avec des roseaux enduits de goudron, afin d'ôter toute espérance de retour à ses habitants qui voyaient l'incendie de l'autre rive. Ensuite il se retira à Tauris, se faisant suivre par ses prisonniers. L'année suivante (1606), il distribua les plus riches dans les villes, les paysans dans les villages. Les Arméniens qui furent transportés à Ispahan, se montaient à 12,000 familles (50,000 âmes) sans compter la foule de ceux qui périrent par les chemins. Ils fondèrent là un nouveau faubourg, le nouveau Djoulfa, qui s'est considérablement accru et enrichi.

Chah-Abbas commanda spécialement à Hamdan de chercher les fugitifs qui s'étaient cachés dans des grottes ou dans des forteresses de l'intérieur des montagnes; on en retrouva beaucoup. Le grand roi voulait, à la lettre, ne laisser aux Turcs qu'un désert.

Chah-Abbas s'attacha *Lazare* (Nadsar), fils de Manouk, et le nomma chef de la monnaie et grand trésorier de l'empire. Sous Chah-Nadir (Thamas-Kouli-Khan), Kodjia Nadzar, petit-fils de Manouk, remplissait les fonctions importantes de kélonter, c'est-à-dire de chef et juge de

Nor-Djoulfa; il fit bâtir les deux caravansérails que j'ai mentionnés plus haut, en faveur des négociants de sa nation : sa mort l'empêcha de les terminer. Il y avait dépensé une somme de plus de 100,000 écus. Lors de la mort de Chah-Nadir, un autre Lazare fuyant, ainsi qu'un grand nombre de ses coréligionnaires, les horreurs de l'anarchie auxquelles la Perse était en proie, se sauva en Russie, emportant avec lui un riche trésor en argent et en pierreries, et entre autres ce fameux diamant qui orne le sceptre impérial, et que Catherine II acheta au fils de Lazare Lazareff pour 500,000 roubles en papier (550,000 fr.) (1).

Mais revenons à notre champ des morts et disons encore qu'il a plus d'un verst et demi de long, et qu'il n'était séparé que par un étroit espace de la seconde forteresse qui défendait Djoulfa. Sur la rive opposée de l'Araxe, vous apercevez les ruines d'un second caravansérail aussi grand que le premier, et, dans l'Araxe, les traces de plusieurs anciens ponts en pierre dont il ne reste que les culées.... et voilà Djoulfa!!

Je logeai chez le chef du hameau actuel, *Mélikh Artoun*, fils de Mélikh Stépanof. Ce nom de *Mélikh* est celui qu'on donne dans tout le pays

(1) *Magazin für die Literatur des Auslandes*. Berlin, 1836.

aux chefs des villages arméniens, ce qui rappelle beaucoup les *Mélikhs*, petits rois de la Bible, qui se comptaient par centaines dans le pays de Chanaan.

Le 28 mars (9 avril), avant de passer l'Alindja-tchaï pour continuer ma route vers Ourdabad, je fus fort surpris de trouver à l'angle de son confluent, sur les roches de grès rouge, un massif de grès jaune grossier qui appartenait évidemment à ce calcaire à nummulithes, qui forme les plus anciennes des formations tertiaires du bassin de Paris, de la Gallicie et de la Crimée. La roche entière est pétrie de nummulithes qui ne sont pas plates comme celles des formations tertiaires, mais bombées vers le centre, épaisses et ressemblant à celles de la craie de France et d'Allemagne. Elles sont accompagnées d'une énorme huître, d'un *Cerithium* plus court que le *gigantesque* de Grignon, de *Natica conoïdea*, de *Pyrula ficoïdes*, de *Turitella imbricataria*, de *Trochus*, voisin du *patulus* et du *conulus* Eichw.; de *Terebellum*, voisin du *convolutum*, de *Conus*, approchant du *deperditus*, de *Buccinum* et de deux oursins que j'ai fait dessiner Ve série, pl. 1, des fossiles, f. 14 et 15; le *Schizaster Dulfensis*, mihi, et le *Spatangus depressus*, mihi.

Les couches de ce grès tertiaire sont redressées, ce qui indique de deux choses l'une : ou

que le dépôt s'en est fait dans un temps de révolution, ou qu'il a été bouleversé depuis. Toutefois, il est très-intéressant de retrouver ces lambeaux de tertiaires aux deux extrémités de ce bassin volcanique de l'Arménie.

Jusqu'à Ourdabad, tournant autour du pic noir basaltique de l'Ilanli (montagne des Serpents), nous traversâmes un pays coupé de collines de marne jaune et de grès qui plongent sous le grès rouge. Partout, le sol est recouvert de cailloux et de blocs erratiques de diorite et d'autres roches cristallisées.

Plus on approche d'Ourdabad, plus on s'aperçoit qu'on s'avance vers le fond d'un vaste hémicycle de hautes montagnes, vers lequel se dirige aussi l'Araxe, sans nulle apparence d'issue. Déjà, à 5 ou 6 verst d'Ourdabad, commencent des jets de porphyre pyroxénique ou mélaphyre; à Ourdabad même, on se trouve sur une vaste formation de schiste noir; derrière, plus de vallée, plus d'espace libre, mais une énorme muraille inaccessible, nommée Belke, et noeud de la chaîne de l'Alanghez, au nord de l'Araxe, et celle du Karadagh au sud.

Ourdabad, adossé à cette muraille, et dont les maisons sont parsemées, depuis les bords d'un double ruisseau jusque sur le sommet des collines, de schiste noir, me parut un lieu charmant; j'y vis les poiriers et les aman-

diers en fleurs ; les saules et les peupliers, qui bordaient les ruisseaux, étaient en pleine verdure. Cet aspect d'Ourdabad était d'autant plus frappant pour moi, que la basse Arménie, que je venais de traverser, n'est pas, en général, de nature à plaire à des Européens habitués au bel émail des prairies, à la riche verdure des forêts. Je n'avais retrouvé de nos contrées que nos alouettes et nos vanneaux. Vous m'enviez les jacinthes, les tulipes, les iris qui croissent çà et là ; vous avez tort ; tout cela est si maigre, ce sol est si aride et si sec, que vous devez vous estimer bien heureux d'avoir vos hépatiques et vos violettes. Pas un arbre, tout est nu et décharné ; ces montagnes sont absolument dépouillées d'herbes et de toute espèce de parure. Un orage de nuit a abreuvé la terre ; je mets machinalement la tête à l'air, il me semble que je dois sentir le parfum des bouleaux ou des noisetiers ; mais rien, l'air est inodore, et les primevères de nos prairies ont plus de parfum que cette contrée sauvage où l'eau manque partout, car il n'y a que l'eau et les arrosements qui puissent y faire pousser quelque chose. J'avaisdonc de fort bonnes raisons pour trouver Ourdabad charmant au milieu de ses vergers et de ses innombrables mûriers, puisque le district d'Ourdabad, en Arménie, est le seul qui pro-

duise de la soie. Le miel qu'on y recueille est célèbre.

Chik-ali-Khan, gouverneur d'Ourdabad et frère d'Eksan-Khan, voulut absolument me recevoir chez lui ; j'y consentis d'autant plus volontiers que le maître de police dont j'avais fait la connaissance à Erivan, et qui m'avait offert un logement chez lui, était en course depuis plusieurs jours. Chik-ali-Khan et son frère, qui ne reconnaissaient la souveraineté de la Russie que depuis la dernière guerre de Perse, parlaient déjà le russe.

Le matin du 30 mars, j'allai voir la merveille d'Ourdabad, c'est-à-dire le fameux platane qui ombrage une petite place de la partie haute de la ville. On y arrive par de petites rues tortueuses et fort étroites comme dans toutes ces villes asiatiques; il a, en effet, quelque chose d'imposant, ce vieux fils de la terre, et l'on paraît bien petit à côté de lui. Je le mesurai; à six pieds de terre, sa circonférence est de 32 pieds, et au collet des racines, au moins de 40 pieds; son diamètre moyen est à peu près de 11 pieds. L'intérieur, qui est creux, offre un espace de 7 pieds ½ complétement vide. Souvent, et surtout quand quelqu'un arrive dans ce lieu, regardé comme un exil, les employés russes y font porter une table et des chaises, se donnent un thé et y jouent une partie de whist. Du reste, ce platane

a été fracassé entièrement jusqu'au tronc par la tempête ou par la foudre, et sa cime n'existe plus; les branches inférieures ont seules grossi et offrent encore un assez beau faîte. J'ai vu beaucoup d'autres arbres qui passaient pour gigantesques, surtout dans Gandja, célèbre par ses eaux et ses platanes vraiment superbes; mais le plus gros que je mesurai entre Gandja et Hélènendorf, n'avait pas plus de 26 pieds à 2 pieds au-dessus de terre; toutefois, il n'avait pas perdu sa cime, et son tronc était sain et entier. Le fameux tilleul de Villars, près de Morat, en Suisse, a, mesuré à 3 pieds au-dessus de terre, 20 pieds 5 de tour.

J'avais donc atteint à Ourdabad l'extrémité du bassin de l'Arménie, pour suivre l'Araxe dans son cours et continuer mon voyage; j'allais entrer dans cette issue qu'une révolution plutonienne lui a ouverte dans le cœur de cette haute chaîne de montagnes. Peu de personnes s'en font une idée. On s'imagine que l'Araxe sort sans effort de l'Arménie; cependant, à Ourdabad, son niveau est encore de 2,500 pieds environ au-dessus de la mer Caspienne, et il n'a que 30 lieues de France à parcourir pour tomber de cette élévation dans les plaines du Karabagh, avant sa jonction avec le Kour.

Du groupe de montagnes volcaniques qui s'élèvent jusqu'au midi du lac Sévang, se dé-

tache, vers le midi, une haute chaîne hérissée de pics, dont l'Alanghez est le plus méridional et le plus remarquable avant d'atteindre l'Araxe. Ces monts portent tantôt le nom de chaîne du *Karabagh*, tantôt celui d'*Alaghez*.

En mai et en juin, la plupart de ses cimes sont couvertes de neige, qui ne disparait même jamais du sommet du Ketidagh, qui sépare la vallée de Zot au bord du lac Sévang, du Karabagh (jardin noir).

Au-delà de l'Araxe, en face de l'Alanghez, s'élève en Perse le *Kiamg-'hou*, second pilier de cette écluse de l'Araxe. Sa hauteur n'est pas moindre que celle de la chaîne précédente, et je l'ai vu le 29 mars/10 avril, sous les 38° 30' de latitude, présentant toute sa cime en forme de cône écrasé, couverte de neige brillante; cette neige ne disparaît que très-tard. C'est un des points avancés de la chaîne de l'Adjerbaïdzan, qui, sous le nom de *Karadagh* (montagnes noires), longe la rive droite de l'Araxe jusqu'aux plaines du Mougan.

C'est dans cette chaîne, qui probablement barrait le bassin de l'Arménie, et en faisait un vaste lac, que l'Araxe a fini, dans une catastrophe volcanique, par trouver une fente qui lui a permis de s'échapper de ce bassin.

Rapides de l'Araxe.

Nous retrouvâmes bientôt l'Araxe au-dessous d'Ourdabad; jusqu'ici, son cours est tranquille, mais dès qu'il atteint les premières roches, dès qu'il est encaissé, son eau jaune bouillonne sur les blocs qui remplissent son lit. Dans l'espace des quinze premiers verst, l'Araxe est resserré entre deux parois de calcaire siliceux noir, brûlées, dont les cimes déchirées se crénèlent sous les formes les plus bizarres. Presque toutes les pentes sont extrêmement escarpées; on reconnaît sur leurs flancs les couches repliées, déformées par l'action et le soulèvement du porphyre dioritique (1), qui s'élève en muraille derrière Ourdabad, sans atteindre encore ici l'Araxe. Ce calcaire siliceux noir (2) est fendillé en parallé-

(1) Ce porphyre dioritique consiste en une masse d'un vert grisâtre clair dans laquelle se trouvent des cristaux d'albite d'un blanc de neige et d'autres cristaux verdâtres peu développés qui paraissent être de l'amphibole. Le quartz n'y est semé que par grains isolés. (Description de M. le professeur Gustave Rosen.)

(2) Calcaire siliceux, d'un gris foncé, non transparent, à cassure unie, difficile à rayer avec un couteau; ses bords se fondent au chalumeau en se gonflant, et donnent un verre verdâtre; il fait une forte effervescence avec les acides, et se dissout dans l'acide hydrochlorique avec un résidu considérable d'acide de sile. (Gustave Rosen.)

logramme ; les faces des fissures sont toutes comme oxidées de rouge ou de rouille. Des teintes brunes, noires ou grises recouvrent largement ces roches, dont pas un arbre, pas même un arbuste ne voile la nudité.

On trouve le long de ces parois que l'on croit inabordables, une ébauche de sentier suspendu le long de l'Araxe, que l'on voit bouillonner à ses pieds ou passer comme une flèche, en rongeant les flancs noircis qui l'encaissent. C'est un beau spectacle pour le voyageur qui se fie à l'adresse de son cheval et qui ne craint pas de plonger d'un œil fixe dans le gouffre qui s'ouvre devant lui. « Ah! me disait, en frissonnant et en pâlissant encore, Ali qui venait de traverser un de ces passages difficiles, si je ne parviens à oublier cet épouvantable trajet, je n'en dormirai plus la nuit. Effectivement, il ne restait du sentier éboulé qu'à peu près deux fois la largeur du sabot du cheval. Que faire? on se trouve là au moment où on s'y attend le moins. Impossible de reculer, de tourner, de mettre pied à terre ; il ne reste plus qu'à s'en remettre en frémissant à la Providence et à l'adresse du cheval que l'on monte ; en effet, quand on sait combien les chevaux de ces montagnes ont acquis par l'habitude la facilité de traverser d'un pied sûr les pas les plus difficiles, on sent qu'il n'y a pas même de mérite à avoir tenté cette entreprise.

A peu près au 13e verst, le sommet des montagnes, à gauche de l'Araxe, commence à se couronner de quelques énormes massifs de calcaire noir, qui n'a même plus aucune trace de couches; formations jusqu'ici réputées neptuniennes.

Mais le spectacle des rapides n'atteint toute son effrayante sublimité que lorsque le fleuve arrive au cœur de la chaîne au 15e verst. Un groupe d'aiguilles, d'obélisques, de pyramides de toutes formes et absolument nues, dont l'Alanghez, recouvert de sa coupole de neige, est le centre, au nord de l'Araxe, sort du fond ténébreux des entrailles de la terre pour monter à une hauteur imposante à travers tout le système de ce calcaire siliceux noir.

La roche principale est du porphyre dioritique coupé de veines, de bandes, de taches d'une roche verte composée d'un mélange d'épidote, d'amphibole et de calcaire.

Dès que l'Araxe rencontre cette barre, sa force redouble; ce n'est plus la masse fendillée du schiste argileux et du calcaire noir siliceux, facile à entraîner. Son lit rétréci est encombré de blocs, gros comme des maisons, sur lesquels il écume et rebondit. C'est un de ces blocs que Châh-Abbas montrait à ses courtisans qui l'entouraient, en leur disant : « Voilà comment il faut résister à l'ennemi. » — « C'est facile répondit l'un d'entre eux, quand on est si bien soutenu; » et il in-

diquait du doigt ces imposantes masses qui encaissent la cataracte. Moïse de Chorène fait mention dans son histoire des chutes de l'Araxe, qu'il appelle *Arasbar* (1).

Rien de plus sévère, de plus sauvage que le paysage encadré dans cet enfer d'eau. Sur le fond éclairé de la rive gauche, des ombres fortes et droites dessinent les formes angulaires et les longues fissures des roches tachées de gris et de rouille, dont à peine quelque végétation voile la nudité. Des blocs écroulés et entassés élèvent sur la rive une muraille terrible; du milieu de ce chaos percent quelques arbustes sans cesse humectés par les tourbillons de poussière humide, que le courant de la rivière emporte bien haut et qui remplit l'atmosphère. L'autre rive, plus triste, plus escarpée, est ombragée par d'énormes contreforts noirs qui semblent vouloir soutenir ses masses prêtes à tomber (2).

J'estime que d'Ourdabad à la grande chute d'Arasbar, l'Araxe a une pente de 50 pieds par verst, ce qui, pour 16 verst, donne 800 pieds.

La grande chute d'Arasbar est au moins de	100
La grande chute de Migri	400
	1,300 pieds.

(1) Saint-Martin, I, 209.

(2) Voyez atlas, IIe série, pl. 39.

Voilà le résultat de mon estimation de la chute de l'Araxe, d'Ourdabad à Migri, avant de connaître les résultats du nivellement du bassin de l'Arménie par M. Parrot; restent encore 1,200 pieds de pente pour son cours ultérieur, ce qui est plus que suffisant.

Ces cataractes sont infiniment plus belles, quoique moins considérables que celles du Dniepr, dont les rives ne sont pas encaissées par des murs de rochers gigantesques.

Nous eûmes beaucoup de peine à trouver un chemin parmi les blocs; on en a pratiqué un à l'angle d'un rocher. L'Araxe vous y couvre d'écume.

A un ou deux verst de la grande cataracte, s'ouvre à gauche, dans le porphyre dioritique gris, la vallée de *Gartchévan*, célèbre par son bon vin mousseux et par une mine d'argent assez pauvre, que cependant on exploite.

Un peu plus loin, la vallée de l'Araxe se resserre de nouveau et cette rivière continue à former des chutes. Jusqu'à Migri, le chemin est encore plus affreux que celui qui précède. Il faut traverser des passages où des blocs sont suspendus sur les bords de l'Araxe.

Sur l'autre rive, les villages de *Dusala* et de *Kourdache* offrent une perspective charmante. Dans ce dernier, Abas-Mirza avait un palais de chasse construit, comme tous ceux de ce genre,

avec des cours, des jardins, des enclos entourés de murs en briques et en terre. Je voyais, en fleurs, les amandiers et ces beaux grenadiers qui ont passé en proverbe chez les Persans. Le sein d'une beauté est toujours comparé aux grenades de Kourdache.

Enfin, on commence à apercevoir ici une faible végétation : quelques saules, des épine-vinettes, sont parsemés entre les blocs. L'*euphorbia rigida* avait trouvé assez de terre aussi pour croître, et l'hélice de Djoulfa rampait sur le sable et les rochers.

Migri.

Après cet affreux chemin, on débouche dans l'étroite vallée latérale de *Migri* (Méghri). On se croit transporté dans un paradis ; les saules avec leurs chatons, les épines en fleurs, les vergers, les vignes plantées en terrasses, les maisons à toits en terre, les rochers à cimes aiguës couronnées des tourelles d'un vieux château, offrent un aspect pittoresque. La vallée est arrosée par le *Migri-tchaï*, ruisseau considérable.

La population de Migri est arménienne ; ce lieu était jadis le siége d'un évêque qui dépendait de Dathev. Son église est assez bien construite. Migri, quoique d'un abord si difficile, a été souvent dévasté pendant les guerres du dix-huitième siè-

cle ; on y arrivait plus commodément en venant de Perse et en traversant l'Araxe, qui est guéable en été.

Je n'y trouvai pas la végétation plus avancée qu'à Ourdabad ; le soleil se lève tard et se couche de bonne heure au milieu de ces hautes montagnes : d'ailleurs, l'Alanghez à la cime glaciale est trop près de Migri, et y envoie un vent froid par le temps le plus serein. Pour un Russe, c'est ici le bout du monde et un terrible lieu d'exil : en été, le climat est malsain, à cause de la chaleur concentrée à laquelle succède rapidement la fraîcheur.

Nous y passâmes la nuit ; les habitants du village nous reçurent fort bien ; en ce moment, tout était calme et tranquille ; on n'eût pas pu soupçonner qu'on se trouvait à quelques centaines de pas des frontières de la Perse, pays de troubles et de révolutions.

Le lendemain, $\frac{\text{31 mars}}{\text{12 avril}}$, coupant une montagne de diorite, nous rejoignîmes l'Araxe, que nous côtoyâmes de nouveau jusqu'à Aldara, où nous devions changer de chevaux. Ce sont toujours les mêmes rochers dioritiques, déchirés, escarpés et sans végétation. La chute de l'Araxe est moins grande qu'entre Ourdabad et Migri ; ce n'est que de distance en distance qu'il tourbillonne, écume et mugit en roulant sur les rochers qui remplissent son lit.

Aldara est un grand et beau village tartare ou persan, entouré de vignobles et de mûriers; la végétation y est aussi belle qu'à Migri. Les chefs du village nous reçurent sous des arbres qui tiennent lieu de place publique, et nous servirent une collation de lait aigre et de fromage, pendant qu'on changeait nos chevaux.

Au-delà d'Aldara, le sentier ne longe plus l'Araxe, qui paraît inabordable : nous remontâmes et redescendîmes péniblement, et non sans danger, quatre montagnes ou contreforts séparés par des vallées ou plutôt de profonds ravins. Dans le premier se trouve *Atsasour*, petit village arménien, où je fus étonné de voir un bel aquéduc d'une seule arche et d'une grande hauteur, qui conduisait l'eau d'un côté de la vallée à l'autre pour l'irrigation des jardins. Ces canaux et ces aquéducs coûtent beaucoup de peines et de sacrifices, mais ils sont indispensables pour obtenir des récoltes; la surveillance de leur entretien et surtout la distibution de l'eau à chaque propriétaire pour son champ ou pour sa vigne pendant l'heure fixée, est déléguée dans chaque village à un personnage qui tient strictement la main à l'observation exacte des réglements.

On ne voit dans ces montagnes que du porphyre dioritique gris, traversé par de grandes

masses de syénite (1), qui ont été agglomérées par les diorites; ce phénomène est fréquent. Le sol est nu; il n'existe d'autre végétation que celle que la culture a pu arracher à une nature marâtre. En remontant la quatrième montagne, qui s'élève de 1,500 à 2,000 pieds au-dessus de l'Araxe, on reconnaît que la végétation augmente; les genevriers à haute tige (*Juniperus excelsa*) et le cadier (*Juniperus oxycedrus*) deviennent communs; l'*excelsa* était en fleurs. Le paliure (*Rhamnus paliurus*) était, par malheur, trop fréquemment mêlé aux pruneliers et même à la vigne sauvage : du reste, les roches, les pics noirs tachés de rouille et déchirés par des blocs énormes et à parois colossales, n'offraient que de légères bandes de gazon et quelques arbrisseaux enracinés dans les fentes, de sorte que le paysage ne perdait rien de son caractère sauvage.

Nougadi.

Sur le revers de ces ruines d'un vieux monde, s'ouvre une vallée au fond de laquelle s'étend, au bord d'un ruisseau, le village de *Nougadi*, qui se prolonge dans plusieurs ramifications de la vallée

(1) Mélange grenu de feldspath blanc, d'amphibole noir, de mica noir. Le feldspath est prédominant : le mica n'est qu'en petite quantité, et gît toujours dans l'amphibole. (Gustave Rosen.)

principale (1); c'est une oasis d'un nouveau genre. L'industrie a sauvé de la stérilité tout ce qu'elle a pu disputer à la nature; les maisons sont, comme celles de la côte de Crimée, en pierres noires, et adossées au rocher, de telle sorte que le toit blanchâtre et plat de l'une sert de cour à celle qui est au-dessus; partout des murs de soutènements, et des canaux d'irrigation, suspendus à une grande hauteur le long des roches.

Le seigneur de ce village tatare, séparé du reste du monde, éloigné de toute communication, se trouva fort honoré de notre visite. A l'instant, on s'empressa d'étendre les beaux tapis de Perse dans la salle des étrangers, d'allumer du feu, d'apporter le kalian. Debout près de la porte, notre hôte se conformant strictement au cérémonial, ne voulait ni s'asseoir à côté de nous, ni même s'avancer jusqu'à notre tapis. Ce ne fut qu'à force d'instances pressantes que je pus l'engager à adoucir pour lui les rigueurs de l'étiquette et à nous tenir compagnie. Il nous fit préparer un bon souper dont le *plaf*, selon l'usage, était l'ornement principal; c'est une chose qu'on ne sait pas, dans notre Europe

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 38, une vue de Nougadi, dessinée de l'endroit où l'on atteint le village, en descendant du contrefort.

gourmande, préparer comme le font les Asiatiques.

La principale richesse de notre mélikh consistait en vignes et en mûriers qu'on tient très-bas et à mi-hauteur d'homme; on coupe les pousses et même les branches entières pour nourrir les vers à soie sans se donner la peine de cueillir les feuilles. Quand un mûrier, qui ressemble à un petit saule en été, a été dépouillé, on lui voit pousser de nouveaux jets pendant un ou deux ans; on en fait des plantations serrées comme des pépinières. Des femmes sont chargées du soin des vers à soie, et le dévidage s'effectue au bord du ruisseau, à l'ombre de gros noyers, sous lesquels on a placé un grand nombre de petits foyers grossièrement construits pour chauffer l'eau dans laquelle on plonge les cocons.

Depuis une longue suite de siècles, rien n'avait changé dans Nougadi; notre hôte nous assurait que peut-être depuis un millier d'années, sa famille occupait et possédait ce village; il y avait sans doute de l'exagération dans cette assertion; mais qui viendrait porter la guerre dans ces contrées, si bien défendues par la nature? D'ailleurs, les histoires de l'Arménie viennent à l'appui du discours de ce chef. J'étais au centre du *Siounik* ou *Sisagan* (1), l'une des parties prin-

(1) Saint-Martin, I, 209.

cipales de cette contrée antique à laquelle, jusqu'aux temps les plus modernes, les auteurs orientaux ont donné le nom d'*Aran* et *Arhan* (le Karabagh actuel). Les Arabes l'appellent *Ran*, les Géorgiens *Rani*, les Persans *Aranick* et *Aran*. C'est l'*Aram ou Iran* de l'antiquité, l'*Aériano* des livres zends, toujours compris dans l'*Ëériéméno* (l'Arménie ou le grand Iran). C'est ce même *Aériano vaedja*, l'Iran pur du Vendidad, le premier lieu créé sur la terre et le premier habité, tradition qui s'accorde d'une manière merveilleuse avec les traditions bibliques et arméniennes. C'est dans cette contrée qu'avaient habité les anciens rois de Perse, et Héômô, antique législateur qui vécut bien longtemps avant Zoroastre (1). Or, lorsque le prince arsacide Vagharschag monta sur le trône d'Arménie au milieu du deuxième siècle avant J.-C., il forma du *Sisagan* une grande principauté, qui fut gouvernée jusqu'à la fin du onzième siècle par une race puissante de princes soumis aux rois d'Arménie; ils prenaient le nom de *Haïgazni* (descendants de *Haïg*, le père des Arméniens); ils demeurèrent indépendants et combattirent souvent avec succès contre les khalifes. Après le onzième siècle, l'histoire fait à peine quelque

(1) Saint-Martin, I, 271, Zend-Avesta, t. I, part. 2, p. 429, et p. 263, 264 et 265.

mention de ces vallées inabordables ; mais il paraît que longtemps les germes de cet antique esprit d'indépendance se conservèrent chez ces rejetons de Haïgaznis. En 1722, les habitants du Siounik ou Sisagan se révoltèrent contre les Persans, sous la conduite d'un Haïgazni, nommé David. Soutenu par le roi de Géorgie, il se défendit avec succès contre les gouverneurs persans d'Arménie, et pendant six ans exerça son autorité dans le pays qu'il avait fait soulever.

Mon hôte pouvait fort bien être un *Haïgazni?*

Les Tatares de Nougadi et des autres villages qui cultivent la vigne ne font pas de vin ; ils vendent ordinairement leurs raisins aux Arméniens ; ceux-ci en font de l'eau-de-vie qu'ils préfèrent de beaucoup au vin. On me servit à Nougadi des grenades excellentes, qui rivalisaient pour leur grosseur et leur goût sucré avec celle de Kourdache.

Comblé de politesses par notre hôte, nous poursuivîmes notre marche le $\frac{1}{13}$ avril. Nous traversâmes, dans leur longueur, les jardins du village où les amandiers ornaient les vergers de leurs fleurs roses. Au milieu des arbres encore dépouillés de leur feuillage, légèrement parés de leur verdure naissante, il est impossible de voir une image du printemps plus riante. Nous escaladâmes un contrefort qui nous séparait de l'Araxe,

que nous ne quittâmes plus jusqu'à son entrée dans la plaine.

Nous étions à la frontière des porphyres dioritiques gris et des syénites, qui sont remplacés par de grandes masses d'une roche verte, que M. Gustave Rosen prend aussi pour un diorite avec surabondance d'amphibole ; mais du schiste micacé verdâtre encaisse l'Araxe dans un espace de 7 verst, ensuite il fait place à une vaste formation de serpentine d'un gris verdâtre, remplie d'amygdales de serpentine noire. Cette serpentine se confond avec des masses amygdalaires semées d'amygdales de quarz (1).

Jusqu'ici, l'Araxe est encore très-rapide et coule avec violence contre ses rives escarpées ; mais plus loin il se calme, et sa vallée commence à être coupée d'espace en espace par de petites plaines couvertes d'arbres auxquels se mêlent déjà le figuier et la vigne grimpant sur l'ormeau ; on s'aperçoit qu'on est sur la limite d'une nouvelle région.

A 20 verst de Nougadi, s'élève tout à coup par-dessus les masses de serpentine et d'amygdales quarzeuses, une formation considérable de calcaire noir, disposé en grands lits épais de 4 à 5 pieds. Les pétrifications sont reconnaissables par leurs coquilles, qui, ainsi qu'une immense

(1) Détermination de M. Gustave Rosen.

quantité de coraux, sont restées blanches. Les couches montent vers le centre de la chaîne, et ont probablement subi de grandes altérations. Du reste, je regarde ce calcaire noir comme le pendant de celui que j'ai observé près d'Ourdabad; les jets de diorite et de serpentine se sont élevés entre deux et les ont disloqués.

Les deux rives de l'Araxe sont encaissées entre ces roches dans un espace de 2 verst. Le grenadier et le figuier sauvages y ont pris racines dans les fentes nombreuses de ces masses.

Une petite vallée et un ruisseau limitent ce calcaire, avec lequel les montagnes s'abaissent considérablement. Les rives de l'Araxe ne présentent plus qu'une suite de collines basses de porphyre pyroxénique ou mélaphyre, qui constituent les dernières terrasses de ces montagnes vers la plaine du Karabagh. Il paraît qu'elles doivent leur naissance aux derniers efforts qui ont soulevé des portions de la chaîne; ici, son dos offre des bancs isolés de craie, là des conglomérats et des masses alvéolaires.

Enfin le printemps a pris le dessus; le paysage verdit, les arbres donnent de l'ombrage; mais aussi, à mesure que le pays devient d'un plus facile abord, les traces des révolutions des hommes et de leurs guerres augmentent; partout, dans les lieux facilement accessibles, des ruines de villages, des vignes abandonnées. Le seul

village habité qui reste est *Baharlé*, au bord de la *Pesit*, avec des rizières.

L'Alaghez est derrière nous, et des collines basses de molasse tertiaire et de conglomérat nous ouvrent une large entrée dans la plaine du Karabagh. Comme on compte 7 agatches (40 à 45 verst) de Nougadi à *Dalikh-tasch ou Tiri*, nous n'arrivâmes à ce village que dans la soirée. Le pays s'élargit déjà comme quand le Kour sort de sa vallée de Bardjom pour entrer dans la plaine de Karthli. L'Araxe, devenu paisible, était bordé de hauts coteaux qui couvraient un grand espace. Tout à coup, nous apercevons un cavalier persan qui s'élance dans cette plaine marécageuse à la poursuite de plusieurs lévriers. « Eh! nous dit notre guide, c'est notre hôte, c'est le seigneur du village de Tiri, chez lequel nous allons loger. » Nous l'appelâmes à grands cris; mais il ne nous entendit pas et disparut parmi les roseaux. « Il aura eu peur de nous; il nous aura pris pour des Russes, me dit mon interprète Ali, qui portait l'uniforme d'officier circassien. Ah! le nigaud! » et le voilà à exhaler sa bile, quand soudain le prince s'avance vers nous à toute bride par un autre côté de la plaine. « Soyez les bienvenus, nous dit-il, je suis bien « heureux de vous avoir aujourd'hui pour mes « hôtes, et je suis allé vous chercher à souper, « ajouta-t-il, en soulevant d'un air triomphant

« un beau faisan que ses chiens avaient pris dans « les roseaux qui en sont peuplés. Voilà pour-« quoi je n'ai pu vous répondre ; une fois mes « chiens lancés, j'ai dû les suivre, sous peine de « les voir manger mon gibier ; ce sera pour as-« saisonner notre *plaf.* » Nous traversâmes le *Tchalounder-tchaï* et nous suivîmes le prince dans sa hutte d'hiver souterraine, qui ne se distingue en rien des autres habitations de Tiri, creusées dans le pied d'une haute colline isolée, à l'angle oriental du confluent du Tchalounder-tchaï et de l'Araxe. C'est la dernière ondulation du sol sur la rive gauche vers le Karabagh; élevée de 300 à 400 pieds au-dessus de l'Araxe, sa moitié supérieure est couronnée par un rocher escarpé de calcaire blanc (craie?) qui supporte les débris de la forteresse de Tiri, ruinée depuis longtemps. Assis sur le gazon naissant, j'écrivis dans mon journal la description suivante :

« Superbe paysage : on plane sur l'Araxe qui ralentit son cours en entrant dans le bassin du Karabagh et qui serpente en formant plusieurs îles. Ses eaux troubles et jaunâtres se mêlent aux ondes claires et limpides du Tchalounder-tchaï, qui arrive en se glissant au milieu des buissons et des rizières. Derrière ce confluent se développe une belle plaine couverte de champs de céréales et d'arbres, sur laquelle de petits points noirs indiquent le bétail qui paît. A gauche, der-

rière l'Araxe, s'élance une haute paroi de calcaire jaunâtre, à trois étages, tapissée de gazon et de genévriers. A droite, derrière les collines de molasse, s'étend toute la chaîne de l'Alaghez ou du Kapan, qui, des bords du lac Sévang, vient barrer l'Araxe. Ses sommets sont couverts d'une neige brillante que percent de temps en temps des pics de diorite très-escarpés et entièrement nus. En avant, des collines arrondies et d'autres à parois escarpées, indiquent les serpentines et le calcaire noir. Dans le fond de la vallée où bouillonne l'Araxe, des montagnes de toutes les formes imaginables, et quelques-unes, couvertes de neige, se présentent aux regards de l'observateur; les nuages coiffent leurs cimes. Dans le lointain, les collines s'abaissent au niveau des plaines verdoyantes du Karabagh, que traverse l'Araxe. »

Trajet de Tiri à Choucha par la vallée du Bergouchette, celle de l'Akiéritchaï et Kaladarassi. $\frac{2}{14}$ avril 1834.

J'avais l'intention de suivre le cours de l'Araxe dans la plaine du Karabagh, et de visiter le pont de *Khoudapérim*, si remarquable, que les habitants du pays croient que Dieu l'a construit de ses mains (1). Je voulais ensuite, tournant par le plat pays, atteindre ainsi Choucha

(1) *Khouda Afrim* signifie : création de Dieu.

sans difficulté. Mais mes hôtes me déconseillèrent très-fort cette route, m'assurant que les rivières, gonflées par les neiges et sans pont, m'arrêteraient infailliblement. Le *Bergouchette*, surtout grossi par l'*Akiéritchaï*, était débordé (1). Ils me pressèrent de suivre plutôt le chemin des montagnes, qui n'offraient pas les mêmes difficultés, les ruisseaux pouvant être traversés à gué presque partout. Je suivis leur conseil.

Nous commençâmes par atteindre la vallée du Bergouchette en coupant court à travers un grand plateau de conglomérat et de molasse, élevé de 100 à 200 pieds au-dessus des vallées du Tchalounder et du Bergouchette qu'il sépare. Le plateau, très-uniforme, était déjà couvert de Tatares nomades qui abandonnaient en ce moment les plaines et leurs demeures d'hiver, pour aller jusque sur les sommets de l'Alaghez, chercher des pâturages pour leurs troupeaux.

Pour avoir une idée d'une de ces caravanes nomades, qu'on se représente les tentes pliées à leurs appuis, attachées sur le dos des bœufs ou traînées par eux; les nattes en paille sont entassées sur d'autres bœufs; le chaudron couronne la charge; de grandes courgines (sacs de voyage) contiennent les tapis et menus meubles de famille. Le

(1) La carte du général Khatof écrit Bergouszat et Akaraczai : j'ai écrit comme on prononce ces noms dans le pays.

bœuf paisible porte aussi toute une famille, comme le chameau dans les déserts de l'Afrique. La mère tient son dernier-né dans ses bras, l'un des aînés est assis devant, l'autre derrière, se serrant contre ses jupons. Une grand'mère, en habits déchirés, chemine à côté avec son favori sur ses bras. Une jeune femme relève le mouchoir qui préserve son teint des ardeurs du soleil pour me montrer ses jolis traits, et se retourne vers le bœuf, qu'elle conduit par une corde, pour rassurer sa petite famille, effrayée à la vue des voyageurs dont je fais partie. Sur des chevaux, de jeunes filles rient et s'arrêtent pour me regarder; les gros chiens blancs, maigres, marchent du même pas et me regardent avec méfiance; les génisses bondissent; une vieille femme est sur son bœuf avec sa chèvre fatiguée; une autre avec son veau ou son agneau; les grands garçons mènent avec soin les moutons; le chat s'est logé sur le bagage, et les poules montrent la tête à travers l'ouverture des sacs où on les a mises; les hommes à pieds chassent les plus tardifs, encouragent les plus fatigués, l'un, même, porte sa chèvre sur ses épaules et les petits garçons caressent les petits agneaux fatigués qu'ils tiennent dans leurs bras.

Nous débouchâmes dans la belle vallée du Bergouchette, à 25 verst de Tiri, auprès du

village de *Kodjakhan*, où nous changeâmes de chevaux.

A quelques centaines de pas de ce village se trouvent les restes d'une ancienne résidence d'un khan ou seigneur du pays, la porte d'entrée est en belle pierres de taille de molasse; au milieu de la cour, la ruine d'un grand édifice n'a de remarquable que le portique ou vestibule qui est devant. Autour de cette ruine abandonnée, je trouvai quelques tombeaux arméniens anciens, mais sans inscriptions (1). On appelle cette ruine *Kalidjan-Tarvasa*.

Dans un ravin qui la sépare du village de *Dilijan*, je retouvai, à ma grande surprise, tous les phénomènes des terrains volcaniques, consistant du haut en bas:

1° En une couche de débris volcaniques, de cendres, de lapillis, de scories;

2° En plusieurs couches de cendres volcaniques plus ou moins pures;

3° Venait, en dessous, une couche épaisse de blocs de trachytes ou de laves recuites.

En longeant quelque peu le Bergouchette, notre but était d'aller jusqu'au-dessus de sa jonction avec l'Akiéritchaï, et de le traverser seul; nous trouvâmes le gué à quelques verst de Kod-

(1) Voyez-en le dessin, IVe série, pl. 28, tombeaux arméniens, fig 1.

jakhan; nous eûmes de l'eau jusqu'à mi-ventre des chevaux.

A l'angle du confluent du Bergouchette et de l'Akiéritchaï, s'élève une petite forteresse en pierres ou en cailloux liés avec de la chaux; elle porte le nom de *Tchiziméli.* Au-dessus de la forteresse, nous reconnûmes le gué de l'Akiéritchaï, qui nous donna encore plus de peine que le Bergouchette même, tant les eaux étaient hautes. Deux Tatares à cheval durent m'appuyer de part et d'autre pour m'empêcher d'être entraîné; car nos chevaux nageaient.

Avec le village de *Mahgroudou* situé sur la rive gauche de l'Akiéritchaï, en face de Tchiziméli, commence la belle vallée qu'arrose l'Akiéritchaï. Elle est couverte de rizières, de froments et de villages, parmi lesquels se distingue celui de *Khanski*, environné de vastes plantations de mûriers : les amandiers étaient en fleurs.

Les collines peu élevées, qui encaissent la vallée, consistent en pierres roulées, en conglomérat de cailloux volcanisés ou de trachytes, etc

Nous allâmes chercher notre abri pour la nuit à *Kandakli*, grand village à quelque distance de celui de *Pader*. J'y admirai quatre superbes platanes. La soie est un des revenus des villages de l'Akiéritchaï, on la vend 4 ½ abazas la livre

(3 fr. 60 cent.) ; jamais les habitants n'ont vendu leurs cocons. Quand l'année est bonne à Kandakli, on récolte jusqu'à 6 batmans ou 90 livres de soie.

Le 3 avril, continuant de remonter l'Akiéritchaï, nous passâmes plusieurs petits ruisseaux, affluents de gauche de cette rivière. Jusqu'au quinzième verst, les deux bords de la vallée sont formés comme plus bas, de couches de conglomérat recouvert par une glaise jaune mêlée de scories avec des coquillages terrestres, tels que les hélices; par-dessus, viennent les couches d'une espèce de grès blanc brillant, friable, volcanique, avec de petites parcelles noires; c'est un vrai strass. Une molasse grossière de débris de lave, de lapilli, de cendres, de mélaphyre, recouvre le tout.

Ses couches sont à peu près de même qu'à Kodjakhan, et présentent, dans le sens de la vallée de l'Akiéritchaï, une corniche légèrement ascendante qu'on prendrait pour une roche calcaire. Le pied des collines est recouvert de gros cailloux de mélaphyre et de laves; ce sont des débris du conglomérat, sur lequel repose la glaise jaune, qui a de 20 à 30 pieds d'épaisseur.

La vallée gagne en pittoresque, en se resserrant de plus en plus. Depuis Kandakli, on ne voit sur les bords de la rivière, que le petit vil-

lage de *Rapi*, avec un grand tombeau conique, et, par-ci par-là, quelques champs.

Au quinzième verst, la scène change. Quelques pics de mélaphyre soulèvent les formations de la vallée, en commençant par la rive gauche et en passant sur la droite, où l'on distingue le mieux comment les couches, que j'ai décrites plus haut, montent, s'arrondissent en dôme, dès que le mélaphyre surgit par-dessous; comment les couches supérieures alors se recourbent; et petit à petit, comment le banc tout entier a été disloqué par les pics principaux de mélaphyre qui ont emporté des massifs de ces formations au sommet de leurs jets, tandis que d'autres massifs sont étagés comme des degrés sur les talus des jets.

La sortie de ces mélaphyres rétrécit encore plus la vallée, qui devient très-sauvage; des saules, des aunes bordent la rivière; le *Paliurus* ou chapeau d'évêque, le grand genévrier ou *Juniperus excelsa*, verdissent les pentes de la vallée, mêlés aux chênes; on voit même des noyers et quelques rameaux de vigne. La végétation est plus tardive qu'au bas de la vallée. La *Scilla rotata* bleue et blanche, la *Dentaire quintefeuille*, la *violette odorante pourpre*, celle des *champs*, *l'anémone appennine bleue*, la *primevère jaune*, bordent le chemin qui devient toujours plus mauvais à travers les roches por-

phyriques teintes de rouges et de vert, et souvent conglomératiques, c'est-à-dire, quelles sont composées de débris de roches ignées, fracassées et liées par un ciment.

Dans le voisinage d'un pont ruiné qui est à 25 verst de Kandakli, nous abandonnâmes les rives de l'Akiéritchaï, et nous montâmes sur les pentes escarpées de la vallée; nous retrouvâmes jusqu'au sommet, la vaste formation de tertiaire à hélices, dont les couches gardent généralement l'horizontalité. Le mélaphyre voisin qui a joué le rôle d'agent plutonien, est donc bien jeune, puisqu'il soulève un conglomérat tertiaire déjà composé de scories et d'hélices (1).

Le terrain que nous parcourions était extrêmement coupé, et chaque pas intéressait le géologue. Au milieu de ces débris de volcans éteints, nous allâmes chercher à dîner dans le petit village de *Bégretbeili*, où nous ne trouvâmes que des femmes, le moullah et d'énormes chiens tatares qui gardaient le village, bâti en amphitéâtre au fond d'une courbe qui s'ouvre sur l'Akiéritchaï. Le moullah nous fit apporter des œufs, du lait caillé et des lavaches ou galettes.

(1) La plus grande des hélices que j'ai tirées de ces cendres a le plus d'analogie avec l'*Helix obtusalis* Ziegler, qui est fréquente en Crimée et dans le Caucase, autour de Ghélindjih.

A peine étions-nous établis autour de ces mets simples, sous le portique d'une maison, qu'un gros chien qui avait grondé un moment autour de nous, et que j'avais tancé, vint se coucher humblement près de moi, pour avoir sa part du repas.

Ali, toujours malheureux avec les chiens, et qui avait observé qu'il ne m'arrivait jamais d'accidents, ne put que s'étonner avec le moullah de tant de condescendance de la part de celui-ci, et là-dessus, je leur expliquai que pour n'avoir rien à craindre de ces animaux, il fallait n'en avoir pas peur, leur parler et les tancer en les grondant d'une voix sévère, comme si on était leur maître. J'ajoutai qu'il n'y avait en général aucun chien, quelque méchant qu'il fût, qu'on ne pût dompter d'une certaine manière.

Chez le voisin, me dit alors le moullah, se trouve une grande chienne très-méchante qui a ses petits, voyons si vous la dompterez. Presque forcé par ce défi, je me mis aussitôt en devoir de lui prouver la bonté de ma théorie. Je m'avançai sans armes, sans bâton, les mains derrière le dos, vers la maison désignée. Aussitôt la chienne s'élança à ma rencontre; mais dès que je la vis venir, je demeurai immobile comme une statue, n'ayant de vie que dans mes yeux et la regardant fixément, en suivant tous ses mouvements. Elle s'arrêta court à cette vue,

en continuant d'aboyer. Plusieurs fois, elle chercha à sauter sur moi pour me mordre; mais mon immobilité et mes regards l'effrayaient; elle reculait, se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais ma figure sévère et mon regard la poursuivaient partout, car je la suivais sans cesse avec une lenteur presque imperceptible.

Bientôt la terreur commença à s'emparer d'elle, elle crut m'échapper en se plaçant devant la loge de ses petits; mais quand elle se retourna, déjà j'étais vis-à-vis d'elle. Tremblante d'épouvante, elle essaya de se réfugier sur le toit plat, en terre, de la maison, espérant défendre de là ses petits; mais pendant qu'elle fait le tour d'un côté, je me hâte d'en faire de même de l'autre; et prête à s'y tapir..., cette même figure, cette figure épouvantable, ce regard fixe, se trouvent là pour la recevoir. Pour le coup elle n'y tint plus; la plus grande terreur s'empara d'elle, et abandonnant toit et nichée, elle prit la fuite en poussant des cris lamentables et ne s'arrêta qu'à quelques centaines de pas de la maison.

Cette expérience étonna, comme on peut croire, le moullah et Ali, qui me regardaient opérer à distance : le moullah surtout ne pouvait concevoir comment une chienne si vaillante, si méchante, avait pu abandonner ses petits. Cependant, me dit-il, vous n'avez eu à faire qu'à une chienne de la moyenne espèce; nous avons

dans le village un chien qui est bien plus terrible : c'est la plus grosse et la plus méchante bête; nous sommes obligés d'avoir de ces animaux pour nous défendre en cas d'invasion, quand les femmes restent seules au village. Le voyez-vous inquiet, posté sur le toit de sa maison; il s'aperçoit déjà qu'il y a quelque étranger au village. Il n'y a que quelques jours que quatre soldats russes n'ont pu se défendre contre lui; il les terrassait; on a été obligé de courir à leur secours. Pendant qu'il me parlait, je considérais l'énorme animal, qui, de la distance où je le voyais, me paraissait plus grand encore, debout sur son toit, qui était à l'opposite de la partie du village où nous étions arrêtés. Je n'en ai pas peur, dis-je au moullah, et je vais essayer encore une fois l'effet de ma méthode, et tout d'un élan, sans armes, les mains derrière le dos, je me dirigeai vers le redoutable cerbère. Ali et le moullah étaient à quelque distance derrière moi.

Dès que je fus à portée et que le chien m'aperçut, il s'élança à bas de son toit et ne fit que sauts et bonds pour m'atteindre. Quand je le vis s'approcher, je ralentis ma marche insensiblement, et quand il voulut sauter sur moi pour me terrasser, j'étais immobile comme un terme, le visage sévère et les yeux fixés sur lui. Saisi à cet aspect si peu ordinaire, l'animal s'arrêta court, et redoubla ses aboiements en tournant autour

de moi. Plusieurs fois, se reprochant son peu de courage, il chercha à se vaincre pour essayer de me mordre; son museau n'était qu'à un pouce de mes jambes... Mais, chaque fois, une nouvelle terreur s'empara de lui à cette immobilité, à ce regard fixe qui ne le quittait pas. Il tint bon ainsi pendant une dizaine de minutes, s'éloignant quelquefois, reprenant courage, cherchant à me déchirer, hurlant, aboyant tour à tour. Je suivais toujours ma tactique de m'approcher de lui quand il s'enfuyait, et de garder mon immobilité dès qu'il pouvait m'apercevoir. J'avoue que mon cœur battait violemment pendant cette longue et dangereuse lutte, mais nécessité fait vertu; je savais par maintes expériences que j'étais perdu si mon ennemi, non-seulement, me voyait fuir, mais, même, faire un seul mouvement.

Enfin le chien, qui était de la taille d'un grand dogue, prit tout à coup la fuite en hurlant, et alla se réfugier sur le toit de sa maison, qui était encore assez loin de nous... Je n'eus pas l'audace de l'y suivre, et je m'en retournai vers mon hôte, passablement content de ma délivrance. J'avais souvent pratiqué en Russie, contre les chiens, cette méthode de les dompter; jamais le terrain ne m'avait été si chaudement disputé.

Ali et le moullah n'en pouvaient croire leurs

yeux : on en parlera, me dirent-ils, dans cent ans, dans le village (1).

En approchant de notre portique, je vis la chienne qui avait repris courage, et était revenue sur le toit ; mais dès qu'elle me vit, elle se sauva. Quant au chien, il ne bougea pas du lieu de sa retraite, se contentant de pousser de temps en temps de tristes hurlements.

De la combe de Bégretbeili, nous passâmes dans une autre vallée très-étroite, boisée, où se groupait un second village. Tous les hommes en étaient aussi absents ; il ne restait, avec les femmes tatares, qu'un pauvre vieillard étique. Nous y changeâmes de chevaux, et ce ne fut pas sans peine. Toutes les femmes se montraient sans gêne ; elles ne cachaient que la bouche, qui paraît plus sacrée que la gorge même, qu'elles ne cherchent que rarement à masquer. Ces femmes nous parurent tout autres que les Arméniennes ; car elles surent nous tenir tête, et nous prouvèrent qu'elles s'entendaient fort bien à raisonner et à gouverner.

Leur costume est le costume tatare ordinaire, consistant en un grand pantalon très-large, de

(1) Un de mes amis, auquel j'avais raconté ces faits, voulut essayer en Suisse ma méthode : sur le grand nombre de chiens soumis à cette tactique, aucun n'a pu la supporter ; il les a tous forcés à prendre la fuite ; mais chez quelques-uns il lui a fallu passablement de temps.

soie violette ou rouge, de *chali* ou de cotonne (bourmette) bleue. Par-dessus est une petite jaquette, ouverte sur les hanches et qui ne descend pas jusqu'à mi-cuisse, de soie jaune, verte, ou d'autre étoffe unie; puis vient une jaquette de dessus à manches; elle est très-ouverte sur la poitrine, fendue de quatre pouces sur les côtés, et descend moins que la jaquette de dessous. Les manches en sont rejetées en arrière à la géorgienne, et sont bordées, sur la moitié de leur longueur, de boutons d'argent ou de pièces de monnaie du même métal qui en tiennent lieu. Quelques-unes s'ornent aussi les deux côtés de la poitrine avec des pièces de monnaie. Chez les riches, l'étoffe de la jaquette de dessus est encore de soie verte, rouge ou violette, mais choisie de manière à ce qu'elle tranche avec la jaqnette de dessous, qui doit-être d'une couleur plus claire, plus voyante. Chez les plus pauvres, l'étoffe ordinaire est une cotonne bleue ou quelque chose de pareil; leurs cheveux pendent en boucles ou en tresses par derrière; sur la tête elles mettent un mouchoir en soie ou d'autre étoffe, qui revient sur la bouche par l'un de ses bouts.

Ces femmes avaient toutes les cheveux noirs, les yeux noirs, le nez légèrement retroussé sans être épaté, le teint brun, sans être foncé, la pommette des joues légèrement proéminente. Elles sont maigres de taille et assez sveltes, malgré

leur costume, ne ressemblant pas aux Arméniennes, qui sont ordinairement épaisses.

Un léger *jugum* nous séparait de la vallée de *Kaladarassi;* nous le descendîmes à travers des champs cultivés et des bois, ce qui me paraissait bien agréable en sortant de l'Arménie déboisée.

Le village même de Kaladarassi est fort élevé dans la vallée, qui se ramifie autour d'un contrefort arrondi, de la chaîne principale qui court du S. E. au N. O. et qui n'est composée que de jets porphyriques à cimes escarpées et déchirées.

Je profitai du reste du jour pour escalader le contrefort jusqu'à l'ancien emplacement de Kaladarassi, qui était à 2 verst au-dessus du village actuel, dont la position n'a été choisie que depuis la prise d'Erivan par la Russie en 1827 (1).

(1) Dans la nouvelle carte de l'état-major, 1834, la position de Kaladarassi est mal marquée; c'est celle de l'ancien village. La rivière qui passe au-dessous du village vient au moins de 15 verst plus loin dans l'intérieur des montagnes. En général, tous les noms de la vallée de l'Akiéritchaï sont méconnaissables et inconnus aux habitants du pays qui se servent d'autres noms. Le grand village de Khanski, avec ses plantations de mûrier, est oublié. Il est très-difficile de faire une bonne carte de cette partie du Karabagh, parce que les villages changent souvent de place et de nom, surtout les villages tatares, qu'on nomme d'après le propriétaire, d'après le yüchebachi, etc. La carte du général Khatof ne vaut rien du tout pour cette vallée; elle est bonne pour le cours de l'Araxe de Migri à Tiri.

Je trouvai au pied d'un rocher qui faisait chaînon avec les cimes principales, une église assez ancienne, entourée de tombeaux avec des inscriptions arméniennes : l'ancien village s'étendait non loin du cimetière.

Je copiai sur la porte de l'église une courte inscription arménienne dont on n'a pu tirer que ces mots : « Ce saint monument..... médecin en 607 de l'ère arm. (1158 de l'ère chrét.). »

L'intérieur du temple était paré d'offrandes ou *ex voto*, sous forme de bœufs ou de chevaux en terre cuite, chargés de lampes ou candelabres de la même matière, tous travaillés par un ouvrier du pays. Si cette église se ruine, que les vases grossiers s'ensevelissent sous les décombres, et que des antiquaires, après des siècles (peut-être après qu'une secte nouvelle se sera établie sur les débris de la religion actuelle), viennent à les déterrer, ils auront bien de la peine à les expliquer, à les commenter : Dieu sait ce qu'ils en feront, quels mystères ils inventeront pour s'en rendre compte. Et cependant ces grotesques figures ne sont qu'une fantaisie d'un simple potier qui ne sait pas lire, mais qui passe pour le génie du pays en fait d'inventions de ce genre.

De retour au village, je fus assailli par les habitants, qui voulaient à toute force que je fusse médecin et que je visitasse leurs malades. Pour

me débarrasser de leurs importunités, je fus obligé de faire une tournée, où je ne vis que des hydropiques et des fiévreux.

Le $\frac{4}{16}$ avril, notre trajet se fit en remontant le ruisseau de Kaladarassi, encaissé de mélaphyres qui ont soulevé des schistes argileux. Le *jugum* qui sépare le cours de ce ruisseau d'avec celui du *Kargar* présente quelques lambeaux de ce schiste. Je dessinai de ce point la vue que l'on a sur la belle vallée boisée du Kaladarassi, et sur les montagnes encore blanches de neige de l'Alaghez, qui faisaient rideau du nord au sud. Les cimes se dessinaient par mamelons comme des montagnes volcaniques, et n'offraient rien des déchirures, des pics et des dents de nos Alpes.

Descendant ensuite dans le lit du *Kargar*, nous ne cheminâmes que sur des mélaphyres et sur des porphyres récents de toutes espèces, jusqu'à Choucha; le pays était inhabité et boisé. Nous entrâmes dans Choucha par la porte d'Érivan.

Choucha.

Choucha est une forteresse naturelle presque inexpugnable. Sur un vaste dôme de mélaphyre s'étend un banc de calcaire compacte jurassique isolé, présentant dans tout son pourtour une

muraille à pic inabordable, excepté sur deux points défendus par deux portes, celle d'Erivan et celle d'Elisabethpol. Ce banc a 2 ou 3 verst de diamètre et 7 à 8 verst de tour. La ville de Choucha n'occupe que la minime partie de ce plateau; le reste sert de cimetière, de jardin, ou est désert. On ne peut se faire une meilleure idée de ce plateau de Choucha, qu'en le comparant, pour ceux qui connaissent la Crimée, à la cime du Tchatyrdagh, ou au rocher de Mangoupkalé.

La ville de Choucha, qu'on dit compter 15,000 habitants, avec la garnison, est ce qu'il y a de plus irrégulier au monde; les maisons sont semées à l'aventure; quelques-unes ont quelque apparence et cependant elles ne sont pas logeables; la plupart sont construites en pierres calcaires et couvertes de toits en bardeaux; quelques rues, faites du plus exécrable pavé, serpentent entre ces bâtiments irréguliers. La plus légère pluie rend ces rues impraticables; on risque de se casser le cou entre les pierres, ou de tomber dans une glaise compacte qui recouvre une partie du rocher. Partout des ordures. Des ravins creusés dans la glaise ou formés par des crevasses, rendent la ville encore plus désagréable par les détours qu'il faut faire pour les éviter. Pas une église parmi le grand nombre qui existent dans cette ville, pas un

monument qui mérite d'être cité. Un grand bazar en pierres et en briques, porte à tort son nom, tant sont misérables les marchandises qu'on y expose en vente. Ce qu'on appelle bazar arménien n'est qu'un amas de huttes.

Choucha manque d'eau; celle des puits est mauvaise et légèrement salée. On en a amené de meilleure par un aquéduc hors de la porte d'Erivan, mais on n'a pas pu la faire remonter dans la ville.

Les maisons sont très-mal bâties en pierres et en terre glaise, à cause du prix élevé de la chaux. Cependant la pierre calcaire et le bois ne manquent pas aux alentours de Choucha; le transport seul en est difficile. C'est une des raisons qui rendent si coûteux l'établissement d'un bon pavé; car la sagène (toise) cube de pierre calcaire, pour le pavé, rendue sur place, revient à 8 roubles argent (32 francs), tandis que le travail de la sagène cube ne coûte que 2 roubles argent (8 francs). Cette cherté retombe aussi sur le bois de chauffage qui revient à 60 copecks en cuivre (1 abaze de Choucha, 60 centimes de France) la charge d'un âne.

La population de Choucha est tatare ou arménienne : on ne fait pas l'éloge de cette population, les derniers surtout vivent en grande partie d'une manière fort misérable. Il vaut mieux tout acheter des Tatares que des Arméniens.

Le climat de Choucha, comme on peut le remarquer par les observations météorologiques que j'y ai faites pendant 9 jours, et les informations que j'ai prises dans le pays, n'est pas en général des meilleurs ni des plus agréables. Il y fait très-froid en hiver, et la boue, la neige, les gelées s'y prolongent jusque bien avant dans le printemps. Le 31 avril (12 mai) 1833, il y tomba tellement de neige qu'on pouvait aller en traîneau. En 1834, il y neigeait encore le $\frac{12}{24}$ avril. Le temps ne commença à être beau qu'en mai et en juin. Choucha n'a jamais de grandes chaleurs, et les seuls fruits qui y mûrissent sont les pommes, les poires, les prunes et les cerises.

L'un des missionnaires de la Mission évangélique de Bâle, a calculé que la hauteur de Choucha, au-dessus de la mer Caspienne, était de 4000 pieds, à peu de chose près : ce serait celle de la Tourne, du col des Loges ou de la cime du Weissenstein dans le Jura Suisse : elle dépasserait de 400 pieds la cime du Brocken dans le Harz, et de 300 celle du Vésuve.

Observations météorologiques faites à Choucha en avril 1834.

$\frac{16}{4}$ Beau temps.

$\frac{17}{5}$ Brouillard venant du Karabagh avec un air froid qui luttait contre un vent plus chaud venant du sud.

Plusieurs fois le brouillard, chassé et rechassé, a disparu pendant la journée.

Le soir, la lutte a cessé, comme je m'y attendais, par une forte pluie.

Belle nuit.

$\frac{18}{6}$ Le matin, temps superbe : belle vue sur la chaîne du Caucase de Noukha dans le lointain. Après midi, ciel couvert. Le soir, pluie. La nuit, temps couvert.

$\frac{19}{7}$ Le matin, air très-frais, brouillard ; pendant la journée, pluie mêlée de neige. Pluie et neige pendant la nuit, les toits étaient blancs le matin du 8.

$\frac{20}{8}$ Dans le haut de la ville, toutes les branches des arbres étaient entourées d'une croûte de glace ; toute la journée, il n'a fait que neiger ; temps affreux : boue exécrable.

$\frac{21}{9}$ Les hauteurs de Choucha étaient blanches de neige. Belle matinée claire. A une heure le temps s'est couvert ; pluie et neige abondante, tandis que dans le Karabagh on avait le plus beau temps du monde. Pas un arbre qui ait des feuilles.

$\frac{22}{10}$ Le matin, au lever du soleil, la terre était blanche de neige. Temps sombre et neigeux toute la journée. Pendant la nuit du 10 au 11, gelée.

$\frac{23}{11}$ Glace sur l'eau, temps clair. Je descendis ce jour-là dans la plaine du Karabagh, à Chakh-

Boulak. Le plus beau soleil jusqu'au lever de la lune, qui était dans son plein.

Beau gazon, terre couverte de fleurs.

$\frac{24}{12}$ Jeudi, tout le Karabagh a été couvert de brouillards, jusqu'à 8 ou 9 heures; ils se sont levés alors et groupés autour des montagnes du Caucase et de Choucha. Il faisait le plus magnifique temps sur le plat pays, tandis qu'il était noir et qu'il pleuvait dans les montagnes. Vers le soir, tout s'est éclairci et les hauteurs se sont dévoilées belles et presque sans nuages. La chaleur était étouffante et pesante dans la plaine.

Quelques mots sur l'histoire de Choucha et du Karabagh.

Le Karabagh (*Jardin noir*) était l'ancien Irau ou Arhan, comme je l'ai expliqué plus haut (1). Il fut compris très-anciennement dans la province arménienne de Siounik ou Sissagan, formant ce qu'on appelait l'Artsakh, qui longeait le Kour au midi.

Après la destruction du royaume des Arsacides, les Aghovans (*Albaniens* des auteurs latins), s'emparèrent de cette province et l'incorporèrent à leur royaume (2).

(1) Voyez plus haut, p. 51, ou *Nouv. Annales des Voyages*, t. IV de 1836, p. 23.

(2) Le royaume des Aghovans ou l'Albanie des anciens,

Il se peut que dans les dixième, onzième et douzième siècles, la puissance des rois arméniens Gorigéans s'étendit jusque-là. Mais par sa position, le Karabagh, ouvert à l'orient à tous les peuples de la Perse, de la mer Caspienne et du Caucase, reçut toujours de là ses maîtres, le plus souvent nommés par des conquérants dévastateurs.

Les Persans, en dernier lieu, eurent la suprématie sur ce pays qu'une foule de Tatares, compagnons de Timur, étaient venus peupler. Cependant les Turcs parvinrent à s'en emparer pendant quelque temps, peu de temps avant le règne de Nadir-Chah, qui le leur reprit, et qui, pour changer les idées de la population de ce pays, força une bonne partie des Tatares à retourner dans le Korasan, où étaient leurs anciennes demeures.

se composait du Chirvan des modernes, du pays des Moughan, etc. Les rois de ce pays conquirent toute l'Arménie orientale, c'est-à-dire les provinces de P'haïdagaran, d'Artsakh et d'Oudi; ils résidèrent longtemps à Kandsag ou Gandjah, aujourd'hui Elisabethpol, qui fut aussi, jusqu'à la fin du onzième siècle, la résidence des patriarches des Aghovans, retirés ensuite à Kandsasar, monastère situé sur le sommet d'une montagne à l'occident de Gandjah; depuis quelques années le gouvernement russe a supprimé le patriarchat des Aghovans comme de trop peu d'importance. — Saint-Martin, *Mém.* t. I, p. 157 et t. II, p. 156.

Les Tatares n'obéirent qu'à regret à Nadir-Chah et profitèrent de la première occasion (ce fut la mort du chah) pour retourner dans le Karabagh, ayant à leur tête un Turkoman du Korasan, de la race des *Djavanchir*, nommé *Pana-Khan.*

Dans ce temps, le Karabagh était précisément en butte aux incursions et aux persécutions d'un certain *Hadji Tchélébi*, khan de Chaki, Arménien qui s'était fait musulman sunnite, et qui se montrait ennemi juré de la foi chrétienne. Ses cruautés avaient engagé beaucoup de chrétiens de ses Etats à se sauver dans le Karabagh ou dans le Caucase. Hadji-Tchélébi conçut l'idée de les poursuivre dans leurs nouvelles retraites, et surtout de ruiner les méliks (1) du Karabagh qui les avaient protégés. Les méliks, se sentant trop faibles, heureux de voir arriver les Tatares, choisirent leur chef pour khan, déclarant que le pays était sous la domination musulmane. Pana-Khan, qui ne voulait pas se contenter d'un vain titre, fit tant, par ses intrigues, qu'il mit la désunion entre les méliks, et qu'il exerça sur eux un pouvoir absolu.

Pana-Khan établit d'abord sa résidence à

(1) Je prends ce nom dans son acception arménienne de chef de village, ou dans celle que lui donne la Bible, en parlant des *méleks* ou rois du pays de Chanaan.

Baïat, près des ruines de Berda, puis à *Chack-Boulak*, château et lieu de plaisance, renouvelé par Nadir-Chah; enfin il se retira en dernier lieu, en 1789, à *Choucha*, forteresse qu'il avait bâtie sur un terrain qui appartenait à son beau-père Chah-Nazar.

Les troubles sans cesse renaissants dans ces contrées, au sujet de la domination de la Perse, l'avaient forcé à se choisir un refuge où il fût en sûreté.

Pana-Khan mourut en 1790 : son fils *Ibrahim* lui succéda.

En 1794, l'eunuque Agha-Mahomed-Khan, chah de Perse, exerçant ses fureurs et ses vengeances, vint aussi assiéger Ibrahim dans Choucha. N'ayant pu réussir à prendre la ville, il fit ravager le pays et détruire toutes les récoltes prêtes à être moissonnées. La Géorgie subit ensuite les mêmes horreurs qui furent à leur comble, quand le chah eut pris Tiflis, l'eut mise au pillage et entièrement détruite. En revenant de cette horrible campagne, en 1795, Agha-Mahomed crut que le moment était venu de prendre Choucha; il l'assiégea une seconde fois, mais en vain; pour continuer néanmoins la ruine du Karabagh, il empêcha partout de faire les semailles et commanda, pour l'année suivante, (1796) aux khans de Khoï, d'Erivan et de Nakhtchévan d'entrer avec de grandes troupes dans

ce malheureux pays, et de le dévaster entièrement. Ils arrivèrent pendant la récolte, en suivant le cours de l'Araxe, ravagèrent la contrée qu'ils mirent à feu et à sang, et firent beaucoup de prisonniers qu'ils vendirent aux Turcs.

La famine avec toutes ses horreurs s'empara du Karabagh, dont les habitants étaient obligés de se repaître d'herbes. Cette nourriture enfla les entrailles des hommes; leurs corps devenaient noirs, ils tombaient morts comme frappés d'apoplexie; l'excès de la famine força beaucoup d'habitants du pays à s'expatrier; à peine resta-t-il un tiers de ces malheureux.

Sur ces entrefaites, l'eunuque Agha-Mahomed revint avec une forte armée pour assiéger Choucha pour la troisième fois. Ibrahim voyant la famine et la ruine du pays, se sauva et chercha un asyle chez Omaï, khan des Lesghis.

Choucha, pris par l'eunuque Chah, fut livré au pillage; les riches furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Le chah y resta 25 jours à se repaître de vengeances..... Mais elles le surprirent aussi, car, au bout de ce temps, il fut assassiné lui-même par un de ses domestiques.

Mammad-Beg, l'un des affidés d'Ibrahim, s'empara alors du gouvernement du Karabagh pour son maître, qui, deux mois après, rentra dans sa capitale.

Gandjah et son khanat, dépendances de la Perse, ayant été pris par les Russes, en 1804, et Djavat-Khan ayant été tué, Ibrahim qui se sentait trop faible, trop isolé pour résister à un puissant empire, se rendit, en 1805, à l'armée du général Tsitsianof, campée au bord du Kourak-tchaï, et supplia le général de recevoir le Karabagh sous la protection de la Russie. Le 14 mai de cette année, le traité fut signé. Ibrahim renonça à la suzeraineté de la Perse, pour reconnaître celle de la Russie, promettant de payer tous les ans un tribut de 8,000 ducats. Après quoi, une partie de l'armée russe prit possession de la forteresse de Choucha. Ibrahim, peu de temps après, fut fait général-lieutenant.

Ibrahim ne resta pas longtemps fidèle; déjà en 1806, il entra en liaisons secrètes avec les Persans, auxquels il promit de rendre la forteresse de Choucha. Le major Lissanévitche, commandant de la forteresse, s'étant assuré de la trahison, se rendit, accompagné de quelques braves soldats, auprès d'Ibrahim qui campait à quelque distance de Choucha, et le fit tailler en pièces, lui et tous ses affidés.

Lissanévitch, rentré dans Choucha, fit rassembler un divan et proclamer pour khan le fils aîné d'Ibrahim, *Mekhti-Kouli.*

Mekhti-Kouli s'étant sauvé en Perse en 1822, le Karabagh fut définitivement réuni à la Russie.

Mais pendant la campagne de Perse, en 1826, le khan étant venu faire sa soumission, reçut son pardon de la Russie, qui le nomma général-major, et lui fit une pension contre l'abandon de tous ses droits d'administration sur le Karabagh.

Pendant cette guerre, Choucha fut assiégé inutilement pendant six semaines par toute l'armée persane, commandée par Abas-Mirza en personne.

Aujourd'hui Choucha est la capitale de ce qu'on appelle les Provinces Musulmanes, embrassant les ci-devant khanats de *Chaki*, du *Chirvan* et du *Karabagh*. Un général y commande le département militaire. Mekhti-Kouli vivait encore lors de mon passage, dépensant son argent pour ses passions effrénées et se mêlant fort peu des affaires. Son plus grand plaisir était celui de la chasse, il s'y faisait accompagner par ses mignons.

Les autorités civiles du Karabagh résident aussi à Choucha; celles du khanat de Chaki sont à Noukha, et celles du Chirvan à Chamaki. La population de ces trois khanats s'élève aujourd'hui à 250,000 habitants.

Mission de Choucha.

L'institut évangélique des missions de Bâle, dans le but d'étendre aussi ses conversions sur les peuples musulmans du sud du Caucase, avait envoyé dans ce pays quelques-uns de ses membres. Il ne se présentait pas de position plus favorable pour commencer leur œuvre pénible, et se trouver en même temps protégés par le gouvernement, que celle de Choucha où ils s'établirent au milieu des infidèles. Ils en ont fait le centre des missions du Caucase qui ont une certaine importance, à considérer les bâtiments élégants qui ont été élevés avec les deniers et les aumônes du bon nombre d'âmes qui travaillent en Suisse, et dans d'autres pays, à faire prospérer cet institut religieux.

Mais je désirerais que tant d'argent dépensé, tant de foi, tant de zèle, eussent de meilleurs résultats, et que les musulmans se laissassent toucher et ramener plus facilement au christianisme. A mon grand regret, il en est tout autrement. Ces aveugles ont, comme tant de sectes du christianisme, la malheureuse idée de croire qu'ils sont les seuls dans la bonne voie; qu'eux seuls ont la bonne révélation, et connaissent la volonté de Dieu. Ils rient de ces pauvres missionnaires chrétiens qui veulent les convertir,

et trouvent la chose aussi ridicule que des chrétiens la trouvent, quand des juifs veulent les ramener au judaïsme. Notre religion, disent-ils, est d'une essence plus parfaite, plus élevée que la vôtre, et vous voudriez nous faire faire un pas rétrograde!!

Les conversions des musulmans sont excessivement rares, et s'il s'en fait quelques-unes, c'est toujours dans un but intéressé. Le seul moyen qui reste à ces zélés missionnaires de faire rentrer quelques brebis au bercail, c'est de recueillir de pauvres enfants tatares abandonnés, de les élever et de les instruire. L'œuvre est vraiment méritoire; des Arméniens profitent aussi de la bonne volonté des missionnaires. Mais j'avoue que c'est faire bien des frais, que d'envoyer si loin, pour quelques enfants, qui trouveraient d'autres écoles chrétiennes à Choucha, des hommes qui pourraient être si utiles en Suisse, et que, pour des dames, c'est pousser le zèle bien loin, que de s'inquiéter, de se tuer de travail en faveur de gens qu'on ne connaît pas, quand on a à sa porte, dans son village, dans son quartier, tant d'autres pauvres enfants connus, sans parents, qui auraient tant besoin de secours, et qu'on abandonne quelquefois. J'espère que bientôt les Turcs penseront à nous envoyer des missionnaires et songeront à nos enfants.

Le vrai mérite de l'institut des missions de Bâle, n'est pas d'entretenir chèrement la station religieuse de Choucha; mais de fournir des pasteurs aux sept colonies allemandes du sud du Caucase, qui, sans cela, se trouveraient sans berger et sans instruction religieuse.

Le 6 avril, j'allai faire, avec M. Kolagrivoff, un petite excursion aux alentours de Choucha; au lieu d'en sortir par l'une des deux grandes portes, nous préférâmes nous glisser le long d'un sentier des plus dangereux, qui serpente sur les corniches du rocher en regard du midi; il faut faire quelquefois des sauts de 5 à 6 pieds, se tenir aux broussailles; néanmoins, comme ce point du rocher est abordable, on l'a défendu par une tour, la seule fortification de Choucha, à l'exception des deux portes de la ville. Je trouvai le long des parois du rocher plusieurs hélices intéressantes et quelques autres mollusques terrestres (1).

(1) *Helix obtusalis* Ziegler. *Helix calligera*, mihi. *Pupa unidentata* Pfeifer. L'*Helix calligera*, dont j'ai fait une nouvelle espèce, vit dans toutes les provinces du sud du Caucase, formant plusieurs variétés; les traits caractéristiques sont : *Helix. testa subglobosa, imperforata, striata, peristomate patulo, margine columellari obtusè dentato, plerumque nigro.* La variété δ de Poti et de Choucha est d'un jaune sale, verdâtre, coupé de larges bandes d'un brun foncé, dont la plus large tourne de près autour de l'om-

Nous descendîmes au village de *Chouchakend*, bâti avec quelques moulins au bord du Kargar; c'est de là que j'ai dessiné la vue du rocher de Choucha (1).

Nous fîmes le tour d'une partie du rocher pour bien en examiner la base, qui n'est composée que de mélaphyre ou de roches altérées par lui : ces roches sont en grande partie un schiste argileux ou quarzeux recuit, dans lequel on reconnaît souvent la suite des couches qui sont parfois renversées; par-dessus ce schiste recuit, vient une roche conglomératique aussi altérée (2); la chaleur qui a agi sur elle, n'a pu la fondre; la fonte de ce conglomérat est une masse verdâtre, talqueuse, semée de petits points de cristaux blancs, ressemblant à du feldspath. Les cailloux qui composent ce conglomérat ont conservé leur forme, quoique altérés; la plupart sont des débris d'une roche

bilique, et la plus étroite court le long de la suture, ayant entre elles les deux autres larges de 1 mil. Le bord est d'un brun foncé. Diamètre de 11 à 13 mil. Hauteur de 7 à 9 mil.

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 40.

(2) Porphyre consistant en une masse principale d'un gris verdâtre foncé, dans laquelle gisent une foule de petits cristaux blancs, ressemblant à du feldspath : des morceaux à angles arrondis d'un porphyre tout semblable sont aussi disséminés dans la masse principale. (Description de M. Gustave Rosen).

plus ancienne que la pâte, mais de la même nature ou composition : c'est un porphyre ancien détruit, broyé et empâté par un porphyre plus moderne.

Le basalte ou plutôt le mélaphyre à faces sphériques concentriques, comme celui de Parthénit en Crimée, forme des couches assez considérables dans le schiste argileux recuit. Le noyau lui-même n'est pas toujours aussi bien marqué que les couches les plus extérieures. Outre ces couches régénérées, dont la masse primitive est reconnaissable, il se trouve des masses, tant terreuses que compactes, provenant d'autres roches dont on ne peut reconnaître l'origine : ce sont des vrais mélaphyres (1) qui ont rempli des fentes, ou qui se sont épanchés sur d'autres roches altérées, ou qui ont pénétré à travers le calcaire pur (2). Cette masse pyroxénique est souvent très-chargée de fer et colore fortement les doigts en rouge à l'attouchement.

Le calcaire pur, qui repose sur ce chaos de

(1) Porphyre pyroxénique composé de petits cristaux jaunes, non transparents, de labradore et de plus grands cristaux de pyroxène d'un vert noirâtre, qui gisent dans une pâte brune, compacte. Le labradore abonde plus que le pyroxène, et tous les deux se trouvent en si grande quantité qu'ils prennent plus de place que la masse principale.

(2) On trouvera dans l'atlas, partie géologique, des coupes de ces terrains.

mélaphyre et de roches régénérées, est compacte, d'une teinte d'un blanc jaunâtre; quelques parties m'ont paru dolomitiques. Les couches sont assez bien conservées et forment des bancs réguliers de plusieurs pieds d'épaisseur : il est presque sans pétrifications, ou s'il y en a, elles sont cimentées fortement avec la roche; ce sont des ammonites, des belemnites, des térébratules.

En remontant le Kargar, nous aperçûmes un homme couché à plat-ventre sur le bord du ruisseau, et fort occupé : nous nous approchâmes de lui pour voir ce qu'il faisait. Il fumait, et cela de la manière la plus économique qu'on puisse imaginer, car il n'avait pas de pipe à eau ou *kalian*. Voici comment il s'y prenait pour y remédier. Ayant creusé dans la terre une petite fossette grande comme l'intérieur d'une pipe turque, il fit en dessous, avec une baguette mince, un tuyau de quatre pouces de profondeur. Puis faisant remonter son tuyau par un second coup de baguette, il l'ouvrit à fleur de terre, et voilà la pipe faite. Pour en faire un kalian, il prenait un peu d'eau dans le creux de sa main, la versait par le tuyau et en humectait la terre; ensuite, remplissant la fossette de tabac, il y mettait le feu, et adaptant un tuyau de paille au bout du tuyau de sortie, il avait un kalian en pleine activité.

Nous rentrâmes par la porte d'Erivan.

Trajet de Choucha à Elisabethpol ou Gandjah.

Mercredi $\frac{11}{23}$ avril, je partis de Choucha pour descendre dans la plaine du Karabagh. En traversant le plateau de Choucha, fortement incliné vers le N. E., je ne marchai que sur du calcaire ou sur de la glaise compacte, jusqu'à la porte d'Elisabethpol, pratiquée dans une large fente ouverte du haut en bas dans le calcaire, par l'effort des mélaphyres qui tapissent le fond de la fente.

La vallée circulaire qui entoure le rocher de Choucha me semble un vaste cratère de soulèvement, opéré par des mélaphyres ou par des porphyres. Comme du côté du Kargar, l'on voit ici les porphyres percer à travers le calcaire disloqué dont les couches descendent, se recourbent ou se redressent sur leurs jets. Ces porphyres s'épanchent aussi par grandes masses ou par rivières qui ont aggloméré d'énormes blocs de calcaire comme des îles : leur nature est tantôt tendre, friable, sablonneuse, ou dure et compacte; leur teinte est ou verdâtre, ou noirâtre; ils ne diffèrent pas de ceux que j'ai décrits dans ma course au bord du Kargar.

De grands espaces sont remplis de débris roulés de calcaire et de porphyre. Quand les roches ignées ont travaillé ce banc de calcaire,

il est aisé de se représenter quelles collines entières de débris de l'une et de l'autre nature ont dû s'entasser au milieu de ces grands fragments en mouvement.

Sur le calcaire, paraît un schiste analogue à celui de la craie de Koutaïs.

Le calcaire de Choucha que je range parmi les formations jurassiques, n'a, comme je l'ai remarqué plus haut, presque pas de pétrifications libres : le peu que j'en vis de ce côté-ci, consistait en une térébratule et en une *Ostrea nodosa* Munster, Goldf. 74, fig. 4, semblable à celle du calcaire noir d'Aïdaniel, sur la côte de Crimée, et du calcaire jurassique à Streitberg et à Amberg.

Quelques couches supérieures sont remarquables en ce qu'elles renferment une multitude d'amygdales vertes, de la nature des porphyres terreux, comme si ces couches s'étaient formées pendant un premier et léger travail des porphyres.

On quitte le calcaire jurassique à cinq ou six verst de Choucha; les porphyres mêlés à du schiste noir remplissent alors seuls la vallée jusqu'aux ruines des deux châteaux d'*Askéran*, où reparaît du calcaire, mais qui appartient à la craie. Les collines qui bordent la vallée du Kargar sont semées çà et là et comme arrachées du sein de la terre. Au-delà d'Askéran, la vallée

s'élargit, et les extrémités de la vaste plaine du Karabagh s'avancent comme des golfes entre ces collines.

Partout de nombreuses traces d'habitations, de grands villages arméniens, des tombeaux arméniens avec des sculptures ou des béliers de la forme de ceux de Djoulfa, ou des sarcophages comme ceux de Kodjagan (1), nous rappellent les temps prospères des rois aghovans ou gorigéans.

En s'élargissant comme une plaine, la vallée comblée des débris du Kargar est bornée à l'est et à l'ouest par des collines qui s'abaissent de plus en plus. Le lointain devient immense en s'ouvrant au fur et à mesure qu'on avance, et, derrière cette vaste plaine unie, s'élève, comme un léger rideau, la chaîne du Caucase avec ses cimes toujours blanches.

Cette plaine à l'est ne se termine que sur les rives de la mer Caspienne, où elle confond ses limites avec celles de la vase et des roseaux. Là s'égare, en tournoyant, le Kour, que va rejoindre l'Araxe, calmé après être sorti de son étroite écluse de Migri. Réunis, ces deux fleuves cherchent à se conserver un passage à travers un sol qu'ils ont créé, et leurs embouchures incertai-

(1) Voyez IVe série, archéologie, pl. 28.

nes, comme le Nil, embrassent le vaste delta de l'île de *Salian*.

Salian même, le chef-lieu, est à la pointe de partage, et s'occupe de l'exploitation des immenses pêcheries qui fournissent de poisson salé et de caviar tous les nombreux carêmes de l'Arménie et de la Géorgie. Le gouvernement les afferme annuellement pour une somme de 53,000 roubles en argent (près de 200,000 fr. de France). Le poisson que l'on prend consiste essentiellement en esturgeons, dont les trois espèces principales sont le grand esturgeon (1), l'esturgeon jaune (2) et l'esturgeon au nez pointu (3). Le salut (4) est aussi assez fréquent.

La steppe de *Mougan*, enfermée entre le Kour, ses embouchures et l'Araxe, présente une surface de près de 20 lieues de diamètre, qu'une circonstance locale rend inhabitable en été. C'est-à-dire que pendant cette saison, elle est infestée par des serpents, dont le nombre est si considérable, que ni homme ni bête n'osent s'y montrer. Cette circonstance était déjà connue de Strabon, qui raconte l'effroi de l'armée de Pompée, poursuivie par ces animaux. Rentrés

(1) *Acipenser huso* (Hausen en all., Biélouga en russe).
(2) *Acipenser sturio* (Ossétre en russe).
(3) *Acipenser stellatus* (Sévriouga en russe).
(4) *Silurus glanis* (Wels en all., Some en russe).

sous terre où ils s'engourdissent pendant l'hiver, ils ne causent nul effroi aux nombreuses tribus nomades qui hivernent sur leurs profondes retraites.

Au midi de cette steppe, s'avance comme un coin, entre la province persane de l'Aderbaïdjan et la mer Caspienne, la province russe de *Taliche*. Un chaînon de montagnes, qui commence à l'Araxe, et qui n'est qu'une prolongation de celui de Choucha, se rapproche petit à petit de la mer Caspienne, qu'il flanque de très-près, jusqu'aux portes caspiennes du *Mazandéran*.

Selon M. Meyer, qui a visité ce pays en 1830, et qui en donne des notices sous la date du 18 juillet, la plus haute cime de la partie russe du Taliche est dans le voisinage du village de *Drykh*; il lui donne 1,800 toises de hauteur absolue (10,800 pieds).

Une sommité voisine du village de *Sivirs*, au N. de Drykh, a 63 toises de moins, soit 10,422 pieds de hauteur absolue.

Selon lui, les montagnes de *Zouvant*, qui sont au midi de celle de Drykh, sur le territoire persan, ne la dépassent pas de 900 toises, c'est-à-dire qu'elles n'auraient pas les 16,000 pieds de hauteur absolue, ce qui pourtant serait fort considérable, puisque l'Elbrous, la plus haute cime du Caucase, selon M. l'académicien Kupfer, ne mesure que 16,300 pieds de hauteur

absolue, et le Grand Ararat, selon M. Parrot, 16,254.

Le chaînon du Taliche paraît être volcanique comme l'Arménie, à en juger par l'observation faite par M. Meyer, que les sources nombreuses de ce pays jaillissent toutes dans des marais, au pied des montagnes. J'ai déjà remarqué que les montagnes volcaniques ne tiennent pas l'eau, qu'elle se perd dans les sables et dans les scories, ne reparaissant qu'au pied des montagnes (1).

La végétation de ce chaînon du Taliche est riche; M. Meyer énumère :

Le *Pterocaria caspica* ou *Juglans pterocarpa*, qui ne monte qu'à 840 pieds de hauteur absolue.

Le noyer (*Juglans Regia*) qui, près du village de Périmbal, atteint la hauteur de 3,600 pieds.

Le planère (*Planera Richardii*), l'un des plus grands arbres du pays, croît à 4200 pieds.

Le témir-agatche (l'arbre de fer), voisin du *Celtis*, se montre de 180 à 1,020 pieds.

L'érable faux-platane (*Acerpseudoplatanus*), ne dépasse pas la ligne du *Pterocaria caspica*, c'est-à-dire les 840 pieds.

L'érable champêtre (*Acer campestre*) et l'é-

(1) Voyez tome III, p. 416 et 460 de ce Voyage.

rable d'Ibérie (*Acer Ibericum*) paraissent de 1,200 à 3,900 pieds.

Le chêne à feuille de châtaignier (*Quercus castanæifolia*) monte, comme le planère, jusqu'à 4,200 pieds.

La région du *Quercus Iberica*, du *Q. Robur*, du *Q. pedunculata* est circonscrite entre 900 et 6,000 pieds.

Celle du hêtre (*Fagus sylvatica*) entre 2,400 et 3,600 pieds.

Celle du houx (*Ilex aquifolium*) entre 2,400 et 3,000 pieds.

La vigne sauvage monte à 780 pieds.

Le poirier (*Pyrus communis*) et le cerisier sauvage (*Prunus avium*) atteignent les 4,800 pieds.

A la hauteur commune de 4,500 pieds, cessent les forêts, et des prairies de plantes subalpines les remplacent.

Près de Lenkoran croît le *Gleditschia caspica* et l'*Acacia julibrissin* (Mimosa arborea).

Un Arménien de Constantinople, nommé *Oannès Mélikhatoumof*, a essayé d'acclimater la canne à sucre à 4 verst de *Lenkoran*, capitale du Taliche; il a planté d'abord 120 livres pesant de racines, qui ont été 40 jours avant de reprendre. Le fruit de cette première récolte s'est monté à 15 livres de cassonade et 10 livres de rhum.

En 1834, il a planté 120 quintaux de racines dont j'ignore le résultat. C'était en juin de cette année, que Oannès Mélikhatoumof m'a donné ces détails.

Mon projet avait été de prolonger mon excursion jusqu'à la mer Caspienne, et je l'aurais exécuté depuis Choucha, si je n'en avais été détourné par la difficulté du passage des rivières dans cette saison. On me confirma pleinement ce qu'on m'avait dit à Tiri, et même, on insista d'autant plus, qu'en avril 1833, un voyageur qui faisait des recherches sur l'industrie et le commerce, protégé par le gouvernement, étant parti de Choucha pour Chamaki, se noya au passage du Kour.

A la sortie de la vallée du Kargar, nous nous dirigeâmes sur *Chakh-boulak*, où se trouve un château-fort avec un poste de cosaques. Il a été renouvelé tel qu'il est aujourd'hui par Nadir-Chah, avant le milieu du dix-huitième siècle.

A quelque distance du château jaillit une source (*boulak*) superbe et très-abondante; Nadir-Chah la fit enclore de murs, l'entoura d'un jardin, et y construisit un joli pavillon d'une architecture élégante avec un portique à trois arcades en plein cintre.

La source s'échappe du pied d'une montagne isolée, de forme triangulaire, la plus avancée dans la plaine. Deux côtés du triangle sont tran-

chés à pic, ceux du sud et du nord-ouest. Le troisième est incliné vers la plaine.

Les deux tranches présentent une multitude de couches de 2 à 3 pieds d'épaisseur, d'une craie blanche, dure, à cassure brillante, avec des restes de pétrifications.

J'en comptai sur celle qui regarde le sud près d'un demi-millier; si cette tranche étonnante, semblable à une muraille, n'existait pas, les couches, en se prolongeant, iraient se reposer sur le dos d'une autre colline de craie plus ancienne, qui fait corps avec le reste de la chaîne; mais au lieu de cela, une belle vallée plate sépare les deux étages crayeux, qui appartiennent néanmoins tous deux au groupe de la craie blanche.

On ne peut pas trouver de confirmation plus complète et plus certaine de la valeur des divisions géologiques actuelles, et de l'universalité des fossiles caractéristiques auxquels on les reconnaît, que dans cette craie blanche de Chakh-boulak. Je ramassai en foule, dans une couche qui faisait partie de la colline inférieure, les trois térébratules particulières aux craies blanches de Meudon, de Rugen, de l'Angleterre, etc. Les *Terebratula carnea*, *octoplicata* et *plicalitis*, associées à un petit oursin que j'ai fait dessiner V[e] série géologie, fossiles, pl. 1, fig. 19, 20 et 21, et auquel j'avais donné le nom de *Catopygus*, que

M. Agassiz a changé en celui de *Caratomus avellana.*

Le pied de la tranche qui regarde le nord-ouest, est baigné par le *Khatchintchaï*, dont le nom rappelle l'antique principauté de *Khatchen*, qui était située dans l'intérieur des montagnes où la rivière a sa source; elle existait depuis une époque assez reculée et subsista jusqu'au quatorzième siècle.

Espérant trouver quelques restes des nombreux monuments qui étaient semés sur les rives du Katchintchaï, j'abandonnai Ali et mes guides au château de Chakh-boulak, leur enjoignant d'aller m'attendre dans un village qu'on voyait dans le lointain; et, à pied, je me préparai à escalader la montagne de Chakh-boulak, après avoir visité la belle source échappée de la première couche de craie qui surgit pour former la montagne.

Presque toute la pente était recouverte d'une magnifique végétation printanière; la pervenche, les pois (1), les violettes et une espèce de fenouil à fleurs jaunes, se mêlaient à l'argémone d'Arménie de Tournefort et aux amandiers en

(1) *Pisum sativum.* Voici les noms de quelques autres plantes que j'ai rapportées de là : *Vicia faba*, *Fedia hamulosa*, *Asperula arvensis*, *Erysimum leptophytum*, *Scutellaria bractealis*, *Lagocerus Nemaucensium*, *Trigonella?*...

fleurs (1); des figuiers et des grenadiers implantaient leurs racines sur la tranche des couches avec d'autres arbres indigènes, tels que des buissons ardents (2), des spirées à feuilles de saule (3), et l'*Ephedra monostachya*.

A l'angle extrême du sommet de la montagne, à la hauteur d'un millier de pieds, d'où l'on a une vue magnifique sur le Karabagh et sur l'intérieur des montagnes, principalement sur la vallée du Khatchintchaï, j'atteignis les ruines d'une petite église arménienne, en pierres de taille, qui remonte au onzième ou douzième siècle. L'intérieur est en croix; trois des bras sont en demi-cercle; le quatrième, à l'opposite de l'autel, est carré. Le plein-cintre de la porte d'entrée est supporté par deux colonnes imitant grossièrement le style ionique (4).

Toutes les pierres de taille à l'intérieur et à l'extérieur, sont contre-marquées de signes, soit lettres arméniennes ou autres figures, comme à Tigranocerte et comme on le retrouve dans les constructions des dixième, onzième et douzième siècles de la Suisse occidentale (5).

(1) *Prunus (Amygdalus) incana.*

(2) *Mespilus pyracantha.*

(3) *Spiræa salicifolia.*

(4) Voyez pour l'élévation restaurée, IIe série, pl. 6, et pour le plan, IIIe série, pl. 4, fig. 9.

(5) Par exemple, la collégiale de Neuchâtel, l'église de

A côté de l'église, s'élève une grande croix arménienne, de la forme de celles de Djoulfa, avec l'inscription suivante :

« Moi, Chahin-Chah, fils d'Achod, j'ai érigé cette croix en mémoire de mon âme. Je demande la communion de vos prières. »

Sur la tranche de la pierre, on lit la date 712 (1263 de J. C.) (1).

Occupé à dessiner et à contempler, de cet observatoire, les églises, les villages qui bordaient le Khatchintchaï, ma course fut plus longue que je ne me le figurais; je me trouvais encore sur les pentes rapides de la montagne, cherchant un sentier parmi les broussailles et les ravins, quand la nuit vint me surprendre. La lune rouge, presque dans son plein, s'élevait il est vrai, sur l'horizon brumeux; mais c'était une faible lueur pour me retrouver au milieu d'un labyrinthe de fossés pleins d'eau et bordés de buissons, qui sillonnaient cette vaste plaine. Rien ne fait reconnaître les approches d'un village, ni tours, ni toits de tuiles, ni murailles blanchies. Dans plusieurs directions, j'entendais les aboiements des énormes chiens tatares : j'é-

l'abbaye de Saint-Jean, près de Cerlier, la cathédrale et la porte du pont de Bâle, etc.

(1) Je ne sais si la date est de la même époque que l'inscription.

tais fort embarrassé. Je m'en tins à la direction dans laquelle je supposais qu'était le village. Après une heure et demie de tâtonnement, je crus l'avoir atteint et je m'avançais très-content, demandant où était Ali, quand au lieu de me répondre, deux cavaliers qui se trouvaient là par hasard, m'insultent, me demandent d'où je viens ainsi, seul, à cette heure, à pied, et se moquent de moi comme d'un vagabond. Ils partent sans daigner répondre à mes questions. Quand ils furent loin, j'insistai pour savoir où était Ali; les propos de ces deux cavaliers avaient produit un si mauvais effet en ma faveur, que personne ne daigna me répondre; il n'y eut dans la foule qui m'entourait, qu'un pauvre Tatare qui, à force de promesses, s'offrit à me mener auprès de lui, me disant qu'il s'était arrêté au village voisin. Il m'y mena en effet à travers champs et fossés, me défendit contre les chiens furieux qui sentaient l'approche d'un étranger, et nous arrivâmes sans accident chez le seigneur tatare qui logeait Ali. Mon compagnon de voyage était dans la plus grande anxiété; voyant que je n'arrivais pas, il avait envoyé, dans son inquiétude, pour me chercher, précisément ces deux cavaliers qui m'avaient si bien reçu au village voisin : ils n'avaient pu croire qu'un homme à pied, courant seul pendant la nuit, était l'homme qui s'était perdu. Ils s'en doutèrent ensuite, car

ils ne revinrent pas rendre compte de leur commission ; nous fîmes courir après eux jusqu'à Chakh-boulak, afin de les réprimander au sujet des insultes qu'ils m'avaient faites : on ne les y trouva pas ; ils avaient disparu ou s'étaient cachés.

Notre nouvel hôte nous reçut déjà sous sa tente, et non dans sa maison d'hiver ; elle était tressée en osier et recouverte en feutre ; l'intérieur était très-propre ; des tapis étendus sur le sol servirent de divan, sur lequel on nous servit, très-tard, il est vrai, mais fort à propos, un souper tatare, dont le riz est toujours le mets fondamental.

On nous donna des chevaux le lendemain jusqu'à la station de poste de *Terter*, où nous prîmes une *télégue* ou voiture de poste russe. Nous traversions une plaine à perte de vue à l'est et à l'ouest. Tout ce qui était arrosable était cultivé. Des canaux d'irrigation, tirés du Khatchintchaï et du Terter, coupaient la campagne dans tous les sens.

Déjà les journées étaient très-chaudes, et les Tatares abandonnaient leurs *kicheliaks* ou demeures d'hiver pour camper et aller chercher leurs retraites estivales sur les montagnes. Nous rencontrions à chaque instant des caravanes et des familles isolées, comme celles qui nous avaient paru si extraordinaires dans la vallée du

Bergouchet. Ces tableaux, sans cesse renaissants, rendaient très-animée cette plaine, qui est si morte et si déserte pendant les chaleurs : à peine reste-t-il deux ou trois personnes par village pour y soigner les propriétés.

A la station de *Zeïva*, qui suit celle de Terter, Ali me quitta pour aller visiter une de ses sœurs, mariée dans le voisinage, et je continuai seul mon voyage. J'eus bientôt lieu de m'apercevoir de l'utilité du guide que le gouvernement m'avait donné.

Arrivé à la station de *Kouraktchaï*, la dernière jusqu'à Elisabethpol, il était encore jour et j'espérais continuer mon voyage et débarquer dans cette ville avant la nuit. On avait attelé mon modeste équipage, on y avait déposé mon bagage et j'allais y monter, quand arriva à la station, venant de Tiflis, le commandant de Chamaki, un certain colonel *Orlof*, qui, ne trouvant pas de chevaux frais pour continuer sa route avec ses deux lourdes voitures, eut la grossièreté de faire dételer de force ceux qui étaient à ma télégue sur laquelle j'étais assis. Je protestai contre une brutalité pareille; je réclamai une protection et des ménagements qui m'étaient dus en vertu des ordres exprès du baron de Rosen. Le colonel ne fit que rire et se moquer de moi et des ordres du baron; et il me planta là, moi, pauvre étranger, qu'il aurait dû

protéger. Il me fallut attendre qu'on eût laissé reposer les chevaux qui l'avaient amené, et je ne partis qu'à la nuit de cette fâcheuse station.

Mais les chevaux qu'on avait repus d'orge pour la course rapide du colonel, et auxquels on en avait donné de nouveau, avant de les atteler à ma voiture, prirent trois fois le mors aux dents pendant la route. La dernière fois ce fut sur la vaste place, alors déserte, du bazar d'Elisabethpol, où nous risquâmes d'être fracassés en mille pièces contre les appentis des boutiques qui se dessinaient sous toutes sortes de formes bizarres au clair de la lune. A l'extrémité de la place, pour nous rendre à l'auberge allemande, nous devions passer par l'ancienne porte du bazar intérieur et tourner à angle droit. Emportés comme nous l'étions, risquer le passage, c'était nous exposer à une mort certaine et à être brisés contre les murailles... Mon postillon, dans cette perplexité, eut la bonne idée de guider ses chevaux contre le Gandja-tchaï : arrivés au bas du talus, à l'aspect de la rivière, ils s'arrêtèrent tout à coup.

Elisabethpol ou Gandja.

Elisabethpol embrasse dans sa vaste enceinte, qui n'a pas moins de 17 verst (4 lieues) de tour, trois vastes quartiers qui s'étendent sur les deux

rives de la Gandja-tchaï, ayant dans ce sens 6 verst de long, sur une largeur de 4 verst.

Le plus grand de ces quartiers est celui de *Kilissa-Kent* (village de l'église), habité en majeure partie par des Arméniens, et situé sur la rive droite de la Gandja.

Sur la rive gauche de la rivière, en face de Kilissa-Kent, est le quartier de *Gandja*, proprement dit, habité par des Tatares, à l'exception de la partie la plus nouvelle, à laquelle on a donné le nom de *Norachène* (nouvelle ville) et qui est occupée par des Arméniens.

Ces deux quartiers sont entourés en commun d'une muraille en terre glaise, fortifiée de tours de distance en distance.

Le troisième quartier, celui de *Bagmanlar* (les jardins), est hors de cette enceinte, sur la rive gauche de la rivière, en remontant le courant. Il n'est habité que par des Tatares.

La forteresse de Gandja, située sur le point le plus éminent de la rive gauche, a été construite par quelque ingénieur européen. Elle est défendue par six bastions et embrasse une étendue de plus d'un verst carré de surface. Les bastions et les courtines sont en pierre. Le khan y avait sa principale résidence.

La population de toute la ville, répartie dans 2,515 maisons, peut se monter à 16,200 habi-

tants, dont 11,100 sont tatares, et 5,100 arméniens : 6 à 7 personnes par maison.

L'on s'étonnera d'abord qu'une si petite population ait besoin d'une place équivalant à une lieue carrée de France, ce qui donne à chaque habitant 9,000 pieds carrés de terrain, et à chaque ménage la jouissance de deux pauses (1). A Elisabethpol, comme à Erivan, presque chaque maison a son jardin : on en compte 1,394, dont 718 sont plantés de vigne, et 676 d'arbres fruitiers.

La plus belle partie de la ville, celle où je débarquai, se concentre autour de la grande place, que je traversai si brusquement, et qui mesure 500 pas de long sur 100 de large. Elle est ombragée de superbes platanes, dont quelques-uns ont plus de 250 ans. Une superbe mosquée, bâtie par Chah-Abbas le Grand, et ombragée d'un carré de platanes encore plus beaux que ceux de la place, en ferme le côté méridional. Au levant, s'étend un vaste caravansérai, qui a bien souffert pendant la dernière guerre.

La ville a près de 250 boutiques, et un assez grand nombre de métiers à tisser la soie. Selon M. Evetski, on en travaille, chaque année, une quarantaine de poud (16 quintaux).

(1) La pause, mesure de surface de Neuchâtel, équivaut à 25,603 $\frac{1}{2}$ pieds carrés de France.

M. de Stéven, qui a visité Gandja en 1805, peu de temps après la prise de cette ville par les Russes, donne des détails fort intéressants sur l'état de cette fabrication à cette époque. Il compte en tout 120 métiers à tisser. La soie était produite en grande partie à Grandja, on tirait le reste de Chamaki. Tiflis était fourni d'étoffes de soie par les fabriques de Grandja.

Move est le nom que l'on donne à l'étoffe la plus fine et la plus épaisse, destinée à faire des chemises.

Le *daraje* est moins épais et moins bon, quoique plus solide que du tafetas; il s'emploie pour vêtements.

Le *cheidiche* est rayé, très-solide, mais rude au toucher, il sert aux pantalons des femmes.

On fabrique encore plusieurs autres espèces d'étoffes, quelques-unes pour mouchoirs; mais celles-ci sont mauvaises. Cependant il y a des châles noirs, de quatre pieds en carré, qui sont bons.

Une pièce de *move*, de 8 ½ pieds de long, coûte 17 abazes ou 13 francs 60 centimes. Le *daraje* coûte presque autant, mais les pièces sont plus grandes. La couleur ordinaire est la rouge; on n'en connaît presque pas d'autres : le vert, le jaune et le violet sont très-rares.

Hélénendorf, vendredi 13 avril.

Hélénendorf est à 10 verst de Gandja ou Elisabethpol au sud, au pied du *Sarial*, qui fait face au *Gandjadagh*, à l'ouest, deux montagnes séparées par la Gandjatchaï, qui passe par Gandja. J'étais très-curieux de voir cette nouvelle colonie.

Pour m'y rendre, je traversai d'abord la Gandjatchaï, puis la ville arménienne, ou quartier de Kilissa-Kent, qui a près de 2 verst de long. La grandeur, l'immense étendue de la ville provient, comme je l'ai dit, non du nombre des maisons, mais de la multitude des jardins dont chaque maison est entourée. La grande rue de cette ville ressemble beaucoup aux chemins étroits, resserrés entre deux hauts murs, qui traversent nos vignobles. En la parcourant, on ne voit que de vilaines portes dégradées à droite et à gauche. Pas une maison remarquable. Au-dessus de ces hautes murailles de glaise, de briques et de cailloux roulés, s'avancent les branches des noyers et des figuiers qui ornent les jardins. Un petit ruisseau, où les femmes voilées viennent puiser l'eau du ménage, prend près du tiers de la largeur de la rue, et rafraîchit le pied de superbes platanes ou tchinars,

des saules et autres arbres qui sont semés çà et là le long de la rue.

Ces arbres, d'une beauté surprenante, sont ce qu'il y a de mieux à Elisabethpol. La plupart de ces tchinars (*Platanus orientalis*) ont vu plusieurs siècles passer sur leur cime, et leurs fleurs, pendant au milieu des feuilles et à moitié épanouies, réjouissent la vue fatiguée par la longueur des steppes desséchées du Karabagh.

Mais Elisabethpol n'est beau, n'est habitable qu'en hiver et au printemps; la saison chaude y est mortelle. La chaleur y est étouffante (1) en juillet et août; elle devient insupportable par suite des exhalaisons de tous ces jardins qu'on arrose comme à Erivan.

D'ailleurs, une partie de cette enceinte est abandonnée, et présente des espaces assez considérables qui pourrissent comme les ruines de Soukoum-Kalé et d'Erivan (2).

Cette chaleur empestée force une partie des habitants à se sauver dans les montagnes, et commandant, garnison, hôpital, etc., vont

(1) Dans la publication anonyme du sud du Caucase, en russe, on trouve des observations faites à Gandja, en 1829, 30 et 31, d'après le thermomètre de Réaumur; mais on n'a observé qu'au soleil. En juillet et en août 1829, il a monté jusqu'à 46°, en 1830 de 38 à 46°, et en 1831 de 32 à 44°. Voy. t. II, p. 329.

(2) Voyez plus haut, t. I, p. 282.

camper, à cette époque, à Zournabad, sur les rives de la Gandja, au pied des hautes montagnes.

Il paraît que cette insalubrité date de loin; car, dans le treizième siècle, Abilfeda disait déjà de *Kangah*, comme il l'appelle : « Ville bâtie en plaine, abondante en jardins, insalubre, riche en figues, dont on dit que qui en goûte est saisi par la fièvre (1). »

A peine est-on sorti de la ville, faiblement défendue par des murailles de terre glaise, qu'on se trouve dans une plaine pierreuse qui borde la rive droite de la Gandjatchaï, elle est en partie cultivée en froment par les Arméniens de la ville, le reste est steppe et mauvais pâturage; le fond de cette plaine est une terre ou craie blanche qui apporte la stérilité dès qu'elle paraît au jour.

Un grand tchinar, le plus beau de la contrée, parfaitement sain et qui mesure 26 pieds de roi de tour, à 2 pieds au-dessus de terre, marque à 5 verst, c'est-à-dire à moitié chemin, entre Elisabethpol et Hélénendorf, la limite du territoire de cette colonie. Cette partie du domaine des colons est mauvaise, desséchée et manque d'eau.

Le village est composé de deux larges rues

(1) *Buschings Magazin*, 5[ter] Theil, p. 315.

bordées d'arbres fruitiers et de maisons basses à deux fenêtres dont la façade est sur la rue; les murs sont en pierre blanche crayeuse et en glaise; les toits sont plats et couverts de terre glaise, comme dans tout le pays.

L'intérieur est partout le même: en sortant de la cour, on entre, par une petite cuisine, dans une grande chambre pourvue d'un poêle et percée de trois fenêtres, dont deux donnant sur la rue; de l'autre côté de la cuisine est une chambre qui sert de magasin, et plus loin l'écurie. Quelques maisons ont des caves. Les jardins sont derrière la cour, chacun y plante ce qu'il veut.

L'église, de même construction que les maisons, est presque au centre du village, au milieu d'une petite place de marché.

Hélénendorf compte 149 familles ou maisons. Vu sa population, les terres que possède le village ne sont pas assez considérables, il en manque pour le blé; l'eau y est rare.

Les terres arrosables sont en commun, et chaque année elles passent à tour de rôle à un autre propriétaire.

Les terres arables, qui sont sur le mont Sarial, ont été réparties entre les habitants, pour en disposer comme ils le voudraient; elles ne sont pas arrosables.

Le village, jusqu'à présent, s'est occupé de la

culture du blé, des pommes de terre, de la vigne; mais ce sont de mauvaises branches d'économie pour la colonie, parce qu'il n'y a pas d'écoulement pour ces denrées.

Le vin est blanc, ou rose, ou rouge; il est agréable, assez fort et dégage beaucoup de gaz acide carbonique, comme les vins qui croissent sur des terrains crayeux; il approche pour le goût, surtout le blanc, des vins de Soudagh en Crimée. Hélénendorf vend peu de vin; la population tatare qui forme la presque totalité des habitants de la plaine du Karabagh et d'Elisabethpol n'en boit pas, et les Arméniens d'Elisabethpol sont trop avares pour en acheter; d'ailleurs, ils cultivent, dans la ville même, de quoi suffire à leur consommation. Les Russes qui demeurent à Elisabethpol préféreront toujours le vin de Kakheth, qui n'est pas plus cher que celui d'Elisabethpol; et porter ce vin à Tiflis, serait inutile pour les mêmes raisons : cette branche d'économie est donc nulle à peu près pour la colonie.

Le village d'Hélénendorf aurait encore plus de champs qu'il n'en possède; il ferait des récoltes doubles de celles qu'il recueille à présent, que ce serait toujours, pour les habitants, une maigre branche d'économie, vu que tout le voisinage qui comprend le Karabagh, si riche en blé, est une concurrence impossible à étouffer.

Mais au reste, loin d'avoir du superflu à ex-

porter, le village se trouvera peut-être un jour manquant de pain. Les champs qui étaient du plus beau rapport pendant les premières années, sont déjà en partie épuisés; la nécessité de produire pour la consommation même du village, force à réensemencer des terres qui auraient besoin de repos, parce que leur étendue est trop peu considérable, et si cela dure encore quelques années, les habitants sont menacés d'une disette. La culture des céréales ne peut donc pas devenir une source de richesses pour Hélénendorf.

Encore, si l'on avait de quoi fumer les terres; ce serait une grande ressource, et cette petite quantité de terres cultivables suffirait peut-être. Mais comment nourrir le bétail nécessaire pour produire du fumier en masse suffisante, lorsque toute la richesse de la colonie en pâturages consiste en steppes desséchées?

La rareté de la nourriture est encore une cause du peu de lait que l'on retire d'une vache; tant que le veau tète, elle en donne à peu près le $\frac{1}{4}$, le $\frac{1}{5}$ de ce qu'en donnerait une vache suisses; mais au bout de cinq à six mois le lait tarit, jusqu'à ce que la vache mette bas de nouveau.

On voit encore que la fabrication du fromage et du beurre ne peut être une ressource. Il est rare que les habitants d'Elisabethpol achètent du

beurre allemand; les Arméniens préfèrent le mauvais beurre tatare qui est meilleur marché, et les Tatares ne mangent pas celui qui est fabriqué par les chrétiens. Au reste, celui que l'on fait à Hélénendorf suffit à peine pour la consommation de la colonie.

On conçoit fort bien, d'après ce que je viens de dire, que le commerce des bestiaux ne peut jamais entrer en ligne de compte parmi les revenus du village. D'ailleurs, comment lutter contre les prix des Tatares nomades dont toute la richesse ne consiste qu'en bestiaux qu'ils élèvent pour les vendre. Ils peuvent les céder à si bas prix, que personne ne peut trouver de profit à exercer cette branche d'économie à côté d'eux.

Les colons cultivent principalement du froment; ils sèment du seigle pour la fabrication de l'eau-de-vie, ainsi que de l'orge; ils n'ont presque point d'avoine.

En résumé, d'après le tableau que je viens de faire, il faudrait donc que le village d'Hélénendorf trouvât d'autres sources d'industrie, d'autres branches d'exploitation, en tâchant de produire des objets d'exportation, tant pour la Russie que pour l'étranger. Grâces aux soins, aux bons conseils de M. Hohenacker, les colons ont commencé à sentir cette nécessité. M. Hohenacker leur a procuré de la graine de *krapp*

ou garance, avec laquelle plusieurs habitants ont fait des essais qui ont parfaitement réussi; voici la deuxième année de pousse et la vigueur de la plante fait plaisir à voir.

Mais ce n'est qu'un essai; combien d'années s'écouleront avant que cette culture devienne générale; d'ailleurs, c'est une de celles qui exigent le plus de patience, et trois ou quatre années d'attente sont bien longues pour celui qui doit vivre au jour le jour.

Le village a considérablement augmenté l'étendue de ses vergers; mais Elisabethpol est si riche en fruits, que jamais les colons n'y trouveront un écoulement. Il en est de même des pommes de terre.

Les fruits secs peuvent seuls devenir un jour une source de prospérité pour Hélénendorf; il faudrait avoir les fruits qui entrent dans ce commerce, et jusqu'à présent on n'y a cultivé que des fruits ordinaires. M. de Steven, dont la philantropie ne se restreint pas seulement sur l'un des côtés du Caucase, a eu la bonté d'envoyer quelques jeunes arbres du pruneau à sécher, ainsi que quelques plants d'oliviers. Ceux-ci ont péri malheureusement; par contre, les pruneaux ont parfaitement réussi; on peut espérer avoir déjà quelques fruits cette année 1834, et ces premiers plants ont fourni des greffes pour plusieurs autres pieds. On peut espérer que ces pruneaux

enrichiront Hélénendorf, et le nom de M. de Stéven sera béni par tous ses habitants.

Jusqu'à présent, la culture des vers à soie n'a pu entrer dans le plan d'économie des habitants du village, par une raison très-simple : les soins qu'il faut donner à cette chenille tombent précisément à l'époque où les travaux de la campagne s'accumulent, où la culture des champs, de la vigne, des jardins, les fenaisons, exigent le plus de bras, et la population du village n'a pas encore de surplus qui puisse se livrer à cette branche d'industrie sans faire tort aux soins de l'économie rurale.

L'indigo n'a pas réussi, malgré les soins de M. Hohenacker. Le coton à longue soie mériterait d'être mis en culture, et on devrait en faire quelques essais avec plus de soin, car, jusqu'à présent, je crois qu'ils ont tous été infructueux.

Pour le moment, la position d'Hélénendorf est très-précaire, forcée qu'elle a été de restreindre ou d'abandonner des branches d'économie rurale qui ne sont pas appropriées au sol du village, ou qui ne fournissent presque aucun revenu, pour saisir d'autres branches d'une prospérité future. Un changement pareil ne s'opère pas en un clin d'œil : on sait combien le paysan a de peine à sortir de sa vieille routine, à adopter des innovations. D'ailleurs, que d'essais, que de tâtonnements peut-être infructueux, avant d'avoir

trouvé la bonne méthode de culture, la meilleure voie d'exportation pour ses nouveaux produits, etc., etc., et, en attendant, il faut que l'homme vive.

Malgré toutes ces difficultés, ce changement nécessaire s'effectuerait sans peine et l'on pourrait compter sur une parfaite réussite, si le village ne se trouvait dans la plus fâcheuse position sous le rapport pécuniaire.

La majeure partie des habitants du village se trouve engagée envers la couronne pour des sommes si considérables, qu'il est impossible, dans cet état de choses, qu'ils puissent s'acquitter, même avec la meilleure volonté. La plupart des débiteurs doivent plus qu'ils ne possèdent. Une somme de 1000 à 2000 roubles en argent est horriblement forte pour un simple paysan qui gagne à peine le nécessaire. Cette accumulation de la dette ne vient point de la faute des colons. A peine le village commençait-il à fleurir et à sortir des embarras multipliés d'un premier établissement, qu'il fut pillé pendant la guerre de 1826, par les Persans, et surtout par les Tatares révoltés du Karabagh qui étaient les plus acharnés contre les Russes. Récoltes, fruits, légumes, tout a été anéanti : il n'est pas demeuré une seule charrue, un seul instrument, une seule porte, une seule fenêtre, un seul clou, tout a été enlevé, et le bétail en même temps. Enfin, il n'est

rien resté, et les habitants d'Hélénendorf n'ont trouvé en rentrant au village que leurs huttes vides et la terre nue.

Le gouvernement fut généreux, et avança l'argent nécessaire pour racheter les objets de première nécessité : on crut d'abord que c'était un cadeau ; il n'en était rien. Il redemande maintenant le remboursement de ces avances, qui, jointes à celles faites lors de la fondation du village, pèsent d'un poids énorme sur les colons découragés. On leur a donné trois ans pour acquitter cette dette ; il y a impossibilité physique et morale pour que la chose s'accomplisse. Joignez aux malheurs de ces pauvres gens une peste qui a ravagé le village pendant la guerre de Perse, et qui a nécessité l'anéantissement d'un grand nombre de leurs effets. Après cette peste, une fièvre typhoïde contagieuse qui a enlevé en un mois 37 habitants du village, suivie du choléra, a mis le comble aux misères de la colonie.

Le nombre des bras a diminué considérablement, mais la dette est toujours la même : elle augmente tous les ans ; le découragement s'est emparé des laborieux colons, qui ne voient point de fin à leurs malheurs. Comment veut-on qu'ils aient le courage de tenter des essais. Ces changements de culture et d'industrie demandent du temps, de la patience, de la persévérance, des sacrifices, et ce n'est pas chez un homme étouffé

sous le poids d'une dette qu'il faut les chercher.

Tel est l'état des choses à Hélénendorf. N'y aurait-il pas moyen d'y apporter un remède prompt et efficace? La couronne ne pourrait-elle pas faire le sacrifice d'une partie de la dette, ou tout au moins des avances qui ont été faites après la guerre de Perse, en 1826? Ne pourrait-elle pas donner de plus longs termes pour l'acquittement du reste?

Ne devrait-elle pas encourager ceux qui feraient de nouveaux essais de culture, leur fournir les semences nécessaires, des notes instructives? Le gouvernement désire introduire dans ses provinces, et favoriser de tous ses moyens les nouvelles cultures de la garance, du coton à longue soie, de l'indigo, de la soie, etc. Quelle plus belle occasion peut lui être offerte que celle de commencer par les colonies, et surtout par Hélénendorf, qui se trouve dans une position à ne désirer rien de mieux; il donnerait le bon exemple au reste des habitants du pays, aux Arméniens et surtout aux Tatares, les gens les plus durs et les plus têtus, lorsqu'il s'agit d'adopter des changements utiles, et surtout des innovations de culture.

La population d'Hélénendorf est wurtembergeoise ou suisse; elle est toute protestante, et l'institut des missions de Bâle lui fournit ses pasteurs, ainsi qu'aux autres colonies.

Hélénendorf est bâti près de l'emplacement d'un ancien village qui a dû être considérable. Sur un vaste espace de terrain au sud-est du village actuel, on ne voit qu'enfoncements, que débris de murailles de terre glaise et de cailloux.

A l'ouest de ces ruines, se trouve une vingtaine ou une trentaine de collines tumulaires très-intéressantes. Les colons les ont fouillées pour la plupart, pour en tirer des matériaux de construction. Voici à peu près leur forme intérieure.

Sous une couche de terre, épaisse de quelques pieds (2 ou 3), on parvient à un amas de cailloux, formé en calotte; ceux-ci enlevés, on trouve une voûte faite avec des poutres de genévrier (*Juniperus excelsa*), et par-dessous une seconde voûte en pierres plates de 6 à 8 pieds de longueur, blanches, provenant des carrières des environs. Le caveau s'étend dessous. On y trouve des vases d'une poterie noire inconnue, qui paraissent avoir contenu les cendres et les ossements brûlés qui sont épars autour des vases brisés : car avec le temps, les voûtes se sont écroulées, et l'on ne trouve plus rien d'entier. Ces collines tumulaires ont de 20 à 40 pieds de diamètre et jusqu'à 10 pieds de hauteur au-dessus du sol ; quelques-unes renferment deux caveaux. On a trouvé dans l'un de ces tombeaux une espèce de perle en cui-

vre. Ces tumulus appartiennent à une très-ancienne population, à des temps antérieurs au christianisme.

Quand aux squelettes que l'on trouve fréquemment en creusant dans le village actuel, je ne sais à quelle époque ils remontent.

Je trouvai dans l'auberge allemande de Gandja, où j'étais descendu, un colon suisse d'Hélénendorf, auquel je manifestai le désir de visiter cette colonie et de voir M. Hohenacker; il voulut à l'instant me servir de guide, me conduisit chez M. Hohenacker : nous ne le trouvâmes pas; on nous dit qu'il était allé faire une de ses petites excursions de botanique, à l'endroit où la Gandjatchaï traverse le labyrinthe des derniers jets de mélaphyre avant d'entrer dans la grande plaine du Kour. Ce mélaphyre ressemble souvent à celui de Choucha ou d'Akhaltsikhé, qui est composé de fragments d'un porphyre plus ancien, lié par une pâte porphyrique. Toute la chaîne du Gandjadagh paraît composée de cette roche.

Nous errâmes assez longtemps entre les parois de rochers étagés et parmi les bouquets de bois et d'arbustes qui bordent les détours de la Gandjatchaï, nous découvrîmes enfin, sous de hauts trembles, le groupe que nous cherchions; M. et madame Hohenacker étaient fort occupés à mettre entre des feuilles de papier, des plantes

printanières, pendant que M. le pasteur du village et sa femme, assis au pied d'un arbre, auprès du panier de rafraîchissements, les regardaient botaniser. C'était un tableau tout nouveau pour quelqu'un qui venait de passer un mois au milieu de Tatares et de Courdes. Comme on est sensible alors à cette cordialité qui vient de personnes qui nous rappellent une même patrie, un même culte, une même langue!..... Tiens, dit M. Hohenacker à mon guide, en lui présentant un verre de vin : bois-le pour le plaisir que me procure la visite que tu m'amènes.

M. Hohenacker était l'un des missionnaires que l'institut de Bâle avait envoyés à Choucha, mais la faiblesse de sa poitrine l'empêchant de prêcher, il s'était retiré du ministère pastoral et avait cherché quelque moyen de pourvoir honorablement à sa subsistance sans nuire à sa santé. Ses connaissances en histoire naturelle vinrent à son aide; il se mit à recueillir des plantes, des insectes, des peaux d'animaux, à préparer des squelettes; le gouvernement s'intéressa à son entreprise, lui alloua des honoraires, lui donna deux cosaques pour l'accompagner dans ses excursions. M. Hohenacker se trouvait fort bien de ce nouveau genre de vie; il expédiait ce qu'il avait recueilli à ses correspondants qui le lui bonifiaient, suivant des prix très-raisonnables. M. Hohenacker trouva dans la femme qu'il

épousa, une tendre épouse, aussi simple, aussi bonne que la nature; elle était orpheline et la fille d'un colon d'Hélénendorf, sur la tête duquel reposait aussi une partie de l'énorme dette; M. Hohenacker la racheta.

Les environs d'Hélénendorf ne présentant plus une moisson aussi abondante pour ses travaux, M. Hohenacker avait demandé au gouvernement d'être transféré dans le pays de Taliche, sur les bords de la mer Caspienne, et il était occupé de son déménagement au moment où je lui fis visite. Le lendemain de mon arrivée, il s'offrit pour me guider dans une excursion sur le mont Sarial.

En nous dirigeant à 7 verst au S. E. d'Hélénendorf, vers le pied de cette montagne, nous passâmes d'abord entre des collines de craie blanche, semblable à celle des environs de Sably en Crimée et que j'ai désignée ailleurs sous le nº 11 (1). Cette craie est presque sans pétrifications; on l'emploie aux constructions de la colonie. On en retire aussi une espèce de *keffé-kil* ou de terre à foulon, comme celle de Sably, ou de Tchorgouna en Crimée; les Tatares en font usage pour la lessive et les soins de propreté.

Derrière ces collines de craie, on aborde un

(1) Voyez Bulletin de la Société géologique de France, réunion extraordinaire d'Alençon, 1837, p. 385.

ravin arrosé par un petit ruisseau qui coule à l'est de Gandja ; ses bords sont premièrement encaissés par une espèce de marne rouge ou jaunâtre, mêlée de couches d'un conglomérat rouge, par lits légèrement inclinés vers le N. E. et ascendants vers le S. O. dans la direction des montagnes.

Un peu plus haut on retrouve les porphyres conglomératiques au bord du ruisseau, et par-dessus, un peu plus loin, reparaît cette formation rouge de grès ou conglomérat et de marne alternativement. C'est là qu'on trouve un riche trésor de pétrifications. Elles sont par nids plutôt que par lits, quelquefois couchées les unes à côté des autres : les plus remarquables sont de très-grandes nérinées d'espèces inconnues, auxquelles j'ai retrouvé la bouche presque intacte (1), des rostellaires sont moins bien conservées. Il est difficile, à ne juger que par ces deux espèces, de décider à quelle couche géologique elles appartiennent : on peut les ranger néanmoins parmi les groupes supérieurs de la formation jurassique.

Pour ne pas interrompre, par le narré de mon voyage, la suite de mes recherches minéralogiques sur la prolongation de la chaîne qui s'étend

(1) On trouvera des dessins de ces nérinées dans la partie géologique de l'atlas

au sud du lac Sévang jusqu'au Somketh, je vais y mener tout de suite mes lecteurs, que ce genre d'étude peut intéresser.

Notice sur M. Eichfeld. — Description physique de l'Oudi, province arménienne, répartie aujourd'hui entre les districts de Kasaki, de Chamechadile et de Gandja. — Mines de fer de Bojan, Koutchi, Seitti et Tchogadar. — Mines d'alun à Séglikh. — Veines d'or dans la vallée de l'Akstafa. — Mines de fer de Koulp (Kalybes d'Homère), dans le district de Kasaki, de Bolnis, en Somketh. — Mines de plomb argentifère d'Aktala et de Tamboulout. — Mines de cuivre de Allaverdi et de Chameloug.

A l'ouest de la Gandjatchaï, la contrée continue à appeler l'attention des minéralogistes et des géologues, à mesure que l'on avance, l'intérêt va même en croissant, et quoique je n'aie pas parcouru cette contrée en détail, je me fais un devoir de réunir ici tout ce que j'ai pu recueillir à son sujet.

M. Eichfeld, capitaine du corps des mines, fut chargé, déjà en 1803, de faire un voyage d'exploration en Géorgie : il revint derechef en 1818, 1819 et 1820, à la tête d'une nouvelle expédition, avec laquelle il parcourut le Bortchalo, le district de Gandja, Bakou et Kouba. Tombé malade en Géorgie, il fut deux ans sans pouvoir se livrer à ses travaux, et il ne recouvra la santé qu'après avoir quitté ce pays. Des notices qu'il

avait envoyées à ses chefs à Saint-Pétersbourg, ont été recueillies, et M. de Stéven qui les avait réunies, a eu la bonté de me les communiquer, pour compléter la rédaction de mon voyage. Cet homme généreux et zélé y a joint de vive voix un bon nombre de renseignements, me permettant même de consulter les journaux de ses voyages exécutés en 1805 et en 1810, dans les localités que M. Eichfeld avait visitées, et rédigés avec autant de clarté que de science. Il me permit même de copier une carte manuscrite, qu'il avait augmentée de beaucoup de ses notes. Je ne pouvais avoir de meilleures sources ni un meilleur ami : ce que je vais dire ne m'appartiendra que pour la rédaction, et non pour le fond, qui est de M. de Stéven, que j'ai complété par quelques nouvelles recherches publiées dans les statistiques russes de M. Evetski, et d'un anonyme.

Dans ma description du bassin du lac Sévang (1), j'ai dit que ce lac était bordé au N. E. par une chaîne de hautes montagnes porphyriques, qui longeait de très-près la rive du lac, ne présentant que des pentes très-rudes, très-escarpées, que leur nature rend presque inhabitables. Les cimes de cette chaîne portent les noms de *Katchekara*, de *Koungourdagh*,

(1) Voy. t. III, p. 301, 302 et 309,

d'*Akhjakouche*, de *Chichekaïa*, de *Satanagatche*, de *Chahdagh*, de *Chahkodjakh*.

Le revers de cette chaîne qui regarde Gandja et le Chamechadile envoie, jusque dans le voisinage du Kour, une suite de contreforts étroits qui viennent mourir dans la plaine sous le nivellement des formations tertiaires. En majeure partie, ils consistent en porphyre ou en syénite qui ont soulevé des lambeaux de calcaire, comme on le voit sur les rives de l'Akstafa.

Une foule de petits ruisseaux ou de petites rivières coulent parallèlement entre elles et perpendiculairement à la ligne de faîte, dans des vallées profondes et étroites qui entaillent ces porphyres. La plupart ont de l'eau toute l'année, nombre des cimes que je viens de nommer conservant de la neige d'octobre en juin. La *Gandjatchaï*, la *Chamekor*, le *Dzégham*, le *Taouz*, le *Hassansou* sont les principaux cours d'eau, jusqu'à l'Akstafa et à l'Indja que j'ai décrits et d'après lesquels on se fera une idée de la nature de ces rivières qui se ressemblent toutes.

Dans l'ancien royaume d'Arménie, on donnait le nom d'*Oudi* à cette suite de vallées qui s'ouvraient sur la plaine uniforme qui les séparait du Kour; aujourd'hui cette ancienne province est répartie entre les districts de *Kazaki*, de

Chamechadile et d'*Elisabethpol* ou *Gandja* (1).

Une population arménienne très-considérable s'était concentrée dans ce petit pays, sur lequel la désolation s'est promenée tant de fois. Quelques-unes des hautes vallées, entre autres celle de la Chamekor, qui paraît un grand cratère volcanique entouré de murailles de porphyre, et celle du Dzégham (2), sont un séjour délicieux pendant les mois chauds de l'année, et les ruines qui se touchent dans toutes ces montagnes, où l'on comptait du temps de M. de Stéven jusqu'à 360 églises et monastères dévastés et abandonnés, le prouvent et le disent assez.

Un contrefort plus considérable que ceux que je viens de décrire, parti de l'angle où les chaînes du lac Sévang et du Bambak viennent se réunir, allait mourir au Pont Rouge, sous le nom de Baba-Kar, en séparant l'ancien Oudi du Somkheth,

(1) L'*Oudi* était l'*Otène* des Grecs : voyez Saint-Martin, *Mém. hist.*, I, 86. Je donnerai une carte historique pour les anciennes divisions de l'Arménie, d'après M. Saint-Martin. Voy. atlas, Ire série.

(2) Le Dzégham se nourrit de trois sources principales, celle de *Babadjana*, de *Inakbogana* et de *Ghergher*, qui jaillissent sur les pentes amphithéâtrales du Chahdagh et du Chahkodjakh, et qui se réunissent au-dessus du village de Kisil-Torpak. Le *Taouz* et le *Hassansou* descendent du mont Mourgous, dont le revers méridional est longé par la vallée étroite du *Tartchaï*, l'un des principaux affluents de l'Akstafa.

qui commence au bassin de la Débéda ou Pambak (1).

(1) Cette rivière, connue sous plusieurs noms, est l'écouloir des quatre cinquièmes des eaux du Somkheth. La branche la plus méridionale est divisée en deux grands affluents, l'un, le *Pambak*, qui réunit toutes les sources de la haute vallée de *Bambaki*, le *Dachiri* des anciens Géorgiens, le *Pampéghidzor* des Arméniens, resserré entre les monts Pambak au sud et les monts Bézobdal et Lialvar au nord. A la sortie de cette haute vallée, le Pambak conflue avec la *Débeba*, appelée aussi *rivière de Lori* ou de *Djalanoglou*, qui lui apporte le tribut des cimes du mont Modatapa et de la haute vallée de Lori. Les différentes sources de la Débéda portent, du sud au nord, les noms de *Ghergher*, de *Karagatche*, de *Djalanoglou*, de *Barintchai* ou *Saghiotli*. Lori et sa vallée formaient la moitié septentrionale du Dachiri ; longtemps, les rois Pagrati des Gorgéans y résidèrent, semant, dans ce séjour de prédilection, les églises et les monastères, dont les ruines abandonnées rappellent leur ferveur. La *Débéda* et le *Pambak* réunis, se prêtant mutuellement leur nom, coulent d'abord dans la vallée de Sévortadzor, célèbres par les deux magnifiques monastères de Sanahin et d'Haghpad que la reine d'Arménie Khosrovanoïche fit fonder en 964, et par les mines que je vais décrire. La partie inférieure de leur cours arrose la plaine fertile du Bortchali, couvert de villages, au milieu desquels, peu avant d'atteindre le Kour, leurs eaux confluent avec une autre rivière, leur égale au moins, qui leur apporte le superflu de tout l'horizon occidental du Somkheth, du mont Modatapa au sud, au mont Djamdjam au nord, sur un rayon de dix-sept lieues. En arrivant à la Débéda, elle s'appelle indistinctement le *Khram* ou *Ktsia*, en l'honneur de ses deux principaux affluents,

Plus à l'ouest, l'intérieur du Somkheth est rempli de chaînons pareillement porphyriques, qui se rattachent aux hautes crêtes des montagnes d'Akhalkalaki et du Trialéthi, principalement au Modatapa, et qui se groupent autour des affluents de la Debéda, jusqu'au Machavéri, où commencent à régner les phénomènes purement volcaniques.

Cette longue traînée porphyrique devait recéler des minéraux : M. le professeur Mitscherlich, de Berlin, le présuma à l'instant en voyant les échantillons de roches que j'avais rapportés des rives de l'Akstafa.

Je vais dire ce que l'on en sait en partant du mont Sarial que je viens de visiter, au-dessus de Hélénendorf (1).

le *Khram* ou *Machavéri* qui descend des pentes N. E. du Modatapa, et le *Ktsia*, qui réunit d'abord tous les ruisseaux du Trialéthi au-dessus de Tsalki, et qui passe ensuite par les antiques domaines des Orpélians. Le Ktsia est peut-être celle de ces quatre rivières qui a le plus long cours, approchant de 125 verst ou 31 lieues de France : le Pambak et la Débéda ne lui cèdent guère que de quelques verst ; aussi les géographes anciens et modernes ont-ils été toujours fort embarrassés de savoir lequel des quatre noms devait prévaloir pour le petit bout de 13 verst qui les réunit de la poste de Mouganlou au Kour. Les anciens Géorgiens l'appelaient *Berdouchi* ou *Bédroudji*, et les Arméniens *Nakhatir*.

(1) Dans la carte de l'Arménie que je donnerai dans

A l'ouest de cette montagne, entre la Gandja-tchaï et la Chamekor, s'élève le *Katchekara*, que MM. Eichfeld et de Stéven appellent *Dachékésaman*, du pied duquel s'échappe la Katchékara. Près de ses sources, M. Eichfeld trouva dans un porphyre syénitique une couche de fer magnétique donnant 65 pour 100.

Autour des villages de *Bojan* (1), *Koutchi*, *Seitti* et *Tchogadar*, la mine était dispersée dans le lit des rivières.

M. Eichfeld trouva aussi à 4 verst de Dachékésaman, des traces d'or dans une gorge arrosée par un petit ruisseau, au milieu des roches à pic d'un porphyre blanchâtre souvent teint de brun à l'extérieur. On creusa à plus de vingt endroits des puits profonds ; la mine paraissait être riche suivant les échantillons. On eut l'imprudence d'y envoyer les mineurs pendant la

mon atlas, Ire série, pl. 5, je chercherai à rendre intelligible aux yeux autant qu'il me sera possible, les descriptions que je fais ici.

(1) Dans la carte de l'état-major (1834), on trouve ces noms écrits : *Bojan*, *Tchovdar*, *Kouchikent*, *Seïtkent*. A Bojan, le syénite passe au porphyre syénitique renfermant des cristaux de feldspath et d'amphibole. En plusieurs endroits paraît un conglomérat composé de cailloux roulés de porphyre syénitique, liés par un ciment alumineux. Bojan, sur le mont Katchekara, est à 25 verst de Grandja. On écrit aussi *Bananz* et *Vanaïs*.

plus chaude saison de l'année, précisément quand les habitants se sauvaient sur les montagnes ; de 14 qu'ils étaient, 10 moururent en fort peu de temps. Plus tard, on a abandonné ces mines, parce qu'elles étaient épuisées; l'or ne s'y trouvait que par nids, et l'on n'avait point d'indices pour y travailler. On y recueillait aussi de l'argent; aujourd'hui les ouvrages sont abandonnés.

M. de Stéven, qui visita l'intérieur des montagnes de Gandja au printemps de 1805 et le 1er août 1810, dit que le beau fer de *Bojan* se transportait à *Kouchikent*, plus avant sur la montagne, sur le chemin d'Erivan à Gandja, où on le fondait.

Ce savant visita de même dans ces localités une mine d'alun que M. Eichfeld ne fait qu'indiquer. De *Tchovdar*, en suivant le sommet de la montagne de Hchlapert, à travers des pâturages sur lesquels croissait déjà la *Gentiana gelida*, il se rendit à 20 verst plus haut, à *Séglikh*, sur la Chamekor. La vallée en général consiste en porphyre plus ou moins mélangé de feldspath et d'amphibole, le conglomérat reparaît aussi ici. C'est ici que sort toute une colline d'un minerai blanc et rouge dont on extrait l'alun, à raison de 12 pour 100. La mine se trouve plus haut que le village de Séglikh, vers le sud, de l'autre côté du *Haut Kourken*. La pierre qu'on en

extrait pour fabriquer l'alun est très-dure et très-compacte.

Le minerai se transporte à dos d'ânes et de bœufs aux usines, qui sont aussi à 2 verst plus haut que le village. On le brûle là dans des fours, comme de la chaux, puis on le brise à coups de marteau ; on l'éteint ensuite dans de grandes fosses, et un mois plus tard on l'en retire pour le cuire dans de grandes chaudières de cuivre. La cuisson dure 24 heures; au bout de ce temps, on fait écouler l'eau saturée dans des bassins murés, dans lesquels l'alun se cristallise dans l'espace de 8 jours.

Le gouvernement, du temps de M. de Stéven, en 1805, achetait l'alun aux particuliers, à raison de 6 francs le quintal, et en 1810, il en avait cédé la vente à un marchand russe, moyennant un bénifice de un franc par quintal (1).

Jusqu'à l'Akstafa, on n'a pas de détails sur les mines que peuvent recéler les montagnes. Dans cette vallée que j'ai décrite, M. Eichfeld signale sur les rives mêmes de l'Akstafa, dans un porphyre syénitique décomposé, quelques veines de quarz tendre, mêlées d'*ocre d'or* (gold-ocker) ren-

(1) En revenant de Séglikh, M. de Stéven descendit la Chamekor, où il visita *Baroun* et *Barzem*, qui ont des vignobles. La position du dernier village, dit-il, est très-difficile à aborder, à cause des roches à pic de porphyre qui bordent la Chamekor.

dant de 2-4-11-13-16 à 75 zolotniks pour 40 quintaux de même minerai. Le quarz renfermait aussi quelques cristaux d'améthyste, et quelque peu de galène plombifère.

Je ne puis désigner la localité où se trouve cette mine, M. Eichfeld n'en ayant indiqué aucune.

En poursuivant plus loin mon exploration, j'aborde derechef les roches porphyriques de *Dachesalakli*, que j'ai décrites tome III, p. 282 et 283. Un chemin qui mène par les sommités de ces rochers à *Kouroumsou* sur l'Indja, à 12 ou 15 verst de Dachesalakli, longe un grand rocher qui couronne la montagne, et dans lequel on dit qu'il y a de l'or. Des ermites géorgiens ont demeuré dans d'autres rochers qui sont dans le voisinage.

Kouroumsou est sur la rive droite de l'Indja. En traversant la rivière pour prendre vis-à-vis de ce village, à *Kalatchi*, la route qui longe la rive gauche, on arrive, en remontant la vallée, au village de *Koulp* (1), qui est le centre d'une exploitation de fer. On en trouve de grandes masses dans les montagnes qui sont au-dessus

(1) Koulp est à 30 ou 35 verst de Salakli, à 20 ou 25 verst d'Akhtala. L'Indja, qui arrose cette vallée ferrugineuse, a sa source sur le mont Gog-dag.

du village : les paysans de Koulp le travaillent d'après le procédé suivant.

Dans un fourneau de quatre pieds de long sur deux de large, muni d'un trou par-derrière, on met 50 à 60 livres de minerai pulvérisé : en 8 heures la masse est fondue, et l'on retire environ 24 livres de fer, c'est-à-dire 43 pour 100. Trois garçons sont occupés à mettre le soufflet en mouvement.

Le fer qu'on retire est très-durable et mou, et on le vend 3 francs les 10 livres. Pour 8 livres de fer on emploie en charbon la moitié de la charge d'un âne.

Les habitants de Koulp l'extraient aussi du minerai de Barana, placé vis-à-vis de Koulp, sur la rive droite de l'Indja, où le fer cristallisé en fer de lance reparaît en grande quantité. Cette mine donne le meilleur fer.

M. Eichfeld appelle le fer de ces mines circonscrites entre *Barana*, *Koulp* et *Vartig*, du fer micacé disséminé, ou de la mine de fer (eisenstein) renfermée, selon lui, dans du calcaire. Ces quelques couches appartiendraient à ces lambeaux de calcaire jurassique que j'ai signalés plus haut, et qui ont été soulevés comme sur les rives de l'Akstafa, à une grande hauteur. Ce qui vient à l'appui de mon assertion, c'est qu'on assura à M. de Stéven que le fer se retrouvait encore beaucoup plus haut que Koulp par couches régulières,

qu'on exploitait dans un temps, et que le manque d'ouvriers et d'argent avait fait abandonner.

Le fer se montre aussi en Somkheth à *Bolnis*, disséminé dans un porphyre micacé gris, à *Akhtala*, dans un porphyre syénitique, à *Vàrdatcherdi*, au bord de la Débéda, à *Karaklissa*, etc.

Ces exploitations de fer à Koulp remontent à la plus haute antiquité, et je ne mets pas en doute que ce *Koulp*, que les Arméniens écrivent *Gogph*, ne soit le *Khalybe* d'Homère, d'Hérodote et de Strabon.

Plusieurs fois j'ai déjà eu occasion de parler de la célébrité qu'avait acquise la Géorgie dans les temps les plus anciens, par ses ouvrages en fer et en cuivre. C'est avec la plus grande certitude qu'on peut admettre que le *Thobel* ou *Tübal* de la Bible désigne la Géorgie actuelle. Flavius Joseph le traduit par *Ibériens*, l'ancien nom que les Grecs donnaient aux Géorgiens.

« *Javan*, *Tubal* et *Mésec*, ont été les facteurs faisant valoir son commerce en esclaves et en vases d'airain, » dit Ezéchiel, dans sa magnifique description du commerce de Tyr, chap. 27 (1).

(1) Voyez t. II de mon Voyage, p. 17, 64 et 70; t. III, p. 241. Ajoutez à mes citations, le 2e verset du chap. X de la Genèse : « Les enfants de Japheth sont Gomer, Magog, Madai, Javan, Tubal, Mesech et Tiras, » c'est-à-dire les Kimri, les Ossètes et Méotes du Caucase, les Mèdes, les Grecs, les Géorgiens, les Meskhes et les Thraces.

Mais ce n'est pas seulement le cuivre qui enrichissait le commerce de Tubal. Dans la plus ancienne mention qu'il soit faite de Tubal dans la Bible, Gen., ch. IV, v. 22, n'est-il pas dit : « La seconde femme de Lémek, nommée Tsilla, lui enfanta *Tubal Caïn*, qui fut forgeur de toutes sortes d'instruments d'airain et de fer. »

Or, précisément où les Hébreux placent leur Tubal, les Grecs ont leurs *Chalybes*, dont le nom servit à désigner l'acier et le peuple qui avait su le préparer.

Homère, le premier qui en parle, dit au chap. II de l'Iliade, dans le chant des Vaisseaux : « Odius et le brave Epistrophus sont à la tête des troupes d'Halizone qui viennent d'Alybes, régions éloignées où naît l'argent. »

Après lui, les auteurs font souvent mention du fer des Khalybes, et Strabon (1) qui s'attache à expliquer ce passage d'Homère, critique longuement ceux qui voulaient transporter les Khalybes en avant dans l'Asie-Mineure; il fait passer leur méridien beaucoup plus à l'orient, au travers de la Petite-Arménie, sans leur assigner une position fixe. Ainsi, il met pour ainsi dire les Khalybes en Arménie.

En effet, le mot Koulp (Gogph) est arménien, et je connais trois localités en Arménie qui

(1) *Strabo*, lib. XII, p. 527 et lib. XIV, p. 645.

portent ce nom, et toutes les trois sont célèbres par des mines. L'un de ces Koulp appartient au pachalik de Kars; l'autre, est celui que j'ai visité dans la Grande-Arménie. Ces deux Koulp n'ont que des mines de sel (1).

Le troisième est celui qui est si riche par ses mines de fer, et son nom, il y a plus de deux mille ans, avait déjà servi à désigner l'un des principaux districts du Koukar, la *vallée de Koulp* ou *Gogphap'hor*, qui était comprise alors dans l'Arménie (2).

Le Koukar, l'une des plus grandes provinces d'Arménie, comprenait non-seulemet ces belles mines de fer, mais aussi le Somketh et toutes ses riches mines de cuivre et d'argent, au débouché desquelles était Thobel, la Tebelissi ou Tiflis des Géorgiens, à peu de distance sur le Kour.

Maintenant, si vous adoptez que Koulp est le Khalybe des anciens, vous n'aurez pas de peine à vous expliquer pourquoi, suivant Homère, les peuples qui viennent de là s'appellent *Halizones*, vu qu'il n'y a qu'à passer le Kour qui coule en face de Koulp, pour se trouver dans la

(1) Voyez plus haut, t. III, p. 427.

(2) Géographie attribuée à Moyse de Khorène, dans St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, II, 367.

vallée magnifique de l'*Alazan*, dont le nom est aussi ancien que le peuple géorgien (1).

Enfin, il y a encore un passage de la Bible qui m'a frappé et qui confirme pleinement l'identité qui existe entre Koulp, Gogph, Tubal et Mésec. Ne lit-on pas en tête d'un des chapitres d'Ezéchiel : » Fils de l'homme, tourne ta face vers Gog, au pays de Magog, prince des chefs de Mésec et de Tubal, et prophétise contre lui (2). »

On me demandera comment *Koulp* peut être le même mot que *Gogph*. *Koulp* est la prononciation géorgienne, que les Arméniens rendent par Gogph, parce qu'ils ne font pas usage de l'*l*, qu'ils remplacent par un *g*. C'est ainsi que de *Albania*, ils ont fait *Aghovan*, de *Lazare*, *Ghazar* ou *Nazar*, de *Trialeth*, nom géorgien, *Thrhegh*, etc.

Nous n'avons encore vu que les richesses en fer des Khalybes ; tournons-nous maintenant vers les forges de Tubal, et jetons aussi un coup d'œil sur les célèbres vallées qui approvisionnaient le commerce de Tyr de vases d'airain en concurrence avec Mésekh.

La roche qui a soulevé le terrain de Koulp, et que M. Eichfeld appelle *porphyre syénitique*, prend une plus grande extension vers l'ouest, en

(1) Strabon, livre XI, p. 382. ἀλαζώνευων ποταμόν.

(2) Chap. XXXVIII et XXXIX.

encaissant les deux rives de la Débéda, dans tout son cours, jusque dans les montagnes du Pambak.

En 1763, sous le règne du roi Héraclius II, un seigneur de la contrée qui demeurait près de la forteresse et du monastère d'*Akhtala*, sur la rive gauche de la Débéda, fit renouveler d'anciennes mines, qu'il remit à des Grecs venus des mines d'argent de Goumichekana, dans le pachalik d'Arzeroum. Ils retirèrent un minerai composé de plomb, de zinc, mélangé d'or et d'argent. On parvint, dans les premières années, à en extraire de 26 à 49 quintaux d'argent.

Cet Akhtala, jadis la résidence de princes, dont les richesses avaient été prodiguées pour la construction d'une magnifique église et d'un palais plus superbe encore, en s'enrichissant d'or et d'argent, perdit en peu de temps les monuments qui faisaient son orgueil : le palais fut changé en fonderie, et la main criminelle des Grecs détruisit par avarice et par insouciance, ces précieux restes de l'antiquité (1).

Leurs recherches les menèrent ensuite à *Tamboulout* où ils découvrirent de nouveaux filons consistant en fer micacé, en pyrites de fer avec quelque peu de zinc, le tout par nids et par

(1) Voyez *Reinegg's Beschreibung des Kaukasus*, II Th. p. 93.

veines dans un argilophyre décomposé gris, duquel ils tirèrent un minerai rendant de 1 $\frac{7}{8}$ à 5 d'argent et de 42 à 52 livres de plomb par quintal.

Ce ne fut qu'en 1770 qu'on se mit à l'exploitation des mines de cuivre de *Allaverdi*, et plus tard encore à celles de *Chameloug*.

Allaverdi (*don de Dieu*) est presque en face du fameux monastère d'Haghpad, au pied du mont Lialvar, sur la rive gauche de la Débéda, à 20 verst d'Akhtala. Chameloug n'est qu'à 5 verst de ce dernier endroit, toujours sur la même rive.

Les riches filons de cuivre d'Allaverdi se trouvent aussi dans un porphyre syénitique, minéralisé du reste par de la galène et du zinc en fausse galène, mais pauvre en argent. Le quintal de minerai rend en moyenne 10 livres de cuivre.

La mine de Chameloug est toute pareille à celle d'Allaverdi; elle fut découverte en 1819, et rend 10 ou 15 pour cent : elle contient en outre de 2 $\frac{1}{2}$ à 5 zolotniks d'argent, et 7 $\frac{1}{2}$ livres de plomb par quintal. Depuis 1824, elle a donné annuellement de 432 à 1258 quintaux de cuivre.

Dans l'origine, les mines d'Akhtala, de Tamboulout et d'Allaverdi étaient toutes entre les mains des Grecs, qui, dans les premières années, retiraient de 16 à 24 quintaux d'argent, et de 4

à 6,000 quintaux de cuivre. Ils payaient au seigneur de la terre, le prince Argoutinski, 10 pour cent pour le droit de mine.

Le roi Héraclius retirait pour sa part les 45 zolotniks d'or qui se trouvaient dans chaque litre (8 liv.) d'argent.

Ces mines et les villages qui les entourent, furent ravagés et ruinés en 1785 par Omar, khan des Avares, qui emmena les habitants en esclavage.

Après la fuite d'Omar-Khan, le roi Héraclius fit recommencer les travaux, mais si faiblement que les mines ne rapportèrent que de 4 à 6 quintaux d'argent, et de 2,000 à 2,400 quintaux de cuivre.

En 1795, elles furent détruites pour la seconde fois par Agha-Mohammed-Khan.

Le roi George XIII, fils et successeur d'Héraclius II, pendant son court règne de 1798 à 1800, afferma les mines aux Grecs, moyennant une somme annuelle de 12,000 roubles argent (48,000 francs).

A la mort du roi, le gouvernement continua le mode du fermage jusqu'en 1803; à cette époque, l'administration fit venir des mineurs de la Russie, entre autres M. Eichfeld, et vendit le cuivre aux Grecs.

En 1816, les mines de cuivre passèrent derechef au pouvoir des Grecs, qui payèrent au

gouvernement le dixième, et en outre, 2 pour cent du revenu brut pour la paie de 155 ouvriers qu'on leur fournissait de l'Arménie, du Bortchalo et du Kasaki.

Dans l'intervalle des guerres de Perse et de Turquie, les travaux furent arrêtés pendant quelque temps.

Depuis lors, l'administration s'est approprié les mines de cuivre d'Allaverdi et de Chamloug, qu'elle fait travailler à ses frais; des recherches de gens entendus ont fait découvrir de nouveaux filons fort riches.

De 1803 à 1831, ces deux mines ont rapporté 39,716 quintaux de cuivre.

L'année 1825 y est pour 2,346 quintaux.
1829 — pour 660 —
1830 — pour 510 —

L'administration, pour la vente de ses cuivres, a trois comptoirs, l'un à Allaverdi, le second à Elisabethpol ou Gandja, le troisième à Tiflis. On les vend de 70 à 90 fr. le quintal.

Tel est l'état actuel des anciennes mines de cuivre et d'argent de Tubal, les seules qui puissent rivaliser avec celles de *Goumichekana*, au nord de Trébizonde, sur les limites de l'ancien territoire de *Mésec*.

Maintenant, après cette longue digression minéralogique et archéologique, je vais retourner au journal de mon voyage.

Trajet d'Elisabethpol à Kathrinenfeld.

De retour le samedi 14 à Elisabethpol, j'y passai encore le dimanche ; et je n'en partis avec Ali, qui était venu m'y rejoindre, que le lundi 16, pour Kathrinenfeld, autre colonie allemande, située dans le Somkheth, à 180 verst (45 lieues) d'Hélénendorf.

Je m'arrêtai à Chamekor pour en visiter les ruines, qui n'offrent de remarquable que les débris d'un pont et le superbe minaret, qui s'élève comme un phare immense à 180 pieds de hauteur, au milieu de la plaine déserte sous laquelle sont nivelées les autres ruines (1). Il est de brique et à double escalier tournant, par lequel on monte à la galerie, supportée par le chapiteau, d'où le moullah appelait le peuple à la prière. La corniche du chapiteau est ornée d'une inscription coufique, que je n'ai pu lire.

L'on trouve dans la description russe, en quatre volumes, de la Géorgie, les détails suivants sur les proportions de ce beau monument.

Le cube dans lequel les portes sont percées, mesure 15 pieds 3 pouces 2 lignes de roi en largeur, et 13 pieds 7 pouces 6 lignes en hauteur.

(1) Voyez un dessin de cette colonne, atlas, IIIe série, pl. 29 bis.

La partie octogone de la colonne qui repose dessus, a 13 pieds 1 pouce de large, et 10 pieds 10 pouces 10 lignes de hauteur.

Le diamètre de la colonne, par en bas, est de 10 pieds 10 pouces 10 lignes, et sous le chapiteau, de 8 pieds 8 pouces 8 lignes. Sa hauteur est de 117 pieds 9 pouces, avec le chapiteau.

La colonne qui couronne la galerie a 6 pieds 6 pouces 6 lignes de diamètre, et 39 pieds 3 pouces de hauteur.

La hauteur exacte de toute la colonne serait de 181 pieds 6 pouces 4 lignes de roi (1).

Les degrés de l'escalier sont extrêmement dégradés, et ce n'est pas sans danger qu'on peut se hasarder à y monter. Des inscriptions gravées sur la pierre à la base de la colonne, m'ont paru indéchiffrables.

M. Gamba (2) a la bonhommie de croire que cette colonne a pu être élevée par Alexandre-le-Grand, tandis que sa forme indique bien positivement que c'est un minaret, invention musulmane, qui ne remonte pas au-delà du neuvième siècle. Abilféda, géographe arabe, qui vivait dès le treizième siècle, cite déjà celui de Chamekor, forteresse de l'Arran, comme étant célèbre par son extrême élévation (3).

(1) Voyez l'ouvrage cité, t. II, p. 363.

(2) Gamba, *Voyage*, etc., t. II, p. 246.

(3) *Buschings-Magazin*, 5[ter] Theil, p. 305. « Schamkur

Nous trouvâmes la poste de Chamekor à 2 verst au-dessus des ruines, occupant l'une des maisons abandonnées de la colonie allemande de Annenfeld. Les nouveaux colons trouvèrent là un sol excellent, et beaucoup d'eau pour arroser leurs plantations, mais à côté de cela, un climat horriblement malsain dans les mois chauds de l'été, parce que leur village était placé dans un bas-fond : si les habitants avaient su mener une vie nomade comme les Tatares, qui se retirent dans la mauvaise saison sur les montagnes qui longent la plaine, ils se seraient tirés d'affaire ; mais obligés de rester pour soigner leurs vignes, leurs jardins, ils périrent presque tous de fièvres typhoïdes, et le peu qu'il en resta fut obligé de se retirer dans une colonie plus saine. Leurs vergers et leurs vignobles sont encore là, et quelques Arméniens en prennent soin pour leur propre compte.

Rien d'intéressant ne s'offrit à nos regards dans cette vaste plaine, que nous traversions aussi rapidement que possible. Des formations tertiaires et quelques lambeaux de craie sont les seuls accidents de ce sol uniforme.

est, ut ait ol Lobab, arx in ditione Arran. Aliquis, qui versatus ibi est, perhibuit mihi, pagum (aut oppidum), est Bardaæ ; et quidem ibi segetes esse, quas è teguriis custodiant : esse quoque ibi Minnares summè excelsum atque eminentem. »

Nous passâmes par les postes de Dzégham, de Taouz ; ici Ali me demanda encore la permission d'aller chez lui et de se rendre directement à Tiflis sans passer à Kathrinenfeld ; j'y consentis, et seul, abandonné à moi-même, je me dis que je trouverais bien le chemin de Tiflis sans lui, malgré l'expérience que je venais de faire à Kourak-tchaï, et qu'avec un peu de résolution et de confiance tous les obstacles disparaîtraient.

J'allai passer la nuit à Akstafa, dans la hutte souterraine des cosaques, où je trouvai un petit coin ; car la chambre des voyageurs était occupée par quelque noble personnage. Je fis mon thé pour dîner et souper, et je m'endormis comme à l'ordinaire dans ce taudis de postillons et de cosaques.

On m'expédia le lendemain sans difficulté pour Sala-Akli, où je m'arrêtai un instant chez le chef du district pour le prier de me procurer des chevaux pour Kathrinenfeld : je lui présentai un ordre exprès du comte Rosen, un ordre précis qui l'obligeait à acquiescer à ma demande ; mais tout en étant fort poli, il sut me renvoyer à son voisin qui était bien loin à Agdjikala, hors de ma route. Un peu désapointé par sa mauvaise volonté, je continuai ma route en télégues jusqu'à la station de Mouganli, au-delà du Pont Rouge.

En ce lieu, malgré l'ordre exprès du baron de

Rosen, le secrétaire des cosaques de la station ne voulant pas me donner des chevaux, ni pour Kathrinenfeld, ni pour le village le plus voisin, où je pusse en changer, je fus contraint de prier un cosaque d'aller, moyennant quelque argent que je lui donnai, au village même de Mouganli, faire exécuter l'ordre du gouverneur. Le chef du village accourut aussitôt, et guide, et chevaux furent prêts à l'instant.

Mon guide tatare me mena jusqu'au petit *Mouganli*, village tatare au bord du Khram, où il me remit au chef du lieu; on prit mon bagage, on le déposa sur un tertre et on me laissa là; presque tous les hommes étaient hors du village, et ceux qui m'avaient reçu s'en allèrent aussi avec mon guide. Je passai ainsi plusieurs heures à attendre et fort contrarié de cet abandon. Les femmes sortaient de temps en temps de leurs huttes pour me regarder de loin; l'*étranger* faisait le sujet de leur conversation; enfin l'une d'elles, déjà âgée, s'approche de moi et me fait signe de la suivre; elle me fait entrer dans une hutte assez propre où je trouvai un pauvre garçon de 16 ans, hydropique des suites de fièvres intermittentes: on m'avait pris pour un *ékim* (médecin), et on voulait un talisman ou de la médecine; je n'avais ni l'un ni l'autre à leur donner, et je leur conseillai plutôt de le fortifier par une bonne nourriture et par du bon vin. On

me mena aussi chez un jeune homme de 25 ans, qui était en partie paralysé ; je l'engageai à aller prendre les bains chauds de Tiflis.

Il faisait déjà sombre quand je vis enfin revenir mes gens avec des chevaux ; je leur exprimai mon mécontentement pour m'avoir fait attendre si longtemps ; ils me firent comprendre qu'ils avaient été obligés d'aller chercher ces chevaux bien loin au pâturage, et comme je leur dis qu'il m'était impossible de partir ce jour-là, puisque la nuit était venue, le sultan du village m'offrit très-gracieusement l'hospitalité.

Ces Tatares étaient encore dans leurs demeures d'hiver qui se composent d'un grand vestibule ou portique ouvert, et de quelques pièces intérieures peu éclairées. Ce vestibule est le portique où Homère fait coucher ses héros après les festins ; celui de mon hôte était décoré d'une grande estrade en forme de bois de lit où les étrangers pouvaient étendre leurs tapis ; j'en fis mon divan, j'y pris mon thé qui, aussi bien que le sucre, tenta mon hôtesse ; elle m'en demanda quelques morceaux pour lesquels elle me servit un bon souper d'œufs et d'autres mets tatares ; c'était mon premier repas de la journée : on apprend à jeûner dans ce pays, et ce n'est plus une privation que de passer une journée sans manger, pourvu qu'on ait du thé.

Coucher seul dans mon vestibule, c'était cou-

cher dans la rue ; mais j'avais pour bonne garde un gros chien avec lequel j'eus bientôt fait connaissance ; ces animaux reconnaissent aussitôt les hôtes de la maison. Satisfait de l'accueil du seigneur tatare, je pris congé de lui de grand matin, afin d'arriver de bonne heure à Kathrinenfeld. Nous suivîmes d'abord la rive droite du Ktsia ou Khram, en le remontant jusqu'à la forteresse abandonnée de *Kolaghiri*, où nous trouvâmes un pont pour passer la rivière ; les deux rives sont couvertes de ruines d'églises et de maisons ; tout est dévasté ! Il y a une grande différence entre le Kolaghiri que j'ai vu et celui qu'a visité M. Steven en 1805 et 1810. Les bords du Khram étaient alors couverts de jardins et de mûriers : la tzarine Marie en fit planter 4,000 dont le produit était par année d'un poud et demi de soie (60 liv.) ; on aurait pu pousser cette industrie jusqu'à 8 poud, et maintenant on ne voit là que des décombres et pas un habitant.

Je n'avais plus, de Kolaghiri à Kathrinenfeld, que 12 verst à faire, en traversant une large vallée peu profonde, arrosée par la Djavala qui se jette dans le Khram en face du petit Mouganli où j'avais passé la nuit. Je trouvai la colonie dans une position plus avantageuse que celle d'Hélénendorf. Kathrinenfeld est beaucoup plus riche de toute manière. Les maisons sont bâties

dans le même style, mais mieux soignées; elles ont des toits à l'européenne. Je descendis chez un colon nommé Haubensack qui voulut bien me donner l'hospitalité pour mon argent.

J'étais heureux, après une si pénible excursion de près de trois mois, de me retrouver si près du lieu de mon départ et de pouvoir goûter quelques jours de repos sur le sol en partie classique de la Géorgie, au centre des belles vallées du Somkheth et à la porte de Chamchouïldé, l'antique résidence des Orpélians, rivaux des rois! Les phénomènes de géologie les plus intéressants venant s'unir à tant d'objets remarquables, j'aurais dû y passer quelques mois, et non quelques jours.

Description de Kathrinenfeld et de la contrée d'alentour.

Kathrinenfeld occupe l'ancien emplacement du village de *Kamarlou*, et les Tatares du pays lui ont conservé son ancien nom. Par sa position, il est presque au centre du Somkheth, dont le pays forme un ensemble de vallées circonscrites de la manière la plus naturelle. Il comprend naturellement tout le versant des eaux qui viennent se jeter dans le Kour, près du Pont Rouge, par l'Alghet et par le Khram. Au nord, les montagnes porphyriques de *Kaldikara*, de

Lerdjévan (1), de *Djamdjam*, le séparent des vallées méridionales du Karthli. Au sud, la haute chaîne du *Pambak*, qui garde des neiges sur ses cimes, jusque bien avant dans le mois de juin, fut toujours la principale limite entre ce pays et l'Arménie centrale ; et enfin, une troisième chaîne, la plus élevée de toutes, puisqu'elle conserve des champs et des taches de neige pendant toute l'année, le défend à l'occident contre le pachalik d'Akhaltsikhé. On donne à cette chaîne, dans le pays, le nom général de montagnes d'*Akhalkalaki*, dont la cime principale est le *Modatapa*.

Le côté oriental est entièrement ouvert et s'appuie sur le Kour. Il est peu de pays plus richement arrosé. J'ai parlé plus haut des quatre grands affluents qui alimentent la Débéda (2) ; le Somkheth a encore, vers sa limite septentrionale, une rivière, l'*Alghet* ou *Lghet*, qui se jette seule dans le Kour, à Démourdjasali, un peu au-dessus de la Débéda.

Les montagnes du nord-ouest du Somkheth, et principalement les cimes qui entourent le Trialéthi, sont des volcans éteints ; ils ont versé d'immenses torrents de lave grise, semblable à

(1) M. Klaproth, dans sa carte de la Géorgie, met à la place les monts Skaldidi et Didgora.

(2) Voy. plus haut, t. IV, p. 131, note.

celle d'Erivan, qui ont recouvert de vastes espaces, et dont les extrémités se sont arrêtées le long du Djavala et à Kolaghiri, sous forme de murailles en ruines, comme j'ai eu l'occasion d'en citer en Arménie.

Le sommet de ces coulées présente une surface presque uniforme, un plateau semé de bourrelets, dont la largeur se mesure au nord de Kathrinenfeld, jusqu'à Bialakloutche qui est au-delà de Chamchouïldé; dans le sens de leur longueur, elles remontent jusque bien au-delà de Darbas, à l'ouest.

Deux énormes fentes parallèles se sont ouvertes dans ces coulées de lave; elles sont devenues les récipients de l'Alghet et du Khram, qui ont trouvé par-là une issue. Le Khram, longé par l'Alghet, ne peut recevoir aucun affluent de gauche, l'Alghet les lui intercepterait, si ces énormes coulées avaient pu s'ouvrir dans ce sens là, pour leur donner passage. Ces deux rivières, resserrées entre leurs hautes murailles volcaniques, sont inabordables, et ce n'est même qu'après être sorti de cette étroite prison, que le Khram reçoit les affluents de droite, que j'ai ci-dessus nommés.

Tel est l'ensemble topographique du Somkheth, dont les vallées sont toutes bien déterminées par le cours des rivières; deux des plus élevées, celle du haut Khram sous le nom de Trialéthi,

celle des sources de la Débéda sous le nom de Pambak, ont même formé des parties séparées du Somkheth; toutes s'ouvrent sur la belle plaine du Bortchalo, intermédiaire entre l'ouverture des vallées et le cours du Kour.

Comme je l'ai dit, Kathrinenfeld est au bord du Djavala (1), sur la rive gauche : à un verst et demi de cette rive et du village, s'étend une suite de collines, d'origine volcanique, qui longe à distance le Djavala et encaisse le flanc de la vallée; le fond est rempli, entre le village et les collines, de ruines de l'ancien Kamarlou; j'ai remarqué surtout deux églises parmi celles qui sont le mieux conservées; elles occupent le sommet de deux cônes isolés; il n'y a pas d'inscriptions : les tombeaux en grand nombre sont semés autour des traces d'habitations et des fontaines (2).

Dépassez la crète de ces collines déchirées, formée d'un porphyre décomposé, semblable à celui de Tessalaoglou et mêlé de jaspe, avec des veines de quartz; et vous arrivez sur une steppe uniforme qui s'étend à une grande distance, jusqu'au-delà de Bialakloutche; vous vous demandez la cause de ce phénomène que vous expli-

(1) Aussi *Machavéri*.

(2) Voy. une vue de Kathrinenfeld, prise du nord, atlas, IIe série, pl. 31, et le dessin d'une fontaine.

quez bientôt par l'inspection du sol; vous êtes sur l'une des coulées de la lave dont j'ai parlé, qui a été arrêtée par les collines de porphyre et forcée de se diriger vers l'est. A quelques rides transversales du sol, vous remarquez l'effet de ce refluement et de ce tiraillement. En traversant la surface de cette coulée, après 4 verst de marche, j'atteignis une de ces grandes fentes que je n'aperçus qu'en touchant le bord du précipice, au fond duquel coule le Khram, écumant à 4 ou 500 pieds de profondeur. Excepté l'abîme de la Karhni-tchaï, près de Karhni, je ne connais rien de pareil à cette muraille; nulle possibilité d'y descendre et de tenter un passage, deux seuls intrépides chasseurs suisses ont osé le faire au péril de leur vie, à la poursuite du gibier, MM. Rittman et Gonzenbach : ils descendirent en se suspendant de buisson en buisson. Je n'eus pas cette hardiesse, et je restai là comme Tantale, séparé par cet abîme des ruines du château de Chamchouïldé que je désirais ardemment visiter et que je voyais sur l'autre bord de la coulée de lave. Il fallait aller jusqu'à Kolaghiri pour trouver un passage plus abordable que celui-ci. Je n'avais pas le temps de faire un aussi grand détour et je fus forcé de me contenter d'un simple dessin, et d'une inspection faite avec la lunette. Avant de faire la description de ce paysage, que je dise quelque

mots sur les générations qui ont passé sur ce sol classique de la Géorgie.

Le Somkheth et Chamchouïldé, sous les Orpélians.

Le Somkheth, tel qu'il est connu aujourd'hui, était une partie de l'ancienne province arménienne de *Koukark'h*. La population en était arménienne, et comme des peuples de cette race, c'était celui qui était le plus voisin, et par conséquent le plus connu des Géorgiens, ceux-ci étendirent sur toute la race arménienne le nom de *Somkhi*, qui n'était que celui des habitants de cette province.

Les rois Arsacides arméniens avaient un commandant militaire dans le Koukark'h, pour le défendre contre les Géorgiens, qui néanmoins s'en emparèrent et le gouvernèrent longtemps, puisqu'il dépendait, pour le spirituel, du patriarche de Géorgie.

A la fin du neuvième siècle de notre ère, les rois d'Arménie tentèrent de faire rentrer les peuples de ce pays sous leur puissance; ils soutinrent pour cet effet de longues et sanglantes guerres, et ne purent jamais en être les paisibles souverains.

Pendant le onzième siècle, ce même pays fut possédé par des princes arméniens issus de la race royale des Pagratides, qui formèrent la dy-

nastie des Gorigéans. Ils résidaient dans la ville de Lorhi, et portaient aussi le titre de rois des Aghovans. Le Somkheth passa ensuite entre les mains des princes Orpélians qui en ont été les maîtres, en tout ou en partie, jusqu'à nos jours.

Il est peu de familles princières en Europe qui puissent citer en leur faveur une plus illustre origine que les princes Orpélians. Dans l'abrégé historique qui est en tête du second volume de la relation de mon voyage, j'ai rapporté, d'après Vakhtang V, l'origine de cette famille qui se colonisa en Géorgie, environ 500 et quelques années avant J. C., sous le règne de Cyrus (1), avec vingt-sept autres familles ou tribus touraniennes (*chinoises*).

Les surnoms de Djénatsi et de Djenpakouriani (*Chinois* et *descendants de l'empereur de la Chine*) ne laissent pas d'incertitude sur leur première patrie, et sur la race à laquelle ils appartenaient.

Mais Etienne Orpélian, archevêque de Siounie, qui écrivit en 1290 l'histoire de sa famille, rapporte les faits autrement; on voit qu'il cherche à relever la gloire de sa famille.

Selon lui, l'empereur de la Chine (*Djenpa-*

(1) Voy. t. II, p. 29 et 30. La note 1, page 30, doit se placer après *Souverain de la Chine*, lig. 2.

kour) était mort : les princes du sang royal se firent la guerre, et le parti vaincu prit la fuite (1). Le chef de ce parti, doué d'une extrême audace, et d'une habileté très-extraordinaire, parvint, avant de quitter l'empire, à s'emparer des trésors qu'il emporta avec lui, conduisant sa troupe à travers le vaste plateau central de l'Asie jusqu'au nord de la mer Caspienne. Ils en firent le tour; pénétrant ensuite jusque dans le sein du Caucase, ces Chinois passèrent la porte ou défilé de Dariel, et vinrent se présenter au mphé ou roi de Mtzkhétha, qui était alors fort inquiété par les Persans.

La joie des Géorgiens fut grande en voyant arriver cette troupe de braves; ils leur offrirent un grand festin, et le roi leur donna pour lieu de sûreté le fort impénétrable de *Orpeth* ou *Chamchouïldé* (2), qui avait été fondé par Karthlos, le premier roi de Géorgie. Le chef de ces nouveaux colons et ses descendants, prirent le nom de *Orpoul'kh* ou d'*Orpélians*, en l'honneur de leur château, et l'on appela *Djé-*

(1) Voy. la traduction de l'histoire des Orpélians, par M. Saint-Martin, t. II de ses Mémoires sur l'Arménie, p. 57 et seq.

(2) Les Géorgiens écrivent *Orbisi* pour Orpeth. Le nom de *Chamchouïldé* est composé de deux mots géorgiens, *Cham*, trois, *chvildé*, flèches.

névoulk les autres familles chinoises ou touraniennes qui l'accompagnaient.

Une partie de ces Touraniens n'ayant pas voulu s'éloigner de la capitale, s'était bâti, à l'ouest de Mtzkhétha, un faubourg fortifié nommé *Sarkhine*, ou le château de fer. Nous avons vu plus haut le siége qu'ils soutinrent contre l'armée d'Alexandre de Macédoine (1).

Pharnabaze, le premier roi indigène de la Géorgie, après la mort d'Alexandre et la tyrannie de ses successeurs, distingua beaucoup les Orpélians, et l'un d'eux fut son lieutenant-général (2).

Les Orpélians jouèrent toujours un rôle sous toutes les dynasties qui occupèrent le trône de Géorgie; mais à aucune époque, leur gloire ne fut plus brillante que dans les onzième, douzième et treizième siècles.

La première mention remarquable des Orpélians remonte à l'an 1023. Ghiorghi I, fils de Bagrat III, roi de Géorgie, s'étant révolté ouvertement contre Basile II, empereur de Constantinople, qui venait d'hériter du royaume arménien du Vaspourakan, et qui inspirait de la méfiance à tous ses voisins, à cause de son

(1) Voy. t. II, p. 32.
(2) Voyez Et. Orpélian, dans Saint-Martin, t. II, p. 63.

ambition, le roi et l'empereur se préparèrent à la guerre, et mirent sur pied des troupes considérables. Ghiorghi confia les siennes à deux frères Orpélians, *Rhad* et *Zovad*. L'on en vint aux mains au bord du lac Palékatsio; les Géorgiens furent complétement battus, et Rhad, en se sauvant, tomba dans un marais de la province de Chirag, où il fut tué; Zovad fut fait prisonnier, et Ghiorghi ne put obtenir sa délivrance qu'en donnant son fils Bagrat IV en otage (1).

Rhad Orpélian laissa un fils nommé *Libaride*, qui devait hériter de son rang et de ses infortunes; car les Turcs seldjoukides venaient de paraître. En 1048, ils commencèrent leurs cruelles invasions dans l'Arménie, la Mésopotamie et l'empire de Constantinople, gouverné alors par Constantin Monomaque.

Les frontières de l'empire grec embrassaient une grande partie de l'Arménie, le Vaspourakan, Ani, etc. Koutoulmiche, cousin du sultan Thoghrul-Begh, s'était avancé à la tête d'une armée contre les princes arabes qui possédaient la Mésopotamie; repoussé et défait par eux, il fut contraint de faire la plus pénible des retraites à travers les montagnes des Kourdes et les possessions romaines, luttant sans cesse contre

(1) Samuel Anetsi, dans Saint-Martin, t. II, p. 221.

les généraux romains qui lui fermaient le passage.

Le sultan, irrité contre l'empereur, résolut d'envahir son territoire. Asan, son neveu, s'avança, semant partout le ravage, jusque dans le Vaspourakan, dont Aaron Vestès (1) était gouverneur. Se voyant accablé par l'ennemi, Aaron appela à son secours Catacalon, gouverneur d'Ani. Leurs troupes étant réunies au bord du fleuve *Stragna*, on dressa une embuscade aux Seldjoukides, en leur abandonnant le camp et les bagages. Pendant qu'ils se livraient au pillage, l'armée romaine tomba sur eux; Asan fut tué, et la fleur de l'armée périt avec lui.

Thoghrul, instruit de cette défaite, tomba dans un grand chagrin, et ne songea plus qu'au moyen de se venger. Il forma une armée choisie de 100,000 hommes, dont il confia le commandement à son frère Ibrahim-Inal, et il l'envoya contre les Romains.

Aaron et Catacalon tinrent alors conseil; celui-ci voulait aller immédiatement attaquer l'armée fatiguée des Turcs, afin de profiter du courage moral que la dernière victoire donnait aux Ro-

(1) *Aaron Vestès*, fils de *Vladithlave*, était Bulgare (ou plutôt Slave) d'origine. Cédrenus, dans Saint-Martin, Mém. II, p. 203.

mains. Aaron fut d'un avis contraire, et dit qu'on ne pouvait combattre sans avertir l'empereur ; qu'il fallait se retirer en Géorgie avec les troupes, en attendant ses ordres, et se tenir renfermés dans les châteaux et dans les villes fortifiées ; son avis prévalut.

Libaride, fils de Rhad Orpélian, était alors généralissime des troupes d'Abkhasie et de Karthli, sous le roi Bagrat IV, qui était l'ami et l'allié de l'empire grec. Il possédait une souveraineté presque égale à celle des rois en Somkheth autour de Chamchouïldé (1). Son crédit et sa puissance avaient été même affermis et augmentés par les crimes de son propre roi qui lui avait enlevé sa femme et l'avait violée. Le prince Orpélian, outré de cette injure, avait pris les armes, et avait usé de représailles sur la mère de Bagrat, après avoir vaincu ce prince, et l'avoir contraint de fuir à travers le Caucase dans le pays des Abkhases.

Quand Libaride fut maître du royaume, il envoya un message à Constantin Monomaque, demanda et obtint alliance et amitié avec l'empereur.

A l'ouïe de ces nouvelles, Bagrat fugitif, qui avait passé par le pays des Touanes et la Col-

(1) Etienne Orpélian, trad. de Saint-Martin, t. II, p. 69.

chide, descendit le Phase et vint en toute hâte à Trébizonde, d'où il fit savoir à l'empereur qu'il se rendait à Constantinople, pour conférer avec lui sur les affaires de son royaume, se plaignant de ce qu'on avait traité avec son sujet rebelle. Il se soumit cependant à l'arbitrage de l'empereur, qui régla que le roi posséderait toute la Géorgie et le pays des Abkhases, tandis que Libaride aurait toute la Meskhie pendant sa vie, et reconnaîtrait Bagrat pour son souverain. La Meskhie d'alors comprenait tout le pays d'Akhaltsikhé et le Somkheth, ce que Strabon appelait la Meskhie arménienne (1).

L'empereur, instruit du danger dans lequel se trouvaient ses deux généraux, se hâta d'écrire à Libaride, dont il connaissait la valeur et la puissance, et qu'il avait pour allié, le pressant de réunir toutes ses troupes pour venir combattre un ennemi commun, et il ordonna à ses généraux de n'ouvrir la campagne qu'à l'arrivée du général géorgien.

Les Romains se retirèrent alors dans un endroit de difficile accès, environné de tous côtés de précipices et de lieux escarpés, pour y attendre Libaride.

Ibrahim les voyant si bien fortifiés, cessa de

(1) Cédrenus, t. II, p. 770, et Saint-Martin, t. II, p. 222.

les poursuivre et alla assiéger Arzeroum, dont les habitants se défendirent en désespérés. Catacalon, averti du danger de cette ville, se pressait, s'agitait pour qu'on volât à son secours. Aaron s'y opposa, s'en tenant à la lettre des ordres de l'empereur.

Ibrahim profita de l'hésitation des généraux, et dédaignant le butin, il ordonna de mettre le feu à la ville. L'incendie fut immense, les habitants ne pouvant résister à un pareil désastre, prirent le parti de la fuite; mais les Seldjoukides les attendaient, et par l'ordre d'Ibrahim, ils en passèrent 140,000 au fil de l'épée.

Contents de leur victoire, ils songèrent alors à chercher l'armée romaine. Celle-ci, quittant enfin ses rochers, s'était mise en marche, ayant été rejointe par Libaride, qui amenait 700 nobles des plus distingués, 16,000 combattants, la plupart de sa souveraineté, et 10,000 Arméniens. Les Grecs étaient au nombre de 15,000 hommes, ce qui portait le chiffre de cette armée à 41,000 hommes (1). Elle rencontra Ibrahim dans la plaine de Vanant, près

(1) Ibn Alathir dit 50,000 Romains et Abkhases; (Saint-Martin, t. II, p. 215), *que la majeure partie des troupes géorgiennes était composée de sujets de Libaride*, se lit dans Cédrenus et dans Etienne Orpélian, Mém. de Saint-Martin, t. II, p. 69 et 205.

du fort de Kapétrou (1). C'était la nuit du vendredi au samedi 18 septembre 1049 : les Seldjoukides tombèrent tout à coup sur le camp des Romains.

Catacalon demanda aussitôt à combattre. Libaride Orpélian lui répondit que les Géorgiens n'avaient pas coutume de livrer bataille un samedi. Mais Tchordovanel, neveu de Libaride, auquel il avait confié la garde du camp, n'avait pas écouté le préjugé, et s'était précipité au milieu de la nuit sur les ennemis. Son courage le faisait triompher, quand il fut percé d'une flèche à la gorge et expira sur le champ de bataille.

Libaride, à la nouvelle de sa mort, ne respirant que vengeance, se décida pour le combat. Catacalon se porta à l'aile droite, Aaron à la gauche, Libaride au centre. La fureur lui fit oublier la prudence. Sans remarquer que les deux autres généraux, fort occupés, restaient en arrière et ne pouvaient le soutenir, il se rua sur les Seldjoukides, en les chassant devant lui. Peut-être les généraux romains, jaloux de sa gloire, virent-ils cette témérité avec plaisir (2).

Les infidèles, revenus de leur terreur, et re-

(1) *Gaboudhrou*, canton d'Ardchovid.

(2) Cela est difficile à croire. Voy. Mathieu d'Edesse, dans Saint-Martin, t. II, p. 213.

connaissant le petit nombre de ceux qui les poursuivaient, tinrent ferme contre les Géorgiens. Au moment où le combat était le plus acharné, un Géorgien, dit-on, placé derrière Libaride, et qui était payé peut-être par le roi Bagrat qui ne pouvait oublier le châtiment que lui avait infligé Libaride et voulait se débarrasser de lui, coupa d'un coup de sabre les jarrets de son cheval, et il tomba à terre en criant : « *Je suis Libaride.* » Alors commença un massacre général des Géorgiens; fort peu y échappèrent par la fuite, laissant Libaride prisonnier.

Les deux généraux romains, pendant ce temps, étaient parvenus à battre l'ennemi qui leur était opposé, l'avaient poursuivi, et, de retour, étaient descendus de cheval pour rendre grâces à Dieu par des chants de triomphe, en disant en chœur : « Est-il un plus grand Dieu que le nôtre! »

On attendait Libaride avec inquiétude, le croyant néanmoins encore occupé à poursuivre l'ennemi, quand un soldat apporta la nouvelle de son malheur.

Ibrahim, plus content de la prise de Libaride que du gain d'une bataille, fit une retraite précipitée; emmenant avec lui les prisonniers géorgiens et le butin qu'il avait fait

à Arzeroum, malgré l'incendie. On dit qu'il fallut 10,000 charriots pour le transporter (1). Plus de 100,000 autres prisonniers, faits dans les villes qu'il avait saccagées, le suivaient aussi. Libaride offrit à Ibrahim 300,000 dinars pour sa rançon, et en présenta, dit-on, 100,000 sur-le-champ; mais on ne les accepta pas (2).

Les généraux romains, stupéfaits de toutes ces nouvelles, se retirèrent chacun en leur gouvernement.

Ibrahim se hâta de mener son prisonnier auprès de son frère Thoghrul, qui fut rempli de joie de cette capture. Mais jaloux de la gloire que venait d'acquérir Ibrahim, il exigea de lui qu'il lui livrât la ville de Hamadan et les forteresses qu'il possédait dans le Kouhistan; celui-ci s'y refusa, et il y eut rupture ouverte entre eux. Les troupes en vinrent aux mains : Ibrahim vaincu fut contraint de se réfugier dans la forteresse de Sermadj, où Thoghrul vint l'assiéger.

Mais Libaride n'y était pas; Ibrahim avait envoyé son prisonnier en sûreté chez Nazir ed Daulah, fils de Mirvan, roi du Diarbekr, feudataire de l'empire grec. Thoghrul le fit deman-

(1) Ibn Alathir, dans Saint-Martin, t. II, p. 215.
(2) Id.

der à ce prince, dont il exigea en même temps la soumission. Nazir n'osa se refuser ni à l'une, ni à l'autre de ces exigences, et Libaride se trouva enfin entre les mains du sultan Thoghrul (1).

L'empereur Constantin Monomaque, instruit de la prise de Libaride, envoya vers le sultan, George Drosus, secrétaire d'Aaron, avec des présents magnifiques et une rançon, pour demander sa liberté et traiter de la paix.

En recevant l'ambassade, le sultan voulut se montrer plutôt un roi généreux qu'un marchand avare, il donna Libaride en présent à l'empereur; puis, prenant la rançon, il la remit à son prisonnier, l'exhortant à se souvenir de ce jour et à ne plus combattre contre les Seldjoukides (2).

Constantin, heureux d'obtenir la paix et la liberté de Libaride, fit restaurer à Constantinople la grande mosquée des musulmans, dans laquelle il fit faire des prières publiques au nom de Thoghrul-Begh, alors le plus puissant des princes musulmans (3). L'empereur renvoya

(1) Aboulfaradj, dans Saint-Martin, II, 218.

(2) Cédrenus, dans Saint-Martin, II, 208.

(3) Ibn-Alathir, dans Saint-Martin, II, p. 216, et Aboulfaradj, chronique syriaque, dans Saint-Martin, II, 217.

Libaride avec de grands présents dans son pays, auprès de sa femme et de ses enfants.

Libaride avait été plus d'un an en captivité; revenu à Constantinople en 1050, ce ne fut qu'en 1051 qu'il put rentrer dans ses états (1).

Isaac Comnène, en montant sur le trône, le 8 juin 1057, combla de bienfaits les généraux qui lui avaient été fidèles; Libaride fut du nombre.

Tant de distinctions de la part des empereurs, ne devaient que renforcer la haine et la jalousie de Bagrat IV, qui avait, pour faire périr Libaride, un motif plus puissant encore, c'est qu'il était prince à vie de la Meskhie. Ce roi, dans une expédition militaire, ourdit une conspiration contre son général, et Libaride, entouré un jour de gens que Bagrat avait payés, fut renversé de cheval et assassiné sur la place, au milieu de la foule. Son corps, déposé dans un magnifique cercueil, fut enseveli à Bethania, grand et célèbre monastère, fondé par les Orpélians, qui y avaient leurs tombeaux (2).

(1) Etienne Orpélian, dans son histoire cite, à dessein, la prise et la défaite de Libaride, pour donner plus de relief à la gloire de son héros.

(2) Le récit des derniers événements de la vie de Libaride, dans Etienne Orpélian, est confus : mais les autres historiens me font déduire les faits selon que je les ai racontés. Voyez ce qu'en dit Saint-Martin, II, 230.

La puissance et la gloire des Orpélians, dans le royaume de Géorgie, consistait à commander en chef toutes les troupes du pays, avec le titre de *sbasalar*. Tous les officiers du palais du roi étaient sous leur dépendance; outre cela, ils avaient en propre 12 étendards, et sous chaque étendard se réunissaient 1,000 guerriers. Comme il était d'usage que le drapeau du roi fût blanc, et la bannière qui le surmontait rouge, on régla que le drapeau des Orpélians serait rouge et la bannière blanche. Lorsqu'ils marchaient devant les rois, ils portaient une baguette à tête de lion. Dans les festins, ils avaient seuls le droit de se placer sur des lits, tandis que les autres princes se plaçaient sur des coussins. On leur servait aussi à manger sur des plats d'argent. Ils avaient encore enfin la charge de couronner les rois (1).

Ivané, fils de Libaride, dépouillé de la Meskhie, et peut-être de la souveraineté héréditaire de Chamchouïldé, fut contraint de prendre du service chez l'empereur Isaac Comnène, qui lui avait donné la souveraineté des provinces de

(1) Etienne Orpélian, Saint-Martin, II, 77. On voit que cette charge de couronner les rois était l'une des plus glorieuses dans les royaumes de l'Orient. Sous les rois d'Arménie, de la race des Arsacides, la charge de *Thakatir* était héréditaire dans la famille des Pakratides.

Hachedéan et de Archamouni. Ivané profita des troubles qui suivirent l'ascension au trône d'Isaac, pour s'emparer de quelques forteresses du pays de Daron, et même de la ville d'Arzeroum. Quand il vit que la garnison d'Ani venait pour le réprimer, il envoya un message aux Turcs et aux Kourdes, qui étaient sur les frontières de l'Arménie, pour faire alliance avec eux, et les introduire sur le territoire de l'empire. Il les suivit à la prise de Mitilène et dans d'autres endroits, et mérita le surnom de traître (*Madnitche*) que lui donnent les écrivains Arméniens (1).

On ignore ce qu'il devint ensuite. Son fils *Libaride* n'est connu que parce qu'il embrassa le mahométisme en 1082 de Jésus-Christ, entraîné par les relations et l'alliance que son père avait contractées avec les musulmans.

Son fils *Ivané* Orpélian, si tant est que cette généalogie soit juste (2), revint à la religion et à la fortune de ses pères, ramené par les brillants faits d'armes et par les conquêtes de David III le Réparateur, roi de Géorgie, qui en fit même son généralissime. La gloire qu'avait acquise David III fut rehaussée par le mérite d'Ivané,

(1) Mathieu d'Edesse et Tchamchéan, cités par Saint-Martin, II, 230.

(2) Saint-Martin, II, 233.

qui l'accompagna en 1123 à la prise de Tiflis, de Lorhi, de Chamchouïldé, d'Ani. Tout ce pays, qu'avaient envahi des hordes de Tatares, de Kazaks, fut débarrassé de ces hôtes incommodes.

David III, pour reconnaître les services d'Ivané, lui rendit, par lettres-patentes scellées du sceau royal, Chamchouïldé et le pays qui en dépend, patrimoine de ses pères, et ajouta à ces possessions la ville de Lorhi avec son territoire, et une plaine du côté de Darbas.

A la mort de David le Réparateur, son fils, le vaillant Démétrius, qui régna pendant 33 ans, aima et honora Ivané et son fils *Sempad*, qui firent, sous le règne de ce prince, la conquête de Khounan, forteresse du Somketh, que les Turcs possédaient encore au confluent du Kour et de la Débéda; le roi leur en assura la possession héréditaire en 1128.

Un autre Ivané Orpélian, fils d'Aspouleth, avait conquis Doumanis, autre forteresse du Somkheth.

Démétrius régna jusqu'en 1156, laissant la royauté à son fils ainé, David IV, qui ne gouverna que deux ans.

Sentant sa fin approcher, il fit venir à son lit de mort le patriarche et les grands de l'état; il manda aussi son fils Temna (1) et son frère

(1) Diminutif de Démétrius.

George, et faisant apporter devant lui la grande croix si révérée de saint Ninon et l'évangile, il dit : « Nobles Géorgiens, vous qui êtes distingués par votre vaillance, vous connaissez les travaux que mon père a soutenus pour vous; vous savez qu'il a rétabli le royaume; vous savez aussi qu'à l'instant de sa mort, il me céda la royauté par des actes authentiques : maintenant, je suis près de mourir, et mon frère George n'a aucune espèce de droits au trône. En conséquence, comme mon père m'a donné la puissance souveraine, je la donne de même, en votre présence, à mon fils Temna. Et toi, George, mon frère, contente-toi de la portion d'héritage que mon père t'a laissée; et, jusqu'à ce que mon fils ait atteint l'âge où il pourra gouverner par lui-même, remplis ma place, et sois le général des armées de la Géorgie. » Après ce discours, David adressa la parole à *Ivané*, fils de Sempad Orpélian, et lui fit jurer de conserver avec soin le testament qu'il avait fait en faveur de son fils : il prit ensuite ce jeune enfant dans ses bras, puis il le mit dans ceux d'Ivané, pour le placer sous sa protection. Il s'adressa alors aux grands et les conjura de ne jamais tromper son fils, mais de l'élever au trône, aussitôt qu'il aurait l'âge convenable. Depuis ce jour, le jeune Temna habita la maison d'Ivané (1).

(1) Texte d'Etienne Orpélian, Saint-Martin, II, 81.

J'ai raconté plus haut que George ne se contenta pas de cette régence, et qu'à force de flatteries et de promesses, il engagea les grands du royaume et même Ivané Orpélian, à le faire sacrer roi, jusqu'à la majorité de son neveu, promettant de lui céder alors la place.

Ce prince, aussi prudent que vaillant, fut la terreur des ennemis de la Géorgie; Ivané commanda sous lui, et obtint, pour récompense de ses exploits, la ville d'Ani avec la province de Chirag. Dans une autre occasion, Ivané mit en fuite le grand atabek de l'Aderbaidjan, le célèbre Eldigouz, qui s'avançait à la tête de cent mille combattants pour ravager la Géorgie (1).

Mais l'époque de la majorité de Temna approchait, et George était toujours moins disposé à descendre du trône en sa faveur. Les grands du royaume et Ivané à leur tête, convaincus qu'il n'y aurait que la force qui pût le contraindre à accomplir sa promesse, s'unirent dans ce but, se proposant de faire jurer à George obéissance à son neveu, et de le confiner dans son propre héritage.

George fut instruit du projet par ses enfants, et il se sauva à toute bride à Tiflis, pendant que les grands de Géorgie, commandés par Ivané,

(1) Etienne Orpélian est le seul qui parle de cette victoire d'Ivané sur Eldigouz, II, 85.

rassemblaient une armée pour marcher contre lui. Les plus beaux noms du royaume brillaient dans cette coalition.

George était poussé à la dernière extrémité; abandonné de tout le monde et n'ayant que 5,000 hommes pour se défendre, il aurait succombé s'il n'avait su tirer la guerre en longueur et semer la jalousie parmi les confédérés. Le grand Gamrakel fut le premier à déserter leur parti, pour passer secrètement auprès du roi. D'autres l'imitèrent ; George comblait d'honneurs ceux qui venaient le joindre, les traitait magnifiquement, et leur promettait toutes les possessions et les trésors des Orpélians, et le parti de Temna se trouva bientôt extrêmement affaibli. Quand le roi se sentit en force, il prit l'offensive à son tour, avec un grand attirail de guerre, et Ivané n'eut que le temps d'envoyer ce qu'il avait de plus précieux dans le fort de Chamchouïldé, où était déjà le trésor de ses ancêtres, renfermé dans de grands coffres. Il en confia la défense à un corps d'élite, et se fortifia lui-même avec Temna dans Lorhi, au sein des hautes vallées du Somkheth; il dépêcha son frère auprès de l'atabek Eldigouz, pour en obtenir du secours.

George assiégea d'abord Chamchouïldé, qu'il prit au bout de 25 jours ; il en passa la garnison au fil de l'épée, fit un immense butin des trésors

des Orpélians et alla mettre le siége devant Lorhi.

Ivané et Temna s'y défendirent pendant sept mois; on leur lança des flèches avec des lettres pour les engager à se rendre. Ivané était inébranlable, se confiant sur un secours prochain d'Eldigouz. George poussa le siége avec vigueur. Temna, frappé de terreur mal à propos, descendit une nuit par-dessus les murailles, et vint se jeter au pied de son oncle, demandant la vie pour toute grâce.

Heureux d'un événement si inattendu, George envoya auprès d'Ivané pour lui remontrer l'inutilité de sa défense, et lui offrir une capitulation honorable. George lui jura, par le serment le plus solennel, qu'il ne lui ferait aucun mal, et qu'il ne toucherait à aucune de ses possessions héréditaires. Ivané, se fiant à la parole du roi, se rendit alors auprès de lui; il y fut traité avec honneur et avec de grandes démonstrations d'amitié.

Mais quand George vit que toute la famille des Orpélians, qui accourait pour le remercier de sa générosité, était dans ses filets, il jeta tout à coup le masque. Ivané fut jeté dans les fers; on lui creva les yeux, on le fit eunuque; tout le reste de la famille fut enveloppé dans une proscription universelle; on fit périr tous les enfants mâles et même les femmes. Les uns fu-

vent étranglés, les autres noyés ou précipités d'endroits élevés, et afin qu'il ne restât plus aucune trace en Géorgie de cette malheureuse race proscrite, son nom fut effacé de toutes les chroniques et de toutes les inscriptions; la plus violente excommunication fut prononcée contre elle, et placée dans les archives du royaume.

Ainsi allait être effacé de la surface de la terre l'antique nom des Orpélians, si *Libaride*, qu'Ivané avait envoyé demander du secours à Eldigouz, n'avait échappé au massacre de sa famille, lui et ses deux fils, *Eligoum* et *Ivané*, qui l'accompagnaient.

Libaride trouva dans Eldigouz un zélé protecteur, qui lui confia une armée de 60,000 hommes pour aller au secours de son frère. Mais quand il apprit son infortune, il revint sur ses pas, en disant : Les chrétiens sont innocents de ce crime; pourquoi irai-je les punir? Libaride se retira auprès de l'atabek, où il vécut encore quelque temps, plongé dans la plus profonde douleur, et il termina ses jours sur une terre étrangère.

Son fils Eligoum resta aussi auprès de l'atabek; mais Ivané alla trouver l'émir de Gandja, se mit à son service et y vécut fort honoré.

Après la mort de George III, l'on vit sa fille Thamar, faire monter par son génie le trône

qu'elle avait hérité de son père au faîte de la gloire et de la puissance. Cependant, elle n'ignorait pas le parjure et la barbarie de son père envers les Orpélians; elle chercha à en effacer le souvenir en rappelant Ivané. Ce rejeton des malheureux Orpélians fut longtemps sourd aux offres qu'on lui fit; enfin, à force de promesses et de serments, ont put l'engager à rentrer en Géorgie.

Cependant, de tout l'immense patrimoine de ses aïeux, que George avait distribué aux ennemis des Orpélians, on ne lui rendit que Chamchouïldé. Il fut la souche de la nouvelle famille des Orpélians, de celle qui a survécu à la destruction complète du royaume de Géorgie.

Quant à *Eligoum*, qui était resté à la cour du grand Eldigouz, émir de l'Aderbaidjan, il fut chef de la branche des Orpélians d'Arménie, qui s'illustra en restant attachée à la fortune des rois et des peuples qui dominèrent tour à tour sur la Perse. L'émir le créa gouverneur d'Hamian, puis de Khéï, d'Ispahan, de Kazvin; il lui donna de grands biens autour de Nakhtchévan.

Libaride, fils d'Eligoum, favorisé par les Géorgiens, sous le règne de la reine Thamar, eut pour domaines les belles vallées de l'Arpatchaï, qui sont au sud du lac Sévang. Elles sont

connues sous le nom de Vaïatsdzor (1), *la vallée des cris de douleur*, à cause du terrible tremblement de terre qui ravagea ce pays dans le huitième siècle.

Libaride y fit bâtir le magnifique monastère de Noravank, qu'il dota richement et qu'il destina à la sépulture des membres de sa famille. Il y fut déposé le premier, à la porte de l'église de Saint-Jean, ayant été assassiné à coups de flèches, par une main inconnue. Il laissa cinq fils, dont trois furent célèbres, *Eligoum*, *Sempad* et *Darsaïdj*.

Eligoum gouvernait la principauté des Orpélians, quand les Mongols firent leur première invasion en Arménie, vers 1236. Assiégé par Arslan-Nouïan, leur général, dans le fort de Hrachegapert, il se rendit, et par cette soumission, rentra en possession de ses domaines. Ayant accompagné son vainqueur au siége de Martyropolis, il y fut, dit-on, empoisonné (2).

Sempad, son frère, lui succéda, et fut le sauveur et le libérateur de la nation arménienne, par les pleins pouvoirs et la confiance qu'il obtint de Mangou-Khan, petit-fils de Djenghiz-Khan, auquel il alla deux fois rendre hommage dans sa résidence impériale de Karakoroum (3).

(1) Voy. plus haut, t. III, p. 495 et 488.
(2) Etienne Orpélian, Saint Martin, II, 125.
(3) Karakoroum était au S. du lac Baïkal, sur les rives

Ayant eu l'occasion de rendre service à David Soslan, que sa tante, la reine Roussoudan, cherchait à faire périr, et que les Mongols avaient fait prisonnier en Asie-Mineure (1), il obtint de ce jeune prince, devenu roi de Géorgie après la mort de sa tante, que l'acte du terrible anathème contre les Orpélians, qui était encore dans les archives royales, lui fût livré pour être anéanti.

Darsaïdj ne fut pas moins heureux que son frère, et sauva la religion chrétienne et tous les édifices religieux du pays, en obtenant leur affranchissement, pendant qu'il était gouverneur de l'Arménie, pour l'empereur des Mongols, Arghoun-Khan.

Son fils fut ce même *Etienne*, évêque de Siounie, qui a écrit l'histoire des Orpélians en 1290, de laquelle j'ai emprunté une partie de ces détails.

A ma connaissance, il ne reste plus de trace de la branche des Orpélians d'Arménie, ni de leurs vastes possessions qui auraient formé plus d'un grand canton de la Suisse, et les bourgs, les monastères, les églises qu'ils ont si magnifiquement fondés et dotés, sont, pour la plupart,

de l'Orkoun, non loin de sa réunion avec la Sélinga. Voy. Saint Martin, II, 278.

(1) Voy. plus haut, t. II, p. 160.

tellement rentrés dans l'oubli, que je n'ai même pas pu obtenir de renseignements certains sur la position du célèbre monastère de Noravank (1).

Les Orpélians de Géorgie ont résisté à tant d'orages, et cette famille qui compte déjà 2,300 ans d'antiquité historique, est encore là comme un monument vivant d'un fait aussi extraordinaire. Survivre à tant de siècles, à tant de religions, de révolutions, de changements de dynasties ! !

Quant le célèbre Güldenstädt parcourait le Somkheth en 1772, les Orpélians auquels on donnait dans le pays le surnom de Kaplanchvili (*fils du léopard*), possédaient encore presque la moitié du pays. Mais ces belles vallées dévastées, étaient presque abandonnées aux hordes tatares accourues à la suite de Djenghiz-Khan et de Tamerlan : la population géorgienne était très-faible; il n'y avait que les Arméniens qui trouvaient moyen, par leur industrie, de se soutenir sur ce sol livré aux brigandages des Turcs et des Persans (2).

(1) Le prince Béboutoff, général et gouverneur d'Arménie, suppose que Noravank est aujourd'hui Sourp-Karapet.

(2) Güldenstädt donne comme proportion 2/3 de Tatares pour 1/3 d'Arméniens. *Beschreisbung der Kaukas. Länder*, p. 45 (1834). La description russe du district de Bortchalo, qui comprend le centre du Somkheth, sans le

En 1785, le Somkheth fut horriblement ravagé par Omar, khan des Avares, qui s'était attaché un corps de Lesghis, malgré les efforts d'un petit corps de Russes, commandés par le colonel Bornatchef. Les mines d'Akhtala furent pillées, et la population du pays entraînée à Akhaltsikhé, fut vendue aux Turcs, à la honte du roi Héraclius qui n'avait pu ou qui n'avait pas voulu (1) les sauver. Ce prince, dit-on, ne s'opposa pas à la ruine du Somkheth, parce que son fils Ghiorghi, qui fut roi après lui, et son gendre le prince David Tsitsianof, manifestèrent l'intention d'augmenter la population et d'accroître ainsi la puissance d'un pays dont ils étaient les gouverneurs.

Dans ces temps désastreux, pour sauver les habitants qui restaient, les rois les transportèrent dans la riche province du Cakheth, où ils sont restés. Ainsi, le Somkheth, malgré la richesse de ses mines et de son sol, la beauté de ses vallées, la douceur du climat, est encore presque désert; il ne se repeuple que lentement; les Orpélians y ont toujours de vastes étendues de terrains, mais qui sont presque inhabités, et

Pambak ni le Trialeth, lui donne une population de 13,569 habitants mâles, dont 8,476 Tatares, 3,634 Arméniens, 767 Grecs, 669 Georgiens et 313 Allemands.

(2) Voy. *Mémoires* de Jean Ouosk'herdjan, dans les *Mémoires relatifs à l'Asie*, de Klaproth, p. 233.

sur lesquels il ne leur importe guère, pour le moment, d'exercer des droits.

Jusque dans ces derniers temps, ils n'ont cessé de contracter des alliances avec la famille royale des Bagratides. Une sœur et une fille du fameux roi Héraclius, avaient épousé deux princes Orpélians (1). Presque tous sont attachés à la fortune de la Russie, et servent maintenant, soit dans l'armée, soit dans l'administration civile. Les princes Jean et Démétrius ont rendu de grands services à la Russie dans les guerres de 1803.

J'ai vu souvent dans les réunions de madame la baronne de Rosen, les membres de cette famille, princes et princesses, en venir faire les ornements. A mon passage à Akhaltsikhé, un de ces princes était protopope, et j'ai raconté la fête qu'il offrit à la haute société de cette ville (2).

Telle est l'histoire de cette famille si intimement liée à la terre que je foulais. La surface de cette coulée de lave, couverte d'une riche terre végétale et souvent arrosée du sang des

(1) *Anne*, sœur d'Héraclius, avait épousé le chambellan prince Démétrius Orpélian, et *Thamar*, sa fille aînée, avait été donnée au général Orpélian qui commandait sous Héraclius.

(2) Voy. plus haut, t. II, p. 272.

armées (1), avait été jadis labourée par les colons orpélians, et aujourd'hui des colons allemands et suisses, déchiraient ce même sol qui leur avait été donné à leur tour par les maîtres de la Géorgie. Je les voyais dans leur costume national, se livrer, sur ces laves couvertes de champs magnifiques, d'orge et de froment, à leurs pénibles travaux, et à côté, j'avais en perspective le château des colons de la Chine, ruiné, désert. Il ne faut pas beaucoup de réflexion pour saisir les leçons que laissent après eux les grands tableaux de ce genre.

Je reviens à la description du paysage de Chamchouïldé, que j'ai fait dessiner dans mon atlas.

La muraille de lave, dans sa hauteur, présente une série multiple de couches tiraillées, qui changent de couleur et de nature d'étage en étage; elles varient du gris au noir.

Il est facile de s'apercevoir qu'un pareil entassement n'a pas été produit par une seule éruption volcanique; mais qu'au contraire, pendant un laps de temps indéfini, des torrents de lave venant du nord-ouest, se sont épanchés les

(1) C'est sur cette plaine de *Darbas*, que Ivané Orpélian forma sa coalition contre George III; c'est ici en face de Chamchouïldé que l'armée de la coalition se rassembla. Etienne Orpélian, dans Saint Martin, II, 87.

uns sur les autres. Ces coulées n'ont pas débordé de leur cratère sans de violentes commotions, sans déchirements qui les ont disloquées et qui ont produit les immenses fentes que j'ai indiquées. De pareils accidents ont causé ces tiraillements, ces renflements qui se remarquent dans chaque coulée, et qui forment même les bourrelets qui en sillonnent les surfaces. Les coulées de lave pure sont séparées par quelques lits de cendres et de scories.

Une végétation formée de hêtres, de charmes et de chênes a cherché à envahir cette lugubre paroi; mais ce n'est que par lambeaux qu'elle a pu en masquer la tristesse et l'escarpement.

Tandis que sur le sommet de la coulée s'étale le château de Chamchouïldé, dont les ruines se groupent sur l'un des massifs les plus abruptes de la muraille de lave, quelques terrasses soutenues par de gros blocs, marquent les anciens jardins; la tour de l'angle est dans le style pyramidal des édifices de ce genre en Colchide. Les constructions sont en gros quartiers de roches, et les arbres qui ont envahi les toits et les cours, indiquent assez leur long abandon. Les trésors des Orpélians n'y sont plus.

Deux églises dont les voûtes sont enfoncées, bordent le paysage à droite; la plus grande, que j'ai examinée longtemps avec ma lunette, est

dans le style arménien, avec de grandes niches qui ornent les absides.

Les ruines de la ville et des jardins de Chamchouïldé sont à gauche, masquées en partie par les arbres qui se sont emparés de la terre des vivants, et par le château. L'horizon assez borné de ce paysage est limité au nord par les montagnes de Bialakloutche qui sont de même nature que celles de Chamchouïldé. Le camp russe de Bialakloutche se trouve au pied, dans la direction des ruines du château. Le Ktsia coule encaissé, comme on le voit dans le dessin, jusqu'à Kolaghiri, où il sort seulement de son étroite prison.

Vallée du Poladauri ou du Bolnissi, appelée par les Allemands Köpenikerthal.

Le pays qui s'étend au S. du *Djavala* ou *Machavéri*, en face de Kathrinenfeld, diffère du tout au tout de celui qui est au nord. Ici vous ne trouvez qu'immenses coulées de lave; là plus d'éruption, ni de napes de fleuves ignés. Des lignes de collines de formes coniques coupent le terrain, laissant entre elles de belles et larges vallées qu'arrose le Poladauri, et ses affluents dont l'embouchure commune dans le Djavala,

est au couchant des ruines de la forteresse de Djambala (1).

L'on peut se faire une idée de ce paysage par la vue que j'ai donnée de Kathrinenfeld, qui embrasse jusqu'aux cimes éloignées du Lialvar, couvertes de neige jusqu'en juin. On les voit à droite d'une vieille ruine d'église, qui couronne le cône de diorite porphyrique le plus avancé, et coupé presque à pic, au pied duquel est le village.

Cette masure est le but, en été, d'un grand nombre de pélérinages de la part des Géorgiens du Cakheth, qui, transplantés de gré ou de force dans les riches vignobles de l'Alazan, se rappellent encore que les vallées du Djavala et du Poladauri étaient leur première patrie.

La vallée du Poladauri est derrière le premier rang des cônes; les Allemands de Kathrinenfeld lui donnent le nom de *Kôpenikerthal*, qui n'est qu'une corruption de celui de *Kapanaktchi* (2).

Malgré un malaise qui me présageait la fièvre, je voulus aussi visiter cette vallée, et seul comme à l'ordinaire, sans autre arme que mon marteau de géologue, je remontai le Djavala à travers les

(1) Les Allemands de Kathrinenfeld désignent le *Poladauri* par le nom de *Bolousoutchaï*, corruption de celui de *Bolnissi* qu'emploient fréquemment les Géorgiens.

(2) Voy. Güldenstädt, *Beschreibung*, etc., p. 49 (1834). La carte de l'état-major a *Kiapanakh*, celle du général Khatof, *Kopenektchi*.

jardins, les vergers et les pâturages de Kathrinenfeld, jusqu'à peu de distance de *Kvéchi;* là, en face de l'église qui est à droite du dessin, et qui domine Kvéchi, du côté de l'est, je trouvai le col boisé qui mène aux ruines actuelles de *Tchori.* Là, je croisai la route qu'avait suivie Güldenstädt, le 31 mai 1772, en allant visiter les mines de Damboulout, par laquelle on passe tout droit de Chancha-Oglou sur le Poladauri, à Kvéchi sur le Djavala. Je me dirigeai par la ligne la plus courte vers le Poladauri. A mesure que je sortais de la gorge qui s'ouvrait sur la vallée, mon étonnement allait en croissant, à la vue de la richesse et de la fertilité de ce superbe pays, dont l'ancienne population avait disparu, laissant ses églises et ses nombreuses chapelles semées dans toute la vallée, au milieu des villages tatares, les nouveaux envahisseurs.

Tchori en avait plusieurs; la plus grande que je visitai à la sortie de la gorge, déjà dans la vallée, est du style le plus simple, sans coupole, et avec un seul abside. Des piliers carrés séparaient la nef des bas-côtés. Plusieurs inscriptions recouvrent les murailles; les principales, contre l'ordinaire en Géorgie et en Arménie, sont en relief. Voici la traduction qu'en a faite M. Brosset jeune (1).

(1) Ce n'est que depuis peu que M. Brosset a eu la bonté

Sous la fenêtre du choeur, à l'extérieur :

« Au nom de Dieu Père, Fils et Saint-Esprit,
« par l'intercession de la Sainte Mère de Dieu et
« de saint Grigol (1), moi, Glakhac Elia, ayant
« eu l'honneur d'être supérieur de l'église de
« Saint-Grigol, je n'ai pas négligé d'imposer
« une veillée, dont le signal sera donné par la
« crécelle du couvent. J'ai également assigné un
« présent de vin pour la veillée consacrée à louer
« Dieu. Dieu exalte Dawith Mapha et son fils, et
« Abel Mapha ; et quiconque, après moi, chan-

de me faire parvenir la traduction qu'il a publiée de mes inscriptions géorgiennes, dans les Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St-Pétersbourg, VI[e] série, sciences politiques, etc., t. IV. Je n'ai pu faire usage, dans les volumes précédents, que des notes manuscrites que M. Brosset m'avait laissées, et qui offrent quelques variantes avec sa dernière rédaction ; mais elles ne changent rien au fond qui est le même. Je dois des remerciements à ce savant académicien d'avoir fait un travail aussi consciencieux et aussi intéressant, et d'avoir su si bien tirer parti du fruit de mes labeurs, qui, sans cela, comme je le crois, n'aurait pas procuré au monde savant les intéressants résultats qu'on peut puiser dans ce mémoire, auquel je renvoie ceux de mes lecteurs qui voudraient étudier à fond cette branche de la littérature orientale. Je dois observer aussi que je n'ai remarqué que fort peu d'erreurs dans la rédaction des morceaux qui accompagnent ces inscriptions, péniblement copiées, et qui sont empruntées à ma description.

(1) Saint Grégoire l'illuminateur.

« gera cette veillée et le présent offert à cette « église, fût-ce un religieux, est maudit de « Dieu; quiconque, parmi les séculiers l'a- « bolira, est également sous le poids des canons « ecclésiastiques. »

La mauvaise rédaction de ce morceau, le choix des expressions et le style dans lequel il est sculpté, font croire à M. Brosset que l'inscription est moderne et qu'elle est peut-être due à un Arménien.

Sur le bord du soubassement qui forme le fondement de l'Eglise, on voit des lettres en relief.

« ..... Protège-moi et Azaroukht...... cette « maison pour prier pour nos âmes. »

Sur le jambage d'une petite porte, à droite de l'église, je copiai cette troisième inscription, qui n'est qu'un abrégé de la première.

« C. au nom de Dieu,.... de saint Grégoire, « j'ai imposé, moi..... Glakhac, une veillée à « cette église. »

Suivant la première inscription, cette église de Saint-Grégoire dépendait d'un couvent, dont on retrouve les traces autour de l'édifice. Une muraille en défendait l'abord contre les incursions des brigands du Caucase; il n'est resté debout au milieu de ces ruines, qu'une tour qui servait de clocher et de porte d'entrée au couvent. Du côté de la cour, je vis sur cette tour

une grande inscription écrite en lettres cursives, mais je n'eus pas le temps de la copier.

Après avoir visité ce monastère abandonné au milieu des champs tatares, je cherchai à atteindre une autre église plus belle que la première, et que je voyais en face de moi, sur les hauteurs qui longent la rive droite du Poladauri. Mais la distance était trop grande pour moi, et tout ce que je pus faire, ce fut de m'en approcher assez pour pouvoir la dessiner et l'examiner. Les Allemands me dirent qu'on l'appelait *Katchenna* dans le pays (1).

Par le style, cette église ressemble à celles de Ghélathi et de Tiflis; elle est en forme de croix, éclairée par une coupole un peu dégradée. Elle tient plus du genre géorgien que du genre arménien. Le village le plus rapproché de ce sanctuaire est celui de *Kapanaktchi* qui en est éloigné de quelques verst.

Placé au milieu de la vallée, large d'une lieue, et nivelée comme une plaine, je la voyais s'ouvrir comme un golfe vers le Djavala qui reçoit le Poladauri.

D'autres églises et des ruines de châteaux étaient pittoresquement semées sur les hauteurs le long de ses flancs; mais je n'avais pas le temps de m'y arrêter, et je revins à Kathrinenfeld en

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 6.

gravissant péniblement le cône porphyrique, couronné d'un ruine qui domine le village. Je croyais y trouver quelque monument qui justifierait les pélérinages si célèbres qu'on y fait; mais sauf les fondements d'une grosse muraille qui ont l'air d'entourer une masure, dont il ne paraît aussi que les fondements presqu'à ras terre, au milieu des broussailles coupées, des sentiers des pélerins, comme un jardin anglais, je ne vis rien qui pût mériter tant de foi et tant de zèle, excepté la vue qui est magnifique.

Je remarquai, comme l'avait déjà fait Güldenstädt, que la partie des vallées du Djavala et du Poladauri, la plus rapprochée du Khram, était déboisée, et que les bouquets de bois nombreux ne commençaient qu'en approchant de Kvéchi : cela se remarque sur mon dessin.

Le village de Kathrinenfeld jouit d'une prospérité plus grande qu'Hélénendorf, et n'est pas endetté d'une manière aussi fâcheuse. La position de la colonie est agréable, et son rapprochement de Tiflis lui offre un débouché assuré pour ses produits. Mon hôte, Salzmann de Tiflis, qui était de Kathrinenfeld, avait bâti un beau moulin sur le Djavala. D'ailleurs, les colons ont de bons champs qu'ils ne peuvent arroser, il est vrai, des pâturages assez considérables le long du Djavala, des vignobles dont le vin pétillant blanc et clairet est agréable à boire. L'indus-

trie des vergers et des moutons va en croissant. Le village a une église et un pasteur.

La veille de Pâques, mon hôte Haubensack me conduisit dans son char à l'allemande jusqu'à moitié chemin de Tiflis, c'est-à-dire, jusqu'à la poste de Kodi, où je pris des chevaux.

Nous repassâmes par Kolaghiri, dont la position me parut encore plus étrange que la première fois, maintenant que je venais de visiter les murailles de lave de Chamchouïldé. Le Khram sortant écumant de cet abîme sombre de lave grise ou noire, avec des ruines d'églises et de maisons semées sur tous les accidents de rocher, contraste éminemment avec la plaine si fertile du Bortchalo, couverte de villages, et surtout avec la forteresse même de Kolaghiri qui paraît d'une éclatante blancheur sur cette ténébreuse paroi.

En me retournant au S. O. j'avais le revers de la vue, dont la magnificence m'avait frappé le jour précédent, dans la vallée du Poladauri; elle s'ouvrait largement avec ses ruines de châteaux, parmi lesquelles on distingue surtout celles de *Djambala* (1), bizarrement perchées sur deux pics isolés de porphyre jaunâtre liés

(1) Güldenstädt, Klaproth et le général Khatof écrivent *Tchapala*. M. de Stéven écrit *Djambala*, ainsi que je l'ai entendu prononcer dans le pays.

par une longue muraille. Ce groupe de rochers remplit l'angle du confluent du Poladauri et du Djavala. Sur les bords mêmes du Poladauri, au-dessus de Djambala, paraissent les ruines d'un autre château, celui de *Datlèkhatche* ou *Bolnis*, aussi pittoresque que le premier.

Au-delà de Kolaghiri, voulant atteindre les rives de l'Alghet et éviter un grand détour, nous montâmes sur la coulée de lave qui, comme en Arménie, ressemble à une muraille tiraillée, hérissée de blocs fracturés. On trouve ici fréquemment des fragments d'obsidienne noire que le peuple appelle *œil de chameau*, disséminés sur tout cet espace.

Nous passâmes l'Alghet à gué au-dessus d'un pont ruiné, et bientôt nous eûmes atteint Kodi, laissant bien loin à gauche de la vallée pierreuse de l'Alghet, dans une gorge arrosée par un ruisseau, une troisième colonie, celle d'*Elisabeththal*, la quatrième ville de ce pays pour la prospérité et les avantages du sol. Elle est à une distance égale à l'est, du Grand et du Petit Enaghet.

On remarque, en regardant une bonne carte de poste, que la route de *Kodi* au pont de la Débéda fait un immense détour, au lieu de traverser directement la plaine; on s'en étonnera, et cependant ce tracé est motivé par de bonnes raisons : la plaine basse qui borde le Kour est

si chaude, tellement infestée de cousins, qu'il qu'il n'est pas possible, en été, de la traverser; c'est pourquoi on a été obligé de tourner par les hauteurs pour avoir un air meilleur. Tous les Tatares qui y passent l'hiver se réfugient pendant l'été dans les montagnes; à peine reste-t-il un habitant ou deux par village pour les garder.

Je rencontrai à Kodi le fils du prince de Tarkou ou Tchamkal, qui allait à Tiflis féliciter le comte Rosen pour les fêtes de Pâques. Je reconnus un des postillons si peu complaisants de Mouganli qui l'avait amené et qui faisait une triste mine; car son altesse ne s'était pas montrée fort généreuse et ne lui avait rien donné. Je ne pus lui conserver de rancune : Tiens, voilà pour tes Pâques, lui dis-je, mais à l'avenir sois plus serviable pour les pauvres étrangers.

Passé Kodi, nous descendîmes dans un grand bas-fond ou cirque volcanique très-extraordinaire, dont les parois sont fort escarpées et ne s'abaissent un peu qu'au sud, où s'élève, au-dessus du talus, un cône isolé. Les parois de ce vaste cratère ne me parurent consister qu'en cendres et scories de toutes couleurs. Au fond du cirque, est resté un lac sans issue, et qui est saturé de sel de Glauber. Nous sortîmes de ce cirque en remontant sur un plateau porphyrique, dont les roches ressemblent à celles qui avoisinent les bains de Tiflis.

Je quittai ces roches ignées en arrivant à *Soganloughi;* de là, je remontai le long des rives du Kour, encaissé par des roches de schiste noir, et j'arrivai enfin à Tiflis, bénissant Dieu de m'y avoir ramené au moins vivant, sinon en bonne santé. Les fatigues de ma longue excursion et les jeûnes forcés que j'avais supportés, avaient ébranlé ma santé plus que je ne le croyais, en arrivant à Kathrinenfeld. Là, une cuisine succulente, allemande, des salades au lard, des omelettes lardées, du jambon, du rôti, etc., vinrent remplacer le pilau tatare si simple et si léger; mon estomac n'était plus fait pour ces friandises, et quand j'arrivai à Tiflis, je tremblais de tous mes membres, et j'étouffais sous les atteintes d'un paroxisme de fièvre tierce. Pour mon malheur, le bon Salzmann ne pouvait me loger; il me céda cependant un petit coin d'une antichambre où j'attendis la fin de mon premier paroxisme, fort attristé et ne sachant où je trouverais un refuge. Chancelant encore, je quittai vers le soir le tapis de feutre si dur qui me servait de lit, pour aller, sur la galerie, jouir d'un peu d'air et me restaurer; je regardais avec inquiétude ce vaste panorama de Tiflis où j'avais tant de peine à trouver un logement, quand deux cavaliers passent devant la porte et s'arrêtent à ma vue. Comment, c'est vous, Dieu soit béni! Oui, c'est moi, j'arrive et je viens

déjà d'essuyer un rude accès de fièvre : le pire, c'est que je ne sais où trouver un abri. Comment! bon Dieu! que ne parlez-vous? dépêchez-vous de venir chez moi; j'ai plus de place qu'il ne vous en faut. J'ai agrandi mon logement depuis votre départ; vous serez bien soigné; allons, dépêchez-vous; voilà un drocheki qui passe, profitez-en. Je vais vous rejoindre : et moi aussi, j'ai été malade depuis votre départ, et je vais faire une petite course ordonnée par mon médecin. Cet homme généreux qui venait à mon secours, était un de mes compatriotes de Saint-Gall, M. Charles Meyer, jeune homme aussi intelligent, aussi zélé dans les affaires qui l'amenaient à Tiflis, que serviable et bon ami. Je voudrais qu'il pût lire ces lignes, y reconnaître le sentiment de reconnaissance qui les a dictées; mais, hélas! si jeune, il repose dans la tombe, victime de son zèle et de son courage.

PETITE EXCURSION

EN CAKHETH.

Jeudi $\frac{10}{22}$ mai 1834.

Après vingt jours de fièvre et de convalescence, je me crus assez fort pour entreprendre une excursion en Cakheth, de compagnie avec M. Charles Meyer, qui allait rechercher, à la source du commerce de la soie, les moyens d'en faire des échanges contre des marchandises d'Europe, ou d'obtenir, pour argent comptant, des bourres de soie.

Nous fîmes venir de la colonie allemande d'Alexandersdorf, à 7 verst de Tiflis, un voiturier avec son char recouvert de toile, espèce de tente, où l'on est à l'abri de la pluie et du soleil. Nous partageâmes notre trajet jusqu'à Signaghi en deux journées, et nous allâmes coucher le premier jour à 40 verst de Tiflis, à la colonie allemande de Marienfeld, bâtie sur un canal dérivé du Iör.

A peine a-t-on atteint la partie du faubourg d'Avlabar qui domine la vallée du Kour, qu'on

se trouve déjà au sommet du plateau qui sépare Tiflis de la vallée du Iör (1). Le fond du sol est un schiste argileux superposé par un grès parfaitement semblable à celui que j'ai décrit dans les montagnes d'Akhaltsikhé et dans la vallée de Bardjom ; ce qui, joint à la direction de la chaîne, prouve que cette suite de collines de Tiflis n'est qu'une prolongation de la chaîne d'Akhaltsikhé, présentant les mêmes phénomènes, schiste et grès fendus et soulevés par des porphyres.

Ces formations plus anciennes et vraisemblablement crayeuses, sont recouvertes par de vastes amas de poudings, cachés sous une couche épaisse de terre végétale.

Ces poudings sont une production locale de l'époque tertiaire, et se trouvent précisément à l'entrée des gorges par lesquelles l'Aragvi et le Iör, chargés de cailloux et d'autres débris, dégorgeaient du Caucase, pendant l'époque où cette chaîne de montagnes était une longue île, entre deux bras de mer. Ces poudings, comme j'ai déjà eu lieu de le remarquer, diminuent de volume en s'éloignant du point où débouchaient les anciennes rivières. Les plus gros et les plus

(1) La colonie de Marienfeld est à 870 pieds au-dessus de Tiflis et à 1974 pieds de hauteur absolue. *Parrot's Reise zum Ararat*, I, 71.

grands amas sont aux environs de Mtzkhétha (1).

Le sol, cependant, est légèrement ondulé. A moitié chemin de Marienfeld, on descend dans le thalveg peu profond de la Martkoba, petite rivière encaissée aussi par des grès recouverts de poudings.

Près de Martkobi, entre le Iör et le Kour, se trouve, dit-on, un petit lac salé, duquel on retire, pendant les journées les plus chaudes, du sel de Glauber. C'est le réservoir de toutes les eaux de pluie des environs; aussi ce sel est-il sale; il faut le refondre et le purifier, pour pouvoir s'en servir.

Avant de passer le canal dérivé du Iör, qui arrose le village de Marienfeld, nous visitâmes une autre colonie allemande, celle de Pétersdorf, la première fondée dans ce pays. Le canal sépare les deux villages, qui, dans le fait, n'en font qu'un. Pétersdorf est de moitié plus petit que Marienfeld.

Le 11 mai, continuant notre route, nous longeâmes la rive droite du Iör, par le sommet des collines. Cette longue bande, qui s'étend entre le Iör et le Kour, depuis les colonies allemandes

(1) Voyez dans le Bulletin de la Société géologique de France, la lettre que j'ai adressée à M. Elie de Beaumont, et qui a été lue à la réunion extraordinaire d'Alençon, septembre 1837, p. 382.

jusqu'à leur confluent, est inhabitée et inhabitable dans le fait, à cause du manque d'eau, à l'exception de quelques points qui sont de véritables oasis, sur une steppe à perte de vue, qui a près de 35 lieues de long. Elle est connue sous le nom de Karaja, et sert de pâturages d'hiver aux tribus nomades descendues des montagnes du Caucase et de l'Arménie, où elles passent l'été. D'un côté, c'était jadis les montagnards du Pchavi, du Mtiouléthi, du Kevsouréthi; de l'autre, les Tatares de Témirche-Hassanli, qui formaient une population de 10,000 familles sur le plateau et le long du Iör, où ils cultivaient du riz. Nadir-Chah a détruit leurs habitat ions et les a dispersés (1). Aujourd'hui, ce sont aussi des Caucasiens et des Tatares.

A 20 verst environ de Marienfeld, nous descendîmes dans la vallée étroite du Iör (2), dont les pentes peu élevées qui la bordent ne consis-

(1) Voyez Güldenstädt, *Beschreibung*, etc., p. 42, édition de Berlin, 1834. La steppe de Karaja, entre le Iör et le Kour, et la steppe d'Oupadar, entre le Iör et l'Alazan, formaient dans l'antiquité une partie de la *Cambysène*, contrée vague, intermédiaire entre l'Ibérie, l'Albanie et l'Arménie. Les Géorgiens l'appelaient *Kambétchovani*, à à cause de la grande quantité de buffles qui s'y trouvaient: *Kambétchi*, en géorgien, signifie un buffle. Comparez Reineggs, II, p. 104. Strabo, lib XI, p. 481.

(2) Reineggs l'appelle aussi *Kabré*.

tent qu'en couches de terre glaise, ou en calcaire quaternaire qui devient prédominant jusqu'à la mer Caspienne; comme le calcaire de Kertche, il est pétri de vénus, de cérithes, de troques, etc. Il est très-visible près de la poste de Mouganli.

Les bords du Iör étaient couverts d'asperges sauvages : on aurait dit des champs plantés exprès, tant elles prospéraient dans ce sol léger, humide et fertile. Ces asperges sauvages sont les seules qu'on cueille et qu'on vende sur les marchés de Tiflis où elles abondent, et où elles sont à bon compte. Cependant il y a un grand choix entre celles qui sont maigres, vertes et qui ont trop poussé, et celles qui, cueillies à temps dans un terrain soigné, ont obtenu par cette légère culture une grosseur et un tissu tendre et délicat que les autres n'ont pas.

Nous nous arrêtâmes au bord du Iör qu'on passe à gué, pour faire reposer nos chevaux; et quoique nous ne fussions qu'au $\frac{11}{23}$ mai, la chaleur me parut insupportable.

Le plateau qui sépare le Iör de la vallée de l'Alazan ou Cakheth, n'est derechef, à mesure qu'on approche de Signaghi, qu'un conglomérat grossier de débris de porphyre, liés par de la terre glaise. Le sol s'élève davantage le long de l'Alazan, formant quelques collines allongées, isolées par des courants d'eau, ou par d'autres

accidents. Les points les plus élevés ont près de 1,000 à 1,200 pieds au-dessus de l'Alazan.

Signaghi ne se voit que quand on est arrivé au bord du plateau, vers l'Alazan. Il s'étend alors tout à coup à vos pieds, épanché sur toutes les sinuosités de la pente méridionale de l'une de ces collines isolées. Cette vue est unique dans son genre, et c'est de là que je l'ai dessinée (1). Les regards se portent d'abord sur la longue muraille, haute de 3 à 4 toises, hérissée de tours, que le roi Héraclius avait fait construire, pour y recueillir tous les peuples de la vallée, en cas d'invasion de la part des Lesghis, que son courage ne parvenait pas toujours à contenir. Cette espèce de forteresse a près de deux verst et demi de long. L'intérieur en est presque vide, et personne ne s'est empressé d'y construire des maisons ; je crois qu'un cens foncier qu'exigeait le roi Héraclius, dégoûta dans l'origine ceux qui en auraient eu l'intention, et la ville, peuplée principalement d'Arméniens, est restée hors du fort, où on la voit aujourd'hui (2). Les deux principales rues, bordées de maisons basses, à toits plats, ne comprennent que le bazar, que les marchands abandonnent le soir pour se rendre chacun dans leurs maisons, disséminées

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 25.

(2) Comparez Reineggs, II, 107.

çà et là, sans ordre, sur tous les accidents du terrain. Presque toutes ont un coin de jardin, de verger ou de vigne; celle-ci se cultive sur échalas.

Le haut de la ville est dominé par trois bâtiments; le plus grand au milieu est destiné aux autorités du district de Signaghi; le commandant du district demeure dans la jolie maison qui est à droite, et on loge dans celle qui est à gauche, les officiers et employés publics qui ne font que passer par cette ville pour affaires. C'est là qu'on nous offrit un logement.

Derrière ce premier plan, se déroule toute l'immense vallée de l'Alazan ou Cakheth, d'une fertilité digne de l'Iméreth. Quelques bois ressortent par leur teinte plus foncée sur le tapis clair de la vallée, au milieu de laquelle on voit briller l'Alazan, qui serpente comme le Méandre le long des bois.

Et dans le fond, pour horizon du paysage, se présente la chaîne caucasienne d'un gris bleuâtre, qui sépare le Cakheth de Derbend et du reste du Daghestan. Les cimes (le $\frac{13}{25}$ mai) sont encore marquées de franges de neige brillante et surmontées de nuages blancs arrondis. Dans cette chaîne, s'ouvrent les vallées de Biélokany et du Djar, avec la forteresse nouvelle de Zakatali.

Le district dont Signaghi est la capitale, comprend la moitié inférieure du Cakheth, avec une

population de 45,000 habitants. La plupart sont Géorgiens et du nombre de ces colons que les rois de Géorgie ont transportés des vallées du Somkheth sur les bords de l'Alazan. Signaghi compte 3,200 habitants, dont 2,851 sont Arméniens.

La moitié supérieure de la vallée de l'Alazan comprend le district de Télav avec 47,000 habitants, dont 3,272 forment la population du chef-lieu.

Tout le Cakheth produit du froment, nourriture principale des habitants, et quelque peu de millet; mais la richesse essentielle de ce pays, est la vigne. Il produit bien plus des deux tiers des 60,000,000 de pintes de vin qui forment le revenu annuel de la Géorgie.

Déjà Strabon parle de cette extrême abondance dans son tableau de l'Ibérie, quand, décrivant les vallées de l'*Aragus* et de l'*Alazonius*, il dit : « Les vignes y demeurent non couvertes (ασκαφος) (1); on ne les taille que tous les cinq ans; les nouveaux plants rapportent déjà du fruit la deuxième année, et quand ils ont atteint toute leur crue, ils produisent tant de raisins, qu'on est obligé d'en laisser une partie pourrir sur les ceps. » Rien n'a changé depuis Strabon, et l'abondance n'a pas diminué.

(1) Ασκαφος pourrait s'entendre aussi par *non labourées*. Strabo, lib. XI, p. 482.

En traitant des ressources de Tiflis, j'ai déjà dit quelques mots du vin de Cakheth, qui est certainement l'un des meilleurs du Caucase. Mais sa qualité dépend beaucoup des soins qu'on lui donne lors de sa fabrication. Les propriétaires entendus, qui sont sortis de la routine géorgienne, sont parvenus à obtenir des choix qui peuvent rivaliser avec nos bons vins de Bourgogne. On dit généralement que les vins de Cakheth n'ont pas de bouquet : cela est facile à comprendre; il est étouffé sous l'odeur de la naphte dont on enduit l'intérieur des outres. Il n'en est pas de même quand on le boit puisé dans une koupchine fraîchement ouverte. Mis ainsi en bouteilles, il conserve pendant plusieurs années un bouquet délicieux.

Les koupchines de Cakheth sont les plus grandes des pays caucasiens; M. Parrot qui décrit la manière de les fabriquer, les a vu modeler à un seul jet; j'ai observé le contraire autre part.

Selon ce savant professeur, le potier qui veut fabriquer de pareils vases de 7 pieds de haut et de 4 de large, mesure commune, et ne leur donner qu'une épaisseur d'un demi-pouce, prépare très-soigneusement sa terre, qu'il lave, étend ensuite sur une surface plane et hache soigneusement avec une épée de bois, pour lui donner toute l'homogénéité possible. Le potier

modèle alors, sur un petit banc très-bas, le pied du vase, à la main et sans faire usage du tour; il en élève les flancs autant que lui permet la mollesse de l'argile; il s'arrête alors et recouvre les bords du vase de feuilles fraîches; pendant que son ébauche se sèche et se conso-solide, il va travailler à 7 ou 8 autres vases qu'il commence à la fois; quand il croit que son ouvrage est assez sec, il revient au premier, enlever les feuilles qui ont servi à conserver le bord frais; il pince tout le tour du bord avec les doigts, le marque d'incisions, dans lesquelles il assujétit le nouvel étage qu'il va élever au-dessus, en tenant sous le bras un long rouleau de glaise. Il a soin de tourner en sens inverse des incisions, pour unir plus intimement la nouvelle argile avec l'ancienne. Ce nouvel étage monte de 7 à 8 pouces, et le potier le recouvre de feuilles quand il menace de fléchir. C'est ainsi que, reprenant son ouvrage à plusieurs reprises, l'artiste parvient à l'achever. Quand le vase est déjà trop haut pour lui, il se sert d'un banc, et comme le pied du vase est très-étroit, il l'étaie au fur et à mesure qu'il sèche, par des pierres ou par des morceaux de bois.

La cuisson de ces vases qu'on ne vernisse pas, se fait deux à deux, dans de grands fours murés dans la terre, sans autres procédés que les moyens ordinaires joints à beaucoup d'adresse.

La forme de ces vases approche des amphores grecques, si ce n'est que le col est plus court et beaucoup plus large, afin de pouvoir puiser commodément avec le puisoir. Ils n'ont pas d'anses comme les amphores, qui étaient assez petites pour qu'on pût verser le vin au lieu de le puiser. Les plus grandes amphores n'ont que 2 ½ pieds de haut, tandis qu'on voit des koupchines qui ont 9 pieds de haut et 6 ½ pieds de large. On ne plaçait que le pied des amphores dans la terre ou dans le sable, au lieu que les koupchines y sont enfouies, la manière de faire le vin et de le conserver, ne différant pas en Cakheth de ce que j'ai observé en Iméreth (1).

Le Cakhe appelle une koupchine *kvévri*, nom local : la contenance des plus grandes va jusqu'à 9 mille pintes (près de 5 bosses, mesure de Neuchâtel). La bouteille du Cakhe est une cruche en terre, comme dans le reste du Caucase, et ses verres des cornes et des koula (2).

Comme dans tous les vignobles, il y a plusieurs manières de cultiver la vigne, suivant le sol et suivant l'exposition. Dans quelques parties du Cakheth, on ne lui donne pas plus de

(1) Voyez *Reise zum Ararat von Friedrich Parrot*, I Th., p. 55, et pour les formes de l'amphore et de la koupchine, voyez IVe série, pl. 7, fig. 8, et pl. 9, fig. 16 de mon Atlas.

(2) On trouvera dans le costume celui du Cakhe.

soin qu'en Iméreth, c'est-à-dire qu'on dirige les ceps sur les arbres qu'ils enlacent comme des lianes. Les forêts du Cakheth sont toutes ainsi entrelacées de guirlandes de vigne. Mais il est aussi beaucoup de vignobles plantés et soignés comme en France. On n'enterre pas les ceps pendant l'hiver ; on profite de cette saison pour les tailler en ne leur laissant que 4 à 6 yeux, et quand la pousse a eu lieu, au printemps, on lie les sarments à des échalas.

Dans les endroits bas et irrigables, on a adopté l'usage d'arroser, comme à Astrakan, le pied du cep, ce qui augmente la quantité du raisin, en détériorant sa qualité. Le vin de ces vignobles ne se conserve pas au-delà d'une année.

Le meilleur vin se récolte sur des collines exposées au midi, où le vigneron, pour suppléer à l'eau, entoure le pied de chaque cep au printemps, avec un peu de fumier. Cette qualité de vin a plus de feu, plus de corps (1).

Les vignobles du Cakheth sont répartis dans les deux districts de Télav et de Signaghi. Celui de Télav a les plus considérables, dont on es-

(1) Comparez à ce sujet Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, t. II, p. 217; Güldenstädt, *Beschreibung*, etc., p. 55, éd. 1834, Berlin, et *Description statistique de la Géorgie*, en russe, t. I, p. 330. J. J. Lerch, en 1745, disait déjà : Le bon vin rouge de Chamaki est célèbre au loin. *Busching*, 10, 464.

time l'étendue à 7,000 dessétines ou 18,000 arpents, et le rapport à 1,960,000 védros ou 31,360,000 pintes. Le district de Signaghi possède 3,000 dessétines de vignobles ou 7,728 arpents, qui rapportent annuellement 1,240,000 védros de vin, soit 19,840,000 pintes. En tout, dans les deux districts, 25,728 arpents de vigne, et 51,200,000 pintes de vin.

On voit qu'à proportion de l'étendue cultivée en vigne, le district de Signaghi recueille plus que celui de Télav. Ce rapport s'exprimerait par les chiffres suivants :
District de Télav, étendue 7/10e, récolte 6/10.
District de Signaghi, étendue 3/10e, récolte 4/10.

L'estimation du revenu des vignobles du Cakheth paraîtra un peu forte aux propriétaires de vignes de la Suisse occidentale, où jamais l'on n'obtiendrait une moyenne aussi considérable ; elle serait, d'après les mesures de Neuchâtel, de 3 $\frac{1}{5}$ gerles par ouvrier.

Les produits en vin du district de Télav passent pour l'emporter, en qualité, sur ceux du district de Signaghi. Les quartiers les plus renommés sont ceux de *Kondoli*, qui appartient au gouvernement; *Kvarèli* et *Tsinodali*, où sont les domaines d'un prince Tchivtchévadzé, qui avait épousé une princesse Orpélian. La récolte commence en septembre; les meilleures qualités se vendangent en octobre.

Les vignobles du district de Signaghi se divisent en deux régions, ceux dits *Oukhanamkari*, situés au sud de Signaghi, sur des coteaux qui regardent en partie le Iör; là se trouvent les quartiers de *Tibaani* ou de Saint-Etienne, et ceux des villages de *Tchotori*, de *Bodbé*, de *Magaro* et de *Matchekani*. Les vendanges y commencent vers le 15 d'août et durent jusqu'en octobre. Les qualités, quoique bonnes, sont inférieures à celles de l'autre région, dite *Tsinamkari*, qui comprend les vignobles de la rive gauche de l'Alazan. Là, se trouvent les domaines de *Moukozani*, dont le vin rivalise avec les meilleures qualités du district de Télav; ceux de *Kardanaghi*, sur des coteaux à peu de distance au nord de Signaghi, de *Vélitsikhé*, d'*Akhachény*, dans la plaine de l'Alazan.

Les meilleures qualités se vendent dans le commerce, de 10 à 30 roubles en argent la *sapelna* (40 védros ou 640 pintes environ); ce qui revient de 7 à 20 centimes la pinte.

Le gouvernement possède 17 morceaux de vignes sur l'Alazan, ce sont des fragments des anciens domaines des rois de Cakheth. Il nomme une espèce d'intendant qui a la direction de ces domaines; mais en général les choix ne sont pas heureux pour toutes les places de ce genre. Ce sont ordinairement d'anciens officiers ou employés, peu faits à leur nouveau poste, mais

auxquels on veut faire une retraite pour les récompenser de leurs services; ce motif très-noble de la part du gouvernement, fait que l'on tient moins aux petits revenus de ces domaines. Le commissaire que l'on venait de nommer en Cakheth, était un militaire qui avait passé ses années de services dans le fond de la Russie, et qui n'avait jamais vu de vignes. Très-zélé pour sa nouvelle charge, il avait à cœur d'introduire dans la manipulation du vin, les améliorations qu'il étudiait dans les livres. Ainsi, par exemple, voulant subtituer l'usage des tonneaux à celui des outres et koupchines, il en fit faire autant qu'il lui en fallait pour loger toute sa nouvelle récolte; mais n'ayant pas su qu'il fallait étuver ses tonneaux neufs à plusieurs reprises et à l'eau bouillante, son vin rouge prit le goût du chêne et fut détestable; le blanc devint brun, et ne fut pas meilleur que le rouge.

Après les princes Tchivtchévadzé, les princes Béboutof ont aussi d'excellents vignobles en Cakheth.

Pendant que M. Meyer conversait avec tous les Arméniens de Signaghi, au sujet d'achats de bourres de soie, je parcourais la contrée et je dessinais. Malheureusement, lorsque le tremblement de la fièvre me reprit, mon dessin n'était qu'à peine ébauché; je le terminai sous les influences d'un violent paroxisme; mon courage

me soutint tant que mes yeux avides faisaient, pour ainsi dire, la conquête de la contrée; mais quand je voulus retourner chez moi, les forces me manquèrent et j'eus beaucoup de peine à me traîner jusque-là, forcé de me coucher à chaque instant sur le bord du chemin.

En retournant à Tiflis, nous prîmes dans notre voiture à Marienfeld, le schultz du village. Cet homme, qui avait reçu en Allemagne une bonne éducation, nous raconta une multitude de particularités sur leur migration et sur leur établissement en Géorgie. Il avait été l'un des principaux acteurs dans ce drame remarquable, qui peint si bien le pouvoir des préjugés sur une civilisation faussée par le bigotisme.

La plupart des Wurtembergeois protestants, épouvantés par la révolution française et par les guerres sanglantes et sans fin de Napoléon, avaient l'idée fixe que la fin du monde approchait. L'an 1830 devait voir luire le grand jour des peines et des récompenses. Les âmes effrayées à l'approche du jugement de Dieu, voulurent se rapprocher du tombeau de Notre Seigneur, pour être plus près de la source de la grâce et du salut. Poussé comme par un esprit de vertige, chacun n'eut qu'une pensée, celle de se rendre à Jérusalem pour y attendre son sort. Les Wurtembergeois savaient très-bien qu'on peut arriver par mer; mais les Wurtembergeois n'aiment

pas la mer. Les plus savants apprennent qu'on peut s'y rendre par terre en faisant un grand détour par le midi de la Russie, par le Caucase, et les voilà qui se résolvent à entreprendre ce voyage périlleux. Chacun s'empresse de vendre ses immeubles et tout ce qu'il ne peut emporter. On chargea le reste sur des chariots, et des populations entières s'acheminèrent ainsi vers la Terre-Sainte.

Ils n'appartenaient point du tout à cette classe de colons que la Russie, depuis le commencement du siècle, cherchait à attirer dans ses Etats, pour l'aider à repeupler les vastes étendues de pays qu'elle venait de conquérir sur les Tatares et sur la Turquie. Répondant à son appel, les memnonistes de la Prusse ducale étaient entrés les premiers en arrangement avec ce gouvernement qui accordait 67 dessétines de terres à chaque famille en propriété, avec des pâturages en proportion, des bois de construction pour se bâtir des maisons ou des maisons toutes faites, à charge de remboursement dans un temps donné. L'on exigeait, en retour, que chaque famille apporterait avec elle un capital de 12 à 1500 roubles (1).

(1) *Voyage du maréchal duc de Raguse*, t. I, p. 351. Cet ouvrage, qui est une peinture très-fidèle de ce que le maréchal a pu observer dans le midi de la Russie, est défiguré par les noms propres qui sont souvent méconnais-

Aux memnonistes, s'empressèrent de se joindre des Suisses, des Allemands de toutes les nuances de culte, catholiques, réformés. Le nombre de ceux qui venaient réclamer l'indemnité du gouvernement, se trouva si considérable et dépassa tellement les prévisions du gouvernement, que la majeure partie de ces nouveaux venus se trouva, au premier moment, dans une très-fâcheuse position. La peste, les guerres avec la France et la Turquie, qui survinrent au milieu de ces migrations, mirent le comble à leur misère, et des familles entières périrent avant que le gouvernement eût pu les loger, les répartir dans leurs nouvelles demeures. Aujourd'hui que le voyageur traverse les riantes colonies qui bordent les cataractes du Dniepr ou les rives de la Molotchena, et celles qui sont semées sur les flancs de la chaîne Taurique ou du Bèchetau, il a peine à se figurer toutes les premières souffrances, les premières difficultés de ces nouveaux établissements, si prospères aujourd'hui.

En 1834, le seul gouvernement de Crimée comptait 5,645 colons allemands et suisses, et 5,239 memnonistes, en tout 10,884 colons étrangers (1).

sables sous le travestissement dont l'éditeur s'est plu à les accoutrer.

(1) *Guide du voyageur en Crimée*, par C. H, Montandon, p. 56 et 346.

1,128 résident dans le district de Simféropol.
1,756 — dans celui de Théodosie.
8,000 — dans celui de Mélitopol.

Les neuf colonies spéciales (1) des districts de Simféropol et de Théodosie, comprenaient, à elles seules, une population de 1,912 habitants, avec 341 maisons. A cette époque-là, on avait déjà planté 500,000 pieds de vigne qui rapportaient, dans de bonnes années, jusqu'à 180,000 pintes de vin. La plupart des colons suisses, au nombre de 48 familles, se sont réunis à Zurichthal.

Le gouvernement de Kherson a aussi ses colonies, ainsi que celui d'Ekatérinoslav. Celles-ci sont dans les anciens domaines des cosaques Zaporogues, pays des plus fertiles, qui avoisine les cataractes du Dniépr, et dont la position est des plus avantageuses, au sud et dans le voisinage d'une grande ville comme Ekatérinoslav. On y compte 17 villages. Tous, ainsi que ceux de la Crimée, datent de 1804 à 1809.

On crut d'abord que les Wurtembergeois qui s'acheminaient vers le midi de la Russie, appartenaient à cette classe de colons qui cherchaient de nouvelles terres. On voulut les placer autour

(1) Les noms de ces neuf colonies sont Neusatz, Friedenthal, Rosenthal, Kronenthal, Zurichthal, Heilbroun, Herzenbourg, Soudagh et Otouze.

d'Odessa. On apprit alors le motif de leur voyage et on leur représenta tous les dangers et toutes les difficultés qui les attendaient, s'ils persistaient dans leur entreprise.

Rien ne put les arrêter, et poursuivant leur pélerinage avec un zèle aveugle, ils s'acheminèrent, bon gré mal gré, vers le Caucase, qu'ils traversèrent péniblement, et ils débouchèrent enfin par caravanes, en 1817, aux environs de Tiflis, où l'on fut fort surpris du singulier spectacle de leur arrivée.

Le général en chef Iermolof, prévenu de cette bizarre apparition sur les 'pentes méridionales du Caucase, crut d'abord avoir affaire à des fous, en écoutant leurs raisonnements et leurs projets. Ayant fait venir les principaux chefs près de lui, il leur représenta l'impossibilité de continuer leur route. C'est très-bien, leur dit-il, tant que vous êtes sur le sol de la Russie. Voyagez en paix et à la garde de Dieu, puisque vous vous en faites un cas de conscience; mais sachez que dès que vous aurez passé notre frontière, vous entrerez sur le territoire de la Perse, de mahométans qui se soucient fort peu de vos pélerinages. Si les chefs de l'Arménie (qui n'était pas encore russe) ne vous font pas esclaves pour vous distribuer sur leurs domaines, croyez-vous que vous échapperez aux mains des Kourdes, ces brigands sans pitié, qui vous pilleront à ou-

trance, et qui croiront vous faire une grande faveur que de ne pas vous massacrer, et de vous envoyer garder leurs troupeaux? Et encore, échapperiez-vous aux Persans et aux Kourdes, que vous n'échapperiez pas aux Turcs et aux Arabes du désert?

Les chefs de l'entreprise furent émus à ce tableau si vrai des misères sans nombre qui les attendaient, s'ils persévéraient dans leurs projets. D'ailleurs les fatigues d'un long voyage et les maladies, en diminuant leur nombre, avaient bien ralenti leur zèle. Ils acquiescèrent aux conditions qui leur furent faites de les traiter comme les autres colons de la Russie méridionale, de leur donner 35 dessétines de terres arables en propriété par famille, de leur bâtir des maisons, dont le remboursement s'effectuerait dans l'espace de dix ans, sans intérêts. Au bout de ce temps, les colons devaient être assujétis à une imposition de 20 copeks ou centimes par dessétine (1). Jusque-là, ils devaient être exempts de toutes charges.

Telles sont les conditions qui furent offertes et qui furent acceptées. Néanmoins, les premiers moments de cette colonisation ont été bien durs pour les nouveaux venus. Chacun demandait sa

(1) A Marienfeld, cette prestation était évaluée à 7 abazes ½ (6 francs) par propriété.

maison et croyait que le gouvernement pouvait les faire surgir de terre comme des champignons. Les colons se plaignirent et firent les exigeants; ils impatientèrent le général gouverneur, qui d'abord leur avait été favorable, et qui se repentit ensuite d'avoir laissé venir dans son gouvernement des gens aussi têtus.

Bien des fois, notre schultz avait été envoyé en députation auprès de lui, et il ne parlait qu'avec humeur de ses entrevues avec le sévère gouverneur du Caucase.

Enfin, tout se calma, tout s'arrangea, et nécessité fit loi; les esprits et les préjugés s'adoucirent, étouffés sous le poids des soucis de la vie matérielle. Il fallut se faire au climat, et la mortalité fut grande pendant les premières années.

Le total des colons qui arrivèrent successivement (1), en 1817 et 1818, était de 2,617 individus. En 1831, leur nombre, diminué de 616, ne s'élevait plus qu'à 2,001 habitants. Les guerres avec la Perse s'étaient jointes aux pleurésies, aux fièvres typhoïdes, pour les décimer. En juin 1826, Hélénendorf et Annenfeld avaient été pillés et saccagés par les Tatares du Karabagh, comme je l'ai raconté. Au mois

(1) Un certain nombre de familles qui n'osèrent passer le Caucase, se sont colonisées au pied du Béchetau.

d'août, ce fut le tour de Kathrinenfeld. Trente colons tués et 130 personnes emmenées en esclavage, diminuèrent cruellement la population de ce village, qui comptait alors 85 familles; ceux qui échappèrent se sauvèrent à Elisabeththal (1).

Mais en 1836, déjà ces populations avaient repris le dessus, et leur chiffre, augmenté de 401, s'élevait à 2,402 habitants, tant par les naissances que par le retour d'un certain nombre de captifs.

	Familles.	Habit.
1. Marienfeld comptait alors	31	170
2. Pétersdorf,	17	91
3. Kathrinenfeld,	113	626
4. Hélénendorf,	149	745
5. Elisabeththal,	74	434
6. Alexandersdorf,	29	152
7. Colonie de Tiflis,	51	184
Totaux. . . .	464	2,402

La première des colonies fondées fut celle de Pétersdorf. Par sa fertilité et son état prospère, elle occupe, avec Marienfeld, le premier rang. On classe les autres, sous ce même rapport, dans l'ordre que je viens de leur assigner.

Cette prospérité est indépendante de l'éten-

(1) *Reize zum Ararat von Friedrich Parrot*, I, p. 240.

due de terrain que possède chaque colonie; car, ni Marienfeld, ni Pétersdorf, ni Hélénendorf, n'ont obtenu le nombre de dessétines de terres arables qui leur avait été promis, tandis qu'Elisabeththal a eu sa part. Tout dépend de l'industrie, du courage et de la proximité des débouchés.

Marienfeld et Pétersdorf ont tout ce qu'on peut désirer, vin, blé, chevaux, fruits en abondance, et cela à la porte de Tiflis. Chaque maison a sa vigne et son verger, et on a plaisir à voir leurs jolies maisons propres, commodément allignées. L'entretien du canal d'irrigation qui, suivant les idées des colons, devrait être réparé aux frais du gouvernement, est retombé à leur charge et leur coûte beaucoup.

J'ai parlé des vignobles de Kathrinenfeld, de ses champs; j'ai traité de même l'état actuel et l'avenir d'Hélénendorf. Je ne sais à quoi attribuer l'infériorité d'Elisabeththal, si ce n'est peut-être à la nature du terrain pierreux, rocailleux qui l'environne. Au reste, quant à l'étendue, c'est l'un des villages les mieux partagés, car il possède 2,302 dessétines de terres arables et 467 dessétines de terrains vagues (31 dessétines + 6 $\frac{1}{5}$ par famille), sur lesquelles les habitants ont planté 67,900 pieds de vigne et 2,658 arbres fruitiers.

Alexandersdorf n'a que 23 dessétines de terres

arables par famille, et $7\frac{1}{8}$ de terrains vagues. Sa position dans la vallée du Kour, et la proximité de Tiflis, devrait contribuer à favoriser cette petite population; mais il paraît qu'elle manque d'eau, et que la pauvreté de la commune ne lui permet pas d'entreprendre des travaux qui amèneraient les eaux du Kour en plus grande abondance. Le sol d'Alexandersdorf ne diffère en rien de celui des environs de Tiflis, qui est marneux, schisteux, maigre; la chaleur le fendille, le réduit pour ainsi dire en cendres, et ce n'est qu'à force d'irrigation qu'on peut en obtenir quelque chose. Chaque maison a son jardin où il n'y a que peu de vignes et d'arbres fruitiers. Les colons de ce village sont volontiers voituriers.

Quant à la colonie de Tiflis, on peut dire qu'elle n'est qu'industrielle; car elle ne possède par famille que $\frac{11}{17}$ dessétines de terrain cultivable, avec $\frac{2}{5}$ de sol vague; 6,571 ceps de vigne et 943 arbres fruitiers ne peuvent nourrir une population de 184 habitants. Presque tous les colons sont gens de métiers: on y trouve 3 maréchaux, 1 serrurier, 8 tailleurs, 2 brasseurs de bière, 3 maçons, 1 tanneur, etc. La ville de Tiflis les occupe.

Malgré l'état si florissant de ces colonies, il se trouve des gens qui savent se plaindre de tout. Ce n'est pas encore assez d'industrie et d'acti-

vité, à leur avis. Ils font aux colons un crime d'avoir adopté beaucoup des usages du pays, dictés par le climat, et de se servir même de la charrue géorgienne. Selon eux, ce n'est pas de ces Wurtembergeois qui n'ont apporté de l'Allemagne que leur routine, qu'il faudrait à la Géorgie; ils demandent des habitants du midi de la France, de l'Italie, de la Grèce, des gens qui entendraient la culture de l'olive, du figuier, des vers à soie, de l'indigo, pour ouvrir à la Géorgie, qui est propre à toutes les cultures, de nouvelles branches d'exportation.

On s'ennuie de ces gens à système, éternels raisonneurs qu'on ne peut jamais satisfaire. Ils ne sont pas à même d'apprécier le plaisir qu'on goûte à voir des populations fanatisées, rentrées dans l'ordre et redevenues des membres utiles de la société. Elles le doivent à leurs pasteurs, gens dignes de toute vénération par le zèle qu'ils ont mis à les éclairer et à leur inspirer de justes idées sur les mérites du christianisme.

Tous les colons appartiennent à la religion réformée, à l'exception d'un certain nombre de familles de *séparés*, qui habitent principalement Alexandersdorf. Chaque colonie a son église, son pasteur, son école, excepté Petersdorf, qui dépend pour cela de Marienfeld.

La plupart de ces églises sont bien bâties; la plus belle est celle de la colonie de Tiflis. On

venait de l'achever, et j'eus le plaisir de la visiter en détail, en société des RR. PP. capucins de Tiflis, qui nous avaient demandé en grâce de la leur faire voir, tant ils étaient curieux de connaître les particularités de notre culte. M. le pasteur Jordan leur en fit les honneurs, et les voûtes du temple résonnèrent, pour la première fois, des phrases latines des missionnaires de Rome et de Bâle. Car toutes les colonies sont desservies par des pasteurs envoyés par l'*Institut des missions* de cette dernière ville.

Les *séparés* n'ont ni pasteur, ni église; il règne parmi eux une espèce de liberté cynique, qui contraste d'une manière étrange avec la morale du christianisme : les femmes sont communes, dit-on, entre eux.

L'administration des affaires de toutes ces colonies est remise à un inspecteur. Celui qui l'était, lors de mon séjour à Tiflis, avait été employé d'abord dans les douanes, et ne s'entendait guère ni aux affaires des Allemands ni à l'agriculture, qualités essentielles dans un administrateur qui doit créer, encourager, trouver de nouvelles ressources. Il a été changé et on en a profité pour améliorer le mode de direction.

TRAJET

DE TIFLIS A PÉTIGORSK,

A TRAVERS LE CAUCASE.

Mtzkhétha.

Grâces à la diète et aux soins de mes compatriotes de Tiflis, je fus bientôt rétabli de cette seconde rechute de fièvre, et je partis de Tiflis pour traverser le Caucase, le $\frac{29\text{ mai}}{10\text{ juin}}$, en société de M. Clément, conseiller de collége et ancien chef des douanes de Géorgie. Nous prîmes tristement congé de nos amis de Tiflis, qui s'étaient réunis chez M. le colonel Tritilévitch, pour nous faire leurs adieux.

La route de poste de Tiflis à Mtzkhétha suit la rive droite du Kour; nous cotoyâmes des rochers de schiste et de grès qui encaissent le lit du fleuve, ayant en vue dans le fond de la vallée la cime blanche du Kasbek. Le sommet des collines en couches discordantes avec le grès et le

schiste, consiste, comme à Naftlougi et à Avlabar, en amas de gros cailloux, débris roulés de schiste, de grès et quelquefois de calcaire noir : ces cailloux sont disposés par lits horizontaux, qui ressemblent à un grossier conglomérat, dont les gros blocs éboulés bordent le chemin.

Nous passâmes à 4 verst de Tiflis le petit ruisseau de *Véra*, puis au 10[e] verst, nous entrâmes dans un rélargissement de la vallée qu'on appelle plaine de *Dighomi*, longue de quelques verst, sur 2 ou 3 de large. Elle est célèbre dans l'histoire de Pharnavase, qui commence vers l'an 300 avant J.-C. la série des rois de Géorgie. Cette légende que j'ai rapportée plus haut (1), n'est pas invraisemblable, pas même le fait de la grotte, qui pourrait fort bien être l'une de celles qui tapissent ici en grand nombre le rocher, comme on le remarque sur la route de Tiflis au grand Avthala, en remontant la rive gauche du Kour. Mais est-elle vraie? Il n'est pas plus possible de la certifier que celles qui sont la base de toutes les histoires anciennes.

Après la plaine de Dighomi, nous rentrâmes dans les défilés qu'on a eu peine à ménager entre le rocher et le Kour. Le paysage est sauvage et le fleuve présente nombre de points de vue pittoresques.

(1) Tome II, p. 35.

En face de Mtzkhétha, non loin de l'endroit où S. M. l'empereur Nicolas faillit être renversé dans le Kour, ce fleuve change tout à coup de direction et fait un coude brusque : les rochers s'ouvrent, et une fente sombre permet au Kour de s'échapper des bassins supérieurs du Karthli pour entrer dans la vallée de Tiflis. A ce coude, que les Géorgiens appellent le genou du diable, *Dévis-Namoukhli*, le Kour reçoit l'Aragvi qui coule du nord au sud.

Nous remontâmes le défilé, en nous enfonçant dans la fente du Kour : plusieurs rochers déchirés à pic s'élèvent du sein du fleuve; des restes de forteresses, de tours couvrent ces rochers. Un vieux pont lancé d'un rocher à l'autre transporte le voyageur à travers un bras du Kour, jusqu'au pied d'une vieille tour et d'autres ruines, qui séparent le petit pont d'un plus grand dont le milieu est en bois; l'arche qu'on a ainsi remplacée a disparu depuis longtemps, et si c'est ici vraiment le pont que construisit Pompée pour poursuivre Mithridate et ses alliés, il y a longtemps qu'il brave la puissance des éléments.

Au-delà du pont, revenant sur nous-mêmes, nous longeâmes les rochers sur lesquels s'élevait jadis le fameux faubourg de *Sarkhine* (1), assiégé par Alexandre de Macédoine.

(1) Voyez t. II, p. 29 et 32.

Le pont du Kour, d'ailleurs, faisait communiquer le faubourg de Sarkhine avec la montagne de *Karthlos*, et la ville et l'autel d'*Armasi*, situés presque en face, sur la rive droite du Kour, la ville occupant le fond d'une petite vallée, où coule encore actuellement le ruisseau d'Armasi. Que de richesses sont encore cachées pour l'archéologue dans ces ruines que personne n'a visitées !

Quand nous eûmes dépassé les ruines de Sarkhine, nous trouvâmes l'ancien emplacement de *Mtzkhétha*, sur un terre-plein d'un verst de longueur, à peu près, entre le mont Sarkhinèthi et le confluent du Kour et de l'Aragvi. Je ne vis que ruines et misère dans cette antique capitale de la Géorgie, qui fut tant de siècles glorieuse, riche et puissante.

L'ancienne cathédrale de *Svéti-Tzkhovéli* (1) est le premier objet qui frappe la vue au milieu de cette triste scène de dévastation. Elle est au centre de fortifications et de tours en ruine. Dans le pourtour intérieur de cette muraille, on a ménagé des logements destinés au patriarche; la plupart sont abandonnés, et les por-

(1) On l'appelle aussi *Ssamiromé*, sans doute à cause de son fondateur Mirian. La statistique de la Géorgie, par Oreste Evetzki, p. 146, assure que cette métropole était dédiée aux douze apôtres.

tiques en pierre de taille d'un porphyre vert, construits avec élégance, ne sont plus que des masses informes rongées par le temps. On nous logea dans l'appartement qu'occupe le métropolitain de la Géorgie, quand il vient officier à Mtzkhétha; on ne peut rien voir de plus misérable.

L'église, construite avec l'élégance la plus recherchée du style géorgien, fut la première église de la Géorgie. Les premiers fondements en furent jetés par Mirian, qui se convertit au christianisme à la voix de sainte Ninon (1).

Mirdat qui régna de 364 à 379, remplaça cette première chapelle en bois par une église en pierre (2). Elle subit sans doute plus tard des restaurations et des changements. Mais quand, en 1414, Alexandre monta sur le trône, toute la Géorgie avait été tellement ravagée par le farouche Timur, qu'il n'y avait plus « pierre sur « pierre de la métropole de Mtzkhétha, la très-

(1) Voy. plus haut, t. II, p. 60.

(2) On dit que le nom de *Svéti-Tzkhovéli* lui vient précisément de ces colonnes de marbre que le roi Mirdat substitua à celles de bois; car *svéti*, en géorgien, signifie une colonne en pierre; et comme la première église fut fondée pour y garder le *Khiton*, il y a toute apparence que sa chapelle actuelle, avec deux colonnes et un dôme, est l'édifice de prime fondation, et que le reste fut ajouté depuis.

« sainte église catholique; elle avait été renver-« sée de fond en comble et dévastée ainsi que « tous les autres temples (1) ». Alexandre reconstruisit la métropole à peu près sur le même plan que l'ancienne, et j'ai trouvé la plus grande analogie entre le style des absides et celui de la métropole de Koutaïs.

La coupole s'écroula en 1656 et fut reconstruite par le roi musulman Rostom, qui régna de 1634 à 1658 (2). Enfin, Vakhtang V, qui régna de 1704 à 1722, fit faire de grands embellissements à cette église.

Le plan de l'église est celui de toutes les églises géorgiennes (3). Elle mesure en tout 178 pieds de long, 78 pieds et demi de large, et 111 pieds de haut. C'est une croix dont le centre est éclairé par un dôme, et dont la grande nef forme le plus long côté. Les bas-côtés étroits sont séparés de la grande nef par deux arcades d'inégales dimensions.

La façade des absides est un modèle parfait du style géorgien : elle est décorée comme celle de Koutaïs par deux belles niches et par de

(1) Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset, p. 2 et 3.

(2) Id., p. 79.

(3) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 52. Güldenstädt lui donne 80 pas de long sans le portique, 90 pas avec le portique et 45 pas de large.

fausses arcades, Les murailles sont parsemées de reliefs et d'animaux.

Les façades des *transepts** ou bras de la croix sont dans le même style que les absides. A l'extérieur, la grande nef est ornée de quatre arceaux en forme de niches, qui reposent sur le toit des bas-côtés comme à Ghélathi et à Koutaïs.

La pierre dont on s'est servi est un porphyre vert ou rougeâtre comme celui Tchamokmodi.

L'église à l'intérieur est ornée de peintures sous quelques-unes desquelles les inscriptions sont en grec; ce sont les plus anciennes; les plus modernes ont des inscriptions en géorgien.

Les rois de Géorgie couronnés dans cette métropole, y ont été ensevelis pour la plupart. On cite dans ce nombre Vakhtang-Gourgaslan, Davith, fils de Lacha, Dimitri-Tavdadébouli, Louarsab-le-Grand, Svimon et Ghiorghi (1). Les patriarches reposent aussi ici. Les pierres funéraires, très-peu ornées, sont toutes au niveau du sol et ne portent que des traces illisibles d'inscriptions. Les tombes des deux derniers rois, Heraclius et George, placées des deux côtés de l'iconostase, n'étaient d'abord qu'un rehaussement pavé en briques et recouvert d'une grosse toile de coton. L'empereur Alexandre les

(1) Klaproth, *Voyage au Caucase*, etc., I, p. 510.

a fait remplacer par des sarcophages en marbre.

Mais le vrai sanctuaire de cette église n'est point dans l'église; il est dans une espèce de chapelle qu'on voit à gauche en entrant et qui est éclairée par une coupole qui repose en partie sur deux colonnes, au milieu desquelles paraît une table de pierre très-vénérée : on y gardait jadis le fameux *Khiton*, l'un des vêtements déchirés de Jésus-Christ. Sur chacune de ces colonnes peut se lire une inscription; l'une est en grec, l'autre en géorgien. N'ayant pas eu le temps de prendre copie ni de l'une ni de l'autre, M. de Stéven m'a permis de me servir de celle qu'il avait faite le 19 octobre 1804 de l'inscription grecque, et j'en donne la traduction telle qu'elle a été publiée par MM. Haas, de l'Institut de France, et Brosset jeune, de l'Académie de Saint-Pétersbourg (1).

« Ce temple divin et très-vénérable de Marie,
« notre reine, mère de Dieu et toujours Vierge
« (a été.......), aux frais et par les soins de
« la bienheureuse servante de Dieu, Pébanpato
« ...... Pakrate, à la prière du chef nommé
« le gouriel Kaikhosrowi Gater, prince cou-
« ronné de Dieu........ »

(1) *Explication de diverses Inscriptions géorgiennes, arméniennes et grecques*, par M. Brosset jeune, académicien extraordinaire, p. 103.

Tel est le sens qu'on peut raisonnablement tirer de cette inscription, mutilée sur ses deux bords. Les deux lignes qui précèdent le nom de Bagrat sont indéchiffrables, et il est impossible, pour le moment, de deviner ce que le roi d'Iméreth avait à commander à Mtzkhétha, en commun avec le gouriel Kaikhosrov.

Cependant, nous apprenons, par l'histoire de l'Iméreth (2), qu'en 1658, c'est-à-dire deux ans après la chute de la coupole de Mtzkhétha, le gouriel Kaikhosrov fut aidé par les Karthles dans une expédition qu'il fit contre le dadian de Mingrélie. Bagrat, roi d'Iméreth, a commencé à régner à cette époque; il est probable que la reconstruction de la coupole fut en rapport avec un événement qui concernait ces deux princes. Ce qui m'étonnerait, c'est qu'on eût rappelé ce fait par une inscription grecque; mais il paraît que ce n'est qu'une traduction de l'inscription géorgienne qui est sur l'autre colonne.

Sur la porte d'entrée, à droite, une inscription géorgienne, copiée par M. de Stéven, a été aussi traduite par M. Brosset (2). La voici :

« Par la volonté de Dieu (Père, Fils et Saint-« Esprit)..... nous, Bostoganachvili Khristé-« phoré catholicos, avons entrepris de peindre

(1) Voyez plus haut, t. III, p. 144.
(2) L. c., p. 102.

« la voûte intérieure de cette église, en l'an « 334 (—1646), pour le salut de notre âme et « la rémission de nos péchés, par le ministère « de Mamantios, moine du couvent de la Croix « de Jérusalem. (Quiconque verra ceci et priera « pour nous), le Seigneur Dieu vous fasse mi- « séricorde. »

Sur la façade de l'est, une troisième inscription, en lettres cursives, très-grossières, exprime comme suit la date du règne de George XII.

« J.-C. Le règne de Ghiorghi (XII), l'an « 7180 depuis Adam, 1672 de J.-C., 367 de « l'ère pascale. Dieu, aie pitié de Mikhladzé. »

M. de Stéven n'a pas jugé une quatrième inscription en lettres cursives, qui est sur une porte d'entrée du sud, digne d'être copiée.

En 1804, lors du voyage de M. de Stéven, il n'y avait autour de cette église que 30 à 40 huttes de terre, habitées par des paysans. Aujourd'hui la statistique de M. Evetzki (1) y en place 124. C'est tout ce qui reste de l'ancienne population, qui, comme le remarque fort bien M. de Stéven, n'aurait jamais pu être fort grande, si Mtzkhétha ne comprenait que l'étroit espace resserré entre le mont Sarkhinéthi et le confluent des deux rivières. Mais ce n'était ici que la cité, et Mtzkhé-

(1) V, p. 146.

tha étendait de tous côtés ses faubourgs et ses châteaux-forts, dont elle était le centre.

J'ai déjà parlé de Sarkhine et d'Armasi, au sud et à l'ouest de Mtzkhétha. Directement au nord s'étendait le vaste quartier de *Samthavro*, reconnaissable jusqu'à nos jours à la belle église de ce nom, qui est à 3 ou 400 pas au N.-O. de la métropole (1). Ce fut Mirdat, qui régna sur la Géorgie, de 364 à 379, qui jeta les premiers fondements de cet édifice à côté de l'humble sanctuaire de Sainte-Ninon. Comme il eut le même sort que la métropole sous Timur, ce fut aussi Alexandre qui le fit reconstruire en même temps que la métropole. Le style d'architecture, la disposition du plan, la pierre dont on s'est servi, le travail, les ornements, sont les mêmes pour les deux églises et prouvent le fait. Les proportions de Samthavro, seulement, sont plus petites.

Si cette église a paru, à quelques-uns, plus ancienne que la métropole; si ses murailles sont couvertes de mousse et de lichen, c'est qu'elle n'a pas été si souvent réparée que l'autre, qui a subi une restauration complète au commencement du dix-huitième siècle. Elle a l'air plus délabrée, plus rongée. Il n'y a pas d'inscription en

(1) Le nom tout entier de l'église est *Ghthébissa-Samthavro*.

dehors; je n'en ai pas vu non plus à l'intérieur.

Une vieille religieuse, qui occupe avec ses compagnes, aussi âgées qu'elle, de vieilles masures adossées à la muraille carrée qui entoure l'église, m'en ouvrit les portes : on dit que le roi Mir, qui régna vers l'an 730 de J.-C., y est enterré.

Elle me conduisit ensuite au sanctuaire de Sainte-Ninon, qui est à quelques pas au levant de l'abside, adossé aussi à la muraille d'enceinte. Je n'y ai vu qu'une petite chapelle écrasée, large d'une dizaine de pieds; sa construction grossière porte les traces d'une haute antiquité. Pendant que ce quartier de Samthavro servait de quarantaine contre les populations du Caucase, le sanctuaire de Sainte-Ninon fut changé en pharmacie.

Enfin, ma vieille et complaisante religieuse me fit remarquer, dans l'angle S. O. de la cour, un édifice à moitié renversé. . . . . Voilà le palais de Gourgaslan, me dit-elle, et dans ses yeux se peignit l'orgueil qu'elle ressentait au souvenir de ce roi fameux.

On avait fortifié de tours carrées et rondes la muraille qui entourait l'église et qui touchait immédiatement aux fortifications de la forteresse de Samthavro, dont une partie s'étendait sur le mont Sarkhinéthi.

Voilà ce qui reste de Mtzkhétha sur la rive

droite de l'Aragvi; cette capitale avait aussi un faubourg sur la rive gauche; l'Aragvi étant guéable ici pendant une partie de l'année et présentant une communication facile avec le pays de l'est. Cette partie de la ville était adossée à une haute montagne escarpée, l'un des contreforts du mont Zédadséni, qui sépare la vallée de l'Aragvi de celle du Iör.

Au sommet de la montagne, s'élève l'ancienne église de *Stépan-Tzminda*, autrement dite *Tichatchouïs-Zakdari*, c'est-à-dire l'Eglise de la Cuirasse, ou *Djvaris-Monastiri*, le Couvent de la Croix (1). Cette église se présente de loin d'une manière imposante, à peu près comme la vieille église de Météki, à Tiflis; je n'ai pas eu l'occasion de la visiter, et j'emprunte au journal de M. de Stéven la description qu'il en fait, en date du 19 octobre 1804. Elle nous offrira des particularités intéressantes, qu'un laps de temps de plus de 30 ans a bien changées.

(1) Le nom de *Djvaris-Monastiri* lui vient d'une croix en bois que sainte Ninon fit avec une colonne, et qu'elle planta en ce lieu, vraisemblablement à la place de l'idole *Zadéni*, que Pharnavase avait érigée sur le sommet du mont actuel, auquel elle donnait son nom. Artchil, selon les uns, Gouram couropalate et roi de Géorgie, selon les autres, y fit bâtir une église: Stephanos, fils de Gouram, l'acheva et y plaça un archimandrite. Une belle source sainte sort du flanc oriental de la montagne.

M. de Stéven mit un quart d'heure pour escalader la montagne. « L'église, dit-il, est entière, mais tout est ruine autour et recouvert d'arbres. Au milieu de l'église, contre la coutume grecque, se trouve un grand autel, dans une niche duquel on a peint saint Jean ὁ θεόλογος, comme cela se lit à côté, en grec. Je n'ai pas vu d'autre inscription dans l'église. L'autel, à l'est, était couvert d'une étoffe de coton, ce qui signifiait qu'on y célébrait encore le service divin.

« Les colonnes, à l'entrée de l'église, sont ornées de chapiteaux, décorés de feuilles unies et non frisées comme la feuille d'acanthe de l'ordre corinthien.

« En dehors, on a aussi sculpté différents ornements et quelques figures de saints, parmi lesquelles on remarque un homme bénissant un enfant, avec une inscription géorgienne (1).

« Les Géorgiens sèchent leurs *Rhus cotinus* dans les chambres et dans les tours qui enceignent l'église.

(1) M. Brosset, pl. XI, n° 43, et page 168 de son Mémoire, n'a pu tirer de cette inscription que le nom de Stéphanos, qu'il croit patriarche de Karthli : je lirais plutôt *Stéphanos, patrice de Karthli*, ce qui s'accorderait parfaitement avec la légende, qui nomme pour fondateur de l'église un Stéphanos, fils de Gouram, qui pouvait bien avoir reçu le titre de patrice, comme son père celui de couropalate.

« Du haut de cette montagne, on jouit d'une superbe vue. On a devant soi le vallon étroit dans lequel coule le Kour, et l'on suit son eau trouble jusqu'à son confluent avec l'Aragvi, dont les eaux verdâtres arrivent au Kour par nombre de bras séparés. A droite, les yeux suivent assez loin, et en le remontant, le cours de l'Aragvi. Son vallon est beaucoup plus large que celui du Kour ; mais les montagnes qui l'encaissent sont aussi escarpées et aussi sauvages. Nulle part l'œil ne rencontre de contrée cultivée, de riants tapis de verdure. Dans le coin même où confluent le Kour et l'Aragvi, s'étend l'antique et majestueuse église de Mtzkhétha ; un peu plus loin, l'ancien couvent de Samthavro, et au-dessus, sur un rocher encore plus éloigné, et à pic sur l'Aragvi, les ruines de la forteresse de Natsikhvari. Un mille plus haut, en remontant l'Aragvi, s'ouvre le vallon de Moukran, bordé, en bas, par des forêts, et en haut, par de hautes montagnes, au-dessus desquelles le Kasbek élève sa double tête blanchie. A sa droite, on suit encore des yeux les cimes plus basses des alpes caucasiennes. — Au-delà du Kour, on ne distingue que des rochers et des contrées nues et désertes. Pauvre pays, qui, même autour de sa capitale, ne présente presque aucune trace de culture, et n'est recouvert, çà et là, que de ruines de châteaux-forts. Derrière soi, on plonge dans

une vallée délicieuse entourée de forts, et qui serait excellente pour y coloniser un village. A gauche, il reste quelques traces de la forteresse ruinée de Ssagouramo. Partout, rien qu'un désert. »

La tradition prétend que la métropole de Mtzkhétha et Stépan-Tzminda ont été construites, la première par un architecte, et l'autre par un élève, et que le maître se voyant surpassé, se coupa la main de désespoir.

Une légende, plus étrange encore, suppose qu'une chaîne en fer descendait de la pointe du dôme de Stépan-Tzminda jusqu'à celui de Mtzkhétha, et que les saints des deux églises se visitaient ainsi par ce pont suspendu. On prétend même que de cette chaîne vient le nom d'Eglise de la Cuirasse; je ne puis saisir cette analogie (1).

Quoi qu'il en soit de toutes ces légendes et de toutes ces traditions, je crois que la restauration de cet édifice appartient, comme les autres églises de Mtzkhétha, au roi Alexandre.

Je termine cette description de Mtzkhétha par un résumé de son histoire.

Karthlos, le premier mamasakhli de Géorgie,

(1) Güldenstädt, *Reisen nach Georgien*, éd. 1815, p. 111. Reinegg donne une meilleure explication de ce nom, en rapportant qu'on y déposait les armes et les cuirasses prises sur l'ennemi. T. II, p. 88.

jeta les commencements de sa grandeur future en creusant des grottes sur le mont, qu'il appela de son nom Karthli, et qui est connu aujourd'hui sous celui d'Armasi. Il se fit ensevelir sur cette montagne.

Son fils ainé, *Mtzkhéthos*, lui succédant, voulut bâtir aussi une ville, au confluent du Kour et de l'Aragvi; j'ignore si ce fut en bois, ou si ce n'était que des grottes taillées dans le roc, selon l'usage d'alors. Il donna à sa ville son propre nom, qu'elle changea quelquefois pour celui de *Deda-Khalakhi* (ville mère ou capitale), parce que les mamasakhli y établirent leur résidence.

Après l'invasion des Scythes en Asie, on vit un Persan nommé *Ardam*, gouverner, au nom de la Perse, la Géorgie tributaire, et entourer Armasi et Mtzkhétha d'une muraille en pierre et en chaux, manière de construire jusqu'alors inconnue dans le pays. Les deux villes furent ainsi réunies dans la même enceinte.

Sous le règne de *Cyrus*, les Touraniens, compagnons des Orpélians, fondèrent le faubourg et la forteresse de Sarkhine.

Tout changea sous *Ason*, gouverneur de ces provinces pour Alexandre et ses successeurs. Il fit raser l'ancienne muraille, et la renouvela, en y ajoutant quatre nouveaux châteaux, savoir : celui d'Armasi, un second château près du coude

du Kour d'Armasi, un troisième au-dessus de Mtzkhétha, sans doute celui de Samthavro, et le quatrième à l'ouest de la ville, sur l'emplacement de Sarkhine, abandonné depuis la prise de la ville.

Pharnavaze, descendant des anciens mamasakhli, ayant chassé le gouverneur, détesté des Macédoniens, consacra son nouveau pouvoir en érigeant, sur le mont de Karthlos, son ancêtre, une grande idole en l'honneur d'Armasi, l'Ormousd des Persans, et institua de grandes cérémonies en son honneur; c'est alors que la montagne prit le nom d'Armasi. — A l'orient de Mtzkhétha, de l'autre côté de l'Aragvi, il érigea une seconde idole, celle de Zadéni, qui couronnait le sommet du mont Zédadséni.

En 31 de notre ère, la royauté ayant été répartie entre deux rois, avec des pouvoirs différents, l'un résida à Mtzkhétha, l'autre à Armasi. Pline, qui écrivait en 80 de J.-C., ne cite qu'*Harmastis*, comme capitale de l'Ibérie. Strabon, plus ancien de 50 ans, connaissait déjà cependant la séparation du pouvoir entre deux chefs, et, comme la chronique géorgienne, donne deux capitales à l'Ibérie, *Armozica*, au bord du Cyrus, et *Seumara* ou *Seusamora* (Samthavro ou Samzavro), sur l'Aragus.

On a vu plus haut ce que firent *Mirian*, *Mirdat*, *Artchil*, *Stéphanos*, etc.

Vakhtang-Gourgaslan (446 à 486), qui orna Mtzkhétha de nombreux édifices en pierres, et y établit un catholicos, porta le premier coup à la grandeur de cette capitale, en fondant, en 469, une municipalité dans le petit bourg de Tiflis, où *Datchi*, son fils, transféra sa résidence. Depuis ce temps, Mtzkhétha ne fut que le centre du culte et non celui du gouvernement.

Pendant tant de siècles, Mtzkhétha fut souvent pris et ravagé; mais aucune invasion ne laissa de plus cruelles traces que celle de Timur ou Langthémour; *Alexandre I*, qui commença à régner en 1414, passa son règne à la relever de ses ruines. J'ai dit ce qu'elle est aujourd'hui.

Vallée de l'Aragvi, Douchette, Ananour, Passanour, Kvichette, Kachaour, volcans des Monts-Rouges, Gouda, Col de la Croix.

De Mtzkhétha à Gartiskari, je ne vis que des collines de cailloux roulés; je contemplai encore une fois les ruines si pittoresques de la forteresse de *Natsikvari*, que nous laissâmes à droite sur le sommet d'une espèce de rocher qui domine l'Aragvi.

Les dix premiers verst qui se présentent au-delà de la station de Gartiskari, ne sont qu'une plaine vaste et richement fertile, qui, de l'Aragvi, s'étend jusqu'à la station de Moukran, sur la

route de Gori. Le funeste paliurus n'y est que trop fréquent. Les paysans profitaient de la pluie qui avait inondé le pays depuis la veille pour labourer la terre et la préparer pour les blés d'automne. Je vis des charrues attelées de six et même de dix paires de boeufs. Il est assez extraordinaire que ce sol, qui ne consiste qu'en petits cailloux, puisse être si fertile; mais on comprend qu'il puisse être si dur à labourer.

Ce n'est qu'un col imperceptible qui sépare la plaine du Ksana de celle de l'Aragvi, et il est aisé de supposer le Kour, passant jadis par là, au lieu de s'échapper par la profonde fente de rocher, où il coule au-dessous de Mtzkhétha.

La rive gauche de l'Aragvi est aussi une plaine de même niveau, qui s'étend assez loin à l'est.

Aux approches des ruines de la forteresse de *Naosa*, reparaissent les collines de conglomérats et de cailloux. La végétation était belle, et les rosiers, la vigne, la viorne, le paliurus, le charme, etc., le $\frac{30 \text{ mai}}{11 \text{ juin}}$, étaient en fleurs.

On quitte, au quatorzième verst, les rives de l'Aragvi, afin de tourner une colline qui le serre de trop près pour qu'on ait pu y pratiquer la route. Nous nous enfonçâmes alors dans une boue gluante et profonde, et il fallut aller à la quête de quelques paires de boeufs pour nous tirer de là.

J'admirai, près du chemin, le petit lac de *Basalèti*, d'une eau superbe et limpide, qui remplit un bas-fond, non loin du village de Sakhaboura.

Nous n'arrivâmes que le soir à Douchette, tant les chemins étaient mauvais.

Le lendemain, 31 mai, à 11 verst et demi de Douchette, je vis reparaître le schiste argileux, dont le massif principal de la chaîne du Caucase est composé; des porphyres en avaient redressé les couches, et des débris de calcaire noir étaient semés çà et là.

Près de là, la vallée de l'Aragvi n'est plus qu'une gorge étroite, et *Ananour*, forteresse qui en défendait l'entrée et la sortie, est bâtie sur un rocher qui en occupe le milieu. Les éristhaves de l'Aragvi, qui occupaient un des premiers rangs parmi les magnats de la Géorgie, y avaient leur résidence, et leur piété y fit élever les deux églises qui, à elles-seules, remplissent presque tout l'étroit espace qu'embrasse le fort. Elles sont dédiées toutes deux à Sainte-Khitobel.

La plus petite, qui date de 1614, est bâtie en briques. Elle renferme le grand tombeau d'un éristhave, avec une inscription en écriture cursive, et une main de fer appendue comme ex-voto. La coupole en est en partie enfoncée (1).

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 30.

La grande église, bâtie vers l'an 1634, avec plus de soin, en pierres de taille, a ses façades couvertes de sculptures représentant de grands arbres, des serpents qui se mordent la queue, des lions enchaînés, des lièvres, etc.

L'intérieur, qui est en briques comme l'autre, mesure 28 pas de long et 23 de large. Les éristhaves avaient richement pourvu aux ornements, aux décorations des autels et aux objets du culte. Tout fut pillé au mois d'août 1737. Tthamtché, éristhave du Ksan, ayant pris à son service une troupe de Lesghis, tomba sur Bardsig, éristhave de l'Aragvi, lui prit Khamtsikhé, et alla l'assiéger dans Ananour. Après un rude combat, la forteresse fut prise, et les ennemis ne laissèrent dans les églises que les murailles. Les Lesghis s'amusèrent à crever les yeux, avec leurs kindjals, aux apôtres et aux saints.

Les tombeaux de *Djimcher-Tcholoka-Chvili*, éristhave de l'Aragvi, mourave du Toucheth, mort en 1757, et de *Ghiorghi*, éristhave, sont dans cette église, ils sont ornés tous deux d'inscriptions géorgiennes (1).

Jadis, sous la domination des Persans, Ananour portait le nom de *Karakalkan-Kalah*, forteresse des Boucliers-Noirs, nom des Pchaves

(1) Güldenstdät, *Beschreibung der Kaukasischen Länder*, 1834, p. 68.

et des Goudamakaris, anciennes tribus des hautes vallées de l'Aragvi; ils le partageaient avec les Touches et les Ingouches, qui avaient aussi conservé le bouclier comme arme défensive (1).

D'Ananour à Passanour, on compte 21 verst. Nous suivîmes les bords de l'Aragvi, blanchâtre et encaissé dans des montagnes escarpées, couvertes de hautes futaies. C'est d'abord du schiste argileux en couches renversées, ayant leur tête suspendue vers le midi, sous un angle de 35° à 45°. Quelquefois les couches approchent de la verticale.

Au dixième verst, paraissent les couches multiples d'un calcaire noir, alternant avec du schiste argileux à trois ou quatre reprises. La vallée ressemble à celle de Bardjom.

Une tour ronde, qui est un peu plus loin qu'à mi-chemin de Passanour, au-delà du ruisseau Tchertchali, fermait le passage, ainsi qu'un château dominé par une tour carrée, placé vis-à-vis, sur la rive gauche de l'Aragvi, près du village de Vachelob.

Ici commencent les tours caucasiennes, semblables à celles du Letchkoum et du Haut-Ratcha.

(2) Güldenstädt, *Reisen nach Georgien*, p. 103. Voyez un dessin des Ingouches avec le bouclier, Pallas, Atlas, t. I, pl. 22.

Passanour, qui ne consiste qu'en quelques barraques, est près du confluent de l'Aragvi et de la Goudamakari (1).

Au-delà de Passanour, le paysage change complétement de caractère ; nous suivîmes, jusqu'à Kvichette, qui est à 15 verst de Passanour, la rive droite de l'Aragvi, toujours bordé de schiste argileux aux couches renversées, qui reprennent ensuite leur inclinaison ordinaire.

De ce côté, les pentes de la vallée sont inhabitées ; une partie est boisée ou couverte de broussailles, et le courant de la vallée nous apporte les parfums presque trop suaves des champs, jonchés d'*Azalea pontica*, qui couvrent ses flancs.

Quel contraste avec la rive gauche de l'Aragvi ! De Kvichette à Passanour, cette rivière coule du N. O. au S. E. Par conséquent, le côté gauche de l'Aragvi se trouve tourné vers le S. O. Cette heureuse disposition du terrain ne pouvait être négligée. Sur le court espace de 16 verst, nous vîmes 37 hameaux étagés au milieu de la plus belle verdure, sur une pente si es-

(1) La rivière Goudamakari a sa source dans les hautes montagnes schisteuses qui sont à l'est des Monts Rouges. Sur ses rives s'étend le petit district des montagnards Goudamakari qui, au nombre de 80 familles, occupent une douzaine de petits hameaux. Güldenstädt, *Beschreibung*, p. 67.

carpée qu'on ne conçoit pas comment les habitants, qui sont géorgiens, peuvent labourer le sol.

Chaque hameau, de 10 à 15 familles, est groupé autour de deux ou trois tours carrées, très-hautes, percées de meurtrières, et qui ont l'air de pyramides tronquées. Les murs des maisons sont en pierres; les toits en terre sont plats.

A côté de chaque hameau, au milieu d'une touffe d'arbres, s'élève une petite chapelle blanche, qu'entourent les tombeaux du hameau. Qui a vu l'un de ces groupes d'habitations les a tous vus; ils se ressemblent tous plus ou moins, et cette ressemblance s'étend jusque chez les Osses, voisins des Géorgiens montagnards. Rien n'est beau comme un paysage pareil, si fort en contraste avec la rive opposée, qui est presque inhabitable (1).

(1) Voici les noms de ces 37 hameaux de l'Aragvi, tels qu'ils existaient en 1810, selon la carte manuscrite de M. de Stéven :

1. Bédo.	8. Kouïtidzé.	15. Tcholadtchouri.
2 Roré.	9. Artchani.	
3. Sapé.	10. Békiani.	16. Gognauri.
4. Tati.	11. Naïbandzé.	17. Tchonouri.
5. Kouïtidzé.	12. Petsiané.	18. Tchotkéli.
6. Sapé.	13. Kolaïdzé.	19. Tchotkéli.
7. Argani.	14. Botiané.	20. Maranévi.

A trois verst en avant de Kvichette, non loin d'une petite chapelle de Saint-George, jaillit une source acidulée, dont la température marquait entre 7° et 8° Réaumur (1).

Kvichette est au confluent de l'Aragvi et d'une petite rivière qui descend du mont Khade (2). C'est là qu'on quitte le thalveg de l'Aragvi, pour gravir le col de la Croix. Nous y passâmes la nuit.

Le lendemain, laissant nos équipages, je voulus monter à pied et jouir pleinement, à mon aise, de la foule de choses intéressantes qui font oublier les difficultés de cette route. Elle tourne d'abord au sud du promontoire escarpé qui sépare les deux rivières; la pente alors en était si peu ménagée, que les chevaux de poste n'étaient pas en état de la monter seuls et sans relais supplémentaires. On parlait de refaire ce tronçon de chemin, qui a été construit sans la moindre connaissance des principes de l'art.

21. Badrian.	27. Batatian.	33. Kartourani.
22. Tchéniri.	28. Tsikaïdzé.	34. Kartourani.
23. Dzmiane.	29. Tsikaïdzé.	35. Kartourani.
24. Tchéniri.	30. Tsikaïdzé.	36. Kartori.
25. Kabatka.	31. Kervalidzé.	37. Thour.
26. Dzmiane.	32. Zipor.	

(1) Parrot, II, 51, 1 janvier 1830, l'a trouvée de 8°,6 c. Il l'estime à 700 toises de hauteur absolue.

(2) La statistique russe l'appelle *Kadis-tskali* et la montagne *Milion-mta*, II, 130.

La base de ce promontoire consiste en une pierre volcanique rouge; petit à petit, en montant, elle devient moins compacte, et prend de plus en plus l'aspect de lave porreuse, cellulaire.

Bientôt je fus convaincu que je me trouvais dans le voisinage d'un ancien volcan, dont les coulées de lave s'étaient entassées ainsi entre les flancs schisteux de l'Aragvi.

Mais avant d'arriver à ma conviction, en escaladant cette première coulée, je pus jouir d'une vue magnifique qu'on a sur toute la vallée de l'Aragvi. J'en ai donné un dessin dans mon atlas, II[e] série, pl. 29. Je planais à gauche sur le village d'*Arakéti*, dont le sol fait terrasse entre deux contre-forts de la chaîne haute et schisteuse de *Lomissa*, dont je voyais l'église perchée, avec quelques ruines, sur la crête en face de Kachaour. Le Ksan coule dans une profonde vallée semblable à celle-ci, sur le revers de cette chaîne.

Arrivé au haut de l'escarpement, je n'eus plus de doute, et je me trouvai sur le plan de la coulée, jonché de débris de lave grise, tantôt compacte, tantôt poreuse. Les différentes éruptions sont séparées par des lits de cendres volcaniques.

Je pus juger de là des formes topographiques du volcan. La chaîne du Caucase, dans laquelle s'ouvre le col de la Croix, forme une suite de

crêtes noires de schiste semblable à celui que j'ai décrit. Le côté qui regarde le sud et par conséquent la vallée de l'Aragvi, ressemble à une muraille sourcilleuse de 9 à 10,000 pieds d'élévation absolue. Sur ses énormes parois se dessinent tous les nombreux zig-zags et les ondulations infinies d'un schiste dont les couches sont renversées de façon à présenter leur tête en regard de deux ou trois cônes qui semblent surgir de ses flancs, contre lesquels ils s'adossent.

Ce groupe de cônes qui monte jusqu'à plus de 8,000 pieds, est connu sous le nom de *Monts Rouges*, et c'est de ces cratères éteints que se sont déversées toutes les coulées de lave qui ont envahi la vallée entre l'Aragvi et le ruisseau du Mont Khade.

Le premier plan que je venais d'atteindre est semé de débris d'anciennes habitations en pierres, aujourd'hui abandonnées; les tours murées à chaux en gros quartiers bruts, comme celles des Allemanes au bord du lac de Constance, ont leur porte à mi-hauteur. Quelques-unes de ces tours sont très-hautes et pyramidales; d'autres ont une forme particulière, c'est-à-dire que le côté opposé à la porte est en demi-cercle (1). Des groupes de groseillers, de framboisiers, de

(1) Voyez Atlas, III[e] série, archit. pl. 32.

noisetiers, mêlés à l'azalée pontique, au *Daphne glomerata* entouraient ces ruines, dont les étages inférieurs étaient munis de meurtrières.

Le point d'où l'on peut le mieux juger de l'ensemble de tout ce paysage, est celui d'où j'ai dessiné la vue de Kachaour (1). On est toujours sur les coulées de lave, mais plus rapproché des Monts Rouges, qui tirent leur nom de la multitude de scories volcaniques rouges qui sont entassées pêle-mêle avec des cendres, et qui ont créé ces cônes assez considérables. Vous les reconnaissez au premier coup d'œil dans le dessin, à leur forme unie et gazonnée, à leur teinte verte, à leur nudité et à leur angle d'inclinaison.

Le sommet de l'un de ces cônes est couronné d'une haute tour diminuée par son sommet, servant à défendre une petite chapelle où l'on conserve la croix de feu (*Tsetskli-Djvari*), qui attire une foule de Géorgiens et d'Osses en pélérinage, l'un des derniers dimanches du mois de juin.

Le plateau de Kachaour, coupé d'enfoncements, de fentes, tiraillé, est hérissé de mamelons couronnés de blocs de lave; ces blocs s'étendent quelquefois comme des champs noirs

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 27.

ou des *cheires* au milieu de la verdure environnante.

Sur ces mamelons, les villages géorgiens du Mthiouleth (pays de la montagne) *Djagouliankari*, le plus rapproché de nous, *Sétourtkari*, sur la hauteur, *Koumlistsikhé*, dans le lointain, des deux côtés de la grande route, donnent une idée de l'architecture de ces peuples montagnards.

L'horizon circonscrit par les hautes sommités du Caucase, était encore, à l'époque où je passais, blanchi par les neiges profondes de l'hiver. Dans le fond, la cime la plus apparente, quoique la plus éloignée, est celle du *Khokhi*, autrement appelée *Aragvistavi*, la tête de l'Aragvi (1). Elle conserve toute l'année sa couronne de neige sur ses flancs schisteux. A droite, le *Baïdaristavi* avec ses roches crénelées, schisteuses, qui débordent les lignes unies des Monts Rouges, ne perd la sienne que vers la fin de l'été. Le col de la Croix s'ouvre au pied du Baïdaristavi (2). A

(1) Les Osses appellent la montagne où l'Aragvi a sa source *Sirkha-Khokh*.

(2) La montagne de *Baïdar* a son nom du petit hameau de Baïdar, bâti à 200 pieds plus bas que le col de la Croix, sur le revers septentrional. Une famille y est spécialement payée par le gouvernement pour abriter les voyageurs en temps d'orage ou de tourbillons de neige, si violents à une hauteur de 7,250 pieds.

gauche du Khokhi, le groupe de montagnes schisteuses, qui s'étend dans le sens du *Broutis-zabséli*, perd aussi sa neige en même temps que le Bidaristavi. Le groupe sombre qui borde le paysage à gauche, dépend enfin des montagnes schisteuses de *Khodos* et de *Lomissa*.

En résumé, tout ce qui borde l'horizon est du schiste noir; le centre seul du paysage est volcanique.

De la station de poste à Kobi, nous pûmes obtenir des chevaux de selle, ce qui facilita singulièrement mes explorations. Les six premiers verst, le chemin ne fait que serpenter le long des pentes S. O. des Monts Rouges, où tout est coulées de laves ou *cheïres* de blocs entassés. Des anémones blanches, des *Daphne glomerata*, la gentiane pneumonanthe et la jaune, des orchis, l'*Ajuga Genevensis*, etc., émaillaient les tapis de verdure qui s'étendent au milieu des cheires, qu'on pourrait quelquefois prendre pour de vraies moraines.

A six verst de Kachaour, le chemin tourne tout à coup autour d'un ravin. Je n'ai rien vu de plus saisissant que le tableau qui se présenta subitement à nos pieds. Dans le gouffre profond qui s'est ouvert pour laisser passer l'Aragvi blanchâtre qu'on entend mugir, le village pittoresque de *Gouda*, habité par des Osses, se montre sur la rive droite, chétive taupinière à

côté d'un énorme roc isolé et à pic, qui se dresse près de lui. Son sommet couronné d'une plate-forme, couverte d'arbres et de ruines, paraît cependant inabordable, et l'on ne sait par où l'on arrive à une vieille église, restée seule debout et où se font de nombreux pélérinages le jour de l'Ascension.

L'effet de cette couronne de verdure est superbe sur ce roc à pic, dont toute la hauteur ne consiste qu'en colonnes prismatiques, grises, posées verticalement. Ces basaltes sont un lambeau d'une coulée de lave qui a passé l'Aragvi.

Derrière Gouda et son roc, s'élève la montagne de *Khodos*, dont la base est marquetée de champs de toutes les nuances de verdure, pendant que la cime est voilée de neige, des ravins sauvages en sillonnent les flancs, où l'on voit toujours les couches de schiste suivre la même inclinaison.

En deçà de l'Aragvi, tout est encore lave; en se refroidissant, elle a pris les formes les plus bizarres, et les parois qu'elle présente font contraste avec le reste du paysage. Dans ce trajet, je vis paraître tout à coup le schiste noir sous les débris volcaniques.

Au-delà du ravin, nous débouchâmes dans un bas-fond, espèce d'entonnoir d'un verst et demi de long et de large, auquel on arrive en

traversant une grande cheire de blocs de lave, venant des Monts Rouges. Ce bas-fond est ménagé dans l'angle des Monts Rouges et de la chaîne schisteuse très-élevée qui court du N. O. au S. E., derrière les cônes volcaniques.

Le bas-fond est terminé à l'ouest par la petite montagne de la Croix, qui est en partie volcanique. Encore ici la lave s'étend jusqu'à l'Aragvi, et ne le dépasse pas.

Le point le plus élevé de la route est marqué par un monument en porphyre, érigé en mémoire de Pierre-le-Grand, qui, le premier, y avait fait placer une croix.

Je, trouvai le premier juin, sur ce sol élevé de 7,434 pieds, l'*Ornithogalus luteus*, la *Primula farinosa*, naissant sur une terre que la neige venait de quitter.

Vallée du Térek, Kobi, Sion, Kasbek, Ghioulethi, Darial, Lars, Vladikavkas.

Dès que nous eûmes passé le col de la Croix (1), nous rentrâmes dans le domaine du schiste noir qui se montre jusqu'à moitié chemin, entre la

(1) Le nom russe de Montagne de la Croix, *Krestovaïa-Gora*, a donné lieu à une singulière méprise du chevalier Gamba, qui en a fait le Mont Saint-Christophe. V. t. II, p. 35.

Croix et Kobi. Ici reparaissent des porphyres, des mélaphyres principalement, surgissant des entrailles de la terre, et l'on s'explique la nature du levier qui a soulevé les montagnes de schiste qui sont entassées sur les porphyres (1). Sur les deux flancs de la vallée, les couches se dessinent suspendues vers le sud.

Plus loin, ces porphyres font place à un amas puissant de débris volcaniques, de blocs, de cailloux, de gravier mêlé à des cendres volcaniques. Des avalanches sont en partie cause de ces amas, que je n'ose appeler moraines, tous les éléments ayant pu contribuer aussi à leur formation. L'*Oursdon* ou Petit-Térek était caché sous des amas de glace et de neige, et le chemin passait et repassait sur des abîmes, sans que nous pussions nous en apercevoir.

Au milieu de ces débris jaillissent les eaux acides et sulfureuses qui sont à 4 ou 5 verst de Kobi. Les sources nombreuses, presque toutes martiales, ont couvert les deux pentes de la vallée d'un tuf ou sédiment rouge et jaune, semblable à celui de Karlsbad. Leur température

(1) Je donnerai, dans une planche de la série géologique, l'ensemble de tous les phénomènes volcaniques et plutoniens des vallées du Térek et de l'Aragvi : c'est-à-dire que des coupes de terrain expliqueront un plan topographique aussi détaillé que je pourrai le faire.

n'est cependant que de 7 à 8 degrés (1). Une superbe primevère avec le soucis de marais, croissaient partout de compagnie avec une jolie fleur jaune, que mangent les habitants du pays. On ne voit point de forêts sur ces montagnes qui dépassent toutes les limites de la végétation des arbres, que M. Parrot a trouvés sur le versant méridional du Caucase de 7,314 pieds, et sur le versant opposé de 6,300. Les deux limites, selon lui, sont marquées par des bouleaux qui, de tous les arbres, sont ceux qui montent le plus, comme j'en ai fait moi-même l'observation sur les montagnes d'Akhaltsikhé, dans le Katcha, et en Abkhasie (2).

(1) M. Parrot, II, p 51, le 3 juin, lui a trouvé une température de 7°,5 c. Une source qui est au-dessous de celle-ci ne montrait en été qu'une température de 5°,4 cent., et en hiver, de 4°, 6 cent. Klaproth, I, p. 484, donne à cette source le nom de Goupta, et la fait tomber de 20 toises de hauteur dans le *Tetri-tskali*, l'eau blanche ou l'Oursdon. Les glaces encombraient encore la rivière. Voy. aussi *Reineggs-Kaukasus*, II, 81.

(2) Parrot, *Reise zum Ararat*, I, p. 67. Les montagnes qui encaissent la vallée de Khévi sont aussi dépourvues de forêts. On ne trouve quelques bouquets de bois que dans la vallée de Tourso, où croissent des bouleaux et des conifères. Il existait une belle forêt de bouleaux sur la pente méridionale, près d'Abano; elle passait pour un endroit sacré et fréquenté par les saints et par les anges; on y faisait des sacrifices dont on suspendait la peau aux

Nous n'atteignâmes la vallée du Grand-Térek qu'à *Kobi*. Ce village osse, avec une station de poste et un fortin, est dans le centre du carrefour où les trois vallées principales des sources du Térek viennent s'ouvrir dans la grande vallée. Nous venions de parcourir celle de l'*Ours-don* ou Petit-Térek, qui a son sommet au col de la Croix vers le sud.

A l'est, celle de l'*Oakhaté-don* se glisse en zig-zag entre les montagnes porphyriques couronnées de schiste; son issue est commandée par un contre-fort et une vieille église qui fait partie du vieux Kobi (1).

Le Térek proprement dit, débouche de l'ouest par une large et belle vallée couverte de champs d'orge, avec des villages et la tour d'Okrokana en perspective; le fond de cette vallée se rétrécit tout à coup et se ramifie en plusieurs vallons étroits qui comprennent le district osse de Tourso, dont Kobi fait aussi partie.

Les eaux de ces trois vallées se réunissent à Kobi et s'écoulent par la grande vallée de *Khévi* (2), qui ne se ferme qu'au défilé de Darial.

arbres, auxquels on n'osait toucher sans s'attirer la malédiction du ciel, qui aveuglait le coupable. La forêt a complétement disparu en 1826.

(1) L'église s'appelle Temindo-Ghirghi.

(2) *Khévi* signifie vallée en géorgien.

Nous passâmes la nuit à Kobi; le lendemain, toujours à cheval, nous nous mîmes en route pour *Stépan-Tzminda* ou *Kasbek*, sans nulle escorte, tant la sécurité règne dans cette vallée, que Güldenstädt, Klaproth, etc., ne traversaient, il n'y a pas encore longtemps, que rassurés par la présence de forts détachements.

Le pied des montagnes nues, chaotiquement déchirées et couronnées de neige, qui encaissent le Térek naissant, est semé de hameaux, ou au moins de vieilles tours et d'églises, soigneusement placés dans tous ces petits recoins qui regardent le soleil. L'ancien village de Kobi était lui-même adossé à un haut rocher basaltique que Reineggs à fait dessiner, et dont les colonnes sont parfaitement horizontales (1).

Des champs de toutes les nuances de verdure marquettent les pentes, ainsi exposées au sud, de la rive gauche du Térek; c'est un véritable échiquier, et l'industrie agricole ne cesse dans ce pays la culture de l'orge et de l'avoine que là où la nature dit à l'intrépide laboureur : « Halte, règne là-bas si tu veux; mais laisse quelque place à mes chamois et à mes touris. » C'est, dans cette saison, un des beaux paysages de l'intérieur du Caucase.

Les roches à pic de la rive droite, déchirées

(1) Voyez *Reineggs-Kaukasus*, pl. C, à la p. 286, t. I.

sous toute espèce de formes, et dont il n'y a de vert que le pied, contrastent avec ces villages romantiquement situés sur les assises verdoyantes de la rive gauche, qui rappellent la vallée de Passanour.

L'intérêt qu'inspire ce paysage croît en approchant du village de Sion. Son église, fortifiée de tours, occupe sur la rive droite la pointe d'un rocher, que le Térek sépare d'un rocher pareil, couvert de tours, des maisons sauvages et de l'église de Ghiorghi-Tsikhé. Ces deux localités étaient célèbres par des pélerinages, et datent de la puissance des rois de Géorgie qui avaient soumis le Caucase.

Au-delà de Sion, à 4 verst de Kasbek, je visitai encore une autre église, celle d'*Isno*, bâtie en pierre et en mortier et voutée. Elle a la forme de toutes les petites églises des montagnes de Géorgie (1). Je recopiai, sur la porte du sud, l'inscription que M. Klaproth a mutilée dans son ouvrage. M. Brosset, dans l'ouvrage duquel on la retrouvera, pl. 1, fig. 6, n'a pu découvrir aucun sens dans les neuf lettres de l'alphabeth géorgien sacré, qui sont attachées à une ligne horizontale, faisant l'effet de la grande barre

(1) Voyez pour la vue, IIe série, pl. 6, et pour le plan, IIIe série, pl. 4, fig. 15. Cette église isolée peut aussi bien dépendre d'*Atchekhoti* que de *Sno* ou *Isno*.

sur laquelle portent les lettres sanscrites. On a voulu y découvrir une signification dans la langue géorgienne; je voudrais qu'on essayât aussi dans la langue des Osses, qui, au dire de ce peuple, n'avait pas d'alphabeth et se servait de l'alphabeth géorgien.

L'église est entourée de murailles construites en énormes pierres ; on a pu s'y loger et s'y défendre. Parmi les anciens tombeaux qui gisent çà et là, il y en a d'assez singuliers, qui consistent en une base surmontée d'une petite colonne avec des ornements sculptés; au-dessus est une petite croix. Je n'y ai pas vu d'inscription.

Quant aux caractères géognostiques spéciaux jusqu'à Stépan-Tzminda, ils varient à chaque pas.

A Kobi, en dedans du coude du Térek, les porphyres bleus et rouges commencent à s'élever, appuyés sur un massif de colonnes basaltiques et s'élèvent jusqu'au sommet des montagnes, sous la forme bizarre d'aiguilles et d'obélisques. Ils s'étendent jusqu'à la tour de *Kaibothèni* (1).

Sur la rive droite du Térek, l'on ne voit des porphyres et des balsates que jusque dans le

(1) Dans la carte du général Khatof on trouve *Gaiboti*, dans Güldenstädt *Kaiboténi*.

voisinage de Sion ; leur importance est moindre que sur l'autre rive.

A Sion même, reparaît le schiste noir, dont les formations n'enjambent la rivière qu'au-delà de la tour de Kaibothèni ; elles encaissent ses deux rives jusqu'à Stépan-Tzminda où une nouvelle scène plutonienne attend le voyageur.

Au reste, on voit dans ces formations porphyriques, qui sont entre Kobi et Stépan-Tzminda, une tendance générale à pousser, à soulever la chaîne schisteuse qui repose au-dessus ; elles en ont naturellement bouleversé les couches qui présentent leurs têtes suspendues vers la vallée.

C'est ici qu'il faudrait un Studer, un Escher de la Linth, pour suivre avec le zèle, le soin qu'ils ont mis à explorer les roches des Grisons, la métamorphose des roches, et décider si ces porphyres et ces basaltes sont aussi des formations régénérées, dont les matériaux sont empruntés aux formations neptuniennes.

Stépan-Tzminda, avec son formidable voisin, le Mont Kasbek, reste caché aux regards jusqu'à 2 verst de ce village, où l'on tourne soudain un promontoire couronné d'une vieille tour et du grand village de Atchekhoti. Ici, la vallée s'élargit de nouveau ; une montagne de schiste noir plonge et semble se perdre dans les profondeurs de la terre ; la paroi de gauche s'entr'ouvre, et vous voyez à travers cette gigan-

tesque embrasure, s'élever sur des monts volcaniques, au sein déchiré, flanqué de roches rouges et brunes, le majestueux *Kasbek*, brillant des reflets de son éternelle coupole de neige; il est isolé et semble le géant de la vallée. Quelques roches rougeâtres à pic, qui n'ont pu retenir la neige, paraissent comme des taches bizarrement dessinées sur sa cime éclatante. Sa forme conique rappelle le Grand-Ararat. Il est le point principal de la série volcanique qui coupe le Caucase du N. E. au S. O. De grandes coulées d'une nature particulière descendent jusqu'au bord du Térek, en face du village de Stépan-Tzminda. Elles sont composées en grande partie de roches rougeâtres et se terminent au bord de la rivière par une grande masse de scories rouges et grises (1).

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 28. Le nom de *Kasbek* a été donné par les Russes à cette montagne, parce qu'on la découvre le mieux du village de ce nom, autrement appelé Stépan-Tzminda. Le nom géorgien de cette sommité du Caucase est *Mkinvari*. Les Osses lui donnent ceux de *Tséristi-tsoub*, pic du Christ, ou de *Ours-Khokh*, Mont-Blanc. MM. Engelhardt et Parrot (*Reise in die Krym*, etc., I, p. 205) estiment la hauteur absolue du Kasbek à 14,400 pieds de roi, et la ligne de la neige perpétuelle à 9,882 pieds. Le point le plus élevé, observé en 1811, par M. Parrot, a été de 13,002 pieds. M. Meyer, en 1829, a donné pour résultats de ses observations, une hauteur approximative du Kasbek de 14,736 pieds. Il a trouvé la

Pour bien juger de l'ensemble de ce gigantesque paysage, il faut se poster à Kasbek même, d'où j'ai pris la vue que j'en donne. On a l'embrasure en face; les cimes schisteuses à gauche, et à droite le grand promontoire des épanchements du Kasbek, qui ont coulé jusqu'au Térek, sans le dépasser. Là, sur ses flancs, les laves, par la loi du retrait, se sont divisées en une multitude de prismes réguliers ou irréguliers, qui s'accumulent en autant d'étages qu'il y a de coulées.

Dans l'embrasure même, les coulées n'abordent pas le Térek actuel, un bas-fond les en sépare; leur extrémité forme un talus noir jonché de débris.

Sur la partie la plus basse du dos de ces coulées, s'étend, en face, le village osse de *Gherghéti*, dont les maisons rappellent toujours celles des autres montagnards géorgiens.

Le reste du plateau est occupé par les champs des habitants du village, qui en possèdent aussi dans la plaine basse qui borde le Térek en avant du talus des coulées.

Par une gorge à droite, le *Tchkhéri*, ruis-

limite de la glace à 10,011 pieds, et le point le plus bas des glaciers à 7,991 pieds. Le plus haut point atteint par lui était à 13,942 pieds. Je reviendrai sur la différence du chiffre obtenu par les deux nivellements.

seau qui vient du N. E. du mont Kasbek, se jette dans le Térek (1).

A gauche, un autre ruisseau, auquel quelques personnes donnent le nom de *Gherghéti-Don*, descend de la gorge du mont *Kvénéche-Mta*, et encombre la plaine de ses cailloux et de ses blocs entraînés.

Gherghéti, au dire de Reineggs, doit son origine à l'affluence de pélerins et de pieux Osses, qui vinrent se fixer dans le voisinage de l'église de *Gherghéti*, que l'on voit sur le sommet du Khvénéche-Mta, à 6,674 pieds de hauteur absolue, selon M. Meyer (2). L'église est murée dans le style des anciens monuments de ce genre, dans les hautes vallées du Caucase. Elle a un dôme, et elle est entourée d'une muraille, qui défend les abords d'un cimetière réputé très-saint; sur les côtés s'élève un antique clocher géorgien.

(1) Dans l'angle du confluent de ce ruisseau avec le Térek, s'élève un superbe rocher en prismes basaltiques réguliers, perpendiculaires; les Géorgiens l'appellent *Gourghinis-Mta*, la montagne de la Couronne. Reineggs en a donné un dessin un peu fantastique, pl. B, à p. 20, t. I. La statistique russe écrit *Tsekhéri*.

(2) Un nivellement barométrique, dont je rapporterai plus bas les détails, et exécuté par les ingénieurs russes, donne pour cette même hauteur le chiffre de 7,211 pieds, qui me paraît exagéré.

Gherghéti était un saint ou une sainte (les Osses ont oublié son sexe), qui faisait beaucoup de miracles sur cette montagne, où il avait établi son ermitage. Cependant l'on ignore s'il a donné son nom à l'église, ou si l'église, qui paraît dater de l'époque de la reine Thamar et de son prosélytisme dans le Caucase, n'a point été la cause de son établissement.

Quoi qu'il en soit, l'église de Gherghéti, qu'on appelle aussi l'église de la Sainte-Trinité, *Tzminda-Saméba*, en géorgien, *Troitskoi-Monastyr*, en russe, est d'un effet admirable sur la cime de cette montagne, en partie gazonnée.

Du temps de Reineggs, le prêtre qui la desservait ne l'ouvrait que le jour de Pâques. Ce voyageur parle, sans les avoir vues, des merveilles qu'elle renfermait, selon le dire des habitants de Gherghéti; il devait s'y trouver, entre autres, un grand cristal de roche, de couleur hyacinthe, qui mesurait 27 pouces de hauteur et 18 de largeur.

Pour suffire aux besoins des pélerins, et pouvoir ainsi remplir les devoirs de l'hospitalité, si sacrée chez les montagnards, chaque famille de la vallée de Khévi avait l'habitude de contribuer d'une mesure d'orge, pesant environ 80 livres, que l'on déposait dans une hutte de Gherghéti; cet usage existe encore aujourd'hui, dit-on.

Le merveilleux qui repose sur Gherghéti, et qui semble être l'apanage de ces vallées, où la nature est si grandiose, si mystérieuse, repose de même sur le Kasbek, dont la renommée n'est pas moins voilée d'un tissu de légendes, que Reineggs nous a aussi conservées (1).

Sur le sommet de cette montagne se trouve, selon la fable, une église dans laquelle une main invisible a tendu, sans corde ni poteau, la tente d'Abraham qui abrite le berceau de Jésus-Christ. De grands trésors sont déposés autour : mais ils sont enchantés, et nulle main ne peut y toucher que celle d'un homme qui a vécu dans la sainteté et dans la piété.

Cette fable, perpétuée par la tradition la plus ancienne, et à laquelle cependant tout le monde ne croyait pas, fut tout à coup, sous le règne de l'avant-dernier roi Héraclius, le sujet d'une tragi-comédie des plus ridicules.

Un vieillard et son fils, tous deux revêtus de la dignité de prêtres, prétendirent connaître le chemin de cette église, et offrirent d'y aller chercher les trésors qui faisaient l'objet des pieuses envies du peuple.

Héraclius y consentit, leur fit donner toutes les provisions nécessaires, et surtout leur recommanda bien de rapporter l'argent.

(1) Reineggs, II, p. 82.

Quelques jours après, l'on vit le jeune homme revenir sans son père. Selon son merveilleux récit, il était monté avec lui jusqu'au pied du cône de la montagne. Là, sans doute, le fardeau de ses péchés de jeunesse l'avait empêché de gravir plus haut et il avait laissé son père continuer seul son ascension sur cette terre sainte.

Resté en prière pendant sept jours à attendre son père, il l'avait enfin vu revenir, triomphant d'avoir effectivement retrouvé l'église, la tente, le berceau et les trésors; mais le temps n'était pas encore venu d'y toucher.

En attendant ce moment, son père était retourné veiller autour de l'église, et lui avait dit d'apporter cette bonne nouvelle au roi, avec la preuve de la vérité de son récit, consistant en un vieux morceau de toile pourrie venant de la tente, en un fragment de bois vermoulu pris au berceau, et en quelques *paras* de Sélim I, qui vivait en 1512.

Quelque notoire que fût la tromperie, dans toute cette histoire, le roi reçut pieusement toutes ces reliques, qu'accompagnait un morceau de marbre blanc, largement taché de rouge, détaché de l'autel, au dire du jeune prêtre.

Telle fut la farce qui n'a de vrai que l'impudence du jeune fourbe, qui a probablement voulu masquer ainsi la mort de son père,

tombé dans quelque précipice, et qu'on ne revit jamais.

Il est probable, cependant, qu'il existe des grottes taillées au ciseau, dans une masse peut-être semblable au tuf de Vardzie, au pied du cône. On les connaît sous le nom de *Béthléem* et on dit qu'elles étaient habitées autrefois par des moines; mais pour les mettre en rapport avec la légende du Kasbek, on a bien soin d'ajouter qu'une chaîne de fer suspendue servait à ces religieux pour monter jusqu'à la tente d'Abraham (1).

MM. Engelhardt et Parrot parlent aussi d'une caverne dédiée à Marie et à Jésus-Christ, et dont ils ont fixé la hauteur à 12,882—13,082.

Ceci n'étonne pas; car l'art des grottes avait aussi pénétré dans ces vallées; on en trouve sur la montagne élevée de Garaki, qui sépare le village d'*Arssa* de celui de *Panchéti*, à peu de distance au sud de Ghergbéti; elles ne sont pas grandes (2).

Le village de Kasbek, autrefois Stépan-Tzminda (Saint-Etienne), a emprunté le nom de son propriétaire, gentilhomme de la famille des *Tsobikhan-chvili*, qui tenait de ses ancêtres,

(1) Klaproth, *Voyage*, t. I, p. 473.

(2) *Description statistique de la Géorgie*, en russe, t. II, p. 121.

le titre de *kazibeg*, *kazbek* que leur avaient donné les rois de Géorgie, suzerains de cette vallée.

L'avant-dernier kasbek (1) fut fait général sous la domination des Russes, ayant servi en brave dans leur armée. Il avait épousé une Circassienne de la Kabarda, dont il eut trois enfants, deux filles et un fils que j'ai vu officier à Tiflis, sous les ordres du baron Rosen. Sa passion était la chasse du touri, à laquelle il invitait ses amis chaque fois qu'il pouvait venir passer quelque temps dans son village de Kasbek. Sa mère, madame la générale, a fait bâtir une belle église en pierres, en face de son habitation, vers le Térek; elle est en schiste noir.

Les voyageurs qui passent par Kasbek ont l'habitude d'y acheter des cornes de touri, c'est pourquoi elles y sont devenues rares et très-chères. On nous en offrit deux paires, mais comme j'en avais de plus belles, je ne voulus pas les acheter.

Je remarquai qu'elles étaient fort mutilées, l'extrémité de l'une était brisée, et dans toutes les autres les nœuds, qui forment autant de bourrelets sur le devant de la corne, étaient fracturés, déchirés en esquilles ou éclatés, comme

(1) Gamba, *Voyage*, etc., t. II, p. 25.

si elles avaient reçu de violents chocs de pierres ou d'autres matières dures.

Ces esquilles et ces éclats se remarquent toujours plus ou moins sur toutes les cornes de touri, mais principalement sur celles des vallées rocailleuses et escarpées de la vallée du Térek.

Ceci confirme pleinement les récits des chasseurs que j'ai entendus et qui m'ont assuré que le touri, poursuivi et arrêté par un rocher, s'élançait d'une hauteur de 10 à 20 pieds, et retombait sur ses cornes, sans se faire d'autre mal que celui de les esquiller.

Cela paraîtra incroyable (1); mais voici une autre observation qui viendra à l'appui de ce fait, et qui prouvera que la nature, en créant le touri, l'avait préparé à de pareils sauts.

La disposition de ses cornes diffère de celle qu'on voit chez les autres espèces de chèvres et de bouquetins. Les cornes de celles-ci sont plantées droites ou à peu près, sur les deux proéminences du crâne, tandis que dans le touri cette disposition est oblique, avec la base dirigée en avant. Les cornes, ainsi implantées sur les côtés du front, font saillie, et recourbées dans une direction horizontale, elles semblent vouloir protéger le front et les yeux, qui sont à

(1) Voyez Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, t. I, p. 287.

l'abri sous cette corniche. Le col est d'une grosseur remarquable et qui paraîtrait disproportionnée, si l'on ne considérait le lourd fardeau qu'il est obligé de porter.

Cette disposition naturelle approche beaucoup de celle qui est imitée en relief dans deux antiques plaques de baudriers géorgiens en cuivre, qui ont été trouvées à Gvimé, et que j'ai fait représenter IVe série, pl. 33. Les connaisseurs et chasseurs ont trouvé que ces figures, tout informes qu'elles paraissaient, étaient des imitations du touri.

Les cornes des touris sont aussi recherchées par les Géorgiens, qui les font polir et travailler en cornes à boire, richement garnies d'ornements en argent.

La principale chasse du lieutenant-kasbek, et la plus abondante, se faisait sur le mont Kouro, qui est derrière le village, au N.-E., présentant ses cimes noires, nues, rocheuses, marquées d'étroites bandes de gazon sur les corniches déchirées.

La chasse est excellente aussi sur le cercle de montagnes qui entoure la vallée de Tourso et les sources du Térek; on cite surtout le voisinage des glaciers du mont Mna. Le pays des Dougors, les cimes du Passmta et du Kadéla sont également renommées par l'affluence des touris.

Le dadian de Mingrélie faisait jadis de cette chasse pénible un de ses plus grands plaisirs; mais, pour atteindre, dans un pays si difficile, un animal aussi vigoureux et qui a des moyens si extraordinaires d'échapper au danger qui le menace, il faut encore plus d'adresse que pour la chasse du chamois.

M. Gamba (1) rapporte un fait qui m'a été aussi raconté, et auquel je n'ajoute pas plus de foi que lui. Les chasseurs assurent que le touri n'est jamais perdu de vue par une espèce de vautour qui trouve sa nourriture dans sa fiente: cet oiseau, qui plane toujours au-dessus de lui, l'avertit même, par ses cris, du danger auquel l'expose l'approche des chasseurs, et il ne les cesse que quand il le voit en sûreté.

Le nom géorgien du touri, ou bouquetin du Caucase, est *djik'houi* (2).

Dans une notice, publiée dernièrement par M. *Schinz*, de Zurich (3), sur le bouquetin des

(1) Gamba, Voy. l. c.

(2) Güldenstädt, *Beschreibung*, etc., dit que les Touchi l'appellent *Dschiqua*.

(3) *Nouveaux Mémoires de la Société helvétique*, t. II, p. 9. M. Schinz énumère les espèces suivantes:

1. *Capra Pallasii*. Bouquetin de Sibérie.
2. *Capra ibex*. Bouquetin des Alpes.
3. *Capra Pyrenaica*. Bouquetin des Pyrénées.
4. *Capra Caucasica*. Bouquetin du Caucase.

Pyrénées, ce savant, qui énumère toutes les espèces de chèvres sauvages, considérant que le tour du Caucase ne pouvait être confondu avec le bouquetin des Alpes, lui a ôté le nom de *Capra ibex* que lui donne Güldenstädt, pour lui assigner celui de *Capra Caucasica*, réservant le premier nom pour l'espèce des Alpes.

Les naturalistes n'ont pas lu sans doute les ouvrages un peu locaux de Güldenstädt et de Klaproth. Ils ont commis une première erreur en ne conservant pas le nom de *Capra Caucasica*, que Güldenstädt avait donné avec priorité à la *Capra ægagrus* des auteurs modernes; et M. Schinz a été ainsi entraîné à une seconde erreur, en appelant l'*ibex* du Caucase d'un nom qui avait déjà eu une autre acception sous la plume de Güldenstädt. C'est ainsi que s'introduisent les fausses synonymies, et qu'on confond les objets les plus différents.

Pour obvier à cette confusion, je souhaite que

5. *Capra ægagrus*. Chèvre sauvage ou chèvre du Bézoar.

6. *Capra Arabica*. Le Béden.

7. *Capra Walie* Rüpp. Bouquetin d'Abyssinie.

8. *Capra Iharal* Hodgson. Le Iharal de l'Himalaya.

9. *Capra tubericornis*, de la province de Iemlah, dans l'Inde.

10. *Capra Americana*. Chèvre d'Amérique.

11. *Capra Cretica*? Le Bouquetin de Crête.

le premier auteur qui écrira sur cette matière, daigne rétablir ces synonymies, après s'être préalablement convaincu de l'exactitude de mes remarques.

Les noms du *touri* sont, en osse, *dsabuter;* chez les Dougors, *sabaoudour;* chez les Tcherkesses, *tchougouldour*; chez les Dido, *athlai*. Ces noms, qui se trouvent dans la description du pays des Dougors, que M. Klaproth a empruntée à un manuscrit inédit d'un officier russe (1), sont sans doute exacts. Mais Klaproth (2), dans son érudition empruntée, en citant ces noms, a tort de donner à la *Capra ibex* de Güldenstädt, le nom de *Rupi capra*, qui est celui du chamois, qu'il confond ainsi avec le touri.

Autre part (3), oubliant ce qu'il a avancé dans cet article, il confond, d'une autre manière, l'*ibex* avec la *Capra ægagrus*, en lui appliquant toute une autre série de noms que les peuplades du Caucase ne donnent qu'à la chèvre sauvage.

Le touri est moins grand que le cerf; il entre en chaleur au mois de novembre, et la femelle met bas en avril. M. Schinz croit qu'il existe

(1) Voyez plus haut, t. II, p. 417.

(2) *Voyage*, t. II, p. 185, édition française.

(3) *Voyage*, t. I, p. 453, même édition.

aussi sur les plus hautes alpes de l'Asie méridionale et tempérée.

Outre le touri ou bouquetin du Caucase (*Capra ibex* de Güld., *Capra Caucasica* de Schinz), l'on trouve sur les mêmes montagnes le *chamois* (*Rupi capra*) qui ne diffère guère ni d'habitude ni de taille de celui de la Suisse, et dont les cornes sont parfaitement semblables à celles qui sont l'objet de la curiosité des touristes alpins.

Chez les Géorgiens, le nom du chamois est *psitki*, et chez les Dougors *ské* (1).

Une troisième espèce de chèvre sauvage grimpe comme le touri et le chamois sur les plus hautes montagnes, sans cependant craindre les plateaux inférieurs. Les naturalistes modernes, dont Schinz est du nombre, la connaissent sous le nom de *Capra ægagrus*, dont ils font descendre l'espèce de nos chèvres domestiques (2).

Elle ressemble parfaitement à la chèvre domestique, excepté peut-être qu'elle est plus grande; ses cornes sont très-longues, dressées sur son front, recourbées en arrière : elles n'ont sur le devant qu'une arête longitudinale sans noeud; elles forment un renflement sur les côtés, et présentent une seconde arête moins saillante par derrière.

(1) Klaproth, *Voyage*, t. II, p. 186 et 286.
(2) *Nouv. Mém. de la Soc. Helvétique*, II, p. 6.

Elle se plaît dans les lieux les plus élevés, que ses formes si légères, si nerveuses, si dégagées lui permettent d'atteindre.

C'est plus particulièrement dans l'estomac de cette espèce de chèvre que se trouve le *bézoar*, ce qui lui a fait donner son nom allemand (1).

Sa chair, très-délicate, est recherchée, et on nous en servait sur notre table à Erivan comme un mets d'honneur.

Güldenstädt dit que les Géorgiens, en général, l'appellent *bodcha*, et que cette chèvre sauvage errait en Somkheth, avec les chamois, sur les plateaux et dans les rochers qui entourent Birtvissi et Chamechouïldé; c'est là que MM. Rittmann et Gonzenbach, de St.-Gall, allaient leur faire la chasse. La localité que leur assigne le savant voyageur, prouve qu'il n'est pas question ici du touri, qui ne se montre jamais si bas (2).

J'ai dit (3) que cette chèvre était commune sur l'Ararat, et sur toutes les montagnes de l'Arménie. M. Schinz l'indique encore sur les sommets inhabités de Laar et du Khorasan en Perse, et même sur toutes les chaînes de montagnes de l'Asie presque sans exception (4).

(1) *Bezoarziege*, chèvre du bézoar.
(2) Güldenstädt, *Reisen*, p. 122, édit. de 1815.
(3) Voyez plus haut, t. III, p. 474.
(4) Schinz, mémoire cité, p. 6 et 10.

La rectification que j'ai faite au sujet du touri, servira ici ; c'est-à-dire que nous rapporterons à la chèvre sauvage tout ce que Klaproth dit tom. I, pag. 453 : nous lui restituerons aussi son nom de *tsan*, chez les Osses, de *akhmétchi*, chez les Géorgiens du district de Khévi, de *garéoulitkha* (chèvre sauvage), à Tiflis et à Aténi, de *bodj* chez les Tchétchenses, noms que cet auteur, par une méprise de compilateur, rapporte à l'*ibex* de Güldenstädt.

Les chasseurs du Caucase mentionnent enfin une quatrième espèce de gibier favori, dont la race, presque éteinte, est singulièrement regrettée par eux. Je veux parler de l'*uri* ou *urochs* en dougor, *doumbaï*, dont les immenses cornes remplissent les vieux sanctuaires des montagnards. On m'en a montré à Ghébi ; elles sont entassées pêle-mêle avec celles du touri dans le *Dougor-Izet* (sanctuaire des Dougors), où elles sont un témoignage des sacrifices nombreux offerts à la divinité. Cette espèce d'animal aurait disparu depuis une centaine d'années du pays des Dougors, et ne se trouverait plus que sur les rives du Haut-Kouban (1).

La vallée de Kasbek à Darial est une peinture fidèle de celle de l'Araxe.

Au troisième verst commencent des forma-

(1) Klaproth, *Voyage*, etc., t. II, p. 185.

tions porphyriques, qui jouent un rôle remarquable. Tantôt c'est du schiste micacé, tantôt du schiste noir recuit; la régénération des roches par le feu ne peut pas mieux se voir qu'ici.

Au sixième ou septième verst au-delà du couloir du *Tsakh-don*, le micaschiste fait place à une serpentine verdâtre; puis on voit surgir de l'abîme d'énormes masses de protogyne (1), qui se glissent en filons à travers les couches du schiste recuit et en agglomère de gros fragments qui ont conservé leur texture schisteuse.

La protogyne se continue jusqu'auprès de Darial, où une espèce de serpentine verte, entremêlée de granitelle et de micaschiste, reprend le dessus, à peu près comme je l'ai observé le long des rapides de l'Araxe, au-dessous d'Ourdabad.

A 2 verst de Darial, les formations censées plutoniennes cessent et le schiste s'empare des deux rives du Térek qu'il encaisse de ses talus escarpés jusqu'à huit verst au-delà de Lars, où le calcaire jurassique s'étend au-dessus du schiste dont il adopte l'inclinaison.

Je n'ai pu voir de pétrification dans ce cal-

(1) M. Elie de Beaumont, qui a vu les échantillons de roche que j'ai rapportés de Darial, les a confrontés avec ceux de Glola, et n'a pu leur trouver de différence avec la protogyne du Mont-Blanc.

caire qui encaisse le vallon de la Malka et qui cesse à Kourki, à 18 verst de Lars.

Tels sont les matériaux qui constituent les vallées et le célèbre défilé que nous allons traverser.

Remarquons bien dans ces deux célèbres défilés de Darial et d'Ourdabad, qui peuvent être envisagés comme deux coupes parfaites prises dans le cœur de la chaîne de montagnes, cette disposition particulière en voûte, en dôme. Sur les deux flancs, du schiste noir qui se transforme en porphyre et mélaphyre : puis en approchant davantage du noyau central, il devient micaschiste, serpentine, et enfin dans le centre du noyau, roches cristallisées, granite protogyne, diorite, etc.

Raisonnablement, on ne peut s'empêcher de croire à cette transformation des roches dont MM. B. Studer et A. Escher de la Linth nous ont enseigné dernièrement les théories (1). La

(1) Voyez l'exposition des théories appliquées de MM. B. Studer et Arn. Escher de la Linth : 1° Nouveaux Mémoires de la Société Helvétique des Sciences naturelles, t. I, mémoire intitulé : *Die Gebirgsmass von Davos*, 1837 ; 2° Id. t. III, Mémoire de A. Escher, *Etläuterung der ansichten einiger contact-verhältnisse zwischen Krystallinischen Feldspathgestein und Kalk*, *in Bern Oberlande*. C'est-à-dire : Explication de vues représentant quelques rapports de contact entre les roches feldspathiques cris-

régénération des schistes noirs et des calcaires en roches cristallines gagnera chaque jour en évidence, depuis que M. L. de Buch a constaté le premier fait de ce genre, la métamorphose des dolomies.

Je puis citer encore d'autres exemples dans le Caucase de massifs schisteux les plus formidables, au centre desquels la nature a placé le laboratoire de ses métamorphoses, comme dans de vastes cratères. N'est-ce pas au milieu des énormes accumulations de schiste noir du Haut Ratcha qu'ont percé les dômes de protogyne des environs de Glola et de Ghébi? N'est-ce pas dans un cirque de ce genre qu'a surgi l'Elbrous entre les anciens calcaires du Bermamuc au nord, et la chaîne schisteuse du Souaneth au sud?

Je reviens à ma description de la vallée de Darial. Les débris des rochers qui ont roulé des pentes voisines, ou que les rivières ont entraînés, ont formé sur les bords du Térek des talus très-élevés au milieu desquels il coule. Sur ces talus, sont, sur la rive gauche du fleuve, *Sdo* et *Gvélé-*

tallines et le calcaire, dans l'Oberland bernois; 3° Id., t. III, *Geologische Beschreibung von Mittel Bündten*, 1839, c'est-à-dire : Description géologique du pays central des Grisons. Ces trois mémoires sont accompagnés de cartes et de profils nombreux très-bien faits et d'un grand intérêt.

thi (1), habités par des Osses de la tribu de *Tagaour*.

Les roches sont toujours nues, et nous avions sur nos têtes les cimes schisteuses qui, à droite du Térek, servent aux touris de retraite inabordable.

Les restes de l'avalanche du Kasbek tombée en 1833, formaient encore, en 1834, à moitié chemin de Kasbek à Darial, des deux côtés du chemin, deux murs puissants de glace mêlée de blocs de pierre et de cailloux, qui, détachés au fur et à mesure de cette paroi par le dégel, s'écroulaient tout d'un coup, au risque d'écraser les voyageurs. Ces amas de glace étaient un pont naturel sous lequel on entendait gronder le Térek sans le voir.

Périodiquement, tous les six ou sept ans, la neige et la glace amoncelées sur la pente du Kasbek, perdent l'équilibre, minées par le ruisseau du *Defdaroki*, le Tsakh-don des Osses, et se précipitent par cette espèce de coulisse, sous forme d'avalanche, dans la vallée du Térek. L'avalanche encombre alors son lit et même toute l'étroite vallée jusqu'à une grande hauteur, comme la chute du glacier de Saint-Branchier

(1) *Gvéléthi* vient de *gvéli*, serpent, et c'est à tort que Klaproth assure qu'il s'appelait anciennement *Ghélathi*. Tel est l'avis de savants géorgiens que j'ai consultés.

encombra la Dranse, dans le Valais, en 1819. Le Térek, arrêté devant cette digue, reflue dans la vallée et devient un lac qui menace d'inonder tous les villages environnants.

Ainsi, Reineggs, I, 18 et 224, raconte que le 18 juin 1776, on sentit une chaleur étouffante autour du Kasbek, dans la vallée et sur les montagnes. Le lendemain 19, il s'ensuivit un affreux orage, accompagné de tempête et de pluies violentes. Un torrent épouvantable descendant des cimes du Kasbek, et entraînant des amas de pierres, de glace bleuâtre et de neige, en précipita dans l'étroite vallée inférieure des masses si considérables, que le cours du Térek en fut arrêté pendant trois jours, et comme ni la rivière ni le torrent de la montagne n'avaient d'issue, il en résulta une vaste inondation de la vallée. Nombre de villages et d'habitants succombèrent sous cette catastrophe, et d'autres endroits qui étaient à 258 pieds au-dessus du niveau du Térek (Gvéléthi (1) était du nombre), allaient être atteints lorsque la digue des glaces entassées s'ouvrit avec un fracas épouvantable, et rendit au Térek son cours accoutumé.

De même, suivant Reineggs, une cause pareille en octobre 1785, fit déborder le Térek;

(1) Gvéléthi est à un verst au-dessus du Defdaroki, qui est à six verst et demi de Kasbek et de Darial.

ponts et chaussée exécutés avec tant de peine à travers le Caucase, tout fut entraîné; il n'en resta pas trace, et le pays autour de Kislar fut submergé.

De pareils événements ont eu lieu au mois d'août 1808; puis le 27 octobre 1817, époque à laquelle l'avalanche couvrit une étendue de 3 verst de long et de 500 toises de haut (1). M. le chevalier Gamba en vit encore les débris en mai 1820. Pendant deux ans, la route fut impraticable aux voitures.

La dernière avalanche eut lieu en 1833.

Au-delà de cette coulisse des avalanches, l'on voit reparaître le Térek qui se précipite en bouillonnant sur des blocs énormes et contre les rocs formidables de protogyne dans lesquels on a taillé une partie du chemin. Le mugissement sauvage du Térek ajoute encore à la sévérité du paysage; mais il n'approche pas de celui de l'Araxe, entre Ourdabad et Nougadi : l'Araxe est un fleuve; le Térek n'est qu'un torrent. La chute du Térek, de Kasbek au Defdaroki ou Tsakhdon est de 547 pieds, soit 3 $\frac{1}{5}$ sur 100. Du Defdaroki à Darial, elle est de 935 pieds, soit de 5 $\frac{2}{5}$ pour 100. Chacune de ces distances est de 5 verst ou une lieue un quart de France.

(1) Klaproth, *Voyage*, I, p. 466. Gamba met 2 verst au lieu de 3.

La vallée très-étroite par elle-même, se rétrécit de plus en plus à mesure qu'on approche de Darial. Les parois menaçantes des rochers surplombent la route; et dans le défilé, qui ressemble à une fente formidable dans les granites protogynes, il ne reste de place que pour le Térek, et il a fallu sans cesse lui disputer le terrain sur lequel on a établi le chemin; on est même parvenu à se ménager une petite place fort étroite sur laquelle on a construit quelques méchantes baraques pour la garnison qui garde le passage.

En face du poste, s'élève à 300 pieds et plus au-dessus du Térek le château de *Darial*, perché sur un rocher à pic détaché comme un ballon de la paroi principale. On l'aborde par une pente escarpée, fermée par une muraille (1). Le fondateur de cette importante citadelle avait songé à y amener l'eau nécessaire par un aqueduc taillé dans le protogyne et dans la serpentine. Comme cette eau pouvait manquer, il y pourvut en faisant murer en briques cuites un chemin souterrain et voûté, ruiné maintenant, qui mettait à couvert de toute atteinte ceux qui venaient puiser l'eau du Térek (2).

(1) Voyez un beau dessin de Darial, dans le Voyage de Ker-Porter.

(2) Reineggs donne à ce chemin une hauteur de 680 pieds jusqu'au Térek, je crois que c'est trop.

Le château lui-même, aujourd'hui abandonné, est une masse irrégulière de quelques tours et d'autres édifices. Reineggs prétend qu'autour de ses murs, sur les *terres-pleins* du rocher, il y avait assez de place pour y cultiver le grain et le foin nécessaires à une garnison de mille hommes : c'est une exagération un peu forte.

Cette construction rappelle parfaitement celles d'Atskour, de Khertvis, d'Akhaltsikhé, de Koutaïs, etc., et date sans doute de la même époque, c'est-à-dire des onzième et douzième siècles, époque de la haute puissance des rois d'Abkhasie et de Géorgie, qui dans ce temps régnaient sur tout le Caucase et sur les nations qui l'habitent.

Cette opinion que j'ai émise seulement d'après le style d'architecture de cet édifice, s'accorde parfaitement avec l'histoire, qui attribue le dernier renouvellement de ce château à David III le réparateur, qui régna 1089 à 1126. Il ne fit que profiter des plus anciennes constructions que les Géorgiens attribuent à leur roi Mirvan, qui régnait 140 ans avant J.-C., et qui en revenant de battre les Dourdsoukes (1), leur ferma le passage à travers la grande vallée du Caucase, en y murant avec des pierres et de la chaux une porte qui barrait le défilé (2). Il est

(1) Ce sont les Mitsdchéghi d'aujourd'hui.

(2) Voyez plus haut, t. II, p. 43.

possible que, comme dans les autres forteresses, on y trouverait quelque inscription qui éclaircirait les doutes historiques, car peu de localités ont prêté à la légende, aux fables et à la tradition, comme ce défilé, si pénible à traverser, quand on n'a à lutter que contre la nature, et qui devient si effrayant, quand il faut vaincre en outre les obstacles qu'y soulève la main des hommes barbares et méfiants, si rarement nos amis.

Strabon connaît ce défilé, et le cite comme l'un des quatre qui menaient dans l'Ibérie. « L'entrée, dit-il, de l'Ibérie, en venant de chez les nomades du septentrion, est aussi difficile que celle qui vient de la Colchide, dans un trajet de trois jours. Ensuite, les défilés d'une rivière vous mènent, au bout de quatre jours, sur les bords de l'Arago (Aragvi), et là, une muraille inexpugnable adossée à un château ferme l'extrémité de ce chemin (1). »

Pline, VI, ch. II, est plus clair que Strabon. « Chez eux (c'est-à-dire chez les *Didouri* et les *Sodji*, peuples d'Ibérie), sont les *portes Caucasiennes*, que beaucoup d'autres, par une erreur manifeste, appellent *portes Caspiennes*. Entre des montagnes qui s'écartent brusquement, la nature s'est créé, par un effort inoui, un passage

(1) Strabo, lib. II, p. 480.

que ferment des portes munies de poutres garnies de fer (1), au-dessous desquelles coule le fleuve *Dyriodoris* (2); en-deçà, se trouve sur un rocher un château appelé *Cumania*, qui est assez bien fortifié pour fermer le passage à des tribus innombrables. A la sortie de ce défilé (au midi), est entre autres la ville ibérienne de *Harmastis* (Armazi). »

Procope fait une longue histoire de ces portes qu'il appelle portes Caspiennes, malgré l'avertissement de Pline.

Chez Aboulfeda, c'est la porte *Bab-alalan*, chez Massoudy (3), *Bab-allan*, du nom des Alains, les Osses de nos jours.

Quant au nom moderne, on écrit *Darial*, *Dariel* et *Dariela :* les Arméniens disent *Tarial*, tous noms qu'on dérive de *dar*, *dara* vallée en tatare, et de *iol*, chemin ; on traduirait ce nom en persan par *derbend*, qui répond à *défilé* (4).

Les Osses prononcent *Daïran*, et les Géor-

(1) Presque toutes les portes des anciens châteaux géorgiens étaient ainsi revêtues de fer ; j'ai parlé de celles de Ghélathi, d'Atskour, de Modanaki, etc.

(2) Le *Térek*, j'ignore d'où lui vient cette épithète.

(3) *Magasin asiatique* de Klaproth, p. 287.

(4) On trouve dans la *Statistique de la Géorgie*, en russe, en 4 vol., citée plus haut, une étymologie rapportée par M. Grégoire Gordéef, qui fait venir *Darıala* de *Der-i-ala*, Porte d'Ala.

giens, rendant ce nom dans leur langue, disent : *Khévis-Kari*, qui signifie, porte de la vallée.

Ceux qui ont voulu voir dans le passage de Dariel celui de *Darina* de Ménandre-Protector, se sont singulièrement trompés : j'ai donné plus haut la vraie interprétation des localités mentionnées par l'auteur byzantin (1).

Dans le cours de mon voyage, l'on a pu voir que les routes à travers le Caucase ne se réduisaient pas au défilé seul du Térek, il en existait d'autres à l'ouest et à l'est.

Les premières, pour ne citer que les plus remarquables, étaient la grande route qui aboutissait à Dioscourias à travers les cols du Maroukh et la haute vallée du Tsébelda, arrosée par la Kodor et ses affluents. Tel était le vrai passage de Darina.

Les cols à droite et à gauche de l'Elbrous faisaient communiquer le Souaneth et la Colchide avec les vallées septentrionales du Baksan et de la Téberda (2).

Le col à l'est du Passmta menait de la grande vallée du Ratcha, chez les Dougors (3).

Tous ces cols et passages étaient connus des

(1) Voyez t. I de mon Voyage, p. 326. Comparez avec Saint-Martin, *Mémoire historique*, II, p. 193.

(2) Voyez t. III, p. 16, et t. II, p. 77 et 127.

(3) Voyez t. II, p. 77 et 416.

anciens, et leur connaissance explique plusieurs faits historiques que j'ai rapportés plus haut (1).

Dans l'extrémité orientale du Caucase, vers la mer Caspienne, il n'existe que fort peu de passages à travers les montagnes, connus et pratiqués par les Russes. La férocité des Lesghis a été un obstacle insurmontable pour eux. Le seul défilé qu'ils fréquentent et que je crois être les Portes Albaniennes des anciens auteurs, est le chemin de Chamaki à Kouba, ou du Chirvan dans le Daghestan méridional. Plusieurs personnes qui ont fait ce trajet, m'ont dit qu'il longeait des abîmes affreux, et que dans un endroit, deux planches, placées en long sur une large fente, étaient le seul pont qui s'offrît pour la passer à cheval.

Les rois de Perse, très-anciennement, puis Alexandre de Macédoine, les Romains, les empereurs grecs, les rois Arsacides et Sassanides, etc. des nouvelles dynasties persanes, ont toujours envisagé, comme d'une grande importance, la garde de tous les passages du Caucase, qu'ils regardaient comme la clef qui ouvrait leurs empires aux invasions des hordes barbares et nomades du nord du Caucase.

Toujours les peuples du Nord ont voulu envahir ceux du Midi. Les Chinois ont commencé

(1) Voyez t. II, p. 26, 77, 78, 79, 127 et 132.

à élever leur grande muraille, il y a plus de deux mille ans, pour contenir le torrent des peuples du haut plateau de la Mongolie. Les remparts de la Bactriane, les murs médiques entre le Tigre et l'Euphrate, le mur de Béry dans le voisinage de Persépolis, devaient défendre les peuples agricoles de la Babylonie et de la Médie contre les nomades scythes ou autres du nord et de l'est de la mer Caspienne.

Chaque association de colonies grecques en Thrace, en Crimée, eut son mur. La Chersonnèse de Panticapée se ferma par le rempart d'Akkos contre les Scythes que ceux de la Chersonnèse héracléotique repoussaient par un rempart élevé entre l'extrémité des baies de Sévastopol et de Balaklava. On connaît le mur que fit élever Miltiade pour fermer aux Thraces l'entrée de la Chersonnèse de Thrace.

Plus anciennement encore, les Cimmériens s'étaient déjà fortifiés contre les Scythes, dans l'île de Taman, dont ils formèrent une presqu'île, par un rempart connu sous leur nom (1).

Et même les Romains, dans les temps les plus brillants de leur gloire et de leur toute-puissance, sous Trajan et sous Adrien, ne furent-ils pas forcés de se mettre à couvert des invasions

(1) Strabo, lib. XI, p. 474. Il est marqué, ainsi que celui d'Akkos, dans la carte, Ire série, pl. 2.

des barbares du Nord par des lignes de fortifications qui rivalisent presque en longueur avec celles de la Chine? Ainsi ils élevèrent, vraisemblablement sous Adrien, le fameux rempart dit *de Trajan*, dont le nom retentit encore dans la bouche des habitants de la Moldavie, de la Podolie et même de l'Ukraine. Tout ce qui est grand est de Trajan.

Démétrius Kantémir, dans une description qu'il a faite, il y a plus d'un siècle, de la Moldavie (1), décrit ce rempart, qu'il fait passer de Pétervaradein sur le Danube, en Hongrie, par les montagnes de *Démir-kapou* (Portes de Fer), aujourd'hui montagnes d'Orsova. De là, sous la forme d'un simple retranchement, il le fait traverser la Moldavie et la Valachie, couper le Pruth près du village de Trajan, le Botna près de la ville de Caunah, et après cela, le conduit à travers toute la petite Tartarie, jusqu'aux rives du Don; il lui assigne ainsi environ 400 lieues de France de longueur.

La seule partie bien connue de ce rempart s'étend en effet entre le Pruth et la mer Noire, sur une longueur de 33 lieues ou 130 verst. Les armées russes le connaissent fort bien et l'ont passé et repassé maintes fois.

Le reste de ce rempart est très-incertain, et

(1) P. 76 et 77.

même, ce que dit Kantémir de sa prolongation jusqu'au Don ne me paraît pas même probable; je n'en ai vu nulle trace sur les différents points que j'ai traversés, et n'en ai jamais entendu parler, de façon à confirmer l'opinion de Kantémir.

Un second rempart, dont j'ai visité plusieurs tronçons en Podolie, peut être assigné, avec beaucoup plus d'assurance que le premier, à l'empereur Trajan qui, après la conquête de la Dacie, avait ainsi tracé une frontière à l'empire romain, au-delà du Dniester.

Les Romains défendirent aussi l'Allemagne par des murailles sur plusieurs points; on en voit des restes dans la principauté de Hohenlohe près d'Œhringen, et tout le monde connaît le *mur du Diable*, qui s'étend de Dinketspuhl vers Ingolstadt, et qui a près de 24 lieues de long.

Enfin, ne fallut-t-il pas qu'Adrien fît construire, en 131 de J.-C., entre l'Angleterre et l'Ecosse actuelle, sa fameuse muraille Calédonienne ou *Picts-Wall*, qui devait empêcher les fiers Calédoniens d'envahir l'empire romain ?

Toujours le Midi s'est mis en garde contre le Nord. Quelle belle muraille la nature avait élevée entre la mer Noire et la Caspienne, pour faciliter cette défense de ce qu'on appelle la civilisation contre la barbarie ! Cependant, nous

avons vu que les Cimmériens et les Scythes surent la franchir, et l'empire de 28 ans (de 633 à 605 avant J.-C.) qu'exercèrent ces derniers sur l'Asie centrale, laissa d'assez effrayants souvenirs aux potentats de la Perse pour les engager à prendre toutes ces précautions, afin d'empêcher ces nomades de revenir. La grande muraille, dite Caucasienne, fut construite alors.

Selon les chroniques géorgiennes, on la doit à *Ardam*, gouverneur de la Géorgie pour Aphridoun ou Féridoun (1).

D'autres, comme Massoudi (2), en attribuent l'honneur à *Xerxès*, fils de Darius, surnommé *Isphandiar*, le Géant d'airain, ou à *Alexandre-le-Grand.*

Ces traditions prouvent que chaque prince de cette époque songea à cette ligne de défense, l'améliora et l'étendit.

Cependant, on aurait tort de croire que le Caucase fut ainsi traversé par une muraille continue. Il n'y avait pas de nécessité à cette mesure extraordinaire, adoptée par les Chinois pour leur muraille. Les cimes du Caucase, comme le prouvent de reste mes descriptions précédentes, sont inabordables dans presque

(1) Voyez *Histoire de la Géorgie*, de Klaproth, t. II, p. 84, édition allemande.

(2) *Magasin asiatique* de Klaproth, p. 287.

toute leur étendue pour des individus isolés, et encore bien plus pour des armées. Il ne se présente que fort peu de passages praticables, et la plupart seulement en été. Il ne s'agissait donc que de défendre par des murailles et par des tours les étroites et sombres vallées, semblables à des défilés, qui mènent aux cols principaux, et le Caucase se trouvait fermé hermétiquement.

La grande muraille est donc composée d'un certain nombre de tronçons qui peuvent avoir été ordonnés successivement par différents princes, suivant l'urgence des temps et la position des peuples les plus guerriers qui menaçaient d'envahir le Midi.

Le principal tronçon de ce système de défense est celui qui commence à la mer Caspienne et qui clot l'étroit défilé (*derbend*) qui reste entre cette mer et la chaîne de montagnes voisines. La muraille est très-forte, construite en calcaire coquiller, et appuyée de 6 à 8 verst de distance par une tour carrée; cette partie paraît avoir été renouvelée par Nouchirvan, roi de Perse (1). Il paraît même qu'il a existé plu-

(1) Massoudy, *Magasin asiatique* de Klaproth, p. 261, s'exprime ainsi : La Porte des Portes fut construite par Khosrou Anouchirvan, qui y fit élever un mur, et le prolongea dans la mer à la distance d'un mille; il faisait la frontière depuis la mer des Khazars jusqu'aux cimes les

sieurs remparts distincts, qui sont marqués sur la carte du Voyage de Lerch, en 1747 (1).

La grande porte de cette muraille était à Derbend, *Bab-al-Abvabi* ou la Porte des Portes des Persans, la Porte Caspienne de plusieurs auteurs anciens (2).

Les autres tronçons connus de nos jours et marqués pour la plupart sur la carte du général Khatof, sont, chez les Ingouches, l'ancienne muraille de *Vapila*, sur l'Assaï ou Chalghir, au-dessous du sanctuaire des Ingouches.

Chez les Osses, on en compte quatre, qui sont plutôt des portes de défilés que des mu-

plus élevées du Caucase, ce mur traversait les rochers et les précipices, et s'étendait sur une longueur de 40 parasanges, jusqu'au fort appelé Thabaristân. De trois en trois milles, plus ou moins, d'après la nature du terrain, Anouchirvan y fit placer des portes de fer. A chacune de ces portes, il posta, en dedans de la muraille, un certain nombre de troupes chargées de garder la porte et la partie de la muraille voisine, etc. Chérif Edrissi (qui écrivit en 1153 de J.-C.), donne l'énumération suivante des portes fortifiées et fermées de la chaîne orientale du Caucase. Ce sont : les portes de Tsoul, d'Allan, des Sairân, de Lazinah, de Mazékah, de Sedjesdji, du Seigneur du Trône, de K'ilan-Chah, de Karouïan, de Thabersasinah, d'Abran-Chah, de Lian-Chah.

(1) *Buschings Magazin*, 3ter Theil.

(2) Aboulfeda, dans le *Buschings Magazin*, 5ter Theil, p. 307.

railles. Le principal est celui de *Darial*, sur le Térek. Le second est plus à l'ouest, dans la vallée latérale des *Tagaouri*, parallèle à celle de Khévi, et arrosée par le Kizil-don qui se jette à gauche dans le Térek. La troisième muraille est chez les Sakhas, sur le Fiag ou Pog, autre affluent de gauche du Térek. On en a retrouvé les traces entre *Latche* et *Khilag*. Elle arrêtait ceux qui voulaient pénétrer dans le Karthli central par les cols du Mont Ress ou Khokhi, et par la vallée du Liakvi, qui s'ouvre en face de l'antique Gori. Les Géorgiens, enfin, en construisirent une quatrième chez les Valaghirs, dont l'Arrédon, qui a sa source entre le Kadéla et le Khokhi, arrose la vallée. Par là, les Osses firent maintes invasions chez les Géorgiens, plus facilement que partout ailleurs. A leur choix, ils pouvaient pénétrer dans le Karthli, dans le Sémo-kvakana ou dans le Ratcha.

C'est ainsi que, sous le règne de Vakhtang-Gourgaslan qui n'avait alors que dix ans (451 de J.-C.), ils vinrent dans le Karthli, prirent des villes et des forteresses, ruinèrent Casp et enlevèrent Mirandoukht, sœur du roi. Ils pénétrèrent au pays de Ran, et, chargés de butin, revinrent par Derbend dont les habitants leur ouvrirent le passage.

Trois ans plus tard, Vakhtang, qui se sentait

chaque jour plus animé du désir de venger cette insulte, réunit dans les plaines de Moukhran une armée de 100,000 cavaliers et de 60,000 piétons et part à leur tête pour punir les Osses. D'autres troupes des rois du Caucase s'unissent à lui et font monter son armée à 212,000 hommes. Passant par Darial, il va camper plus bas sur les rives du Térek, où il livre un violent combat aux Osses et aux Khazars qui sont mis en déroute, et l'Osseth est pris et livré au pillage. Dans le combat, Vakhtang tue deux fameux Osses d'une force gigantesque, l'un appelé Tharkhan, l'autre Bahqathar.

Continuant son expédition, Vakhtang va combattre les Patchanigues, les Djiks et les Abkhases, mais non sans s'être préalablement soumis les Osses par un traité et sans s'être assuré d'eux à l'avenir en construisant à *Cassara* une bonne muraille qui mettait fin à leurs incursions (1).

« Cette muraille, selon Vakhoucht, dans sa description de l'Osseth, est au-dessous du Zramaga inférieur. Là est une porte en roches cimentées, avec un grand cintre passant par-dessus

(1) Pour les détails de cette histoire de Vakhtang, voyez le récit de Vakhoucht, cité par M. Brosset, dans son *Explication de diverses inscriptions géorgiennes, arméniennes*, etc., p. 12.

la rivière, et les rois, ajoute-t-il, l'ont construite pour que les Osses ne pussent venir par là sans leur permission. Cette vallée est très-forte et inaccessible. Zramaga est un grande et forte citadelle construite, dit-on, par la reine Thamar (1). »

Il paraît que c'est de Bahqathar, tué par Vakhtang, qu'il s'agit dans un inscription trouvée dernièrement dans l'église de Mouzala, au-dessus de la porte de Cassara et publiée dans le Journal asiatique d'octobre 1830; la voici telle que l'a traduite M. Brosset jeune, elle est en géorgien, divisée en deux parties de treize vers chacune (2) :

« Nous fûmes neuf frères de la famille de Tchardjonidzé-Dcharkhilan : *Os-Bahqathar*, *Davith-Soslan*, qui firent la guerre aux quatre royaumes; *Phidaros*, *Djadaros*, *Sakour* et *Ghiorghi*, qui lançaient sur l'ennemi des regards de courroux. Trois de nos frères furent moines et de bons serviteurs du Christ. Nous sommes maîtres des étroits chemins par où l'on va et vient des quatre côtés.

« Nous avons à Cassara un fort et une douane et nous occupons la tête du pont, espérez de bons traitements en-delà, si vous vous comportez

(1) Id., p. 11.
(2) Id., p. 8.

bien en-deçà. Nous avons de la poudre d'or et d'argent autant que d'eau. J'ai conquis les peuples du Caucase et subjugué les quatre royaumes. Fidèle à mes habitudes, j'ai enlevé la sœur du prince de Karthli; il m'a prévenu et trompé par un serment et s'est chargé de mes péchés. Bahqathar fut jeté à l'eau et l'armée des Osses massacrée. Vous qui lisez ces lignes accordez-moi quelques prières. »

Au-delà des Osses, les passages du pied de l'Elbrous étaient fermés par d'autres murailles et remparts dont l'un appartient à la vallée des Troglodytes, aujourd'hui vallée de *Kislavodsk* ou des eaux acidulées (1), l'autre était sur la Kouma. Enfin le dernier tronçon, à l'instar de celui de Derbend, fermait le défilé maritime de Gagra que j'ai décrit plus haut (2). La muraille de Kélassour défendait seulement la république grecque de Dioscourias contre les montagnards du Caucase (3).

Je crois avoir résumé, autant qu'il a été en mon pouvoir, le système général des communications du Caucase et des lignes fortifiées qui gardèrent les peuples du midi contre les nomades du nord; je ne répéterai pas ce que j'ai

(1) Voyez t. I de mon Voyage, p. 325.

(2) Id., p. 209 et suiv.

(3) Id., p. 309 et suiv.

dit dans la partie historique de la garde de ces passages par les Persans et par les Romains.

Quant à l'histoire de madame la princesse Daria en particulier, qui pillait les passans et qui jetait ceux de ses amants qui lui déplaisaient tout droit dans le Térek comme du haut de la roche Tarpéienne, on peut la mettre au nombre des fabliaux du règne de Charlemagne. Il n'y a rien dans les chroniques géorgiennes qui vienne à l'appui de ce conte. D'ailleurs je trouve fort peu de goût à madame la princesse d'être venue se jucher dans ce nid d'aigle pour s'amuser (1).

Darial est non-seulement une porte fermée pour l'ennemi, le Hun qui voulait pénétrer dans la grande vallée du Caucase, mais c'est encore là que s'arrête toute végétation sur les pentes des montagnes. Elles sont d'une nudité complète dans la vallée du Térek; ce n'est qu'au défilé même qu'on commence à entrevoir dans les crevasses des rochers pourfendus et menaçant ruine de toutes parts, quelques pins rabougris.

Mais bientôt la nature se ranime, et déjà à Lars, à 700 pieds plus bas et à 6 ½ verst de Darial, elle a repris tous ses droits. Bientôt les arbres de haute futaie se mêlent aux pins et aux genévriers; petit à petit ils prennent le dessus

(1) Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, t. II, page 21.

et repoussent les premiers au sommet des rochers, comme on le voit à Lars.

Derrière le poste de Darial, on passe le Térek sur un pont en bois pour atteindre la rive gauche ; la route se glisse entre la rivière et d'énormes blocs de rochers éboulés, couverts d'une végétation encore alpine.

Mais bientôt un second pont ramène le voyageur sur la rive droite, et un chemin récemment achevé lui épargne le trajet si difficile de la porte de la Sainte-Trinité ; car, pour rester sur la rive droite, on avait taillé, dans le roc vif, un chemin fameux par les difficultés qu'il présentait et par les risques que Gamba y a courus en 1820. M. Gamba dit aussi que ce chemin était élevé de quelques pieds au-dessus des plus hautes eaux du Térek ; je ne sais comment le Térek s'en est emparé, car il est de fait que, maintenant, il coule dans toute sa longueur sur l'ancien chemin, et même à travers la porte de la Sainte-Trinité.

Le troisième pont se trouve au-dessous de cette difficulté qu'on n'a pu vaincre, et à 6 ½ verst de Darial ; on arrive à *Lars* dans une position des plus romantiques. Son ancien château est assis sur un rocher avancé qui domine le Térek : quelques huttes, le poste et le commandement militaire sont au pied du rocher. Dans le dessin que j'ai donné de cette position, 2e série, planche 30, l'on a le Térek à droite et la grande route

qui passe sur la crête du rocher, à gauche. Les pentes qui entourent le château de Lars, l'une des clefs de la vallée, sont toutes schisteuses et recouvertes de pins noirs clair-semés et de broussailles.

Passé Lars, la vallée se rélargit peu à peu, les pentes sont boisées et moins escarpées. Le schiste noir encaisse le Térek jusqu'au neuvième verst, où le calcaire jurassique monte et s'appuie sur cette base, rappelant tout-à-fait les successions géognostiques du Ratcha et du Letchekoum. Les couches du calcaire sont très-régulières, imitant l'inclinaison de celles du schiste; elles ont 5 à 6 pieds d'épaisseur, et plus.

C'est ici la dernière formation, celle qui termine le pied du Caucase. Entre Lars et Balta, une partie du chemin est taillée dans cette roche compacte sur laquelle je trouvai une nouvelle espèce d'hélice ou caracolle, à laquelle je donnai le nom de *Caracolla Darialis* (1).

La vallée de Makal à droite, celle du Saudons de Balta à gauche, s'ouvrent sur le Térek; les montagnes baissent assez rapidement et, à 7 verst de Vladikavkas et à 18 verst de Lars, on débouche déjà dans la plaine, faisant golfe en-

(1) Testa orbiculata, supra plana, subtus convexoturgida, perforata, striata, albida, zonis duabus fuscis uncta; labro simplici, acuto.

tre les montagnes, et on se trouve de nouveau dans la steppe uniforme de la Russie méridionale.

Vladikavkas, fondée par le célèbre Potemkin, à l'entrée de la vallée du Térek, avec le nom de *Commande le Caucase*, est au-dessous de l'ancien emplacement d'une ville des Huns, qui étaient logés là pour profiter de toutes les occasions où les passages leur seraient ouverts. On en retrouve les traces.

La ville nouvelle est bâtie à la russe, en bois, et après ces villes asiatiques en pierres, en glaise ou en boue, sans toit, on est assez étonné de se trouver tout à coup dans les demeures des habitants du 60° degré.

La végétation est vigoureuse à Vladikavkas, mais bien loin d'être aussi avancée qu'à l'opposite du Caucase. La fraîcheur de la verdure provient des pluies fréquentes qui tombent aux alentours et qui sont journalières, au dire des cosaques, dans la vallée de Balta.

Nous avons traversé le Caucase, mais je ne puis le quitter sans m'arrêter à quelques questions générales qui n'ont pu entrer dans mon itinéraire.

TEREK.

Nivellements barométriques de Mosdok à Tiflis, à travers le Caucase. (Mesures en pieds de roi.)

	1811 Engelhardt et Parrot.	1818 Ingénieurs russes.	1829 Meyer.	1829 Parrot.
Térek à Mosdok.	21	490	441	
Térek à Vladikavkas.	1,734		1,941	
Forteresse de Vladikavkas.		2,748	2,083	
Térek à Novoi-Rédout.			2,268	
Térek à Balta.			2,476	
Route à Balta.		3,210		
Térek à Maximkine.			2,775	
Route à Kaitouki.		3,593		
Route à Lars.		3,892		
Térek à Lars ou Gors.	2,748		3,094	
Térek à Dariel.			3,772	
Route à Dariel.		4,303		
Route au couloir de Tchakdon.		5,167		
Térek à Kasbek.	4,956		5,254	
Route à Kasbek.		5,972		
Monastère de Sion.		7,586		
Térek à Kobi.	5,682		5,985	
Poste de Kobi.		6,621		6,033
Ruines du monastère de Kobi.		6,862		
Village de Baïdar.		7,782		
Route sur la montagne de la Croix.		7,977	7,435	7,425
Route à Goud-Gora.		7,433	6,978	7,534
Poste de Kachaour.		5,783	5,359	5,398
Poste à Passanour.		3,717		3,264
Poste à Ananour.		2,812		2,520
Poste à Douchette.		2,946		
Poste à Gartis Kari.		1,825		1,476
Mtzkhètha.		1,669		
Pont du Kour, à Tiflis.		1,386		1,098

Ces quatre nivellements sont empruntés :

Le premier, au *Voyage en Crimée et au Caucase*, exécuté en 1811, par MM. Engelhardt et Parrot, et publié en allemand en 1815, à Berlin;

Le second est dû aux ingénieurs russes qui, chargés de construire une grande route com-

mode, l'ont nivelée en 1818. Voyez *Description* (en russe) *de la Géorgie*, II, 125;

Le troisième est un résumé de différentes notices, qui m'ont été communiquées, du voyage intéressant de M. Meyer, l'un des compagnons de M. Kupfer, dans l'expédition du mont Elbrous, sous les ordres du général Emanuel, en 1829;

Le quatrième n'est qu'un fragment donné par M. Frédéric Parrot dans son *Voyage en* 1829 *sur le mont Ararat*, publié en allemand, à Berlin, en 1834. M. Parrot n'a donné ici que ce qui pouvait compléter ce qu'il avait déjà publié en commun avec M. Engelhardt de son voyage de 1811.

Ces différents nivellements ne sont pas complets et présentent entre eux des différences qu'il importe de relever.

Entre les nivellements de MM. Engelhardt et Parrot, en 1811, et de M. Meyer, en 1829, je trouve sur quatre observations à bases communes et fixes, un *moins* chez MM. Engelhardt et Parrot, qui est de 288 pieds, en moyenne (1).

La différence qui existe entre ces quatre

(1) Térek à Vladikavkas, différence 205 pieds.

—	à Lars,	—	346
—	à Kasbek,	—	298
—	à Kobi,	—	303

points se retrouve dans plusieurs autres observations communes.

MM. Engelh. et Parrot estiment la hauteur		Meyer	Différence.
du Kasbek. . .	14,400	14,700	330
la ligne de neige à	9,882	10,011	129
hauteur de Mosdok,	21	441	420(1).

Ce *moins* constant dans les résultats du travail de MM. Engelhardt et Parrot est frappant et en tout conforme à l'erreur de chiffre dans laquelle leur nivellement de la Mer Noire et de la Mer Caspienne a entraîné les savants, en faisant supposer que le niveau de celle-ci était de 329 pieds au-dessous de la première. M. Parrot lui-même est convenu de cette erreur, qui a dû se faire dans la partie du nivellement qui a eu lieu entre Mosdok et la Mer Noire. Je suis surpris seulement que ce savant n'ait pas mis plus d'importance à niveler une seconde fois le trajet de Mosdok à Kobi, s'étant guidé à tort sur le nivellement de 1811, qui est faux, nécessairement, puisque la base sur laquelle il est calculé est fausse.

Ce second nivellement aurait eu d'autant plus de prix que, selon toute probabilité, il aurait été pleinement d'accord avec celui de M. Meyer. Car les deux seules observations à bases fixes,

(1) Cette trop grande différence peut venir de la diversité des points d'observation.

que ces deux savants ont de communes, n'offrent qu'une légère petite différence, et se justifient ainsi l'une par l'autre.

Le nivellement des ingénieurs russes, par contre, dans toutes leurs stations, offre régulièrement en plus ce que celui de MM. Engelhardt et Parrot offre en moins. Voici le tableau de ces différences.

Les ingénieurs russes ont, sur l'observation de

M. Meyer,	à Vladikavkas,	+ 665	pieds.
	à Kasbek,	+ 537	
M. Parrot,	au poste de Kobi,	+ 568	
	au Mont de la Croix,	+ 552	
M. Meyer,	même localité,	+ 542	
	à Goud-Gora,	+ 455.	
	à Kachaour,	+ 424	
M. Parrot,	même localité,	+ 385	
	à Passanour, poste,	+ 453	
	à Ananour,	+ 302	
	à Gartiskari,	+ 349	
	à Tiflis,	+ 288	
	Moyenne,	+ 460	

Ces différences sont notables, puisqu'elles portent toutes sur des points communs, invariables, et parce qu'en maximum elles surpassent de 665 pieds, en minimum, de 288 pieds, et en moyenne, de 460 pieds, les observations si soignées de deux savants aussi distingués.

Remarquez, en outre, que ces différences vont dans une progression assez régulière, depuis Tiflis, qui a été le point de départ, jusqu'à Vladikavkas, ce qui ne peut provenir que d'un défaut quelconque dans la marche de l'un des baromètres.

La hauteur du monastère de Sion me paraît aussi erronée, en lui donnant 945 pieds de plus que le poste même de Kobi; je m'en remets ici au jugement de ceux qui connaissent les localités, et qui, à vue d'œil, n'apprécieront pas cette différence si grande. Je crois qu'il y a eu ici erreur de nom, et qu'on a confondu le monastère de Sion avec celui de la Sainte-Trinité, qui peut se trouver à la hauteur assignée par les ingénieurs russes.

Les observations que je viens de faire sur les différents nivellements de la vallée du Térek, m'aideront à trouver le vrai niveau du Térek à sa chute, et à rectifier les propres observations de MM. Engelhardt et Parrot sur la partie supérieure du cours de cette rivière.

Selon ces messieurs, la source du Térek, au pied du Kasbek, est à 8,202 pieds.

J'ajoute, en moyenne, à leur nivellement, 300 pieds, pour compenser l'erreur générale, soit 8,502

Le village de Ress est à 6,798 pieds, soit 7,098

Sur 3 verst, chute du Térek, 1,404 p.
Soit 14 $\frac{2}{5}$ sur 100.
Village d'Abano, à 10 verst de Ress, 6,588
Sur 10 verst, chute du Térek, 510 p.
Soit 1 $\frac{7}{10}$ sur 100.
Térek à Kobi, à 12 verst d'Abano, Meyer, 5,985
Sur 12 verst, chute du Térek, 603 p.
Soit 1 $\frac{7}{15}$ sur 100.
Térek à Kasbek, à 16 $\frac{1}{2}$ v. de Kobi, Meyer, 5,254
Sur 16 $\frac{1}{2}$ v., chute du Térek, 731 pieds.
Soit 1 $\frac{2}{5}$ sur 100.
Térek au Tsakhdon, à 5 verst de Kasbek, 4,707
Sur 5 verst, chute du Térek, 547 pieds.
Soit 3 $\frac{1}{8}$ sur 100.
Térek à Darial, à 5 verst du Tsakhdon, 3,772
Sur 5 verst, chute du Térek, 935 pieds.
Soit 5 $\frac{2}{5}$ pour 100.
Térek à Lars, à 6 verst $\frac{1}{2}$ de Darial, Meyer, 3,094
Sur 6 $\frac{1}{2}$ v., chute du Térek, 698 pieds.
Soit 3 $\frac{1}{4}$ pour 100.
Térek à Vladikavkas, à 25 v. de Lars, M., 2,085
Sur 25 v., chute du Térek, 1,011 pieds.
Soit 1 $\frac{1}{4}$ pour 100.
Térek à Mosdok, à 138 v. de Vladikavkas, 441
Sur 138 verst, chute du Térek, 1,642 pieds.
Soit $\frac{1}{5}$ pour 100.

Un résumé topographique général complétera la description de la haute et importante vallée du Térek et de ses affluents. Le narré de mon

voyage m'a permis seulement d'en donner quelques notions en passant, et cela ne suffirait pas pour la connaître.

Dans ce tableau, j'aurai principalement pour guides : 1° La *Description russe de la Géorgie*, en 4 volumes, dont la partie qui concerne la vallée du Térek a pour auteur M. Grégoire Gordeef; 2° la *Description du Caucase* et le *Voyage de Güldenstädt*; 3° le *Voyage de Reineggs*. Ce que dit J. Klaproth, de ce pays, est une compilation de ces deux derniers auteurs.

Le Térek ne commence à être rivière qu'à Kobi, où viennent confluer les eaux des trois vallées principales, que j'ai déjà nommées, celle de *Tourso* ou *Trousso*, qui s'enfonce à l'occident; celle de la montagne *de la Croix*, qui pénètre au sud, et celle de l'*Oukhaté-don* qui vient de l'orient.

La première de ces vallées, habitée par les Osses *Tirtsi* (1), renferme les sources du Térek proprement dit. Il descend du Mont Ress (2), en suivant une direction du N. O. au S. E., et

(1) Ou *Tourtsi*. Les Osses appellent cette vallée *Tirtzivsek*, vallée des Tirtzi.

(2) Dans Klaproth, et dans la carte du général Khatof, on trouve ici le *Khokhi*, que ne connaît pas la statistique russe, parce que le mot osse *Khogh* ou *Khokh* signifie *montagne*, mot qui ne peut désigner une localité spéciale sans y ajouter un déterminatif quelconque.

passe par les villages de Chivratlé ou Haut-Ress, de Ress, etc., d'où il prend une direction plus orientale jusqu'à Kobi.

Autour de la vallée principale du Térek, s'ouvrent, en allant du N. au S., les vallons de *Tep*, de *Savatis* et de *Katara*. Là, coulent à la droite du Térek, le *Zamaras*, le *Tep-don*, le *Ghimarai-don* et le *Savatis-don*.

A gauche, viennent le *Tsli*, qui descend de la montagne neigeuse de Tsli, la plus haute avec le Mont Ress, à 3 verst au N. O. de Chivratlé, et qui se jette à côté de ce village dans le Térek ; le *Tsossoltkom*, qui descend du Mont Kallas à la cime neigeuse; le *Jesgom-don*, qui vient du Mont Kel et se jette dans le Térek, à droite du village d'Abano.

Dans la vallée du Térek, en s'avançant vers Kobi, s'ouvrent encore à gauche deux autres grands vallons, dont le premier est celui de *Mna*, qui est arrosé par le *Mnaï-don*, descendu du glacier du Mont Mna. Le second est celui de *Noa-kau* (Nouveau Village).

La seconde grande vallée, celle de la montagne de la Croix, amène au Térek plusieurs affluents. Le principal est le *Barzavtsaghé* (1), qui descend du col de la Croix ; il reçoit l'*Oliak*-

(1) Les Osses appellent la montagne de la Croix, *Barzavtsagh*, montagne de la Nuque.

Ours-don, le *Sazèle-don*, le *Bodoi-don*, et tous prennent en commun le nom de Petit-Térek ; les Géorgiens l'appellent *Tétri-Tskali*, les Osses *Ours-don* ; ces deux noms signifient également eau blanche. Il se jette non loin de Kobi, à l'ouest, dans le Térek.

La troisième vallée, qui vient de l'est, celle d'Oukhaté, nourrit l'*Oukhaté-don*, qui se jette dans le Térek, à droite, à un verst au-dessous du poste de Kobi, qui se trouve ainsi entouré de trois rivières, le Térek au nord, l'Ours-don au couchant, l'Oukhaté-don au levant (1).

Depuis la réunion de ces trois rivières, la vallée du Térek prend un grand caractère, et se dirigeant droit au nord, traverse tout le Caucase jusqu'à Vladikavkas. Les Géorgiens l'appellent *Khévi*, la Vallée par excellence, et sa partie supérieure s'étend jusqu'au défilé de Dariel, qui en était la porte, et dont le nom géorgien *Khévis-kari*, Porte de la Vallée, était la parfaite dénomination.

Le Térek, dans cette partie de son cours, qui est de 26 ½ verst, jusqu'à Darial, reçoit les affluents suivants.

A droite, le *Terkpèna-tskali*, qui se jette dans le Térek, près du monastère de Sion (2).

(1) Güldenstädt écrit *Uihat*.
(2) Klaproth, I, 481, écrit *Tèkhéna*.

Plus bas, la rivière de *Sno* qui sort du vallon de *Goudo-Chauri*, près du village d'Atchekhoti, et se jette par une gorge profonde dans le Térek. Dans la vallée supérieure, elle reçoit différents affluents considérables, le *Pkha*, le *Kora*, le *Kananazé*, le *Verkhovis-tskali*, l'*Artkhomis-tskali*.

Le *Kouro-tskali*, qui descend du mont Kouro et se jette dans le Térek à un verst au-dessous de Stépan-Tzminda.

La *Kistinka*, enfin, remarquable par la froideur de ses eaux; elle a sa source sur les montagnes des Kistes, coule par une gorge étroite et tombe dans le Térek, près du poste actuel de Darial.

A gauche du Térek, les rivières qui viennent grossir son cours sont:

Le *Kéva-tskali*, qui y entre près du village de Kanobi, à deux verst plus bas que le poste de Kobi.

Le *Kessia-tskali*.

Le *Khévi-tskali*.

Le *Kreita-don* (1), qui a sa source sur le

(1) *Don*, terme osse, signifie eau, rivière, et appartient à cette branche des races indo-germaniques qui a imposé des noms à toutes les grandes rivières de l'Europe orientale, le *Donau* ou Danube, le *Dnester*, le *Dnéper*, le *Don*, le *Donets*, la *Duna*, la *Dvina*, etc. Il paraît qu'on les doit

mont Tot-Khog, près du village osse de Tot, et qui, tombant en cascade, n'arrive au Térek que par une gorge profonde, taillée dans le rocher.

Le *Khoutsi-don*.

Le *Tsekhéri*, qui se jette dans le Térek en face de Stépan-Tzminda; il est très-dangereux à passer dans le temps de la fonte des neiges et après de fortes pluies.

Le *Chékhe-tskali*, qui a sa source sur le mont Chékhe, et tombe dans le Térek, au-dessus de Gvéléthi, près du village de Zoudo.

Enfin, à un verst au-dessous de Gvélethi, et à 5 ½ verst de Stépan-Tzminda, s'ouvre, comme je l'ai dit, le couloir du Tsakh-don, par lequel les avalanches du Kasbek tombent dans la vallée du Térek, ainsi que le *Tsakh-don* ou *Def-daroki*, en géorgien.

aux races Vendes : les Lettes disent *Ouden*, les Litvaniens *Vandin*, les Russes *Voda*, pour eau.

LES OSSES DU CAUCASE

ET

LEUR IMPORTANCE HISTORIQUE

ET ETHNOGRAPHIQUE.

L'existence des Osses est un des faits les plus remarquables dans l'histoire. Le peuple osse, isolé dans le centre du Caucase, au milieu de peuples qui n'ont aucune affinité avec lui, est le seul chaînon intermédiaire qui rattache maintenant les peuples indo-germaniques du rameau indo-persique avec ceux du rameau européen. Sous ce point de vue, cette peuplade est un vrai monument et mérite une attention particulière.

Pour traiter avec ordre et avec fruit ce sujet difficile, il m'a paru convenable de classer comme suit mon travail, fruit de nombreuses recherches.

Dans la PREMIÈRE PARTIE, je donnerai un tableau succinct des Japhétides du Caucase (indo-germaniques du rameau européen et du rameau indo-persique de M. d'Omalius d'Halloy) d'après la Genèse et les Prophètes.

1° *Gomer* ou les Kimmériens, et leurs embranchements, *Askhanaz* (les Germains), *Riphath* (les Slaves), *Thogarmah* (les Phrygiens).

2° *Thiras* (les Thraces).

3° *Ioun* ou les Ioniens et leurs embranchements, *Elisa* (les Eoliens), *Tarsis* (Tarse), *Kittim* (les Iles), *Dodanim* (les Dodonéens de l'Epire et de la Thessalie).

4° *Mésekh* ou *Mochok'h* (Moskhes d'Hérodote, Meskes des Géorgiens).

5° *Tubal* ou *Thobel* (Tibarènes de Scylax et d'Hérodote, Ibériens de Strabon, de Pline, Géorgiens d'aujourd'hui).

6° *Madaï* (les Mèdes). Un mot sur *Aram* et les Arméniens. *Sem* et *Somèkhe*.

7° *Magog* (Maïotai ou Méotes).

SECONDE PARTIE. — *Magog* ou *Méotes*, colonies mèdes entraînées au nord du Caucase.

Gog d'Ezéchiel, synonyme de Scythes-Skolottes d'Hérodote : ce sont eux qui ont entraîné les Mèdes et les Somèkhes-Géorgiens au nord du Caucase.

Faux emploi du nom de *Scythes*.

Les vrais Scythes sont les *Scythes-Tchouds* ou *Finois*, établis depuis l'origine de l'histoire sur les rives de la Mer Noire, avant les Kimmériens. De ces Scythes-Tchouds sont descendus vraisemblablement les Esthoniens et les Lives des rives de la Baltique.

Les *Scythes-Skolottes* sont aussi Tchouds ou Finois : ils sont Sakes ou Sares chez les Persans, Khasares chez les Géorgiens, Katiars chez Hérodote; deviennent les Khazares du moyen-âge.

Amazônes.

Troisième partie.—Les *Osses* sont Méotes : leur histoire.

Synonymie du nom d'Osse avec ceux d'*Asses*, de *Iasses*, d'*Alains* et de *Comans*, depuis l'ère chrétienne.

Ce que c'est que l'*Asia* du *Cauc-ase* et quelle est par conséquent l'origine des noms Asses et Osses.

Azen, *Asaland* et *Asgard.*

Récapitulation et conclusion. *As : Alains et Massagètes : Osses-Iron.*

Quatrième partie. — Langue des Osses et ses affinités avec les langues hindo-persiques.

Autre affinité des plus remarquables avec la langue des Litvaniens et des Lettes, anciens Vénètes-Slaves.

Fragment d'une lettre adressée à ce sujet à M. Alexandre de Humboldt.

Mœurs et coutumes des Osses.

PREMIÈRE PARTIE.

Tableau succinct des Japhétides du Caucase, d'après la Genèse et les Prophètes.

Tous les faits positifs que l'on retire de l'histoire la plus reculée des peuples du Caucase et du midi de la Russie, concourent à prouver un axiome ethnographique : c'est que les nations tchouds ou finoises (rameau scythique de la race blanche, chez M. d'Omalius d'Halloy) sont les plus anciennes et les premières qui ont occupé ces contrées. Il n'est resté aucune trace de leur arrivée, tandis qu'il existe en quelque sorte un fil de migration dans l'histoire des nations indo-germaniques (rameaux hindo-persique et européen de M. d'Omalius).

Les parties les plus considérables et les plus inaccessibles du Caucase sont toutes habitées par des peuples d'affinité finoise, Tcherkesses, Mitchéghi ou Lesghiens. Y en a-t-il un seul dont on puisse retrouver l'origine, et qui n'ait toujours été où il est encore actuellement, même en consultant les plus anciennes chroniques arméniennes et géorgiennes?

Une seule tribu indo-germanique, celle des Osses, fait coin entre ces races d'affinité finoise; et c'est la seule qui soit reconnue comme intrue. Ainsi le Caucase, dès que nous appre-

nons à le connaître, semble sous le rapport ethnographique, une grande île finoise baignée par des nations indo-germaniques.

Le Caucase a été comme le refuge de tous les lambeaux de population que l'orage qui fondait sur la plaine, soit au nord, soit au sud, chassait et forçait à chercher un asile. Ainsi chaque haute vallée principale est pour ainsi dire un débris isolé de nation et ce sont les Finois qui les premiers en ont fait leur vaste forteresse.

La Genèse ne paraît pas toucher à ce groupe de fiers montagnards, dont mon tableau des Tcherkesses peut donner une idée, tandis qu'elle s'occupe avec soin des Japhéthides indo-germaniques qui les cernent de toutes parts.

Car le 10e chapitre de la Genèse, envisagé sous un point de vue purement historique, est, sans contredit, le plus ancien tableau d'une classification générale des races, qui soit parvenu jusqu'à nous (1).

Les données d'après lesquelles ce morceau si remarquable est rédigé, transportent le lecteur à une époque voisine de la fin de la captivité de Babylone. C'est en résumé toute la géographie

(1) L'on a quelque chose d'approchant dans le *Vendidad Sadé*, 20e Nosk de l'Avesta, 1er et 2e Fargard, et dans le chant des vaisseaux de l'*Iliade* d'Homère.

éparse dans les prophètes Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, dont les ouvrages deviennent nécessairement les commentaires de ce chapitre (1).

En adoptant cette manière pratique de voir, fruit des longues recherches des critiques du texte hébreu, l'intérêt spécial s'accroît, et l'on trouve une plus grande facilité à s'en rendre compte. Un léger examen justifiera pleinement cette manière de voir.

Supposé donc que le temps donné soit de très-peu postérieur à la grande invasion des peuples scythes-khasares et à leur entière destruction dans l'Asie, l'on s'expliquera pourquoi la race scythe ou finoise n'a pas de représentants dans le tableau; elle est détruite, et la prophétie d'Ezéchiel, chap. 38, contre Gog, est accomplie.

La Genèse, dans son tableau, reconnaît trois races entre lesquelles se partageaient les populations alors connues des Hébreux : 1° les Japhétides, 2° les Kamites, 3° les Sémites.

Ce n'est point mon but de commenter l'ensemble de ce système généalogique des races; mais prêt à abandonner le Caucase, je voudrais encore, à l'occasion des Osses, comparer les

(1) Comparez entre autres les chap. 26, 27, 38, 39 d'Ezéchiel; le chap. 23 où Isaïe parle du commerce de Tyr et prédit sa ruine; Jérémie, ch. 51, v. 27, etc.

sources sacrées avec les sources profanes, ce que je n'ai pas osé faire jusqu'à présent.

J'observerai seulement que M. d'Omalius d'Halloy, avec la généralité des géographes actuels, en partageant les races humaines suivant les couleurs, en blanche, jaune, rouge, brune et noire, fait rentrer les trois grandes divisions de la Genèse dans la race blanche, les *Japhétides*, selon lui, formant les rameaux européen et hindo-persique; les *Kamites* ou Couchites et les *Sémites*, le rameau araméen (1).

Je passe sous silence ce dernier rameau pour ne m'attacher qu'au premier, le seul dont il

(1) Voyez la brochure qu'a publiée M. d'Omalius, dans le t. VI, note 4, des *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*. Il m'a semblé que ce savant distingué avait eu tort, sous prétexte d'une différence dans le degré d'intelligence, de séparer les races hindo-germaniques de l'Europe de celles de l'Asie; car il est certain que les Géorgiens, les Arméniens, les Persans ne le cèdent en rien à l'Européen sous ce rapport. Il serait facile d'en fournir les preuves. D'ailleurs, ce n'est pas s'en tenir à l'esprit d'une division qui taille à grands traits d'après des considérations historiques, d'après la linguistique, les monuments, les mœurs, et qui ne doit pas s'arrêter à des questions aussi flexibles que celle-là. M. d'Omalius a répété cette subdivision dans les *Notions élémentaires de statistique* qu'il vient de publier, Paris, 1840. Malgré notre divergence d'opinion, je dois rendre justice à M. d'Omalius; il a traité son sujet de main de maître.

puisse être ici question. Voici la traduction du texte hébreu :

« Les enfants de Japheth sont : Gomer, Magog, Madaï, Joun, Tubal, Mésech et Thiras.

« Et les enfants de Gomer : Askénas, Riphath et Thogarmah.

« Et les enfants de Joun : Elisa, Tarsis, Kittim et Dodanim. »

1° Gomer.

En nous rappelant que l'écrivain sacré nous transporte un peu après l'extinction de la race scythe en Asie par Cyaxare, nous comprendrons que leurs antagonistes, Gomer ou Gomore, cause de la grande révolution de l'Asie, aient fixé en premier lieu ses regards ; ce sont les Kimri, Kimmériens, Kimraek des profanes.

Les Kimmériens dont parle Homère étaient déjà, de son temps, comme j'ai cherché à le démontrer, sur les rives du Bosphore Cimmérien, où ils habitaient autour des volcans de boue noire et bitumineuse de la presqu'île de Kertch et de Taman ; c'est là qu'Ulysse va trouver la bouche des enfers. Homère, comme Virgile son imitateur, avait su rattacher à un phénomène physique extraordinaire, le pélerinage de son héros.

La Genèse, à juste titre, fait de Gomer un

chef, et l'envisage, suivant les idées généralement reçues, comme le père des peuples indo-germaniques du nord. Le nom des Kimmériens eut un long retentissement en Asie, en Grèce, longtemps même après leur disparition des pays qu'ils avaient habités (1). Avant l'arrivée des Scythes-Khasares, ce peuple jouait le premier rôle sur les rives du Bosphore qui a conservé son nom; son influence ne se bornait pas à ses rivages, mais les pierres levées de la côte de Crimée et de l'Eperon caucasien (2), ces monuments si éminemment kimmériens, font foi que la chaîne Taurique et une partie du Caucase étaient soumises à leur civilisation, sinon à leur empire.

Le choc des Scythes-Khasares contre les Kimmériens produisit deux réactions opposées. Une partie du peuple, pour échapper aux Scythes barbares, s'enfonça vers l'occident de l'Europe, y porta son type tranché, et sema les moeurs, les monuments et les idées religieuses de la Kimmérie caucasienne jusqu'au fond de l'Angleterre. Avant son départ, son dernier souvenir dans l'empire qu'il quittait, fut un grand tumulus en

(1) Hérodote, l. I, ch. 6, 15, 16, 103; l. IV, ch. 1, 11 et 12. Strabon, l. VII, p. 284-299, ed. Basil.

(2) J'ai réuni les pierres levées kimmériennes dans la pl. 30 de la 4e série de mon Atlas.

mémoire des morts qui tombèrent dans l'effervescence sanglante d'une décision aussi violente.

Ainsi finit le premier grand empire connu au nord du Caucase.

Tous les Kimmériens ne purent pas néanmoins rejoindre leurs frères qui partaient pour l'occident : ceux qui habitaient à l'est du Bosphore et sur l'extrémité crayeuse du Caucase, pour éviter les Scythes, prirent une route opposée ; ils longèrent la côte de la Mer Noire, comme le dit Hérodote, peut-être aussi, ils passèrent par les cols du Tsébelda, et arrivèrent ainsi, vers l'an 633 avant J.-C., dans le centre de l'Asie Mineure.

Les Scythes-Khasares, ignorant la route que leurs ennemis avaient suivie, allèrent, par la porte de Derbend, les chercher chez les Mèdes, dont ils renversèrent l'empire. On connaît leur insolence et leurs brigandages, qu'ils portèrent jusqu'en Egypte. Leur extermination en fut le juste châtiment.

Leurs antagonistes, les Kimmériens, eurent un meilleur sort ; ils pillèrent aussi plusieurs parties de l'Asie Mineure, entr'autres la Lydie et les colonies grecques ; mais, repoussés, ils furent enfin forcés de se constituer en nation quelque part ; ils choisirent pour siége principal la Chersonnèse de Sinope.

Et ce sont là les Kimmériens ou Gomer que connaît la Genèse; elle les distribue en trois familles : Askénas, Riphath et Thogarmah, qu'on a traduit par Allemands ou Germains, Slaves ou Phrygiens, généralisant ainsi ce qui n'avait peut-être qu'une portée spéciale chez l'auteur hébreu; car en effet, ces trois grandes familles se rattachent toutes, à peu près au même degré, au grand rameau de Gomer, qui représenterait ici le rameau européen ou celtique de la race indo-germanique.

Mais disons aussi que l'auteur sacré n'avait pas le soin d'aller chercher au-delà du Caucase, en Europe, ces trois grandes familles de Gomérites, pas plus que les Kimmériens eux-mêmes, car elles avaient toutes leurs représentants dans l'Asie Mineure comme en Europe. Je renvoie au bel ouvrage du comte Jean Potocki, ceux qui voudront trouver cette question traitée savamment et à fond. Je me contenterai de résumer sa façon de voir.

Lecomte trouve les *Askhanaz* (Rhéginiens de Flave Joseph), dans les Mysiens-Askaniens, qui viennent de la Grande-Mysie et qui s'établissent dans la Phrygie de l'Olympe : c'était une colonie germaine.

Pélops aussi était Mysien-Askanien; il soumit, selon le scoliaste d'Apollodore, les Paphlagoniens; mais peu après, une irruption des

Méotes, dans l'Asie Mineure, fit passer Pélops avec tout son peuple en Grèce; de là le nom de Péloponèse et les mots allemands introduits dans le grec.

Homère, dans son chant des vaisseaux, dit : Phorcys et Askanius pareil à un dieu, conduisent loin d'Askanie les Phrygiens, tous brûlants d'une ardeur guerrière.

Ce qui restait des Askhanaz formait en effet les Phrygiens-Mysiens.

Riphath est le véritable et le plus ancien nom du peuple slave. *Hénètes* et *Honoriates* ne sont que des traductions d'un mot *slave* qui signifie honoré, distingué.

Jornandez et Paul Warnefried disent que les Latins ont ajouté une lettre à *Enètes* qui est devenu *Vénètes*, *Vénèdes*, *Vendes*, *Vinides*. Les Litvaniens de nos jours et les anciens Prussiens sont la vraie descendance des Vendes-Slaves (1).

Le comte Potocki suppose que vers l'an 1600 avant notre ère, une colonie de Slaves vint occuper la Paphlagonie. Ces Slaves-Paphlagoniens furent en guerre contre Dardanus, prince thrace, et contre Pélops, prince des Askaniens (1500 ans avant J.-C.). Pylamène les conduisit

(1) Voyez sur l'histoire des Slaves, la *Table chronologique* du comte J. Potocki, II, 304.

au secours de Priam pendant la guerre de Troie (1300 avant J.-C.). Plus tard, attaquée par les Kimmériens, une partie de la nation émigra au nord de la mer Adriatique sous le nom de Vénètes.

Enfin, *Thogarmah* représente les anciens Phrygiens, les habitants primitifs de l'Asie Mineure, race que l'on suppose avoir été aussi le fond principal des nations arméniennes et géorgiennes. Les chroniques des deux peuples, à tort ou à raison, sont unanimes, comme je l'ai rapporté plus haut (1), pour se donner le nom général de Thargamosiens; mais les colonies qui vinrent du sud pour les civiliser et les gouverner leur firent prendre le nom de Thogarmah qui resta à d'autres peuples (2). Aussi la Genèse, par le nom de Thogarmah, ne désigne-t-elle que les Phrygiens de l'Asie Mineure dont Ezéchiel vante les richesses en chevaux, en cavaliers et en mulets.

Ces Thogarmah-Phrygiens sont une preuve manifeste que la Genèse n'entend par Gomer, Askhanaz, Riphath et Thogarmah, que les habitants de la Petite-Asie, et non ceux du nord du Caucase; car pourquoi aurait-elle joint aux premiers ces Thogarmah-Phrygiens, peuple

(1) T. II, p. 9.
(2) Saint-Martin, *Mémoires*, etc., I, 205.

pour ainsi dire autochtone de la Petite-Asie, et qui n'en est jamais sorti? Il n'y a que cette manière de voir qui explique le texte sacré, et la filiation qui y est exprimée, se déduit des faits eux-mêmes : car au temps donné du tableau génésique, les Gomer de l'Asie Mineure s'étaient effectivement soumis le nord de cette presqu'île, la Galatie, la Paphlagonie, la Phrygie, la Mysie, comme le raconte Hérodote, et là résidaient les trois peuples que la Genèse regardait comme ses enfants.

Ce peu de mots sur l'Asie Mineure a une grande portée, car tout prouve que ce pays a été longtemps le théâtre d'invasions et de colonisations des peuples indo-germaniques. Il n'est pas probable qu'elles soient toutes venues des bords de la Mer d'Azof avec les Kimmériens et avec les Méotes, maris des Amazones. Cependant il est clair qu'il existait entre le nord et le midi de la Mer Noire des points de contact que nous ne pouvons nous expliquer que par le renom, la puissance et la valeur militaire de l'empire des Kimmériens qui semble embrasser à lui seul tous les autres peuples. C'est encore un rôle pareil à celui que les Normands ont joué.

2° Thiras.

A l'occident de Gomer, la Genèse connaît Thiras et Joun.

Thiras représente les Thraces ou Threïces d'Hérodote, occupant la Turquie d'Europe. Ce nom a beaucoup d'analogie avec celui du *Tyres*, aujourd'hui le Dnestr.

3° Joun.

Joun, que l'on a faussement traduit par Javan (1), est le nom générique des Grecs en Asie. Les villes ioniennes de la Petite-Asie, libres encore, étaient au faîte de la puissance, au moment de l'invasion des Scythes et des Kimmériens, et leurs colonies couvraient les rives de la Mer Noire. Les sages de l'Ionie avaient paru, et le commerce de Milet rivalisait avec celui de Tyr. La Grèce elle-même n'avait pas encore pris parmi les nations la place que lui marquait la civilisation, la science et le courage guerrier; elle n'était que l'émule de l'Ionie qui, par son renom, représentait à juste titre le peuple grec.

Les embranchements sont : *Elisa*, *Tarsis*, *Kittim* et *Dodanim*.

(1) Volney, *Voy. de Syrie*, t. II, p. 206, éd. de 1787.

Elisa, les Eoliens de l'extrémité de l'Asie Mineure.

Tarsis, les Ciliciens avec leur capitale Tarse, qui fournissait aux foires de Tyr l'argent, le fer, l'étaim et le plomb.

Kittim désigne particulièrement Chypre, avec sa ville de Kitium, ou plutôt c'est un pluriel qui embrasse toutes les îles de la Grèce ; car, comme le remarque Flave Joseph, les Hébreux donnaient le nom de Kittim à toutes les îles et à tous les lieux maritimes. Ezéchiel (1) dit en conséquence : la troupe des Assyriens a fait ses bancs avec l'ivoire apporté des îles de Kittim.

Dodanim est le Dodonéen des Grecs, et il n'est pas extraordinaire que l'auteur sacré connaisse si bien un nom que la renommée de ses oracles avait répandu au loin et que Crésus consultait aussi. Les Dodonéens sont les Grecs de la terre ferme en général, les Dodonéens de l'Epire et de la Thessalie, où étaient deux célèbres oracles de ce nom. C'est le synonyme de Doriens.

(1) Ezéchiel, ch. 27, v. 6. Volney traduit : Tes matelots s'asseyent sur le buis de Chypre, orné d'une marqueterie d'ivoire, l. c., p. 205.

4° Mésekh ou Mochokh.

Transportons-nous maintenant à l'est de l'Asie Mineure et des colonies de Gomer; là, la Genèse place Mésekh et Tubal, sur le versant méridional du Caucase.

Mésekh, peuple mélangé de Phrygiens primitifs ou Thargamosiens et d'un peuple médique qui les civilisa et les constitua sous forme de nation, occupe la pointe qui s'étend entre la Colchide et la Géorgie, c'est-à-dire tout le pays compris entre les sources de la Kvirila (le Phase des anciens) et celles du Cyrus. Les pachaliks de Kars et d'Akhaltsikhé en formeraient le noyau.

La valeur de ce nom est plus ou moins restreinte, suivant l'importance des royaumes d'alentour qui se disputent les riches vallées de Mésekh et leur ôtent leur indépendance; aussi Strabon dit-il que, de son temps, la Meskhie était partagée entre la Colchide, l'Ibérie et l'Arménie.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit plus haut de la Meskhie en général (1); je n'observerai qu'une seule chose, c'est que le nom de Mésekh se retrouve chez les écrivains géorgiens

(1) Voyez tome II de mon *Voyage*, p. 17, note 2, p. 71, et tome III, p. 171.

jusque dans le seizième et le dix-septième siècle, toujours donné au peuple qu'avaient connu la Bible, Strabon et Procope. Mais si le nom du peuple est le même, il n'en est pas de même de celui du pays dont la majeure partie est comprise dans le royaume de Géorgie sous le nom de Karthli supérieur, exprimant ainsi le grand parentage qui a existé entre les Meskes et les Géorgiens (1).

Ce parentage se peint dans le langage, dans les travaux, dans les mœurs qui ont toujours été semblables chez les deux peuples.

Mais les Géorgiens ne sont rien autre que le Tubal ou Thobel de la Genèse. Ainsi, rien n'est plus antique que cette fraternité des deux nations que les auteurs sacrés ont toujours soin de réunir (2), comme l'a fait aussi Hérodote. Car les *Moschi* et les *Tibarèni* de l'auteur grec, ces deux peuples qui sont unis pour payer le même tribu aux Perses (3), qui ont la même armure et le même chef dans l'armée de Xerxès (4), sont à coup sûr les mêmes que Mésekh et Tubal.

(1) La Géorgie et le Karthli moyen et inférieur.
(2) Genèse, lieu cité; Ezéchiel, ch. 27, 38 et 39.
(3) Hérodote, liv. III, ch. 94.
(4) Id. liv. VII, ch. 78.

5° Tubal.

L'identité de Thobel ou Tubal et des Géorgiens est aujourd'hui bien reconnue; car Flave Joseph dit expressément que Tubal représentait les Ibériens de son temps, les Ibériens de Pline, de Strabon, de Procope, qui sont les Géorgiens de nos jours. Le passage entre *Tubal* et *Ibèria* est le *Tibarèni* d'Hérodote. Ce nom n'a jamais été, chez les Géorgiens eux-mêmes, celui de la nation; ils se donnent le nom générique de Karthles: mais il est resté dans celui de leur capitale Tbelissi, notre Tiflis, déjà célèbre dans la haute antiquité par ses bains chauds (1).

L'on a déjà trouvé dans ce volume, sur le commerce de Tubal et de Mésekh, consistant en esclaves et en vases d'airain, quelques particularités intéressantes : je prouve que l'airain de Tubal venait des riches mines du Somkheth, et que le fer des Khalybes était forgé tout près de là, dans les fonderies si nombreuses de Koulpe et d'autres lieux voisins. Et de quelle antiquité ne devait pas être le renom de ces établissements de mines, puisqu'avant le déluge on voit déjà *Tubal-Caïn* être l'inventeur et le

(1) Voyez plus haut, t. II, p. 64, et t. III, p. 241.

forgeur de toutes sortes d'instruments d'airain et de fer (1).

6° Madai.

Madai désigne les Mèdes, peuple primitif de l'Aderbaïdjan et d'une partie de l'Iran, peuple essentiel de l'histoire monumentale de l'Asie, peuple normal de la race indo-germanique, peuple sur lequel s'ancrent les traditions les plus antiques. Les Madai sont les ancêtres des *Pharsi* ou Persans de l'Iran, qui ont soumis le centre de l'Asie en se jetant sur les plaines méridionales et en renversant les empires couchites et sémitiques de Babylone et de Ninive.

Ce sont les Mèdes-Persans ou Iraniens qui, en suivant le plateau des montagnes, à l'est de l'Assyrie et du Golfe Persique, ont étendu le nom d'Iran jusqu'à l'Inde, et ont créé cette longue suite de cryptes, de forts et d'autres monuments qui se concentrent entre Hamadan, Persépolis, Pasargarda et Suse.

(1) Genèse, ch. IV, v. 22. Aux passages que j'ai cités sur la position des Khalybes, ajoutez celui de Scylax (522 avant J.-C.). Après les *Mosunicoi* (Moskhes) vient la nation des Tibarènes, puis les Khalybes, etc. On voit qu'il plaçait ces derniers encore au-delà de Tiflis. Car je prends *Mosunicoi* pour *Moskhes*, quoique Hérodote fasse une différence entre les deux peuples.

Leurs colonies ont civilisé sans doute l'Inde et le Cachemire; car le sanscrit, qui est la langue des colons civilisateurs, est celle des Mèdes-Persans. Les monuments mêmes sont empreints des idées artistiques des Mèdes-Iraniens.

Sous leur forme antique, ces Madaï n'ont rien de plus précieux pour peindre leurs mœurs, leurs colonisations, leurs lois et leur religion que le Zend-Avesta et la Vie de Zoroastre; et quelques chapitres du Vindidad sont les plus beaux monuments traditionnels que nous ayons à mettre à côté de la Genèse pour connaître l'état primitif des nations du centre de l'Asie.

Le mouvement de colonisations et d'agrandissement politique des Mèdes, se fit non-seulement du N. O. au S. E., mais il se porta aussi en sens inverse jusqu'au-delà du Caucase, comme on le verra plus bas.

Et même il arriva un temps où, vaincus à leur tour par des peuples envahisseurs, ce ne fut plus de leur plein gré, mais de force, qu'ils furent entraînés en esclavage pour aller peupler les steppes de la Russie méridionale.

Quoi qu'il en soit, l'on ne doit pas s'étonner si le même esprit se répandit de l'Inde jusqu'aux rives de la mer d'Azof. M. Ch. Ritter, dans ses Propylées d'une histoire avant Hérodote, a relevé ces similitudes extraordinaires entre des

peuples si éloignés, avec une sagacité qui est digne de lui.

Mais ce n'est pas sans un saisissement d'étonnement, qu'on considère l'antique rôle qu'a joué la Médie. Un voile mystérieux recouvre le premier âge de cette *terre de feu* (Aderbaïdjan) où tout se concentre, d'où tout part. Le Masis-Ararat et le lac Ourmiah avec leurs vieux volcans sont comme le berceau du monde, et le monde entier remonte de civilisation en civilisation, de royaume en royaume, pour y venir trouver son acte d'origine. Les vagues légendes de Sémiramis et de Ninus y ont leur théâtre héroïque, et y laissent leur nom.

La Grèce et ses mythes, ses Héliades et ses Japhétides du Caucase, et ses Titans, viennent de là.

La Médie est le berceau des rois de l'Arménie et de la Géorgie, de leur histoire, de leurs mythes, de leur écriture.

C'est l'*Héden* de la Genèse, que traversent le Tigre et l'Euphrate (1), c'est le théâtre du déluge; de là partent tous les peuples.

(1) Héden est employé par les Prophètes comme nom d'un royaume encore existant de leur temps. Amos, ch. 1, v. 5, dit: « Je briserai aussi la barre de Damas, et j'exterminerai les habitants de Bikhath-aven, et celui qui tient le sceptre de la maison d'Héden, etc. » Ezéchiel décrivant

C'est l'*Haïasdan* des Arméniens, qui n'ont jamais eu d'autre nom pour désigner leur patrie (1).

C'est l'*Hadénéche*, la patrie de Zoroastre, qui naquit à Ourmi, au bord du lac Ourmiah. Par reconnaissance, ce législateur l'appelle l'Iran pur, semblable au paradis, le premier endroit créé sur la terre.

Là se trouve l'antique patrie d'Arpacsad et des Hébreux : et leur patriarche Abraham, comme Zoroastre, naît à Our, sur les rives du lac Ourmiah, en Chaldée.

Là touche l'Iran, l'Árhan, la terre des mythes des Persans.

De là, comme des torrents, se déversent au nord et au midi les Mèdes et les Persans; au nord, pour conquérir l'Europe sur les Tchouds ou Finois; au midi, pour renverser des empires, pour en créer à Ninive, à Babylone.

Dans ce tableau que je viens de donner des Japhétides, l'on s'étonne de ne pas y trouver l'Arménie; si quelque partie du vaste pays que nous appelons actuellement de ce nom, peut être rattachée à cette race, ce sont quelques mor-

le commerce de Tyr, ch. 27, v. 23, parle ainsi : Haran, Canne et Héden, ont fait trafic de ce qui venait de Séba; et l'Assyrie a appris ton trafic. »

(1) Saint-Martin, *Mémoires*, etc., I, p. 205.

ceaux de la Phrygie orientale et de la Cappadoce, qui rentrent dans le domaine de Thogarmah.

Tout le reste de l'Arménie, grande et petite, a été le domaine des descendants de *Sem*, qui furent *Hélam*, *Assur*, *Arpacsad*, *Lud* et *Aram*.

Hélam était le royaume de Hélath ou Khélath, dans le Douroupéran, au nord du lac Van.

Assur embrassait une grande partie du Vaspourakan, au sud et à l'est du lac Van.

Arpacsad, qui était la patrie des Hébreux, et dans laquelle était Our des Chaldéens, s'étendait à l'est du Vaspourakan jusqu'au lac Ourmiah.

Lud où *Loud*, désignait peut-être la contrée de Godaikh au centre d'Ararad ou de la grande Arménie.

Aram, embrassait l'Arménie mineure, la seule aussi connue d'Hérodote. Elle s'étendait sur les rives de l'Euphrate au nord de la Mésopotamie.

Cette division de la Genèse qui met les Géorgiens au nombre des Japhétides-indo-germaniques, et compte les Arméniens parmi les Sémites-Araméens, se justifie par un monument historique auquel on n'a pas fait attention jusqu'à présent. Les *Sémites* de la Genèse sont les *Somékhes* des Géorgiens, qui donnent ce nom général à tous les Arméniens (1).

(1) M. Brosset traduit le nom de Somkheth par pays du Midi (*samkhari* en géorgien, midi).

Tel est l'ensemble du tableau généalogique que nous offre la Genèse. Il ne me reste plus qu'à parler de Magog que j'ai laissé pour le dernier et qui me mettra enfin sur la voie des Osses où je voulais arriver.

Je prie mes lecteurs de me pardonner ce long préambule; mais j'avais à cœur, après avoir, en plusieurs endroits de ma relation, dit quelques mots des rapports qui existaient entre l'histoire profane des peuples des deux versants du Caucase et le texte sacré, d'en exposer une fois le système complet.

7° Magog.

On a généralement regardé le nom de *Magog* comme identique de *Maïotes*, *Maeotes*, *Mates*, y compris les Sarmates et les Sauromates des rives de la Mer d'Azof, colonies mèdes amenées au nord du Caucase par les Scythes-Khasares dans leurs invasions réitérées en Asie.

Un passage d'Ezéchiel peut contribuer singulièrement à confirmer cette interprétation.

Il est certain qu'un événement comme la guerre des Scythes, qui changeait la face de l'Asie, et qui était accompagné de dévastations et de pillages, comme l'histoire en a rarement mentionnés de pareils, devait avoir un certain retentissement, même chez les Hébreux, et cela

à plus juste [illegible] sur les monta[illegible] sacré av[illegible] théâtre de tous ces terribles fléaux. Or les Scythes-Khasares ont traversé la Syrie, lors de leur expédition contre l'Egypte, et ce fait qui a dû arriver du temps d'Ezéchiel, devrait se trouver consigné naturellement dans les livres du prophète. Il s'agit maintenant d'examiner sous quel nom il a fait cette mention. Il n'y a pas de doute qu'il n'ait consacré les chapitres 38 et 39 de ses prophéties à ce grand événement, quand il dit : « J'en veux à toi, *Gog*, au pays de *Magog*, prince des chefs de Mésekh et de Tubal ; tu sortiras avec toute ton armée, chevaux et gens de cheval, tous parfaitement bien équipés, et une grande multitude armée d'écus et de boucliers, tous maniant l'épée. Ceux de Perse, de Cous et de Pont, qui ont des boucliers et des casques, te suivront. Gomer et toutes ses bandes, la maison de Thogarmah du fond de l'Aquilon, avec toutes les troupes et plusieurs autres peuples, s'assembleront vers toi, tu seras leur garde ; tu monteras contre le pays dont les villes sont sans murailles ; tu envahiras ceux qui sont en paix, pour enlever un grand butin, pour faire un grand pillage. Séba, Dédan et les marchands de Tarsis et ses lionceaux te diront : Hâte-toi d'emporter l'or et l'argent, d'enlever le bétail et de t'amasser un grand butin. Mais l'Eternel a dit : Après t'avoir fait monter du fond de l'Aquilon

Tel est l'ens gnes d'Israël, je romprai ton arc dans ta main gauche, et je ferai tomber tes flèches de ta main droite : il n'en restera que de six l'un; vous couvrirez les montagnes et les champs pour être livrés aux oiseaux de proie et aux bêtes des champs; je mettrai le feu en Magog et parmi ceux qui demeurent en assurance dans les îles. Sept ans durant, les habitants d'Israël allumeront leurs feux avec vos armes, vos boucliers, vos arcs, vos flèches, vos djérids et vos javelots; on vous enterrera dans la vallée des Passants, au-devant de la Mer Morte; en voyant ce vaste sépulcre, les passants seront réduits au silence de l'étonnement, et l'on appellera la vallée, Hammon-Gog. Et ceux d'Israël passeront sept mois à purifier le pays et à transporter vos os dans la vallée, et le nom de la ville sera Hamona, etc. (1) »

Les détails de cette prophétie sont si intéressants pour le sujet que je traite, que je me suis laissé entraîner à la rapporter presque tout entière. En effet, que de données précieuses! Le

(1) Ce récit historique, écrit suivant le style de l'Orient dans un langage prophétique, date des années qui se sont écoulées depuis l'an 595 avant J. C. (12e de la captivité), et l'an 581 (25e de la captivité de Babylone). Car avant le 38e chap. d'Ezéchiel, le dernier chapitre avec date est le 32e de l'an 12; et ensuite, le premier avec date est le 40e de l'an 25.

prophète, si j'ose comparer l'auteur sacré avec un historien profane, nous prépare, comme Hérodote, au grand événement qui va arriver. Comme le Grec, énumérant l'armée innombrable de Xerxès qui va échouer contre les Thermopyles et Salamine, l'Hébreu raconte les forces innombrables qui composent l'armée des Scythes.

Les Scythes sortis du pays des Méotes (Magog), se sont déjà emparés de l'Asie qu'ils occupèrent pendant 28 ans. Leur roi s'intitule : chef des princes des Meskes et des Géorgiens, les premiers peuples qu'il a conquis après avoir passé le Caucase, ce qui est constaté par Diodore et par les chroniques arméniennes et géorgiennes. A ces premières conquêtes, les Scythes ont joint la Perse et le pays de Cous sur les rives du Golfe Persique, la Petite-Asie avec les Phrygiens (Thogarmah), ses primitifs habitants, les Kimmériens (Gomer) qui s'y sont réfugiés; et c'est toute cette multitude de peuples qui va s'enterrer dans la vallée d'Hammon-Gog. Ce tableau est saisissant de vérité (1).

(1) Les Scythes, maîtres de l'Asie, marchèrent de là en Egypte; mais quand ils furent dans la Syrie de Palestine, Psammétique, roi d'Egypte, vint au-devant d'eux, et, à force de présents et de prières, il les détourna d'aller plus

Il n'y a pas de doute, Magog représente les *Maeotes* que le comte Jean Potocki distingue en anciens Méotes qui se trouvent à la gauche de la mer d'Azof ou Palus-Méotis après l'an 1300 avant J.-C. Ces Méotes-Galactophages passent après l'an 1200 à l'est de la mer Caspienne, et laissent l'empire du nord du Caucase aux Kimmériens.

Les anciens Méotes deviennent, à l'est de la Caspienne, la nation des Massa-Gètes ou Gètes

avant; ils revinrent donc sur leurs pas, et passèrent par Ascalon en Syrie, etc. Hérodote, liv. I, chap. 105 et 106. Il ne parle pas de leur défaite, mais bien d'une maladie qui leur vint pour avoir violé un temple de Vénus Uranie. — Diodore de Sicile, t. II, ch. 26, s'exprime ainsi : Les Scythes n'occupaient d'abord qu'un canton assez borné; mais ils s'étendirent peu à peu, et leur courage les a enfin rendus maîtres d'un vaste pays, et leur a acquis une grande réputation. Ils n'habitaient d'abord que le long du fleuve Araxe (Ras, Aras, le Volga), et l'on méprisait leur petit nombre, lorsqu'un de leurs rois qui aimait et qui savait la guerre, se rendit maître de toutes les montagnes qui sont aux environs du Caucase, et de toute la plaine qui s'étend de l'Océan au Palus-Méotis et au Tanaïs. — Quelque temps après, d'autres rois étendirent leurs conquêtes au-delà du Tanaïs jusqu'à la Thrace, et d'un autre côté jusqu'en Egypte et jusqu'au Nil. Ayant ainsi subjugué de grandes provinces à droite et à gauche, l'empire des Scythes s'accrut beaucoup, et comprit tout ce qui est renfermé entre l'Océan oriental, la Mer Caspienne et le Palus-Méotis. Trad. de l'abbé Térasson.

éloignés, et leur grande puissance retentit dans l'Asie par leurs nombreuses expéditions contre la Perse. Ils forcent aussi les Scythes-Skolottes (Gog) à quitter les rives de la mer Caspienne, à passer le Volga, et à chasser les Kimmériens de leur pays, pour s'y établir à leur place. Magog est la première cause de la révolution des Scythes.

SECONDE PARTIE.

Les Méotes ou Magog sont des colonies mèdes, entraînées au nord du Caucase. — Les Scythes-Khasares (Gog d'Ezéchiel). — Cause des dernières migrations. — Faux emploi du nom de Scythes. — Les vrais Scythes sont les Tchouds-Finois. — Les Scythes-Khasares sont aussi Finois. — Leurs différents noms. — Amazones.

Tous les auteurs s'accordent à regarder les Méotes et les Sauromates plus particulièrement, comme des colonies mèdes, venues volontairement ou emmenées dans les invasions des peuples cis-caucasiens.

Diodore de Sicile (1) dit expressément que

(1) Diod. l. II, ch. 26. Des rois illustres des Scythes emmenèrent plusieurs colonies des pays qu'ils avaient conquis. Les deux plus fortes sont celles qu'ils ont tirées, l'une des Assyriens pour l'envoyer dans les terres situées entre la Paphlagonie et le Pont, et l'autre des Mèdes pour

les Sauromates émigrèrent de la Médie vers le Tanaïs, et Pline répète aussi que les Sauromates sont de race mède (1).

Si les Germains, les Celtes, les Kimmériens sont de race indo-germanique, si leur civilisation est empreinte, jusque dans les racines, du génie de l'Orient, ne serait-il pas d'un puissant intérêt de pouvoir suivre cette marche des peuples médiques vers le nord-ouest ? Nul doute que plusieurs nations qui stationnaient, dans l'origine des siècles historiques, au pied du Caucase ou sur les rives de la mer d'Azof, ne soient les mêmes que celles au milieu desquelles nous vivons au fond de l'Europe occidentale : nous descendons de ces nations. Qui n'aimerait retrouver son origine jusqu'au-delà du Caucase, et savoir quelle route ont suivie ses ancêtres ? Je ne me sens pas le pouvoir d'élaborer un pareil travail; mais au moins tâcherai-je de faire une première station et de suivre le mouvement de migration jusqu'aux limites de l'Europe.

La Médie (Madai), l'Aderbaïdjan, l'ancien Iran au confluent de l'Araxe et du Kour, ont donc envoyé leurs populations le long de la

l'établir le long du Tanaïs. Ce sont aujourd'hui les Sauromates.

(1) Plinii *Hist. nat.* l. VI, ch. 7.

mer Caspienne jusqu'au nord du Caucase. Avant la grande invasion des Scythes-Khasares en 633 avant J.-C., deux noms prédominaient en apparence sur la foule d'autres noms de peuples que nous ont transmis Scylax, Strabon, Pline. Ce sont ceux de *Maïotes* et de *Sauromates* qui semblent embrasser l'ensemble de toutes les populations entre les cimes du Caucase, la mer d'Azof, le Don, le Volga et la mer Caspienne.

Il n'est pas dans mon but de m'occuper de toutes les branches de ces peuplades indo-germaniques; elles trouveront place autant qu'il sera possible dans les cartes historiques de mon Atlas. Je reviendrai sur quelques noms importants. Il s'agit, pour le moment, de constater le fait et la nature des colonisations et des migrations, et rien ne l'explique mieux que ce que rapportent les chroniques géorgiennes. Elles distinguent parfaitement les deux espèces de migrations, volontaires et forcées.

Les pays, rapportent-elles, situés au nord du Kavkas n'étaient pas le partage de Thargamos et n'étaient gouvernés par personne. Comme ils n'appartenaient à personne, et qu'ils s'étendaient depuis la chaîne du Kavkas jusqu'au grand fleuve (le Volga) qui se jette dans la mer de Douroubandi (Derbend), Haïg choisit parmi la foule des braves ses deux fils, Lékos et Kavkas, et il donna à *Lékos* la contrée qui s'étend

depuis la mer de Douroubandi jusqu'à la rivière de Loméki (Térek), et au nord, jusqu'au grand fleuve, dans le pays des Khasares. *Kavkas* eut, de son côté, le pays depuis le Loméki jusqu'à l'extrémité occidentale du Kavkas (1).

(1) Voyez tome II de mon *Voyage*, page 11, où j'ai rapporté quelques fragments des chroniques géorgiennes. On y remarquera que l'auteur de la chronique fait descendre les Arméniens, les Géorgiens, les Abkhazes, les Caucasiens et les Lesghis tous de la même souche, celle de Thargamos. Cette idée (voy. note de la p. 8, même volume) n'est qu'une suite de la manie qu'ont eue tous les chroniqueurs chrétiens, de vouloir rattacher médiatement ou immédiatement, chacun sa nation à un nom des origines bibliques. Ainsi fit à la fin du cinquième siècle de notre ère, Moyse de Khorène qui, écrivant l'histoire d'Arménie, compilait un vieux volume chaldéen qui fut traduit en grec par ordre d'Alexandre de Macédoine. Mar-Ibas de Catina avait le premier extrait dans ce volume tout ce qui pouvait intéresser l'Arménie et apporta son ouvrage écrit en grec et en syriaque à Nisibis, au roi d'Arménie Valarsace, qui régnait en 149 avant J.-C. Valarsace considéra ce volume comme un trésor et le fit conserver précieusement, et ce fut dans ces extraits de Mar-Ibas de Catina, que Moyse de Khorène puisa les documents de son histoire. Or, l'auteur chaldéen et Mar-Ibas de Catina font aussi descendre la race humaine de trois frères *Zrouan* (Zervan des Guèbres), *Didan* (Titan des Grecs) et *Habédosth*. Moyse de Khorène en fit Sem, Kam et Japheth. Puis trouvant que Habédosth avait trois fils, Mérod, Sirath et Thaklath, pour faire concorder le texte profane avec le texte sacré, il tronqua celui-ci et supposa que ces

A l'époque où écrivait l'auteur chaldéen auquel les chroniques géorgiennes ont emprunté ces faits, on reconnaissait donc que le versant septentrional du Caucase avait été peuplé par des peuples venant du midi, et on distinguait même déjà alors les deux grandes races qui se partagent encore, à l'heure qu'il est, ces contrées, les Caucasiens occidentaux, mélanges tcherkesses et autres d'une part, et d'autre part, les Caucasiens orientaux, mélanges lesghis, qui paraissent stationner, depuis l'origine des temps, là où on les voit encore aujourd'hui.

Je ne donne ceci que comme une hypothèse chaldéenne, dont on peut suivre l'ensemble

trois chefs de race étaient les mêmes que Gomer, Thiras et Thorgamos; et Haïg, fils de Thaklath, se trouva enté chrétiennement sur le patriarche Thorgamos. On voit tout de suite que cette concordance n'a rien de réel. Pour rester donc dans l'esprit du texte antique chaldéen, il faut laisser de côté cette filiation supposée de Thorgamos, qui appartient de droit à un autre peuple, les Phrygiens, et ne conserver que les faits curieux rapportés par l'auteur chaldéen qui peint ici le système des Chaldéens sur la migration et la parenté des peuples du Caucase. Voyez Moyse de Khorène et Jean Potocki, *Voy. dans les steppes d'Astrakhan*, etc. t. II, p. 259 et suiv. Les chroniques géorgiennes ont puisé dans Moyse de Khorène les origines géorgiennes.

dans ce que j'ai cité de cette chronique au second volume; mais il est un fait spécial, rapporté aussi par ces mêmes chroniques, qui a une tout autre importance : c'est ce qui arriva lors de la grande invasion des Scythes en Asie. Voici le récit de cet événement et ses suites.

Les Khasares (c'est ainsi que les Géorgiens appellent les Scythes) étaient devenus très-puissants au nord du Caucase, et ils faisaient la guerre aux descendants de Lékos et aux Caucasiens. Dourdsourk, fils de Tirèthi, qui régnait alors sur les Caucasiens (Kavkas), demanda du secours aux Thargamosiens (les Géorgiens et Arméniens) qui, traversant le Caucase, pillèrent les contrées voisines du Kasarèthi (la Scythie), y fondèrent une ville et s'en retournèrent.

Les Khasares se choisissant alors un roi, auquel ils obéirent tous (1), passèrent par la porte de la mer (Derbend), et tombèrent sur les Thargamosiens qui ne purent leur résister : la multitude de ces Scythes ou Khasares était innombrable; ils pillèrent et ruinèrent toutes les villes qu'ils rencontrèrent, tant celles qui sont entre l'Ararat et le Massissi, que celles qui sont plus au nord. Il ne resta d'intact que Toukha-

(1) Hérodote, l. I, ch. 103, l'appelle Madyès, fils de Protothyès.

rissi, Chamechvildé, Kounani, le Kharthli moyen et l'Egrissi ou Colchide (1).

Comme je l'ai déjà dit, ce passage des chroniques géorgiennes confirme pleinement Hérodote quand il fait passer les Scythes le long de la mer Caspienne, et assure qu'ils ne touchèrent point à la Colchide (2). Mais aussi il explique ce que je viens de rapporter de la prophétie du prophète Ezéchiel quand il dit : Gog, au pays de Magog, prince des chefs de Mésekh et de Tubal.

Je continue à extraire la chronique : ces Khasares, outre le passage de Derbend, connaissaient aussi la porte de l'Aragvi ou Darial, et leurs troupes nombreuses ne cessèrent de fondre par ces deux grandes routes du Caucase sur les Thargamosiens qui leur payèrent enfin tribut.

Lorsque le roi des Khasares tomba pour la première fois sur les pays au sud du Caucase et les ravagea, il donna, en s'en retournant au-delà de ses montagnes, les prisonniers qu'il avait faits dans le Karthli-Somkhithi à son fils Ouobos, avec le pays qui s'étend à l'ouest du Térek, jusqu'à l'extrémité du Caucase. La des-

(1) Tome II de mon *Voyage*, p. 25.

(2) Hérodote, l. I, ch. 103. On dirait que l'auteur grec et l'auteur géorgien ont puisé aux mêmes sources.

cendance d'Ouobos et de ces nouveaux colons forma la nation des Ovsni, c'est-à-dire des habitants de l'Osseth, qui occupent encore le centre du Caucase (1).

Avant d'aller plus loin, qui étaient ces Scythes, les agents de ces colonisations forcées ? Le nom que j'ai dit être synonyme de Gog, a-t-il toujours été donné au même peuple ? Tous les Scythes ont-ils été Gog ?

Ici je m'adresse à celui qui a traité le plus savamment cette question.

Le comte Jean Potocki a démontré que le nom de Scythe a été donné à des peuples d'origine très-différente, à peu près comme le nom d'Indiens a été prodigué jadis à une moitié de notre hémisphère. Le midi de la Russie et le Caucase étaient pour les Grecs des pays de découverte comme l'Amérique l'a été pour nous.

Les plus anciens Scythes, ou plutôt Tchouds, sont des tribus finoises qui s'établirent sur les

(1) D'après les témoignages des auteurs, on voit que les colonies qui furent ainsi emmenées consistaient principalement en Mèdes; mais il y avait aussi des Arméniens-Sémites : je le signale parce que cela servira à expliquer comment on a trouvé tant de mots sémitiques dans les langues indo-germaniques de plusieurs parties de l'Europe : il y a eu mélange avec les Sémites dans ces migrations.

rives du Dnepr inférieur et de la Mer Noire, principalement autour d'Olbia. Ce sont les Scythes-Borysthénites (Agathyrses d'Hérodote). Leurs tribus s'étendent plus à l'est jusqu'au Volga, et là, entre ce fleuve et le Don, sont les Boudiniens-Gélons, peuple qui a atteint un certain degré de civilisation, qui a bâti une grande ville *Gélonos*, et qui s'est mélangé avec des colonies grecques. Ce peuple a les yeux pers, les cheveux roux et l'épithète russe.

Tchoudak-biéloglazy (Tchouds aux yeux blancs) peint l'effet que produisent au premier coup d'œil les yeux de cette race.

Tels sont les vrais Scythes-Tchouds ou Finois, dont les Grecs, qui ne pouvaient ni écrire, ni prononcer le nom *Tchoud*, ont fait *Skuth*.

Il ne paraît pas que ces Scythes-Tchouds, adonnés à l'agriculture et à l'horticulture, aient jamais fait d'incursions dans la Médie ni dans l'Asie Mineure.

Les Grecs ignorants étendirent le nom de Scythes sur tous les peuples méotes des rives de la Mer d'Azof, et quand il s'agit, avant le septième siècle de notre ère, d'invasion de Scythes dans l'Asie Mineure, c'est des Méotes qu'il est question. Je citerai entr'autres l'expédition d'*Ilinus* et de *Skopitus*, qui furent exilés de leur pays par la faction des grands, et qui, entraînant beaucoup de jeunes gens, allèrent

s'établir sur les rivages de la Cappadoce, puis du Thermodon. On connaît la suite de cette expédition, rapportée au long par Trogue Pompée, Hérodote et Strabon. Après un combat à outrance contre les Grecs, les femmes, restées seules, furent emmenées prisonnières. Embarquées avec leurs vainqueurs, elles les égorgent pendant la traversée, et, errant sur la Mer Noire, elles sont jetées aux Kremmes, rivage escarpé du Palus-Méotis. Là, elles font connaissance avec les habitants du pays et s'unissent à eux; elles forment le noyau des Sauromates-Gunaïkokratoumènes (gouvernés par des femmes), près des rives du Tanaïs. Sont-ce des Scythes-Tehouds ou une autre peuplade méote qui s'unirent ainsi aux Amazones, je l'ignore: quant aux Scythes-Khasares, il n'en est pas question; ils n'étaient pas encore en Europe. Il est certain que les Amazones appartenaient aux races méotes, massagètes et sauromates dont les femmes combattaient à la guerre avec leurs maris (1).

(1) Ces femmes guerrières se sont conservées dans plusieurs vallées du Caucase, qui avaient sans doute servi de refuge à quelques tribus maïotes ou sauromates. Il y en avait encore dans le 17e siècle sur les frontières du Souaneth; voyez la *Relation* du P. Archangel Lamberti, VIIIe volume du *Recueil de Voyages au Nord*, p. 180 et 181.

Leur origine maïote, et par conséquent médique, est prouvée par leurs deux noms d'*Amazone* et d'*Ayorpata* (1).

Pour revenir aux Scythes-Tchouds, ils furent repoussés vers le nord (2) lors de la migration

Voyez aussi De la Motraye, *Voyage en Europe, en Asie, etc.* t. II, p. 84; mon *Voyage*, t. I, p. 150.

(1) Amazones, selon J. Klaproth, note au Voyage de J. Potocki, II, p. 75, vient du persan *hémeh-zen* qui signifie *toutes femmes*, et selon le même, dans une autre note, p. 76, *ayor pata*, tueuses d'hommes, a ses racines dans la langue arménienne. *Aïr*, homme, *sban* ou *sbanogh*, celui qui tue. Mais ces étymologies peuvent être tout aussi bien tirées du slave et du goth runique. En slave-russe, *same-zony* signifie seules femmes, toutes femmes. Et en goth-runique, *ayorpata* peut venir de *aor, ar*, homme et ange mauvais, et de *bana* ou *pana*, tuer.

(2) Déjà plus anciennement les tribus finoises avaient été disloquées et séparées par les Japhétides indo-germaniques, qui s'étaient placés entre celles du Caucase et les Tchouds septentrionaux. L'arrivée des Tchouds d'Asie ne fit qu'élargir la lacune. Ainsi s'explique la singulière ressemblance qui existe entre les Tcherkesses et les Finois-Coures et Lives pour les mœurs, les idées religieuses, ce que j'ai relevé dans mon premier volume, p. 148 et 149. Au reste, je le répète, ne nous étonnons pas de trouver des Finois dans le midi de la Russie, dix siècles et plus avant notre ère. Les Finois sont, comme je l'ai dit en commençant, plus anciens que les Slaves dans l'Europe orientale. Un certain degré de civilisation chez les anciens Finois ne doit pas nous surprendre davantage. Les Coures, les Lives, les Esthoniens du moyen-âge, tous finois, avaient encore

des Khasares qui dépossédèrent les Kimmériens et les Tchouds, et qui continuèrent chez les Grecs la postérité nominale de Scythes. Or, ce sont ces Scythes-Skolotes d'Hérodote, chassés d'Asie par les Massagètes qui sont les Gog d'Ezéchiel, et les Khasares des chroniques géorgiennes : ce sont eux qui conduisirent les nouvelles colonies mèdes et arméniennes au nord du Caucase.

Ces Scythes-Khasares, selon J. Klaproth, étaient de race finoise : il est curieux qu'on ait acquis si tard cette certitude. Voyons s'il serait possible de suivre cette nation nomade hamaxobite sous ses différents noms jusqu'au moment où elle est rayée du nombre des peuples.

J'étais embarrassé en parlant pour la pre-

conservé les restes de cette ancienne civilisation à un degré qui étonne ceux qui ne remontent pas aux sources de l'histoire. Dans les septième, huitième et neuvième siècles de notre ère, ils jouent le premier rôle sur la Baltique. Leur langue si étonnante est encore aujourd'hui celle d'un peuple qui a passé par un certain degré de raffinement et de civilisation. D'ailleurs elle est une preuve matérielle de l'ancienne domination des Tchouds des rives de la Baltique à celles de la Mer Noire, le long du Dnéper ou Borysthène : encore à présent les Litvaniens (Slaves-Vendes) appellent la Russie blanche et l'Ukraine *Goudziou* et le peuple qui l'habite *Goudz*. Jamais les Goths n'ont habité de ce côté-là.

mière fois du nom de *Khasares* donné aux Skolotes par les Géorgiens. Il est clair pour moi maintenant que ce nom est synonyme de celui de *Katiars* qu'Hérodote donne à l'une des trois tribus des Skolotes (1). Il les distingue en *Auchates* (glorieux), en *Katiars* et *Traspies*, et enfin en *Basiliens* (royaux), ou *Paralates* (maritimes).

Le comte J. Potocki s'appuyant sur ces distinctions, croit retrouver les Scythes-Skolotes, par la suite, dans les *Basiliens* de Strabon (2). Pline cite les Basilides (3), les Euchates et les Cotiers (4) ; mais son témoignage n'est que celui d'un compilateur qui confond toutes les notions et tous les siècles. Cependant il fait une remarque assez curieuse. « Les Perses, dit-il, appellent les Scythes en général *Sakes*, d'après le peuple le plus voisin ; les anciens les nommaient *Araméens*. Quant aux Scythes, ils nomment les Perses *Chorsares* (5). »

Ce sont les *Catzires* et *Catisses* de Priscus.

Jornandès dit : « Au midi des Estiens, est la nation *Agazire ;* elle est vaillante et ne connaît

(1) Hérodote, liv. IV, ch. 6.
(2) Strabo, p. 296, ed. Bas.—J. Potocki, l. c. t. II, 229.
(3) Plinii, *Hist. nat.* l. IV, ch. 12.
(4) Id. l. VI, cap. 17.
(5) Id. id.

point l'agriculture ; elle vit du produit de son bétail et de la chasse. »

Le géographe de Ravenne dit : « Ceux que nous appelons *Khozars* et *Chazires*, sont les Agazires de Jornandès. »

En 449, toutes les tribus des Khasares, à l'exception d'une seule, se soumirent à Attila ; sa mort leur rendit la liberté.

Vers le milieu du sixième siècle, devenus très-puissants au nord du Caucase, ils firent des guerres sanglantes aux Persans. Kobâd, roi de Perse, leur ferma l'accès de son royaume en élevant la fameuse muraille caucasienne qu'on voit dans le voisinage de Derbend.

Les écrivains byzantins font, pour la première fois, mention des Khasares en 626. Ils les appellent aussi Turcs orientaux : leurs tribus dominaient en Crimée, qui d'eux prit le nom de Ghazarie, sur le Volga et sur le Don, où leurs rois avaient pour résidence la ville de Sarkel, appelée par les Russes Bèlovèja (1). Le christianisme leur fut prêché vers l'an 860 par le soin des empereurs de Constantinople. La fondation de la monarchie russe par les Varègues fut cause du déclin de la puissance khazare. Dans les premières années du onzième siècle, ils perdirent la Crimée ; alors il ne dominèrent

(1) Château blanc. *Sarkel* est le nom finois.

que sur les bords occidentaux de la mer Caspienne et sur les pays arrosés par le Volga inférieur. Ils y restèrent jusqu'au moment où leur nom disparut de l'histoire (1).

TROISIÈME PARTIE.

Les Osses sont Méotes.

Maintenant, sous quels noms chercher ces colonies mèdes au nord du Caucase? Le nom d'*Osses* a-t-il toujours été leur nom? N'ont-elles eu que celui-là? Enfin, l'Osseth actuel est-il le pays qu'elles ont toujours occupé?

On donne aujourd'hui le nom d'*Osses* à des peuplades de langues et de mœurs homogènes qui habitent la crête centrale la plus élevée du Caucase, depuis le Pasmta jusqu'aux cimes qui alimentent l'Aragvi blanc ou *Tétri-Aragvi*.

Les Géorgiens réservent plus particulièrement le nom d'Osseth au pays qu'occupent les peuplades qui sont sur le versant septentrional, et qui habitent dans les hautes vallées du Térek et de ses affluents de gauche, l'Ourouk, l'Arédon et le Fiag.

Il est aussi des Osses qui s'étendent sur le

(1) J. Potocki, *Voy. dans les steppes d'Astrakan*, II, 231, notes de J. Klaproth.

versant méridional du Caucase, n'ayant aussi pour demeures que de hautes vallées, celles du grand et du petit Liakhvi, du Ksan et de l'Aragvi; mais dès la plus haute antiquité, les Géorgiens ont donné des noms particuliers à ces vallées, appelant Dvaleth et Magrandvaleth (1) les plus occidentales, et Goudamakari l'orientale qu'arrose l'Aragvi. Les habitants, néanmoins étaient de vrais Osses, mais toujours Géorgiens et partie intégrante du royaume de Géorgie; leurs vallées sont devenues des districts avec des noms géorgiens (2).

Quand donc, dans l'histoire de Géorgie, il est fréquemment question de guerre avec les Osses (Ovsni), il faut entendre par-là les habitants de l'Osseth septentrional.

Il a par conséquent existé de tout temps deux races distinctes, les sujets Géorgiens et les Osses, qui de nos jours sont presque encore indépendantes.

Ceux-ci ne connaissent pas les noms d'Osses et d'Ovsni qu'on leur a imposés : ils se donnent celui d'Ir et d'Irones, appellent leur pays Iro-

(1) *Magrandvaleth* signifie Dvaleth éloigné : c'est la partie du Dvaleth la plus sauvage, la plus reculée dans les montagnes.

(2) Klaproth, *Voy. au Caucase*, t. I et II, passim. Güldenstädt, *Beschreibung*, etc., p. 138.

nistan, et prouvent ainsi leur origine médique ou persane (1).

Cependant, comme il n'existe aucune différence sensible entre ces Osses indépendants et les sujets géorgiens, il faut croire que ceux-ci ont la même origine que les premiers, et que c'est leur état de sujets qui leur a fait perdre leur ancien nom.

Les Iron-Osses, en rejetant le nom qu'on leur a imposé, le donnent à un autre peuple, ce qui paraît étrange : ils appellent *Assi* les Malkares et les Tchéghem de la Kabardah (2).

Ce nom d'Osses ou Asses a une autre portée et couvre un mystère ethnographique qu'il est important de résoudre.

Histoire des Osses.

Disons d'abord que les Osses du versant septentrional n'ont pas toujours été restreints et circonscrits dans les hautes vallées escarpées des environs du Kasbek. Quand les chroniques

(1) Pallas, *Voyages dans les gouv. mérid. de l'empire Russe,* I, 468, in-4°.

(2) *Tchéghem* et *Baikares,* des cartes nouvelles : ils sont de race tcherkesse mélangée, et habitent au nord-est des contreforts de l'Elbrous, dans le voisinage des Osses occidentaux.

géorgiennes en parlent, elles entendent toujours un peuple occupant la majeure partie des plaines qui sont au nord, au pied du Caucase, et principalement les plaines de la petite et de la grande Kabardah. Les branches avancées du Caucase étaient aussi naturellement leur partage et les mettaient en communication avec les Osses sujets géorgiens.

L'histoire de Géorgie assigne pour époque de l'arrivée des colonies osses au midi du Caucase, l'an 215 avant J.-C.; elle les connaît sous le nom de familles koukasines (1). Sourmag, roi de Géorgie, fils de Pharnavaz, régnait alors, et il paraît qu'il permit ces colonisations par reconnaissance pour les services que les Osses avaient rendus à son père; car, aidés des Lesghis, ils le placèrent sur le trône de Géorgie, quand on en eut chassé les successeurs d'Alexandre-le-Grand (2).

En 90 de J.-C. environ, sous Asork et Armasel, rois de Géorgie, les Osses et les Lesghis, unis aux Géorgiens, firent une grande expédition en Arménie. Les Pachetchanaki, les Djikhi, les Dzourdzoukes (Tchétchenses), augmentèrent leur armée; mais la fin de cette cruelle invasion fut très-malheureuse : les envahisseurs

(1) Voyez plus haut, t. II, p. 42.
(2) Id. t. II, page 36.

furent presque exterminés dans un sanglant combat sur les bords du Iör (1).

Dans Arrien (2), ces Osses et leurs confédérés sont appelés *Alains*, et il paraît que ces hardis Caucasiens ne furent pas effrayés de la triste issue de leur première expédition, et qu'ils en firent encore plusieurs autres dont la plus connue fut celle que rapporte Arrien, qui fut chargé lui-même par Adrien (entre 117 et 138 de J.-C.) de défendre les frontières de l'empire romain contre ces barbares. A en juger par le texte d'Arrien, les Osses auraient fait non-seulement alliance avec la Géorgie, mais auraient soumis ce royaume à leur domination.

En 184 de J.-C., une grande invasion des Osses contre la Géorgie fut repoussée par Amsasp, roi du pays; mais celui-ci tyrannisant cruellement ses sujets, ceux-ci appelèrent à leur délivrance les Arméniens et les Osses. Amsasp périt dans cette révolte (3).

En 298, sous Mirvan, premier roi sassanide de Géorgie, les Osses profitèrent du moment où Mirvan était en expédition contre son frère, pour faire une expédition en Géorgie, en péné-

(1) Voyez plus haut, t. II, p. 51.

(2) Arrian. Acies contra Alanos, *ad calcem* Tacticæ, et Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, I, p. 300.

(3) Voyez plus haut, t. II, p. 54.

trant par Pérochi et Koautsia. Mirvan s'en vengea en pénétrant en Osseth, qu'il ravagea jusqu'au pays des Khasares, puis il revint par le défilé de Casriskari ou vallée de l'Arédon (1).

La minorité de Vakhtang Gourgassal fit croire aux Osses que le moment était propice pour recommencer leurs invasions et leurs pillages en Géorgie (en 451 de J.-C.). Après avoir ravagé le royaume, ils retournèrent chez eux par la porte de Derbend, faisant ainsi le tour de l'extrémité orientale du Caucase qu'ils rançonnèrent également. J'ai raconté plus haut la vengeance que tira Vakhtang de cet affront; entrant sur le territoire des Osses, des Khasares, des Patchanaki et des Djiks, par la porte de Darial, il termina sa campagne en revenant avec 760,000 prisonniers par la porte de Casriskari sur l'Arédon, qu'il fit reconstruire pour ôter aux Osses la facilité de repasser le Caucase par le Dvaléth (1).

Il paraît que le christianisme fut alors introduit jusque dans les vallées les plus retirées du Caucase. L'inscription de l'église de Nouzala,

(2) Voy. plus haut, t. II, p. 58, et Klaproth, *Voyage au Caucase*, II, p. 226.

(1) Voyez le rapport que M. Brosset jeune a fait de mes inscriptions géorgiennes à l'Académie de Saint-Pétersbourg, *Mémoires de l'Académie impér. des sciences*, VI série, sc. politiques, etc., t. IV, page 15 du Rapport.

dans le pays de Nara, aux sources de l'Arédon, qui constate le fait de la défaite de l'armée des Osses et de la mort de leur chef Os-Baghathar, mentionne trois autres de ses frères qui étaient moines et bons serviteurs du Christ (1).

En 570 environ, l'empereur Jnstinien érigea la vallée du Ksan en éristavat et confia la dignité d'éristav (2) à un Osse nommé Rostov, avec trente-neuf villages qui étaient sous sa

(1) Id. p. 9. Voici la traduction que M. Brosset donne de cette inscription :

Nous fûmes neuf frères de la famille Tchardjonidsé-Dcharkhilan : Os-Baghathar, Davith-Soslan, qui firent la guerre aux quatre royaumes; Phidaros, Djadaros, Sagour et Ghiorghi, qui lançaient sur l'ennemi des regards de courroux. Trois de nos frères, Isac, Romanoz et Basil, furent moines et de bons serviteurs du Christ. Nous sommes maîtres des étroits chemins par où l'on va et vient des quatres côtés.

Nous avons à Casara un fort et une douane, et nous occupons la tête du pont; espérez de bons traitements au-delà, si vous vous comportez bien en deçà. Nous avons de la poudre d'or et d'argent autant que d'eau. J'ai conquis les peuples du Caucase et subjugué les quatre royaumes. Fidèle à mes habitudes, j'ai enlevé la sœur du prince de Karthli. Il m'a prévenu et trompé par un serment, et s'est chargé de mes péchés. Baghathar fut jeté à l'eau et l'armée des Osses massacrée. Vous qui lisez ces lignes, accordez-moi quelques prières.

(2) Ksnis-Eristhawi. *Güldenstadt's Beschreibung*, 71 éd. Klaproth.

dépendance : ceci prouve qu'évidemment les Osses habitaient au sud du Caucase.

Davith Aghma-Chnébéli (en 1089) réunit tous les Osses à la Géorgie, et la reine Thamar usa de toute son autorité pour répandre chez eux le christianisme qu'ils avaient abandonné. De cette époque datent la plupart des églises de l'Osseth (1).

Les invasions des Mogols sous Tchinghis-Khan changèrent bientôt la face des choses (en 1190). La Géorgie ravagée et pillée par leurs hordes, ne put plus contenir les peuples du Caucase qui recouvrèrent leur liberté; mais cette liberté fut de peu de durée. Les armées mogoles ayant passé le Caucase sous le commandement de Batou-Khan, petit-fils de Tchinghis-Khan, premier khan mogol de Kiptchak, l'Osseth, qui comprenait alors toute la Kabardah, et s'étendait jusque sur les rives du Kouban à l'occident, et jusqu'au Don au nord, fut envahi à main armée, et les habitants furent contraints de se sauver dans les hautes vallées du Caucase, auxquelles ils imposèrent les noms de leurs principales familles, telles que les Bassiani, Badillathé, Tcherkessathé, Tagata, Kourtat, Sidamoni et Tchatchilathé (2).

(1) Voyez plus haut, II, p. 156.

(2) Klaproth, *Voy. au Caucase*, II, p. 229.

Les Osses furent souvent en guerre contre les Tchinghis-Khanides; il paraît qu'à la fin Toktamiche, khan du Kiptchak, sut les réduire; car on les retrouve dans son armée quand Lang-Thémour ou Timur vint lui faire la guerre. Toktamiche battu, rien n'empêcha Timur de ravager la Russie : il prit ensuite Azak ou Azof, humilia les Tcherkesses du Kouban, marcha contre Bouraberdi et Bouraken, princes des Asses (1).

Depuis lors les Osses firent la guerre aux khans de Crimée; ils furent ensuite chassés des montagnes inférieures du Béchetau par les Tcherkesses, dont la puissance s'était considérablement augmentée, et par suite de leur faiblesse, les Osses du nord du Caucase devinrent tributaires des Tcherkesses, pendant que ceux du versant méridional l'étaient des Géorgiens. Car le Twalta ou Dvaleth fut le partage des fils d'Alexandre I en 1444.

Cette domination partagée a duré jusqu'à nos jours, que la Russie est entrée dans les droits et prétentions des uns et des autres sur le pays des Osses.

(1) Cheref-Eddin, *Histoire de Timur-Bec*, tome II, livre III, ch. 57, p. 367 de la traduction par Petis de la Croix. Ceci arriva en 1397.

Synonymie du nom d'Osses avec ceux d'Asses, Jasses, Alains et Comans, depuis l'ère chrétienne.

Maintenant, il n'est pas sans intérêt de savoir sous quels noms sont connus les Osses dans le moyen-âge, et quels sont ceux que leur donnent les voyageurs les plus anciens. Ceci importe d'autant plus que nous avons vu déjà les Osses appelés *Alains* par les Romains et les Arméniens, et qu'il y a ici ambiguïté de noms, qui porte, comme je crois l'avoir dit, sur un fait historique qu'il faudra éclaircir.

Ammien Marcellin, officier des gardes-du-corps sous l'empereur Julien, et qui écrivait de 360 à 390 de notre ère, connaît la chaîne du Caucase sous le nom de *montagnes des Alains*. Elles sont couvertes de neige et de glace et exposées aux vents du nord. Il appelle Alains la majeure partie des hordes de peuples qui habitaient au nord du Caucase, des rives du Kouban à la mer Caspienne. Selon lui le nom d'*Alains* est collectif et synonyme de celui de *Massagètes*, usité précédemment, et les Alains proprement dits, qui ont pris leur nom des montagnes couvertes de glace et de neige, l'ont, petit à petit par leurs victoires, imposé aux peuples d'alentour (1).

(1) Voyez Ammien Marcellin, liv. XXXI, ch. 2. M. le

D'après sa description, les Alains sont d'une taille haute et élégante, leur chevelure tire sur le blond ardent (crinibus mediocriter flavis). Dans leur demi-barbarie leur regard a encore quelque chose de terrible (Alani oculorum temperatâ torvitate terribiles). Ils demeurent dans des arbas ou voitures-maisons, forment leurs camps en rond, etc. A la chevelure, à l'élégance de la taille, au regard, on reconnaît un Caucasien et surtout un Osse.

Mais pendant que Ammien place les Alains sur le sol des Osses de la plaine, il fait habiter sur l'éperon crayeux du Caucase les *Jaxamates* ou Jas-Méotes et les *Jaszyghes* ou Jas-Djiks (Tcherkesses).

Quant aux Neures, aux Boudines, aux Gélons, aux Agathyrses d'Hérodote, il les relègue dans les hautes vallées du Caucase comme par simple érudition (1).

Procope (en 553) place aussi l'Alanie au nord du Caucase, dans les plaines de la petite et grande Kabardah, et met entre eux les Abkhases,

professeur Edouard Eichwald dans son commentaire sur cet auteur, ne s'est pas fait une juste idée de la position géographique des peuples qu'il énumère. Voy. son ouvrage : *Alte Geographie des Kaspischen Meeres*, etc.

(1) Voyez dans l'*Atlas géographique* la carte d'Ammien Marcellin.

les Vroukhi qui habitaient sur le sommet des montagnes (à peu près aux sources de l'Ouroup, dans l'Abadza, sur les pentes du mont Maroukh).

En 943, selon Massoudi, les Alains occupent encore tout le large de la crête du Caucase, depuis le château de Darial, qu'il appelle la *porte des Alains*, jusqu'aux sources du Kouban; ils descendent dans la plaine jusqu'au royaume des Khazares. Convertis précédemment au christianisme, ils en ont secoué le joug et ont chassé leurs évêques en 931. A l'ouest, dans le pays des Tcherkesses actuels, il désigne pour voisins des Alains, les Kécheks.

En 959, Constantin Porphyrogénète fait une description pareille à celle de Massoudi, seulement il appelle le pays des Kécheks *Kasakhia*.

Nestor, le célèbre chroniqueur slave, rapporte sous l'an 965, que Sviatoslav ayant conquis Bèlovèje ou Sarkel, ville forte des Khazares sur le Don, fit ensuite la guerre aux Jasses et aux Kassogues. Voici le nom de Jasses synonyme de celui d'Alains des auteurs précédents, et dès-lors le nom de Jasses ou Asses reprend le dessus sur celui d'Alains, dont il paraît que la puissance s'était éclipsée.

Les moines voyageurs du treizième et du quatorzième siècle, Plan-Carpin, Rubruquis, Ba-

con, etc., dont Bergeron a recueilli les narrations, envisagent toujours les noms d'Asses et d'Alains comme synonymes.

Plan-Carpin, qui voyageait en 1227, parlant des tributs qu'imposaient les Tatares, dit qu'ils traitaient assez doucement les *Obèses* et les *Géorgiens*. Puis, énumérant plus bas les peuples qui obéissaient aux Tatares, il nomme les *Alains* ou *Asses*, les *Obèses* ou *Géorgiens*. Je crois que par les Obèses il désigne les Osses, sujets géorgiens, que ceux-ci appellent *Ovsni*; et les Alains ou Asses sont les Osses libres des plaines (1).

En 1253, Rubruquis, envoyé en ambassade par Louis IX, auprès de Mangou, khan des Tatares, raconte qu'étant encore en Gazarie (Crimée), il reçut la visite de certains *Alains*, chrétiens-grecs que les Tatares appellent *Acias* ou *Akas* (2).

Puis il ajoute plus bas : « Sortis une fois de Gazarie, nous cheminâmes droit à l'orient, ayant la mer (d'Azof) au midi, et au nord de grands déserts qui ont quelquefois plus de 20 journées d'étendue. L'herbe y était bonne pour les pâturages. C'était là que vivaient les

(1) Collection Bergeron, *Voyage de Plan-Carpin en Tartarie*, page 58.

(2) Id. *Voyage de Rubruquis en Tartarie*, p. 24.

Comans, et qu'ils tenaient leurs troupeaux; ils s'appelaient Kaptchak, et selon les Allemands, Valans, et leur pays Valanie. Isidore l'appelle Alanie, depuis le Tanaïs jusqu'aux Méotides et le Danube. Les Comans s'étendaient même jusqu'à l'Etilia ou Volga avant que les Tatares eussent occupé tout ce pays (1). »

Voici le nom de Comans pris pour synonyme d'Alains et de Kaptchak à la fois. Les Kaptchak étaient les Tatares arrivés au nord du Caucase à la suite des invasions de Tchinghis-Khan, et les Comans étaient les Alains des steppes sablonneuses (2), que ces nouveaux venus avaient forcés d'émigrer.

Poursuivant sa narration, Rubruquis dit: « Au midi, nous avions de très-grandes montagnes [plus bas il les appelle *montagnes des Alains* (3)]. Là habitaient les *Kergis* (Tcherkesses) et les *Alains* ou *Acas* (Osses montagnards), qui sont chrétiens et qui combattent encore tous les jours contre les Tatares. Après eux, vers le grand lac (la mer Caspienne), sont des Sarrasins qu'on appelle Lesges, et qui sont sujets des Tatares; et puis on trouve la porte

(1) Collection Bergeron, *Voyage de Rubruquis*, p. 26 et 29.

(2) Koum, en *lesghi*, signifie *sable*.

(3) Collection Bergeron, *Voyage de Rubruquis*, p. 138.

de fer que le grand Alexandre fit faire pour empêcher les Barbares d'entrer en Perse (1). »

Il cite encore les Alains comme excellents forgerons d'armures, réputation qu'ont eue longtemps plusieurs peuples caucasiens (2).

Le moine Bacon, écrivant à la fin du treizième siècle, et copiant Rubruquis, qu'il appelle le Père Guillaume, distingue les montagnes des *Alains* de celles d'un peuple nommé *Aas* qui sont tous chrétiens et qui se battent contre les Tatares aussi bien que les Alains (3). On voit que nous sommes ici dans le Caucase, et qu'il fait une différence entre les Osses et les Alains.

Mais, page 9, il parle des Alaniens, qu'il trouve plus polis que les Esthoniens, les Livoniens, les Leuconiens (Litvaniens), etc., parce que les Tatares s'étant emparés de leurs terres, les ont forcés de se retirer en Hongrie où ils se sont civilisés. Quant aux Cumaniens, ils étaient aussi grossiers que les Alaniens l'avaient été, et quelques lignes plus bas, il confond, comme n'étant qu'un seul peuple, les Alaniens avec les Cumaniens. On voit qu'il ne s'agit plus ici des Alains du Caucase.

Dans une géographie publiée aussi par Ber-

(3) Collection Bergeron, *Voyage de Rubruquis*, p. 29.
(4) *Id. id.*, p. 139.
(5) *Id.*, *Observations du moine Bacon*, p. 13.

geron, Haïton, Arménien qui écrivait en 1307, dit, chap. X, p. 13 :

« Le royaume de Géorgie commence du côté de l'orient, depuis une grande montagne nommée *Alboris* (l'Elbrous). Il habite dans cette province plusieurs différentes nations, d'où la province tire le nom d'*Alanie*. »

Enfin, en 1436, Josaphat Barbaro s'exprime ainsi : « Le nom d'*Alanie* est dérivé des peuples dits *Alains* qui, dans leur langue, s'appellent eux-mêmes *As* (1). »

Les voyageurs plus modernes, comme le P. Archangel Lamberti en 1620, Chardin, en 1671, connaissent aussi les *Alani*, qu'ils placent comme Massoudi et Constantin Porphyrogénète, sur le revers des cimes alpines de l'Abkhasie, aux sources du Kouban, sur l'ancienne grande route de Dioskourias, par les vallées du Tsébelda (2).

Après ce tableau des notions diverses que nous possédons sur les Alains et sur les Asses, que les uns confondent et que les autres distinguent comme deux peuples, j'ajouterai que les Géorgiens, qui sont jugés compétents ici, ont toujours fait une différence géographique entre

(1) Ramusio, II, p. 92.

(2) Voyez les cartes qui sont imprimées avec la relation de leurs voyages.

l'Osseth et l'Alaneth : dans toutes leurs géographies, l'*Osseth* est pour eux le pays dont j'ai fixé plus haut les limites aux sources du Térek, tandis qu'ils placent l'*Alaneth* plus à l'occident, aux sources du Kouban (1).

Après ces divergences d'opinions, résumant tout ce que j'ai rapporté, on se demandera si c'est à tort ou à juste titre que les Osses ou Asses ont reçu ce nom? — Dans quel rapport se trouvent les Asses avec les Alains (Koumans)? D'où vient le nom d'Asses, et quels étaient les vrais Asses? à quelle époque remontent-ils? quelle a été leur première station? Il est certain qu'abandonner la question où je viens de la laisser ne peut satisfaire ceux qui aiment à remonter jus-

(1) On trouvera ce fait géographique consigné dans la carte du Caucase publiée par Nicolas-Delille, en 1766. L'Alaneth était appuyé contre les flancs de l'Albordj ou Albrous, que nous prononçons Elbrous. Ce nom est osse, et se compose de *All*, tout, très, et *barzond*, haut, hauteur; par conséquent *Albarzond*, ou *Albordj*, signifie très-haut, très-élevé. *Barts*, en osse, signifie aussi crinière. Peut-être le nom d'Alan a-t-il quelque rapport avec celui de la montagne au pied de laquelle ils habitaient! La carte russe la plus récente du Caucase, publiée par Kolokolof en 1836, place l'Alanèti comme l'une des huit tribus de l'Abadza, sur le revers septentrional du Tsébelda, aux sources du Zélentchouk. Voyez encore sur la position des Alains le tableau comparatif des noms donnés aux tribus tcherkesses, t. I, p. 64 de mon *Voyage*.

qu'à la source de toute vérité historique ou philosophique. Je vais essayer de débrouiller l'énigme; mais pour cela, il faut que je remonte un peu plus haut, et que j'envisage ces questions sous un point de vue qui est resté inaperçu jusqu'à présent. Encore un peu de patience.

Ce qu'est l'Asia du Caucase, et d'où viennent parconséquent les noms d'Asses, de Jasses, d'Osses, etc. etc.

Le nom d'*Asia* est originaire du pied du Caucase; l'Asia primitive était concentrée sur les rives du Kouban, et Asses, Jasses, sont les plus anciens noms des peuples au nord du Caucase. A ces noms sont rattachés les plus anciens mythes de la Grèce : de là viennent les héros qui, dans sa Mythologie, unissent les dieux aux hommes. La Grèce et le nord des Azen ont puisé à la même source. C'est ce que je vais chercher à prouver.

D'abord voici un passage d'Hérodote qui va servir de base à mes recherches (1).

« L'Asie, dit-il, a pris son nom d'*Asia*, femme de Prométhée : je le dis malgré les Lydiens, qui prétendent le contraire, et qui assurent qu'il

(1) Hérodote, lib. IV, cap. 45.

vient d'Asius, fils de Gortys, neveu de Manis; pour preuve, ils avancent qu'une tribu sarde s'appelle Asiade. »

Ce peu de mots constitue le fait de deux Asies que l'on confond : les Grecs connaissent l'*Asie de Prométhée*, qui est l'Asie du Caucase, tandis que les Lydiens ne voient que leur *petite Asie*, colonie de l'autre, et que les colons qui sont venus fonder ce nouvel état. En effet, l'on n'ose plus douter de la parenté d'une *Asie mineure* ou *petite*, venant d'une autre *Asie métropole* et *mère-patrie;* et cette Asie est celle que je crois retrouver au nord du Caucase, dans la patrie de Prométhée.

On s'est convaincu depuis longtemps que le mythe de Japet et de ses fils, Epiméthée et Prométhée, est strictement oriental; qu'il est parvenu de là aux Grecs; et, à l'examen de l'ensemble des faits, la spécialité de cet Orient est bientôt dévoilée.

Japet, père de Prométhée, est le Japheth de l'Orient et de la Genèse, et selon le tableau biblique, j'ai montré que tous les Japhétides se concentrent et font ceinture autour du Caucase.

Les Titans même de ces mythes sont les *Didan*, *Hskaë*, géants, qui jouent le premier rôle dans les anciennes fables de la Perse, de la Khaldée, et chez les Arméniens et les Géorgiens. D'après l'historique de tous les différents mythes,

il se fait un mouvement violent des Titans (1) contre les races indo-germaniques dans le sens du S. E. au N. O., et le choc vient se heurter et mourir au pied du Caucase.

Japheth était l'un de ces Titans; c'est sur le Cauc-ase [Montagne des Asses (2)] que Prométhée, son fils, vole le feu sacré : il y est attaché et dévoré par un vautour. Enfin il a pour femme *Asia*, qui lui donne pour fils Deucalion, le chef de la colonie hellène qui amène du fond de l'Asia, par la Thrace, des nouveaux colons à la Grèce (3).

(1) *Voyage dans les steppes d'Astrakhan*, etc., par le comte J. Potocki, II, 260 et 297.

(2) Cauc-ase vient de Khogh, montagne dans la langue des Osses ou Asses, et de leur propre nom. C'est l'équivalent de tous les noms postérieurs des historiens et des voyageurs, à commencer par Ammien Marcellin et par Rubruquis, *montagnes des As* ou *des Alains*, qu'ils donnent au Cauc-ase. Ce nom est des plus anciens; Hérodote le connaît, et on le retrouve dans une inscription de Périsades, premier archonte du Bosphore, en 349 avant J.-C.

(3) D'autres lui donnent pour mère Asia, et la font femme de Prométhée. Voici cette généalogie selon Ritter, dans ses *Propylées*, etc., p. 456.

De *Joun* (Jupiter) et d'*Europa* naissent 1° *Minos;* 2° *Rhadamanthe;* 3° *Sarpédon*.

De *Japetos* et d'*Asia*, 1° *Prométhée;* 2° *Epiméthée*. La femme de Prométhée fut Hésione (ησιόνη) ou Axiothea, l'Asie divinisée, et son fils Deucalion. La race de Deuca-

Les Dardanides viennent aussi du Caucase (1).

Tout ceci tend à prouver qu'il y avait une contrée du Caucase qui portait le nom d'Asia : en effet, pourquoi cette antique et bizarre délimitation de l'Europe et de l'Asie, séparée par le Tanaïs, s'il n'y avait pas au nord du Caucase un pays nommé Asia (2)? Quoi de plus naturel, sans cela, que d'établir, entre les deux parties du monde, pour limites la chaîne du Caucase, cette muraille impénétrable? Il y avait, en effet, entre le Tanaïs et le Caucase, parmi les nations maëtes, une tribu *As* ou *Asses*, dont le nom se retrouve, je crois, dans l'inscription si connue

lion, ajoute Ritter, p. 457, sortit donc de l'Asie du Caucase.

(1) Ritter, *Propylées*, etc., p. 467.

(2) Kassandre, dans ses tristes plaintes sur la chute de Troye, dit: « D'où viennent ces démêlés antiques qui se renouvellent sans cesse entre les enfants d'*Asia*, mère de Prométhée, et ceux d'Europa, qui mit au monde Sarpédon? L'Hellespont n'est-il pas entre eux une limite assez large et assez sûre? Les rochers des Symplégades ne les séparent-ils pas, ainsi que la mer *Asine* (le Pont-Euxin), et avant tout le fleuve du Tanaïs (Don), qui, dans sa course empressée, divise encore lui-même la mer des Maëtes, si délicieusement habitée? » Lycophron, Cass. v. 1283, et Ritter, l. c. p. 469. Lycophron, poëte tragique, obscur, vivait sous Ptolémée Philadelphe. Scylax, qui vivait en 522 avant J.-C., dit : Ἀπὸ Ταναΐδος δὲ ποταμοῦ ἄρχεται ἡ Ἀσία, etc.

de Comosarye, sous la forme de αων, génitif pluriel de ας (1).

A l'appui de ce que je viens de dire, je citerai encore les vers de Scymnus de Chio, qui vivait 92 ans avant J.-C., et qui dit expressément que les rives du Tanaïs, limite de l'Asie et de deux continents, étaient habitées par les Sarmates, après lesquels venaient la nation maëte des *Jazamates* [*Jaz-Maëtes*] (2).

Il est démontré aussi que Strabon entendait

(1) Voici le texte et la traduction de cette inscription, d'après deux copies que j'ai faites et collationnées à deux années de distance.

ΚΟΜΟΣΑΡΥΗ ΓΟΡΓΙΠΠΟΥ ΘΥΓΑΤΗΡ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥΣΙ.. ΙΝΗ ΕΥΞΑΜΕΝΗ ΑΝΕΘΗΚΕΙΣ ΧΥΡΩΙ ΘΕΙΩΙΣ ΑΝΕΡΓΕΙ ΚΑΙ ΑΣΤΑ-ΡΑΙ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥΣ ΒΟΣΠΟΡΟΥ ΚΑΙ ΘΕΥΔΟΣΙΗΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΔΕΥΟΝΤΟΣ ΑΩΝ ΚΑΙ ΜΑΙΤΩΝ ΠΑΝΤΩΝ ΚΑΙ ΘΑΤΕΩΝ.

« Comosarye, fille de Gorgippus, et épouse de Périsades, pour s'acquitter du vœu qu'elle a fait, a élevé ce monument aux puissantes divinités Anerges et Astara, Périsades étant archonte du Bosphore et de Theudosie, et étant roi des As, des Maëtes et des Thatéens. »

(2) Scymnus de Chio, ed. Hudson, p. 50 et 51.

Sed Tanaïn, Asiam terminus qui separat
Hinc inde utramque continentem dividens,
Primi quidem ad bis mille stadia Sarmatæ
Juxta accolunt.........
Post Sarmatas deinde gens Mœotica
Jazamatæ sequuntur, ut Demetrius
Refert, ab hisce dicta Mœtis fuit :
Vel Sauromatarum gens ut Ephorus auctor est.

par *Asia*, près de la Sindique, une contrée spéciale, l'*Asie proprement dite*, et que c'est toujours dans cette acception qu'il prend ce terme en décrivant les rives du Palus (1). Pline cite les *Asæi* parmi les nations scythes.

De là sont sorties les tribus de Jaszyges, qui, du temps de Strabon, avaient passé le Tanaïs, et qui habitaient entre le Dnépr et le Danube : il dit que c'étaient des Sarmates, ainsi surnommés, qui, par cette origine, venaient d'entre le Caucase et le Tanaïs. Or, *Jazyges* ou Jaszyges n'est qu'un composé de *Jas* ou Asses, et de *Żyges*, les habitants tcherkesses (*Zykhèthi* des Géorgiens) (2).

C'est alors que ces races sarmates, jas, asses ou osses d'origine, imposèrent à tous les fleuves qu'ils venaient pour ainsi dire de conquérir, les nouveaux noms que nous leur voyons aujourd'hui. Le Borysthène prit celui de *Danapris* (Dnépr); le Tyras, celui de *Danastris* (Dnestr); l'Ister, celui de *Danubius*; tous ces nouveaux noms, ainsi que celui de *Tanaïs* ou Danaïs (Don),

(1) Πρὸς δὲ τῇ θαλάττῃ του Βοσπόρου τὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν ἐστί, καὶ ἡ Σινδική. Strabo, l. XI, p. 472, et Ritter, l. c. p. 299 et suiv. Dans les géographies de Strabon on a mal traduit ce passage.

(2) Strabo, l. VII, p. 285-296. *Jazyges Sarmatæ*, dit Pline, l. IV, ch. 12 : comme du temps de Strabon, ils habitaient les plaines entre le Dnépr et le Danube.

venaient du mot *dan* et *don*, qui, dans la langue jas ou osse, a signifié et signifie encore *eau*, *rivière*. De nos jours, en Osseth, le mot *don* est ajouté au nom spécial de toutes les rivières : Sau-don, rivière noire; Ours-don, rivière blanche; Ara-don, eau folle; Gnal-don, Tsno-don, etc. (1).

Longtemps avant cette époque, avait commencé l'usage de désigner les nuances et mélanges des peuples par des noms composés, et c'est ce qui nous explique la composition de *Jaszyges* (Jas tcherkesses), par opposition à *Jazamates* ou *Jaxamates* (Jas méotes ou mèdes) (2).

Enfin Strabon, dans l'Asia propria qu'il décrit,

(1) Danastris vient peut-être de *dan* et de *iastau*, *astau*, en osse, milieu : Danastris, fleuve du milieu. Danapris de *dan* et *aparin*, en osse, je jette, je lance : Danapris, le fleuve qui se lance, qui se jette en cascades. La racine *don*, *dan*, eau, se retrouve dans le lette *ouhdens*, dans le russe *voda*, dans le litvanien *vandèn*, mots qui signifient tous eau. Le goth runique a *damm*, lagune, petite étendue d'eau.

(2) A ces exemples, je puis en joindre d'autres : *Tauro-Scythes*, *Vand-alani*, *Goth-alani*, dont on a fait Catalogne et Catalan, *Rox-alani*, Anglo-Saxons. Quelquefois un nom de peuple reçoit sous forme d'adjectif, par amplification, une épithète qui désigne une condition qui lui est particulière. *Thussamates*, Méotes mobiles; *Thussagètes*, Gètes mobiles; *Massagètes*, Gètes éloignés; *Thyrigètes*, Gètes des bords du Thyras; *Sauromates*, Méotes septentrionaux, etc.

cite le nom de l'une des tribus des *As*, celle des Aspourghiens (1), qui demeuraient sur l'éperon crayeux du Caucase, où ils avaient sans doute un *pourgos* ou château fort. Kotys Ier, roi du Bosphore, sur une médaille de l'an 45 à 63 de J.-C., prend le titre d'honneur d'*Aspourgou*, en mémoire d'une victoire qu'il avait remportée sur ce peuple qui soutenait son frère dans sa lutte pour recouvrer le trône.

Ptolémée connaît deux autres villes du nom d'Aza; il place, entre le petit et le grand Rhombites, *Azara civitas*, et après le petit Rhombites, vers le midi, *Azabéti*. On connaît une troisième ville *Aza* sur le Tanaïs, aujourd'hui *Azof* (2).

Asen. Asaland. Asgard.

Maintenant que je crois avoir accumulé assez de preuves pour démontrer que, dès l'origine de l'histoire, il existait une *Asia propria* au nord du Caucase, et un peuple *as* ou *jas*, il n'est pas

(1) Strabo. liv. XI, p. 475. éd. Bas. Ce nom se trouve aussi dans la *Table Théodosienne*, dite de Peutinger.

(2) *Azara* paraît signifier dans la langue as ou osse, Aza *antérieure*, de *rasseh*, en osse, avant, antérieur, et *azabéti*, Aza *postérieure*, de *pech*, en persan, *pétz*, *péto*, *péta*, en lette, *fastch*, en osse, après, postérieur.

difficile de remonter à la source des Asses ou Osses des temps plus modernes.

Portons nos regards encore plus loin : cette Asia a exercé une influence étonnante sur les mythes et sur la civilisation des Grecs, par les Deucalionides et les Dardanides; comprendra-t-on aussi la vérité des mythes du nord, des mythes des Azen, qui ont porté vers le pôle une écriture, une littérature, une religion, une langue et des mœurs si éminemment indo-germaniques et caucasiennes? C'est au pied du Caucase qu'est l'Asia de Prométhée et des Grecs; c'est là qu'il faut chercher l'*Asaland* (pays d'Asa) et l'*Asgard* (la ville d'As) des Scandinaves (1).

(1) Le *gard* du nord, ville, château, est indo-germanique. En Arménie, en Médie, ville ou place fortifiée se dit par *kert*, *kerta* ou *gherd* (Tigrano-kerta, Erovanto-gherd).

De l'Arménie à l'Inde et en Bactriane, kert est remplacé par *kanda*, *kend* ou *kent*, rattaché à nombre de grandes cités, de grands emporium, Marakanda, aujourd'hui Samarkand, Sindokanda, Tachekend ou Cyropolis. *Kend* par contre, en Arménie, signifie un grand village.

En Géorgie, kerta devient *kala*, *kalé*, *kalaki*.

Chez les Osses du centre du Caucase, c'est *kau*.

Au-delà du Caucase, kert reprend la forme rude; chez les Taures, c'est *kerman*, rocher fortifié; chez les Slaves, il passe par toutes les nuances de *gard*, *grad*, *grod*, *gorod*, qui tous signifient ville ou château fortifié. Belgrad (château blanc), Tsarigrad (ville des Tsars ou Constanti-

Odin vint d'Asia vers le nord, après un long voyage, dit Snorre Sturleson (1).

nople), Novogorod, Grodno, Gratz, etc. D'où *Gorodiche-tché*, petit fort, *ogrod*, *ograd*, jardin fermé, entouré d'une muraille; et comme dans un pays presque sans inégalité, tel que la Russie, le sens de ville fortifiée ne peut se rattacher qu'à l'idée d'une élévation du sol; le nom de *gora*, *gara*, montagne, devra ressembler à celui de gorod, gard, ville.

Il en sera de même chez les nations litvaniennes et lettes, où *kaln* signifiera aussi une montagne et un lieu fortifié.

Chez les habitants de l'île de Rugen, kerta s'est changé en *gartz* ou *gart*, noms d'anciens remparts normands ou varégues de l'île, Rugart, Gartz, etc.

Les Germains ont leur *garten*, jardin fermé, comme le *ogrod* des Slaves.

Les Celtes et les Kimmériens ont tous employé la forme simple *kar*, *ker*, pour désigner un lieu fortifié : qu'on étudie une multitude de noms anciens de la France, de l'Angleterre et on y trouvera les mêmes analogies.

Chez les Romans de l'Helvétie, kar est devenu *kor*, si fréquent dans la composition des noms de village, et *korti*, jardin.

Ce kor est la transition réelle avec le *hortus* des Latins, le χορτος des Grecs, cour plantée et fermée; et par un nouveau rapprochement, on aura ὀρος montagne, ὁρος frontière.

Je viens de donner le tour des peuples indo-germaniques. *Pert*, château fort chez les Arméniens, πυργός, chez les Grecs, *pourg* et *bourg*, chez les Germains, sont encore un nouvel échantillon de ces analogies.

(1) Ynglinga-Saga, c. 2-10, et Ritter, l. c. p. 475.

Résumons maintenant les faits qui découlent de ce commentaire sur les Asses-Osses et sur l'*Asia propria*. Pour la chronologie et les faits généraux, je suivrai le comte J. Potocki (1).

Aussi loin que remonte l'histoire, elle trouve dans l'angle circonscrit entre le Cauc-ase, le Palus Méotis et le Tanaïs, une *Asia propria* habitée par un peuple *as*, de race indo-germanique : l'histoire ne peut dire depuis quand il occupe cette partie du Caucase ; mais il paraît qu'il joua un rôle important, et que son existence est rattachée aux plus anciennes migrations des peuples indo-germaniques de la Perse et de la Médie, vers l'Europe occidentale ; et c'est ainsi que s'explique comment, dans les époques les plus reculées, la Grèce, les Celtes, les Scandinaves ont pu venir puiser leurs mythes à une source commune (2).

Déjà, alors, le fait d'un partage de races différentes est constaté, et les Tchouds finois, les Tcherkesses, les Lesghis, etc. du Caucase sont voisins des peuples *sanscrits*.

(1) *Voyage du comte J. Potocki*, II, p. 313.

(2) Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, en grec, Ἀσις signifie la vase, le limon qu'un fleuve entraîne et dépose; ασιος, ασια, vaseux, comme les rives et l'embouchure d'un fleuve, dénomination qui est si bien appropriée aux embouchures du Kouban, sur lesquelles s'étendait l'Asia propria.

De l'Asia propria sont partis les Askhanaz Gomérites de l'Asie-Mineure, les Deucalionides, les Dardanides, etc. Il est vraisemblable que les Askhanaz, dans leur migration, ont porté avec eux le nom de leur patrie, qui s'est ainsi trouvé transplanté dans la petite Asie, et y a pris racine, pour s'étendre sur une partie du monde tout entière (1).

Bientôt l'*Asia propria* et le peuple *as* se confondent au milieu des tribus méotes, dont le nom comprend l'ensemble de tous les peuples indo-germaniques des rives du Palus. Ce sont les Magog de la Genèse; il paraît que des colonies mèdes étaient venues recruter ce pays, sans qu'on puisse déterminer à quelles époques précises ces colonisations eurent lieu.

Les montagnes de la Tauride étaient peuplées par contre par les Taures, homogènes aux habitants du Caucase.

Après l'an 1500 avant Jésus-Christ.

Les Gomers ou Kimmériens indo-germaniques étaient déjà sur les rives du Bosphore, auquel ils donnèrent leur nom, et où Ulysse va les trouver. Depuis lors, les noms de Gomer et de

(1) *Khanaz* et *kénas* peuvent s'expliquer de plusieurs manières dans la langue osse.

Kimmérien effacent pour un temps celui des autres tribus indo-germaniques ; et c'est ainsi que l'entend la Genèse, quand elle dit que les Askhanaz (Germains) et les Riphath (Slaves) sont des enfants de Gomer.

Après l'an 1300.

Expédition des Amazones de race indo-germanique dans l'Asie-Mineure ; leur retour sur les rives du Palus, et leur mélange avec quelque peuplade, caucasienne de langue et de mœurs. Ce mélange produit les Sarmates gunaïcokratouménes, ou gouvernés par des femmes.

Après l'an 1200.

Une partie des Méotes-Asiens passe le Volga, et s'établit à l'est de la mer Caspienne ; ils sont connus plus tard sous le nom de Massagètes ou Gètes éloignés. Cette retraite des Méotes donne aux Kimmériens plus de facilité d'étendre leur pouvoir, si déjà la puissance de ce peuple n'est pas la cause de la retraite des Méotes. Les Kimmériens font déjà alors des incursions dans l'Asie-Mineure.

Après l'an 900.

C'est après Homère et Hésiode que le nom de Scythe a été en usage. On le doit aux Scythes

Tchouds ou Finois, qui habitaient sur les rives de la Mer-Noire, et notamment au confluent du Bog et du Dnépr. Le pays étant une fois appelé Scythie, tous les peuples qui s'y établissent sont appelés Scythes par les Grecs.

Après l'an 700.

Commencement d'une histoire un peu certaine au nord du Caucase. Grande émigration des Scythes Skolottes ou Khasares, Gog de la Genèse, chassés de l'est de la mer Caspienne par les Massagètes ou Méotes ; révolutions qui s'en suivent; destruction de l'empire des Kimmériens, dont une partie se sauve dans l'Asie-Mineure, pendant que l'autre s'enfonce dans l'Europe occidentale : par conséquent, les mythes et le style monumental caucasien émigrent jusqu'en Bretagne, et dans la presqu'île Cimbrique.

Les Scythes-Khasares sont de race finoise ; après avoir dominé sur l'Asie centrale pendant vingt-huit ans, ils reviennent au nord du Caucase, entraînant avec eux des Mèdes qu'ils colonisent entre le Térek et le Kouban. Établis dans le voisinage des tribus asses et méotes, qui sont de même origine qu'eux, ils en prennent le nom, se donnant cependant entre eux leur ancien nom d'*Iri*, et à leur pays celui d'*Ironistan;* et, quoiqu'on ait conservé, jusqu'à nos jours, à la

majeure partie des peuples médiques, dans lesquels on les confondait, le nom général d'*Asses* ou *Osses*, les vrais Iri ont toujours su faire la différence, et ont rejeté pour eux le nom d'Asses, qu'ils ont réservé jusqu'à ce jour aux tribus des Malkars et des Tchéghem (1) qui occupent, sur les rives du Kouban, le territoire des Asses primitifs.

Les Scythes-Khasares, à leur retour, retrouvent leurs femmes mariées à leurs esclaves; ceux-ci attendent leurs anciens maîtres, retranchés derrière le rempart d'Akkos, dans la presqu'île de Kertch : ils sont vaincus et rendus à l'esclavage; leur descendance produit le peuple connu sous le nom de *Sindes-Ignobiles*.

Cependant les Scythes-Khasares s'emparent des plaines de la Tauride, rentrent dans l'ancienne Scythie des Tchouds, dont Olbia sur le Borysthène était le centre.

Les Scythes Tchouds se retirent vers le nord, derrière le Panticapès, aujourd'hui le Konskyia-Vody; et les Grecs, voyant de nouveaux peuples habiter la Scythie des Tchouds, les appellent néanmoins Scythes. Une partie des Tchouds se soumettent à l'empire des Skolottes-Khasares, et ce sont les Scythes laboureurs d'Hérodote;

(1) Les Malkars et les Tchéghem sont de race tcherkesse. Voyez plus haut.

mais il paraît aussi qu'un grand nombre d'entre eux parvint à s'y soustraire, en se retirant vers le nord, sur les rives de la Baltique, ce qui explique plusieurs faits singuliers, particuliers à la civilisation actuelle des Finois-Coures, Lives et Esthoniens (1).

C'est ici le lieu de faire une remarque générale sur la bifurcation de la marche des peuples dans leurs émigrations de l'est à l'ouest. Point de chaîne de montagnes qui paraisse les gêner, et cependant, malgré l'immense largeur des pays qui s'offrent devant eux, ils suivent tous une certaine routine qui paraît extraordinaire.

(1) « Quel est le sort fatal qui a été jeté sur cette nation finoise, pour la condamner à végéter tout autour du pôle? Peuple énygmatique, dont la langue, comme des lambeaux de riches étoffes, prouve que jadis il y eut de meilleurs jours pour toi; peuple, dont le rôle gigantesque ne fut qu'éphémère; peuple étranger à l'Europe entière, qui voudrait te renier, quelles sont les plaines ou les cimes qui t'ont vu naître? Cependant l'histoire ne connut jamais d'autres peuples dans les pays de l'Europe où on les voit encore aujourd'hui. Déjà, au temps de Tacite, les Fennes, Penni ou Finois, avoisinaient au N. E. les Esthiens, et au N. les Vénèdes; ils occupaient les îles du golfe de Riga, et, en remontant de l'embouchure de la Duna, à travers la Livonie, l'Esthonie, la Finlande et la Laponie, cette vaste nation, sœur des Huns, et si différente des Vénèdes, touchait au pôle du nord. » (*Mon manuscrit d'une histoire de Litvanie.*)

La nature, au-delà du Dnépr, entre ce fleuve et le Bog, avait pour ainsi dire tracé leur route, en avait posé les jalons. Déjà Hérodote la connaît sous le nom d'*Exampée* ou *voies sacrées*; aujourd'hui, c'est le *Czorny-szlak*, ou la voie noire, que l'on trouve tracée sur les cartes de Le Vasseur de Beauplan et de Rizzi Zannony.

Pour tous les peuples qui ne tiraient pas vers le Danube et la Thrace, le courant de leur marche les portait nécessairement par-là; car les nomades, avec leurs chariots et leurs tentes, cherchaient les gués du Dnépr pour le passer, et ces gués les amenaient précisément à l'origine de l'Exampée.

Une fois sur l'autre rive, pour éviter la multitude de ravins qui coupent les encaissements du Bog, que l'on n'avait pas besoin de passer, l'on restait sur un plateau en partie granitique, uniforme, couvert de la plus belle verdure; nulle part on ne pouvait trouver de plus riches pâturages pour nourir les troupeaux.

La traversée de ce plateau présentait, en outre, une impossibilité manifeste de pénétrer vers le nord : les immenses marais de Pinsk, qui, comme une mer méditerranée, s'étendent des affluents de la Vistule au Dnépr, repoussaient toute colonne émigrante, tout nomade de leurs bords fangeux, et les retenaient au midi ou à leur gauche. C'est ainsi que le torrent de la mar-

ché les conduisait inévitablement à travers la Podolie, la Wolhynie, sur la Pologne, sur la Galicie, et de là sur toute l'Europe occidentale.

Ainsi passèrent les Kimmériens, les Jaziges, les Alains, les Huns, etc. : les Mogols et les Tatares firent toutes leurs invasions en Pologne par ce chemin-là.

Si les nomades, ou tout autre peuple émigrant, ne traversaient pas le Dnépr, si un obstacle les retenait sur la rive gauche du fleuve, leur marche, par la force des choses, se faisait alors du nord au sud, repoussés qu'ils étaient dans leur tendance vers l'ouest par la même barrière des immenses marais de Pinsk, qui, remontant avec la Bérézina, sont une puissante digue de ce côté-là.

Telle fut la marche des Scythes-Tchouds, qui retournèrent sur leurs pas, des *Azen*, des Rhoxalans, etc.; et vice versâ, des Varègues, des Ross, des Slaves de toutes les nuances. Remarquez qu'aucun peuple du nord-ouest, et revenant sur ses pas, n'a suivi l'autre route, et qu'ils sont tous descendus le long du Dnépr.

Je ne connais de peuple que les Goths, qui, dans les temps historiques, aient traversé les marais de Pinsk, lors de leur invasion en Crimée (1). Charles XII traversa aussi une partie

(1). Jornandès, *de reb. Get.* IV, dit clairement que les

de ces marais avant la bataille de Poultava : l'on connaît son étonnement, quand, monté sur la tour de l'église de Pinsk, il contempla ce paysage plus que sévère, plus que sauvage, plus qu'extraordinaire : il était effrayant au suprême degré pour un roi à la tête d'une armée.

Ce qui a rendu singulièrement facile le passage des nations de l'Asie en Europe, c'est que la pluralité étaient nomades, soit à la façon des Tatares, soit à celles des Khirghises, vivant dans des chars (arbas) ou sous des tentes : ils étaient ou *Hamaxobites* ou *Skénites*. Dès qu'elles avaient mis le pied en Europe, rien ne les arrêtait, ni déserts de sable, ni forêts ; et plus elles avançaient, plus la fertilité augmentait pour leurs troupeaux. Des immenses pâturages de la petite Tatarie on passait à ceux de la Moldavie,

Goths, avant d'arriver au pays des Scythes, à la terre d'Ovim (Ukraine), traversèrent des marais tremblants, des gouffres, qu'une confusion de tous les éléments rend impraticables. Ils se firent sans doute une chaussée de fascines et de troncs d'arbres (Knüppeldamm), comme cela se pratique encore aujourd'hui, et ayant passé heureusement, ils crurent arriver dans un paradis en atteignant les contrées des Scythes. Le peuple goth fut tellement délecté par l'abondance et la fertilité extraordinaire de ce sol fortuné, qu'y ayant établi sa souveraineté, il négligea le pont qui lui avait servi à passer le Dnépr, et le laissa se détruire, ainsi que la route qu'il s'était créée, sans qu'il lui fût possible de retourner sur ses pas.

ou à ceux de l'Ukraine, de la Podolie, de la Volhynie. Elles avaient toujours devant les yeux un appât nouveau.

Après l'an 600 avant J.-C.

En 508, grande expédition de Darius contre les Scythes-Khasares. A cette époque appartiennent les cartes de Scylax et d'Hérodote, qui feront partie de l'Atlas historique.

Sans vouloir entrer dans des détails que la carte d'Hérodote expliquera, je remarquerai que l'invasion des Perses, qui voulaient se venger des Scythes, bouleversa toutes les populations de la Russie centrale et méridionale. Après les Perses, on ne trouve plus une seule population à sa place, excepté les Scythes-Khasares et les Sauromates : la majeure partie de ces peuples s'enfonce vers le nord. Il paraîtrait, selon Hérodote, que ce fut aussi le cas pour les Boudiniens et pour les Gélons, Grecs d'origine, qui s'étaient établis chez eux et qui furent cause que les Boudiniens-Tchouds furent aussi appelés Gélons par les Grecs. M. J. Potocki suppose que les habitants de Sousdal, dont le jargon se compose de mots qui s'expliquent par le grec, le slave et une autre langue inconnue, sont les descendants des Gélons-Boudiniens. Je ne puis adopter qu'en partie cette hypothèse, et je croi-

rais plus volontiers que les Gélons-Boudiniens se sont retirés vers le Caucase, et voici mes raisons. — Théophane, qui avait combattu avec Pompée, et qui l'avait suivi jusqu'en Albanie, racontait, selon Strabon, qu'entre l'Albanie, au midi du Caucase, et les Amazones, au nord, habitaient les *Léghes* et les *Ghèles* (1); c'est-à-dire qu'ils occupaient les vallées des Lesghis et des tribus mitchéghi d'aujourd'hui. Les Ghèles de Strabon sont les *Géloni* de Pline et les *Gélones* d'Ammien Marcellin (2); et enfin ceux-ci sont les *Galgai* de nos jours, ou *Halha*, tribu ingouche, comprise parmi les peuples Mitchéghi, qu'aujourd'hui les Russes appellent du nom commun de Tchétchenses.

Ces rapprochements ont d'autant plus de vraisemblance, que les Galgai, comme les Gélons-Boudiniens, sont de race finoise; et il est fort probable que, dans les temps les plus anciens, ils se sont étendus en commun avec les Osses,

(1) Le comte J. Potocki confond les Ghèles du Caucase avec les Ghèles du Ghilan, ce que Strabon et Pline n'ont point fait. II, 240.

(2) Plinii, *Hist. nat.*, lib. IV, p. 73, et Amm. Marcellini, *Rer. Gest.*, lib. XXXI, cap. 2, p. 476, éd. Jac. Gronovii. Ajoutez à ces témoignages celui de Scylax, qui vivait en 522 avant J.-C.; ses Gélons répondent à ceux de Strabon, de Pline, d'Ammien-Marcellin, etc. Voy. la carte de Scylax.

leurs voisins, dans les plaines au nord du Caucase; ils en ont été chassés comme les Osses, et se sont retirés, petit à petit, dans les hautes vallées qu'ils habitent aujourd'hui.

Parmi les peuples que l'expédition de Darius ne dérangea pas, je compterai encore les tribus méotes et asses, qui étaient resserrées dans l'angle entre le Caucase et la Mer d'Asof; l'armée perse les laissa de côté, ainsi que les peuples de la Tauride.

Après l'an 500 avant J.-C.

Le comte J. Potocki croit que le nom d'Alains commença à paraître bientôt après cette époque.

Les Achœanactides fondèrent, en 479, l'état du Bosphore, espèce de république aristocratique; il dura sous cette forme jusqu'en 437. Spartocus Ier s'empara alors du pouvoir, et devint premier roi du Bosphore, dont Panticapée, aujourd'hui Kertch, devint la capitale : cependant le roi, quand il s'agissait de cette ville, ne prenait que le simple titre d'archonte, réservant l'autre titre pour le reste du royaume (1).

(1) En tête du volume de la Crimée, on trouve quelques notices intéressantes sur l'histoire des rois du Bosphore.

Après l'an 400 avant J.-C.

Sous la domination des Scythes-Khasares, rentrés dans leur empire, toutes les nations sarmates, méotes, asses furent oubliées, sans cependant changer de demeures.

L'archevêque Siestrencewicz de Bohusz, dans ses recherches historiques sur l'origine des Sarmates, fixe à l'an 380 avant J.-C. l'époque où les Sarmates attaquèrent les Scythes-Khasares en Asie et en Europe (1).

Les Sarmates luttèrent aussi contre le royaume du Bosphore, mais sans succès; car, vers le milieu du siècle, on voit Périsades, roi du Bosphore, étendre sa domination sur une bonne partie des Maétes et jusqu'aux montagnes de la Tauride. Périsades régna de 349 à 311. Voici les titres qu'il porte dans cinq inscriptions qu'on a trouvées sur les rives du Bosphore :

1re. Périsades, fils de Leucon, archonte du Bosphore et de Theudosie, et roi des Sindes, des Torêtes et des Dandariens.

2e. Périsades, archonte du Bosphore et de Theudosie, roi des As, de tous les Maiêtes et des Thatéens.

3e. Périsades, gouvernant tout le pays qui s'é-

(1) Tome I, p. 44, et tome 4, p. 644.

tend jusqu'aux sommités du Tauros (montagnes de la Crimée), et qui est renfermé dans les montagnes du Caucase.

4e et 5e. Périsades, archonte du Bosphore et de Theudosie, et roi des Sindes et de tous les Maiêtes.

Mais les Sarmates ayant détruit l'empire des Scythes-Khasares, ce fut à leur tour à prêter leur nom aux populations du Caucase. Le nom de Sarmates ou Sauromates devint un collectif qui fut donné à une multitude de nations différentes, qui obéirent à leurs princes et qui prirent part à leurs grandes migrations. Dès que leur empire cessa, les nations spéciales et individuelles ressortirent, et le nom collectif tomba dans l'oubli.

Car c'est à tort, en général, en parlant des changements des peuples du Caucase et du nord, que l'on s'imagine que ces peuplades se sont repoussées l'une l'autre, se sont remplacées les unes par les autres, que le nom d'un peuple désignait toujours une masse homogène. Les peuples ne coulent pas comme l'eau : il s'agit ici de domination, de souverainetés indépendantes, qui s'étendent et se rétrécissent au fur et à mesure, et qui étendent et rétrécissent ainsi le nom du peuple vainqueur ou dominant (1).

(1) Les peuples nomades sont plus exposés à une des-

L'empire des Sarmates comprenait une multitude de peuplades de toutes races et de toutes coutumes, et l'énumération des Méotes et des Caucasiens septentrionaux de Strabon et de Pline nous fournit plus de noms de peuples que nous n'en connaissons dans la géographie actuelle du Caucase.

Après l'an 300 avant J.-C.

En 215, les Asses-Ovsni paraissent sur le versant méridional du Caucase et deviennent sujets géorgiens.

Les Alains d'Asie vont vers le nord, et les Massagètes ou Sarmates d'Asie entrent dans la Sarmatie, c'est-à-dire entre le Don et le Volga (1).

truction totale et facile que les peuples stables. Leur mobilité même en est une cause. Ils ne tiennent en rien au sol; leurs ressources étant très-restreintes, il suffit d'une épidémie parmi leurs troupeaux, d'une sécheresse, d'un froid impitoyable, comme on en éprouve dans les pays qu'ils ont habités, pour fondre des populations entières. Je parle des nomades des plaines de la Russie.

(1) Siestrencewicz fait venir le nom d'Alain de l'Altaï; selon lui, dans la langue des Manjous, le nom d'*Alain* est particulier à cette chaîne de montagne; l. c., t. I, p. 54. Selon J. Potocki, ces Alains d'Asie étaient connus des Chinois sous le nom d'Olana ou Alani; l. c., t. II, p. 318. J'ai donné plus haut une étymologie du mot Alain ou Alan.

Dès-lors, les populations de l'orient de l'Europe reçurent le branle, et ce fut une migration continue de l'Orient vers l'Occident. Ce n'est point mon but d'entrer dans les détails de ces migrations.

Après l'an 100 avant J.-C.

De 74 à 63. Mithridate-le-Grand règne sur le Bosphore; il entraîne les Sarmates dans son parti contre les Scythes de la Tauride, que commandait leur roi Skilouros. A cette époque se rattache la carte de Strabon, qui fait partie de l'Atlas historique et géographique.

A commencer depuis notre ère, l'histoire des peuples cis-Caucasiens s'explique plus facilement, et je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit plus haut.

L'on consultera, pour les différentes phases de cette histoire, les cartes de l'atlas historique qui font suite aux premières, savoir :

La carte de Pline, pour l'an 74 de notre ère;

Celle d'Arrien, pour l'an 110;

Celle de Ptolémée, pour l'an 211;

Celle d'Ammien-Marcellin, pour l'an 370;

Celle de Procope, pour l'an 529;

Celle de Massoudy, pour l'an 943;

Celle de Constantin-Porphyrogénète, pour l'an 959.

De ceci, il résulte que les Alains du Caucase prirent sur les autres peuples une prépondérance que les Scythes-Tchouds, les Kimmériens, les Scythes-Khasares et les Sauromates avaient exercée avant eux. Le nom d'Alain, nom d'une tribu indo-germanique du Caucase, devint à son tour le nom général de plusieurs tribus homogènes et même hétérogènes : car les Alains d'Asie ne sont peut-être pas de la même race que ceux du Caucase; et c'est encore une question à décider que de savoir si ces deux classes d'Alains ne sont point indépendantes l'une de l'autre pour leur origine comme pour leur nom.

Aujourd'hui l'on ne connaît plus d'Alains, mais des Asses ou Osses.

Concluons. Les Alains, les Asses et les Iron-Osses, sont tous, plus ou moins, de race médique ou indo-germanique; mais ce sont des tribus différentes qui se sont imposé réciproquement leur nom.

Les Asses sont les plus anciennes colonies indo-germaniques du nord du Caucase; ce nom est aussi vieux que l'*Asia* du Caucase, que Japet et Prométhée.

Les Alains sont des Maétes, Magog ou Massagètes, colonies mèdes entraînées au nord du Caucase à une époque inconnue, mais plus récente que les Asses. Les Alains sont frères, sinon identiques des Sarmates.

Enfin les Iron-Osses de l'Osseth sont les plus nouvelles colonies mèdes que les Scythes entraînèrent, 600 avant notre ère, au nord du Caucase.

QUATRIÈME PARTIE.

Langue et écriture des Osses.

La langue des Osses-Caucasiens est décidément indo-germanique ; elle renferme un nombre considérable de mots persans ou kourdes, comme le prouve le petit dictionnaire osse qu'a publié Klaproth. 740 mots environ, qu'il donne, suffisent pour établir cette affinité très-rapprochée, qui doit faire ranger l'osse parmi les langues sanscrites : ce qui justifie pleinement sa filiation historique.

Il ne sera donc pas étonnant de retrouver des mots allemands et des racines germaniques dans cette langue. Je renvoie au Voyage de Klaproth ceux qui aiment à faire des recherches de ce genre, dont je ne puis grossir ce volume.

Les Osses n'ont pas d'écriture à eux ; ils ont emprunté celle des Géorgiens. Les inscriptions qu'on lit sur les églises de l'Osseth sont, même pour la plupart, en langue géorgienne, comme, par exemple, celles de Nara, de Lomissa ; mais il est très-probable qu'il en existe aussi quelques-

unes en osse, écrites en lettres géorgiennes. J'ai déjà indiqué celle de Tsno, qui n'offre aucun sens, expliquée par le géorgien.

Il n'existe pas de littérature osse; car, à l'exception du catéchisme publié en 1798 par l'archimandrite Cajus, et de quelques fragments de livres religieux, on ne connaît rien de ce peuple.

Au lieu de contrat par écrit, on se donne réciproquement, comme en Litvanie, des baguettes avec des entailles, où l'on marque les points du contrat.

Leurs chroniques consistent, comme chez les autres montagnards du Caucase, en têtes et en cornes qu'ils amassent dans les maisons de sacrifice ou dans les églises, et d'après lesquelles ils classent les principaux événements arrivés dans leur district: on se les montre en se répétant ce que l'on a appris des anciens. On juge combien une chronique pareille doit être bornée et sujette à erreur de date.

Les recherches que j'ai faites sur la langue osse, pour savoir avec quelle autre langue elle avait le plus d'affinité, m'ont donné l'idée de la comparer avec quelque groupe des langues du Nord, qui eût une importance historique. J'ai choisi pour cela le groupe vendo-slave des Lettes et des Litvaniens, et mon travail a eu le plus heureux résultat.

J'ai confronté un à un les 740 mots osses de Klaproth avec le dictionnaire lette ou courlandais de Stender, et j'en ai trouvé plus d'un bon tiers qui ont des affinités, quelquefois même leurs racines ou leurs dérivés, dans le lette.

Or, les mots lettes qui ont ainsi une analogie plus ou moins rapprochée avec la langue osse ne sont pas ceux d'une civilisation récente, ou qui soient dérivés de l'état actuel du peuple; ce sont, au contraire, les termes fondamentaux de la langue, les formes grammaticales, les verbes, les prépositions.

Cette ressemblance ne pouvait me surprendre; je m'y attendais: elle est encore plus grande entre le litvanien et l'osse qu'entre le lette et celle-ci. Tout ce que j'avais vu de caucasien chez ces Vénètes septentrionaux m'avait déjà fait soupçonner d'anciens rapports très-étroits entre ces deux groupes de nations. J'en ai parlé en traitant des mœurs de la nation tcherkesse. J'étais heureux de les voir se confirmer jusque dans les rapports de langue.

Voici soixante-quinze mots osses que j'ai comparés au lette, et qui mettront à même de juger de la ressemblance. J'aurais pu en quadrupler facilement le nombre.

OSSE.	LETTE-COURLANDAIS.
Aïds, loin.	*Aïs*.
Ambirdi, général, commun.	*Abbi*, les deux, des deux côtés.
Arvad, frère.	*Ar*, avec; *vaddît*, conduire, guider, élever.
Art, feu.	*Karst*, brûlant. *Gars*, 1° esprit; 2° chaleur d'une étuve.
Baïtavin, je sème.	*Bért*, semer, répandre.
Balloon, colombe.	*Ballodis*.
Basti, terre.	*Bést*, couvrir de terre. *Apbést*, enterrer.
Bavarin, je protège.	*Varré*, puissance, pouvoir.
Bédirr, steppe, terre déserte.	*Béda*, peines, soucis, privations de tous genres. *Bedât*, se tourmenter, avoir du souci.
Bindsa, mouche.	*Bitte*, mouche de miel, abeille.
Bour, jaune.	*Bourkane*, carotte jaune.
Dimin, je fume.	*Doûmi*, fumée.
Douar, porte.	*Doâris*, *dourris*.
Farasin, je peux.	*Prast*, savoir, saisir, comprendre.
Jews, jument.	*Kéwe*.
Kakh, pied.	*Kâja*.
Kalaba, rixe.	*Kallacha*.
Kalm, serpent.	*Kampt*, saisir, serrer.
Karta, sceau.	*Kârta*, genre et espèce, rang, ordre, usage, habitude, mesure.
Khaoun, je pleure.	*Kauns*, honte, déshonneur. *Kaukt*, hurler, pleurer.
Kharin, je mange.	*Kârs*, gourmand, glouton. *Gards*, bon à manger, savoureux.
Khark, poule.	*Kârkt*, crier comme une poule.
Khast, guerre.	*Karsch*.
Khoui, cochon.	*Kouïlis*, verrat.
Khourr, soleil.	*Kourt*, *kourrinât*, chauffer, mettre le feu, brûler.

OSSE.	LETTE-COURLANDAIS.
Kkhoudz, chien.	*Kouzza*, chienne. *Kourts*, chien de chasse, etc.
Kóhs, foin.	*Kouija*, tas de foin.
Koúl, lac.	*Koullainis*, poule d'eau et d'autres dérivés.
Ktil, massue.	*Koult*, frapper avec un bâton, avec un fléau.
Lawar, cadeau, présent.	*Lavis*, *Laut*, permettre, accorder, confier.
Lemen, union, paix.	*Laïma*, bonheur, fortune; déesse du bonheur.
Ligs, poli, uni.	*Lídsens*.
Mad, mère.	*Mâté*.
Mard, meurtre.	*Mirt*, mourir. *Mirli*, brigand.
Mazg, cervelle.	*Mast*, sentir, penser.
Mikh, brouillard.	*Migla*.
Mikkag, éternité.	*Migt*, dormir. *Mirt*, mourir.
Mit, *moud*, miel.	*Meddous*.
Nakh, ongle.	*Nags*.
Niz, maladie.	*Nikt*, se perdre, se gâter.
Navag, jeune, neuf.	*Nauja*, Litvanien.
Pissi, poix.	*Pikkis*.
Radi, matin.	*Rît*, Lette. *Rîtas*, Litv.
Raïssin, je prends, je reçois.	*Rast*, trouver, s'habituer. *Rât*, tenir prisonnier. *Raïssit*, arracher déchirer.
Rast, juste. *Ravdissin*, je montre.	*Râdît*, montrer, enseigner, indiquer.
Roung, hydromel.	*Roúgt*, fermenter. *Roúkt*, bruire comme quelque chose qui fermente.
Rig, *rik*, poussière.	*Rets*, léger. *Rimt*, tomber comme le vent, la poussière. *Rittât*, devenir léger, comme de la poussière.
Sakh, *sekh*, terre, élément.	*Sâkt*, commencer. *Eesâkoums*, commencement, origine, élément.
Sarg, selle.	*Segles*.

OSSE.	LETTE-COURLANDAIS.
Satın, je romps.	*Saudét*, gâter, rompre, perdre.
Sihdag, pur, sain.	*Svétigs*, pur, sain.
Simeg, hiver.	*Sïéma*.
Sissin, je possède.	*Sést* (*ap-sést*, posséder).
Smag, odorat.	*Smakka*.
Smis, sable.	*Smiltis*.
Sparin, je pèse.	*Spïast*, peser, presser.
Soudzim, brûler.	*Soúst*, fumer de chaleur.
Syl, seigle.	*Sile*, gland.
Syrkh, *sourkh*, rouge.	*Sarkans*.
Tahkt, vite.	*Taggat*.
Thoug, sang.	*Taugs*, graisse. — Gras, bien nourri.
Tsad, marais, marécage.	*Tezzét*, couler, ruisseler.
Tsoub, sommet, dent de montagne.	*Soabs*, dent, dents d'une scie.
Tsiht, honneur.	*Tizzét*, croire, se confier, honorer.
Thirsen, je me garde.	*Tirs*, pur, net, clair. *Tïrit*, purifier, nettoyer, conserver.
Vassal, froid.	*Véss*.
Valdzak, printemps.	*Vassát*, verdir de nouveau. *Valodsé*, l'oiseau du printemps (merle doré).
Varan, pluie.	*Varravïksne*, arc de pluie, arc-en-ciel.
Zaghin, je dis, je promets.	*Sazzït*, dire, parler.
Zerdee, cœur.	*Sirds*.
Zendghin, sage. *Zonin*, je sais. *Zonis*, tu sais.	*Sinnát*, savoir, Lette; *zinnét*, Litvanien.
Zirgha, soc de charrue.	*Zirst*, couper, tailler. *Zirris*, hache.

Le résultat de ma recherche m'a donné un second sujet de satisfaction. M. Alexandre de Humboldt, à la lecture de mon premier volume, avait

été frappé des analogies que j'avais trouvées entre les Letto-Litvaniens et les Tcherkesses, et il m'en avait écrit pour obtenir quelque chose de plus précis sur la langue des Letto-Litvaniens et sur la place que je leur assignais, soit parmi les Finois, soit parmi les races sanscrites.

Je m'étais occupé alors de cette question; mais, restreint par le manque de temps, je n'avais pu confronter les Letto-Litvaniens qu'avec leurs voisins les Finois et les Goths runiques, et seulement pour une époque qui ne remontait ni à l'origine ni au lieu de départ de ces populations émigrées sans doute de l'Asie. Je n'avais pu atteindre le pied du Caucase, ni interroger les Osses.

D'ailleurs, je n'avais qu'un but bien marqué dans ma réponse à M. de Humboldt; c'était de repousser toute idée qui pourrait faire confondre les Letto-Litvaniens avec les Finois.

Déjà alors mes résultats avaient été surprenants; mes secondes recherches ont confirmé les premières de la manière la plus satisfaisante.

Mais, afin qu'on en puisse juger avec connaissance de cause, je vais transcrire ici la lettre que j'ai écrite à M. de Humboldt. Je le fais d'autant plus volontiers, que je sais que chaque jour s'augmente le nombre de ceux qui s'occupent de l'histoire et de l'origine des Letto-Litvaniens,

ignorées jusqu'ici ; ces peuples ont acquis une certaine importance depuis que l'on sait que la langue litvanienne est la langue de l'Europe qui se rapproche le plus du sanscrit.

Lettre à M. Alex. de Humboldt (23 sept. 1839).

J'ai eu l'occasion d'étudier avec assez de soin les races lettes et litvaniennes pendant dix à onze ans que j'ai vécu sur leur sol. J'ai recueilli de nombreux matériaux tant pour servir à l'histoire, à la géographie du pays, que pour ce qui tient aux mœurs, à la langue, aux origines de ses habitants.

J'ai trouvé de singulières analogies entre les peuples du Caucase et les Letto-Litvaniens. Mais les Litvaniens ne sont pas Finois, tant s'en faut, et la famille lette, à laquelle appartiennent les Courlandais, est une branche de la nation litvanienne qui a été civilisée par les Finois (1).

Selon mes recherches les plus scrupuleuses,

(1) On donne le nom de Lettes aux peuplades non finoises qui habitent la Courlande et la Livonie, et celui de Litvanien est réservé aux habitants de l'ancien grand-duché de Litvanie. Mais, par un renversement complet d'idées, il se trouve en réalité que le Lette s'appelle, lui, *Latwis*, et le pays des Lettes *Latwiju-Semme*, tandis qu'il nomme le Litvanien *Leitis*.

les Litvaniens appartiennent à la grande famille des Vendo-Slaves, qui a été plusieurs fois soumise à des races germaniques, tant goths qu'autres.

Pendant les 9ᵉ et 10ᵉ siècles de notre ère, toute la côte méridionale de la Baltique, de l'Esthonie moderne à la Vistule, ainsi que les îles d'OEsel, de Moon, etc., étaient habitées par les Finois, qui, sous les différents noms de Esthes, Lives, Coures, se livraient à la pêche, à la piraterie, et dont les mœurs étaient aussi fières, aussi farouches que celles des Huns leurs confrères.

L'île d'OEsel et ses voisines devinrent le centre d'une république formidable; et les fiers et vigoureux Coures [Coursares] (1) portèrent bientôt dans toute la Baltique la terreur de leur nom.

Se colonisant sur le long rivage de la Courlande, et embrassant le pourtour du golfe de Riga, pendant qu'une partie de la nation occupait toutes les embouchures des fleuves, depuis le Domesness jusqu'à la Vistule, ils fondèrent sur la côte autant de refuges ou de repaires qu'ils en crurent nécessaires pour faciliter leurs brigandages et assurer plus tard leur domination.

(1) *Kurre-Saar*, île des Koures, était le nom de l'île d'OEsel, en finois; de là le nom des Coursares.

Les historiens suédois et danois de cette époque sont remplis des plaintes qu'ils portent contre ces pirates, qui triomphèrent souvent des monarques du Nord. L'héroïsme barbare des Varègues (Goths) ne cessa, pendant les 10[e] et 11[e] siècles, de contre-balancer celui des Finois : les deux grandes nations furent aux prises avec de grandes alternatives de revers et de victoires.

La nation vende, qui s'étendait au sud de la Duna, depuis les marais de Pinsk, jusqu'aux embouchures de la Vistule, jouant alors un rôle complétement passif en apparence, fut d'abord fortement influencée par ces deux éléments de puissance, les Goths-Varègues ou Normands et les Finois, et la prépondérance de l'une sur une partie de la nation et de l'autre sur l'autre partie, produisit deux peuples différemment mélangés, les Vendo-Goths (Litvaniens) et les Vendo-Finois (Lettes).

Car la nation litvanienne doit son développement, comme nation litvanienne, aux Varègues-Normands.

J'ai eu l'occasion dans mes voyages, et surtout pendant mon séjour en Ukraine, de faire des recherches et des vérifications intéressantes sur le passage et sur le séjour des Varègues-Normands le long du Dnépr, dans leurs vastes expéditions contre Constantinople. Je suis con-

vaincu d'abord que les Varègues-Normands ont été le premier noyau, la première ébauche de la république cosaque, à laquelle ils ont légué plusieurs lois qui se sont conservées jusqu'à la fin de la république cosaque.

J'ai visité toutes les sitcha (siéges) des Cosaques, de la plus ancienne à la plus récente. Les anciennes sitcha sont des forts, des *valles*, qui rappellent les *gard*, *gorod*, *grod* de Rugen et de la Scanie. Les remparts sont élevés en terre, et les tombeaux sont des tumulus dans lesquels on trouve des haches d'armes en silex, en serpentine, en cuivre, comme dans les tombes des Varègues du Nord. Plusieurs noms sont varègues, et le plus ancien siége de la république varègue, avec sa sitcha, est à l'ouest du Dnépr, entre la Ross au sud, et la Rassawa (petite Ross) au nord (1).

A peu près à l'époque où les Ruriks fondèrent la gloire de Novogorod, les Ascod et les Dir celle de Kief, un essaim d'autres Varègues cherchait un autre chemin pour pénétrer dans le cœur de la Russie, et arriver par-là jusqu'à la Mer Noire et jusqu'à Constantinople. Ils l'essayèrent par la

(1) J'ai visité cet espace de terrain avec le plus grand soin, et j'en ai dressé une carte où la plupart des nombreux monuments, *valles*, remparts, forts, tumulus, etc., se trouvent marqués, et j'ai au moins 30 à 40 plans spéciaux de ces monuments.

Vistule, puis par le Niémen; et, parvenus au centre de la Litvanie, ils fondèrent, dans les 10e et 11e siècles, les premières colonies varègues de Kowno, de Jurbork, de Diévaltof et de Vilkomierz.

Les Litvaniens actuels doivent donc leur civilisation, leur développement moral aux Varègues-Scandinaves. Les premiers noms des dinastes-litvaniens sont tous varègues, Bork, Kunast, Spéra, Dorsprung, Kjern, Zivibund, Montvil, Erdivil, Vikind, Skirmund, Lubart, etc. On doit donc trouver des mots goths dans la langue litvanienne.

Les Litvaniens avaient été sans doute soumis aux Finois avant l'arrivée des Varègues, car ils conservèrent dans leur langue un certain nombre de mots finois qui attestent cette première domination.

Les Vendo-Slaves (Lettes proprement dits) qui restèrent sous la domination coure, pendant que les Varègues formèrent les Litvaniens, subirent une plus grande altération encore que les Litvaniens.

Les Finois donnèrent aux Lettes leur forme de gouvernement, partagèrent le pays en districts, auxquels ils donnèrent le nom finois de Kylegonde. Ils altérèrent le caractère de la nation à laquelle ils prêtèrent, par un mélange de race, quelque chose de dur, de rude, de fier, de ré-

tif, de colérique, de grossier, qui distingue d'autant plus le Lette du Litvanien que celui-ci est doux de caractère, plus hospitalier, plus serviable.

La race lette a, dans la teinte des cheveux, dans le teint du visage, quelque chose de plus clair que le Litvanien; dans le port du corps, des manières plus brusques, plus déterminées.

Les costumes des Lettes, surtout le long des côtes, sont finois; leurs moeurs renferment aussi nombre d'usages et de cérémonies qui viennent des Finois, dans les mariages, dans les cérémonies funéraires comme dans la vie sociale.

Les peuples lettes (Courlandais et Livoniens) ont tous adopté des Finois et des Coures l'usage de vivre isolés, chacun bâtissant sa cabane éloignée de celle de son voisin. Il n'y a pas de villages chez les Lettes, ils s'isolent à peu près comme les Tcherkesses-Natoukhadjes.

Les Litvaniens, au contraire, vivent réunis en villages (*sádcha*, lette; *sodzios*, litv.) et en bourgs. Ce trait caractéristique sépare les deux peuples d'une manière frappante, et marque, pour ainsi dire, matériellement la limite des deux peuples.

Quelques mots que je vais dire sur leur langue serviront de preuve à ce que je viens d'avancer.

Ayant comparé le vocabulaire lette de Stender avec le *Lexicon Linguæ Fennicæ* de Gustave Rennwall (1826), j'ai choisi cent trente mots qui m'ont offert le plus d'analogie avec le finois.

Je remarquerai avant tout que, comme les Finois, les Lettes n'ont pas ou ont perdu l'usage de l'*f*, qu'ils remplacent toujours par un *p*. *Plinte*, pour *Flinte; Pinnis*, Finois.

Sur mille cinq cents mots litvaniens que j'ai recueillis, je n'ai trouvé que les mots de *afieros*, sacrifice, *afinius*, houblon, avec une *f*.

Ce fait rappelle que les Grecs primitifs Pélasges n'avaient pas de φ, et qu'il fut introduit assez tard dans la langue grecque.

Quant aux mots lettes qui ont des origines finoises, ils sont tous tirés de la vie ordinaire, du rapport qui peut exister entre un maître et un serf, entre un maître qui ne sait pas la langue du pays et qui impose de nouveaux noms aux choses dont il prend possession. C'est aussi un peuple conquérant qui civilise un peuple conquis. De nouveaux arts, des améliorations dans l'économie domestique, nécessitent de nouvelles dénominations.

Ce mot de civilisation ne doit pas paraître ridicule, car le peuple finois était certainement parvenu à un point de civilisation et de développement auquel on a peine à croire, mais qui

n'en est pas moins vrai. Il ne faut qu'étudier attentivement les chroniques danoises et suédoises de cette époque pour s'en convaincre.

Les mots lettes tirés du finois sont :

1°. Ceux de mer, rivage, vaisseau, bateau, rame, mât, corde, goudron, ruisseau, montagne, fronde, forge.

2°. Les mots maison, grange, étuve ou badstube, puits, jardin, champ, prairies diverses, forêt, possession, domaine, charrue, sillon, blé, tas de blé, sac, hache.

3°. Les mots qui tiennent à la nourriture, pain, bière, lait, miel, tilleul.

4°. Les mots de seigneur, serf, étranger, emploi, surveillant à la charrue; les mots bon, mauvais, gras, maigre, doux; les verbes comprendre, enseigner, aimer, écrire, appeler, calculer, mesurer, parler en raisonnant, exciter, pousser, voler, voleur.

5°. Les mots argent, intérêt, impôt, trésor, négociant ou marchand, tromper, payer.

6°. Les insultes, le bâton à punir, la honte, le mépris, etc.

7°. Les mots noce, mort, sépulcre, ciel, nature ou propriété, bénédiction avant le manger, repas de travail.

8°. Les noms de père, de femme du frère, du mari de la sœur de la femme, de famille ou parentage.

9°. Quelques noms d'animaux, comme bouc, bélier, chien de chasse, et de quelques insectes destructeurs; ceux du corps et de quelques parties du corps.

Il n'y a pas de doute que ces mots lettes ne doivent se chercher dans la langue finoise, en très-majeure partie; car quand je trouve dans une langue quelconque une racine avec nombre de dérivés, et que, chez le voisin, je retrouve l'un de ces dérivés isolés, je n'hésite pas à reconnaître que le voisin a pris ce mot, et qu'il ne lui appartient pas d'origine. Cela se remarque principalement chez les Lettes : voyez *ranté*, bord, qui vient de *ranta*, finois, rivage, qui a beaucoup de dérivés, tandis que *ranté* reste isolé chez le Lette.

Sur ces cent trente mots, j'ai trouvé quarante-quatre mots litvaniens qui avaient plus ou moins d'analogie avec le lette et le finois; le reste en différait totalement, et les racines, dans le litvanien, étaient demeurées indo-germaniques.

Les Litvaniens de la Prusse ont un bon nombre de mots de plus que les vrais Litvaniens, qui se rapprochent du finois; c'est naturel, parce que, plus rapprochés du bord de la mer et soumis aux Coures du Kourisch-Haff, ils ont été plus altérés que les Litvaniens.

Étendant le champ de mes comparaisons, j'ai

voulu ensuite examiner le peu de mots que j'avais en tcherkesse, et en tirer des analogies avec les cent trente mots letto-finois. Sur cinquante-six mots tcherkesses, deux seuls ressemblent au lette ou au finois : *mess*, bois, forêt; *mécha* en lette. *Quoùaha*, vaisseau; *kouggis* en lette.

Enfin, je me suis demandé si ces cent trente mots lettes, qui ont des origines et des racines finoises, n'auraient point aussi ces analogies avec le goth runique de l'Islande; m'étant servi, dans ma recherche, du *Lexicon Islandicum seu Gothicæ Runæ*, de Gudmundus Andreæ Islandus (1683), et du Lexicon qui accompagne le *Nial-Saga*, j'ai retrouvé cinquante-sept de ces analogies dans le goth-runique.

Dans ce cas, quel est celui qui a emprunté; quel est celui qui a donné? N'y aurait-il point quelque indice d'une fusion du finois et du goth-islandais dans des temps très-anciens?

Il m'aurait été important de faire quelques recherches pour voir jusqu'à quel point l'affinité s'étendait entre les langues vendo-slaves et le grec ancien. Le temps ne m'a pas permis d'achever ce travail; mais le litvanien, à ce que j'ai trouvé, ne manque pas non plus de points de rapprochement avec le grec. On a déjà fait la remarque que le slave avait des tournures grecques; il en est du même du litvanien : l'une des

plus fréquentes, c'est l'emploi que fait le litvanien du participe, comme le grec.

Revenons maintenant à la question principale. Quelle est la souche des langues litvaniennes et lettes? Elles lient le slave avec le germain. Le fond de la langue litvanienne, ses constructions, toutes simples qu'elles sont, ses formes et tournures sont souvent slaves, et les mots vraiment slaves fourmillent : *Galava*, tête, litv.; *golova*, R. — *Rounka*, main, litv.; *renka*, R.— *Vandèn*, eau, litv.; *voda*, R.— *Semme*, terre, litv.; *zemla*, R.—*Dwar*, cour, litv.; *dwor*, R. — *Brolis*, frère, litv.; *brat*, R. —*Sésuté*, sœur, litv.; *siestra*, R.

C'est avec le slave que le litvanien a ses plus grandes affinités; mais elles ne sont pas moins marquées avec le goth-runique (1). Des cent trente mots comparés, soixante-sept mots litvaniens avaient des racines communes avec le goth, ce qui est beaucoup plus que le lette.

Les Litvaniens et les Lettes, d'après tout ce que je viens de dire, appartiennent sans contredit à la famille slave du rameau européen de M. d'Omalius d'Halloy; et si l'on en voulait juger par les noms de nombre, aucune branche indo-germanique de l'Europe ne toucherait de

(1) J'avais ajouté à ma lettre le petit vocabulaire des 130 mots comparés.

plus près au sanscrit que celle des Litvaniens. Voici ces noms comparés.

	Sanscrit.	*Litvanien.*	*Lette.*
1	Eka.	Vians.	Ounan.
2	Dvi.	Divé.	Dov.
3	Tri.	Trîs.	Tré.
4	Tchatour.	Tchetter.	Pevdar.
5	Pantcha.	Pienké.	Pym.
6	Chache.	Séché.	Svekh.
7	Saptan.	Septin.	Saït.
8	Actan.	Astouan.	Eis.
9	Navan.	Dèvin.	Nov.
10	Dachan.	Dèchemit.	Dek.

Maintenant, comment se fait-il que les Litvaniens et les Lettes aient des analogies de mœurs et de coutumes avec les Tcherkesses et d'autres peuples caucasiens (1)? N'est-ce pas la preuve que les populations du nord de la Russie ont été jadis en contact avec les races du Caucase; qu'elles ont demeuré sur les vastes steppes qui l'enceignent ou dans ses vallées, et qu'une des révolutions qui ont bouleversé ce pays les a poussées vers le Nord, les a refoulées au-delà des marais de Pinsk (2)?

(1) On va voir combien ce rapport est frappant avec les Osses.

(2) Si Dieu me prête vie et santé, j'espère pouvoir publier une partie des nombreux matériaux que j'ai recueillis sur la vie, les mœurs, l'histoire et les monuments des Litvaniens : cette publication sera le pendant de ce premier travail.

On ne s'expliquera que de cette manière le mélange de mots finois qu'on croit trouver dans le goth-runique, sans qu'on puisse dire de quelle part sa fusion est venue, c'est-à-dire quel est celui qui a emprunté, quel est celui qui a donné.

Quant aux Osses, ils seront toujours à mes yeux, par le langage et par les moeurs, une tribu mède transportée du sein de l'ancienne Médie dans les vallées du Caucase. Il peut y avoir aussi quelques traces de Finois produites par des invasions, par des frottements; mais l'origine des Osses est vraiment sanscrite; il n'y a pas à en douter.

Voilà ce que j'écrivais à M. de Humboldt, il y a un an et demi. Dès-lors, j'ai senti la nécessité de faire moi-même quelques recherches sur la question qui me paraissait en litige : on a vu quels ont été mes résultats.

Maintenant, après tant de preuves que les Litvaniens, les Lettes et les Finois, tous ensemble, appartiennent aux tribus tchouds et asses-sarmates qui ont habité le midi de la Russie, il ne me reste plus, pour compléter ce tableau ethnographique, que de dire quelques mots des usages et des moeurs des Osses : ce sera le complément de toutes ces analogies.

TABLEAU DES MOEURS ET DE L'ÉTAT ACTUEL DES OSSES.

Maintes fois pendant mes voyages, et lors de mon séjour à Tiflis, j'ai entendu parler des mœurs et des usages extraordinaires des Osses. Mais des voyageurs qui écrivent sous la dictée de ces ouï-dire, se trompent quelquefois, et ils sont heureux quand ils trouvent les travaux de personnes que leur spécialité a appelées à traiter ces mêmes sujets. Le travail de M. Alexandre Janofski sur l'Osseth, m'a paru renfermer des choses neuves, et le gouvernement russe qui a publié en russe sa description dans son Tableau des provinces russes transcaucasiennes, t. II, p. 159, a rendu un service dont je désire faire profiter mes lecteurs. C'est donc d'après les détails que j'ai trouvés dans la notice de M. Alexandre Janofski, que j'ai rectifié mes idées sur les mœurs et les usages des Osses, et en le comparant avec les données des voyageurs plus anciens, tels que Reineggs (1) et Klaproth (2), je pense avoir complété, autant qu'il était en mon pouvoir, le tableau de l'état actuel des Osses, qui doit terminer ma description.

(1) Reineggs, *Beschreibung*, etc. I, 213.
(2) Klaproth, *Voyage*, etc. t. II, p. 223, édit. franç.

Port et figure des Osses.

La taille des Osses est la moyenne : les hommes n'ont guère que cinq pieds deux pouces à cinq pieds quatre pouces : leur constitution est généralement forte et nerveuse ; ils sont rarement gras, mais charnus et carrés, ce que l'on observe surtout chez les femmes.

L'Osse se distingue de ses voisins par une plus grande affinité avec les races dites européennes. Quoiqu'il ait le visage souvent rond, il a les yeux bleus et les cheveux blonds des races slaves et litvaniennes. Peu d'Osses ont les cheveux noirs. C'est une race saine et féconde, cependant on ne voit pas chez eux beaucoup de vieillards âgés de plus de 70 ans.

Les traits de l'Osse n'ont pas une expression spirituelle ; on n'y remarque pas de pénétration. Chez plusieurs, au contraire, on trouve dans le regard et dans la tenue quelque chose de sauvage, de féroce même.

Les femmes sont ordinairement petites, de peu d'apparence et peu jolies ; elles ont encore plus souvent que les hommes le visage rond. Ici comme chez les races slaves et litvaniennes, on remarque chez ce sexe une prodigalité de nez camus et retroussés, qui ne se retrouve pas si prononcée chez les hommes ; cependant, malgré

le peu d'apparence de leur figure, les femmes osses passent pour être assez agréables.

Accablées de travail par leur position sociale, elles sont généralement robustes : une nourriture frugale contribue à les rendre encore plus fortes.

Les femmes osses du district de Tagaour font exception; leur beauté les rapproche des Géorgiennes; leur taille est élégante et svelte, et la régularité de leurs formes prouverait un mélange de leurs ancêtres avec les populations géorgiennes, ce que l'histoire est bien loin de contredire.

Rapports sociaux des Osses entre eux.

Chez les Osses, comme Osses, il n'existe pas de partage de races : tous sans exception sont soumis aux mêmes usages, aux mêmes lois, et s'occupent exclusivement d'agriculture.

S'il existe quelques familles qui tirent leur origine d'anciens princes osses, elles ne jouissent pas à cause de cela des égards du peuple; les richesses, la force personnelle, un pouvoir appuyé sur un bon nombre de clients, peuvent seuls les leur faire obtenir; mais il n'y a point d'autres priviléges particuliers pour ces familles, point de souveraineté : elles s'occupent, comme les autres, de leurs travaux champêtres et de

leurs troupeaux qui constituent leur vraie fortune.

Chez les Osses, il n'y a donc ni négociants, ni gens de métiers. Chacun vend lui-même le fruit de son travail ou en charge son voisin, ou il le troque contre des objets nécessaires à l'existence de sa famille.

Dans leurs rapports avec l'administration russe, les Osses se divisent : 1° en sujets libres et indépendants ; 2° en sujets directs du gouvernement ; 3° en sujets des propriétaires, tant *eristafs* que *matchabel.*

Cette division n'est pour ainsi dire que nominale, et nulle part il n'existe une administration réelle, basée sur l'exigence des devoirs sociaux.

La première de ces classes, qui a établi par la force son droit et son privilége à une liberté effrénée, n'a conservé d'autre frein que les liens de famille. Ni dans les villages, ni dans les vallées, il n'existe d'autre pouvoir établi, d'autre tribunal. Ainsi tout homme qui est en état de porter un fusil se croit, par le fait, jouissant d'une pleine indépendance, et le sang se punit par le sang. La plupart des Osses qui n'ont jamais quitté leurs montagnes, n'ont pas une meilleure idée des devoirs et des liens d'une société civile.

Ceux des Osses qu'on appelle sujets directs du

gouvernement, paient un tribut de peu d'importance, usage qui dérive de leur ancienne dépendance du Karthli; ils ont comme tels un *mourave*, qui jouit de fort peu d'autorité.

La dépendance des sujets de propriétaires, dans les vallées qui font partie du district de Gori, vient aussi d'ancienne date; elle remonte à l'époque où les Géorgiens avaient soumis la plus grande partie des vallées des Osses. Aujourd'hui que tous ces rapports et ces anciens liens sont très-relâchés, leur seule sujétion consiste à payer un léger tribut en moutons et en autres denrées; ceux qui habitent tout au fond des vallées les plus reculées, s'y sont même entièrement soustraits et n'obéissent à personne.

Caractère de ce peuple ; ses penchants ; son industrie.

Quels peuvent être le caractère et l'industrie d'une société pareillement constituée, et dont un désir effréné de liberté et d'indépendance est la base? La rapine et le brigandage en seront la principale occupation. L'hospitalité chez eux est sacrée, mais l'étranger n'est point en sécurité dans la maison de son hôte, et si, après l'avoir hébergé, il peut le surprendre avec son escorte, le piller, le tuer même, il s'en fait un sujet de gloire. Aussi l'Osse passe-t-il pour être

l'un des peuples les plus perfides parmi les montagnards du Caucase. Il prête serment, mais il ne le gardera pas, à moins qu'on ne lui ait fait conjurer les ombres de ses parents, en offrant un sacrifice de brebis et de chèvres.

Le vol et les enlèvements d'hommes sont donc fort usités; ils font trafic de leurs prisonniers.

Tel est principalement l'Osse du nord du Caucase. Aujourd'hui la Russie à mis un frein à ces violences, parce qu'il craint les représailles; mais il ne tarderait pas à reprendre son antique occupation, si le gouvernement se relâchait tant soit peu dans les énergiques mesures qu'il a prises pour rompre ses habitudes de brigandage, et pour le repousser toutes les fois que, du haut de ses montagnes, il se hasarde dans les plaines de la Kabardah dans l'espoir du pillage. « Ce que nous rencontrons sur notre chemin, c'est Dieu qui nous le donne, » disent ces pillards.

Dans les vallées méridionales, on observe moins de férocité dans les mœurs des Osses; quoique fort attachés à leurs anciennes habitudes, ils se laissent pourtant toucher par la civilisation; l'hospitalité est observée chez eux avec la même religion que chez les Géorgiens; ils sont braves et capables d'endurer la fatigue et un travail suivi : il y a même chez eux une certaine bonté, de la bienveillance, à moins qu'ils ne soient dans

l'ivresse, ce qui les ramène à leur penchant de cruauté.

Après le brigandage, la chasse est la plus chère occupation des hommes; j'ai parlé plus haut du gibier qu'ils aimaient à poursuivre.

Mais ni le pillage ni la chasse ne peuvent les faire vivre, et il est à remarquer combien ces hommes, sans avoir atteint à un haut degré d'industrie, savent cependant se suffire à eux-mêmes pour les premiers besoins de la vie.

Toutes les maisons des Osses ne se ressemblent pas. Dans les contrées sans forêt, elles sont construites en pierres sans glaise; mais dans les vallons boisés, elles sont en bois. Les premières, qu'on ne rencontre que dans les districts du versant septentrional de la chaîne élevée, sont bien meilleures que les autres.

Dans le fait, chaque maison de ce genre ressemble à un château à deux ou trois étages, avec une haute tour et un toit plat en terre. Dans l'étage inférieur demeure le bétail; au premier, réside la famille; le deuxième, ou dernier étage, est destiné aux hôtes, et quand il n'y en a pas, il sert de magasin.

Les plus riches entourent leurs maisons d'un mur élevé avec des tourelles ou guérites sur les angles; on garnit le sommet de la tour, à laquelle on ne peut monter que par une échelle, et le

tour du mur d'enceinte, de tas de pierre pour la défendre en cas d'attaque.

Pour la rendre encore plus fortifiée, on scelle, sur les murs d'enceinte, des pieux pointus ou palissades au haut desquelles on supend des têtes de chevaux et d'autres ossements. Cet usage est aussi suivi par les Litvaniens; car on voit partout dans leurs villages des têtes blanches de chevaux surmonter les pieux de leurs haies.

La plus grande partie des maisons en bois ressemblent à de vrais hangars; elles sont bâties, dans les hautes vallées où il existe des forêts de pins, en poutres enchevêtrées, comme les maisons litvaniennes; elles sont fort incommodes, n'ayant ordinairement qu'une chambre basse; le toit, imitant ceux des maisons slaves, est en planches ou en écorce. Au bas des vallées, les maisons sont en poutres de hêtre et couvertes en paille ou en écorce de tilleul.

Quand les familles sont nombreuses, on réunit quelques maisons dans une cour fermée d'une haie morte, et ainsi se sèment cette multitude de petits hameaux qui couvrent les hauteurs des vallées exposées au midi et qui prennent le nom de la famille qui y réside. Ces hameaux s'appellent *kau* ou *gaou* en osse. Leur position leur donne un aspect pittoresque. Chacun n'est ha-

bité que par une seule famille qui a son chef ou *eldar* (1).

L'ameublement des maisons n'est point géorgien, ni tcherkesse; il a de la ressemblance avec celui qu'on trouve chez les peuples slaves et litvaniens. L'Osse ne croise pas les jambes à la turque, mais il se sert de bancs (*tchourbani*) et de tables : le maître de la maison ou chef de la famille a même une chaise sculptée à son usage, et un bois de lit du même travail, semblable à une caisse plus longue que large.

L'Osse, à table, fait usage de couteaux, de fourchettes et de cuillers qu'il se fabrique lui-même en bois ou en fer.

Le feu s'allume ordinairement au milieu de la chambre.

L'Osse fabrique sa poudre et coule ses balles; il prépare le cuir de ses souliers; il exerce plusieurs autres petites industries, qui toutes ne satisfont qu'à ses premiers besoins; mais sa principale occupation est la culture de ses champs et le soin de ses bestiaux, et ici, comme chez tous les montagnards, c'est encore la femme qui en a presque toujours le soin.

Le labour est extrêmement pénible à cause

(1) Pour avoir une idée des villages osses, voyez IIe série, pl. 27, village de *Kachaour*; pl. 28, village de *Gherghèti*; pl. 29, village d'*Arakhèti*.

du terrassement et de l'inclinaison des terrains arables, semés ou plutôt gagnés, comme chez les Druses du Liban, avec grand'peine, sur la pente des montagnes; la charrue est très-légère.

La culture la plus commune des hautes vallées est le froment d'hiver, le froment d'été, l'orge à six brins, et un peu d'avoine qui ne sert pas à la nourriture des chevaux; l'orge la remplace pour cet usage dans tout le Caucase et en Orient.

Dans le bas des vallées et dans les plaines, on s'adonne davantage à la culture du gômi et du millet ordinaire.

Le gros bétail est rare à cause de la rareté du foin; les moutons sont le bétail préféré des Osses qui les regardent comme une monnaie courante pour faire leurs achats en Géorgie et en Iméreth.

Les chevaux sont petits, mais très-forts des pieds; les ânes sont encore meilleurs sous ce rapport; les mulets sont très-rares.

Les moulins des Osses sont comme ceux dont j'ai donné un dessin, IIIe série, pl. 32.

Les Osses se nourrissent de pain et de viande cuite sans nul apprêt. Quand ils n'ont pas de viande, ils accompagnent leur pain d'une soupe de gruau de seigle. Leur pain ordinaire est de farine d'orge pétrie sans sel, sous forme de ga-

lettes minces qu'on fait cuire sous la cendre. On réserve le pain de froment pour les grandes fêtes et surtout pour les festins en l'honneur des morts.

Comme les Géorgiens, les Osses mangent du porc, ce qui les distingue des mahométans; mais c'est principalement la nourriture du pauvre : le bœuf et le mouton sont pour les plus riches.

Les plus grands banquets ne se distinguent des repas ordinaires que par la profusion de la bière et l'eau-de-vie.

Avant de commencer le repas, le plus âgé prend dans une main un morceau de viande et dans l'autre une corne d'eau-de-vie, et récite une prière que le reste de l'assemblée écoute la tête découverte. La prière finie, il boit l'eau-de-vie et mange la viande, et alors chacun se met à suivre son exemple.

La boisson ordinaire des Osses est l'eau; mais après le dîner et le souper, on fait usage d'eau-de-vie que les Osses tirent de l'orge et du seigle. Ce n'est que pendant les fêtes, et quand ils ont des hôtes, qu'ils fabriquent eux-mêmes une excellente bière blanche (*bagani*) avec du houblon venu du Karthli; ils la préparent à peu près comme le font les paysans litvaniens. Ils connaissent aussi l'hydromel (*roung*) et une espèce de *bouza* de gruau de seigle.

L'arrivée d'un hôte se célèbre comme chez

les Imérétiens et les Tcherkesses; on tue une pièce de bétail, le plus souvent un mouton, qu'on sert tout entier sur une claie. Le maître de la maison, pendant que l'hôte mange, est assis près de la porte, un bâton à la main, sans prendre part au festin.

Le respect consiste à ne pas s'asseoir devant la personne qu'on vénère; ainsi, comme chez les Tcherkesses, le fils ne s'assied pas devant le père; le cadet devant l'aîné.

Législation et coutumes.

Chez les Osses, la coutume et souvent la force remplacent la loi. Leurs principaux usages, admis entre eux, ont rapport à la manière de tirer vengeance d'un meurtre ou d'une offense. La loi du sang ou du talion est la même que chez les Tcherkesses et les Abkhazes.

Chaque parent de celui qui a été tué s'impose l'obligation sacrée de le venger par la mort du meurtrier et de ceux de sa famille. Celui qui n'accomplit pas la vengeance se condamne sans miséricorde à l'infamie; il se raie de sa famille, et s'expose, sans avoir le droit de se plaindre, à toute sorte d'insultes.

Après tout meurtre, il s'ensuit nécessairement une guerre ouverte entre la famille affligée et celle du meurtrier. Il y a du sang entre les

deux. Pour éviter cette vengeance du sang, la famille du criminel se hâte presque toujours d'intercéder pour un raccommodement (*ber-djali*); quelquefois cela lui est refusé, et le coupable, continuellement armé, traîne une existence pénible, sans cesse en garde contre une embûche qui le surprend tôt ou tard, et alors les rôles changent, et le nouveau meurtrier subit à son tour le même châtiment. Reineggs en cite un exemple des plus terribles dans sa Relation, t. I, p. 221. Dans ces moments douloureux pour l'humanité, quand un Osse a ainsi vengé son ami, son parent ou son hôte, il se rend sur son tombeau, et lui annonce à haute voix qu'il a fidèlement exercé sa vengeance.

Mais s'il y a consentement de part et d'autre pour un raccommodement, les deux partis choisissent aussitôt pour fixer l'indemnité quelques médiateurs ou arbitres (*terkhonéleg*), dont le nombre indéterminé n'a que ceci de réglé : il doit toujours y en avoir un de plus du côté du plaignant.

Les médiateurs composent le tribunal; ils apprécient le cas, déterminent la somme à payer aux enfants mâles du défunt, et s'il n'en a pas, aux plus proches parents de race masculine.

En cas de désaccord dans le tribunal, on choisit alors un ancien, ou président, qui termine le

débat, et qui est même autorisé à augmenter la la valeur de l'indemnité.

Le tribunal ayant achevé sa tâche, les médiateurs exigent du coupable des cautions qui garantissent l'exécution ponctuelle du jugement, que ni les uns, ni les autres ne font connaître, mais qu'ils gardent dans le plus grand secret, jusqu'au moment où tout est accompli.

Ils examinent eux-mêmes les biens, et font le dénombrement de la famille du coupable; puis, déterminant l'échéance du paiement, ils le font de manière à ce que ni l'accusé, ni sa partie adverse n'en sachent le temps, ni la quotité.

De la part du meurtrier, il ne peut y avoir de refus de payer la somme fixée par les médiateurs; dans le cas contraire, ses cautions l'y obligeraient.

Quand le paiement a été acquitté en conformité du jugement, les médiateurs l'annoncent en forme aux deux parties, et l'affaire est sensée oubliée.

Il est d'usage, lors du choix des médiateurs, que chaque partie leur donne à chacun un mouton pour les indemniser de leurs peines et des embarras qui les menacent.

En sus du paiement, lorsque les médiateurs sont nommés, la famille du meurtrier paie presque toujours, durant la trève, à la famille du défunt, un *bongan*, c'est-à-dire un cadeau con-

sistant en quelques vaches, en moutons, et cela, dans le but de s'affranchir de toutes poursuites, quand même le coupable n'aurait pas accompli la sentence des médiateurs.

La somme à acquitter pour un meurtre, ou pour le sang, diffère suivant l'influence de la famille qui exerce la vengeance. Le meurtre d'un ancien, dans une famille distinguée, en sus du *bongan*, est fixé à dix-huit fois dix-huit vaches (1), et à un journal de terre arable, valant deux fois dix-huit vaches; et quand il ne se trouve pas la quantité de vaches ou de terres pour remplir la somme, on la complète en moutons, en fusils, en ustensiles de cuivre, et même avec des enfants en bas âge; en pareil cas, un garçon compte pour trente-six vaches, et une fille, suivant son âge ou sa beauté, s'évalue de dix-huit à trente-six vaches.

Le meurtre d'une femme n'est taxé qu'à la moitié de ce qu'on paie pour un homme, à cause du déshonneur extrême qui résulte d'un pareil acte de lâcheté.

En cas de meurtre réciproque, la famille la plus puissante a toujours l'avantage sur la plus faible, qui paie immanquablement un redû que fixent les médiateurs.

(1) Les Osses, dans leurs calculs, ne vont pas au-delà de 18, qui est la base des plus grandes sommes ; ils comptent 2 fois 18, 5 fois 18, 18 fois 18, 2 fois 18 fois 18, etc.

Arrive-t-il que le fils ou la fille d'un père ou d'une mère qui ont été tués, meurent, la vengeance n'en a pas moins son cours ; elle retombe aux parents au premier degré ; il n'y a d'exception que pour une sœur mariée, dont le mari, avant les frères et le père, est en droit de poursuivre le meurtrier.

Le meurtre d'un homme sans famille, d'un étranger sans hôte ou *konac*, reste sans poursuite et sans indemnité, par cela même qu'ils ne laissent personne pour les venger.

Lors d'un parricide, les parents réunis mettent le feu à la maison du coupable et pillent ses champs pour témoigner leur horreur du crime, et cela a lieu quand même le meurtrier aurait vécu indivis avec son père et ses frères, qu'il attire ainsi dans sa ruine. Au reste, de pareils événements sont très-rares, et il est sans exemple qu'une femme ait tué son mari ou sa mère.

En cas de fuite du meurtrier, le vengeur, si cela lui convient, a le droit de s'emparer de ses biens et de sa famille, la femme exceptée ; il le fait quand même les parents ne se seraient pas exemptés de payer la trève ou *bongan*.

Les filles, jusqu'à l'âge de 12 ans, ne sont pas soumises à payer le sang pour un meurtre.

Les frères indivis d'un meurtrier en fuite, se trouvent responsables du crime, et pour n'être

pas privés de leurs biens, ils se soumettent ordinairement au jugement des médiateurs.

Le meurtre involontaire, comme le meurtre pour cause de défense légitime, et le meurtre d'un voleur, rentrent tous avec quelque différence dans la catégorie des causes dont les médiateurs fixent l'indemnité. On a même des exemples que pour un meurtre causé par un animal, on en a redemandé le sang au propriétaire de l'animal.

Les indemnités pour des blessures présentent nombre de degrés, et elles peuvent aller de 1 mouton à trois fois 18 vaches. Les blessures au visage se paient le plus cher, et un nez vaut jusqu'à 100 vaches. Pour une main, un œil ou un pied, on paie comme pour un meurtre. Enfin, la mort par suite de blessures se venge ou se taxe comme un meurtre.

Les coups ont aussi leur taxe, mais avec cette différence, que l'importance du battu aggrave de beaucoup la punition; car des coups portés par un homme du commun à quelqu'un d'une famille honorable, se rétribuent jusqu'au prix de 18 vaches.

Celui qui attrape un voleur a le droit de le frapper tant qu'il lui plaît; mais s'il lui fait une blessure au visage, ou s'il lui casse un membre, il paie la blessure, et s'il le tue, il paie le sang.

En cas de pillage, celui qui est lésé a droit de

poursuite; un incendiaire se punit comme un meurtrier; mais pour tromperie ou filouterie, il n'y a pas de poursuite établie.

L'enlèvement d'une femme compte pour un meurtre, à moins qu'elle ne soit pas mariée et que son ravisseur ne l'épouse; l'époux alors ne paie que l'*ourat*, c'est-à-dire la somme avec laquelle on achète une fiancée.

Mais si le ravisseur enlève une femme mariée, il paiera le sang pour elle d'abord, et puis pour chaque enfant qui naîtra de ce commerce. Le viol en général se rachète comme un meurtre. S'il s'agit d'une fille vierge, on prend pour base de l'appréciation la valeur entière d'un *ourat*, et si le coupable n'est pas marié, on le force encore à épouser la fille.

Au cas que le coupable ne veuille pas accomplir de bon gré la coutume établie, il s'ensuit toujours une cause de meurtre, ou le meurtre même.

Le plus grand des serments est de saisir un chien, et de dire : puisse-t-il être à la place de mes ancêtres dans leur tombeau vide, si, etc.

Rien ne déshonore un fils, comme d'abandonner ou de renvoyer de chez lui son père ou sa mère. Le père est toujours chef de la famille, et par conséquent maître des biens, dont il est sensé le principal acquéreur; et comme tel, il peut

disposer de tout ou partie, en frustrant ses fils en faveur d'une main étrangère.

Quant aux filles, elles n'obtiennent aucune part à l'héritage paternel, même dans le cas où elles n'auraient pas de frères; alors les biens retombent aux plus proches parents mâles de la branche masculine (1).

Une femme sans enfant, ou qui n'a qu'une fille, garde pendant un an la jouissance des biens de son mari, afin d'être en état de pourvoir au repas funéraire du défunt, après quoi elle les remet au parent qui hérite, et chez lequel elle peut aller demeurer; mais si elle y trouve de la répugnance, l'héritier prend chez lui la fille non mariée, et fait à la veuve une part très-modique de l'héritage, pour qu'elle puisse pourvoir à sa subsistance.

Religion.

En 1752, une commission d'ecclésiastiques russes fut chargée de convertir les Osses. Elle construisit un couvent à l'endroit où le Fiag entre dans la plaine de la Kabardah, sur la rive droite de cette rivière, à peu de distance de

(1) On retrouve quelque chose de pareil chez plusieurs tribus de la nation slave, où les sœurs ont une moindre part que les frères à l'héritage des parents.

Bourouvèhé, village des Ouzdens Tcherkesses Ansorié; les Russes l'appellent *Baroukaya*. Les conversions se firent par l'appât d'un cadeau que recevait le néophyte de la part du gouvernement. L'incontinence d'un moine donna aux Osses, dit Klaproth, l'occasion de détruire ce couvent en 1769. Deux ans plus tard, le général de Médem envoya une expédition pour venger la destruction du couvent, qui néanmoins n'a pas été rebâti. Dès-lors, on renonça aux établissements de missionnaires dans l'intérieur de l'Osseth, et on se contenta d'une école en faveur des Osses, à Mosdok. Les travaux de conversion furent repris en 1815. Jusqu'à ce jour, on a retrouvé chez eux les traces de leur première conversion au christianisme du temps de Vakhtang Gourgassal, et de leur second retour au christianisme par les soins de la reine Thamar, vers l'an 1200.

Mais à d'anciens rits chrétiens, se mêlent aussi une foule de superstitions sans principe, sans base vraiment religieuse. Par exemple, ils jeûnent trois fois la semaine, le samedi, le dimanche et le lundi. Le soir du samedi, ils ôtent solennellement leurs bonnets, et restent ainsi la tête découverte pendant vingt-quatre heures.

En passant à côté des vieilles églises ruinées, ils descendent de cheval, et ôtant leurs bonnets,

ils vont à pied jusqu'à ce qu'ils les perdent de vue.

Le jour de saint Élie, ils sacrifient une chèvre, la dépouillent, à l'exception de la tête, et élèvent la peau sur une haute perche en l'honneur du saint, en le priant d'envoyer de la pluie. Cet ex-voto s'appelle *vatchali*, et reste là une année entière.

Le jour de la saint George et de saint Théodore Tyrone, on se rassemble dans des églises qui portent le nom de ces saints, ou dans de vieilles ruines ; on y fait un sacrifice de moutons, dont la chair est distribuée aux pauvres, et on se divertit. Pendant ce temps de fête, et par considération pour les saints lieux, les plus grands ennemis n'hésitent pas à passer la nuit près les uns des autres.

Le second jour après Noël, on célèbre une fête en l'honneur des esprits et des lutins. On pétrit le meilleur pain, on prépare les meilleures viandes, et, avec de la bière et de l'eau-de-vie, on dépose le tout dans une chambre vide, ou dans un garde-manger, et on regarde comme un bonheur particulier que les esprits y aient bu ou mangé, bien entendu que quelqu'un s'est chargé de le faire à la dérobée.

Ils observent scrupuleusement le long jeûne de Pâques, et comme les Géorgiens et les Arméniens, ils passent ce temps sans manger ni chair, ni poisson, ni huile, ni graisse quelcon-

que, ni lait; il ne se nourrissent que de pain, de fèves et de pois cuits dans l'eau salée; des oignons assaisonnent ces maigres festins.

Quelques-uns observent le jeûne de saint Pierre au mois de juin, et celui de la Vierge en août.

Après le grand carême, tout le monde se rassemble près des vieilles églises et des oratoires, où l'on consomme le grand sacrifice de Pâques, comme chez plusieurs autres populations transcaucasiennes. La victime immolée, le plus âgé de la communauté, à genoux, tient un bâton au bout duquel on suspend un peu de graisse ou un morceau de rognon; il en distribue un peu à chacun des assistants, et jette le reste au feu, puis on mange la chair de la victime, dont on brûle les os, excepté ceux de la tête que l'on dépose dans l'oratoire pour y servir à la supputation des époques.

Les habitants de la partie de l'Osseth qui n'a pas cessé de dépendre de la Géorgie, n'ont pas oublié et dénaturé le christianisme comme les montagnards. Plusieurs églises ont des prêtres subordonnés à la suprématie du clergé géorgien; la plupart même des prêtres sont du Karthli. Cependant on voit déjà de jeunes Osses aller s'instruire à Tiflis des lettres géorgiennes et de la religion, pour retourner chez eux y desservir des églises.

Mariage.

Les Osses achètent leurs femmes; ils paient différents prix, suivant la considération de la famille de la fiancée. Le prix le plus élevé est de 140 vaches, de 7 chevaux; le plus bas est de 12 vaches : pour une veuve, on ne paie que la moitié de ce prix.

Une jeune fille que ses parents marient, ne leur résiste jamais, lors même que son époux est bien loin de répondre à ses désirs; mais plutôt que de se soumettre au long et pesant esclavage qui l'attend, elle préfère s'ôter la vie.

A la mort d'un mari, son frère germain est obligé d'épouser sa veuve, quand même il serait marié. Au reste, il n'est pas d'usage d'avoir plus de deux épouses.

Si le défunt laisse plusieurs frères, et que chacun d'eux prétende épouser sa veuve, elle termine le débat en choisissant celui qu'elle préfère.

L'âge auquel on peut se marier n'est pas fixé; une fille ordinairement n'est pas épouse avant qu'elle ait atteint sa treizième ou quatorzième année; mais on marie quelquefois les garçons au sortir du berceau.

Les Osses n'observent aucune cérémonie à leurs noces, si ce n'est que l'époux fait age-

nouiller devant lui un petit garçon de deux à trois ans, dans la conviction que son premier-né sera un fils.

Celui qui a épousé une femme, peut en prendre encore quelques autres; mais ces dernières ne sont, pour ainsi dire, que des servantes, et leurs enfants n'ont aucune part à l'héritage des enfants de la première femme ; ils se contentent de ce que ceux-ci leur donnent, à moins que leur mère ne soit d'une très-bonne famille, qui, par son pouvoir, puisse exiger cette marque de déférence.

La femme n'est pas obligée d'apporter une dot à son mari; seulement elle amène avec elle des meubles pour l'usage de la maison, des lits, etc. Le beau-père ou le beau-frère offrent au fiancé un fusil ou un cheval, le seul cadeau d'usage.

On ne fête que la naissance des garçons; au baptême, on offre quelques dons aux parrains, qui à leur tour sont obligés de combler de présents leur filleul.

Mourir sans héritier est un des plus grands malheurs qui puissent arriver à un Osse.

Funérailles.

Lors des funérailles, les Osses n'accomplissent aussi aucune cérémonie extraordinaire. Les

parents et les voisins du défunt se réunissent dans la maison de deuil, qui présente le même tableau de lamentations et de cris qu'en Géorgie et en Iméreth. Les hommes se frappent avec un fouet le dos et la nuque; les femmes se déchirent le visage et la gorge; la veuve est au désespoir, s'arrache les cheveux; elle cherche même à se blesser avec une arme tranchante, ou avec une pierre aiguë, comme le faisaient les anciens Scythes et les riverains du Bosphore, qui déposaient ces pierres ensanglantées dans le tombeau.

Après trois jours de pleurs, on enterre le mort enveloppé d'un feutre dans une fosse assez profonde.

Un an après, les parents donnent un grand festin en l'honneur du défunt. Tout les habitants des villages voisins, et même ceux de la vallée entière, viennent y prendre part. Pour augmenter la solennité de la fête, on établit quelquefois des courses de chevaux au galop, assez longues et par un sentier à peine praticable. Celui qui parvient à doubler la course, reçoit un présent de 10 à 20 bœufs.

Dans plusieurs parties de l'Osseth, chaque famille a son lieu de sépulture séparé; c'est un vaste bâtiment carré avec une entrée très-étroite. Deux hommes y traînent après eux, sur des planches, le corps du défunt; quand il

est consumé, on mêle ses os avec ceux du reste de la famille.

Les Dougors suivent, au contraire, l'usage des Géorgiens et des autres Caucasiens. Ils parent leurs morts de leurs plus beaux habits et les enterrent dans des fosses murées, peu profondes, de la longueur du corps; ils recouvrent la tombe avec des pierres plates, et l'on y plante des arbres; du côté de la tête, on érige, pour les personnes de distinction, des pierres carrées de la hauteur d'un homme, taillées irrégulièrement.

Reineggs assure que dans les anciens tombeaux des Osses, on trouve souvent des monnaies coufiques, sassanides et géorgiennes.

Mourir frappé par la foudre est, comme chez les Litvaniens, quelque chose de saint, de sacré. On enterre le défunt à la place où il a été frappé; on y tue un bouc noir, dont la peau est empaillée et suspendue à une perche sur le tombeau du nouveau saint, que l'on croit appelé par saint Elie, le grand saint et patron des Osses.

Costume des hommes.

L'habillement des hommes est pour l'ordinaire de couleur noire ou brun foncé, de façon qu'il pourraient fort bien porter le nom de *mélanklaines*. Chaque pièce de leur costume est semblable, pour la coupe, aux habits tcherkesses; seu-

lement on y remarque moins d'élégance. L'habit de dessus est un surtout court, qui ne descend que jusqu'au genou; c'est encore la tunique des figures scythes des monuments de Panticapée, ou le surtout brun foncé (*sermédje*) des Litvaniens. Sur la poitrine se dessinent, à droite et à gauche, les rangs d'étuis dans lesquels on met les cartouches. La taille est serrée par une ceinture ornée de clous d'argent ou de cuivre. Le bonnet de façon tcherkesse est rond, bas, bordé de pelisse de mouton. Le pantalon est du même drap que l'habit; les Osses les plus riches se servent d'étoffes de poil de chèvre, non teintes. La chaussure ordinaire est de peau simplement tannée; mais pour grimper sur les rochers, les Osses se tressent des semelles avec des courroies de peau de chevreuil ou de chamois. En hiver, ils mettent du foin très-fin dans leurs souliers pour les garantir du froid.

Ils fabriquent eux-mêmes leur drap, ou l'achètent des Balkars et des Tchétchenses, les anciens Gélons Boudiniens, leurs voisins.

En voyage, ils s'enveloppent d'un *bourca* ou manteau de feutre, que M. Gamba suppose être la véritable chlamyde ou manteau qu'on voyait à l'ancienne statue de Phocion, au Muséum de Paris (1). Les Osses ne savent pas fabriquer leurs

(1) Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, t. I, p. 91.

bourcas, mais ils les achètent des Tcherkesses. Le *bachelik*, qui est un bonnet phrygien, scythe ou litvanien, complète leur costume de voyage.

La véritable élégance du costume d'homme consiste dans ses armes. Il ne quitte pas sa demeure sans son fusil, son sabre, ses pistolets, son *kindjal*. Ceux des Osses qui demeurent sur le versant méridional se servent d'un petit bouclier rond en cuir, garni en fer et doublé au milieu d'une plaque de fer. Les meilleures armes leur viennent des Tcherkesses et de l'Iméreth; on les dit armes de Crimée, parce que ci-devant les armuriers de Baghtchéséraï, assez célèbres, en fournissaient le Caucase.

Chez les Osses se retrouvent aussi des sabres avec des inscriptions génoises. On paie pour un fusil jusqu'à 20 boeufs et même davantage, et pour un sabre, de 12 à 15 boeufs.

L'Osse a son chant national, dont l'harmonie, composée de sons hauts et bas, est très-monotone; son instrument de musique est une espèce de *balalaïka* ou guitare ronde. Quand les hommes veulent s'amuser, ils dansent un à un en pliant les genoux comme les Russes, pendant que les autres font cercle en les accompagnant de leurs chants et en battant des mains.

Des femmes et de leur costume.

Les femmes sont esclaves des hommes; toutes les dispositions législatives le prouvent. Pendant que les maris courent et fument leur pipe, elles vaquent à presque tous les soins du ménage et même à ceux des champs. C'est exactement ce que jai dit des femmes du Haut-Ratcha, les plus voisines des Osses *Istir-Dougors*. Malgré le peu d'avantage de leur position sociale, on remarque pourtant qu'elles savent gouverner leurs maris comme partout ailleurs.

Leur habillement, dans la partie russe de l'Osseth, consiste en une longue chemise de coton, presque toujours de couleur bleue; par-dessus, elles portent un *arkhalouk* (1) d'indienne ou de nanquin. Elles mettent comme les Géorgiennes des pantalons de couleur rouge. Pour chaussure, comme les hommes, elles ont des souliers de peau noire; mais elles vont très-souvent pieds nus. En hiver, elles endossent une *touloune* ou pelisse de mouton non doublée, pareille pour la taille à celle que portent les paysans russes et litvaniens.

Les femmes des familles riches qui ont de fréquentes relations avec le Karthli, s'habillent comme les Géorgiennes, et se couvrent la tête

(1) Espèce de mantelet qui descend jusqu'à mi-jambe.

d'un mouchoir ou d'un morceau d'étoffe quelconque; les plus riches portent des bonnets. Les filles mettent leurs cheveux en tresses, mais sans rubans.

Les femmes osses des tribus voisines de la Kabardah, se rapprochent davantage des Tcherkesses par leur costume; elles portent, filles et femmes, le bonnet rond comme les hommes. Les femmes plus âgées ont un bourrelet rembourré de laine, couvert de toile et de forme convexe, qui s'élève et fait saillie de la largeur de la main en avant du front et en se recourbant un peu en haut; l'épaisseur de ce bourrelet diminue graduellement vers les oreilles et vers la nuque, où elle n'est pas plus grande que celle d'un bonnet ordinaire; cette coiffure s'appelle *bogtak*; par derrière pend un grand morceau d'étoffe blanche, dans lequel les cheveux sont le plus souvent entortillés. Ce genre de coiffure rappelle en partie celui de quelques tribus slaves.

Les femmes Osses ont encore ceci de slave et d'européen, qu'elles ne fuient pas les hommes; les deux sexes se fréquentent librement et s'amusent des mêmes jeux et des mêmes danses; mais pendant les fêtes qui suivent un mariage, elles se réunissent ensemble et se séparent des hommes.

Quand on entre chez elles, elles se contentent de se lever, en quoi leur salutation diffère de celle des hommes, qui se lèvent, s'inclinent

et ôtent leur bonnet qu'ils remettent de suite comme les Iméréthiens. En s'inclinant, les hommes se frappent le front avec la main, et lorsqu'ils veulent donner une marque de grand respect, ils prennent la main de la personne qu'ils veulent honorer, et la pressent contre leur bouche et ensuite sur leur front. Les Litvaniens prennent le bras où le genou.

Les femmes ont conservé de l'ancienne vie nomade des Osses dans les plaines de la Russie, l'usage d'aller à cheval comme les hommes; il paraît, par la liberté même qui règne entre elles et les hommes, qu'elles ont jadis fait partie des expéditions, des chasses, etc. Elles boivent de l'eau-de-vie comme les hommes, mais presque toujours sobrement.

Il serait intéressant de savoir à quelle époque remonte, dans le Caucase, la découverte de cette boisson qui joue un grand rôle dans les relations sociales, et qui s'assimile aux plus anciens usages des tribus litvaniennes, chez lesquelles accepter ou refuser une bouteille d'eau-de-vie de la part d'une fille, est une acceptation ou un refus de mariage.

Population de l'Osseth.

M. Evetski compte dans la partie de l'Osseth soumise à la Russie, une population de 20,000 Osses et 6,200 Khevsoures.

M. Alexandre Janofski la fait monter à 26,000 habitants, occupant 206 villages et 2,600 maisons. Il trouve 10 habitants par maison, parce que les fils mariés demeurent dans la maison de leur père.

M. Gordéïef donne un tableau plus détaillé de la population osse, qu'il répartit comme il suit :

	Villages.	Maisons.	Mâles.
Vallon de Trousso.	13	207	856
Vallon de Mna	3	16	55
Vallon de Noakau.	6	55	190
Vallée de Khévi.	19	309	1,247
Vallon d'Oukhate.	3	34	106
Vallon d'Art'khmo.	3	27	110
Goudochaures.	4	74	301
Montagne de Kaïchaur.	10	62	218
	61	784	3,083

Ceci ne comprend que la haute vallée du Térek et le plateau de Kaïchaur.

Dans le Mtioulèti, ou l'Osseth géorgien proprement dit, M. Gordeïef donne les chiffres suivants :

	Villages.	Maisons.	Mâles.
Vallon de Khada.	12	85	352
Vallon de Gouda.	10	120	484
Vallon de l'Aragvi ou Mtioulèti proprement dit.	54	310	1,292
Goudomakares.	31	269	1,103
Vallon de Khondo avec le Migmetkhévi.	13	103	374
Le Tchartali comprenant les vallons de Goudorétiskhévi, de Etobéri ou Tchartaliskhéoba, et de Vichéliskhéoba.	17	119	554
	137	1,006	4,159

Ces deux tableaux en résumé donneraient à l'Osseth russe 198 villages avec 1,790 maisons et 7,242 habitants mâles. Ce recensement, quoique le nombre des femmes en Osseth dépasse celui des hommes, donnerait des chiffres de beaucoup inférieurs à ceux de MM. Evetski et Janofski. Il n'y a que celui des villages qui soit approchant.

On n'a rien de certain sur le nombre approximatif de la population du reste de l'Osseth.

TRAJET DE VLADIKAVKAS A PÉTIGORSK,

PAR EKATÉRINOGRAD ET GHIORGHIEVSK.

La grande route impériale qui sert de communication principale entre les pays transcaucasiens et les capitales de l'empire, se dirige de Vladikavkas, par Ekatérinograd et Ghiorghievsk sur Stauropol, chef-lieu des pays cis-caucasiens. De là elle passe par Novo-Tcherkask, où elle se bifurque. On peut à volonté passer, soit par Voronéche, soit par Kharkof, Koursk et Orel. Les deux grandes routes aboutissent ensemble à Toula, et de là à Moskou et à Saint-Pétersbourg.

Deux fois la semaine, la poste de Tiflis à Saint-Pétersbourg suit cette route, avec cette différence qu'un jour ce n'est que la poste aux lettres, et l'autre la poste lourde avec les valeurs et les paquets.

Chaque fois une escorte l'accompagne. Pour la simple poste aux lettres, elle est de 20 soldats à pied et 5 Cosaques à cheval. La poste lourde

est défendue par 70 soldats et 2 pièces de canon. Ces deux escortes se distinguent par les noms de petit et de grand convoi.

De tout temps la Russie a été obligée d'employer cette mesure de sûreté, et la nouvelle direction qu'on a donnée à la route n'en a pas diminué la nécessité; car l'ancienne grande route se dirigeait tout droit sur Mosdok, par la droite du Térek, en passant par Elisabethskoï et Constantinofskoï.

La nouvelle route, portée sur la gauche de ce fleuve, le longe à distance jusqu'à Ekatérinograd. Dans ce nouveau tracé, Mosdok reste en dehors, à 2 verst environ, directement à l'est d'Ekatérinograd.

L'avantage de cette nouvelle voie de communication est d'abord de raccourcir considérablement les distances déjà si grandes qu'il faut parcourir; ensuite de passer par un pays plat, moins accidenté et beaucoup plus ouvert, où l'on peut voir partout l'ennemi venir de loin, et où par conséquent la défense est plus facile.

Nous arrivâmes trop tard pour profiter du grand convoi, et, quoique le petit offrît moins de sécurité, nous n'hésitâmes pas à nous joindre à la caravane. M. Clément, comme le plus élevé en grade par son rang de colonel, en était pour ainsi dire le chef, et c'était à lui qu'on venait demander les ordres pour le voyage. Ses équi-

pages étaient en tête, et après lui venait une longue suite d'autres voitures et de chariots qui profitaient de la même occasion; car chaque voyageur et chaque marchand a ce droit.

Mais la marche, comme on peut en juger par la nature de notre escorte, était d'une lenteur fatigante; nous étions obligés de nous régler sur le pas des vingt soldats d'infanterie du convoi. De distance en distance, on faisait des haltes pour leur donner le temps de reprendre haleine, et après avoir voyagé toute la journée, nous nous trouvions bien heureux d'avoir parachevé une trentaine de verst.

Pour moi, profitant de la lenteur de la marche, j'allais à droite et à gauche, explorant les objets que je pouvais atteindre sans m'écarter de la protection de l'escorte et de la discipline de l'expédition. Malheureusement, le pays que nous traversions prêtait fort peu à des recherches géologiques; pays de plaine, envahi par des rivières, il n'offrait que des traces d'alluvion, recouvertes par un sol fertile, mais peu peuplé; des tumulus, quelques tombes modernes et quelques ruines d'édifices en interceptaient seuls la monotonie.

Pour revenir au journal de notre voyage, nous partîmes de Vladikavkas le $\frac{2}{14}$ juin 1834.

Au sortir de cette ville pluvieuse, commence cette foule de tumulus qui couvrent les plaines

au nord du Caucase; aucun n'était couronné de statues en pierre ou *baba :* ce genre de monument ne commence qu'au nord de Stauropol.

Notre première halte se fit à la station d'*Arkhon*, à 16 verst de Vladikavkas, et nous fîmes notre seconde station, qui était de 16 verst et demi, jusqu'à *Arédonskoï*, sans que rien ni d'intéressant ni de fâcheux vînt couper la monotonie de notre pélerinage.

Nous passâmes la nuit à Arédonskoï, et ce fut avec une joie extrême qu'au lever du soleil je pus contempler la magnifique vue du Caucase qui s'étale aux yeux comme un immense panorama. On voit toutes les cimes principales; mais celle du Kasbek, comme la plus rapprochée, joue le plus grand rôle, et sa coupole de neige, qui est appuyée sur ses énormes promontoires qui se dessinent à grands traits au-dessus de la plaine, n'en paraît que plus imposante. De nulle part le Kasbek, hors de la chaîne, ne se présente plus à son avantage.

Mais tout s'est voilé au bout d'une demi-heure; un brouillard s'est levé, et nous n'avons plus rien vu du Caucase pendant le reste de la journée.

Le 3 juin nous mena le matin jusqu'au poste de *Minara* ou *Dourdour*, au bord de la Dourdour ou petite Psikouche.

Avant d'y arriver, nous traversâmes la grande Psikouche, au bord de laquelle je remarquai, sur la rive gauche, de grands amas de tumulus pressés les uns contre les autres comme ceux des anciens villages des Cosaques de l'Ukraine. Trois tombeaux tcherkesses récents, ornés du turban en bois, étaient mêlés à ces tumulus.

Le bord plus élevé de la rivière est occupé par une *aoule* (village) tcherkesse, et plus loin, jusqu'à la petite Psikouche, nous rencontrâmes d'anciens tombeaux tatares ou mogols, construits en pierres, avec de petits dômes, comme dans les pays transcaucasiens.

Le poste de Minara tire son nom d'un superbe minaret qui est resté debout, isolé au bord de la Dourdour, comme celui de Chamekor au milieu des plaines du Chamechadil. Ils se ressemblent beaucoup pour la construction. Le troisième étage de celui de Minara a perdu la lanterne qui le couronnait comme celui de Chamekor. Sa hauteur actuelle est de 75 pieds de roi : c'est moins de la moitié de la hauteur de l'autre.

Toute la colonne est murée en briques. L'escalier intérieur, sur voûte continue, était dessiné par des marches en bois qui se sont conservées jusqu'à nos jours.

Sur le socle se lisent les restes d'une inscrip-

tion arabe très-dégradée : sur l'un des côtés du minaret s'étendent les ruines presque méconnaissables de l'ancienne mosquée à laquelle il appartenait.

Les tombeaux en voûte que nous avions vus avant la station, se répètent au-delà jusqu'à la station de *Verkhnédjoulatskoï*. Çà et là s'élèvent aussi de simples pierres mortuaires avec des inscriptions arabes. Tout ceci prouve qu'une population musulmane nombreuse s'était jadis groupée sur ce point ; et, à en juger par le style de construction, je crois cet établissement contemporain de celui des grandes ruines de Madjar, sur la Kouma.

Le minaret est au milieu d'un joli petit vallon, dont les colonnes brisées en partie présentent dans leurs escarpements les formes du grès vert.

Nous terminâmes notre journée à Verkhnédjoulatskoï, à 21 verst d'Arédouskoï. A droite, nous avions toujours la vue sur un plateau ou sur une chaîne de collines bleuâtres peu élevées, qui, du pied du Caucase, s'étendent jusqu'à quelque distance de Mosdok sur la rive droite du Térek. Ce sont les montagnes que l'ancienne grande route de Vladikavkas à Mosdok traversait. Sur les cartes, elles sont marquées sous les noms de montagnes *Bélantcha*, et montagnes *Arek* ou *Arak*.

Notre troisième journée de Verkhnédjoulatskoï à *Prichibé*, par *Ouroukh*, longue de 37 verst, se passa sans aucun événement remarquable. Entre Ouroukh et Prichibé, la vigne sauvage commençait à fleurir le long des ruisseaux.

A notre départ de la station de Prichibé, la dernière avant d'arriver à *Ekatérinograd*, nous eûmes le magnifique spectacle de toute la chaîne du Caucase qui s'étalait tout entière encore une fois devant nous dans toute sa beauté. Ce point étant à peu près à la même distance du Kasbek et de l'Elbrous (à 80 verst environ), j'étais à même de les comparer jusqu'à un certain point avec assez d'exactitude, ainsi que les cimes intermédiaires.

Le Kasbek, le pilier oriental de la chaîne, est un cône légèrement tronqué, dont la base s'appuie solidement sur un groupe de cimes neigeuses.

A peu près à égale distance du Kasbek et de l'Elbrous, s'élève le *Passmta* pyramidal. Comme Prichibé est diagonalement opposé à Tsikhédarbasi près de Koutaïs, d'où je l'ai dessiné, la coupe du Passmta est parfaitement la même, à l'inverse seulement, c'est-à-dire que les deux arêtes de la pyramide sont plus escarpées que celles de toute autre cime du Caucase, et que la cime, tronquée comme celle du cône

du petit Ararat, lui donne l'air d'un cratère de volcan éteint (1). A le comparer avec l'Elbrous et le Kasbek, dont on connaît les hauteurs, on ne peut lui donner moins de 14,000 pieds.

Entre le Passmta et le Kasbek, une crête hérissée et crénelée comme une muraille, se reconnaît à l'instant pour le Kédéla.

Le pilier occidental de la chaîne du Caucase est formé par l'Elbrous, plus imposant, sans contredit, qu'aucune des autres cimes par sa masse colossale, et parce qu'il forme à lui seul un massif presque aussi isolé que le grand Ararat, dont le pied repose sur la plaine. C'est à lui qu'on donne la palme sans hésiter pour la hauteur.

Cette vue de la chaîne du Caucase, comme chaîne, est préférable à celle qu'on a du sud, quoique les accessoires et le pittoresque d'un premier plan manquent. Ce bandeau brillant, qui s'élève sur une plaine rase, est magnifique; mais il faut un travail de l'imagination pour arriver à ce résultat.

Le Voyage de Pallas dans les gouvernements méridionaux de la Russie, t. I, pl. 15, est orné

(1) Voyez le *Passmta* dans la vue de Tsikhédarbasi, IIe série, pl. 14, et une esquisse de cette cime vue du nord et du sud, dans les *Bulletins de la Société géologique de France*, t. VIII, pl. 9.

d'une vue de la chaîne du Caucase, dessinée des remparts de Ghiorghievsk, par Geissler, qui est vraie dans presque tous ses détails. On reconnaît parfaitement à droite le colosse de l'Elbrous, et à gauche le Passmta pyramidal et la chaîne du Kédéla, qui s'étend presque jusqu'au bord du dessin, car le Kasbek manque; son éloignement l'a presque fait disparaître de l'horizon tandis que l'Elbrous a grandi. Cette vue vaut un peu mieux que celle que le chevalier Gamba a donnée dans son atlas.

A 8 heures, toutes les alpes du Caucase étaient déjà dans les brouillards. Nous arrivâmes de bonne heure aux portes de la quarantaine d'Ekatérinograd, à 105 $\frac{1}{2}$ verst de Vladikavkas. Ici se passent deux opérations qui effraient bien des voyageurs, inspection sanitaire, inspection de la douane. Nous avions les ordres du baron Rosen de nous laisser passer exempts de toutes visites, tant pour nos corps que pour nos biens; et quand les employés de la douane virent M. Clément, leur ancien chef, ils n'eurent pas l'idée de nous visiter, malgré notre invitation réitérée de faire leur devoir. Nous ne fûmes donc pas retenus fort longtemps.

Pour expliquer comment une douane peut exister à Ekatérinograd, il faut que je dise que par les traités aveo la Perse, certains articles

peuvent entrer en Géorgie moyennant un droit peu considérable; mais quand ces objets veulent passer le Caucase et entrer en Russie, ils doivent payer le complément des droits généraux d'entrée. Tel était le but de cette douane après la clôture de la franchise du commerce en Géorgie. Avant la clôture, il était naturel d'empêcher en Russie l'entrée des produits coloniaux et manufacturés qui, sans cela, auraient pris cette route pour inonder la Russie sans payer les droits.

Notre arrivée à Ekatérinograd, ville de bois, sur la rive gauche de la Malka, près de son confluent avec le Térek, nous délivra de l'ennui de notre lente escorte. En traversant l'une des places d'Ekatérinograd, nous nous aperçûmes que nous étions sur l'un des points importants de la ligne; car une troupe de plusieurs centaines de Cosaques à cheval manœuvraient et s'exerçaient sous le commandement de leurs officiers.

Leur costume est parfaitement semblable à celui des Tcherkesses, excepté qu'il y a plus d'uniformité. Ils portent le *tchok* ou surtout couleur feuille-morte, le bonnet de pelisse, les baudriers noirs ornés d'argent; ils ont le pistolet à la ceinture, la carabine, le sabre. A les voir de loin, on serait trompé à s'y méprendre. Les Cosaques de la ligne ont ainsi

adopté le costume des Tcherkesses, tandis que ceux du Don ont un uniforme de l'armée.

Ekatérinograd (ville de Kathrine) est une des fondations de Potemkin. Comme plusieurs autres villes du Caucase, elle a eu son temps de gloire, son temps de décrépitude et d'abandon ; car presque chaque nouveau commandant du Caucase, voulant créer quelque grande cité qui lui fît honneur, abandonnait, sous quelque prétexte plausible, les travaux de ses prédécesseurs et se transportait sur un point qu'il croyait plus avantageux.

Il faut avouer aussi que la politique du moment est souvent entrée dans ces changements de chefs-lieux, et que, suivant qu'on avait affaire aux Lesghis, aux Tchétchenses ou aux Tcherkesses, on a dû concentrer l'administration civile et militaire du Caucase à l'est ou à l'ouest de la ligne du Caucase.

Du temps de Pierre-le-Grand, les efforts de la Russie se portèrent contre le Daghestan. Alors furent érigés les forts des rives de la mer Caspienne, et principalement celui de Sviatago-Kresta (Sainte-Croix), à l'embouchure du Koïsou, et celui qui défendait l'ancienne embouchure du Térek, entre le village d'Alexandria et l'Oghinskaïa-Pristan.

Leur abandon sous l'impératrice Anne força les habitants à fonder une autre ville, Kislar,

qui commença à s'élever vers l'an 1736 et qui fut quelque temps la seule ville russe du nord du Caucase.

Quand l'attention de la Russie fut excitée, vers le milieu du dix-huitième siècle, par les invasions des Tchétchenses, la ligne de défense fut prolongée à l'ouest. Le fameux général Médem, commandant de la ligne du Caucase de 1769 à 1776, trouva Mosdok déjà construit depuis 1763, sur un sol que Mourza-Kourgok-Kantchokin avait cédé à perpétuité à la Russie deux ans auparant. Le général Médem, pour son quartier-général, préféra Chédrinsk, en face des bains de Saint-Pierre. Mais Mosdok n'en resta pas moins tout ce temps la place d'armes de la ligne de Mosdok établie en 1773.

Après le général Médem, la ligne de Mosdok ou du Térek fut prolongée jusqu'à la grande Kabardah, et Ekatérinograd fut fondé en 1777 sur la rive gauche de la Malka, à 12 verst au-dessus de son embouchure. En 1785, le comte Paul Sergéïtche Potemkin en voulut faire la première forteresse de la ligne du Térek, le quartier-général et la capitale de ce qu'on appelait la province du Caucase, dépendante du gouvernement d'Astrakhan. Le comte, protecteur zélé de cette nouvelle création, lui donna le nom de *ville de Kathrine*. Son ardeur à en pousser les travaux lui inspira l'idée de

faire démolir ce qui restait des ruines de Madjar, pour en employer les matériaux à la construction de la ville et du fort.

Le fondateur d'Ekatérinograd avait l'œil dirigé sur cette grande vallée du Térek, l'une des plus belles routes qui s'offrît à la Russie pour pénétrer au sud du Caucase. Pour la protéger, il fit construire, l'année où il déclarait Ekatérinograd capitale, les forts de Konstantinovskoï, de Grigoriopol, de Potemkin et de Vladikavkas (*gouverne le Caucase*).

Les lignes de la Kouma, de la Malka, du Kalaus furent érigées à la même époque, c'est-à-dire en 1785 et 1786, pour compléter les lignes de défense contre les Tchétchenses et les Kabardiens, et comme pendant de la ligne de Mosdok, qui formait l'aile gauche de la ligne armée, dont Ekatérinograd était le centre, et les nouvelles lignes l'aile droite.

Mais bientôt après la mort de Potemkin, les besoins changèrent; Ekatérinograd fut abandonnée comme capitale; ses nouveaux édifices, élevés avec luxe et avec toute l'élégance de l'architecture du siècle de Louis XV, sont aujourd'hui des ruines que le voyageur contemple avec étonnement.

Dans les nouveaux changements que l'on fit à l'administration, le principal fut de créer un gouvernement du Caucase au lieu d'une pro-

vince, et déjà en 1793, Ghiorghievsk, fondé en 1777, en était le chef-lieu. La position de Ghiorghievsk rapprochait les Russes des Tcherkesses montagnards qui devenaient de jour en jour plus dangereux pour la Russie.

Et précisément cette même raison nécessita derechef un transport de chef-lieu. Ghiorghievsk parut encore trop éloigné du centre des opérations politiques et militaires, surtout depuis que Taman et le Kouban tombèrent en partage à la Russie; et maintenant c'est Stauropol qui est devenu la capitale du Caucase, Stauropol qui ne fût élevé au rang de ville qu'en 1785.

Telle est à peu près l'histoire des capitales du Caucase, qui se sont échelonnées de l'est à l'ouest, *Sviatago-Kresta*, *Kislar*, *Chédrinsk*, *Mosdok*, *Ekatérinograd*, *Ghiorghievsk*, *Stauropol*. Quant à Ekatérinodar (don de Kathrine), fondé en 1792, il n'a jamais été que le chef-lieu de l'administration des Cosaques de la Mer Noire.

D'Ekatérinograd à Ghiorghievsk, le terrain est uniforme et plat comme une steppe. Cette plaine est couverte de tumulus groupés ensemble, quelquefois au nombre de 50.

Les stanitses des Cosaques de la ligne sont échelonnées le long du Térek et de la Malka: leurs moyens de défense sont un fossé et une double haie morte, comble de terre pour faire

muraille. Ces remparts sont suffisants pour se défendre contre des gens qui n'ont pas d'artillerie. De distance en distance, entre chaque stanitse, on a profité du sommet de quelque tumulus pour y placer de petits corps-de-garde, où une sentinelle est toujours en faction. Pour étendre son horizon, elle est hissée sur une petite plate-forme, établie sur quatre hautes poutres. Il est très-difficile qu'un ennemi passe de jour et même de nuit entre ces differents corps-de-garde, sans être remarqué, tant les sentinelles sont rapprochées.

Des brandons ou tonnes enduites de goudron sont suspendues à des perches sur différents points de la ligne. On les allume en cas d'attaque de nuit de la part des Tcherkesses, ou lorsqu'ils ont forcé en masse la ligne : et les signaux sont compris en quelques instants, jusqu'aux extrémités de la ligne; les ordres sont transmis, etc.

Les stations que nous parcourûmes d'Ekatérinograd à Ghiorghievsk sont celles

de Prokhladnaïa à	18	verst.
de Malka Soldatskaïa à	17	—
de Staro Pavlofskaïa à	20	—
de Ghiorghievsk à	25	—
Total.	80	verst.

Ghiorghievsk, comme Ekatérinograd, capitale abandonnée, selon le plan qui la destinait à être

la reine du Caucase, a été fondée dans d'immenses proportions, et on peut dire à l'heure qu'il est, que les places et les rues occupent dix fois plus d'espace que les maisons. Les rues destinées à être bordées de palais, sont si larges que les misérables cabanes qui les bordent, en attendant les monuments de l'art, disparaissent, et qu'il faut, comme disait un plaisant, les chercher avec un microscope. Les places sont si vastes qu'il faudrait avoir un télescope pour savoir ce qui se passe d'une extremité à l'autre. La plupart des maisons, mal bâties, n'ont qu'un rez-de-chaussée.

Depuis que le siége du gouvernement a été transféré à Stauropol, Ghiorghievsk n'a conservé qu'une partie de l'administration militaire; il ne lui est rien resté de l'administration civile, et les autorités du district sont à Pétigorsk.

C'est des remparts de Ghiorghievsk que Pallas a fait dessiner la vue qu'il a donnée de la chaîne du Caucase.

Nous ne passâmes qu'une journée à Ghiorghievsk, tant il y avait peu d'objets propres à nous intéresser et tant nous désirions être au terme de notre voyage, aux bains du Caucase, où des objets plus intéressants nous attendaient.

Une seule station nous en séparait, celle de Lissaïa, poste de Cosaques où l'on change de chevaux, à 17 verst de Ghiorghievsk. Elle est au

pied d'une petite montagne isolée, dont elle n'est séparée que par le Podkoumok. Son nom de *Lissaïa Gora* (montagne des Renards) est moderne ; les auteurs plus anciens l'appellent *Baralyk* (1). Elle est de même nature que la Machouka dont je parlerai plus tard ; c'est-à-dire qu'elle ne consiste qu'en calcaire crayeux blanchâtre, de l'étage supérieur de cette formation.

Rien ne peut étonner un géologue comme l'ensemble du paysage qui se dessine à mesure qu'on approche de Pétigorsk : car on roule sur une plaine uniforme et on est au milieu d'une chaîne de montagnes.

La steppe unie est hérissée de montagnes semées çà et là, sans nulle liaison. On ne peut s'expliquer cette singulière association, qu'en supposant, comme je l'ai déjà publié (2), que nous avons ici les restes d'une ancienne chaîne de montagnes dont les dépôts marins ont enseveli le pied.

A une époque antérieure à l'époque tertiaire, et dans les temps où la Mer Noire était encore en communication avec la mer Caspienne par le nord de l'île du Caucase, une force volcanique fit surgir plusieurs jets de porphyre trachytique,

(1) Pour les plantes du Baralyk, voyez *Güldenstädt's Reisen*, etc., p. 258, édit. Klaproth.

(2) Voyez *Bulletin de la Société géologique de France*, septembre 1837.

qui entr'ouvrirent les formations de la craie et créèrent un vaste cirque volcanique dont les porphyres remplirent le centre, pendant que des couches redressées de craie en formèrent le circuit.

Le laboratoire plutonien et volcanique qui créait le Béchetau a dû rentrer dans le repos avant ou pendant l'époque tertiaire; et plus tard les formations tertiaires et quaternaires récentes ont nivelé toutes les inégalités du sol déchiré, comblant le cratère qui ne présente plus aujourd'hui qu'une plaine uniforme entre les débris du cirque abandonné.

Les sources nombreuses d'eaux chaudes, plus ou moins sulfureuses et martiales, qui jaillissent dans son enceinte, et les tremblements de terre qui ébranlent la contrée et qui ont fendu les flancs du Machouka à plusieurs reprises, sont les seuls monuments bien caractérisés qui, à côté des jets de trachytes, rappellent ces anciens phénomènes volcaniques.

Le Lissaïa-Gora et le Machouka sont les ruines de la partie orientale du cirque. Le Béchetau et les jets qui le flanquent au nord en remplissent le centre.

Nous arrivâmes à Pétigorsk le $\frac{8}{20}$ juin.

Ce n'est que depuis fort peu d'années qu'on a songé à profiter des excellentes sources d'eau minérale qui font aujourd'hui la richesse de cette

nouvelle ville. Encore en 1807, du temps de Klaproth, il n'y avait aux sources qu'un méchant bâtiment en bois, et un bain taillé dans le tuf, pouvant contenir 6 personnes à l'étroit.

Les baigneurs ne trouvaient près du bain que de misérables balagans (huttes de branchages) pour s'abriter, et ils étaient obligés d'aller se loger à la stanitse de Constantinogorsk, à 5 verst de là.

Et cependant Pallas et Güldenstädt avaient publié depuis bien des années leurs intéressantes recherches sur ces sources riches de santé.

Une des principales raisons qui avaient ainsi retardé de meilleurs dispositions pour l'usage des bains, est facile à deviner. Le voisinage des Tcherkesses turbulents rendait difficile l'exécution de tout plan définitif sur la construction d'une ville des eaux. Sans cesse les partis tcherkesses guettaient l'occasion de faire des victimes, et la situation des bains ne pouvait permettre aux baigneurs d'en profiter, qu'en faisant la conquête du pays. Aujourd'hui elle est presque achevée; alors elle ne l'était pas, et ce n'était qu'en établissant chaque année des camps bien pourvus d'artillerie dans le voisinage de ces précieuses sources, que le malade pouvait se hasarder à venir y chercher la guérison.

La sécurité, chaque année plus grande et plus complète, qui règne autour du Béchetau prouve

combien la puissance de la Russie a déjà gagné dans cette nouvelle partie de son territoire; et si Klaproth ou Pallas revenaient au pied du Machouka, je ne sais comment ils s'y reconnaîtraient en voyant une jolie ville, avec de beaux bâtiments, des établissements de bains propres et soignés, de jolies promenades pour les baigneurs, et parmi les habitants de la ville même, des personnes instruites et intéressantes à connaître sous tous les rapports.

Pétigorsk est actuellement plus qu'une ville de district : elle a un commandant des eaux du Caucase, comme on l'appelle. Quand j'y fus, le général Engelhardt, frère du savant professeur, occupait ce poste; il fut remplacé par le colonel Tchaïkovski, que j'avais trouvé à Ghélindjik. Ce poste militaire met sous la surveillance du commandant tout ce qui tient à la sûreté et à la police des trois grands établissements de bains, Pétigorsk, Djéleznévodi et Kislavodsk, et du territoire d'alentour.

Les employés du gouvernement, qui résidaient naguère à Ghiorghievsk, sont aussi venus s'établir à Pétigorsk, où l'administration a élevé de beaux bâtiments.

Un médecin des bains a été nommé par le gouvernement; plusieurs autres docteurs lui disputent ses pratiques. Conjointement avec d'autres spéculateurs, ils ont fait construire des mai-

sons pour les baigneurs; la plupart ne sont bonnes que pour l'été; mais les logements sont assez commodes et il y en a pour tous les prix.

Un superbe restaurant ayant, pour portique, une colonnade qui ferait honneur à une grande ville, est là pour les baigneurs qui n'ont pas leur cuisinier.

Ajoutez que Pétigorsk est dans une jolie exposition, sur le penchant méridional du Machouka, au bord du Podkoumok; que le pays est ouvert, riant; que les alentours offrent un nombre considérable de buts intéressants de promenade; qu'en s'élevant un peu, on jouit d'une vue magnifique sur l'Elbrous et sur le Caucase, et l'on pourra juger de l'avenir de cette nouvelle ville.

Cependant ceux qui le visiteront ne doivent pas s'attendre à y trouver une végétation qui réponde au degré de latitude de cette localité. Pétigorsk est plus élevé qu'on ne peut en juger, à voir sa position au-dessus d'une plaine presque uniforme. MM. Kupfer et Lenz, académiciens de Saint-Pétersbourg, lui donnent 1,600 pieds anglais de hauteur absolue; MM. Herrmann, Iähnichen et Konradi l'estiment de 1,578 pieds anglais, et M. Meyer, de 1,400 pieds de roi.

Quelle que soit au fait cette hauteur, on voit toujours qu'elle est assez considérable pour procurer à Pétigorsk un climat tempéré, qu'augmente encore le voisinage de la haute chaîne du

Caucase, et sa position sur le revers septentrional.

Des essais faits à Pétigorsk, dans le jardin de M. le docteur Konradi, ont prouvé que le raisin n'y murissait pas tous les ans, et qu'ordinairement il restait vert. Il avait mûri en 1833.

Je fis une station de plusieurs semaines à Pétigorsk, tourmenté par la fièvre, ce qui ne m'empêcha pas de faire d'intéressantes excursions. Les premières furent consacrées au Machouka, pour asseoir mon jugement sur la nature des sources et pour connaître les formations qui composent cette montagne.

Le pied méridional du Machouka consiste en une formation abnorme, produite par le sédiment des eaux chaudes, qui depuis une éternité se dépose en s'accumulant petit à petit (1).

Cette formation tantôt tufeuse, tantôt par couches irrégulières, cristallines, opaques ou transparentes, forme au sud du Machouka plusieurs promontoires, du sommet desquels sortent nombre de sources sulfureuses, légèrement acidulées, de toutes lés températures.

Ce calcaire abnorme est traversé par des formations ignées verdâtres, qui ont subi elles-mê-

(1) Voyez le dessin que donne Pallas dans l'atlas de son *Voyage dans les gouvernements méridionaux de la Russie*, t. I, pl. 17.

mes une grande altération; et leur présence explique le fait de ces tremblements de terre du Machouka, et de ces énormes et longues fentes qui se sont ouvertes à plusieurs reprises dans ces roches récentes par l'effort des commotions plutonniennes.

Güldenstadt les attribue à une autre cause. Il croit que le dépôt du sédiment calcaire des sources chaudes en obstrue souvent les issues, et qu'alors une éruption gazeuse leur en crée de nouvelles en crevassant les tufs calcaires et en y produisant ces longues fentes de 2 à 6 pieds de large et de plusieurs toises de profondeur (1). Cette cause, peut-être, n'est-elle que secondaire et subordonnée à la première.

La dernière commotion connue est celle dont parle Pallas (2); il la fait remonter à l'année 1773 environ, peu de temps après le voyage de Güldenstädt. Il dit qu'un tremblement de terre entr'ouvrit dans le mont Machouka un abîme dont il fait la description, changea le cours de la source du bain, produisit de profondes crevasses, etc.

Ces bouleversements ne sont que la répétition exacte de ce que j'ai observé en 1829 en Moravie, près du village de Weisskirchen, où se trouvent des bains d'eau sulfureuse et des sour-

(1) Güld. *Reisen*, p. 256, éd. Klapr.
(2) Pallas, *Voy. dans les gouv. mér.* I, p. 399, in-4°.

ces d'eau acidulée. En face des sources thermales, un abîme qu'on appelle le *Gefatterloch* s'est entr'ouvert dans des roches talqueuses, par l'écroulement de quelque caverne intérieure. Le gouffre me parut avoir 70 pieds de long et 40 de large par son ouverture, et entre 70 et 80 pieds de profondeur. Il était resté une espèce de mare d'eau verdâtre dans le fond.

Le même fait s'est répété au pied du Machouka; c'est la même association de phénomènes, avec la différence que l'abîme que décrit Pallas a près de 100 pieds de profondeur, et que la source qui jaillit au fond est chaude.

La température des sources est de 50 à 57° de Réaumur.

Le $\frac{14}{26}$ juin, je fis le tour du Machouka pour rechercher jusqu'où s'étendent les tufs calcaires qui en recouvrent le pied.

Leurs couches irrégulières l'entourent au S. et au S. E. et forment une ceinture de collines, semblable à un rempart. La nature du tuf est toujours la même : seulement on peut observer ici des espèces de lits, de 1 à 1 $\frac{1}{2}$ pied d'épaisseur, où ne se mêle aucune pétrification.

Il m'a paru singulier que cette ceinture ou ce bastion de tuf présentât son côté abrupt précisément en face de la montagne principale, tandis que le côté opposé est infiniment moins escarpé. On dirait un grand récif qui aurait donné le tour

d'une île. Dans le fait, on ne peut s'en expliquer l'origine autrement; car l'immensité des dépôts n'est pas l'ouvrage de quelques siècles. A voir les collines élevées qu'ils ont formées, on est forcé d'appeler les milliers d'années pour contribuer à ces créations et, selon moi, rien n'empêche de supposer que ces sources datent déjà de l'époque tertiaire, où le Machouka était encore une île dans le large détroit caucasien.

Ces sources jaillissant sur le rivage ou peut-être dans la mer, les terres sédimentaires se sont déposées par récifs et leur côté abrupt, tourmenté par les brisants, a dû regarder l'île, tandis qu'à l'opposé le tassement se faisait sous une onde plus profonde et plus tranquille. Je ne puis m'expliquer aussi que par les mêmes causes les espèces de couches ou de lits réguliers qu'on remarque dans le tuf; ils ont gardé en général leur horizontalité et sont tous à peu près au même niveau.

Quand au Machouka, il consiste en un calcaire crayeux gris foncé, le plus souvent noirâtre, par couches de toutes dimensions.

Ce calcaire du groupe de la craie supérieure, se casse par blocs angulaires; il est encore comme une brique bien cuite. Sa texture est cristalline, très-compacte.

Dans les plans des couches, on trouve quelquefois des empreintes de coquillages qui revien-

nent presque toutes à l'*Inoceramus Cuvierii*, très-finement strié.

Ces empreintes sont très-difficiles à extraire et si fortement aplaties l'une sur l'autre, qu'il est difficile de les séparer.

Le calcaire crayeux hérisse tout le pourtour du Machouka jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Des chênes, du sureau, du troëne, des rosiers que je trouvai en pleine fleur, s'enracinent partout dans un terreau noir, fertile, qui recouvre souvent la roche.

L'autre tiers du Machouka est nu et forme un dôme arrondi, gazonné richement, et couronné du monument en l'honneur du général Emanuel. La roche est à 1 ou 2 pieds de profondeur sous le gazon.

Ici, sur la sommité, le calcaire se feuillette et il est d'un noir brillant. Je ne puis douter qu'il n'ait subi une grande altération lors de l'éruption du cratère du Béchetau, et cette altération, produite par un haut degré de chaleur, a donné à la roche sa nature cristalline, ses teintes noirâtres, en a détruit la texture et dénaturé les pétrifications.

Sans être bien sensiblement inclinées, les couches du Machouka ascendent visiblement dans le sens du Béchetau, et cette disposition est une preuve que j'ai bien interprété l'axe du cirque volcanique du Bécheteau, dont le Machouka est une petite partie de l'un des côtés.

Le schiste inférieur de la craie, que j'ai signalé mainte fois au sud du Caucase, reparaît aussi ici sous le calcaire crayeux du Machouka, en face du Béchetau. On se ferait une idée claire de cette disposition en examinant la grande coupe du Caucase que j'ai donnée, Géologie, pl. 1re. Le système du Béchetau y est combiné avec celui de l'Elbrous.

M. *Bernardazzi*, architecte du gouvernement à Pétigorsk, a dessiné du haut du Machouka, sur une très-grande échelle, une vue de la chaîne du Caucase qui mériterait d'être publiée; nulle part je n'ai rien vu de plus fidèle.

J'avais grimpé sans chemin jusqu'à la cime du Machouka, à laquelle M. Kupfer donne 2,800 pieds de hauteur absolue, et M. Herrmann 2,864 (1). Je trouvai pour descendre un joli sentier qu'on a pratiqué le long des pentes S. O. pour la commodité des baigneurs. La vue repose principalement sur le Béchetau, dont les cinq cimes ont l'air de cinq pyramides d'une égale grandeur. Le nom tatare de Béchetau (*cinq montagnes*), en russe *Pétigoria*, n'est donc qu'une épithète naturelle (2).

(1) Ce sont des pieds anglais.

(2) Le nom tcherkesse *Och'hi-tkh'ou* emporte avec lui la même idée.

Excursion à Djéleznévodi et sur le Béchetau.

Pour ne pas couper le fil de mes idées sur ce groupe géologique intéressant, je raconterai ce que j'ai vu dans une excursion sur le Béchetau, quoiqu'elle soit postérieure en date à d'autres que j'ai faites à Kislavodsk.

Je trouvai, heureusement pour moi, un compagnon fort agréable. M. Matchoulski s'occupait avec zèle d'entomologie et désirait aussi faire une chasse d'insectes sur la célèbre montagne.

Nous partîmes le vendredi $\frac{22 \text{ juin}}{4 \text{ juillet}}$ avec deux Cosaques pour escorte, et munis de toutes les recommandations et de tous les ordres que le général Engelhardt pouvait nous donner.

Nous traversâmes, à 8 verst de Pétigorsk, la *Colonie Ecossaise* qui est à l'est du Béchetau, dont elle se trouve assez rapprochée. Ce petit village n'a que le nom qui rappelle sa destination primitive. En 1802, Henri Burton, missionnaire soutenu par la société écossaise pour la propagation de l'Evangile, y avait fondé un établissement pour favoriser la conversion des peuples du Caucase et traduire la Bible en tatare. La mission avait une imprimerie (1). Tout a disparu, et la Colonie Ecossaise est aujour-

(1) Klaproth, *Voyage*, etc. t. I, p. 258.

d'hui une colonie allemande, composée de quelques-uns des émigrants de cette nation qui n'ont pu passer le Caucase.

De cette colonie aux sources martiales, ou *Djéleznévodi*, on fait un grand détour à cause des ravins qui entourent le Béchetau, et dans lesquels coule le Djémoukha, et même on ne passe pas loin de la Montagne des Serpents.

Tout le flanc oriental du Béchetau est couvert de forêts. Le paysage conserve son aspect singulier : car, quoique presque en plaine, on se voit au sein de montagnes de toutes formes qui sortent de la steppe leurs têtes déchirées. Plantées çà et là, elles ont l'air de grands *kourgans* isolés ou d'îles dans un océan de verdure.

Le Béchetau, la cime la plus considérable du groupe, puisqu'elle mesure en hauteur absolue, selon Kupfer, 4,500 pieds anglais (1), est flanquée par le N.O., le N. et le N.E. d'un hémicycle de satellites, dont la montagne du Chameau, la montagne de Fer, celle des Serpents, le Kahlenberg, sont les plus considérables.

C'est au milieu de cet hémicycle, sur la pente S. O. de la montagne de Fer, en regard du Bé-

(1) MM. Herrmann, Jähnichen et Konradi l'ont estimée de 4,124 pieds de roi, et MM. Engelhardt et Parrot de 4,062 pieds de roi.

chetau, que se trouvent les sources chaudes martiales qui s'échappent çà et là sur le sol doucement incliné. Elles sont toutes alcalines, plus ou moins martiales et sulfureuses. La source, dite des Tcherkesses, ne dépasse pas 33° de chaleur : les autres ont 22°, 26°, et les plus tièdes 14° et 12°. Ces eaux, surtout les dernières, sont agréables à boire et ne dégagent pas de gaz carbonique.

Il n'y a que fort peu d'années que l'on a pensé à profiter de ces sources salutaires. Dans le premier moment l'on n'a songé qu'à conquérir les positions de Pétigorsk et de Kislavodsk. La cure ordinaire commençait par les eaux sulfureuses de Pétigorsk, puis on allait terminer sa saison et se fortifier aux eaux acides.

Pallas est le seul des voyageurs plus anciens qui ait appris par ouï-dire qu'il existait une source chaude entre le Béchetau et la montagne de Fer (1). Herrmann en parle aussi en passant, et aucune carte avant 1834 n'en désigne la position, ni celle du général Khatof, ni celle de l'état-major de Tiflis.

Le docteur Konradi fut le premier, je crois, à engager la fondation d'un établissement dans cette localité, et quand je le visitai, le gouvernement y possédait deux maisons dont l'admi-

(1) Pallas, *Voy. dans les gouv. mérid.* p. 371, in-4°.

nistration louait les chambres à raison de 5 fr. par jour.

D'autres entrepreneurs ont aussi érigé un certain nombre de mauvaises baraques qui offraient, à la rigueur, un abri en été, mais qui ne pouvaient servir pour l'hiver. On peut juger du style de ces édifices par ceux que j'ai dessinés sur le premier plan de ma vue du Béchetau, IIe série, pl. 41a.

Du reste, l'établissement présentait toute la sécurité possible; le gouvernement y a commandé un corps de Cosaques et de soldats d'infanterie assez nombreux pour que les Tcherkesses soient tenus en respect.

J'eus le plaisir de rencontrer aux bains d'eau martiale M. le major Tausch, dont le nom a été répété plusieurs fois dans le corps de cet ouvrage, surtout pour ce qui concerne la Circassie. Son séjour de sept ans parmi les Tcherkesses lui en avait rendu la langue familière; ses connaissances locales le rendaient d'ailleurs très-précieux à l'état-major de l'armée du Caucase, dont il était l'un des meilleurs conseillers. Il s'empressa de me communiquer toutes les notes dont je pouvais avoir besoin pour rectifier et compléter mon journal, et il est juste que je lui en témoigne ici ma reconnaissance.

La vue que j'ai donnée du Béchetau, IIe série, pl. 41a, est prise de l'espèce de galerie qui

soutenait le toit de sa chaumière. La montagne se présente ici par son côté septentrional. Plus à droite, s'élève le mont *Khadékoacheka*.

Le dessin rend très-exactement les formes pyramidales des trois principales pointes du Béchetau. Celle du milieu, qui est nue et gazonnée, est la plus élevée, et c'est sa cime qui a servi de base aux observations barométriques de MM. Kupfer, Herrmann, Jähnichen et Konradi.

Une quatrième pyramide est en grande partie masquée par le cône brisé, le plus apparent et le plus avancé du groupe. On en voit l'esquisse par-dessus le bord de la forêt. Demain, quand nous voudrons escalader le Béchetau, nous suivrons d'abord à travers les bois la dépression du sol; nous ferons ensuite le tour du cône boisé par la droite; nous trouverons le petit vallon, à demi-masqué, qui le sépare du cône; nous le remonterons et nous atteindrons ainsi, sans grande fatigue, l'arête du cône principal dont l'ombre du dessin marque le trait.

Mais avant de nous mettre en chemin, il nous faut avoir une escorte, et ce n'est pas une petite affaire que d'obtenir l'exécution des ordres du général de la part de M. le sous-lieutenant Alexandre Tatarenko. Des gens aussi simples que nous, ne lui en imposaient pas assez, et il voulut marchander avec nous, faire même un bénéfice : d'ailleurs, il avait mille prétextes pour

nous refuser. Pour nous, nous en étions quittes pour ne pas aller sur le Béchetau; mais quelques personnes de la société des baigneurs, outrées de l'indignité qu'on nous faisait, allèrent chez M. le sous-lieutenant, et lui expliquèrent si bien qu'il risquait beaucoup en nous désobligeant, qu'il se décida à remplir son devoir; le lendemain matin nous eûmes notre escorte prête.

J'aurais pu passer sous silence cet événement, et je n'en aurais pas même parlé au général, si celui-ci n'en eût été informé indirectement, et nécessité fut de lui dire toute la vérité. J'ai cru de mon devoir de le faire, afin qu'il n'arrive pas à quelque autre voyageur de ne pouvoir jouir de la protection généreuse que le gouvernement lui aurait accordée. Et si M. Tatarenko lit ces lignes, il verra que si j'ai su exprimer vivement ma reconnaissance pour ceux qui m'ont tendu la main, une justice fait aussi connaître tôt ou tard le nom de ceux qui remplissent si mal la mission que l'autorité leur confie.

Le bas-fond que nous traversâmes est couvert d'une belle végétation de hêtres, de charmes, de chênes, d'érables tatares, etc. Tous les arbres et arbustes qui croissent ici appartiennent à l'Europe tempérée.

Avant d'arriver au petit vallon qui pénètre dans le cœur même du Béchetau, nous cheminâmes à travers de belles prairies, partie de

celles où l'on nourrissait jadis des chevaux célèbres qui ont fait donner au Béchetau le nom de *montagnes des chevaux*, comme l'appelle Ptolémée.

Notre ascension, par le vallon, jusqu'au col qui sépare le grand cône d'avec le cône boisé que j'ai indiqué, ne fut point pénible.

De là, on arrive assez facilement, même à cheval, jusque sur la sommité du grand cône pointu et gazonné; car ce cône, dans sa plus grande largeur, a deux arêtes cachées sous l'herbe, et l'une d'elles sert de sentier.

Ces arêtes proviennent de ce que le trachyte qui compose le Béchetau, est ici dressé sur sa tête, présentant des plaques assez régulières, qui sont visibles à l'extrémité méridionale du pic, où le gazon ne les a pas recouvertes.

J'avais laissé ma monture au bas du cône avec une partie de notre escorte, qui devait faire sentinelle pendant notre escalade. Je voulais être libre d'explorer à mon gré le pourtour du cône. Mais je n'avais pas réfléchi que quand on a quitté le lit et la fièvre depuis trois jours, l'on n'a pas encore recouvré toutes ses forces. Aussi ne puis-je me rappeler d'avoir jamais eu autant de peine que ce jour-là, pour gravir une si petite sommité. J'avais honte d'appeler les Cosaques pour me traîner, et ce fut à force de m'attacher aux touffes de gazon que j'arrivai jusqu'à la plate-

forme de 10 pieds carrés qui couronne la cime du cône.

Nous y trouvâmes les restes d'une pyramide en pierre que la foudre a renversée.

Jusqu'ici, c'est-à-dire de sa base jusqu'à la partie la plus élevée, le Béchetau ne nous a offert qu'une seule nature de roche ; c'est un vrai porphyre trachytique, composé de feldspath vitreux et blanc, de grains de quartz, de petits cristaux altérés d'amphibole dans une pâte feldspathique vitreuse blanchâtre.

La vue dont on jouit du haut de cet observatoire est naturellement des plus étendues ; par des jours clairs, une grande partie du Caucase se déroule comme un immense panorama dont l'Elbrous paraît le point culminant. Nous n'eûmes pas cette bonne fortune ; les nuages nous cachaient la chaîne éloignée, et notre vue n'embrassait que les satellites du Béchetau et l'immensité de la steppe. Pallas croit que par un temps serein, la vue peut même s'étendre jusqu'à Kislar et jusqu'à la Mer Caspienne. Par un petit calcul, il est facile de voir combien une pareille prétention est erronée ; car en donnant au Béchetau 4,500 pieds de hauteur absolue, et en calculant, dans une plaine si peu élevée, son horizon possible d'après la courbure de la terre, on voit bientôt qu'il se termine à 123 verst de distance, c'est-à-dire aux environs de Mosdok,

tandis que Kislar, en ligne directe, est à 275 verst et la Mer Caspienne à 330 verst.

Du sommet même de l'Elbrous, on n'y atteindrait pas, tant s'en faut, puisqu'à raison de sa hauteur absolue, son horizon possible ne s'étend qu'à 234 verst et que la Mer Caspienne en est à 370 verst.

La plate-forme, le 23 juin, était couverte d'une végétation assez riche, dont je fis une petite moisson à la prière de M. de Stéven. Elle renferme seize plantes qui ne se trouvent point dans le catalogue des plantes de Güldenstädt et de Pallas.

J'ai d'abord pensé ne donner aux botanistes que cette petite énumération comme échantillon de la végétation d'une montagne aussi isolée que celle-là au milieu d'une steppe; mais mon ami, M. Charles Godet, ayant eu l'obligeance de revoir ce travail pour y ajouter les plantes qu'il a recueillies au pied du Béchetau, a trouvé que ce serait le rendre plus intéressant que d'y joindre la flore de toute la contrée qui avoisine le groupe du Béchetau et les bains de Pétigorsk, de Kislavodsk ou Narzana et des eaux martiales. Je présente à mes lecteurs ce catalogue intéressant tel qu'il l'a rédigé lui-même, et je ne doute pas qu'il ne soit bien accueilli par ceux qui connaissent l'esprit consciencieux de son auteur.

En descendant le cône, j'allai examiner la nature de l'aiguille de rocher qui sort de ses flancs au S. E.; je n'ai trouvé que du porphyre trachytique et une continuation de l'arête qui marque la face opposée du cône.

Nous redescendîmes par le même chemin, et arrivés à l'extrémité des prairies, en face des maisons des bains, avant d'entrer dans les bois, nous fîmes une halte pour laisser reposer notre escorte, et j'en profitai pour dessiner la vue de l'ensemble de tous les cônes qui entourent le pied du Béchetau par le N. O., le N. et le N. E. Cette vue fait panorama (1).

Tous ces jets, jusqu'aux plus éloignés, sont de même nature que le Béchetau, c'est-à-dire porphyriques et trachytiques. Le paysage est si singulier et si intéressant que je n'ai pu résister au désir de le faire lithographier. C'est un complément naturel de la vue du Béchetau, et en voici la description nécessaire.

Il m'a été très-difficile de deviner sous quels noms chacun de ces pics isolés a été connu des anciens voyageurs Güldenstädt, Pallas et Klaproth; car, sans compter le Machouka, le Lissaïa-Gora, le Béchetau qu'on ne voit pas, nous avons ici un labyrinthe de neuf pics isolés. La relation du Voyage de Güldenstädt donne quatre

(1) Atlas, IIe série, pl. 41b.

énumérations principales du Béchetau et des montagnes qui l'entourent. Elles ont été prises de différents points de l'horizon, et en consultant chaque fois un autre guide; chacune n'est guère qu'une note que le voyageur s'était réservé de rédiger ensuite pour former un ensemble de description facile à suivre.

Mais malheureusement Güldenstädt n'a pu rédiger lui-même son journal, œuvre posthume, et Pallas, qui a été chargé de la rédaction, s'est contenté d'imprimer les mots sans aucune critique : il en est résulté un dédale où j'ai cru longtemps me perdre, et qui ne serait vraiment intelligible que pour l'auteur.

Cependant à force de comparer, d'essayer, je crois que je suis parvenu à saisir sa pensée. La première difficulté qui s'est présentée venait de la fausse idée qu'avait Güldenstädt de l'origine du nom de Béchetau. Au lieu de penser comme les modernes, que ce nom lui vient de ses cinq cimes, il croit devoir chercher son nombre de cinq montagnes parmi les différents jets qui se présentent autour de lui. Ce n'est que la dernière de ses énumérations qui met un peu sur la voie pour connaître la position, le nom et la nature de chacune de ces montagnes.

Pallas, par contre, commence sa narration en

parlant de la montagne de Fer et de celle des Serpents, bien connues des Russes; mais quand il est au sommet du Béchetau, comme si la mémoire lui avait manqué pour compléter sa description, il va puiser quelques noms tcherkesses dans Güldenstädt sans aucune autre explication. Klaproth, à son tour, copie Pallas, et c'est ce qu'on appelle faire un voyage.

Ce que j'ai trouvé de mieux et de plus clair sur le groupe du Béchetau, m'a été fourni par la carte du général Khatof, qui a l'avantage d'avoir fixé assez exactement la position de la plupart des jets auxquels il donne des noms : ils sont tcherkesses et ne répondent pas à ceux usités à Pétigorsk. Néanmoins, comme ce travail est exact, il servira de base à l'explication de mon panorama; j'y joindrai les noms modernes et ceux de Güldenstädt dont je suis sûr. De cette manière, ma nomenclature des montagnes du Béchetau pourra servir de guide à ceux qui viendront après moi.

En commençant à gauche, se présente le mont *Khadékoacheka* de la carte Khatof; c'est le *Hadanascha* de Güldenstädt; il flanque le Béchetau au S. O. Il reparaît dans le dessin précédent, et l'on peut y voir sa liaison naturelle avec le pied du Béchetau. L'espace qui les sépare comprend les belles prairies dont j'ai parlé, et là paissaient jadis les beaux chevaux du Bé-

chetau. Rien n'a encore changé ici depuis le temps de Güldenstädt (1).

La seconde cime, le *Verblioud*, ou montagne du Chameau, porte dans Güldenstädt, Pallas et Klaproth, le nom de *Béchetau-didako*, c'est-à-dire le *partagé*, à cause de sa double cime qui a l'air d'une croupe de chameau. Sa cime est entièrement nue et gazonnée. Après le mont Koum, c'est le pic le plus éloigné dans la steppe au N. O. (2).

La troisième cime est vraisemblablement le *Kahlenberg* ou mont Chauve, dépendance du Khadékoacheka.

Le quatrième, le mont *Byk* de Khatof, est le *Schachupza* de Güldenstädt, le *Chakhoupsa* de Klaproth. Sa forme est celle d'une pyramide très-écrasée (3).

Le *Danitla* de Güldenstädt et de Pallas ne peut être que la cinquième montagne. Le premier dit qu'elle est basse, et plus loin il ajoute que la forêt du Béchetau s'étendait sans interruption, à travers le vallon, d'une montagne à l'autre. Ceci n'a pas changé non plus. Pallas désigne aussi le Danitla comme très-boisé (4).

(1) Güld. *Reisen*, p. 272.

(2) Güld. *Reisen*, p. 264 et 272; Pallas, *Voyage dans les gouv. mérid.* I, p. 403, in-4°; Klaproth, *Voyage*, I, p. 263.

(3) Güld. *Reisen*, p. 272; Klaproth, *id. id.*

(4) Güld. *Reisen*, p. 264 et 271; Pallas, l. c.

La sixième montagne, la plus éloignée de toutes, est le *Koumgora* des Russes, le mont *Koum* de Khatof, du pied duquel Güldenstädt est parti pour faire sa dernière énumération des montagnes du Béchetau. Ce pic est au-delà de la Kouma, au confluent de cette rivière et du Barzoukly. Il est absolument de la même nature que le Béchetau, c'est-à-dire qu'il est composé de porphyre trachytique blanchâtre. Selon Güldenstädt, les Tatares l'appellent *Suruk-tasch*, le rocher pointu, et les Tcherkesses *Otschek-kui*, l'Otschek chauve. Au pied de cette pyramide naturelle, au nord, s'étend une flaque d'eau amère et salée, et à 2 verst au N. O. jaillit une source sulfureuse froide dont le jet a plus de 2 $\frac{1}{2}$ pouces de diamètre. Elle sort d'un grès fin, gris, et coule vers la Kouma (1).

Après le mont Koum, viennent, l'un devant l'autre, deux jets unis par leur base. Pallas les connaît déjà sous le nom de *Eisenberg*, montagne de Fer; en russe, *Djéleznê-gora*, le seul usité à présent. Le pic le plus reculé, à la forme conique, tronquée, avec ses faces rocheuses, rouillées ou jaunâtres, encadrées de verdure, est celui qui recèle la mine de fer dont parle

(1) Güld. *Reisen*, p. 271.

Güldenstädt, qui lui donne les noms de *Gutschibei* et de *Gatschiby* (1).

La pyramide boisée qui est en avant de la précédente n'est pas moins ferrugineuse, comme le prouvent les sources qui jaillissent à sa base sur sa pente S. O. La roche principale est un porphyre rouillé comme pour les autres montagnes. Le dessin donne une idée exacte de la position des bains où le gouvernement a fait bâtir à ses frais deux maisons. C'est aussi le gouvernement qui a soin d'entretenir un joli petit parc avec des sentiers qui mènent aux sources numéros 8 et 9, qui jaillissent dans l'intérieur des bois. La carte de Khatof donne à cette pyramide le nom de *Oachekhadlezé* qui est précisément l'*Oschhaza* de Güldenstädt et sans doute l'*Ojhaza* de Klaproth. Jadis une forêt s'étendait aussi des flancs du Béchetau à la cime de la montagne de Fer. On y a élagué l'emplacement des bains.

Enfin, la neuvième cime est la *Schlangenberg* de Pallas; en russe *Zmiëvo-gora*, la montagne des Serpents. Güldenstädt en parle souvent sous le nom de *Schépsikai* que Klaproth écrit *Cheptsikaï*. Elle est boisée jusqu'à sa cime et sa

(1) Pallas, l. c. I, p. 370; Güld. *Reisen*, p. 267 et 270. La pyramide de Gutschibei rappelle parfaitement le jet porphyrique que j'ai dessiné, IIIe série, pl. XXIX, près de Nakhtchévan, en face du tombeau de Noé.

forme, à laquelle on a été obligé de retrancher quelque chose à cause du cadre, est exactement celle du mont Byk et de la montagne de Fer. Ses côtés, flanqués d'une roche porphyrique quartzeuse et micacée, n'ont pas empêché les arbres de gagner jusqu'à sa cime.

Au-delà du cadre du paysage est la montagne des Renards ou *Baralyk*.

La ligne uniforme de l'horizon qui termine la perspective du dessin, produit un effet bien singulier au milieu de ces montagnes; on dirait le lointain de l'Océan.

Notre retour aux bains ferrugineux et de là à Pétigorsk ne nous offrit rien de remarquable.

Course à Kislavodsk et à Akhandoukof.

M. le conseiller-d'état de Stéven, que son service appelait tous les deux ans à Kislar, pour y visiter les plantations de mûriers et la culture des vers-à-soie, était venu me rejoindre à Pétigorsk, où il m'avait donné rendez-vous pour retourner ensemble en Crimée. Il me conseilla beaucoup une excursion jusque sur les rives du haut Kouban, et, pour me la faciliter autant que pour recueillir aussi quelques fruits de cette expédition, il me donna pour m'accompagner

un jeune homme qui était à son service : il devait récolter des plantes et faire des chasses d'insectes pendant que je m'occuperais d'archéologie et de géologie.

D'ailleurs, M. le général Engelhardt pourvut à notre sûreté par toutes les recommandations que nous pouvions désirer. Il m'engagea avant tout à ne pas oublier une antique fortification qui couronnait une colline des alentours de Pétigorsk, et il me donna un de ses employés pour me guider.

Notre voyage heureusement disposé, nous partîmes le 16/28 juin 1834. Pour atteindre la montagne Noire (*Tchorné-gora*), couronnée d'un fort qui est en face de Constantinogorsk, nous traversâmes le Podkoumok dont nous remontâmes la rive droite.

Tout ce sol d'alluvion consiste en gravier dont la superficie est mêlée de terre noire végétale. Quelques dunes étroites de ce gravier s'élèvent au-dessus de la plaine et bordent le Podkoumok. La plus haute est couronnée d'un rempart qui m'a rappelé ceux des anciens Litvaniens. On a isolé la sommité la plus élevée par le moyen d'un fossé qui en fait le tour. Sa forme est elliptique, et aux extrémités, deux espèces de tumulus ont servi sans doute d'observatoire pour dominer les alentours. Aujourd'hui ces tumulus sont très-effacés. Je ne doute pas que ce retran-

chement ne se rattache au *vallum* dont je retrouvai plus tard les traces au haut de la vallée du Podkoumok.

La végétation des plantes est superbe sur toutes ces collines, où elles se plaisent dans le terreau noir qui les recouvre; mais il n'y a pas un seul arbuste.

Pour continuer ma route, je revins à Constantinogorsk, stanitse entourée d'un rempart en terre, qui était le chef-lieu de la contrée avant la fondation de Pétigorsk. C'est pour cette raison que dans quelques anciennes cartes et dans les relations des voyageurs du commencement de ce siècle, les bains du Machouka portaient le nom de Constantinogorsk, quoiqu'ils en soient à 5 verst.

De là, je suivis la rive gauche du Podkoumok en le remontant jusqu'à Essentoutcheki, stanitse près de laquelle j'allai visiter une source d'eau froide sulfureuse, amère et salée, dégageant aussi quelque peu de gaz carbonique. Elle produit du sel de Glauber, et on la donne fréquemment aux baigneurs de Pétigorsk comme purgatif. En hiver, l'eau perd un peu de ses vertus.

Jusqu'à Essentoutcheki le pays est plaine et n'offre, le long du Podkoumok, que des bords peu élevés et un mélange d'*alluvion* et peut-être de *diluvium*.

Mais au-delà de la stanitse, on voit surgir de terre, petit à petit, les bancs réguliers de la formation de la craie supérieure et du calcaire à nummulites. Le passage de la steppe aux pentes subalpines du Caucase, est exactement le même qu'en Crimée pour le versant septentrional de la chaîne Taurique, entre Simphéropol et Sévastopol.

Les premiers bancs forment des collines arrondies qui ne sont dessinées que du côté où elles encaissent la vallée du Podkoumok qui a plus ou moins de ½ verst à 2 et 3 verst de large. Ces bancs supérieurs, au-dessous d'un calcaire à nummulites, consistent en une craie marneuse blanche, cassée en petits débris et formant des bancs réguliers. Elle peut avoir une centaine de pieds d'épaisseur. Cette craie fracturée m'a rappelé celle d'où jaillit la magnifique source du *Karasou* en Crimée. Au-dessous vient une suite d'autres bancs de craie blanche, divisée par grands lits de 20 à 30 pieds d'épaisseur. Je n'y ai pas trouvé de pétrifications.

Les bancs inférieurs sont des plus singulièrement constitués. On dirait une suite innombrable de végétations sous-marines qui auraient crû les unes au-dessus des autres. Les tiges d'une forêt de plantes, qui ont l'apparence de joncs, paraissent être implantées par la racine sur son plan horizontal. Leur dimension est de 2 à 2 ½

pouces : elles ont de 4 à 6 pouces de hauteur.

Ce jeu de la nature qu'on a remarqué dans plusieurs autres localités, et particulièrement à *Rudersdorff* près de Berlin, a ses interprètes, du nombre desquels M. le professeur *Quenstedt* s'est trouvé l'un des premiers. L'on sait aujourd'hui que c'est un produit d'infiltrations, de haut en bas, dans une couche molle. Ce qui le prouve, c'est que quand leur effet a été gêné par quelque coquillage couché à plat dans la masse crayeuse, la corrodation de la soi-disant tige se fait en produisant des stries longitudinales qui répondent parfaitement aux sinuosités du plan de la coquille. Quand c'est un *peigne*, l'on a une imitation parfaite de toutes ses côtes et entrecôtes.

Ce ne sont donc pas des tiges de plantes comme j'aurais pu le croire au premier coup d'œil. D'ailleurs, on ne trouve jamais de traces de tiges détruites et renversées, ce qui devrait avoir lieu dans le cas contraire. La fracture de la tige n'est pas nette comme elle devrait l'être, mais comme déchirée, déchiquetée.

Ces jeux de végétations simulées se reproduisent les uns au-dessus des autres, séparés par des intervalles de 5 à 6 pouces d'épaisseur d'une craie blanche sans pétrifications. C'est ainsi qu'ils se suivent à l'infini.

Une suite de ces fausses végétations, d'un

nombre indéterminé, est séparée d'une autre série par une ligne de démarcation et forme alors un banc particulier; et quand il se rencontre de ces bancs dont la craie est très-tendre, ils se détériorent plus facilement et forment des files de rentrées, de grottes et d'enfoncements dont les bancs plus solides sont les corniches bizarres.

Les faces de ces bancs de craie offrent d'ailleurs, à l'extérieur, des parois barbouillées de blanc, de rouge, de gris, qui produisent de loin des perspectives très-singulières. C'est sur les parties les plus abritées du soleil que Pallas a cueilli en pleine fleur, le 10 septembre 1793, la belle véronique orientale (1).

A moitié chemin d'Essentoutcheki à Kislavodsk, les premiers lits d'un grès chlorité vert se montrent sous la craie blanche et commencent l'étage moyen de la formation crayeuse.

Plus loin, la route est resserrée entre la paroi de rocher et un grand tumulus qu'on appelle le *Mak'hin-kourgan*. La muraille de rocher s'entr'ouvre à la hauteur du tumulus pour former un petit vallon, dans lequel nous trouvâmes quelques restes d'habitations d'une colonie russe qui s'est transportée autre part.

(1) Pallas, l. c. I, p. 373, *Veronica erecta, blattariæ facie.* Buxbaum, *Cent. Plant.* I, tab. 35. *Veronica gentianoïdes* W.

Lorsqu'on est près d'apercevoir Kislavodsk, le Podkoumok change de direction; jusqu'ici, en le remontant, la vallée de la rivière a été de N. E. à S. O.; plus haut, elle est entièrement E. et O.

Au coude, le Podkoumok reçoit à droite les rivières qui ont arrosé le vallon de Kislavodsk; là, les bancs de craie se partagent pour encaisser cette ramification de deux vallées. Avant d'entrer dans celle de Kislavodsk et de quitter les rives du Podkoumok, la route traverse un long rempart en terre, qui fermait hermétiquement la vallée d'un flanc à l'autre. Le côté de l'ennemi regarde la steppe vers le nord.

J'ai parlé de ce rempart dans le premier volume de mon Voyage, p. 325. Pallas, dans son atlas, en a donné un plan (1); mais il ne l'a pas prolongé jusqu'au Podkoumok, qu'il barrait en effet. Ce célèbre voyageur n'avait pas suivi la route actuelle; avant d'atteindre le rempart, on l'avait fait remonter sur le sommet du plateau par où passait l'ancienne route de Constantinogorsk, et il n'avait pas vu la partie que j'ai visitée.

L'un des bancs de grès chlorité de la rive droite est percé de grottes dont j'ai aussi parlé à l'occasion du rempart, les attribuant aux Troglodytes de Strabon.

(1) Atlas, t. I, pl. 16.

Au confluent du Podkoumok et de la rivière de Kislavodsk, nous traversâmes la stanitse de Kislavodsk, qui remplace les anciens villages de la tribu tcherkesse de Djantémir, qui existaient encore du temps de Pallas. Deux verst plus haut nous trouvâmes les bains et les sources acidulées.

Plus on approche et plus on voit le nombre des bancs de grès vert augmenter, en surgissant du niveau de la vallée. Ce grès chargé de l'étage tout entier de la craie blanche, présente donc des parois très considérables, d'autant plus pittoresques, qu'elles forment plusieurs retraits gazonnés qui se tiennent lieu de socle les uns aux autres.

Arrivés aux bains, les bancs supérieurs du grès vert sont déjà à 7 ou 800 pieds au-dessus du niveau du Podkoumok.

Les eaux aigres de Kislavodsk sortent du *thalveg* de la vallée; elles sont si abondantes qu'elles forment une belle gerbe bouillonnante dans l'espèce de bassin en bois dans lequel on a encaissé la source. L'eau très-acidulée dégage une si grande quantité de gaz carbonique, que renfermée dans une bouteille et agitée quelques instants, elle la fait éclater. La masse d'eau m'a paru beaucoup plus abondante qu'à Glola; mais la qualité est la même, si celle de Glola n'est pas plus alcaline encore. Les deux sources, à mon

avis, sont cependant inférieures, pour la qualité, à celle qui jaillit sous le pont de la Glolatskali, à son confluent avec le Rion.

L'eau de Kislavodsk entraîne en jaillissant et en bouillonnant, une quantité considérable d'un fin sable ferrugineux, qu'elle détache du grès vert chlorité, à travers lequel elle passe. Ce sable ferrugineux n'altère en rien la qualité de l'eau minérale qui, dès qu'on l'a laissée reposer quelques secondes, devient limpide et ne présente à l'analyse aucune trace de fer.

Tout ceci a été dit avant moi par Pallas, celui qui a donné la meilleure description des sources de Kislavodsk.

Dans ce temps là, et lors des voyages de Güldenstädt et de Reineggs, elles étaient connues sous leur nom tcherkesse de *Nar-Zana*, boisson de Géants ou d'Esprits. Les Tatares lui donnaient celui d'*Atché-Sou*, eau acide. Pallas voulut leur imposer celui de *Bains d'Alexandre*, en l'honneur de son élève, alors grand-duc de Russie, imitant ainsi Güldenstädt qui avait baptisé tous les bains d'eau minérale de la Soundja et du Térek. Mais le nom n'a pas eu la vogue, et les Russes eux-mêmes en sont restés à celui de Kislavodsk, qui est presque une traduction du nom tatare.

Le bas-fond dans lequel jaillit la source est au confluent de deux ruisseaux, le *Kosada* et l'*El-*

kochou, qui, réunis, forment le *Nar-Zana*, ou ruisseau de Kislavodsk.

Sur ce sol bas du confluent, sont les établissements de bains que le gouvernement a fait bâtir à ses frais. On y chauffe les eaux de la source, pour ceux qui veulent s'en servir comme bains fortifiants. Mais la majeure partie de ceux qui fréquentent Kislavodsk sont plutôt des buveurs d'eau que des baigneurs.

A côté des bains sont plusieurs maisons en bois, assez joliment construites, avec des logements commodes. Elles appartiennent à des entrepreneurs et on y paie excessivement cher un logement pour quelques semaines.

Ceux qui ne sont pas assez riches pour s'accorder la faveur d'un bel appartement, vont louer des chambres à la colonie militaire de soldats mariés, établie au-dessus des bains pour les protéger. On y trouve dans la saison une chambrette avec un coin pour y faire son petit ménage; ce sont les bas officiers de la colonie qui mettent ainsi leur petite industrie à profit.

Près de la source acide sont quelques sources martiales que Pallas a décrites : elles tirent sans doute leur vertu de quelques dépôts de fer entre les formations crayeuses et jurassiques, ou peut-être du grès vert lui-même, qui est par places très-ferrugineux.

L'eau acide forme un petit ruisseau qui se

mêle aussi au *Nar-Zana ;* elle lui communique tellement son acidité, qu'il en devient inhabitable pour les poissons, truites et barbeaux, qui sont très-nombreux au-dessus du mélange des eaux de la source. Pallas fit prendre des truites pour les plonger dans l'eau acidulée; à peine y furent-elles, que complétement étourdies, elles flottèrent à la surface de l'eau ; et elles ne revinrent que très-lentement à elles quand on les eut remises dans l'eau des ruisseaux (1).

Le 9 juillet 1784, Reineggs, par une température extérieure de + 18°, trouva l'eau de la source à + 10°.

Le 22 décembre de la même année, il fit un second essai par un froid de — 15°, l'eau de la source était à + 4°.

Pallas, le 10 septembre 1793, en fit aussi l'épreuve par une température de + 16°, il trouva pour la source comme Reineggs, 1re obs. + 10°.

Je n'ai pu faire aucune expérience, mon thermomètre s'étant brisé.

La hauteur absolue de Kislavodsk, sol de la forteresse, est selon MM. Kupfer et Lenz, de 2,600 pieds angl., selon M. Meyer, de 2,374 p. de roi.

Le plus grand développement du grès vert

(1) Pallas, *Voyages*, etc. t. I, p. 380, édit. in-4°.

chlorité s'observe dans les gorges qui sont au S. E. au-dessus de Kislavodsk.

En passant par le fort qu'on peut envisager comme la citadelle de la colonie militaire, et en descendant les pentes du nouveau boulevart des promeneurs, on arrive au ruisseau Kosada, dont le lit est pavé d'un calcaire grisâtre, compacte, à texture plus ou moins cristalline. Cette roche sert de base à tout l'étage du grès vert et me paraît, par sa position et par sa nature, appartenir à l'étage jurassique.

De là je remontai l'escarpement de la vallée dont la paroi est d'abord formée par des bancs de grès chlorité jaunâtre, subdivisés en couches multiples de quelques pouces à un pied d'épaisseur, sans pétrifications distinctes, mais ayant l'air d'en renfermer de très-altérées.

A une centaine de pieds de hauteur, paraît une assise considérable de grès ferrugineux, teint d'un beau rouge, sans couches marquées; sa puissance est de 20 à 30 pieds.

Par-dessus recommence le grès vert dont les 15 bancs épais, divisés en couches multiples, sont séparés par de petites assises gazonnées. En simulant ainsi des retraits comme les degrés d'un amphithéâtre, les bancs forment les parois d'un petit vallon elliptique, au fond duquel un filet d'eau se précipite en cascade par une fente étroite remplie de blocs éboulés, arrondis.

C'est là qu'on va chercher d'ordinaire les pétrifications connues sous le nom de fossiles des eaux aigres. Elles se trouvent disséminées çà et là dans la roche, sans former de lits continus : la masse devient alors plus compacte, bleuâtre ou grisâtre. Tous les fossiles, sans exception, que j'y ai trouvés, sont propres au grès vert ou à la craie inférieure, c'est-à-dire à l'étage néocomien. Ce sont l'*Ammonites dentatus*, l'*Ammonites navicularis*, une *Rostellaria*, un *Buccinum*, l'*Exogyra columba*, l'*Exogyra Virgulæ affinis*, une grande *Ostræa*, la *Nucula impressa*, une *Cucullæa*, la *Trigonia alæformis*, une *Pinna*, la *Gervillia aviculoïdes*, la *Mya jurassi* (*Myopsis* Agass.), le *Terebratula rostrata*, le *Venuliter trigonellaris* Schl., une *Astarte* (1).

(1) M. le capitaine Ibbetson, l'auteur du magnifique relief de l'île de Wight, de ceux du canton de Neuchâtel, de la gorge de Serrière, etc., par ses recherches sur la constitution géologique de l'île de Wight, a doublé le prix de son beau travail. Sa collection des fossiles de cette île crayeuse est une des plus intéressantes qu'on possède de ce groupe, et il a eu la générosité de faire don d'une bonne partie de ses doublets au musée de Neuchâtel. C'est là que j'ai pu faire quelques comparaisons intéressantes entre les fossiles du grès vert de deux contrées aussi éloignées que l'Angleterre et le Caucase. Par exemple, il est impossible de nier une identité complète entre la *Trigonia alæformis*,

Je m'abstiendrai en général de pousser mes identités au-delà des genres, de crainte d'alarmer les géologues qui n'aiment généralement pas qu'on rattache des espèces de pays éloignés à des espèces connues quand il existe quelque légère différence. Cependant, je ne crois pas qu'on puisse douter de celles que j'ai reconnues et mentionnées.

Je n'ai pu extraire du rocher un *Malleus* dont on ne voyait que la charnière, et une grande et belle *Trigonia*, qui avait 3 pouces de longueur et qui rappelait l'*Angulata* par les nombreuses verrues semées sur ses côtes.

Les bancs inférieurs du grès vert étaient, dans le fond du vallon, percés de quelques grottes qui n'offraient plus que leur ébauche, la roche ayant été rongée par le temps. Ainsi le grès vert a aussi sa couche à grottes comme en Crimée.

Au sommet de la gorge commence une végétation particulière. Le bouleau, le sorbier, le groseiller, la fraise qui se détache, y croissent en abondance : il n'y a pas longtemps même que des forêts de bouleaux descendaient jusqu'à Kislavodsk.

Le jour de mon arrivée à Kislavodsk, la fièvre me reprit. On m'avait logé dans une maison de

le *Venuliter trigonellaris*, la *Gervillia aviculoïdes* et la *Myopsis* de nos deux collections.

la colonie militaire, où je trouvai chez un bas officier une espèce de chambre avec un bois-de-lit, qu'on loue aux baigneurs pendant la saison. La saison n'était pas assez avancée pour qu'on eût récolté ni paille ni foin, et il ne me fut pas possible d'obtenir quoi que ce soit pour étendre au fond de mon dur grabat, à moins de défaire le toit de chaume.

Elle fut longue cette nuit où, combattant d'abord contre le frisson glacial, puis contre la chaleur suffocante du paroxisme, je passai toute cette crise, étendu sur des planches. Heureusement je venais d'essayer des lits de Géorgie et d'Iméreth et je n'étais pas gâté.

Le lendemain, me sentant mieux, après une bonne potion de quinine, je résolus de continuer ma route pour Akhandoukof et Djougouté.

Nous allâmes rejoindre le lit du Podkoumok, et nous en remontâmes la rive droite pendant plusieurs heures, jusqu'au pied d'un immense rocher isolé qui se dessine de loin très-pittoresquement sur cette même rive. A le voir, on ne peut douter que l'homme n'ait mis son cachet à cette création de la nature. En effet, ce rocher de grès vert, de même nature que celui de Kislavodsk, portait sur sa large plate-forme le château-fort de Bargoustan, dont j'ai fait la description dans le 1er volume de mon Voyage, lorsque je décrivais l'ancienne grand'route qui

liait les steppes du nord du Caucase avec la fertile Abkhasie, et Dioscourias, par les cols du Maroukh et les vallons du Tsébelda, aux sources de la Kodor (1).

Les flancs perpendiculaires du rocher de Bargoustan m'ont paru en entier l'ouvrage de la nature et rappellent plusieurs localités de ce genre en Crimée, où on leur donne le nom de *Kerman*, qu'on peut traduire par *rocher-forteresse*. Tels sont les Tépékerman, Inkerman, Tcherkeskerman, etc.

Le rocher, de forme allongée, mesurait près d'un verst de long, et sur cette longueur il n'offrait que deux points accessibles; l'un du côté du nord, vers le Podkoumok, l'autre au midi, en venant de l'immense plateau incliné dans lequel sont entaillés les vallées et les cours des rivières.

La principale entrée, celle du Podkoumok, dont la vallée était remplie par une ville qu'indiquaient de nombreux tas de pierres et de ruines, était pratiquée dans une fente fermée par une porte. On y arrivait par des degrés taillés dans le roc.

Une fois sur le plateau, je trouvai dabord un terrain plat dont la composition décèle les habitudes des hommes, des décombres, des cendres,

(1) Voy. t. I, p. 324. Là sont aussi les variantes sur la manière d'écrire le nom de Bargoustan.

des ossements brûlés, des débris de poterie. Je fis le tour de la corniche du rocher espérant découvrir des grottes comme en Crimée. Je n'en vis nulle trace, et le sol était tellement ras et gazonné qu'on pouvait juger qu'il y avait longtemps que la main d'extermination pesait sur ces anciennes demeures des hommes. Je me dirigeai alors à l'autre extrémité du rocher, c'est-à-dire à l'est, où le sol se relève doucement sous la forme d'un immense tumulus écrasé. J'espérais trouver que ce monticule était produit par des ruines amoncelées; je ne pus m'en assurer, car on n'y voit pas plus de vestiges qu'à l'autre extrémité. Cependant les deux entrées avec leurs degrés taillés dans le roc sont dirigées de ce côté-là.

Des officiers russes ont fait sur ce point quelques fouilles dont j'ai vu les traces. On y supposait l'existence d'une vieille chapelle ou d'une église. On y a trouvé différents objets, entre autres de petites croix en métal qui prouvent que l'ancienne population a été chrétienne. Un bouton couvert de vert-de-gris, tels que les portent les Osses et les Tcherkesses sur leurs ceinturons, était resté oublié parmi ces débris; j'en ai préjugé que l'ancienne population de cette forteresse tenait de près aux races caucasiennes, quoiqu'une tradition, que j'ai rapportée plus haut, en fasse

un refuge d'une population franque ou européenne.

La forteresse était bien défendue par la nature, mais elle manquait d'eau. Il fallut circonscrire le rocher d'un rempart qui en entoure le pied, pour pouvoir aller en sécurité puiser celle de quelques sources qui jaillissent au dedans du rempart.

Je recueillis dans le grès vert de Bargoustan les mêmes fossiles qu'à Kislavodsk.

La stanitse de Bargoustan est à peu de distance du rocher, au confluent des quatre principales rivières qui sont pour ainsi dire les sources du Podkoumok, l'*Eminoukva*, l'*Echekakon*, le *Podkoumok* proprement dit et l'*Otkritoï*. Le rocher de Bargoustan est dans l'angle des deux premières, l'Eminoukva et l'Echekakon qui se remplissent au fond de la stanitse.

A Bargoustan, nous prîmes des chevaux de Cosaques pour atteindre Akhandoukof qui en est à 20 verst. Cette partie de mon excursion a laissé chez moi des impressions qui, toutes les fois que j'y pense, se renouvellent avec la même vivacité; car notre légère voiture, remontée sur le plateau qui sépare le système du Podkoumok, sur les rives duquel est Akhandoukof, traversait sans peine les plus magnifiques prairies subalpines qu'on puisse rêver. Une herbe haute et touffue, semée de mille fleurs superbes, recouvre,

à perte de vue, le plateau sans arbres qui s'élève insensiblement dans la direction de l'Elbrous, à peu près comme on voit en Crimée la steppe s'élever doucement en amont de la chaîne Taurique.

Le plateau, qui n'est que la vaste assise plane de la dernière couche de grès vert, remonte jusqu'aux escarpements du *Kacheghogha* et de l'*Elmourza* (1), auxquels on donne le nom de montagnes. Là cessent tout à coup les formations du grès vert et du Jura supérieur, et ces escarpements, combinés avec les monts *Pagoum*, *Echekakon*, *Bermamouc*, *Kindjal* et *Inal* forment le bord septentrional et oriental du cratère de soulèvement de l'Elbrous.

L'Elbrous, qui occupe le centre du cratère avec ses roches ignées, vu au-dessus de l'horizon du plateau, ne laisse apercevoir que sa partie supérieure qui a l'air de deux pyramides tronquées accolées l'une contre l'autre par la moitié de leur hauteur. D'ici se montrent le mieux les deux cimes qui caractérisent l'Elbrous; vu du nord, comme vu du sud de Poti ou du Gouriel, leurs formes sont prismatiques.

(1) Klaproth et la carte Khatof leur donnent le nom de *Mont-Mara*. Klaproth indique à la source du Podkoumok, au pied du Mont-Mara, une source d'eau acidulée d'une grande vertu. T. I, p. 267.

A ces observations, les seules que j'aie pu faire, j'ajouterai quelques détails tirés de la relation de l'académicien M. Kupfer qui a accompagné le général Emanuel dans l'expédition de l'Elbrous, exécutée pendant le mois de juillet de 1829 (1).

Selon cet auteur, l'Inal, le Kindjal, le Bermamouc et les autres montagnes de grès qui sont rangées sur une ligne presque semi-circulaire autour de l'Elbrous, se perdent insensiblement, à leur base, du côté du plateau, tandis qu'elles se présentent en précipices, avec de profondes vallées, du côté de l'Elbrous. Ces cimes, par conséquent, ne sont sensiblement visibles que de l'intérieur de l'amphithéâtre cratérique, et on s'explique comment, depuis la surface du plateau, en regardant vers l'Elbrous, on ne voit qu'une ligne presque horizontale pour l'horizon. M. Kupfer estime la hauteur de cette vaste corniche cratérique de 8 à 9,000 pieds de hauteur absolue. La hauteur barométrique exacte du Bermamouc est de 7,812 pieds de roi.

L'intérieur du cirque est rempli de vallées schisteuses; mais entre les étages du grès vert et le schiste argileux, il se présente une formation épaisse d'une roche à laquelle M. Kupfer donne le nom de calcaire à gryphites. Les bancs

(1) Voyez les *Mémoires* de l'Académie de St-Pétersbourg.

réguliers forment la base et une partie des flancs du cirque, et par conséquent la majeure partie de l'élévation de l'Inal, du Kindjal, du Bermamouc, de l'Echekakon, consiste en couches de ce calcaire, qui joue ici le rôle de celui du versant méridional du Caucase, près d'Ananour. Je l'envisage comme appartenant à l'étage jurassique, et comme identique de celui de Crimée. C'est celui qui paraît déjà au bord du Kosada, à Kislavodsk, sous le grès vert.

Le schiste du fond du cirque est vraisemblablement liasique; l'on sait avec quelle abondance ses couches multiples contournées, et imitant souvent par leurs ondulations les vagues de l'Océan, ont été prodiguées dans les chaînes tauriques et caucasiennes.

Mais à peine s'est-on avancé dans le dédale de ces schistes, que déjà paraissent les agents volcaniques qui ont travaillé cette partie de l'écorce du globe : car des jets de diorite et des rochers escarpés de trachyte sortent pour ainsi dire leur tête à travers les crevasses du schiste, et leurs dômes, s'élevant rapidement au milieu des débris, atteignent une hauteur de 12,000 pieds, en présentant des aiguilles et des crêtes dont les flancs sont parsemés de petites masses de neige (fin de juillet).

Les trachytes forment la chaîne centrale, et l'Elbrous même en est composé. Ils sont évi-

demment d'origine volcanique, et M. Kupfer en a découvert qui portaient les caractères des véritables laves.

Messieurs les académiciens ont déterminé la hauteur absolue de l'Elbrous, et l'ont trouvée, avec le baromètre, de 15,420 pieds. La ligne de la neige était à 10,362 pieds (1).

Le travail de toutes ces masses ignées, en soulevant le vaste plateau de calcaire jurassique et de grès vert dans lequel elles ont creusé leur cratère, y a produit d'immenses fentes, très-profondes, à parois escarpées, qu'on appelle vallées. Deux seules de ces grandes fentes s'ouvrent à travers la paroi même du cratère, et par ces deux grands portails s'échappent au N. O. et au N. E. le Kouban et la Malka, seuls réceptacles de toutes les eaux qui se recueillent dans les vallées schisteuses du cirque de l'Elbrous. Dans l'une de ces vallées, aux sources de l'un des affluents de droite du Kouban, le Ghésilgöl,

(1) L'Elbrous a été escaladé, lors de l'expédition, par un Kabardien nommé *Killar*. M. Lenz avait encore près de 500 pieds à monter pour être sur la cime orientale. Dans un écrit de M. Lenz, publié par les feuilles russes, la hauteur absolue de l'Elbrous au-dessus de la Mer Noire est fixée à 15,365 pieds de roi, soit 16,376 pieds anglais. La limite de la neige éternelle est à 10,384 pieds de roi, soit 11,067 pieds anglais.

l'expédition a découvert une source acidulée ferrugineuse.

Tous ces phénomènes en général sont une répétition de ceux que j'ai observés dans les vallées du Ratcha.

Ces Messieurs ont trouvé des bouleaux sur le revers septentrional de l'Elbrous jusqu'à une hauteur de 6 à 7,000 pieds. En 1811, MM. Engelhardt et Parrot avaient déjà cherché la hauteur jusqu'à laquelle cet arbre qui termine la végétation du Caucase pouvait s'élever sur le revers septentrional. Ils la trouvèrent de 6,300 pieds, hauteur absolue.

M. Parrot, pour compléter ces recherches, répéta ces observations sur le versant méridional, et pour le petit Ararat, lors de son expédition scientifique en 1829. En Cakheth, sur le mont Kadori, il la trouva de 7,314 pieds, et sur le petit Ararat de 7,788 pieds.

Le *pont de Pierre*, sur le Kouban, est encore dans le diorite et les schistes. Au-dessous, jusqu'au fort de *Kamara*, la vallée est bien boisée de hêtres et des ceps de vigne sauvage enveloppent le pied des ormeaux. Au-dessous du confluent de la Kamara, affluent de droite du Kouban, ce fleuve entre dans les formations du calcaire et du grès vert qui encaissent son thalveg.

Tel est, en résumé, ce que j'ai cru comprendre de l'intéressante expédition de MM. les académiciens, dirigée par le général Emanuel.

Je reviens au plateau si richement gazonné que je traverse en face de la stanitse d'*Otkritoï*, où huit braves Cosaques de la ligne viennent me rejoindre pour m'escorter jusqu'à Akhandoukof: j'ai admiré leur bonne volonté et leur belle tenue.

A ma droite, c'est-à-dire au nord, j'avais, dans un certain éloignement, les falaises qui terminent les formations blanches de la craie supérieure et du calcaire à nummulites, les mêmes qui paraissent le long du Podkoumok au-dessus d'Essentoutcheki. Ces formations, plus récentes, sont en retrait sur les formations plus anciennes et présentent le même phénomène qu'en Crimée entre Simphéropol et Sévastopol, où chaque étage en retrait depuis le calcaire quaternaire jusqu'au grès vert, se termine en face de la chaîne principale par une haute muraille dont les lignes prêtent au paysage l'aspect singulier que les voyageurs signalent entre ces deux villes. Les escarpements de la craie blanche ne remontent pas sur le plateau au-delà d'Akhandoukof.

J'arrivai de bonne heure dans cette stanitse, l'une des plus avancées de la ligne contre les Tcherkesses. Je ne me doutais pas, dans ma

sécurité, pendant que je me repaissais de la vue des vertes prairies de l'Otkritoï, qu'un parti de Tcherkesses s'était approché de la colonie Ecossaise, au pied du Béchetau et en avait enlevé plusieurs enfants. Ces brigands n'avaient pas passé bien loin de notre route; mais ils avaient profité des heures de la nuit, et s'étaient cachés pendant le jour dans les bois du Béchetau.

Akhandoukof est le dernier fort des Russes en remontant la *Kouma* qui est resserrée dans un étroit vallon nu et gazonné. La fortification consistait en un carré palissadé en bois, avec une grande porte aussi en bois; au dedans s'élevaient la maison de l'ataman et celles des Cosaques. A la vue de remparts si chétifs, je ne pouvais que m'étonner du courage des Cosaques qui osaient y demeurer en sécurité.

Après avoir fait une excursion dans les alentours pour visiter les rives de la Kouma, où le grès vert se présente sous les mêmes formes que le long du Podkoumok, j'eus tout le temps de faire mes réflexions, car vers le soir la fièvre me reprit, et, couché sur le pauvre feutre de l'ataman qui était absent, je comptai les instants par les cris des sentinelles.

Aux premières lueurs du jour, je vis arriver mon compagnon de voyage pâle et défait; il n'avait pas dormi non plus; l'inquiétude n'y était pour rien; mais il se plaignait beaucoup. Il

paraît qu'il avait bu le jour précédent tant d'eau acidulée de Kislavodsk qu'elle l'avait dérangé.

Découragé par ce contretemps et par mon propre état de continuer ma route, je le fus encore bien plus quand, après tous les renseignements possibles, j'appris que j'avais encore 75 verst de chemin jusqu'à Djougouté, sur le Kouban.

Les Cosaques comptaient d'*Akhandoukof* jusqu'à *Verkhnoï Tarkatchi*, 12 verst. De là jusqu'à *Srednoï-Tarkatchi*, 5 verst : puis jusqu'à *Ouste-Tarkatchi*, 8 verst. De Ouste-Tarkatchi à *Djougouté*, ils comptaient 50 verst par un pays nu, désert, sur un haut plateau. Ils ne savaient pas si je pourrais trouver à Ouste-Tarkatchi une assez forte escorte pour pouvoir faire sans danger un si long trajet.

Les difficultés à surmonter ne m'auraient pas effrayé si j'avais été en bonne santé. Mais tourmenté par la fièvre comme je l'étais, je n'avais rien de mieux à faire que d'aller me guérir à Pétigorsk, et c'est ce que je fis.

Essai d'une flore des montagnes du Béchetau et des contrées avoisinantes, entre 1400 et 4124 pieds de hauteur absolue, rédigé par C. Godet.

	Trouvées par MM.
Blitum virgatum.	God.
Veronica gentianoïdes. W. (1) — Circà Nar-Zanam. Pall.	Pall. DB.
— spicata. L.	God.
— latifolia. L. (2)	God. Güld.
— multifida. W.	God. Güld.
— Chamædrys. L.	DB.
— verna. L.	DB.
Ziziphora capitata. Pall. — Nar-Zana.	Pall.
Salvia nemorosa. W.	God. Güld.
— verticillata. L. — Béchetau, God. Nar-Zana. P.	Pall. God. Güld.
— Æthiopis. W.	God.
Valeriana officinalis. L.	God. Güld.
Iris biflora. W. — Béchetau.	MB.
— notha. MB. — Circà Thermas Constantini.	MB.
— * humilis. MB. — Circà Nar-Zanam.	MB.
Phleum Michelii. Schrad. — Circà Nar-Zanam.	MB.
— pratense. L. — Lissaïa-Gora.	Güld.
* Agrostis tenuifolia. MB. — Béchetau, cacumen versùs.	MB.
Calamagrostis epigeïos. DC.	God.

(1) Veronica erectæ blattariæ facie. Buxb.

(2) Hùc V. Teucrium DB. et Güld.

Aira humilis. MB. — Béchetau. MB.
— *brevifolia. MB. — Circà Nar-Zanam. MB.
— cespitosa. L. Var. — Circà Nar-Zanam. MB.
Stipa pennata. L. — Lissaïa-Gora. Güld.
Melica ciliata. L. God.
— altissima. L. God.
Arundo phragmites. L. — Podkoumok. Güld.
Sesleria cærulea. Ard. — Circà Nar-Zanam. MB.
Poa annua. L. (1) God. DB.
Briza media. L. (2) God.
Festuca sylvatica. Hort. — Béchetau. MB.
Bromus asper. Schrad. — Béchetau et circà Thermas. MB.
— tectorum. L. — Lissaïa-Gora. Güld.
Avena flavescens. L. — Circà Nar-Zanam. MB.
— pratensis. L. — Circà Nar-Zanam. MB.
Hordeum murinum. L. God.
Queria hispanica. L. — Circà Thermas Constantini. MB.
Dipsacus laciniatus. L. God.
Scabiosa tatarica. L. — Circà Thermas. God.
— transylvanica. L. God.
— montana. MB. — Circà Nar-Zanam. MB.
— ochroleuca. L. Pall. God.

(1) Gramen rarum in Caucaso.
(2) Hùc? Br. tremula. Güld.

Scabiosa Caucasica. MB. — Circà Nar-Zanam.	MB.
Asperula cynanchica. L.	God.
— supina. MB. — Circà Thermas Constantini.	MB.
Galium valantioïdes. MB. (1) — Circà Nar-Zanam.	MB.
— verum (2). L.	God.
Crucianella molluginoïdes. MB. (3) — Béchetau et Nar-Zanam.	MB.
Plantago major. L.	God.
— media. L.	God. Güld.
— lanceolata. L.	God.
— saxatilis. MB. — Circà Nar-Zanam.	MB.
Cornus mas. L.	Pall. Güld.
— sanguinea. L.	Pall. God.
Alchemilla vulgaris. L.	Güld.
— pubescens. MB.	DB.
Cuscuta europæa. L. In amygdalo nanâ.—Lissaïa-Gora.	Güld.
Myosotis palustris. Hoffm. (4) — Circà Nar-Zanam.	MB. Güld.
— montana. Boss.	DB.
Echinospermum barbatum. MB.	God.
Lithospermum purpurea cæruleum. L. (5) Pall.	Güld.
— officinale. L. — Lissaïa-Gora.	Güld.
Anchusa echioides. MB. — Nar-Zana.	MB.

(1) Hùc? G. rubioïdes. Güld.
(2) Hùc? G. luteum. Güld.
(3) Galium longiflorum. Güld.
(4) Hùc. M. scorpioïdes.. Güld.
(5) Hùc. L. cæruleum. Güld.

Onosma stellutatum (MB.) W et K. God.
Cerinthe maculata. MB. God. (1)
Echium rubrum. L. God. (2)
Andiosace villosa. L. — Circà Nar-Zanam, in monte. MB.
Primula veris. L. Güld.
— * amæna. MB.—Ad latera montis Bechetau. MB.
Lysimachia vulgaris. L. God. Güld.
Azalea pontica. L. Pall. DB. Güld.
Convolvulus arvensis. L. God. (3)
— sepium. L. God. (4)
Campanula Steveni. MB. DB. (5)
— * trachelioïdes. MB. — Bechetau. MB.
— rapunculus. L. — Bechetau. MB.
— glomerata. L. God.
— collina. MB. — Nar-Zana. MB.
— latifolia. L. — Bechetau et Nar-Zana. MB.
— betonicæfolia. MB. — Nar-Zana, MB. Bechetau, God. MB. God.
— * pendula. MB. — Nar-Zana et Constantinogorsk. MB.
— Siberica. L. Pall. God.
— * saxifraga. MB. — In summo Bechetau. MB. DB.

(1) Hùc? C. major. Güld.
(2) Hùc. E. Italicum. Güld!!!
(3 et 4) Hùc? C. repens. Güld.
(5) Hùc? C. pulla. Güld.

* Phiteuma campanuloïdes. MB. — Bechetau, Nar-Zana. MB.
Verbascum nigrum. L.? Güld.
Physalis alkekengi. L. Pall.
Hyoscyamus orientalis. MB. — Nar-Zana. MB.
Solanum dulcamara. L. Pall.
Rhamnus erythroxylon. MB. Lycioides. Pall. God.
— catharticus. L. God.
* Evonymus nanus. MB. — Constantinogorsk. MB. Stev. (1)
* Ribes caucasicus. MB. — In Caucaso Nar-Zanensi. MB. Stev.
— grossularia. L. Pall. Güld.
Vitis vinifera. L. — Machouka. God. Güld.
Impatiens noli-me-tangere. L. Pall. Güld.
Hablitzia tamnoïdes. MB.—Machouka. MB. God.
Hedera helix. L. Güld.
Vinca major. L. — Ad latera montis Bechetau. MB.
Cynanchum vincetoxicum. L. God. Güld.
— nigrum. L. Pall.
Chenopodium hybridum. L. God.
Ulmus campestris. L. Pall. Güld.
— suberosa β pumila. Pall. (2)
Gentiana cruciata. L. Pall. God.
— septemfida. Pall. — Nar-Zana. Pall.
— verna. L. (3)—Ad latera montis Bechetau. MB.

(1) Cneorum tricoccon. Güld.
(2) Hûc. U. pumila. Pall.
(3) Forsan G. angulosa. MB.

* Gentiana humilis. MB. — Ad latera montis Bechetau. (1)	MB.
— amarella. W. — Béchetau et Nar-Zana.	MB. Pall.
Erythræa centaurium. Pers.	God. Güld.
Eryngium campestre. L.	God. Güld.
— cæruleum. MB. — Lissaïa-Gora. (2)	Güld.
Astrantia major. L. — C. Nar-Zanam.	MB.
Bupleurum falcatum. L. (3)	Güld.
Caucalis orientalis. MB. — Circà Thermas Constantini.	God.
Daucus carota. L.	God. (4)
Ammi acaule. Sprg. —Nar-Zana.	MB.
* Bunium peucedanoïdes. MB. — Bechetau et Nar-Zana.	MB.
— * acaule. MB. — Ad latera montis Bechetau.	MB.
Sium falcaria. L.	God.
Conium maculatum. L.	God.
Athamanta alata. MB. — Nar-Zana.	MB.
— libanotis. L. (Cachrys libanotis? Pall.)	Pall. God.
Peucedanum alsaticum? L.	God.
Cachrys microcarpa. MB.	God.
— latifolia. MB. — Nar-Zana.	MB.
Ferula nodiflora. L.	God.

(1) G. aquatica. Pall.

(2) Hùc E. amethystinum? Güld.

(3) Pallas indique un Bupl. angustifolium, qui peut se rapporter à trois ou quatre espèces.

(4) Daucus mauritanicus. Güld. Quid?

Heracleum longifolium. MB. — Nar-Zana. MB.
— * asperum. MB. — Bechetau. MB.
— * absynthifolium. MB. — Bechetau. MB.
Chærophyllum aureum. L.—Nar-Zana. MB.
— roseum. MB. — Ad latera Bechetau. MB.
— sylvestre. L? Güld.
Seseli dichostomum? Pall. — Ad pedem Bechetau. God.
Pasticana pimpinellifolia. MB. God.
Smyrnium nudicaule. MB. — Machouka. God.
— cicutarium. MB. — Nar-Zana. MB.
Alsine media. L. Güld.
Statice coriaria. Pall. God.
— tatarica. W. God.
Viburnum lantana. L. — Lissaïa-Gora. Güld.
Sambucus nigra. L. } — Podkoumok. Güld.
— ebulus. L. }
Linum campanulatum. W. — Circà Thermas Constantini. MB. God.
— tenuifolium. L. God.
— austriacum. L. God.
Allium victorialis. L. — Nar-Zana. MB.
— * albidum. F. — Ad Pedem Machoukæ. God.
* Lilium monadelphum. MB. — Ad latera Bechetau. MB.
* Fritillaria tulipifolia. MB. — Circà Thermas Constantini. MB.

Ornithogalum narbonense. L. God. (1).
Puschkinia scilloïdes. MB. — Ad latera Bechetau. MB.
Asparagus verticillaris. L. — Lissaïa-Gora. Güld. (2)
Asphodelus tauricus. Pall. — Ad latera Bechetau. MB.
— luteus. L. Pall. God.
— * tenuior. MB. — Bechetau. MB.
Berberis vulgaris. L. — Lissaïa-gora. Güld.
Rumex acetosa. L. Güld.
— aquaticus?? Güld.
Hemerocallis flava. L. — Nar-Zana. MB.
Epilobium angustifolium. L. — Bechetau. MB. God. (3)
— hirsutum. L. God. (4)
Polygonum persicaria. L. Güld.
— aviculare. L. God.
Dictamnus albus. L. God. Güld.
Pyrola minor. L. — Bechetau. MB.
Gypsophila glomerata. Pall. — Constantinogorsk. God.
Saponaria officinalis. L. Güld.
Dianthus pseudo-armeria. MB. God.
Silene fimbriata. Ait. — Ad latera Bechetau et Nar-Zana. MB. God.
— supina. MB. MB. God.
— italica. Jacq. — Circà Thermas Constantini. MB.

(1) Hùc? O. Monspeliacum. Güld. si non, quid?
(2) Asparagus scandens. Güld.
(3 et 4) Hùc? E. grandiflorum? Güld.

* Silene compacta. Horn. — Ad latera Bechetau.	MB.
Sedum telephium. L. (1)	Pall. DB.
— * spurium. MB. — Bechetau et circà Thermas.	MB. God.
— sexfidum. MB. — Circà Thermas Constantini.	MB. God.
— acre. L.	God.
Cerastium arvense. L.	DB.
Lythrum salicaria. L.	God. Güld.
Agrimonia eupatoria. L.	God. Güld.
* Euphorbia condylocarpa. MB. — Nar-Zana.	MB.
Sempervivum tectorum. L.	Güld.
— montanum? L. (2)	God. Güld.
Prunus cerasus. L. (3)	Pall. Güld.
— avium. L.	Pall. God.
— spinosa. L. — Lissaïa-Gora.	Güld.
Amygdalus nana. L. — Lissaïa-Gora.	Güld.
Cratægus oxyacantha. L.	Pall. Güld.
— monogyna. Jacq.	Pall. God.
Mespilus germanica. L.	Pall.
— cotonaster. L. (4)	Pall. God. Güld.
Pyrus amelanchier. W. — Nar-Zana.	MB.
— malus. L.	Pall. God.
— aria. W.	Pall. Güld.
— torminalis. W.	Pall.
— cydonia. L.	Pall.

(1) Pallas indique un Sedum hispanicum et un S. vermiculare inconnus.

(2) MB. non habet : sed S. pumilum indicat.

(3) MB. non habet.

(4) Potiùs tomentosa. Ait. Vide MB. p. 333.

Spiræa crenata. Pall.	Pall. Güld.
— filipendula. L.	Güld.
— aruncus. L. — Ad latera montis Bechetau.	MB.
Rosa pimpinellifolia. L.	Pall. God. Güld.
— spinosissima. L.	Pall.
— canina. L.	Pall. Güld.
— rubiginosa. L.	God.
— *pulverulenta. MB. — Bechetau, Nar-Zana.	MB. DB.
Rubus fructicosus. L.	Pall.
— nov. spec.—Ad pedem Bechetau.	God.
Potentilla recta. L.	God. Güld.
— verna. L.	God.
— argentea. L.	DB.
— pilosa. MB. W. — In montis Machoukæ cacumine.	MB.
Fragaria vesca. L.	Güld.
Tormentilla erecta. L.	Güld.
Geum urbanum. L.	Güld.
Actæa spicata. L. — Bechetau.	MB.
Helianthemum fumana. L.—Machouka.	Pall.
— vulgare. W.—Machouka.	Pall.
Papaver orientale. L. — Ad pedem Bechetau.	MB. God. Güld.
— lævigatum (bracteatum). MB.— Circà Thermas Constant.	MB.
Pæonia hybrida. Pall. (1) — Lissaïa-Gora.	Güld.
Delphinium consolida. L.	God.
— *dasycarpum. MB. — Bechetau, Nar-Zana.	MB. Stev.

(1) Pæonia multifida. Güld.

* Delphinium flexuosum. MB.— Bechetau, Nar-Zana.	MB.
— fissum. W. et K.	God.
— * puniceum. W.	God.
* Aconitum ochroleucum. W. — Nar-Zana.	MB.
— Cammarum. L.—Bechetau, Nar-Zana.	MB.
— Anthora. L.?	Pall. Güld.
Anemone albana. Stev. — Nar-Zana.	MB.
Clematis vitalba. L.	God.
— flammula. L.	God.
— integrifolia. L.	God. Güld.
Thalictrum minus. L.	God.
— flavum? L.—Lissaïa-Gora.	Güld.
Ranunculus acris? L.	Güld.
— Caucasicus. MB. — Nar-Zana.	MB.
Trollius Europæus. L.	Güld.
— * Caucasicus. Stev. (T. Patulus β MB.) — Nar-Zana.	MB.
Teucrium chamædrys. L.	Pall. God.
— chamæpitys. L.	Pall.
— montanum. L.	God.
— polium. L.	God.
Nepeta cataria. L.	God. (1)
— ucranica. W.	Pall. God.
— * grandiflora. W. (Melissæfolia. Pers.)	God.
Sideritis montana. L.	God.
Mentha sylvestris. L.	Güld.
Glechoma hederacea. L.	Güld.

(1) Hùc. N. vulgaris. Güld.

Lamium album. L.	God.
Betonica officinalis. L.	God. Güld.
— grandiflora. L. — Nar-Zana.	MB.
Stachys germanica. L.	God. Güld.
Ballota nigra. L.	God. (1)
* Marrubium astrakanicum. Jacq. — Petigorsk et Nar-Zana.	MB. God.
— peregrinum. L.	God. Güld.
Leonurus cardiaca. L.	Pall. God. Güld.
Phlomis tuberosa. L.	Pall. God. Güld.
Clinopodium vulgare. L.	Güld.
Origanum vulgare. L.	Güld.
Origanum vulg. L. var. β. (2)	Pall.
Thymus serpyllum. L. Vulgaris? Pall.	Pall. God. Güld.
— Marschallianus. W.	DB.
— β angustifolius. (Thymus zygis. Pall.)— Nar-Zana.	Pall.
— acinos. L. (Alpinus. Pall.)	Pall. God.
Dracocephalum austriacum. L. — Ñar-Zana.	MB. Pall. DB.
— Ruyschiana. L. Ibidem cum precedente.	MB. Pall.
Scutellaria orientalis. L.	Pall. God. Güld.
— altissima. M. (3)	God. Güld.
Prunella grandiflora. L.—Ad latera Bechetau.	MB.
— vulgaris. L.	God.
Rhinanthus orientalis. L.—Nar-Zana.	MB.
Euphrasia lutea. L.	Pall.

(1) Hùc? Stachys fœtida. Güld.
(2) Origanum heracleoticum. Pall.
(3) Hùc Scutellaria peregrina. Güld.

Melampyrum nemorosum? L. (1)	Güld.
Pedicularis comosa. L.	DB. Güld.
— * Vilhemsiana. Fisch.—Bechetau, Nar-Zana.	MB. Steven.
Linaria genistæfolia. W.	God.
Orobanche major? Quid?	Güld.
Phelypæa coccinea. Pers.—In cacumine Machoukæ.	DB.
Bunias orientalis. L.	God.
Crambe tataria? L.	Güld.
— hispanica? L.— Lissaïa-Gora.	Güld.
Lepidium ruderale. L.	God.
Thlapsi arvense. L.	God.
Capsella bursa Pastoris. L.	Güld.
Dentaria bulbifera. L. — Ad latera Bechetau.	MB.
Sisymbrium Læselii. L.	God.
* Erysimum aureum. MB.	God.
— * grandiflorum. MB.— Bechetau.	MB.
— austriacum. DC. — Petigorsk.	MB.
Sinapis nigra. L.	Güld.
Geranium sanguineum. L.	God.
— pratense? L.	DB.
— columbinum. L.	Güld.
Malva sylvestris. L.	God.
Althæa ficifolia. MB.	Pall. God.
— officinalis. L.	Pall. Güld.
— cannabina. MB. Jacq.	God.
Lavatera thuringiaca. L.	God.

(1) Melampyrum cærulæum et sylvaticum? In Florâ Taur. Caucas. non reperitur.

Polygala vulgaris. L.	God. Güld.
Genista albida. MB. — Bechetau.	MB.
Ononis vulgaris? Quid?	Güld.
— lævis? Quid?	Pall.
Orobus cyaneus. Stev. — Nar-Zana.	MB. Stev.
Lathyris pratensis. L.	God.
— hirsutus. L. — Bechetau.	MB.
Vicia cracca? L.	God.
— * truncatula. Fisch.—Petigorsk.	MB.
— sepium. L. — Lissaïa-Gora.	Güld.
Coronilla varia. L.	God. Güld.
— montana. DC.	God.
* Hedysarum argenteum. MB. — Petigorsk.	MB. Pall. God. Güld.
Onobrychys radiata. DC.	God.
— * neglecta. Mihi. nov. spec.	God.
— vulgaris? — Lissaïa-Gora.	Güld.
Galega orientalis. L. — Bechetau.	MB.
* Astragalus lasiaglottis. MB. — Nar-Zana.	MB. Stev.
— onobrychys. L.	God.
— falcatus. DC. (1). — Nar-Zana.	MB.
— galegiformis. L. — Nar-Zana.	MB.
— * pseudotragacantha. MB. — Bechetau.	MB.
— aduncus. MB.—In Caucaso Carbadinico.	MB.
—* brachycarpus. MB. — Bechetau et ad Thermas.	MB.
Trifolium pratense. L.	God. Güld.
— arvense. L.	God.

Trifolium alpestre. L.	God.
— repens. L.	God.
— purpureum? Quid?	Güld.
Lotus corniculatus. L.	God.
— β ciliatus. Stev. — Ad latera Machoukæ.	MB. Stev.
Medicago falcata. L.	God.
Hypericum perforatum. L. — Lissaïa-Gora.	Güld.
Tragopogon pratense. L.	DB.
Scorzonera ensifolia. MB.	God.
— eriosperma. MB. — Circà Thermas.	MB.
— taurica. MB. (Varietas angustifolia.) — Nar-Zana.	MB. Stev.
Sonchus cacaliæfolius. MB.—Nar-Zana.	MB. Stev.
* Lactuca altissima. MB. — Bechetau, Machouka.	MB.
— stricta. W. et K. — Bechetau.	MB.
Prenanthes muralis. L. — Bechetau.	MB.
Leontodon taraxacum. L.	DB. Güld.
Hieracium pilosella. L.	DB.
— * incanum. MB.	God.
— amplexicaule. L. — Bechetau.	MB.
— sabaudum. MB. non L. — Bechetau.	MB.
Crepis rigida. W. et K.	God.
— siberica. L. — Nar-Zana.	MB,
Hypochæris maculata. L.	Güld.
Lapsana communis. L.	God.
Cichorium intybus. L. — Lissaïa-Gora.	Güld.
Arctium tomentosum. Pers.	God.
— majus. Hoffm.	God.

* Serratula quinquefolia. W. — Machouka.	MB. God.
— xeranthemoïdes. W.	God.
Acarna cyanoïdes. Fl. Wett.	God.
Cirsium ciliatum. MB.	God.
— echinocephalum. MB. — Circà Thermas.	MB.
— dealbatum. MB. — Nar-Zana.	MB.
— * arachnoïdeum. MB.—Ad Bechetau et circà Thermas.	MB.
— * obvallatum. MB.—Ad Bechetau et Nar-Zanam.	MB.
Carduus nutans. L. — Bechetau et circà Thermas.	MB. God.
Onopordon antauricum? MB.	Pall. Güld.
Chrysocoma linosyris. L. — Nar-Zana.	Pall.
— dracunculoïdes. Lam. (1) — Petigorsk.	Pall.
Tanacetum vulgare. L.	God.
Artemisia absynthium. L.	God. Güld.
— * Caucasica. W.—Circà Thermas.	MB. God.
— vulgaris. L.	God.
* Conyza thapsoïdes. W. — Bechetau et circà Thermas.	MB. God.
Erigeron canadense. L.	God.
Senecio crucifolius. MB.	God.
— macrophyllus. MB.	God.
Cineraria siberica. L. — Ad Bechetau.	MB.
Aster dracunculoïdes. Lam. (2)	God.
Inula helenium. L.	God. Güld.

(1) Chrysocoma biflora. Pall.

(2) Pallas indique un Aster atticus inconnu.

Inula oculus Christi. W.	God.
— germanica. Jacq.	God.
— ensifolia. L.	Pall. God.
— britannica. L.	God.
Doronicum austriacum. Jacq. — In cacumine Machoukæ, et in Bechetau.	MB.
* Pyrethrum carneum. MB. — Bechetau, Nar-Zana, etc.	MB.
— inodorum. W.	God.
— corymbosum. W.	Pall. God. Güld.
— parthenium. W.	God.
Chrysanthemum leucanthemum. L. — Lissaïa-Gora.	Güld.
* Anthemis rigescens. MB. — In Machouka.	God.
— Marschalliana. Fisch.—Nar-Zana.	MB. Stev.
Achillæa millefolium. L.	Güld.
Centaurea ruthenica. Lam.—In summo Machoukâ.	MB. God.
— phrygia. L.	God.
— cyanus. L.	God.
— axillaris. W. (1)—Nar-Zana.	Pall. God.
— maculosa. DC.	God.
— dealbata. MB.	God.
— scabiosa. L.	God.
— orientalis. L.	Pall. God.
— * leucophylla. Stev.—In monte Machoukâ et circà Thermas.	MB. God.
— jacea. L.	Pall. Güld.

(1) Centaurea montana. Pall. (C. seusana. Vill.) DC. regarde la C. axillaris, comme une variété de la montana.

* Centaurea declinata. MB. — Circà Thermas?		God.
Orchis pyramidalis. L.		MB. Güld.
— *sphærica. Stev. — Ad Bechetau.		MB. Stev.
Herminium monorchis. R. Br. — Nar-Zana.		MB.
Aristolochia clematitis. L.		Güld.
Alnus incana. W.— Prope Thermas et ad Podkoumok.		MB.
— glutinosa. W. — Podkoumok.		Güld.
Urtica dioïca. L.		Güld.
Poterium sanguisorba. L.		God.
Quercus robur. L.		Pall. Güld.
Fagus sylvatica. L.		Pall. Güld.
Carpinus betulus. L.		Pall. Güld.
Betula alba. L. — Nar-Zana.		Pall.
Salix alba. L. — Podkoumok.		Güld.
Tamnus communis. L.—Bechetau.		MB.
Humulus lepulus. L. — Podkoumok.		Güld.
Populus nigra. L.		Pall.
— alba. L. — Podkoumok.		Güld.
*Juniperus communis. L.		Pall. Güld.
— oblonga. MB. — Circà Nar-Zanam.		MB. (1)
Ruscus aculeatus. L.		Pall.
Andropogon ischæmum. L. — Machouka.		Pall.
Parietaria officinalis. L.		God.
— Judaïca. MB. non L. (2)		Pall. God. Güld.
Atriplex vulgaris. Quid?		Güld.

(1) Juniperus sabina. Güld. Quid?
(2) Parietaria diffusa. Koch. Syn.

Veratrum album. L. —Nar-Zana. MB.
Acer campestre. L. Pall. God. Güld.
— tataricum. L. — Ad pedem Bechetau. Güld.
— platanoïdes. L. Pall. Güld.
Fraxinus excelsior. L. Pall. God. Güld.
Celtis Tournefortii. MB. — Circà Thermas. MB.

Fougères.

Asplenium rutamuraria. L. — Circà Thermas. Pall. God.
— septentrionale. L. — Ibidem. God.
Polypodium filix mas. L. Güld.
— officinale. Güld. Quid? Güld.

Observations.

Cette énumération comprend 430 espèces.

Güldenstädt a visité le Béchetau et les bains du Caucase, du 19 juin au 10 juillet 1773. On trouve dans sa relation l'énumération des plantes qu'il a vues et recueillies dans les localités les plus importantes de ses excursions. Mais c'est ici encore le cas de répéter ce que j'ai dit plus haut; ces notes écrites à la hâte ne devaient servir qu'à aider sa mémoire, quand il pourrait travailler à la rédaction de son voyage. Il est mort avant d'avoir pu y mettre la main, et ses éditeurs, copiant servilement ses notes, n'ont pas osé les rectifier. Il ne faut donc pas ajouter grande foi aux citations de cet auteur, qu'on a corrigées et comparées aussi bien qu'il était possible de le faire.

Pallas a parcouru la contrée des bains et a escaladé le

Béchetau en 1793. Il a commencé son excursion le 9 septembre, et l'a terminée le 14 du même mois. Les citations de Pallas sont beaucoup plus exactes que celles de Güldenstädt; cependant il faut toujours les comparer à la Flore de Marschal-Bieberstein, qui a publié ce qu'on a de plus complet sur la Flore générale du Caucase.

M. le conseiller-d'état de Stéven a considérablement augmenté la connaissance de cette Flore, qu'il a eu occasion d'étudier dans presque toutes les saisons de l'année.

M. Charles Godet était aux bains du Caucase en 1828, où il est resté trois jours au commencement de juillet. Il a visité tous les environs et surtout le mont Machouka, le plus voisin des bains de Pétigorsk, en notant soigneusement toutes les espèces qu'il y a rencontrées, même les plus communes. Il n'a visité que le flanc septentrional du Béchetau; mais il n'est pas arrivé jusqu'à sa cime, ses guides n'ayant pas voulu le suivre, et étant restés au pied du mont.

J'ai cueilli les plantes de la cime du Béchetau le $\frac{23 \text{ juin}}{5 \text{ juillet}}$ 1834. Ce sont toutes celles qui sont indiquées sous mon nom.

Toutes les fois qu'on n'a pas indiqué de localité à l'espèce énumérée, il est entendu qu'elle a été trouvée par M. Godet, aux environs des bains sulfureux de Pétigorsk.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

A. PIHAN DE LA FOREST, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37.